

UNIVERSITÉ DE DROIT, D'ÉCONOMIE et DES SCIENCES D'AIX –
MARSEILLE

FACULTÉ DE DROIT ET DE SCIENCE POLITIQUE D'AIX-
MARSEILLE

LES IDÉES POLITIQUES D'UN BIOLOGISTE : HENRI LABORIT

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE 3ÈME CYCLE

ÉTUDES POLITIQUES

PRÉSENTÉE PAR : M. ALAIN DE GANTES

Jury :

M. Le PROFESSEUR BENTZ Jacques (PRÉSIDENT)

M. LE PROFESSEUR PIVASSET JEAN

M. LE PROFESSEUR ÉTIENNE BRUNO

ANNÉE DE SOUTENANCE 1983

Seuls les ouvrages de Henri LABORIT sont cités dans le corps du texte sous les abréviations suivantes :

D.V.H. : Les destins de la vie et de l'homme. 1959

S.H. : Du soleil à l'homme, 1963.

B.S. : Biologie et structure, 1968.

Ag. D. : L'agressivité détournée, 1970.

H.V. : L'homme et la ville, 1971.

S.I. : Société informationnelle, 1973.

N.G. : La nouvelle grille, 1974

EL.F : Éloge de la fuite, 1974.

H.I. : L'homme imaginant, 1978.

I.A. : L'inhibition de l'action, 1979.

Cop. : Copernic n'y a pas changé grand-chose, 1980.

D.S.M. : Discours sans méthode, 1978 (en coll.).

Les références des ouvrages des autres auteurs sont données en bas de page. Seront désignées par les abréviations suivantes

R.I.S.S. : Revue internationale des sciences sociales

R.F.S.P. : Revue française de science politique

SC et AV. : Science et avenir

SC et VI : Science et vie.

INTRODUCTION

Toutes les philosophies politiques échafaudent leurs modèles de sociétés idéales, leurs conceptions du monde sur une représentation de l'homme. Qu'elles tendent à justifier l'ordre social existant ou à en saper les fondements, les doctrines politiques s'élaborent nécessairement sur les prémices théoriques de la conformité ou de la non-conformité du système social à la nature de l'homme. Or, pour avoir privilégié les modèles souvent normatifs, parfois descriptifs, des sociétés, pour avoir confronté en des joutes idéologiques les constructions théoriques, la philosophie politique s'est privée de l'analyse des fondements des modèles théoriques : le matériel humain. Philosophie politique de la forme, séduite par la cohérence des systèmes et l'esthétique des modèles politiques, la théorie politique ne s'est jamais interrogée sur l'homme politique ; elle l'a construit. Il faut supposer, nous conseille Machiavel, les hommes méchants : afin que d'une telle supposition puissent émerger des constructions théoriques étayées d'une pratique politique à l'abri des crises. T. Hobbes nous apprend que l'homme est un loup pour l'homme, F. Locke le réfute alors que J.J. Rousseau prêche pour la bonté naturelle de l'être humain. Bien avant eux, Platon puis Aristote avaient bâti leur République et leur Politique sur l'inégalité naturelle des hommes, l'hérédité des qualités, et réservé aux hommes libres la condition humaine. Bref, tous les penseurs politiques, de l'antiquité à nos jours, ont utilisé pour justifier et parfaire les fondations de leurs constructions théoriques, une conception de la nature de l'homme. Il n'est pas jusqu'à l'œuvre de Marx qui – qu'on considère ses premiers écrits comme des œuvres de jeunesse, presque des erreurs – ne soit profondément empreinte d'une vision de l'homme, de sa nature et de son devenir.

L'école de la science politique qui se veut réaliste ne se dit précisément telle que parce qu'elle entend partir de la nature de l'homme, d'une nature non pas idéale ou générique mais d'une nature en action, objectivement analysable : qui lui apprend notamment que la société humaine connaît ses « herbivores » et ses « carnivores », ses « lions et ses renards », ses « dominants » et ses « dominés » dans la tradition des Machiavel, Spengler ou Pareto. D'où les conceptions contemporaines de

« l'homo politicus » (R. DAHL) qui se veulent descriptives et non pas normatives. Or c'est ici qu'intervient le biais idéologique. En effet alors que les auteurs de l'antiquité construisaient l'homme politique pour construire le système politique, les auteurs contemporains expliquent les systèmes politiques par une référence tacite mais généralisée à la nature de l'homme. La domination politique réfère à la naturalité de la domination. Et de fait, dès les origines de la philosophie politique, nature et culture, individu et société, constituèrent des pôles d'échanges conceptuels permanents et réciproques. À la problématique de la socialité dans le monde animal et donc de la naturalité du phénomène social s'ajoutèrent les interrogations sur la nature de l'homme et la spécificité des sociétés humaines. L'entrecroisement des problématiques s'effectue toujours par analogie assimilatrice ou différenciatrice entre le monde animal et le monde humain. L'homme, parce qu'il est seul à pouvoir concevoir la nature, l'humanité et l'animalité, joue alternativement sur les deux registres de l'assimilation et de la distanciation à l'égard de la nature. Parce que l'homme, comme la nature n'existent pas, parce qu'il n'est de nature que perçue par l'homme et d'homme situé dans la nature que par la culture, l'histoire humaine de la nature est indissociable de l'histoire culturelle de l'homme. La nature de l'homme comme la nature de la nature reflètent les cultures d'une époque et témoignent des conditions de production des sociétés. Que la nature nous soit présentée comme le règne de l'harmonie ou celui des griffes et des dents, que l'homme soit à sa merci ou que son destin soit de la dominer, toutes ces conceptions révèlent les traces que l'homme culturel imprime dans la nature. Ces traces jalonnent l'histoire des idées politiques. Aussi loin dans le temps que nous permettent de remonter les productions culturelles de l'homme, c'est partout la place de l'homme dans la nature comme la place de la nature dans l'homme qui l'interrogent. La condition humaine et la condition animale n'existent que culturellement et historiquement. Cela ne fait plus guère de doute aujourd'hui au regard de l'ethnologue qui sait que l'exclusivité tribale de la condition humaine est une pure production culturelle et ne correspond en rien à une donnée naturelle ; de même que la condition animale de l'esclave n'a plus de partisan. Pourtant nos productions culturelles sont-elles si éloignées de constructions qui nous paraissent si évidemment absurdes ? Les tenants de l'inégalité raciale naturelle, de l'inégalité sociale naturelle, de l'inégalité

sexuelle naturelle ne nous sont-ils pas familiers ? Sans doute le progrès des connaissances a-t-il déjà réduit à néant nombre de mythes fondateurs des inégalités raciales sur lesquelles s'étaient bâtis les Empires, mais qu'en est-il des inégalités sociales ? Si l'homme de couleur ne saurait sous ce prétexte faire l'objet de l'exploitation la plus éhontée, qu'en est-il aujourd'hui de l'homme de classe, celui que ne distingue pas la peau ? La science, plus que le seul discours humaniste, a ruiné les prétentions hégémoniques racistes comme elle avait pu précédemment lui fournir des arguments. En cela elle donne, de tout temps, à la société les éléments de l'image et de l'action dont celle-ci a besoin à un moment donné et dans un état donné des rapports sociaux. Parce qu'il n'est encore de nos jours de meilleur argument culturel que l'ordre naturel, ce sont les sciences de la nature qui – dès leur époque préscientifique – ont toujours fourni aux structures de domination, plus qu'à leurs opposants, les instruments notamment idéologiques de perpétuation de la domination. Or on doit aujourd'hui mettre à l'actif de la science la possibilité de nous donner de la nature une description autre qu'étroitement culturelle, de nous permettre d'aborder la connaissance des phénomènes vivants débarrassés du dogme, du sacré, du mystère vital et de la toute puissance des anciens ou des nouveaux Dieux. Sans doute ne doit-on pas se laisser abuser par le mythe scientifique de la pure et parfaite objectivité cognitive... La délimitation d'un domaine de recherche, le choix des orientations de recherche, les méthodes de travail, les hypothèses et résultats, leur interprétation surtout, ne sont pas dénués de toute dimension culturelle, subjective, affective... et les valeurs sociales du chercheur ne sont pas indifférentes. Mais il serait abusif aussi de se satisfaire de ces seuls arguments pour se dispenser d'aller chercher dans la science les éléments de connaissance de l'homme, du vivant, de la matière... qu'elle tient aujourd'hui à notre disposition. Refuser cette quête sous prétexte du conditionnement idéologico-culturel de la science, ce que font certains en laissant tomber des hauteurs théoriques que la science contribue à la conservation de l'ordre établi et ne nous apprend rien ni sur l'homme ni sur la société, c'est négliger le mouvement des forces idéologiques interne à la science mais cela revient surtout à se satisfaire des seuls éléments explicatifs de la nature, de l'homme et de la société, dont on dispose actuellement, éléments puisés dans les données balbutiantes et encombrées d'idéologie de la préhistoire scientifique.

En quoi donc les apports des sciences de la nature peuvent-ils contribuer à l'enrichissement des sciences sociales ? Telle est la question qui revient en permanence. Pour y répondre on doit d'abord constater que la société des hommes se définit par référence à l'ordre naturel. Quelle que soit l'origine de celui-ci, le phénomène social humain est toujours appréhendé par rapport aux autres phénomènes vivants et plus précisément aux sociétés animales. L'homme cherche dans la nature ce qui le fait participer à l'unité cosmologique et lui confère sa spécificité. Les modèles sociaux extraits du règne animal ont ainsi toujours simultanément inspiré à l'homme de l'effroi et de l'admiration pour l'ordre, l'immuabilité, la division organique des tâches, l'efficacité organisationnelle. Ils ne l'ont jamais, en tout cas, laissé indifférent. Cependant, jusqu'à une époque très récente l'anthropomorphisme constituait non seulement le défaut inhérent à la description de la vie animale mais encore le défaut nécessaire puisqu'il s'agissait plus de répondre aux questions que l'homme se posait sur lui-même, de normativiser et de régler l'activité humaine sur des modèles, que de décrire objectivement le comportement animal. L'anthropomorphisme répondait dans sa démarche à une quête anthropocentrique. La valeur scientifique des études du comportement animal ne s'affirme qu'à partir des années 1920 avec la promotion de l'éthologie. Bien que non encore dépouillée de toutes les séquelles anthropomorphiques, et condamnée comme toute science à demeurer anthropocentrique, l'éthologie renouvelle profondément notre regard sur le monde animal. La sociabilité animale et l'ensemble des phénomènes qui passionnent l'homme en quête de lui-même au travers des autres, apparaissent sous des éclairages différents. Le monde naturel y perd en simplicité pour gagner en complexité, en richesse et en diversité. Les modèles organicistes de la ruche, de la fourmilière ou de la termitière appliqués aux sociétés humaines sont amputés de leur crédibilité alors que dans ce même temps, par d'innombrables aspects, l'homme est réintégré dans le monde animal. La culture acquiert sa véritable spécificité avec l'émergence de la conscience de l'unité naturelle de l'homme. Ainsi les apports de l'éthologie nous permettent dès aujourd'hui de reformuler l'éternel – mais jusque-là très rhétorique – débat de la nature et de la culture. Ils intègrent la sociabilité humaine dans la sociabilité animale en mettant cependant en exergue son irréductibilité. Mais il ne s'agit là encore le plus souvent que de science de l'observation.

C'est en effet par comparaison, par analogie, que l'homme s'est jusque-là situé par rapport au reste de la nature. Le progrès dans la connaissance des comportements humains n'est pas seulement dû à l'observation comparative, il provient aussi de l'expérimentation et de l'accès au non immédiatement observable, aux mécanismes profonds du vivant. Parce qu'elle étudie le comportement, l'éthologie fait indubitablement partie de la biologie. Mais celle-ci étant définie comme l'étude des phénomènes vivants, il est aujourd'hui impossible de déterminer ses frontières disciplinaires. D'où les conflits et les accusations d'impérialisme disciplinaire qu'elle subit en étendant progressivement son domaine d'investigation. Les déclarations des sociobiologistes affirmant péremptoirement que la biologie englobera quelque jour les sciences sociales ont suscité les réactions les plus outragées. Mais le promoteur le plus célèbre de la sociobiologie, E.O. WILSON, pour avoir développé cet argument affirmait par ailleurs que les sciences sociales intégreraient la science biologique. Curieusement MARX ne disait pas autre chose en 1844, à qui il apparaissait évident que « les sciences naturelles engloberont par la suite la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englobera les sciences naturelles : il n'y aura plus qu'une science ». Sans doute l'état encore embryonnaire des sciences de la nature ne menaçait-il en rien le développement des sciences spécifiquement sociales. Or il semble qu'aujourd'hui et de manière quasi générale, on évalue avec difficulté l'ampleur du processus épistémologique qui se déroule pourtant sous nos yeux. La biologie, définie au sens le plus large d'étude des phénomènes vivants – non seulement atteint à la connaissance scientifique de la nature mais encore est aujourd'hui en mesure de la transformer en profondeur. L'ensemble du monde vivant depuis la (re)découverte des lois de MENDEL puis celle de la structure de l'A.D.N. en 1953, avec les progrès spectaculaires de la biochimie, change de signification et, pour une partie du monde végétal et animal, d'aspect. Sans doute les hybridations génétiques étaient-elles pratiquées depuis l'antiquité mais sur la base d'une connaissance empirique et sur le mode artisanal. Aujourd'hui, même les plus modérés des scientifiques, admettent que nous sommes entrés dans l'ère de la révolution biologique. Sur les possibilités de recombinaison génétique, les découvertes de nouvelles thérapeutiques, les marchés industriels qui s'ouvrent, nous ne nous arrêtons pas ici. Ce qui nous

retiendra c'est le bouleversement théorique que la biologie apporte dans l'étude de l'homme social.

Tout d'abord au plan méthodologique on doit savoir que l'appréhension systémique et cybernétique des phénomènes, aujourd'hui de plus en plus répandue, provient de la biologie et plus précisément de la neuro-physiologie. Si les mathématiciens et physiciens concourent activement à la formation pluridisciplinaire de la cybernétique et de l'analyse des systèmes dans les années 1940, on doit noter que W. CANNON, inventeur du concept d'homéostasie, était physiologiste, W. McCULLOCH neurophysiologiste, W. Ross ASHBY et surtout L.V BERTALANFFY biologistes. L'analyse systémique fut, en tant que méthode, progressivement intégrée en sciences sociales. La modélisation qu'elle rendait possible doublait l'efficacité heuristique de la rentabilité axiologique. Mais si l'analyse systémique rend compte avec fidélité du fonctionnement du vivant elle pêche par insuffisance dans le domaine de l'action humaine. En effet parfaitement adaptée à la description et à la reproduction des mécanismes d'action impliquant un nombre fini de données s'encaténant et interagissant selon des lois déterminées, l'analyse systémique des phénomènes sociaux se heurte à l'impossibilité de quantifier l'ensemble des comportements humains et notamment les facteurs psychologiques de l'action. Si elle présente l'avantage de mettre à jour certains des déterminismes inhérents au fonctionnement des collectivités humaines, les modalités de régulation sociale, la démultiplication des conséquences d'une décision... elle bute sur l'irréductiblement humain ne pouvant apprécier ni la capacité d'action ni la charge de rupture d'un système. Les crises sont toujours expliquées à posteriori, jamais prévues. Sans doute existe-t-il un déterminisme des crises sociales tout comme sont déterminées les règles quotidiennes du fonctionnement des sociétés. Mais parce qu'elles sont généralement imprévisibles et de courte durée, d'une intensité insoupçonnée, elles échappent encore totalement à la prévision, très largement à l'explication. Les analyses psycho-sociologiques des phénomènes de panique recourent, par exigence disciplinaire ou en désespoir de cause, à une analyse phénoménologique des phénomènes de crise. L'analyse socio-systémique devrait-elle aujourd'hui se tourner vers l'individu-sujet pour comprendre la société, son fonctionnement quotidien comme son « dysfonctionnement » ?

Ne serait-ce pas revenir aux temps pré-durkheimiens où la liberté d'action individuelle dans un jeu social de libre concurrence donnait forme aux sociétés ? Pas nécessairement. En effet, si la sociologie a progressé dans l'étude des phénomènes sociaux en posant fermement le principe de la « non-conscience », de la rationalité inintentionnelle des acteurs sociaux, de la rupture entre faits sociaux et conscience individuelle, elle n'a pas définitivement exclu l'individu de la société. Sans doute « conformément au tabou imposé à la horde sociologique par le grand ancêtre E. DURKHEIM » (J.W. LAPIERRE), les lois sociologiques ne se sont-elles élaborées qu'en opposition aux règles biologiques ; sans doute encore, à trop privilégier les structures et les institutions, la sociologie s'est-elle privée de prendre en considération l'individu ; sans doute enfin la société humaine fût-elle hâtivement exclue des sociétés vivantes dans leur ensemble. Mais n'est-ce pas là l'exigence initiale – maladroitement mise en œuvre tant la sociologie balbutiante reste imprégnée d'organicisme impressionniste – propre à toute discipline délimitant son domaine, ses méthodes et ses objectifs ? Aujourd'hui convergent deux mouvements dans un même processus dissimulé par l'étalage surabondant des conflits disciplinaires. La biologie des sociétés animales étend ses prétentions analytiques aux sociétés humaines, la sociologie (la quatrième génération ?) cherche les fondements du phénomène social dans le monde vivant ou du moins la complémentarité des lois biologiques et des lois sociales.

Du premier courant émergent quelques auteurs parmi les plus importants : BERTALANFFY, CANNON, ASEBY, LORENZ, MORRIS, RUFFIE, SALK, CHAUVIN, ROSNAY, CHAUCHARY EIBL-EIBESFELDT, LABORIT. Du second courant on peut extraire EASTON, SERRES, MOSCOVICI, LAPIERRE, MORIN, BOUTHOU, FOUCAULT, MARCUSE pour partie.

Devant l'indéniable processus en cours de « soudure épistémologique » (MORIN) affectant les disciplines biologiques et les sciences sociales deux attitudes s'offrent à l'analyste : soit il choisit de mettre l'accent sur les empiétements disciplinaires et les inévitables conflits qui en surgissent, les prétentions et les maladresses de ceux qui s'aventurent en terrain inconnu, démarche qu'adopte par exemple P.THUILLIER, soit il essaie de déceler ce qui, par-delà les querelles du

moment, se constitue, s'élabore solidement à l'intersection des domaines de recherche où l'on sait depuis T.KUEN que se produisent les « révolutions scientifiques ». Il est frappant de constater par exemple combien l'œuvre de E. MORIN s'enrichit des apports des disciplines scientifiques sans se perdre dans des querelles de personnes et chercher par exemple à déceler à chaque ligne décrivant le comportement de l'oie l'inspiration nostalgique de son pas cadencé.

On dispose aujourd'hui de suffisamment d'éléments pour pouvoir affirmer qu'il n'y a nulle rupture entre le phénomène social animal et humain mais au contraire continuum. Tout comme l'organisation d'ensemble du vivant s'effectue par paliers d'organisation, chacun présentant des propriétés spécifiques, émergentes, mais tous étant encaténés, interdépendants. Une telle affirmation ne porte nullement atteinte au « phénomène humain », elle ne le change en rien, ne le diminue pas. Elle le spécifie au contraire, nous en révèle l'irréductible originalité, les propriétés émergentes. De la même manière que la biologie (hématologie et génétique) nous révèle le bien-fondé du concept d'individualité, elle nous permet de mieux cerner le propre des sociétés humaines, de leurs modalités d'organisation, de leurs règles de fonctionnement. C'est au premier chef la sociologie qui est concernée et par conséquent la science politique définie très largement comme l'étude du pouvoir.

Par quel oukase pourrait-on exclure de la science politique les apports de CLASTRES, de FOUCAULT, de MOSCOVICI, MORIN ou LABORIT, comme on a cru pouvoir le faire de ceux de P. BOURDIEU (1) ?

(1) cf. BON. F. SCHEMEIL Y., *La rationalisation de l'inconduite. Comprendre le statut du politique chez Pierre BOURDIEU. R.F.S.P., 1980, p.1198 à 1224.*)

Et si l'on veut bien condescendre à les lire sera-t-on lié par une délégation de compétence à n'intégrer les données scientifiques que filtrées par quelques sensibilités particulières ? N'est-il pas concevable d'intégrer à la science politique non seulement les apports des auteurs qui vinrent après Montesquieu ou Rousseau mais encore ceux qui s'attaquent aux

fondements même du pouvoir politique, traquent ses manifestations les plus secrètes ? À ne raisonner que sur l'État, n'ayant pas sectionné le cordon ombilical qui la relie au droit, la science politique en construisant et en sanctionnant la césure entre l'État et la société civile, le pays légal et le pays réel, s'est interdit d'appréhender la globalité du phénomène de pouvoir. Avec précaution cependant elle ne parle que de pouvoir politique justifiant ainsi sa focalisation sur l'appareil d'État, feignant de croire que le pouvoir n'est que politique et qu'il n'est de politique que d'État. De la même manière qu'il faut se garder de confondre le monde politique avec le monde social, le mouvement politique et le mouvement social, l'activité politique avec l'activité syndicale etc... il faut se préserver d'une dilution sociale du pouvoir politique, tout entier concentré dans l'appareil d'État, caractérisé par le monopole de la contrainte. Jusqu'à présent la science politique a contribué à externaliser la domination en lui conférant un caractère politique commun à l'ensemble des institutions étatiques. Or le bouleversement théorique qui s'élabore traduit un processus d'internalisation de la domination. La psychanalyse s'ouvrant à la sociologie avec G. MENDEL notamment avait donné le branle. La sociologie l'a rejointe avec la recherche d'une domination qui ne serait plus seulement externe à la société mais internalisée, intériorisée même, incorporée au niveau individuel par le biais symbolique. Intuitivement, en ayant recours à un présupposé théorique, P. BOURDIEU élabore sa critique de la domination symbolique sur un concept vide de contenu scientifique : l'habitus. Empiriquement, par l'observation et l'expérimentation un biologiste H. LABORIT, confère un contenu à ce concept, sans l'utiliser, et parvient à l'analyse de la domination.

On saisit bien ici la convergence nécessaire – voire inéluctable – des démarches. L'incapacité contemporaine à expliquer le maintien des structures de domination sociale en recourant à la seule contrainte – ou menace de contrainte – étatique converge avec l'impossibilité d'expliquer le comportement individuel sans référer aux relations sociales empreintes de domination. Sans doute est-il plus aisément justifiable de se pencher sur ce qu'écrit un sociologue sur la société – serait-ce même infondé par défaut de bases scientifiques – que de s'intéresser à ce qu'écrit un biologiste de l'homme social – serait-ce avec les lacunes qui caractérisent celui dont la parole sociologique n'est pas autorisée. C'est pourtant, conscient comme

tous ceux qui s'aventurent en terre étrangère – voire interdite – des difficultés, des obstacles et des risques d'une telle entreprise, cette seconde démarche qui nous a retenu : parce que la biologie moderne nous paraît aujourd'hui en mesure d'apporter de nouveaux éléments d'investigation aux sciences sociales, parce que ses méthodes et concepts ont déjà, à l'inverse des données, pour partie pénétré le champ sociologique, parce que l'aliénation et la domination sont non seulement des phénomènes sociaux relevables d'une analyse théorique mais aussi des situations individuellement vécues et supportées, parce que le politique fait pour l'homme est le fait de l'homme et non du seul Prince...

Parmi les biologistes dont les écrits s'offrent à l'analyse, LABORIT retient à maints égards l'attention. Certes LORENZ ou SALK par exemple mériteraient à plus d'un titre que leur soient consacrés des études spécifiques. Mais leurs démarches sont soit trop strictement analogiques et normatives soit métaphoriques. Elles offrent en conséquence à la critique une cible facile mais dans leur dimension de sociologie humaine, apportent finalement peu de choses. Par contre Henri LABORIT, malgré la distance à la sociologie qui caractérise le biologiste absorbé par sa discipline, s'efforce depuis un quart de siècle de transposer dans l'analyse sociologique quelques méthodes et concepts biologiques fondamentaux. Les notions d'homéostasie, d'information, de servomécanisme, de niveaux d'organisation, de système etc... LABORIT les a très tôt intégrées dans la recherche scientifique. Mais il s'est en outre rendu compte qu'étudier le comportement individuel ne pouvait se concevoir, dans le monde humain tout au moins, qu'en référence constante et dynamique au monde social, au monde pluriel. C'est ce passage de l'individu au groupe social, par l'intermédiaire de ce qui les met en relation, le système nerveux central, qui l'amène à appliquer ses méthodes d'analyses au champ social. À l'époque où LABORIT s'intéresse à la régulation sociale, à l'analyse des systèmes sociaux, au rapport entre lois biologiques et sociologiques, l'analyse des systèmes politiques de D. EASTON est encore dans les limbes. Depuis, ayant bousculé avec succès quelques approches traditionnelles de la médecine, ce neurobiochimiste s'efforce d'articuler l'individu et le groupe ainsi que les sous-systèmes sociaux entre eux. Souvent plagié, parfois cité, quelques uns de ses apports jalonnent les écrits d'auteurs qui se réfèrent à

ce marginal de la recherche française : MORIN, LAPIERRE, ATTALI, ROSNAY ou... plus près de la sociologie politique B. CHANTEBOUT.

A l'heure où l'épistémologue s'interroge pour savoir si les biologistes vont prendre le pouvoir, où se multiplient les dénonciations de la « biocratie », de la « neurobiocratie »..., où l'inflation des écrits des biologistes se fait galopante, à l'heure encore où, pour des raisons multiples, les moyens de communication associent les publics à la « révolution biologique », il nous a semblé digne d'intérêt de nous pencher sur certaines des implications politiques et sociales de la biologie ; mais au lieu de nous demander – et de répondre souvent par avance – si dans son ensemble la biologie est de droite, si tout discours biologique conforte inéluctablement l'ordre établi, ce qui semble définitivement acquis pour beaucoup, nous avons opté pour la diversité plurielle au sein des disciplines biologiques. Une telle démarche résulte initialement d'un refus : celui de se laisser dériver vers les eaux tranquilles de la rhétorique critique qui, d'un louable souci de systématisation parvient à ne plus s'embarrasser ni des faits ni des opinions des auteurs pour parfaire sa logique discursive. Corrélativement cette démarche exige qu'on ne s'autorise pas des écrits d'un auteur pour élaborer un modèle ayant prétention à rendre compte du fond et de la forme du « discours biologique ».

Ainsi pour saisir à la fois les apports spécifiques de la biologie aux sciences sociales il nous a semblé nécessaire de nous référer à une pluralité d'auteurs, qui sans rendre compte avec exhaustivité des multiples facettes des discours biologiques, nous paraissent représenter les divers mouvements de pensée qui traversent les sciences de la vie. L'unité ou la diversité idéologique de la biologie, l'existence même du « biologisme » pourront, seulement alors, être envisagés. De plus ce n'est qu'en cernant la cohérence ou en révélant la dispersion des discours biologiques que peut, avec plus de relief, se détacher l'originalité d'un auteur qui écrit, se situe et est professionnellement situé.

Sans doute l'image composite du discours biologique que nous serons amenés à tracer pourrait elle se voir dénier toute représentativité en négligeant, par l'accentuation de l'individualité de l'auteur, les conditions sociales de production du discours. Rien ne pourra lever une telle critique. L'œuvre écrite ne témoigne que rarement des forces qui l'impulsent, de ses

motifs cachés. Et ce n'est effectivement pas par le verbe que les biologistes prendront peut-être le pouvoir, Mais le verbe est un instrument, il prépare le terrain, le féconde. En ce sens il est bien évidemment porteur d'un projet offert à toutes les hypothèses. Mais plutôt que de rechercher un projet souterrain, qu'aucun fait ne viendrait démentir, en deçà et par-delà les faits, nous partirons ici des données entrecroisées et confrontées, de leurs interprétations et de leurs divergences, pour mener notre travail. Démarche inductive depuis longtemps exclue de la méthodologie scientifique ? G. CANGUILHEM, de l'opposition des démarches hypothético-déductives et logico-inductives, a montré avec force l'artificialité.

D'une discipline scientifique à laquelle le monde universitaire des sciences sociales est totalement étranger, d'un auteur qui prête souvent à sourire quand il s'aventure en terrain sociologique nous n'attendions rien de précis qu'une ouverture d'esprit, un regard neuf sur le monde vivant. À une sociologie politique venue d'en haut nous voulions confronter une sociologie politique venue d'en bas qui nous renseigne sur le pouvoir vécu, exercé et subi ; qui ne se contente pas de postuler ou de réfuter la domination mais en révèle les processus et les effets, ce qu'avait déjà entrepris la psychanalyse... à laquelle semble s'ouvrir aujourd'hui la science politique.

En conséquence nous devons reconnaître que nul ne trouvera ici matière à formuler quelque nouvelle loi électorale ; que rien ne sera dévoilé concernant le financement des partis politiques et guère plus sur le cumul des mandats. Mais nous essaierons, à partir de la biologie et plus précisément des écrits de H. LABORIT, de pénétrer la « boîte noire » des systèmes sociaux qui, sans que soient négligées structures et institutions qui dessinent ses contours et lui donnent sa couleur, pourrait bien enfermer l'individu-sujet.

Plusieurs raisons militaient pour le choix de Henri LABORIT parmi lesquelles l'antériorité et la continuité de sa démarche pluridisciplinaire. Dès ses premiers travaux, LABORIT médecin, sous la pression de la nécessité professionnelle, reconnaît l'incapacité du comportementaliste à étudier l'homme hors de son milieu social. L'accent lui semble devoir être mis sur la capacité de l'homme à agir et à réagir en situation. En opposition avec toutes les conceptions essentialistes, il entreprend une analyse

praxéologique de l'homme pour laquelle il utilise les concepts issus de la cybernétique, du systémisme et de la théorie de l'information. Dans leur immense majorité les publications de LABORIT sont d'ordre strictement scientifique. Cependant on doit y distinguer ouvrages et articles. Parmi les vingt-cinq ouvrages qu'il signe seul (19) ou en collaboration (6), douze sont exclusivement destinés au monde scientifique (1),

(1) *Physiologie et biologie du système nerveux végétatif au service de la chirurgie*, Doin et Cie, 1950.

L'Anesthésie facilitée par les synergies médicamenteuses Masson et Cie, 1951.

Réaction organique à l'agression et choc, Masson et Cie, 1952, 2^e éd, 1954.

Résistance et soumission en physiologie. L'hibernation artificielle, Évolution des sciences, Masson et Cie, 1954.

Pratique de l'hibernothérapie en chirurgie et en médecine, en collab. avec P. Huguenard, Masson et Cie, 1954.

Exitabilité neuromusculaire et équilibre ionique, en collab. Avec G. Laborit, Masson et Cie, 1955.

Le Delirium tremens, en collab. Avec R. Coirault, Masson et Cie, 1956.

Bases physiobiologiques et principes généraux de réanimation, Masson et Cie, 1958.

Physiologie humaine, cellulaire et organique, Masson et Cie, 1961.

Les régulations métaboliques. Aspects théoriques, expérimental, pharmacologique et thérapeutique, Masson et Cie, 1965.

Neurophysiologie, Aspects métaboliques et pharmacoclogiques Masson et Cie, 1969.

Les comportements, Biologie, physiologie, pharmacologie, Masson et Cie, 1973.

quatre autres peuvent toucher un public plus large intéressé à la science (1) enfin neuf entendent concerner un large public (2).

(1) *Les destins de la vie et de l'homme. Controverses par lettres sur des thèmes biologiques, en collab. Avec P. MORAND Ed. Masson et Cie, 1959.*

Du soleil à l'homme. L'organisation énergétique des structures vivantes, Ed, Masson et Cie, 1963.

Biologie et structure coll. Idées, Gallimard 1968, L'inhibition de l'action. Biologie, physiologie, psychologie, sociologie, Masson et Cie, 1979.

(2) *L'homme imaginant. Essai de biologie politique. U.G.E., 10/18 1970.*

L'agressivité détournée. Introduction à une biologie du comportement social. U.G.E. 10/18, 1970.

L'homme et la ville. Flammarion 1972.

Société informationnelle. Idées pour l'autogestion. Ed. Du Cerf. 1973.

La nouvelle grille. Pour décoder le message humain. KR. Laffont, 1974.

Eloge de la fuite, R, . Laffont, 1976.

Discours sans méthode. En collab. Avec F. JEANSON, Stock 1978.

Copernic n'y a pas changé grand-chose, R. Laffont, 1980.

L'alchimie de la découverte. En collab. Avec F. ROULEAU Ed. Grasset, 1982.

L'évolution des préoccupations du biologiste dans le sens de la prise en compte croissante des aspects sociologiques et de leur intégration dans la démarche scientifique permet de discerner assez nettement deux périodes dans la nature des ouvrages publiés : en effet onze des douze livres scientifiques sont publiés avant 1970 (dont huit avant 1960) alors que les neuf ouvrages destinés au grand public sont publiés après 1970, sur un total de onze livres dans la période 1970-1982. Une telle évolution, amorcée dès 1959 par la publication des « Destins de la vie et de l'homme », se poursuit avec « Biologie et structure » en 1968 et se confirme en 1970 avec « l'Homme imaginant ». Elle n'implique aucun relâchement à l'égard de la recherche scientifique et médicale puisque LABORIT poursuit les publications de ses travaux sous forme d'articles – environ 700 depuis 1946

– adressés aux revues scientifiques spécialisées ou figurant pour la plupart dans la revue internationale qu’il crée en 1959 : *Agressologie* (1). Si la rupture est donc assez nette quant aux publics auxquels il s’adresse par le biais de ses ouvrages dans les années 1970, elle n’affecte cependant ni l’intensité ni la nature de ses recherches scientifiques axées sur la réaction organique à l’agression. Celles-ci ont d’ailleurs progressivement pris le pas sur l’exercice de la chirurgie qu’il entame dans la marine nationale à la veille de la seconde guerre mondiale. Pour les besoins de la pratique chirurgicale il introduit en 1951 l’hibernation artificielle puis découvre un an plus tard le premier tranquillisant, la chlorpromazine, ce qui lui vaut d’être parfois qualifié de « père de la chimiothérapie ». Quelques années plus tard il obtient pour ses recherches neurobiologiques le prix A. LASKER décerné par l’American Public Health Association, ce qui facilite probablement la création en 1959 à l’hôpital Boucicaut du Laboratoire d’Eutonologie (2) qu’il dirige encore aujourd’hui, . En 1960, synthétisant en laboratoire une molécule, le gamma OH, ensuite découverte dans le cerveau à l’état naturel, LABORIT peut, avec son équipe, vivre, sans aide de l’État, des brevets déposés. L’autonomie financière du laboratoire est souvent compromise mais le lancement, en 1980, sur le marché pharmaceutique d’une nouvelle molécule découverte à Boucicaut, la minaprine (Cantor), procure au centre de recherches une aisance matérielle inhabituelle.

(1) *Agressologie, Revue internationale de physiobiologie et de pharmacologie appliquées aux effets de l’agression. Ed. SPEI et Masson et Cie.*

(2) *C’est à G. CANGUILHEM, consulté par les services de santé de l’armée, que revient la paternité de ce terme évoquant l’étude de l’équilibre biologique normal. LABORIT avait proposé de donner au laboratoire le même nom qu’à sa revue mais s’était heurté aux réticences de l’armée, sur ce point F, ROULEAU, op. Cit., p.133 et s,*

La spécificité des travaux et des sources de financement du Laboratoire d’Eutonologie, sa productivité aussi, concourent à accentuer la marginalité d’un directeur de recherches plus apprécié au plan international

qu'interne. Si la valeur scientifique de ses travaux n'est pas contestée, son itinéraire personnel hors des voies traditionnelles de l'enseignement et de la recherche joint à un caractère réfractaire à toute hiérarchie mais aussi dominateur, lui valent souvent l'indifférence voire les sarcasmes du milieu scientifique français, c'est peut-être précisément parce qu'il éprouve de réelles difficultés à y être reconnu que LABORIT se tourne dans la seconde période de ses publications vers un public plus large. Mais peut-être est-ce aussi parce qu'il perçoit alors avec plus d'acuité l'impossibilité d'étudier le comportement humain sans articuler ce que la science, par commodité pratique, dissociait jusque-là : l'individu et son environnement, dont le monde social. Ainsi – ne serait-ce que pour pratiquer sa discipline, comprendre le comportement de l'homme en relation – le biologiste a-t-il nécessairement recours à la sociologie. Il ne s'agit certes pas d'en appeler aux théories macro-sociologiques et aucun sociologue ne figure en référence d'aucun de ses ouvrages. Mais il s'agit plus empiriquement de réflexion micro-sociologique définie comme l'analyse des facteurs et des effets des relations du comportement individuel avec son environnement social immédiat : cellule familiale, hiérarchie professionnelle, milieu politique... Mais, parce qu'il est biologiste et donc particulièrement sensibilisé à l'analyse en termes de niveaux de complexité agencés en systèmes, LABORIT va bientôt chercher à transposer, en les confrontant, les lois biologiques au monde social et tenter d'articuler non seulement l'individu au groupe mais les groupes entre eux et ce jusqu'au niveau du système global.

Encore très largement embryonnaire, sa réflexion sociologique veut, dès 1963, « insister sur l'analogie de structure que l'on peut trouver entre les sociétés cellulaires (...) et les sociétés humaines. Cette analogie n'existe pas seulement dans la structure d'ailleurs mais encore dans leur organisation progressive, philogénique et historique, et même ontogénique pour celles que nous voyons naître et grandir. Les organismes évolués n'ont été réalisés que par une spécialisation croissante des fonctions cellulaires. Nous retrouvons cette spécialisation progressive des individus dans l'évolution des Sociétés humaines » (S.H. 127).

Avec le temps sa réflexion s'affinera, témoignant cependant de la constance de ses préoccupations : intégrer la dimension sociale dans l'étude

du comportement individuel mais aussi introduire les données biologiques en sociologie. Sans doute une telle démarche ne s'effectue-t-elle pas sans excès : ainsi en 1957 LABORIT peut avancer que « la sociologie paraît bien n'être qu'une discipline biologique » (D.V.H. 187 et s.). A la même époque en France, G. BOUTHOU et P. CHAUCHARD notamment s'efforcent eux aussi de tester la validité de la transposition des lois d'organisation et de fonctionnement du vivant aux sociétés humaines. Cette démarche, qui attire des auteurs progressivement plus nombreux, laisse entrevoir, par-delà les différences sémantiques, la naissance d'une nouvelle discipline qualifiée de biologie sociale, biosociologie, sociobiologie, biopolitique ou encore anthropolitique.

LABORIT est sans doute le premier scientifique français à témoigner avec une telle assiduité de l'exigence d'articulation, de soudure épistémologique entre les lois du vivant et les lois sociologiques. Dès 1959, l'analyse systémique issue de l'étude des mécanismes du vivant fait l'objet d'une esquisse d'application aux sociétés humaines. Mais c'est surtout dans « l'Homme et la ville » que LABORIT l'applique à la cité humaine « qui n'est pas un organisme mais (...) représente un des moyens utilisés par un organisme social pour contrôler et maintenir sa structure » (H.V. 27). Synthèse d'un séminaire de recherches dont LABORIT a la responsabilité à l'Université de Vincennes, cet ouvrage nous paraît exemplaire d'une des deux démarches que le biologiste, souvent indistinctement, met en œuvre en effet sa réflexion est parfois consacrée à l'analyse des sous-systèmes sociaux en relation avec des systèmes englobants (ville, entreprise...) mais plus souvent centrée sur l'articulation de l'individu au système social. La prise en considération simultanée de ces deux dimensions fait sans doute la richesse mais aussi la difficulté d'appréhension de ses analyses. Le lecteur passe sans transition de l'analyse sociologique à la réflexion phénoménologique ou encore à l'interprétation neurobiochimique des comportements individuels. Et de fait l'individu est au centre de toutes ses analyses ; c'est par lui que LABORIT accède au phénomène social et c'est en lui que s'impriment les exigences sociales. L'étude du comportement humain prime celle du système social qui se moule dans les potentialités et les limites humaines, Largement appréhendée par le biais de la création individuelle de la société (l'information par l'imagination) et de la réaction individuelle à la société (les comportements), la dimension sociologique

structure en profondeur les analyses de LABORIT ; mais parfois très largement informulée, implicitement admise comme relevant de l'ordre de l'évidence, elle exige que lui soit consacrée des développements que l'auteur néglige. Ainsi c'est par ses réflexions sur l'amour, la fuite ou le bonheur que, par combinaison et recoupements, peut se dégager une réflexion d'ensemble sur les valeurs, les institutions, l'aliénation... On dirait volontiers que plus qu'en un travail sociologique le lecteur baigne dans une « ambiance sociologique » et ce n'est souvent que par petites touches, que par recours à un « faisceau d'indices » qu'il accède à la dimension sociologique globale. Ceci résulte en partie de la forme même que LABORIT donne à ses ouvrages. Si certains d'entre eux développent un thème central « l'homme et la ville », « société informationnelle », la plupart sont constitués de réflexions portant sur des sujets très divers et, tels des recueils d'articles, exigent que soient reconstituée la démarche et le fond de la pensée de l'auteur. Sans doute le biologiste consacre-t-il en matière sociologique ou politique des développements spécifiques aux classes sociales, aux syndicats, au pouvoir politique... ; mais tous convergent finalement vers l'individu, acteur des phénomènes sociaux, agi par eux. La difficulté qui en découle pour tenter de délimiter les sphères respectives de l'autonomie individuelle et de l'autonomie des phénomènes socio-politiques est certaine. Mais elle procure une des clés nécessaires à la compréhension de l'ensemble d'un courant de pensée qui se refuse à dissocier radicalement individu et société, à externaliser la domination, à postuler une rupture profonde entre société civile et société politique, de manière générale, à raisonner en termes d'exclusion et d'alternative.

En conséquence les analyses de LABORIT indisposent à la fois le scientifique peu enclin à la réflexion sociopolitique et le sociologue réticent à envisager la dimension biologique des phénomènes sociaux ; c'est qu'elles sont simultanément pansociologiques et panbiologiques où encore que le phénomène social y est marqué du sceau du vivant tout comme la biologie humaine est empreinte du phénomène social. Une fois admises ces données, ce sont les parts respectives à affecter à la « nature » et à la « culture » qui divisent les chercheurs en biosociologues ou en sociobiologistes.

Ainsi sur un fond commun de méthodologie cybernétique et d'analyse systémique, la dispersion des réflexions de LABORIT oblige l'analyste à effectuer un travail de reconstruction de rapprochements, d'explicitation et de mise en forme théorique. Elle l'invite à mettre en relief ce qui demeure implicite, sous-jacent ; à hisser au niveau macrosociologique ce qui demeure souvent du domaine classiquement défini comme microsociologique ; enfin elle l'amène à relever les convergences théoriques avec des auteurs qui ne sont évoqués ni dans le texte, ni en note, ni en bibliographie. En effet, dans l'ensemble des écrits de LABORIT, les références aux philosophes, sociologues ou historiens... sont extrêmement rares : MARX est parfois cité ainsi que L. MUMFORD et G. MENDEL, I. ILLICH, A. TOFFLER, et M. FOUCAULT le sont une fois. Or, comme c'est de l'ensemble des écrits que se dégagent ces convergences théoriques concernant notamment l'analyse de la domination et de la reproduction structurelles, l'hypothèse d'une convergence théorique « naturelle », c'est-à-dire non préalablement imprégnée et étayée des théories sociologiques, nous semble plus solide que celle d'un accommodement dissimulé de données biologiques et sociologiques. Autrement formulé, les écrits du biologiste LABORIT viendraient sur de nombreux points étayer certaines théories sociologiques qui, en contrepartie contribueraient à valider certaines de ses analyses. C'est en fin de compte cette convergence entre disciplines biologiques et sciences sociales qui mérite réflexion et suscite l'intérêt. Pour l'analyser et parce que LABORIT ne parvient aux phénomènes sociaux que par la méthode et les concepts que lui fournit la biologie, nous envisagerons dans une première partie la méthodologie qu'il met en œuvre, en tant que biologiste, pour comprendre les systèmes vivants, méthodologie ensuite transposée au champ social. Sans doute le lecteur familiarisé avec la sociologie contemporaine y retrouvera-t-il des concepts qu'il croyait peut-être spécifiques aux sciences sociales. Or c'est précisément parce qu'ils proviennent des sciences de la vie, parce qu'ils fournissent aux biologistes les instruments d'analyse qui ont pour partie renouvelé les méthodes sociologiques, parce qu'ils n'acquièrent leur spécificité heuristique que confrontés aux concepts traditionnels des sciences sociales, qu'ils méritent de retenir en premier lieu l'attention.

Dans une seconde partie nous essaierons d'appréhender le concept de nature humaine dans une perspective praxéologique, c'est-à-dire par le biais des rapports qui s'établissent entre l'individu et le groupe social. Les disciplines biologiques nous renseignent en effet à la fois sur la spécificité biologique de l'être humain, sur ses potentialités, ses motivations, les modalités de ses actions, et, par l'étude comparative avec le reste du monde animal, sur l'unicité mais aussi l'unité de l'homme dans la nature.

De cette connaissance plus élaborée de l'homme social, nous chercherons, dans une troisième partie, à dégager une conception de l'homme politique, c'est-à-dire d'analyser la spécificité de la domination dans le monde humain, son historicité et les modalités de sa reproduction.

Après en avoir évalué la prégnance nous envisagerons, dans une dernière partie, le thème du changement social, des acteurs et des modalités de la dynamique évolutive.

L'exigence de mise en forme et en relation d'écrits épars, l'obligation de mise en relief des points importants au regard de la sociologie politique expose l'analyste au risque d'extraire d'une « ambiance pansociologique » ce qu'il y aura ressenti. Toute lecture d'un auteur (Aristote, Marx ou Freud...) s'y expose ; celle-ci, en outre, s'offre au démenti.

PREMIÈRE PARTIE - LE CODE BIOSOCIOLOGIQUE POUR ANALYSER LE COMPORTEMENT HUMAIN OU L'IMPÉRATIF DE SOUDURE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Le conflit épistémologique latent opposant biologie et sciences sociales révéla toute sa dimension en France plus par l'émergence sur la scène publique de la « nouvelle droite », dans le courant de l'été 1979, que par la publication de l'ouvrage de E.O. WILSON : « Sociobiology : the New Synthesis », paru aux États-Unis en 1975 et non traduit en français. Or, dès cette date, un vaste mouvement de pensée secoue les États-Unis. Quelques mois seulement après la publication de ce livre, des chaires de sociobiologie sont créées dans plusieurs des grandes universités américaines. E.O. WILSON, que les mouvements scientifiques critiques accusent de diffuser des thèses explicitement ou potentiellement racistes, est physiquement pris à partie lors de ses conférences. Les protagonistes du débat campent chacun sur leurs positions. D. BARASH, R. DAWKINS, R. FOX, R. TRIVERS etc... appuient de leurs publications l'analyse de WILSON. De leur côté M. SAHLINS ou R.C. LEWONTIN passent au crible de la critique les arguments et les implications des thèses wilsonniennes. L'acte de naissance officiel de la sociobiologie date donc de 1975. Pourtant, avant WILSON et en Europe, certains auteurs se réclamaient d'une étude en termes sociobiologiques ou, plus exactement, biosociologiques. Certains cherchaient à engager les recherches dans la voie d'une biologie sociale ou d'une biopolitique. La question est alors posée de déterminer si le terme aujourd'hui répandu de sociobiologie, souvent assimilé à l'analyse de WILSON, recouvre une réalité commune à l'ensemble de ces démarches.

Bien qu'aucun historique du concept de sociobiologie n'existe, on en trouve des linéaments, sous des vocables différents, dans les premiers écrits organicistes. Toutes les théories organiques du pouvoir véhiculent en effet une conception assimilatrice de l'organisme vivant et de la société. En opposition avec l'analyse descriptive de la société en termes d'assemblage artificiel d'hommes par nature autonomes, elles naturalisent « l'organisme social » en recourant à l'analogie organique avec le corps humain ou plus

généralement avec les organismes vivants. La sociobiologie référerait alors, dans sa genèse, à l'émergence historique de l'organisme politique. La physiologie, l'anatomie, fournissent les éléments du raisonnement assimilateur plus qu'analogique, en une époque où la biologie n'a pas encore fait son apparition. Les premières élaborations sociobiologiques jalonnent la théorie sociologique naissante, chez H. SPENCER comme chez A. COMTE, chez E. DURKHEIM comme chez F. TONNIES..., sous forme soit descriptive soit normative. Les échanges conceptuels entre physiologie et « physique sociale » sont permanents, la référence servant à la distanciation aussi bien qu'à l'interpénétration des deux disciplines. C'est seulement au début du XXe siècle, avec le développement simultané de la sociologie et de la biologie proprement dites, que les disciplines nouvelles sont associées dans le continuum de la démarche analogique. Lénine évoque la « biosociologie » de certains auteurs et C. BOUGLE dénonce « l'anthroposociologie » raciste de GOBINEAU, LAPOUGE ou AMMON. Et de fait l'organicisme sociobiologique culmine bientôt avec les régimes fascistes et nazi dont M. FOUCAULT retrouve la filiation dans « les rudiments d'anatomo- et de bio-politique, inventés au XVIIIe siècle comme techniques de pouvoir... » (1). Cependant à cet aspect idéologico-instrumental de la sociobiologie des premiers temps succède, après la seconde guerre mondiale, une biosociologie ayant prétention à la scientificité en tant que méthodologie de recherche libérée de l'héritage idéologique et normatif du passé. En 1956, puis en 1970, P. CHAUCHARD, directeur à l'École pratique des Hautes Études, en appelle à la constitution d'une « biosociologie » qui prendrait en compte la dimension biologique des phénomènes sociaux (2). En 1957, G. BOUTHOU trace la première ébauche d'une « biologie sociale » qui concevrait que « l'étude des analogies entre organismes vivants et société puisse fournir à la sociologie des suggestions fécondes » (3). Dans ses premiers ouvrages H. LABORIT esquisse un schéma « biosociologique » et propose une « nouvelle grille », « grille biologique permettant d'entrevoir comment déchiffrer la complexité de nos comportements en situation sociale » (N.G. 13). Quelques années plus tard il élabore une « esquisse d'une bio-psychosociologie » (I.A. 89) qui introduit plus explicitement, à l'interface de la biologie et de la sociologie, le système nerveux. C'est en effet par l'intermédiaire de l'étude dynamique du cerveau qu'il entend

participer à la « soudure épistémologique » (MORIN) entre les sciences naturelles et les sciences sociales dont les domaines, malgré le processus constant d'emprunts réciproques, se voulaient hermétiquement séparés et d'où l'homme, l'individu-sujet, était exclu.

(1) FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*. NRF Gallimard, p.177 et s.

(2) CHAUCHARD P., *Sociétés animales, société humaine* Q., S, .J. 1956, p.20.

CHAUCHARD P., *Psychisme humain et psychisme animal*. SUP, P.U, .F., 1970, p.144.

(3) BOUTHOU G., *Biologie sociale* 1957, O.S.J. 1976, 3è édit. p.7-8.

Biosociologie, sociobiologie : existe-t-il un clivage ? Et, dans ce cas, où le situer ? J. RUFFIE, partisan du développement d'une biosociologie (1) estime qu'alors que la sociologie met l'accent sur le déterminisme génétique fortement teinté de racisme, la biosociologie valoriserait à l'inverse le polymorphisme génétique et culturel, la diversité et la tolérance. Cette opposition tranchée semble à P. THUILLIER « extrêmement artificielle » puisque J. RUFFIE « s'il n'est pas en accord avec tous les présupposés de WILSON (...) puise dans le même stock de schémas théoriques et recourt lui aussi aux notions de sélection naturelle et de gène » (2). Loin d'être dépourvue d'arguments, la critique de P. THUILLIER pêche, là comme ailleurs, par précipitation. Cherchant à pourfendre la sociobiologie et à « éviter les confusions dans l'esprit du public » (3), il s'interdit parfois, quoiqu'il en dise, de relever les lignes de clivages entre les différents auteurs, les multiples écoles (4).

(1) RUFFIE J., *De la biologie à la culture*. Flammarion, 1977, p.111.

(2) THUILLIER P, , *Les biologistes vont-ils prendre le pouvoir ? La sociobiologie en question*. Ed. Complexe 1981, p.46.

(3) THUILLIER P., *op. Cit.* p.44.

(4) *Rechercher systématiquement les convergences théoriques et idéologiques, en signalant seulement l'existence d'une multiplicité de*

courants de pensée, n'a rien de critiquable en soi tant que des convergences superficielles ne viennent pas dissimuler des divergences essentielles.

Que J. RUFFIE n'ait pas renié toutes les données de la théorie darwinienne de l'évolution, qu'il n'ait pas révolutionné tous les schémas théoriques, qu'il accepte de parler de gène, tout ceci n'a rien de spécifiquement sociobiologiste sauf à considérer que toute la biologie contemporaine qui ne remettrait pas systématiquement Darwin et Mendel en cause serait par nature ou par destination sociobiologiste. P. Thuillier semble négliger ce fait qu'à partir des mêmes prémices théoriques et des mêmes données, les constructions théoriques ultérieures et les schémas interprétatifs peuvent varier du tout au tout (1)(2). Emporté par son zèle à dénoncer tout scientisme qui, « qu'on le veuille ou non (...) ne peut conduire qu'au culte des experts – et plus précisément à la biocratie » (op. Cit, 47) P. Thuillier oublie que, qu'il le veuille ou non, la science et plus précisément la biologie progressent en efficacité et que, plutôt que de se satisfaire d'une dénonciation idéologique, sans doute nécessaire mais maintes fois ressassée et jusque-là inefficace, il conviendrait peut-être d'aller chercher dans la biologie les éléments d'une contre-idéologie, dont ses lecteurs restent privés (3). Sa démarche s'étend aux écrits d'H. LABORIT. Se réclamant d'une approche biopsychosociologique celui-ci ne serait-il pas en réalité et plus simplement un sociobiologiste qui s'ignore ? C'est la thèse que soutiennent en effet P. THUILLIER (4) et M. BLANC (5) qui isolent une phrase extraite de « L'inhibition de l'action » et jouent sur la sémantique. De la formule « il est certain que nous n'avons pas accordé au déterminisme génétique une part suffisante » (I.A. 1) ils concluent que LABORIT valorise le déterminisme des gènes, ce qui le situe dans la droite ligne des thèses de Wilson. La lecture des deux phrases suivantes leur aurait appris que le déterminisme en question était celui de la genèse individuelle dans laquelle l'individu « dès l'œuf fécondé se trouve pris dans un carcan moléculaire puis socio-économique et culturel... » (I.A. 1.). La confusion, entretenue, s'articule autour de deux termes pourtant bien distincts : la génétique, (science traitant des gènes, segments de chromosomes supports matériels de l'information héréditaire) et la genèse

(ensemble de faits ou d'éléments participant à l'élaboration progressive d'une structure). Dans le premier sens l'épistémologie génétique de J. PIAGET devrait signifier la science du développement de la connaissance des gènes ou bien alors l'étude de l'influence des gènes sur la connaissance, glissement sémantique que nul ne se risquerait à introduire. Dans le second sens elle serait l'étude de l'élaboration et du développement progressif, de la genèse et de la construction des connaissances. Dans le premier sens, Piaget serait sans le moindre doute à classer parmi les sociobiologistes notoires.

(1) Le raisonnement n'est pas éloigné de celui au terme duquel certains croient pouvoir affirmer par exemple que l'œuvre de Marx ne présente guère d'originalité puisque ses idées s'étaient forgées à la lecture des écrits de David RICARDO ou d'Adam SMITH

(2) Sans doute la distinction introduite entre bio-sociologie et sociobiologie peut-elle prêter à confusion sans de plus amples investigations. Mais c'est précisément à la lecture des différentes thèses, à laquelle P. Thuillier renvoie le lecteur désireux de s'informer, que, par-delà l'apparente et superficielle communauté des termes, se révèlent les divergences plus fondamentales d'analyse.

(3) Ce dont conviennent finalement, ainsi qu'on le verra S et H ROSE après avoir développé la même analyse.

(4) THUILLIER P, op. Cité, p.243,

(5) BLANC M., H. LABORIT : un sociobiologiste qui s'ignore ? La recherche n°118 janvier 81, p.86-87.

En réalité, on doit distinguer principalement deux aspects dans la sociobiologie : le fond et la forme ou encore le contenu et la démarche. Le contenu sépare radicalement les sociobiologistes wilsoniens des biosociologistes tels Ruffié, Chauchard ou Laborit. Chez les premiers l'analyse prétend démontrer que les gènes tiennent la culture en laisse, que toutes les manifestations de la sociabilité sont la résultante de l'utilitarisme de nos gènes cherchant à se propager dans les meilleures conditions possibles, les hommes n'étant plus alors que des « machines à survie – des

robots en marche, aveuglément programmés pour préserver ces particules égoïstes connues sous le nom de gènes » (1). Chez les seconds ces thèses sont scientifiquement dépourvues de sens car, pures élaborations théoriques, elles ne sont ni vérifiables ni fabriquables, ce qui leur confère un caractère d'irréfutabilité faisant à la fois leur force et leur faiblesse. De plus, le comportement humain ne pouvant être expliqué par l'action des gènes, est le fruit d'interactions permanentes entre le système nerveux central d'un individu, qui naît immature au monde, et l'environnement qui l'enrichit et le modère. Interactions qui, pour partie, peuvent être étudiées, expérimentées, modifiées, etc... Le contenu sociobiologiste de chacune des écoles n'a donc rien de commun quant au fond. Par contre la démarche témoigne d'une convergence formelle, les différentes écoles sociobiologistes présentant de nombreux points communs ; ce que Thuillier a bien relevé. En effet Wilson et ses épigones ont prétention, comme Chauchard, Delgado, Laborit, Ruffié... à articuler biologie et sociologie, à réintroduire l'homme dans la société et la société dans le règne de la nature. À montrer encore que, contrairement à ce que Durkheim soutenait, l'homme est par nature un être social, ce qui ne préjuge en rien des formes d'organisation sociale. Mais alors que les premiers refusent à l'homme et à ses créations organisationnelles et culturelles toute spécificité par rapport au monde animal, les seconds insistent sur la création culturelle et sa dynamique propre que, par certains critères, ils distinguent des « proto-cultures » animales (Ruffié). D'où la liaison permanente qu'ils tentent d'établir entre un homme qui « par nature est un être de culture » (A. Gehlen) et la culture qui, par nature, est une production humaine. « Être bio-culturel » (Morin), l'homme est seul producteur de la société et la société seule créatrice de l'homme. D'où l'exigence épistémologique de concevoir l'individu pour concevoir la société et de penser la société pour penser l'émergence de l'homme. Cette démarche ne va pas de soi. Taxée de « biologisme », de « naturalisme » « d'organicisme » subsumés dans un « impérialisme disciplinaire », elle prête parfois le flanc à de telles critiques, dans le ton et la forme qu'elle revêt, dans les objectifs que certains lui affectent. Pour faire valoir ses arguments elle procède dans une première phase à la critique des sciences sociales auxquelles elle reproche leurs lacunes (A), Pour les combler elle met en avant sa propre démarche qui promeut l'étude de l'homme (B) et cherche à démontrer l'actuelle

nécessité d'envisager les phénomènes sociaux dans un nouvel esprit scientifique (C).

(1) DAWKINS R., *Le gène égoïste*, Mengès 1978, p , 11.

A – LA CRITIQUE DE LA NATURE DES SCIENCES SOCIALES

« Plus un domaine scientifique touche aux affaires humaines, plus les théories en jeu risquent de se trouver en conflit avec les traditions et les croyances. Plus aussi les données qu'apporte la science vont être manipulées et utilisées à des fins idéologiques et politiques ». J. JACOB

Désireux de démontrer la nécessité d'une nouvelle approche de l'homme, H. Laborit procède, en une première phase à une critique des sciences humaines. De leurs insuffisances en effet le biologiste veut tirer argument pour proposer une nouvelle définition de leur objet d'étude et, pour l'aborder, une nouvelle méthodologie issue des sciences exactes. Plus que sur les acquis, c'est donc sur les lacunes des sciences humaines que s'élabore la sociologie. Ce genre de conflit disciplinaire pour la définition et l'appropriation d'un objet d'étude jalonne certes l'histoire des sciences. Mais si jusqu'à présent chaque discipline avait pu définir ses contours avec une relative homogénéité, c'était dans le respect de la *summa divisio* : sciences naturelles / sciences sociales. De fait, les conflits interdisciplinaires demeuraient limités. Par contre c'est à l'intérieur de ces deux grandes catégories épistémologiques que se développaient les rivalités qu'on pourrait qualifier d'intradisciplinaires : querelle de la sociologie et de la psychologie, de la sociologie et de la science politique, de la psychanalyse et de la psychologie cognitive... Désormais l'extension des connaissances et les nouveaux domaines d'investigation, en biologie notamment, provoquent des conflits « frontaliers » jusque-là résolus par l'ignorance résultant de l'hermétisme des domaines de recherche voire par l'indifférence hautaine des sciences développées à l'égard de leurs cadettes. La première infraction d'envergure au respect de la division binaire

sciences exactes / sciences sociales fut sans doute l'œuvre de l'école behavioriste accueillie avec froideur en Europe. « Le terme « behavioral sciences », précise Cl. Levi-Strauss, a été formé au moyen du mot behavior qui, pour des raisons particulières à l'histoire des idées outre-Atlantique (et cela seul exclut qu'on l'importe) évoque la notion d'un traitement rigoureux des phénomènes humains. En fait les behavioral sciences recouvrent un domaine placé à l'intersection, si l'on peut dire, des sciences humaines et des sciences exactes et naturelles. Elles réunissent l'ensemble des problèmes humains qui permettent ou exigent une collaboration étroite avec la biologie, la physique et les mathématiques » (1). De fait toute démarche « intersectionniste », en une période où l'interdisciplinarité n'était pas de mode, pouvait aisément être perçue comme une atteinte à l'homogénéité disciplinaire déjà relative et une tentative d'annexion. Aujourd'hui encore les prétentions de certains scientifiques des sciences exactes à expliquer pour partie le comportement social de l'homme, par-delà l'accord de principe sur la nécessité de l'interdisciplinarité, se heurtent au cloisonnement disciplinaire et à la rigidité des structures et méthodologies de recherche. En outre les ambitions sociobiologistes, au seuil de l'« ère biologique », à l'heure de la « révolution biologique » font l'objet de réactions d'autant plus négatives qu'elles convergent avec les sollicitations pressantes dont, en période de crise, elles font l'objet aussi bien du pouvoir politique que du public. Ainsi confortés dans leur démarche, certains biologistes, dont on attend de leur discipline les solutions aux problèmes de l'énergie, de la famine, de la démographie... entreprennent la critique des sciences sociales : critique des fondements, des méthodes et des fonctions.

(1) Cl. LEVI-STRAUSS : *Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines*, *Revue internationale des sciences sociales* 1968, p.579 à 597.

Pour sa part Laborit consacre quelques pages de « l'Homme imaginaire » à la critique spécifique des sciences sociales. Cependant cette critique resurgit, incidemment, dans tous ses ouvrages. Elle lui permet de mettre en relief l'originalité et l'indispensabilité de sa propre démarche.

S'il s'attaque à la sociologie et à l'économie notamment, mais avec moins de vigueur qu'à la psychanalyse, c'est en ayant recours au qualificatif de « sciences humaines » ou « sciences de l'homme » ce qui, à la réflexion, entame la crédibilité de ses analyses. En effet, en négligeant l'expression de « sciences sociales », il parvient à valoriser son argumentation selon laquelle ces disciplines manqueraient de fondements, ayant exclu l'homme de la société analysée. Dès lors, l'argument majeur de la critique consiste en la dénonciation de la coupure que réalisent – en refusant de prendre en compte les données de la biologie – les sciences humaines entre les différents niveaux d'organisation. De là, Laborit peut inverser la critique de réductionnisme à laquelle se heurte la biologie accusée de vouloir régenter les autres disciplines. « Je sais bien, reconnaît Laborit, qu'on parle volontiers de l'impérialisme biologique qui veut tout accaparer, tout annexer. Mais je ne vois pas ce qui me permettrait de séparer les sciences humaines des sciences dites biologiques ». (D.S.M. 16.). S'efforçant d'établir des passerelles entre les différents domaines de recherches, Laborit réfute les accusations et contre attaque : « Je ne réduis pas les sciences humaines à la biologie ; en revanche je prétends que les psychologues, sociologues, économistes ou philosophes sont des réductionnistes-nés, qui s'enferment dans leur territoire » (D.S.M. 18.). Un tel repli exprime le refus de prendre en compte les données et méthodes nouvelles révélées par la biologie. Or, c'est de leur capacité d'intégration que dépendrait l'évolution des sciences humaines. Laborit n'hésite pas et « peut, sans crainte de se tromper, prophétiser que les progrès des sciences humaines viendront des progrès récemment réalisés en biologie, en biologie des comportements en particulier. C'est l'attitude inverse de celle du réductionnisme car le « réductionniste » est celui qui s'enferme dans un seul niveau d'organisation » (I.A. 12). Or pour le biologiste, s'il est certes inconcevable d'expliquer les propriétés d'un ensemble par les seules propriétés de ses éléments, il est tout aussi impossible de se priver radicalement de cette connaissance. C'est pourquoi, négligeant l'homme concret et se refusant à envisager une « biologie du comportement social » (1), les sciences humaines seraient dépourvues de fondements scientifiques.

(1) *Sous-titre de « L'Agressivité détournée ».*

Cette carence se double de l'absence de méthodes fiables, les sciences humaines n'ayant pas encore droit au statut de la scientificité : « Elles manquent, précise Laborit, de moyens scientifiques d'exploration et d'expérimentation. Elles se bornent à l'étude statistique de certains processus dont on laisse les facteurs s'organiser à leur gré, le plus souvent sans réel moyen d'intervention sur eux. On interprète après coup » (H.I. 70).

De plus les sciences sociales travaillent sur le langage, et dans le langage qu'elles ont tendance à prendre pour la réalité alors qu'il obéit à un déterminisme premier, celui de la biologie des comportements. Elles baignent donc dans un vocabulaire affectif, émotionnel, empreint de sens social, alors que la science recourt à une sémantique instrumentale. Cela tient pour partie aux fonctions des sciences humaines qui d'après Laborit, tendraient plus à justifier ou contester la domination qu'à en révéler et en analyser les mécanismes.

Une telle critique des sciences humaines, parce qu'elle sert de faire-valoir à une autre méthodologie, manque parfois de nuances. Cependant elle n'est pas le seul fait des scientifiques des sciences exactes, mais émane aussi de chercheurs éminents en sciences humaines qui remettent d'abord en question leurs fondements.

1. LA CRITIQUE DES FONDEMENTS DES SCIENCES SOCIALES

On peut distinguer deux moments articulés de la critique : dans un premier temps la scientificité même des sciences sociales est remise en question ; dans un second temps c'est l'objet même d'étude des sciences sociales qui est contesté.

a. LA PROBLÉMATIQUE DE LA SCIENTIFICITÉ

Les sciences sociales demeurent engluées dans la problématique de leur scientificité. Le qualificatif même de sciences « exactes » accolé aux sciences de la matière l'illustre sans qu'il soit, sur ce point, besoin de plus amples commentaires. La question posée à P. Bourdieu par la revue « La Recherche » « La sociologie est-elle une science ? » (1) prouve que le débat n'a rien perdu de son actualité.

(1) P. BOURDIEU : *La sociologie est-elle une science ? Entretien accordé à « La Recherche » n°112, juin 1980, p.738 à 743.*

La scientificité des sciences sociales est mise en cause non seulement par des biologistes mais encore par des praticiens de ces disciplines d'horizons aussi divers que Cl. Levi-Strauss, P. Sorokin, C.W. Mills, S. Andreski ou L. Althusser. Leurs arguments varient mais tous leur refusent le qualificatif de scientifique. Certains mettent en cause des disciplines particulières (sociologie, psychologie, psychanalyse...) d'autres, sans faire plus de détails, rejettent dans leur ensemble sciences sociales et sciences humaines. Il est vrai que la distinction n'est guère aisée ainsi que le relève Cl. Levi-Strauss lui-même : « Tout ce qui est humain est social, et c'est l'expression même de « sciences sociales » qui recèle un pléonasmе, et qu'on doit tenir pour vicieuse. Car en se déclarant « sociales » elles impliquent déjà qu'elles s'occupent de l'homme : et il va de soi qu'étant donc d'abord « humaines » elles sont « sociales » automatiquement » (1). Cette précision apportée Levi-Strauss aborde véritablement le fond du problème et de cette caractéristique humaine et sociale il s'interroge : « D'ailleurs, quelle science ne l'est pas ? » Les sciences humaines, situées au carrefour des sciences exactes et des sciences sociales font éclater l'étanchéité des cloisons disciplinaires et établissent des passerelles entre les deux grands domaines scientifiques. Les sciences du comportement, sur les acquis des sciences exactes, sont appelées à élargir leur champ d'étude au comportement social de l'homme car l'homme ne peut se définir autrement que par son excentration sociale, c'est-à-dire ses rapports sociaux. De là surgissent les accusations d'impérialisme portées contre la biologie qui

réplique en ne voyant dans cette attitude que réactions tribales et défense du territoire (2).

(1) Cl. LEVI-STRAUSS, *Iccus cité*.

(2) *Ainsi réagissent par exemple :*

WILSON E.O., « *Le Monde dimanche* » 24, 02.1980, p.xxv.

ARDREY R. cité par A. de BENOIST : « *Vu de droite* », p.169

LABORIT in CLEMENT P. *Mon oncle d'Amérique ou mon frère le rat. Un scientisme de gauche. Interview à Raison Présente n°57, 1981, p.21.*

Pour situer plus précisément ce débat on doit rappeler qu'historiquement les sciences sociales sont tributaires des sciences exactes à l'aune desquelles est mesurée leur scientificité. C'est dire que dès l'origine les sciences sociales se sont référées aux sciences exactes à la fois pour affiner leur méthodologie et pour bénéficier de leur prestige et de leur crédibilité. Situation de dépendance viable tant que passivement, souvent dubitativement admise par les scientifiques. Mais dès lors que ceux-ci, étendant leur objet d'étude, abordent le terrain jusque-là délaissé, ils ne peuvent que remettre en cause les fondements des études entreprises précédemment par d'autres. Scientificité provisoire rongée par les « tenants » de « la » science qui, plus que des techniques, se parent de la méthode. De sorte qu'il est possible d'établir une hiérarchie de scientificité, ou échelle de dépendance, au sommet de laquelle seraient situées les sciences exactes ou naturelles dont s'inspireraient les sciences humaines, sciences du comportement faisant appel aux méthodes et concepts scientifiques, et, au niveau inférieur les sciences sociales qui chercheraient à se doter de l'apparence technique de la scientificité (1). Échelle de dépendance que Cl. Levi-Strauss décrit en ces termes : « Il n'y a pas, d'un côté les sciences exactes et naturelles, d'un autre côté, les sciences sociales et humaines. Il y a deux approches, dont une seule est scientifique par son esprit : celle des sciences exactes et naturelles qui étudient le monde, et dont les sciences humaines cherchent à s'inspirer quand elles étudient l'homme en tant qu'il est du monde. L'autre approche, qu'illustrent les sciences sociales, met sans doute en œuvre des techniques empruntées aux

sciences exactes et naturelles ; mais les rapports qu'elles nouent ainsi avec ces dernières sont extrinsèques, non intrinsèques. Vis-à-vis des sciences exactes et naturelles, les sciences sociales sont en position de clientes, alors que les sciences humaines aspirent à devenir des disciples » (2). Ce ne sont bien évidemment pas les sciences humaines (écologie humaine, éthologie humaine, psychologie et psychiatrie biologiques, néo-béhaviorisme...) que critiquent les biologistes mais plus précisément les sciences sociales qui refusent le contact et les acquis de leur discipline, celles qui, semblables à ce colosse aux pieds d'argile, ont édifié de vastes théories sur des fondements discursifs (3).

(1) Parmi d'autres le Pr Jean BERNARD reproche aux sciences sociales d'emprunter seulement la « machinerie de la science » mais jamais sa méthode.

(2) Cf, LEVI-STRAUSS, loc. Cité.

(3) J. DELGADO par exemple explique l'échec des solutions proposées par les sciences sociales aux conflits sociaux et internationaux par leur totale ignorance des « mécanismes cérébraux qui sont à la base des idées, des émotions, des agressions, des désirs et des plaisirs de l'homme ». (J. DELGADO *Le conditionnement du cerveau et la liberté de l'esprit*, P.S.H, , 1972, p.30).

b. LE DÉTERMINISME DE SECOND STADE

Tel est l'argument critique fondamental avancé par H. Laborit, qui ne semble guère distinguer sciences sociales et sciences humaines, à l'encontre des fondements des sciences sociales. « La philosophie et l'ensemble des sciences humaines se sont établies sur la tromperie du langage. Tromperie car il ne prenait jamais en compte ce qui mène le discours, l'inconscient » (EL.F.50). Cependant certaines grilles explicatives recèlent une valeur heuristique indiscutable : mais l'élément déterminant leur fait encore défaut pour la compréhension approfondie des rapports humains, « Les grilles les plus récentes, celles de Marx et celle de Freud, en ont permis une lecture plus précise, donc plus efficace.

Malheureusement elles font encore l'impasse de la connaissance des mécanismes complexes qui gouvernent le fonctionnement des organismes humains, celui de leur système nerveux en particulier. Or c'est par l'intermédiaire de ceux-ci que se réalisent les rapports inter-individuels » (N.G. 12.). Plus généralement, les représentants des deux principaux mouvements de pensée, mouvements idéaliste et matérialiste, ont élaboré leurs théories dans l'ignorance des lois du vivant et n'ont travaillé que sur le langage, vice rédhibitoire selon Laborit, puisque sa fonction de communication peut être pervertie en la légitimation de la domination. Selon lui, l'exercice intellectuel auquel il se livre diffère de ceux qu'il critique car « il ne manipule pas seulement des mots, mais s'appuie sur des faits expérimentaux. Ces faits expérimentaux n'ont jamais jusqu'ici été pris en considération, tout simplement parce que la biologie des comportements est une science récente, encore en pleine évolution. Elle tente d'intégrer les différents niveaux d'organisation qui s'étagent de la molécule aux comportements humains en situation sociale. Elle ne se limite pas au langage conscient, épuisé en pleine inconscience de leur inconscient par les philosophes », (S.I. 91). De plus elle ne se satisfait pas de l'analyse langagière du conscient et de l'inconscient mais cherche à en dévoiler les supports structurels et fonctionnels.

En ne distinguant pas entre les différentes sciences sociales, la critique de Laborit perd sans doute de sa portée pour gagner en intensité : sciences du verbe, sciences superficielles, écume sur la vague, les sciences sociales « enfermées dans le langage conscient, le « discours sur... », coupées des niveaux d'organisation sous-jacents » (I.A. 12.) sont dominées par l'affectivité investie dans la phraséologie. La psychanalyse en est l'exemple type et, si la démarche de Freud trouve grâce aux yeux de Laborit, ses résultats et plus encore ceux de ses successeurs ne lui apparaissent guère fondés. La découverte de l'inconscient a revêtu une importance considérable mais son contenu a été privilégié aux dépens de son contenant. Car, si Freud ne disposait pas en son temps des données récemment mises à jour par les neurosciences, s'il donnait, d'ailleurs, dans cette attente, un caractère provisoire à ses théories, ses successeurs ont évacué la dimension biologique du fonctionnement de l'inconscient pour s'enfermer dans la seule interprétation du langage et de ses symboles. Ils « ont trouvé moins fatigant de persister à opérer dans un système

langagier, plutôt que d'enrichir et de corriger les concepts originaux par des expérimentations précises et reproductibles à tous les niveaux d'organisation. Il est si simple d'interpréter le monde avec des mots » (I.A. 65).

Cette critique de l'évolution contemporaine de la psychanalyse n'est pas propre à Laborit. On la retrouve chez nombre de scientifiques pour qui l'inconscient relève plus de la biochimie que de l'interprétation des rêves. On voit ici que c'est le même objet – le cerveau – qui se disputent deux disciplines concurrentes et ces conflits sont plus immédiatement compréhensibles que ceux opposant biologie et sciences sociales dans leur ensemble. Or la critique s'alimente du même argument : les sciences sociales opèrent sur le langage et font l'impasse sur le premier des déterminismes : le système nerveux. « Les sciences humaines resteront des disciplines incertaines et impressionnistes car leurs lois appartiennent au déterminisme de second stade » affirme G. Stent (1).

(1) STENT G., *L'avènement de l'âge d'or.L'humanité au carrefour de son évolution.* 1969, Fayard 1973. p.156.

Dans le même sens un sociologue britannique, S. Andreski, a pu dresser une critique sévère des « créateurs de brume mentale » attirés par la « verbosité nébuleuse » et noyant le lecteur dans « les épaisses brumes du verbiage hermétique » (1). Le travail sur le seul langage dont chacun, selon Laborit, aurait une perception différente, engrammée par l'apprentissage socio-culturel, constitue l'obstacle majeur à la scientificité des sciences sociales. « Et c'est en définitive ce qui paraît expliquer l'affectivité qui règne encore au sein des sciences de l'Homme. La vérité scientifique ne souffre guère plus de discussions passionnées à partir du moment où un nombre suffisant d'expériences l'ont confirmée ; (...) nous n'avons pas encore atteint la froide et lucide ambiance du laboratoire » (HI 75.). « Cela ne veut pas dire que les sciences humaines n'atteindront pas un jour la précision de celles qui les ont précédées. Mais cela veut dire que l'on ne peut aujourd'hui admettre comme faits scientifiques ce qui n'est souvent que romantisme et phraséologie. On y retrouve le mythe du mot qu'on ne domine plus, que l'on manipule comme s'il était l'objet réel qu'il a pour

mission de représenter et qui évolue sans nous prévenir de ses transformations » (H.I. 72.). On retrouve ici, parmi les critiques formulées par des auteurs non suspects d' « impérialisme disciplinaire », celles de C.W. Mills portant sur l'aspect foncièrement langagier du travail sociologique. Non pas que la sociologie doive travailler sur un autre objet, car le langage est le principal véhicule culturel mais parce qu'elle se laisse parfois emporter à ne travailler que sur les mots, à les mettre en relation sans chercher à en déterminer le sens, l'ancrage culturel. Selon Mills « quand nous envisageons ce que représente un mot, nous faisons de la sémantique ; quand nous envisageons ses rapports avec d'autres mots, nous faisons de la syntaxe. Si j'introduis ces notions, c'est pour arriver à la formule lapidaire suivante : les suprêmes théoriciens s'enivrent de syntaxe et n'entendent rien à la sémantique » (2).

(1) ANDRESKI S., *Les sciences sociales : sorcellerie des temps modernes* 1972, P.U.F. 1975, p.102, 65 et 61.

(2) MILLS C.W., *L'imagination sociologique* 1967, Maspéro 1977 p.36-37.

Et l'auteur de dénoncer les « splendides abstractions », le « fétichisme du concept », la « splendide inintelligibilité » et toutes les « conceptions confuses ». Quant à la critique menée par Laborit, elle est plus générale et selon lui le fondement langagier des sciences sociales les condamne à demeurer superficielles, empreintes d'affectivité, incapables de remonter à la racine première des déterminismes sociaux. Les sciences sociales demeurent en conséquence l'œuvre de « cultivés ignorants » selon la formule de Michel Serres (1).

(1) SERRES M. *La culture seul avenir de la science. Interview à H. de Saint Blanquat, Science et avenir, septembre 1981*

Sans doute la critique élaborée par Laborit peut-elle trouver des échos et des arguments chez certains auteurs et pour certaines disciplines. Mais sa globalité ampute sa crédibilité. Si la psychanalyse a fait l'objet, on le verra, de nombreuses analyses critiques, si elle constitue l'exemple achevé d'une discipline langagière, doit-on pour autant jeter le discrédit sur

l'ensemble des sciences sociales ? D'autre part, si la philosophie s'avoue parfois dépassée par les progrès des connaissances et reconnaît stagner dans un discours inadapté à l'évolution sociale, culturelle et scientifique (M. Barthelemy-Madaule, C. Tresmontant, Jean Toussaint Desanti, M. Serres), si la sociologie à parfois pu s'engager dans la voie d'exercices de style, il n'en demeure pas moins que, depuis Aristote, les sciences sociales ont largement contribué au perfectionnement des connaissances et des méthodes d'analyse des phénomènes sociaux. Laborit lui-même l'admet puisqu'il se réfère parfois aux apports de la linguistique ou de l'anthropologie par exemple. La généralité de la critique méconnaît donc non seulement la diversité des disciplines et de leurs approches, mais encore la diversité des écoles de pensée au sein des disciplines qu'on ne saurait présenter comme monolithiques (2).

(2) Cette démarche n'est pas propre aux scientifiques critiquant les sciences sociales. On en trouve l'exacte réplique chez les chercheurs des sciences sociales dénonçant en bloc le biologisme, la sociobiologie, en y supposant à priori l'unité des méthodes, des résultats et des interprétations.

Il serait ainsi infondé d'appliquer la critique de méconnaissance du langage dissimulateur de la réalité à l'approche marxienne dont un des principes d'analyse est de considérer la réalité de ce que les gens sont et font et non pas l'interprétation qu'ils en donnent.

Dès lors si la connaissance du fonctionnement du système nerveux peut effectivement participer à l'élargissement et au renouvellement de certaines problématiques, si sa méconnaissance traduit bien l'existence d'une lacune, cela ne s'applique pas uniformément à l'ensemble des sciences sociales et ne saurait, ipso facto, suffire à saper leurs fondements.

Cependant ce n'est pas seulement sur ceux-ci que porte la critique de Laborit mais aussi sur leur méthodologie, qui est remise en cause.

2. LA CRITIQUE DES MÉTHODES DES SCIENCES SOCIALES

Sur ce terrain, garants et gardiens de la méthodologie, les scientifiques évoluent à leur aise. Élaborant les critères de la méthode scientifique, les praticiens des sciences exactes n'éprouvent guère de difficultés à réfuter les prétentions scientifiques des sociologues, psychanalystes ou politologues par exemple.

Leur argumentation s'articule autour du non-respect de leurs propres critères de scientificité : l'exigence d'expérimentation, la nécessité de la reproductibilité, l'hypothèse de falsifiabilité et l'existence d'une méthodologie spécifiquement adaptée à l'objet étudié.

a. L'EXIGENCE D'EXPÉRIMENTATION ET DE REPRODUCTIBILITÉ

L'exigence d'expérimentation ne peut guère être satisfaite en sciences sociales. Or toute démarche scientifique empirique réclame à la fois l'observation des phénomènes et l'expérimentation. Cette dernière se distingue de la seule observation par son caractère d'intervention volontaire : en y ayant recours le scientifique interroge les faits et en obtient des réponses. R. Carnap précise encore que « quand nous employons la manière non expérimentale, nous jouons un rôle passif. Nous nous contentons de regarder les étoiles ou les fleurs, de remarquer les ressemblances et les différences et de chercher des régularités qui puissent s'exprimer sous forme de lois. Au contraire, dans la manière d'observer qu'on appelle expérimentale, nous prenons un rôle actif. Au lieu d'attendre que la nature nous donne des situations à observer, nous essayons d'en créer. Autrement dit nous nous livrons à des expérimentations » (1). En sciences sociales l'expérimentation n'est guère possible que sur des groupes restreint, dans des limites – morales, juridiques... contraignantes, ou bien alors accidentelles (panne d'électricité de New-York en 1965, panique causée par la radio-diffusion d'un feuilleton de science-fiction, etc... Elle est cependant de plus en plus utilisée, et des fins prétendument médicales, sur des populations des pays sous-développés (expérimentation de la pilule contraceptive et de ses implications sur des populations porto-

ricaines, ou encore expérimentation de l'influence des soins et de l'hygiène sur des groupes différenciés de populations panaméennes). On est ici à la frontière des sciences sociales et des sciences médicales mais quand l'expérimentation s'effectue, à leur insu, sur des populations humaines on peut les considérer comme relevant du domaine des sciences sociales. Cependant, de manière avouée et globalement, celles-ci se limitent encore à l'observation (2). Or cette impossibilité généralisée d'expérimentation oblige – en le limitant – l'observateur à l'analyse logique de la réalité observée, à l'élaboration d'hypothèses théoriques rarement vérifiables.

(1) CARNAP R., *Les fondements philosophiques de la physique*, cité dans BARTHOLY M.C. et alt. *La science : épistémologie générale*, Magnard 1979, p.186. (2) *Pour les recherches scientifiques effectuées sur l'homme on pourra consulter, l'ouvrage du Pr MAILLET. « Nous sommes tous des cobayes » dont le chapitre 7 : Le cobaye humain n'est pas une exclusivité médicale*, p.151 à 160, Ed. J.A. 1981.

En d'autres termes, et telle est la critique de Laborit, c'est exclusivement avec la logique théorique, et en y demeurant qu'expérimentent les sciences sociales. « Or nous sommes persuadés souvent que l'analyse logique à partir des faits objectifs doit nous faire obligatoirement déboucher sur le réel. Ce prétendu réel ne peut cependant être plus qu'une banale hypothèse de travail qui s'effondre bien souvent à l'expérimentation » (I.A. 69). « Tout expérimentateur qui fait à longueur de semaines des hypothèses à partir des faits expérimentalement reconnus être vrais, qui a du moins conscience de considérer ces hypothèses comme telles, même lorsqu'elles sont supportées par un discours parfaitement logique et qui constate, quand il passe à l'expérimentation, que la plupart d'entre elles s'écroulent, parce que non-conformes à la réalité, sait bien que la logique du discours n'est pas toujours celle de la réalité » (I.A. 136). Cette impossibilité pratique de l'expérimentation quotidienne se double de l'absence de reproductibilité des mesures effectuées. L'expérience scientifique n'est en effet validée dans ses résultats qu'à la condition de pouvoir être reproduite n'importe où, n'importe quand et par n'importe quel expérimentateur. Sur cette exigence de reproductibilité de l'expérience s'élabore le critère d'universalité des lois scientifiques. Telle loi sur la pesanteur ou la dégradation de l'énergie

sera considérée comme vérifiable à Londres comme à Moscou, au XVe siècle comme au XXe par n'importe qui respectant le protocole expérimental. Pour Laborit « la force de conviction de l'expérimentation résulte du fait que compte tenu d'une description précise du protocole expérimental, n'importe qui reproduisant ce protocole arrive aux mêmes résultats de façon statistiquement acceptables, quel que soit le discours logique qui interprète ce résultat » (I.A. 136). Or, en sciences sociales, non seulement l'expérimentation, quand elle est possible, mais encore l'observation ne satisfont que rarement à cet impératif. On sait par exemple que les résultats de sondages identiques quant aux items et à la méthodologie varient quant aux résultats selon la personnalité de l'enquêteur et de l'enquêté et des rapports qui s'instaurent.

b. L'EXIGENCE DE FALSIFIABILITÉ

Absence globale d'expérimentation et non reproductibilité nuisent donc à la crédibilité des sciences sociales. Celles-ci, de plus, ne répondent pas au critère de réfutabilité, de falsifiabilité, défini par K. Popper : « un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience », qu'on peut expliciter en précisant qu'une théorie n'a pas à être validée de façon directe mais qu'elle demeure vraie aussi longtemps qu'elle n'a pas été infirmée par l'expérience. Popper admet qu'un système théorique puisse échapper à la falsification par l'introduction d'hypothèses auxiliaires ad hoc ou la modification de certaines propositions. Or ce qu'il recherche c'est une « méthode qui exclut précisément ces moyens d'échapper à la falsification » et qui expose « à la falsification le système à éprouver, de toutes les façons convenables. Son but n'est pas de sauvegarder des systèmes insoutenables mais, au contraire, de choisir le système qui est comparativement le plus apte en les exposant tous à la plus acharnée des luttes pour la survivance » (1).

(1) POPPER K., in Bartholy M.C., *op. Cit.* p.174 et s.

Pour Popper la démarche scientifique s'effectue en trois temps : formulation d'une théorie, déduction des conséquences particulières de la théorie, soumission de la théorie à la falsification. D'où l'accusation de non-scientificité de systèmes théoriques d'autant plus abstraits et globaux qu'ils seront plus à même, par leur généralité, d'intégrer et d'interpréter tous les faits sans risque d'infirmité de la théorie. Sans s'appliquer uniformément à toutes les sciences sociales, ce critère de démarcation entre théories scientifiques et théories métaphysiques s'appliquait pour K. Popper au marxisme et à la psychanalyse, exclus de la science car relevant de « croyances », systèmes interprétatifs clos ayant prétention à expliquer la totalité de la réalité sociale. Dans ce sens et du modèle freudien, J. Parain-Vial affirme qu'« on ne peut le considérer comme scientifique d'abord parce qu'il conserve la prétention (scientiste mais non scientifique) d'atteindre la réalité (chez Freud) ou la vérité (chez Lacan), surtout parce qu'il n'est pas à proprement parler susceptible d'être infirmé » (1) (2). Telle est peut être la raison pour laquelle, alors que les théories se succèdent en sciences exactes (les lois nouvellement découvertes reléguant les théories précédentes au rang d'étapes historiques du développement épistémologique), elles se juxtaposent en sciences humaines et conservent, chacune pour partie, valeur explicative. Cependant, et en raison de l'absence des critères précédemment évoqués de scientificité, les sciences sociales, expliquant parfois, sont dépourvues de toute capacité prédictive.

1) PARAIN-VIAL J., *La liberté et les sciences de l'homme*. Privat, 1973, p.43.

(2) Même argumentation chez ALTHUSSER mais à propos de la philosophie. Cf. ALTHUSSER. *Philosophie et philosophie spontanée des savants* 1967, Maspéro, 1974, p.14.

c. INCAPACITÉ PRÉDICTIONNELLE ET DÉFAUT DE MÉTHODES SPÉCIFIQUES EN SCIENCES SOCIALES

Non expérimentation, non reproductibilité, non falsifiabilité, les sciences sociales n'ont en conséquence guère de capacité prédictive. « Elles n'expliquent jamais – ou rarement – jusqu'au bout ; elles ne

prédisent pas avec une quelconque assurance » (Cl. Levi-Strauss (3). « Malgré les promesses maintes fois répétées de succès imminents, ni en sociologie, ni en science politique, on n'est parvenu, avec l'aide de méthodes quantitatives ultra-sophistiquées, à des découvertes qui auraient accru de manière appréciable notre capacité à expliquer ou à prédire les événements politiques ou les transformations sociales... » (4).

(3) LEVI-STRAUSS, *Loc. Cité.*

(4) ANDRESKI S., *op. Cité, p.126.*

La scientificité des sciences sociales s'est alors réfugiée dans ce que Sorokin appelait déjà, en la dénonçant, la « quantophrénie », « Marchands de jargon et adorateurs de la méthodologie » (1) les chercheurs des sciences sociales souffrent d' « épistémophrénie » (2), de la frénésie de la science et témoignent d'un « respect superstitieux accordé à tous les griffonnages qui ressemblent à des mathématiques » (3). De sorte que L. Althusser constatant « cette impatience généralisée à se jeter sur les mathématiques » (4) l'interprète soit comme un symptôme de « maladie infantile » des sciences sociales soit, plus probablement, comme un pillage des sciences exactes par les sciences sociales cherchant par là à dissimuler avec plus d'efficacité leur dimension idéologique. D'où, comme le relève J. Maisonneuve, « le risque dans certains cas de substituer à un verbiage de tonalité littéraire un autre verbalisme d'autant plus dangereux qu'il s'abrite sous l'autorité scientifique » (5).

(1) ANDRESKI S., *on. Cité, n.128, .*

(2) DELEULE D., *La psychologie : mythe scientifique, Laffont 1969, p.30,*

(3) ANDRESKI S., *on. Cit. p.151.*

(4) ALTHUSSER L., *op. Cit. p.36.*

(5) MAISONNEUVE J. *Introduction à la psychosociologie, P.U.F. 1980, p.33.*

Cette dénonciation interne tout autant qu'externe de la méthodologie des sciences sociales, provenant d'auteurs aussi différents, recouvre une

réalité commune qui se traduit dans la critique des fonctions des sciences sociales. Car l'emprunt d'une méthodologie scientifique tend à conférer l'autorité qui s'y attache au discours sur le social. Autorité nécessaire à la dissimulation de l'idéologie véhiculée par le projet même d'une science sociale... En effet, malgré l'emploi du pluriel à propos des sciences sociales, la dénonciation par ces auteurs des fondements, des méthodes et des fonctions ne fait pas toujours de détails. Pour certains, même leur parcellisation serait une condition de leur efficacité idéologique. C'est ainsi qu'en utilisant le plus souvent l'exemple psychanalytique (discipline avec laquelle les neurobiologistes ont les contacts les plus étroits), fréquemment la sociologie et la psychologie, parfois la science politique, mais jamais l'histoire ou la géographie (1), les critiques s'attaquent sur le mode de la confusion à l'ensemble des sciences sociales. La convergence de toutes ces critiques vers une dénonciation globale des sciences sociales ne doit pas dissimuler la divergence des démarches individuelles. Ainsi Laborit dénonce la psychanalyse pour transposer ses critiques à la quasi-totalité des sciences sociales, alors que L. Althusser dénonce les sciences sociales à l'exception de la psychanalyse et de la linguistique. Andreski utilise la science politique fonctionnaliste, Deleuze la psychologie, Mills certaines écoles sociologiques, mais toutes débouchent sur la critique des fonctions des sciences sociales. De fait la tendance à la globalisation de la critique affecte jusqu'à Cl. Lévi-Strauss dont l'analyse concerne tous ensembles les sciences sociales et les sciences humaines. Pour leur avoir consacré sa vie entière l'auteur « n'éprouve aucune gêne à reconnaître qu'entre celles-ci et les sciences exactes et naturelles, on ne saurait feindre une parité véritable ; que les unes sont des sciences, et que les autres n'en sont pas ; et que si on les désigne pourtant par le même terme, c'est en vertu d'une fiction sémantique et d'une espérance philosophique à laquelle les confirmations manquent encore » (2).

(1) La critique de ces disciplines à partir des critères de la scientificité n'est guère possible à mener : expérimentation, reproductibilité, falsifiabilité et prédictivité ne peuvent, par nature être exigées d'elles

(2) LEVI-STRAUSS Cl., Loc. Cit.

3. LA CRITIQUE DES FONCTIONS DES SCIENCES SOCIALES

Loin d'être des disciplines scientifiques les sciences sociales seraient plutôt des sciences de la discipline ainsi que l'illustrent psychanalyse et psychologie situées au carrefour du pouvoir.

a. DISCIPLINES SCIENTIFIQUES OU SCIENCES DE LA DISCIPLINE

Pour H. Laborit les sciences sociales couvrent du voile de leurs discours logique la recherche de la domination, la justifient et la légitiment. Non pas tant par une volonté consciente et délibérée mais parce que, manipulant le langage, les sciences sociales seraient des disciplines normatives. « Le langage a utilisé des mots pour exprimer des comportements en ignorant les mécanismes neurophysiologiques et biochimiques qui étaient à leur base. Ces mécanismes sont eux-mêmes intriqués, interdépendants ; ils fonctionnent pour la plupart de façon inconsciente. La sémantique pour les décrire fut aussi confuse que notre ignorance était grande. Et cependant philosophes, psychologues, moralistes, légistes ont rempli des bibliothèques en transformant cette ignorance en littérature. Ils n'ont pas hésité à promulguer des lois morales, éthiques, ou autres et à imposer aux masses un comportement qui n'était que l'expression de leurs conditionnements préhumains ». (H.V. 45). « Nous avons interprété et justifié, en les enfermant dans des jugements de valeur, nos pulsions primitives » (H.V. 43.). De sorte que parallèlement à leur fonction de communication, les mots, en rendant compte d'un univers à la dimension duquel l'individu ne participe plus activement, dont l'éloignement s'oppose à la maîtrise individuelle, véhiculent en un processus de domination symbolique des rapports sociaux prédéterminés dans lesquels l'homme pénètre comme en terre étrangère. Les sciences sociales, par la diffusion de ces symboles, rempliraient ainsi une fonction intégratrice, adaptatrice et plus que des disciplines scientifiques seraient en réalité des sciences de la discipline ; ainsi que tendrait à le confirmer l'impossibilité pratique qui les caractérise de démonter et dévoiler les mécanismes de domination et de pouvoir (1).

(1) Pour B. CHANTEBOUT les théories de l'autorité et du pouvoir politique remplissent ainsi une fonction justificative. Du pouvoir politique il affirme que « son origine et sa nature ont toujours été considérées comme mystérieuses, et nombre de théories ont été émises à ce sujet, théories qui ont pratiquement toutes pour but de justifier, plutôt que d'expliquer, l'existence au profit de quelques-uns d'un droit de commander à tous », in CHANTEBOUT B. *De l'État : une tentative de démystification*. Cl. E. 1975, G. BURDEAU va, dans ce sens en insistant sur la « magie » dont s'entoure le pouvoir, que ne se risque pas à dévoiler la science politique, mais qui serait essentiellement conçue en réponse à l'attente populaire. BURDEAU G. *La politique au pays des merveilles*. P.U.F. 1979.

Telle est bien la question soulevée par L. Althusser qui s'interroge afin de déterminer si les sciences sociales « sont bien ce qu'elles pensent être, c'est-à-dire des sciences : ou bien si elles ne seraient pas, dans leur majorité, tout autre chose, des techniques idéologiques d'adaptation et de réadaptation sociales » (1). Plus profondément encore la normativité des sciences sociales résiderait dans la construction même de leur objet. « Est-ce que les sciences humaines ne seraient pas des sciences sans objet parce qu'elles ne feraient que « réaliser » en leur « objet » des tendances philosophiques idéalistes déterminées, enracinées dans les « idéologies pratiques » de notre temps, c'est-à-dire de notre société ? Des sciences sans objet qui ne seraient que des philosophies déguisées en sciences ? » (2). Idéologies pratiques qui tendraient à consolider l'ordre social établi ? C'est ce que dénonce, sans généralisation cette fois, P. Bourdieu à travers la catégorie des « ingénieurs sociaux » : « Une partie de ceux qui se désignent comme sociologues ou économistes sont des ingénieurs sociaux qui ont pour fonction de fournir des recettes aux dirigeants des entreprises privées ou des administrations (...). Les gouvernants ont aujourd'hui besoin d'une science capable de rationaliser, au double sens, la domination, capable à la fois de renforcer les mécanismes qui l'assurent et de la légitimer (...). Demander à la sociologie de servir à quelque chose, c'est toujours une manière de lui demander de servir le pouvoir. Alors que sa fonction scientifique est de comprendre le monde social, à commencer par les

pouvoirs. Opération qui n'est pas neutre socialement et qui remplit sans aucun doute une fonction sociale.

(1) *ALTHUSSER L. , op. Cit. p.47*

(2) *ALTHUSSER L., op. Cit. p.38.*

Entre autres raisons parce qu'il n'est pas de pouvoir qui ne doive une part – et non la moindre – de son efficacité à la méconnaissance des mécanismes qui le fondent » (1). Parmi les disciplines normatives où abondent les ingénieurs sociaux la science politique figure à un rang honorable : « Rationalisation – au double sens – de la compétence qu'exige pratiquement l'univers de la politique et que possède à l'état pratique les « professionnels » de la politique, cette fausse science est une quasi-systématisation de « l'art » des praticiens, de ce « sens politique » qui permet de s'adapter à un public, d'anticiper les stratégies d'un adversaire ou de s'ajuster à une situation : elle vise à légitimer cette maîtrise pratique en lui donnant les apparences de la scientificité en même temps qu'à en accroître l'efficacité en mettant à son service des techniques rationnelles, comme le sondage ou les relations publiques. Loin de contribuer à la science objective de l'univers « politique », elle travaille à sa légitimation... » (2). Cette analyse préserve cependant des îlots de critique des phénomènes de domination et demeure ainsi « optimiste » par rapport à la critique radicale de J. Ellul qui n'est d'ailleurs pas dénuée d'aspects biologiques. Relevant le fait que les sciences sociales ne peuvent « absolument pas » étudier les centres vitaux des sociétés et les mécanismes réels du pouvoir, qu'en conséquence elles sont incapables de les remettre en cause, l'auteur se sent « obligé de conclure que les sciences sociales, les sciences politiques, les sciences économiques etc., peuvent saisir les phénomènes secondaires ou les phénomènes dépassés, mais assurément pas les phénomènes vitaux, les réalités centrales de la société. Une société laisse voir, laisse saisir ce qui ne la met pas ou ce qui ne la met plus en question. Elle ouvre ses arcanes apparentes, mais garde secrètes ses structures vraies » (3).

(1) *BOURDIEU P., La sociologie est-elle une science ? La Recherche n°112, juin 1980, p.741.*

(2) BOURDIEU P.F. Cité in BON F. et SCHEMEIL Y. *La rationalisation de l'inconduite R.F.S.P.* 1980, p.1198. De même BOURDIEU P., BOLTANSKI L., « *La science royale et le fatalisme du probable* » ainsi que « *Les professeurs de l'Institut d'études politiques* » *Actes de la Recherche en Sciences sociales* juin 1976, p.39 à 67.

(3) ELLUL J. *Archives de philosophie du droit* 1961, p.1 à 19. page 13.

Et J. Ellul dénonçant le regard sociologique unidirectionnel constate que, dans l'état actuel de cette discipline, « la sociologie bien loin de jouer un rôle profanateur, joue dans notre société occidentale un rôle de justification, un rôle de conservation » (1). Ces réflexions désabusées sont aussi partagées par Andreski pour qui les sciences sociales ne sont pas autorisées à connaître et dévoiler les centres vitaux du pouvoir et ne peuvent dès lors que fournir au pouvoir, par la connaissance sociologique, de nouveaux instruments de domination (2). Mais c'est essentiellement sur les fonctions de la psychologie et de la psychanalyse que se sont concentrées les critiques pour la raison peut être que, dans la relation directe à l'individu qu'elles supposent, elles révèlent plus aisément leur caractère idéologique.

b. PSYCHOLOGIE ET PSYCHANALYSE AU CARREFOUR DU POUVOIR

Ces deux disciplines seraient caractérisées par leur finalité cachée qui n'est autre qu'une « simple hygiène sociale » (Deleule) reposant sur « un postulat implicite commun : la nature de l'homme est d'être un outil, sa vocation c'est d'être mis à sa place, à sa tâche » (3). O. Deleule traite de la psychologie qui, à l'inverse de la psychanalyse dont le fonctionnement est privatisé, prend place dans le milieu social (institution scolaire ou entreprise par exemple). Elle interviendrait aussi préventivement au contraire de la psychanalyse. Pour lui la psychologie répond « au projet de la société industrielle, à la nécessité de la sélection individuelle en vue du meilleur rendement et de l'intégration optimale du travailleur comme du citoyen » (4).

(1) ELLUL, *ibid*, p.12.

(2) ANDRESKI S., *Op. Cit.* p.139.

(3) CANGUILHEM G. *cité in DELEULE D., op. Cité* p.14.

(4) DELEULE, *op. Cité notamment chap. 1, p.35 à 95.*

Quant à la critique des fonctions de la psychanalyse elle a été largement menée par R. CASTEL qui, inversant la problématique de sa récupérabilité dénoncée par ses praticiens à travers ses mesurages et ses altérations doctrinales, s'interroge : « La psychanalyse ne serait-elle pas récupérante ? » (1) Pour lui en effet il faut « déplacer la question des responsabilités sociales de la psychanalyse de la périphérie de ses usages au centre de son dispositif » (2). Ceci fait, la psychanalyse lui paraît occulter « toujours les problèmes socio-politiques », renforçant l'idéologie libérale en amputant l'individu de sa dimension sociale et en privatisant dans le même temps la vie sociale. De sorte que « le modèle psychologique de l'inconscient est congruent avec l'ensemble des mécanismes objectifs qui imposent la privatisation, la surdétermination d'une conception intimiste de la subjectivité, au détriment d'une organisation personnelle de l'existence publique (...) ; le fonctionnement analytique lui-même reprend le mécanisme de la privatisation, il le réitère, l'accomplit et lui gagne de nouveaux domaines (...). La psychanalyse est ainsi à la fois le résultat et un des agents du processus général d'apolitisation qui domine les sociétés industrielles avancées » (3) (4). La conséquence essentielle au plan des modalités de la domination politique est que, sous couvert de prétention à la neutralité, la psychanalyse réalise « un nouveau type de pouvoir, qui, pour récuser les caractéristiques les plus évidentes de l'exercice de l'autorité traditionnelle, n'en est que plus fonctionnel par rapport à ce qui est aujourd'hui requis par les formes nouvelles de domination » (5).

(1) CASTEL R., *Le psychanalisme : l'ordre psychanalytique et le pouvoir 1973*, Champs Flammarion 1981, p.34

(2) CASTEL R., *ibid.*, p.11.

(3) CASTEL R., *op. Cité*, p.269-270

(4) De même pour E. MORIN, « le freudisme se déclare impuissant à fournir une praxis révolutionnaire. Il ne s'en dégagera finalement qu'une pratique « réformiste » de l'adaptation individuelle à la vie sociale. La psychanalyse institutionnalisée, racornie, oubliera, perdra la dimension anthropologique de Freud (...) et ne visera qu'à adapter l'homme à la vie sociale, à le guérir de ce qui l'empêche d'accomplir les actes de la vie quotidienne dits normaux dans une civilisation donnée ». MORIN E. *Introduction à une politique de l'homme*. Seuil 1969 p.27

(5) CASTEL, *op. Cit.* p.12.

Une telle critique de l'idéologie psychanalytique s'exprimait à la même époque dans « L'Anti-Oedipe » de Deleuze et Gattari pour qui « la psychanalyse prend part à l'œuvre de répression bourgeoise la plus générale » (1). D'autres horizons convergeaient dans la même dénonciation les analyses de Backes — Clément C., Bruno P. et Sève L., Tort M. ou Politzer G....(2). Signalons enfin l'intéressante critique des pratiques bio-énergétiques issues des thèses de W. Reich et K. Jung, culminant dans les pratiques d'exploitation du potentiel humain mises en œuvre par Lowen, Lewin ou Moreno et permettant de libérer, moyennant finances, toutes les angoisses et frustrations accumulées dans le milieu professionnel (3). Laborit ne pousse certes pas aussi en détails l'analyse théorique de la psychanalyse mais il la critique pour sa démarche isolant l'individu du milieu social, réifiant et neutralisant le langage, évacuant la dimension des rapports sociaux. C'est aussi pourquoi il s'affirme moins éloigné de Lacan qui réintroduit, par le langage, la dimension sociale intervenant dans la formation et la structuration de l'inconscient. Mais, globalement, la psychanalyse relève bien des sciences de la discipline (4). Et c'est en utilisant le bélier psychanalytique qu'il entend enfoncer les barrières langagières des sciences sociales en général et dénoncer leur fonction intégratrice. L'extension de la critique est, sans de plus amples démonstrations, sans doute hâtive. Ce qui paraît acquis pour la psychologie et la psychanalyse reste à démontrer pour la sociologie ou la philosophie par exemple, même si des critiques partielles semblent aller dans ce sens.

(1) DELEUZE G., GUATTARI F., *L'ANti-Oedipe*. Ed. De Minuit, 1973, p.59.

(2) BACKES-CÉEMENT C. et al. *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Ed. Sociales, 1973

(3) COLIN L., LEMAITRE J.M., *Le potentiel humain* Ed. Delarge, 1975.

(4) *La psychanalyse n'est pas seule à être critiquée ; les thérapies comportementales sont aussi impliquées : « Que font-ils les comportementalistes ? Ils restituent à l'individu la possibilité d'agir. Ils font taper dans des coussins. Mais il y a aussi le cri primal, le yoga... Le type qui le soir fait son yoga ou tape sur des coussins en poussant son hurlement : eh bien il va refaire ses roulements à bille le lendemain matin et il n'aura pas d'ulcère à l'estomac. C'est la même chose que la thérapie chimique : c'est aussi démobilisateur ».* Laborit interview à P. CLEMENT *Raison Présente* n°57, 1981, p.20.

De plus l'a-priori consistant à en faire des disciplines monolithiques n'est guère défendable. Les sciences sociales sont traversées des conflits sociaux et le langage véhicule des valeurs antagonistes dont on ne peut affirmer qu'elles contribuent toutes, in fine, à la conservation des structures sociales de dominance. Sans doute les « ingénieurs sociaux » remplissent-ils ce rôle, sans doute aussi le langage autorisé est-il un instrument de domination symbolique, sans doute encore les controverses doctrinales à l'intérieur de la logique étatiste contribuent-elles à conforter la domination politique mais il n'en demeure pas moins que les sciences sociales ont largement contribué, par l'étude des idéologies notamment, à révéler la « tromperie du langage » ; même si encore aujourd'hui elles n'ont pas accès aux centres vitaux du pouvoir, elles sont déjà en mesure d'en démonter progressivement les mécanismes dans lesquels le langage – précisément – tient une place de choix. Du langage comme institution, de ses fonctions instrumentales et symboliques rien n'interdit de passer – et tout y incite au contraire – à ses modalités d'institutionnalisation et de rechercher ses mécanismes de diffusion, de cristallisation. Il est certain par exemple que, dans le cas d'un groupe primaire, on doit aussi bien analyser la formation d'une sémantique et d'une syntaxe spécifiques au groupe, ses initiateurs et

leurs motivations ainsi que la dominance qui peut en résulter, sa diffusion à l'ensemble du groupe, son évolution et celle de ses fonctions. La psychosociologie fournit déjà des éléments de connaissance concernant les processus de formation de leaderships d'où se dégagent des langages spécifiques aux leaders (langages gestuel, oral, affectif, rationnel, symbolique...) qui peuvent se diffuser par induction et se cristalliser. L'apport neurobiologique peut aussi nous faire bénéficier d'autres méthodes et d'autres connaissances portant notamment sur les motivations de l'action et la recherche différentielle de la dominance. C'est ce à quoi tend l'étude de l'homme telle que Laborit s'attache à la mener.

Celle-ci rompt, dans ses méthodes, avec les sciences sociales. Elle répond aux exigences de la scientificité et c'est sur ces critères que Laborit peut « faire une distinction entre le découvreur scientifique fondamental et le découvreur économiste ou sociologue. Le fait pour le premier d'avoir une méthodologie, un langage mathématique, des moyens d'observation puissants et précis, la possibilité de pouvoir encore réintroduire ledit processus au sein de son environnement et d'observer comment il est influencé par lui et comment il l'influence, la possibilité enfin de recommencer cent fois en la modifiant son expérience, donne une réelle valeur aux résultats acquis. Le fait pour le second de n'agir qu'au vu de la seule interprétation de processus passés et imposés, dont les facteurs sont insuffisamment connus et observés, affectivement isolés et choisis par une motivation, un déterminisme social ou de classe qu'il cherche justement à éliminer, le rapproche plus de l'artiste que du savant. Il ne suffit pas de dire et de répéter qu'une discipline est scientifique pour qu'elle le soit effectivement » (H.I. 71-72). À demi-mots Laborit reconnaît ainsi que les sciences sociales se heurtent à des contraintes objectives tenant à leur objet de recherche et admet que la non-scientificité des sciences sociales « résulte de la complexité des phénomènes humains » (H.I. 73). S'il se refuse à retenir « comme faits scientifiques ce qui n'est souvent que romantisme et phraséologie » (H.I.72) il n'exclue pas que, dans l'avenir, les sciences sociales puissent rattraper le terrain perdu sur les sciences exactes. Mais pour cela « la sociologie doit passer d'abord par son Moyen Âge et son alchimie ; elle attend son Lavoisier. Les faits empiriques devront d'abord s'accumuler avant que les structures qui les unissent en sortent ». (H.I. 74) Or ces faits empiriques proviennent des disciplines qui permettent

aujourd'hui d'aborder scientifiquement l'étude de la nature de l'homme. Les sciences humaines devraient s'y ressourcer. « Qu'on le veuille ou non, avance Laborit, que cela paraisse cruel à ceux dont les connaissances sont essentiellement littéraires, les sciences dites humaines ne pourront s'établir que sur des bases biologiques solides... » (H.I. 101).

B – LES SCIENCES DE LA NATURE DE L'HOMME

« si l'étude de l'homme ne peut se réduire à la biologie, elle ne peut pas non plus s'en passer, pas plus que la biologie de la physique » . F. JACOB

« Aujourd'hui, écrit Laborit, la biologie comportementale paraît susceptible de fournir les premières bases expérimentales d'un certain scepticisme à l'égard des analyses prétendument logiques de la sociologie, de l'économie et de la politique » (I.A. 164). L'étude de l'homme dispose de nouveaux matériaux, de nouvelles connaissances, dont nul ne saurait valablement se passer pour la compréhension du phénomène humain et de sa dimension sociale. » La biologie, soutient Grassé, en dépit de ses imperfections et de ses ignorances qui, d'ailleurs diminuent chaque jour, instruit sur le propre de l'homme, révèle ses origines et explique sa nature » (1). « La biologie ne transforme pas l'homme, elle change notre regard sur l'homme » (2). Cette nouvelle approche correspond, selon Laborit, à une triple nécessité. Elle met en œuvre une méthodologie spécifique et doit permettre aux sciences sociales de bénéficier de nouveaux apports.

(1) GRASSE P, P., *Toi ce petit Dieu. Essai sur l'histoire naturelle de l'homme*, Albin Michel, 1971, p.13.

(2) FRAGNIERE G., *L'homme et la vie : biologie contemporaine et éthique* Le Centurion, 1974, p.28.

1. NÉCESSITÉS DE L'ÉTUDE DE L'HOMME

L'homme n'est plus aujourd'hui à l'abri de l'investigation scientifique. La métaphysique avait si précisément situé – en la surélevant – la place de l'homme dans la nature que l'investigation scientifique s'était d'abord concentrée sur l'univers avec l'astronomie puis s'était attaquée au monde physique inanimé avant d'aborder le monde vivant. Avec la microbiologie ce processus ayant atteint son terme provisoire, remonte désormais pour passer « de la cellule à l'Homme » (1) puis de l'homme à la société pour culminer avec cette « nouvelle science » selon l'expression enthousiaste d'Yves Christen : la sociobiologie (2).

« Dernier bastion », « l'homme restait une entité invulnérable aux assauts de la science » (H.V. 86). Or les progrès de la biologie ont ruiné la prétention occidentale d'extériorité de l'homme par rapport à la nature. Actuellement avance Grassé « séparer l'Homme du reste de la Nature serait se résigner à ne pas le comprendre ». (3). « Depuis les origines, avance H. Laborit, l'homme a étudié son environnement physique et crée la thermodynamique. Faute de connaissances et de techniques scientifiques suffisantes, il n'a pu aborder l'étude du fonctionnement de son système nerveux. Il a ainsi atteint une efficacité considérable sur la matière qui l'entoure, alors qu'il est resté ignorant longtemps de celle qui s'organise en lui. Il s'est cru libre dans un monde déterminé. Il s'est cru d'une « essence » différente de celui-ci » (H.V. 85). Or la biologie révèle que la composition chimique de tous les organismes vivants est rigoureusement identique et que seule leur mise en forme, leur « information », leur organisation diffère.

(1) *CECCATY M. (de) La vie de la cellule à l'homme Points Seuil 1978*

(2) *CHRISTEN Y., L'heure de la sociobiologie Albin Michel 1979.*

(3) *GRASSE P.P., op. Cité, p.10.*

C'est de cette organisation que dépendent les potentialités des divers organismes vivants. Et, pour ce qui est de l'homme, « mosaïque originale d'éléments banaux » (1), ces potentialités spécifiques ont pour siège le

cerveau dont la complexification semble avoir suivi une voie parallèle à la libération de la main résultant du bipédisme ainsi qu'aux modifications anatomiques rendant possible le langage articulé.

La première nécessité d'une nouvelle approche de l'homme est donc d'ordre épistémologique. Mais elle se double d'une nécessité pratique ainsi que d'une nécessité d'ordre éthique.

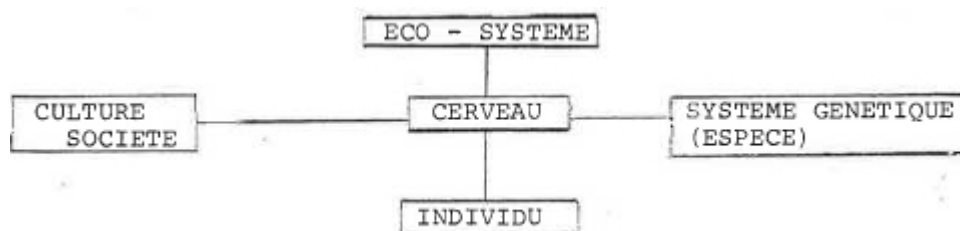
(1) ROSTAND J. *Pensées d'un biologiste*, 1939, Stock 1978, p.11.

a. LA NÉCESSITÉ ÉPISTÉMOLOGIQUE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME

La nécessité épistémologique de l'approche neurobiologique de l'homme réside dans le fait que l'action humaine est le fruit de l'activité cérébrale, chaînon manquant entre la « Nature » et la « Culture ». Selon E. Morin « tous les problèmes de l'histoire et de la sociologie de sapiens doivent, non pas se réduire à, mais converger sur le cerveau prodigieux, lequel enfin doit faire son entrée dans la science de l'homme, ne serait-ce que pour la faire naître » (2) (3).

(2) MORIN E., *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Seuil 1979, p.218.

(3) Dans le même ouvrage, pages 216 et 217, E.MORIN situe schématiquement « l'épicentre organisationnel de tout le complexe bio-anthropo-sociologique » :



Sans la connaissance des bases biologiques du comportement et spécialement des interrelations s'établissant entre le système nerveux et l'environnement social, l'homme demeure condamné à ignorer les

modalités concrètes d'établissement des relations humaines. Pour Laborit, comme pour Delgado, Chauchard, Jacob, Morin etc... la connaissance théorique et l'intervention, aujourd'hui déjà pratiquée, sur le fonctionnement du cerveau devraient nous permettre de nous libérer des sujétions qu'en toute inconscience nous subissons et imposons aux autres. D'après Laborit, « les idéologies les plus altruistes prétendent « libérer l'homme de ses aliénations » alors que toutes ces aliénations ne sont que la conséquence de son aliénation première à la structure et au fonctionnement de son système nerveux dont personne ne parle jamais » (H.V. 202).

C'est en effet par l'intermédiaire obligé du cerveau que peuvent s'établir les relations avec l'environnement physique, interpersonnel et culturel. Il importe donc de connaître avec précision les fonctions du système nerveux (captation des variations énergétiques, conduction des informations externes et internes, action de maintien ou de rétablissement de l'équilibre biologique de l'organisme), leurs modalités de développement (préformisme ou apprentissage, rigidité ou plasticité, disque imprimé ou bande magnétique vierge...), leurs potentialités ainsi que leurs modes d'expression. On verra en effet que, programmé pour s'enrichir, le cerveau présentera une gamme d'actions et de réactions d'autant plus large que sa niche environnementale aura été diversifiée. L'action personnelle dépendra donc avant tout, quant à ses limites, de ce qui aura été engrammé, à temps, dans le système nerveux central. Étudiant la biogenèse des connaissances, « sans recourir au transcendantal » mais en ne s'attachant qu'à leurs conditions organiques préalables, J. Piaget relevait trois interprétations se rapportant à la formation des connaissances : la première privilégiant le milieu, la seconde à dominante génétique et la troisième interactionniste. « Dans les trois cas, concluait-il, le problème épistémologique est donc à poser maintenant en termes biologiques, ce qui est indispensable dans la perspective d'une épistémologie génétique, car la psychogenèse demeure incompréhensible tant que l'on ne remonte pas à ses racines organiques » (1). Afin d'éclairer les mécanismes d'apprentissage, d'intégration des valeurs et des normes, des schèmes d'autorité et d'obéissance, la connaissance du système nerveux devient une nécessité scientifique. Pour découvrir les frustrations précoces, les refoulements l'action du « sur-moi » sur l'individu, la neurobiologie serait plus performante que l'interprétation des rêves à laquelle Freud lui-même

n'accordait qu'un caractère transitoire. « Je suis loin de penser, écrivait-il, que le psychologique flotte dans les airs et n'a pas de fondements organiques. Néanmoins tout en étant convaincu de l'existence de ces fondements, mais en n'en sachant davantage ni en théorie ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques » (2). La nature biologique des thèses freudiennes (les pulsions) n'est plus guère contestée aujourd'hui même si J. Lacan s'est résolument détourné de cette voie. De plus en plus d'ailleurs la « folie » cède la place à la simple « maladie mentale » qui relèverait de la psychopharmacologie alors que la psychanalyse serait réduite à un rôle équivalent à la kinésithérapie, simple pratique de massages et d'entretien. Laborit ne partage pas la tendance à considérer l'existence des seules maladies mentales. Certes cela lui paraît, en matière thérapeutique, constituer un progrès, mais toute la dimension sociale du malaise individuel disparaît derrière l'explication en termes de dysfonctionnement biochimique négligeant les facteurs de l'environnement. Cette tendance à traiter chimiquement les « maladies » mentales relègue à l'arrière-plan l'interprétation langagière des phénomènes psychiques, bénéficie à la fois des progrès spectaculaires réalisés en thérapeutique depuis les années 1950 et de la priorité accordée au développement du cerveau dans l'évolution des organismes vivants.

(1) *PIAGET J., L'épistémologie génétique, Q.S.J. 1972, p.60.*

(2) *FREUD S., Lettre à FLIESS 1898 citée in DEBRAY-RITZEN P. La scolastique freudienne, Fayard 1976, p.14*

En effet depuis P. Teilhard de Chardin qui y voyait la « ligne de force préférentielle », c'est au progrès de la cérébralisation que se mesure l'évolution naturelle (1) que se définit principalement l'être humain par rapport aux autres animaux (2). Sans doute d'autres critères sont-ils fréquemment avancés, les modifications anatomiques permettant la création du langage, le bipédisme libérant la main, mais chacun paraît, en dernier ressort dépendant des possibilités offertes par le cerveau humain. J. Ruffié cite A. Leroi-Gourhan pour qui « le problème du langage est dans le cerveau, non dans la mandibule. Compte tenu de ces acquis anatomiques, il

faut considérer que la possibilité physique d'organiser des sons et des gestes existe dès le premier anthropien connu ». D'autre part, la réalisation de l'outil fait appel au même mécanisme psychologique que celle de la parole (phonétique ou gestuelle). Elle suppose le même équipement cérébral. L'outil est un véritable sémantide, c'est-à-dire un substrat matériel porteur d'une signification. Comme le mot, il traduit un concept dont il est la représentation concrète (...). Élaboré en vue d'une situation future prévisible, l'outil, comme le mot, implique un certain pouvoir d'abstraction » (3).

(1) *L'accord est quasi-général sur ce point : cf. MONOD op.cit. p.166 et suivantes, JACOB, RUFFIE, GRASSE, CHAUCHARD, Pour ce dernier par exemple « L'évolution, c'est la montée vers le plus grand cerveau, le cerveau humain » (Psychisme humain et Psychisme animal, page 80),*

(2) *Selon CHAUCHARD « c'est le degré de développement nerveux qui fixe la place exacte d'un animal dans la série zoologique. De par la supériorité de son cerveau, l'homme est donc incontestablement le premier des animaux » (...) « L'homme n'est organiquement supérieur que par un seul organe : son cerveau. Mais il est impossible de mettre cet organe sur le même plan que les autres : avoir tel type de membres ou de dents, tels instincts, c'est être supérieur dans un genre de vie particulier auquel on est adapté, mais être incapable de s'adapter à d'autres conditions ; avoir le cerveau humain, c'est remplacer la perfection de ces adaptations spécialisées par la capacité de s'adapter intelligemment à tout par le jugement, la réflexion, l'invention, la libre décision ». op. Cité, p.31 et 30.*

(3) *RUFFIE J. De la biologie à la culture, op. Cité p.350*

Cette création d'information est la caractéristique humaine principale que retient Laborit. Mais cette information n'est rendue possible que par l'intégration des données extraites du milieu externe dont, bien sûr, le monde social. Dès lors, l'essentiel à retenir de l'apport des neurosciences c'est bien la « dimension sociale » de cet organe qui émerge immature au monde qui l'entoure et qui, simple structure d'accueil, s'enrichira des données sensorielles fournies par l'environnement. Les implications en sont importantes, on le verra, au plan des « inégalités » sociales. Aujourd'hui les

scientifiques s'accordent pour reconnaître, par-delà la controverse de l'inné et de l'acquis, qu'« on a le comportement que permet son cerveau : le degré d'intériorité de chaque être est fonction de la complexité de l'organisation intérieure du cerveau, responsable de cette intériorité » (1). La perspective des inégalités de développement individuel, au plan interne d'une société comme au plan international, en est renouvelée. J. Bernard l'affirme avec netteté : « Ce qui distingue l'homme des autres espèces animales, c'est le développement de son système nerveux, ce qui distingue chaque homme des autres hommes, c'est l'état de son système nerveux et particulièrement de son cerveau » (2).

Ces analyses se situent à l'interface de « l'empire des gènes » et de « l'empire du milieu » (Morin). À l'empire des gènes elles opposent la maturation progressive du cerveau par acquisition ou par perte (3) et restituent par là au milieu toute son importance. À l'empire du milieu elles opposent les rythmes et les créodes du développement cognitif, les conditions organiques de la connaissance. Elles mettent donc l'accent à la fois sur le milieu social sans négliger les données neurophysiologiques et sur celles-ci sans dissimuler l'indispensabilité du milieu social pour leur développement et leur expression.

(1) CHAUCHARD P., *op. Cit.* p.9.

(2) BERNARD J. *Grandeur et tentations de la médecine* 1973. Ed. *J'ai lu*, 1975, p.219.

(3) MEHLER J., *Connaître par désapprentissage in L'unité de l'homme. Tome 2, Le cerveau humain*, p.25 à 50, Points 1978.

Nul doute que K. Marx, très au fait de l'état des sciences de la nature à son époque, aurait insisté sur l'étude du système nerveux comme il préconisait la prise en considération de l'étude physique de l'homme : « La condition première de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants. Le premier état de fait à constater est donc la complexion corporelle de ces individus et les rapports qu'elle leur crée avec la nature. Bien entendu nous ne pouvons faire ici une étude approfondie de la constitution physique de l'homme, ni des conditions naturelles que les hommes ont trouvées toutes prêtes, conditions

géologiques, orographiques, hydrographiques, climatiques et autres. Toute histoire doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire » (1). En plein accord avec ce principe méthodologique, Laborit le nuance quelque peu en précisant que les milieux naturels n'existent que médiatisés par la culture portée par des groupes diversifiés (2), qu'en conséquence le monde physique n'est pas uniformément signifiant, que l'apprentissage culturel sélectionne les signifiants qui seront par exemple anxiogènes pour l'un ou lénifiants pour l'autre. Ces perceptions sont réalisées par le système nerveux baignant dans le monde social qui le nourrit et le modèle. D'où les possibilités sociales différentielles d'ouverture ou de cécité au monde par les stimulations qu'il procure. C'est pourquoi Laborit peut écrire que « tout ce que nous connaissons du monde, ce n'est point un environnement siégeant « autour » de notre organisme mais seulement l'activité relationnelle que les neurones de notre système nerveux entretiennent entre eux ». (Ag. D. 55) (3).

(1) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande, 1846, Ed. Sociales, 1972, p.42-43*

(2) René DUBOS s'applique à démontrer dans ses écrits le caractère non naturel des milieux physiques, des ressources etc... qui ne deviennent tels qu'une fois in-formés par l'esprit humain.

(3) Grey WALTHER, psychiatre britannique, utilisait dès 1948 ces prémices théoriques pour construire ses tortues électroniques qui contribuèrent au développement de la cybernétique et l'amènèrent à écrire que « puisque nous pouvons imiter de nombreux comportements d'ordre animal (sinon tous...) au moyen de mécanismes dont le fonctionnement est basé uniquement sur des lois physiques connues, il paraît déraisonnable d'invoquer comme nécessaire à l'explication de la vie l'intervention de lois ou de principes échappant à nos investigations scientifiques actuelles ». Cité in DELPECH L.J., *La cybernétique et ses théoriciens, Casterman, 1972, p.50 à 60.*

Jacob soutient pour sa part que « le monde extérieur, dont la « réalité » nous est connue de manière intuitive, paraît aussi être une création du système nerveux. C'est, en un sens, un monde possible (...). On est ainsi

conduit à définir une sorte de « réalité biologique » qui est la représentation particulière du monde extérieur que construit le cerveau d'une espèce donnée. La qualité de cette réalité biologique évolue avec le système nerveux en général et le cerveau en particulier » (1). Il n'est nullement question d'expliquer telle pensée ou tel comportement par l'existence ou le défaut de telle liaison neuronale précisément localisée mais de concevoir que le comportement individuel n'est pas dépourvu de toute attache neuro-physiologique. « Est-il possible, questionne Laborit, que l'on puisse aborder l'étude des comportements individuels et sociaux dans l'ignorance de leurs mécanismes les plus fondamentaux alors que quelques microgrammes de certaines drogues sont capables de transformer profondément ces mécanismes ? » (Ag. D. 119. 120.) (2). Plus globalement E. Morin insiste sur la nécessité épistémologique d'articuler sciences sociales et sciences biologiques. La connaissance de l'homme complexe ne peut être amputée d'aucune de ses dimensions. Sa conviction est que « la connaissance de la biologie produit en même temps une biologie de la connaissance et contribue à la connaissance de la connaissance. La biologie de la connaissance nous introduit aux déterminations biologiques (le computo), animales (notre appareil neuro-cérébral « triunique ») primatiques, hominiennes qui permettent et limitent la connaissance cérébrale, y compris celles propres au cerveau-esprit d'homo sapiens. Nous ne pouvons « dépasser » ces déterminations qu'à condition de les reconnaître.

(1) JACOB F., *Le jeu des possibles Essai sur la diversité du vivant*, Fayard, 1982, p.111.

(2) *Cette interrogation sur l'importance des déterminismes biochimiques des comportements, induit toutes sortes de recherches dont celles portant par exemple sur l'influence des facteurs hormonaux en matière comportementale, des mécanismes moléculaires de la mémoire et des possibilités de transfert de mémoire... dont les résultats permettent de se faire une idée précise des phénomènes d'apprentissage.*

La biologie de la connaissance est donc un apport, une dimension indispensable à la connaissance de la connaissance, et prend ainsi valeur

épistémologique. Nous croyons du coup qu'il ne suffit pas d'épistémologiser les sciences biologiques. Il faut aussi biologiser l'épistémologie en y introduisant le problème des conditions biologiques de la connaissance (...). La vraie naïveté est de croire que l'on peut constituer une épistémologie extérieure, supérieure, préalable et à posteriori par rapport au savoir qu'il s'agit de vérifier, et d'oublier qu'il n'existe aucun siège extérieur au cerveau / esprit humain, au langage humain, à l'histoire humaine d'où l'on puisse contrôler les connaissances. » (1)

(1) MORIN E., *La méthode T, 2, La vie de la vie, Seuil 1980, p.455-456.*

b. LA NÉCESSITÉ PRATIQUE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME

À cette nécessité épistémologique de l'étude de l'homme s'ajoute une nécessité pratique dans la mesure où la mise à jour des déterminismes permet leur éventuelle maîtrise (2). Laborit évoque par exemple la découverte des lois de la gravitation qui sans nous avoir libéré de ce phénomène nous a permis de le maîtriser et de l'utiliser à notre profit (3).

(2) Pour CHAUCHARD, « Si l'homme se caractérise précisément, à cause de sa surcomplexité d'être, manifestée en son cerveau, comme le plus capable de liberté intelligente, cette liberté n'est pas la liberté absurde de la philosophie existentialiste qui est possibilité dénaturante de faire n'importe quoi mais possibilité de maîtrise des déterminismes par choix réfléchi. Il ne faut donc pas chercher la liberté humaine dans quelque fissure entre les déterminismes, qui n'existe pas, mais dans la possibilité de les juger et de les dominer », *op. Cit.*132.

(3) J. DELGADO développe une argumentation identique à celle de Laborit ; par exemple : « Ce n'est qu'après avoir découvert les lois de la nature, et après les avoir canalisées par notre intelligence que nous avons pu nous libérer de l'environnement et le dominer. Il est tout aussi impossible d'ignorer les lois biologiques qui régissent l'esprit. Plutôt que d'accepter que notre comportement soit déterminé par des forces inconnues, nous devrions utiliser notre intelligence pour le diriger » etc.,

DELGADO J.M.R. Le conditionnement du cerveau et la liberté de l'esprit, P.S.H. 1972, p.320 et s.

Corrélativement, il soutient l'idée que l'homme contemporain, maître de la matière, souffre d'un « déficit informationnel » par rapport à lui-même. « C'est un fait que la découverte des lois du monde inanimé s'accéléra considérablement à partir d'une époque récente au point que l'homme devint en quelques décennies maître de l'énergie. Mais sa connaissance de lui-même ne suivit pas une accélération identique et il manie aujourd'hui, en pleine ignorance du fonctionnement de son inconscient, une puissance de destruction considérable » (N.G. 12). On retrouve ici – bien que non formulé en ces termes – le fossé qu'évoquent nombre d'auteurs entre l'augmentation exponentielle des connaissances et la stagnation de la « sagesse », entre la croissance des moyens d'action et la stagnation de la connaissance de l'homme (1). En effet les bases neurobiologiques du comportement n'ont pas évolué du néolithique jusqu'à nos jours. Le cerveau, qui concevait le galet rudimentairement travaillé du premier homo faber, demeure identique à l'ère atomique. Il en découle logiquement que si ce n'est pas l'homme qui a changé mais plutôt son environnement, ses comportements phylogénétiquement adaptés peuvent apparaître aujourd'hui périmés voire nuisibles.

(1) Il s'agit là d'un thème de prédilection pour les auteurs, scientifiques notamment. J. Bernard par exemple évoque « la vieille histoire de la discordance entre sagesse et technique. La connaissance de l'homme a prodigieusement augmenté en science et en technique, et si vous comparez par exemple Einstein et Archimède, Einstein est plus fort qu'Archimède, Mais si vous comparez Platon à Sartre ou Bergson ces derniers ne sont pas plus « avancés » que Platon. Il y a une sorte de stagnation de la sagesse alors que monte le progrès technique, et ce fossé qui se creuse est dangereux car il conduit à la mort des espèces ». Entretien à M. SALOMON. L'avenir de la vie, Seghers, 1981, p.401.

La thèse centrale avancée par nombre d'auteurs s'appuie sur une comparaison, sur l'échelle de l'évolution de « l'époque historique » et des

époques de la vie de l'homme antérieures à l'histoire. Aussi Laborit partage-t-il les propos développés par E. Morin soulignant que « l'histoire a commencé il y a quelques milliers d'années. Si l'on considère le temps qui s'écoule depuis la date actuellement évaluée de l'apparition de l'hominien sur terre, 2 à 5 % de ce temps sont occupés par homo sapiens et 0, 2 à 0, 5 % par l'histoire » (1). L'accélération de l'évolution culturelle relaie l'évolution générique mais les acquis demeurent et structurent en partie les schèmes de comportement humain (2). Les comportements hérités des stades antérieurs de l'évolution, pour être très largement modelés par les différentes cultures humaines, continuent à fournir la trame de certains comportements invariants, en nombre cependant limités. Telle est l'hypothèse initiale de l'éthologie humaine comparée ainsi formulée par I. Eibl-Eibesfeldt : « Nos mimiques et nos gestes, comme d'ailleurs aussi notre vocabulaire, se sont développés dans un but de communication associative (...). Le maintien rigoureux du code établi concernant les comportements universels laisse supposer qu'il s'agit dans ces cas d'adaptations philogénétiques » (3). De cette hypothèse surgissent deux interprétations possibles : l'interprétation fataliste selon laquelle rien ne pourrait modifier ces héritages de l'évolution (globalement partagée par K.Lorenz) ou l'interprétation transformatrice selon laquelle leur connaissance nous permet de nous en libérer en les utilisant à notre profit, en les « détournant » de leur destination initiale.

(1) MORIN E., *Le paradigme... op. Cit*, 205.

(2) Dans son vocabulaire particulier, CHAUCHARD écrit que « rejetant tout anthropomorphisme on est forcé de reconnaître que bien des processus sociaux humains ont leur équivalent chez l'animal, preuve qu'il s'agit chez l'homme de comportements sociaux inférieurs ». *Sociétés animales, société humaine, op. Cit. p.123*. Dans le même sens RUFFIE, DELGADO et la plupart des éthologistes.

(3) EIBL-EIBESFELDT I., *L'homme programmé. L'inné facteur déterminant du comportement humain 1973. Flammarion 1976, p.25*.

De la mise à jour des éléments du comportement transmis par l'évolution, Eibl-Eibesfeldt note qu'on reproche parfois aux biologistes que de telles

déclarations sont apologétiques, comme si de dire qu'une caractéristique comportementale est innée sous-entend « il n'y a rien à faire contre cela ». C'est tout à fait faux. Bien qu'il soit certain que beaucoup de nos types de comportements et motivations se soient développées comme adaptations au service d'une fonction déterminée, il est aussi certain qu'avec des changements d'environnements, la valeur d'une adaptation pour la conservation de l'espèce peut se modifier jusqu'à s'inverser » (1) (2). Une telle connaissance généralisée des adaptations phylogénétiques serait, selon certains auteurs, d'autant plus nécessaire qu'elle est déjà empiriquement utilisée par les « publicitaires et démagogues ». En effet la querelle de l'inné et de l'acquis ne constitue nullement pour eux un obstacle épistémologique préalable à l'action de manipulation des désirs et motivations. D. Morris insiste particulièrement sur l'utilisation publicitaire des signaux symboliques d'ordre sexuel ou agressif en vue de la vente (3). Cette méthode basée sur le symbolisme sexuel, introduite aux États-Unis par E. Dichter, « se sert de techniques destinées à atteindre l'inconscient ou le subconscient parce que les préférences sont généralement motivées par des facteurs dont l'individu n'a pas conscience... » (4). Après N. Tinbergen et K. Lorenz, Eibl-Eibesfeldt va plus loin que D. Morris en ne se limitant pas au seul symbolisme sexuel mais en étudiant les utilisations commerciales de déclencheurs visuels d'ordres différents destinés notamment aux enfants (5).

(1) *EIBL-EIBESFELDT I., Éthologie : biologie du comportement. Ed. Scientifiques, Paris 1972, p.467-468.*

(2) « Il a été souligné maintes fois que les adaptations phylogénétiques peuvent perdre leur fonction originelle dans des circonstances nouvelles. C'est un fait bien connu que nous traînons des vestiges historiques dépourvus de leur fonction tel l'appendice. Mais jamais il ne nous viendrait à l'idée de considérer l'appendice comme une fatalité ; elle est d'ailleurs rarement mortelle de nos jours. De même, rien ne nous oblige à accepter les dispositions de notre comportement comme inéluctables et par là incontrôlables. Nous sommes par nature des êtres culturels et par conséquent notre culture nous permet aussi de maîtriser nos impulsions. Cela suppose, bien entendu, une connaissance des causes » *EIBL-EIBESFELDT, Homme programmé op.cit. 95.*

(3) MORRIS D., *Le singe nu*, 1967, L.d.P. 1977

(4) CHESKIN cité in PARAIN-VIAL, *op.cit.* 123. De même WATSON, l'un des fondateurs du béhaviorisme, qui avait tranché pour l'acquis contre l'inné, ne dissimulait pas que le rôle qu'il assignait à la psychologie était « la prévision et la maîtrise au comportement humain ». Il délaissa d'ailleurs la recherche scientifique pour devenir directeur d'une agence de publicité, On peut aussi consulter RENAUD J. *La manipulation psychologique clandestine. Science et vie*, février 1980.

(5) TINGERGEN N., *Étude de l'instinct* 1969, PBP 1980. LORENZ K., *Trois essais sur le comportement animal et humain* Points 1974, p.122 à 132. EIBL-EIBESFELDT I., *L'homme programmé*, *op.cit.* p.50 et s.

Il en conclut qu'aujourd'hui « démagogues et publicitaires sont ainsi parvenus, sans connaissances biologiques, à influencer le libre arbitre d'individus isolés et de collectivités par une présentation correcte des stimuli appropriés. Que cette influence ne soit pas toujours exercée dans un sens favorable à l'intérêt général est un fait patent. Si l'homme veut se protéger contre cette utilisation abusive de ses instincts et de ses désirs, il lui faut avant tout posséder une connaissance exacte des mécanismes qui les gouvernent et des excitations qui les déclenchent ».

Certes les analyses des éthologistes évoqués diffèrent de celles des behavioristes environnementalistes en ce qu'elles réservent une part essentielle aux déclencheurs phylogénétiquement transmis alors que pour Watson ou Skinner ce ne sont pas ces déclencheurs qu'il faut manipuler, l'homme en étant à leur sens dépourvu, mais des désirs intégrés par le subconscient. Comme on le voit le problème de l'inné et de l'acquis s'efface derrière l'exigence du conditionnement.

Instincts, adaptations phylogénétiques, besoins innés, nous reviendrons sur ces concepts ; toujours est-il que ces déterminismes sont inconscients et que, pour Laborit, « l'inconscient, en tant qu'il résulte de notre rapport avec le monde est entièrement déterminé » (D.S.M. 175). Dès lors à la formule classique « science sans conscience n'est que ruine de l'âge » Laborit préfère substituer : « conscience sans science de l'inconscient n'est que ruine de l'homme ». (H.V. 99). Cette science de

l'inconscient accouchée et sevrée par la psychanalyse, devrait enfin parvenir à la maturité par les apports convergents des neurosciences qui la hisseraient au statut de la scientificité.

c. LA NÉCESSITÉ ÉTHIQUE ET VITALE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME

Enfin, outre par la nécessité épistémologique et la nécessité pratique de l'étude de l'homme, Laborit justifie sa démarche par une exigence qui n'est rien moins que vitale.

Comme la quasi-totalité des biologistes dont le raisonnement se mesure à l'échelle de l'évolution, l'auteur de la « Nouvelle Grille » s'interroge sur la perdurance de notre mode de vie et sur la survie de l'espèce humaine. « Si elle prétend survivre, il lui faut s'en donner les moyens et cesser de se comporter comme elle s'est comportée jusqu'ici (...); ce qui est sûr c'est que sa survie dépend, dans l'immédiat, de la connaissance qu'elle peut acquérir de sa finalité, de ses déterminismes, des mécanismes de ses comportements » (D.S.M. 201). Certes les découvertes scientifiques ne suffiront nullement à nous procurer la « sagesse ». De même que la découverte de l'énergie nucléaire permet la maîtrise de l'énergie comme l'extermination de l'espèce, la connaissance des bases biologiques du comportement peut être utilisée à des fins d'asservissement comme de libération. Mais pour Laborit, la neurobiologie apporte plus que des possibilités techniques, elle renseigne l'homme sur sa nature, sur ses possibilités, sur les motivations de ses actions et par là, en lui révélant leur inadaptation à l'état du monde et l'urgence d'un bouleversement des valeurs et des pratiques, elle incite à l'action (1). Un tel argument apocalyptique est d'usage répandu. Il utilise l'angoisse existentielle pour mobiliser l'action collective à la poursuite de buts définis par les détenteurs du discours légitime, de la parole autorisée. Ces buts varient avec la nature des périls annoncés mais le principe de la mobilisation contre un défi constitue le ressort de l'action politique. On y reviendra. Toujours est-il que l'argument essentiel avancé par Laborit consiste en la dénonciation des valeurs consubstantielles au mode de développement industriel, valeurs

dont l'origine et la signification ne pourraient être élucidées que grâce aux apports des neurosciences.

(1) *La même argumentation est développée par exemple chez J. SALK : Qui survivra ? Fayard 1978 ou A. Carrel, L'homme cet inconnu 1935. Presses Pocket 1979. On trouve dès 1637 ces idées dans la 6e partie du « Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans la science » de Descartes.*

Par là, ce qu'on appelle communément l'esprit ne serait qu'un épiphénomène des mécanismes biologiques du système nerveux, conception qui jalonne les écrits de nombreux scientifiques, épiphénomène dont les mécanismes chimio-électriques du fonctionnement devraient progressivement pouvoir être percés, comblant ainsi les attentes investies par Nietzsche et Schopenhauer en une « chimie » des idées et des sentiments moraux. Wilson, par exemple a le mérite de la clarté quand il affirme qu' « il faut considérer l'esprit avec plus de rigueur, comme un épiphénomène des mécanismes nerveux de l'encéphale. Ces mécanismes à leur tour, sont le produit d'une évolution génétique qui a agi par sélection naturelle sur les populations humaines pendant des centaines de milliers d'années dans leur environnement ancestral. Par un usage judicieux des méthodes et des idées de la neurobiologie, de l'éthologie et de la sociobiologie, on peut établir les fondements convenables des sciences sociales et combler ainsi la discontinuité qui sépare encore les sciences naturelles des sciences sociales et des humanités » (1).

De même qu'en biologie, écrit Jacob, « on n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires. On ne cherche plus à en cerner les contours. On s'efforce seulement d'analyser des systèmes vivants, leur structure, leur fonction, leur histoire » (2), en neurobiologie on n'interroge plus l'esprit mais des mécanismes chimio-électriques. Ayant ainsi mis en avant la triple nécessité de l'étude de l'homme, Laborit se prononce alors pour une connaissance scientifique de l'homme qui fasse appel à une nouvelle démarche, de nouveaux concepts, une méthodologie spécifique.

(1) WILSON E.O., *L'humaine nature. Essai de sociobiologie.* Stock, 1979.

(2) JACOB F., *La logique du vivant,* Gallimard 1975, p.320-321.

2. LA MÉTHODOLOGIE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME

Une nouvelle approche des relations entre l'homme et la nature doit présider à l'étude du comportement de l'homme. Rejeter la dichotomie homme/milieu en adoptant une conception interactionniste, mener une étude scientifique des comportements humains en y intégrant la dimension biologique, sont les conditions nécessaires – mais non encore suffisantes – à la confrontation de la logique du discours et des faits.

a. RE-NATURER L'HOMME

Re-naturer l'homme, selon l'expression de J.M. Pelt, le resituer dans l'écosystème global, implique de prime abord que soit mis fin à la conception occidentale de l'homme prométhéen, apparu sur terre pour la dominer et la maîtriser selon les préceptes cartésiens solidement établis. Mais il en découle aussi qu'on ne doit en aucune manière se laisser abuser par une conception originelle et fixiste de la nature qui n'existe aujourd'hui que modelée par l'homme. De sorte que la nature environnante de l'homme moderne n'a plus grand-chose à voir avec « l'état de nature ». Le « milieu qui nous environne » est avant tout de nature technique ainsi que J. Ellul le démontre dans ses différents ouvrages sur la société technicienne. L'homme baigne donc dans cet environnement technicien qui le façonne et qu'il modèle. Contre toute nostalgie passéiste, Laborit soutient que l'environnement naturel de l'homme n'est autre que l'environnement façonné par l'homme avec lequel il vit en interrelation constante. « Toute structure vivante, écrit-il, est en perpétuelle interrelation. Il faut rejeter toute dichotomie entre l'individu et le milieu. Et il faut que nous arrivions à nous concevoir comme appartenant intégralement au milieu. C'est nous qui nous limitons à notre peau : mais nous sommes intégralement le milieu. C'est nous qui distinguons entre ce qui est « naturel » et ce qui ne l'est pas, ou ce qui est « contre nature » : mais ces distinctions n'intéressent que le maintien d'une structure sociale de dominance. Ce que fabrique un homme,

c'est naturel : les avions à réactions sont naturels, la bombe atomique est naturelle... » (DSM 130). Paradoxalement cette conception hyper-naturaliste confère à la culture toute sa spécificité. Si tout ce que fait l'homme est naturel car produit de l'homme extrait d'une nature informée par l'homme, tout jugement de valeur distinguant le « naturel » et le « non naturel » est une production culturelle traduisant l'existence de rapports sociaux de production culturelle, économique et sociale (1). On aborde ici une des prémices théoriques de Laborit – sur laquelle on reviendra – pour qui il n'est de création culturelle que spécifique à une collectivité, à ses besoins, ses attentes et sa propre représentation d'elle-même (2). Chaque culture répondrait ainsi à la formulation d'exigences sociales, de création endogène ou d'imposition exogène, définies de manière collective ou restreinte. Le qualificatif de « naturel » ou de « non-naturel » appliqué à des comportements humains invite ainsi à l'analyse des conditions – historiques et sociologiques – de la production culturelle ainsi qu'à celle des relations qu'elle entretient avec les autres productions, économique et idéologique notamment.

Le refus de concevoir une nature générique s'accompagne d'une conception interactionniste des rapports entre l'organisme vivant et son milieu. Selon celle-ci « l'exploitation du milieu, écrit J. Piaget, est bien un processus circulaire, avec transformations mutuelles, puisque les organismes modifient leur milieu (...) et que l'environnement les fait varier en retour. Mais le caractère propre de cette interaction est que l'un des partenaires tire ses avantages du second, tandis que celui-ci se borne à poser ses conditions, le tout constituant néanmoins un double ajustement progressif » (3).

(1) Au contraire certains soutiennent la thèse d'un fondement naturel des jugements moraux portant sur la naturalité des comportements humains et affirment en trouver des exemples dans le tabou de l'inceste « généralisé dans le monde animal » où l'inexistence de rapports homosexuels cf. plus loin : « les racines biologiques des normes morales ».

(2) Besoins qui ne référerait pas en dernière analyse aux seuls appétits physiologiques ainsi que le soutenait MALINOWSKI dans son analyse fonctionnaliste de la culture. MALINOWSKI B, Une théorie scientifique de la culture.1944, Points 1970.

(3) *PIAGET J., Le comportement moteur de l'évolution. Gallimard, 1976, p.69.*

Échange donc, mais échange dissymétrique : telle est l'idée fondamentale à retenir d'une conception appliquée aux animaux qui, longtemps, ne fut pas étendue à l'homme. En effet, c'est sur la dissymétrie plus que sur l'échange, sur le pouvoir unilatéral de l'homme sur la nature que s'élaborait le mythe de l'homme faustien cher à Spengler (1). Aujourd'hui « l'ajustement progressif » évoqué par Piaget prend des allures de revanche. J. Salk n'hésite pas à soutenir que la nature aura le dernier mot : survivront ceux qui auront su, à temps, se plier à ses lois (2). A. Peccei, Président du Club de Rome affirmait en 1978 que « le monde a peut-être seulement dix ans au moins pour changer de cours, par rapport à celui qu'il suit aujourd'hui et qui le conduit tout droit à la catastrophe » (3). L'impasse écologique participe à la conscience de la crise et révèle le pouvoir de la nature sur l'homme. Or B. Russel avait justement exprimé que « si les hommes aiment avoir du pouvoir sur la nature, ils n'aiment pas que la nature ait du pouvoir sur eux » (4). La mise à jour des déterminismes biologiques écosystémiques reformule la problématique du déterminisme et de la liberté. Les hommes, progressivement réintégrés dans une nature qu'on croyait jusque-là rigidement et en tous points soumise au déterminisme « se sentent dépouillés de leur personnalité, vains, sans importance, esclaves des circonstances, incapables de s'écarter le moins du monde du rôle qui leur a été assigné par la nature dès l'origine, Certains essaient de s'évader de ce dilemme en supposant l'existence du libre arbitre chez l'homme et du déterminisme partout ailleurs, d'autres par des tentatives ingénieusement sophistiquées pour concilier le libre arbitre avec le déterminisme ». (5)

(1) SPENGLER O. *L'homme et la technique* 1931, Idées NRF 1969.

(2) SALK J, . *Qui survivra ?* Fayard 1978.

(3) PECCEI A. cité in BRAILLARD Ph. *L'imposture du Club de Rome*, P.U.F. 1982, p.46.

(4) RUSSEL B., . *Science et religion*, Idées NRF 1971, p.125.

(5) RUSSEL B. op. Cit. p.125.

Or, pour Laborit, la connaissance des déterminismes, loin de nier la liberté d'action, la rend possible. D'après lui, « aussi longtemps que les hommes n'auront pas pris conscience de leur déterminisme biologique et croiront à leur liberté, il y a peu de chances que cela change. Il faut, pour que cela change, que chaque homme prenne d'abord conscience de son animalité, de ce qui le lie à la vie dans son ensemble, aux autres espèces animales. Peut-être sera-t-il capable de dépasser son conditionnement biologique » (Ag. D. 80).

b. L'ANIMALITÉ DE L'HOMME

La démarche de Laborit fait ainsi écho à l'exigence de « soudure épistémologique », sur laquelle insiste E. Morin, qui doit permettre de dépasser l'antagonisme disciplinaire sciences biologiques/sciences sociales. Aujourd'hui « comme on le sait, la théorie régnante de l'homme se fonde, non seulement sur la séparation, mais sur l'opposition entre les notions d'homme et d'animal, de culture et de nature, et tout ce qui n'est pas conforme à ce paradigme est condamné comme « biologisme », « naturalisme », « évolutionnisme » (1). L'étude de l'animalité de l'homme relève principalement de l'éthologie créée par H. Fabre et dont les représentants les plus connus sont K. Von Frisch, N. Tinbergen et K. Lorenz. D'abord limitée aux animaux, cette discipline a été étendue à l'homme et l'éthologie humaine cherche aujourd'hui à déterminer ce qui, par-delà les différences culturelles, est commun à l'ensemble de l'espèce humaine. Cette méthode comparative, dont l'essor est lié aux travaux de Darwin, d'abord circonscrite aux structures physiologiques fut progressivement élargie à l'expression des émotions et sentiments pour englober bientôt la vie sociale et prétendre aujourd'hui mettre à jour les racines biologiques des normes morales. En 1858, dans une lettre à Marx, Engels justifiait la démarche de la physiologie comparative qui réintérait l'homme dans le monde animal : « Une chose est sûre : la physiologie comparée nous amène à considérer avec un mépris sans nom cette

surélévation idéaliste de l'homme au-dessus des bêtes. À chaque pas on se cogne le nez sur la concordance structurelle la plus totale avec les autres mammifères... » (2).

(1) MORIN E., *Le paradigme... op. Cit. p.11.*

(2) ENGELS F. à MARX K., 14 juillet 1858. Reproduite dans les « *Lettres sur les sciences de la nature* » Ed.Sociales 1974, p.18.

À l'interface de l'éthologie spécifiquement animale et de l'éthologie spécifiquement humaine s'élabore une éthologie comparative des comportements animaux et humains, cherchant à déceler chez l'homme les transmissions phylogénétiques d'époques antérieures de l'évolution (gestuelle, effets de groupe, hiérarchies, schèmes de comportements agressifs etc...). De fait, à partir du postulat de l'appartenance de l'homme au monde animal, il n'est guère d'étude éthologique qui, d'un comportement animal ne glisse ou n'extrapole à un comportement humain et inversement. Discipline charnière, l'éthologie s'expose à d'autant plus de critiques que ses apports, progressivement, empiètent sur des connaissances établies en d'autres disciplines. En outre, la nature de ces apports n'est pas dépourvue d'un potentiel d'utilisations idéologiques diverses. C'est ainsi qu'ouvert aux apports de l'éthologie, Laborit évoquait en 1971, les « œuvres admirables » de K. Lorenz ou R. Ardrey. Depuis cet ouvrage, « l'Homme et la ville », son interprétation de l'agressivité humaine l'a éloigné d'une conception innéiste mais surtout valorisante de l'agression ainsi que de la thèse tout aussi rigide d'un instinct territorial, développée par R. Ardrey. Mais si les interprétations diffèrent, le recours à l'éthologie n'en a pas pour autant perdu sa valeur. Il serait en effet inexact de se représenter l'éthologie comme une discipline monolithique car, là comme ailleurs, les écoles prolifèrent (1)... tant il est vrai que les concepts utilisés (instincts, besoins, pulsions, acquis...) laissent place à l'interprétation et aux controverses.

(1) *Pour une étude critique des diverses écoles en éthologie* LORENZ K., *Trois essais sur le comportement animal et humain* Points 1974

Étroitement définie, l'éthologie, ou biologie du comportement, étudie l'organisme vivant doué de motricité en relation avec son milieu. Plus précisément encore, pour les espèces concernées, son comportement social différencié du simple effet de groupe par les critères d'interattraction, de degré d'intégration de l'individu au groupe et surtout par l'importance des diverses tâches collectives (1). Sur la base de ces critères de définition, H. Laborit ne peut être considéré comme un éthologiste : ses travaux s'effectuant non en milieu naturel mais en laboratoire, ses études portant plus sur le fonctionnement du système nerveux que sur le comportement global d'un organisme, sa démarche faisant par ailleurs appel à l'expérimentation, c'est-à-dire à l'intervention directe sur l'animal, et non à sa seule observation. En fait les deux approches sont aujourd'hui complémentaires. Les résultats issus de la seule observation éthologique ne fournissaient le plus souvent que des hypothèses interprétatives que l'absence d'expérimentation empêchait de confirmer ou d'infirmer. C'est pourquoi la querelle de l'inné et de l'acquis, du préformisme et de l'apprentissage n'a pu, sur bien des points, être résolue chez l'animal que par l'expérimentation directe et, dans une moindre mesure chez l'homme par l'expérimentation indirecte. La méthode expérimentale considérée comme la plus efficace consiste à séparer un animal de son environnement naturel, avant la naissance si possible, afin de déterminer, dans son comportement, ce qui, sans aucun effet d'apprentissage, apparaît d'origine héréditaire (chant, vol, mimiques etc...). L'expérience n'est pas transposable à l'homme (2), ce qui explique d'ailleurs l'intérêt porté aux « enfants-sauvages », mais une de ses variantes est appliquée sur les enfants nés sourds et aveugles et, selon EIBL-EIBESFELDT, nous apporte d'utiles renseignements (3).

(1) *Pour les critères du comportement social cf. CHAUVIN R., Le comportement social chez les animaux. P.U.F., 1973, p.17 et s.*

(2) *Elle le fut cependant puisque Frédéric II, Roi de Prusse, avait élaboré l'hypothèse des structures génétiques du langage bien avant CHOMSKY et fait élever en isolement total 40 nourrissons enlevés à leur mère et privés de tout contact auditif et affectif en vue de découvrir la langue que parleraient ces enfants. Bien entendu non seulement aucun des enfants ne parla mais encore ils moururent tous avant l'âge de 8 ans.*

(3) Selon ces études les expressions faciales des émotions (rire, pleurs, anxiété, colère, agression...) seraient déterminées par des adaptations phylogénétiques puisque reproduites de manière identique par des enfants aveugles n'ayant pu en aucune façon, les apprendre par imitation. Cf EIBL-EIBESFELDT L'homme programmé, op. Cit. p.14 à 24.

Ces observations demeurent externes à l'individu dont elles n'étudient que la gestuelle. Laborit quant à lui cherche à analyser le comportement en intervenant directement sur l'organe qui médiate les relations organisme / milieu : le cerveau.

c. L'EXPÉRIMENTATION DANS LE DÉBAT DE L'INNÉ ET DE L'ACQUIS

Une des finalités de l'expérimentation est la détermination de la part respective de l'inné et de l'acquis dans le comportement individuel (1). « Le rôle des mécanismes innés, instinctifs, et celui des automatismes acquis par apprentissage, par exemple, peuvent difficilement être précisés en l'absence de l'expérimentation neurophysiologique d'une part, neurobiochimique d'autre part » (H.V. 61). Précision qui peut permettre de comprendre comment et où des phénomènes dus à l'apprentissage peuvent s'inscrire dans le cerveau d'abord puis, éventuellement, dans le « patrimoine » biologique de l'espèce. La thèse mutationniste, défendue notamment par Monod, rend difficilement compte à elle seule de l'évolution des espèces. D'autres modalités d'apport des informations ont été envisagées par Lorenz, au travers de la catégorie des comportements phylogénétiquement adaptés, par Piaget qui s'intéresse à la phénocopie ou par Grassé qui voit dans la découverte par Temin de la transcriptase inverse un démenti catégorique à la thèse mutationniste (2).

(1) Les expérimentation menées par Laborit le sont principalement sur des rats mais intègrent les données disponibles sur l'homme qui, jusque-là, ne les contredisent pas. Un auteur a pu parler à cet égard de « ratomorphisme » et ce fut le sens général des critiques adressées au film d'A. Resnais et d'H. Laborit : Mon oncle d'Amérique. J.B. Calhoun

affirme pour sa part que si rien ne prouve que ce qui est vrai pour les rats et les souris pourrait l'être aussi pour les hommes, il n'y a pas de raison de croire l'inverse. L'argument néglige cependant le fait qu'une bonne partie de la médecine humaine découle d'expérimentations effectuées sur l'animal puis transposées à l'homme.

*(2) Par comportement phylogénétiquement adapté on entendra un comportement phénotypique permettant une meilleure adaptation individuelle aux exigences de la survie et transmis par sélection naturelle. (Lorenz avait initialement proposé de qualifier ce processus de génocopie). Par phénocopie Piaget décrit le processus selon lequel un nouveau caractère se présente sous une forme phénotypique puis, après une phase éventuelle où l'on trouve un mélange de phénotypes et de génotypes naissants, le même caractère ou du moins sa copie est devenu propriété d'un génotype stable(...). Le rôle irremplaçable de la phénocopie est ainsi de fournir aux comportements héréditaires les informations sur le milieu extérieur qui sont indispensables à leur fonctionnement. En effet, comme le génome ne saurait les recevoir directement, cette acquisition se fait par voie phénotypique au cours de l'épigenèse, dont les processus consistent à composer la réalisation du programme génétique avec les exigences du milieu. Lorsque celui-ci change et que de nouveaux comportements utilisent ce changement (qu'ils l'aient subi ou provoqué), le système épigénétique en est alors modifié et constitue de ce fait un nouveau cadre sélectif dans lequel sont obligés de se mouler les variations géniques déclenchées par un tel mouvement d'ensemble : les variations nouvelles, ainsi sélectionnées et adaptées à la construction de l'épigenèse modifiées, convergent alors avec la modification phénotypique initiale et c'est cette phénocopie qui, tout en résultant d'une reconstruction purement endogène, mais sélectionnée par le milieu épigénétique, tient compte des propriétés du nouveau milieu de façon aussi détaillée que s'il y avait eu action directe » (Piaget in *Le comportement op.cit.p.101, 108-109*). Ces considérations s'opposent ainsi à la seule thèse mutationniste. Elles demandent à être expérimentalement démontrées même si la découverte par TEMIN de la transcriptase inverse (ADN ARN ADN) milite dans le sens de la création de nouveaux gènes.*

La querelle de l'évolution, hasard ou nécessité, mutation ou addition, (néo) lamarckisme ou (néo)darwinisme, pour avoir jusque-là concernée nombre de caractères se focalise aussi sur le système nerveux central. Alors que pour vérifier ou infirmer les théories de l'évolution on coupait autrefois les queues de plusieurs générations successives de souris, aujourd'hui on élève plusieurs générations de souris dans des environnements différemment enrichis pour apprécier l'évolution du poids et des circonvolutions du cerveau.

L'expérimentation chez l'homme est pratiquée généralement chez des « malades mentaux » ou des prisonniers ainsi que sur des populations hospitalières ou sous développées. Les cas d'expérimentations effectuées à l'insu des malades ou sur des patients volontaires mais abusés quant à la véritable nature de l'expérience jalonnent, de ci de là, les ouvrages scientifiques contredisant l'opinion généralement diffusée selon laquelle un principe moral contraignant s'opposerait à de telles pratiques. L'ouvrage du Professeur Mailet recense les cas les plus connus, avoués ou divulgués, de ces expérimentations. Celles-ci contribuent, entre autres choses, à une meilleure connaissance des structures et du fonctionnement du cerveau, dont Laborit extrait des éléments : les motivations et les modalités de l'action humaine dans son environnement physique et humain.

Aidée de l'éthologie, procédant par expérimentation, axée sur le cerveau, l'étude de l'homme devrait permettre aux sciences sociales de bénéficier de nouveaux apports et les inciter par là même à reconsidérer certaines prémices de leurs analyses.

3. LES NOUVEAUX APPORTS DES SCIENCES DU COMPORTEMENT

Par leur contenu les sciences comportementales seraient révolutionnaires (a) ; elles ruinteraient les constructions philosophiques (b) et renouvelleraient le rapport de l'homme à la morale (c). Pour l'heure elles tirent leur force de conviction de leurs apports thérapeutiques (d).

a. UNE SCIENCE RÉVOLUTIONNAIRE

« Science naissante dont il est urgent de diffuser les bases » (S.I.6), la science du vivant serait une science « révolutionnaire ». En dévoilant les mécanismes neurobiologiques de la dominance et en sapant les fondements des idéologies justificatrices de toutes les hiérarchies, elle remettrait en cause l'ordre social établi sur la division dominants / dominés. Pour Laborit en effet « pour que les groupes sociaux survivent, c'est-à-dire maintiennent leurs structures hiérarchiques, les règles de la dominance, il faut que les motivations profondes de tous les actes humains soient ignorées. Leur connaissance, leur mise à nu, conduirait à la révolte des dominés, à la contestation des structures hiérarchiques » (EL.F. 20-21). À cette affirmation on peut aisément répliquer que jusque-là les sciences de la vie et du comportement ont fourni plus d'arguments et d'instruments aux défenseurs de tous les ordres établis qu'à leurs contestataires (1). Cela tient, selon W. Hadecke, à l'objet même de leurs recherches : « Le caractère de la science du comportement, par principe en dehors de tout dogme et hostile à toute idéologie, n'exclut pas qu'elle puisse être abusivement utilisée à des fins partisans et fournir des arguments à cet usage condamnable. Si les éthologues ne s'en défendent pas, leurs découvertes risquent d'être mises au service de l'une des plus anciennes doctrines qui soient : celle de l'immutabilité de la nature humaine, sur laquelle repose volontiers, on le sait assez, celle de l'immutabilité de la société humaine, en particulier le principe vieux comme le monde du dominant et du dominé. Une science qui étudie non pas exclusivement mais en priorité les éléments acquis et permanents de notre comportement se prête à cet usage, disons abusif... » (2). Or Laborit, comme Chauchard ou Delgado, se défend d'une telle interprétation. La connaissance des déterminismes ne présente d'intérêt qu'en tant qu'elle permet à l'homme de s'en libérer, de les détourner dans la direction qu'il se donne (3).

(1) Après être revenu de son enthousiasme initial à l'égard des travaux de DARWIN, MARX situe dès la naissance du mouvement darwiniste l'utilisation idéologique conservatrice de la théorie de la sélection naturelle. En 1869 il écrit ainsi que « DARWIN a été amené, à partir de la lutte pour la vie dans la société anglaise – la guerre de tous contre tous,

bellum omnium contra omnes – à découvrir que la lutte pour la vie était la loi dominante dans la vie animale et végétale. Mais le mouvement darwiniste lui, y voit une raison décisive pour la société humaine de ne jamais se libérer de son animalité ». (MARK K., lettre à L et P. LAFARGUE 15.02.1869, *Lettres sur les sciences op.cit.*, p.70-71). ENGELS, avant MARX, soutint que DARWIN avait transposé l'état social de l'Angleterre à l'état de nature. MARX pour sa part considérait qu'il s'en était inspiré et que cela n'invalidait pas sa théorie. Avant eux, ROUSSEAU notait des philosophes que « tous, parlant sans cesse de besoin d'avidité, d'oppression, de désirs et d'orgueil ont transporté à l'état de nature, des idées qu'ils avaient prises dans la société ; Ils parlaient de l'Homme Sauvage et ils peignaient l'homme civil ». *Discours sur l'origine...* p.44-45.

(2) Cité in EIBL-EIBESFELDT, *Contre l'agression*, op.cité, p.14.

(3) Cette argumentation est développée dans les ouvrages de DELGADO, CHAUCHARD, JACOB, cités en bibliographie et plus particulièrement par EIBL-EIBESFELDT dans l'ensemble de ses écrits.

Aucune fatalité n'enchaîne l'homme à des conditionnements dont le cadre biologique ne constitue qu'une structure d'accueil aux conditionnements culturels. Ainsi « l'objectif primordial de la science au service de l'homme doit être (...) de trouver les moyens de dégager dans chaque individu l'homme qu'il contient du marais de ses conditionnements paléocéphaliques où il s'enlise encore... » (B.S. 38-39) et qui se sont cristallisées dans les valeurs, dans la socioculture de dominance. À l'opposé de la démarche d'un Watson cherchant les moyens les plus efficaces de conditionner l'homme, pour son plus grand bien-être bien entendu, certains comportementalistes tentent de révéler les conditionnements de toutes natures afin que chacun puisse les regarder en face et s'en distancier. « Cette capacité de distanciation, précise EIBL-EIBESFELDT, nous permet de calculer les conséquences de nos actions et de choisir parmi différentes alternatives d'action. Oui, jusqu'à un certain point, l'homme peut, avec l'aide de cette capacité agir contre ses conduites. Elle est pour ainsi dire la base de la liberté spécifiquement humaine. Le

préalable d'une décision responsable est, en quelque sorte, la connaissance causale des mécanismes comportementaux qui sont sous-jacents à notre comportement. Moins nous en connaissons à leur sujet, plus aveuglément ils nous régenteront » (1). Or ce n'est pas tant aux déterminismes génétiques strictement définis que s'attaque Laborit qu'aux déterminismes socio-culturels conditionnants la genèse individuelle. Parmi ceux-ci l'idéologie de la liberté humaine lui semble devoir être démystifiée en priorité. Comme toute idéologie dont l'efficacité tient à ce qu'elle se dissimule à elle-même son caractère idéologique, l'idéologie de la liberté humaine lui semble assurer très efficacement sa fonction de dissimulation de l'aliénation sociale. J.B. Skinner, grand spécialiste des manipulations du comportement, insiste ouvertement sur la nécessité de l'illusion de la liberté pour réussir le conditionnement souhaité. La dénonciation de la liberté comme dissimulation du conditionnement serait ainsi le premier apport de cette science révolutionnaire. Elle passe par une remise en cause du discours philosophique sur l'homme.

(1) *EIBL-EIBESFELDT, Éthologie... op. Cit., p.489.*

b. LES SCIENCES DE L'HOMME ET LE DESSAISSEMENT DU DISCOURS PHILOSOPHIQUE

La très grande majorité des discours scientifiques converge vers un phénomène de dessaisissement du discours philosophique. Les auteurs ayant relevé cette évolution la souhaitent, s'en accommodent ou la déplorent. Cl. Levi-Strauss soutient que « la philosophie ne peut aujourd'hui se revigorer qu'en se mettant à l'écoute de la science » (1). Pour J. Parain-Vial, M. Barthelemy-Madaule, G. Fragnières, la science contribue à la déshumanisation de l'homme en vidant de leur contenu les concepts humains tels l'amour, la dignité, la fraternité mais surtout la liberté. Or « les sciences ne peuvent pas appréhender la liberté (...). Le virtuel, c'est-à-dire la liberté, leur échappe inévitablement » (2). Argument auquel Laborit opposerait que la science ne s'intéresse pas au virtuel mais en outre qu'une liberté humaine qui n'est que virtuelle ne mérite guère qu'on la défende avec acharnement et qu'il serait préférable de se donner

les moyens d'accéder à une liberté effective (3). Pour lui « la liberté (...) ne se conçoit que par l'ignorance de ce qui nous fait agir. Elle ne peut exister au niveau conscient que dans l'ignorance de ce qui meuble et anime l'inconscient » (Ag. D. 95), De son côté M. Barthelemy-Madaule constate que depuis 1949 « le désarroi de la philosophie n'a cessé de s'accroître » avec la « mort des mots rendus à la poussière, retournés à l'inanimé comme des coquilles vidées de l'animal vivant qui les habitait ».

(1) LEVI-STRAUSS Cl., *La biologie : science exemplaire*, Nouvel Observateur, 19 déc. 1981, p.75.

(2) PARAIN-VIAL J., *La liberté et les sciences de l'homme*, op. Cit. p.157.

(3) GORZ critique au plan politique l'idéologie de la liberté virtuelle, l'illusion de l'autonomie existentielle par laquelle le prolétariat s'est trouvé enchaîné et aliéné à l'idéologie capitaliste, cf. IIIe Partie La reproduction de la domination supra

L'auteur dénonce le « cléricalisme scientifique » entretenu par une « caste sacerdotale » de « nouveaux prêtres de l'éthique » (1). Elle défend la multidimensionnalité de la connaissance (morale, affective, religieuse...) contre le monisme hermétique du savoir scientifique. Et de fait, force est de constater l'emprise toujours croissante du discours scientifique et technique au détriment du discours philosophique ; ce qui n'exclut pas qu'il puisse faire bon ménage avec d'autres types de discours tel le discours « beat », le discours de « l'imaginaire » teinté d'orientalisme – ainsi qu'on le verra –. En réalité le discours scientifique n'annonce nullement la mort de la philosophie mais celle des « cultivés ignorants » (M. Serres) qui refusent de confronter Aristote ou Hegel à l'état des connaissances contemporaines. Une chose est sûre : « ce ne sera plus désormais la voix d'autrefois, celle qui, pour tous, proclamait la vérité. Il faut s'y résoudre, la philosophie n'énoncera plus le savoir. D'autres en ont pris la charge » (2). Il reste aux philosophes à aller à la science comme aux scientifiques d'accéder à la philosophie. Aucune incommunicabilité radicale ne sépare la science de la philosophie ou la science de la religion (3).

(1) BARTHELEMY-MADAULE M. *L'idéologie du hasard et de la nécessité*, Seuil 1972, p.12-31 – 80 – 181.

(2) DESANTI J.T., *La philosophie silencieuse. Ou critique des philosophies de la science*, Seuil 1975, p.7,

(3) Dans ce sens cf. les ouvrages du RP COMBALUZIER Ch. *Dieu demain*, Seuil 1972 et « *Le vertébré vertical*. Edisud 1979 ainsi que Fragnière G. *L'homme et la vie : biologie contemporaine et éthique*. Le Centurion 1974 et RIBES B., *Biologie et éthique*, UNESCO, 1978.

« Finalement, aujourd'hui, en cette fin du XXe siècle, tout est à reprendre, tout est à repenser, en métaphysique, sur une base expérimentale nouvelle, à nouveaux frais. Certaines analyses du passé peuvent encore nous être utiles, mais il faut tout vérifier, tout retrouver. Il ne suffit pas de commenter Aristote, ni Saint Thomas, ni un autre. Le point de départ de l'analyse métaphysique, ce ne sont pas des textes, mais la réalité elle-même, dans sa splendeur (...). La pensée métaphysique renaîtra demain. Ce sont des savants qui ont le goût et le sens de la pensée conduite jusqu'au terme de ses exigences internes, et des philosophes initiés aux sciences expérimentales qui, en commun, la feront » (1). Le « Tiers-instruit » attendu par Michel Serres.

Ce dessaisissement provisoire du discours philosophique alimente la prétention de certains scientifiques à combler le vide des concepts d'un contenu biologique.

c. LES RACINES BIOLOGIQUES DES NORMES MORALES

À l'interface de l'éthologie animale et de l'éthologie humaine s'est progressivement glissée l'étude comparée du comportement animal et humain. À partir du constat que les animaux établissent des rapports qualifiés de sociaux sur la base de la participation à une tâche collective, que, dans la réalisation de cette tâche, les rôles sont différemment répartis, qu'il existe, à l'origine ou en découlant, des hiérarchies spécifiques conférant à certains des privilèges aux autres des sujétions, le débat ne porte plus alors que sur la part respective de l'inné et de l'acquis dans l'établissement de ces rapports sociaux. Et, dès lors que, paradoxalement

d'ailleurs, la place faite à l'apprentissage prenait de l'ampleur (2), que les auteurs entrevoyaient d'existence de pratiques culturelles et artistiques chez les animaux, la porte était ouverte à l'étude des « racines biologiques des normes morales » (3).

(1) *TRESMONTANT Cl. Sciences de l'univers et problèmes métaphysiques, 1976, Seuil p.215.*

(2) *P.P. GRASSE, peut ainsi critiquer « les éthologistes » qui voient partout l'apprentissage... » Toi, ce petit Dieu, op. Cit 187.*

(3) *Titre du chapitre 6 de l'ouvrage d'EIBL-EIBESBELDT : Contre l'agression op. Cité.*

La logique du raisonnement est implacable dans sa linéarité : telle espèce animale connaît tels rapports sociaux et telles pratiques culturelles ; l'homme étant (aussi) un être de culture, connaît (aussi) des rapports sociaux et fait (aussi) partie intégrante du règne animal. D'où la prétention à étudier chez l'homme les soubassements biologiques de la sociabilité et de la culture, dont le terme même disparaît chez J. Salk au profit de celui de « métabiologie ». Ce qui revient à faire de l'inné, des « acquisitions phylogénétiques », un facteur déterminant de la culture. Développée notamment par K. Lorenz cette idée est reprise par son disciple EIBL-EIBESFELDT pour qui « attribuer à l'inné une importance négligeable dans le comportement humain – comme certains le font encore aujourd'hui – serait désavouer les observations scientifiques. Certes personne ne sait encore dans quelle mesure le comportement humain est prédéterminé par des adaptations phylogénétiques. Le déterminisme culturel a bloqué l'exploration des facteurs innés du comportement humain. Cependant les recherches éthologistes de ces dernières années ont bien montré que c'est précisément le comportement social des hommes qui est prédéterminé pour une part décisive par des adaptations phylogénétiques » (1). Dans ce sens, mais cette fois à partir de la physiologie et de la biologie moléculaire, abonde S.E. Luria (Prix Nobel 1969) : « L'évolution de l'homme a façonné, durant des milliers de générations aussi bien les modèles de langage, de conscience et d'imagination que les substrats biologiques de l'activité intellectuelle : elle a aussi modelé la structure de la société humaine,

laquelle est fondée sur le langage, la communication verbale et l'abstraction conceptuelle. Certains aspects fondamentaux de la structure de la société humaine sont certainement dictés par l'hérédité biologique de même que les structures des sociétés animales sont inscrites, mais à un degré beaucoup plus élevé, dans leur dotation génétique » (2). Différence de degré et, c'est le cas de le dire, non de nature. Moins catégorique, J. Salk accorde à la « métabiologie » une autonomie relative par rapport à la nature mais tient pour « vraisemblable le fait que les facteurs génétiques aient aussi un effet déterminant sur les modèles de pensée, de réaction aux différentes circonstances de la vie... »(3).

(1) EIBL-EIBESFELDT. *L'homme programmé*, op.cit, 243.

(2) LURIA S.E., *La vie expérience inachevée* 1973, A.Colin, 1975, p.195.

(3) SALK J., op. Cit. p.33. *Cette autonomie relative n'est accordée à la « métabiologie » que pour mieux la responsabiliser dans la crise actuelle. Celle-ci se caractérise par la catastrophe écologique qui nous guette pour nous être écartés, culturellement, de la nature.*

On aura identifié, chez ces auteurs « modérés », le paradigme commun à tous les sociobiologistes... qui devait trouver son apogée dans la formule célèbre de Wilson : « les gènes tiennent la culture en laisse ». Ainsi caricaturée, cette assertion présente l'inconvénient d'individualiser, en l'isolant, une opinion qu'en réalité nombre de scientifiques partagent mais affirment plus discrètement. Sans doute n'est-ce pas sans matériaux qu'ils se prononcent et nul ne peut sérieusement songer aujourd'hui, Morin l'a maintes fois souligné, à nier l'animalité de l'homme et les traces transmises par l'évolution qui perdurent et se manifestent dans le comportement individuel et social. Mais soutenir avec Wilson que les normes morales et culturelles ne sont qu'hypertrophies de normes biologiques plus simples revient à ne mettre l'accent que sur l'animalité et à oublier l'humanité de l'homme. Lorenz lui-même le disait : « l'homme est un animal, mais il n'est pas qu'un animal ». Les différences résultent essentiellement des potentialités offertes par son cerveau, dont le langage, sur lesquelles insiste Laborit. Wilson, quant à lui, n'y voit aucune différence significative et va jusqu'à affirmer que « la culture, mis à part son association au langage, qui

reste absolument unique, ne diffère de la tradition animale que par le degré » (1). Cette caractéristique spécifiquement humaine ne retient donc pas l'attention de Wilson qui préfère ne relever que les ressemblances entre monde humain et monde animal.

(1) WILSON cité in SAHLINS M., *Critique de la sociologie, Aspects anthropologiques*. 1976, NRF Gallimard 1980, p.118.

M. Sahlins soutient au contraire que « dans l'événement symbolique, une discontinuité radicale intervient entre culture et nature. L'isomorphisme entre celles-ci, qu'exige la thèse sociobiologiste, n'existe pas. La culture comme système symbolique n'est pas la simple manifestation de la nature humaine : elle a une forme et une dynamique telles – correspondant à ses propriétés, en tant qu'elles sont dotées de signification – qu'elle est, bien plus, intervention dans la nature. La culture n'est pas ordonnée par les affects primordiaux de l'hypothalamus : ce sont les émotions qui sont organisées par la culture » (1).

(1) SAHLINS, *op. Cit.* p.40-41.

Laborit ne partage aucune de ces analyses : que la culture soit déterminée par les gènes et que ceux-ci soient animés de projets utilitaristes ne le convainc pas le moins du monde. Mais qu'à cette causalité linéaire biologie-culture soit substituée une causalité de sens inverse, non interactionniste, ne lui paraît pas plus satisfaisant. Que la culture modèle la biologie en organisant la destination sociale des actions humaines est un fait incontestable. Mais qu'aux origines de l'action on puisse admettre l'existence d'un donné biologique (affects où émotions évoquées par Sahlins lui-même) ne fait non plus guère de doute. La problématique à soulever revient alors à déterminer la part proprement biologique de l'action humaine et son façonnement social, sa directionnalisation culturelle. L'existence même d'une culture ne peut être conçue indépendamment d'une nature : et si la culture est spécifiquement humaine cela ne peut tenir qu'à la spécificité de la nature humaine. Définir l'homme comme un être de culture implique simultanément et dialectiquement que l'homme n'est que de culture et qu'il n'est de culture qu'humaine. Voilà

aussi la raison pour laquelle le langage lui apparaît déterminant dans cette relation dialectique. Il n'est pas représentation objective de la réalité, signe arbitraire à usage purement instrumental mais construction symbolique de la réalité. Il est porteur de valeurs et de normes organisatrices de la vie sociale, produites par l'homme et productrices de l'homme. Qu'originellement les notions de bien et de mal, de beau et de laid, d'agréable et de désagréable aient pu s'ancrer dans les exigences biologiques de la conservation de la vie individuelle : cela est possible voire probable. Mais que le langage, par sa dimension symbolique, ait pu servir, comme tout autre instrument, à d'autres fins, rationalisation de la domination par exemple, donc détourné de ses fonctions biologiques primaires, ayant acquis par là une relative indépendance à l'égard de la réalité : cela lui paraît incontestable. En ce sens la culture entretient des liens dialectiques avec la biologie : celle-ci permet l'émergence de normes culturelles d'actions en vue de la survie individuelle et de groupe mais la culture situe le biologique, qualifie le naturel, le non-naturel et le surnaturel, l'humain et le non humain. Cette production de la réalité dépend des formes déterminées des rapports sociaux, de la nature collective ou restreinte de la production culturelle. Dès l'apparition de la division sociale dans la production des valeurs apparaissent des phénomènes de domination légitimés et contestés par la production symbolique. Dès l'instant qu'un groupe s'érige en porteur du discours sur la collectivité, on peut déceler l'émergence d'un phénomène de domination sociale indissociable de la dominance individuelle car supporté par des acteurs individuels. De plus, toute participation – même conflictuelle – à la diffusion des valeurs dominantes participerait objectivement, par la légitimation de la problématique et des enjeux de la réalité donnée, à la légitimation des structures de domination. C'est une des raisons pour lesquelles les sciences sociales discourant dans la logique de l'État, de la Nation, de l'opinion publique, du Peuple, de la Volonté générale... lui semblent travailler dans le cadre de la domination en légitimant des structures sociales avant forgé leur domination sur ces fictions juridiques. Nouvelles servantes de la nouvelle théologie de l'État-Société, elles philosopheraient sur le monde sans chercher à transformer le cadre d'une domination légitimée par le langage, domination économe de la force car symbolique. En acceptant comme objet central de leurs analyses l'objet préconstruit, et imposé par la réalité, de la

société, la science sociale, en tant que pratique comme en tant que projet, légitimerait la domination. Les sciences de l'homme, en apportant leur contribution neurobiologique à l'analyse des processus de domination seraient susceptibles de participer à l'élaboration véritablement interdisciplinaire d'une « nouvelle synthèse » des connaissances de l'homme en situation sociale. L'interdisciplinarité souhaitée est en réalité conçue plus comme un recyclage des sciences sociales à partir de la biologie que comme un échange mutuel d'approches, d'analyses et de données. La biologie, « science exemplaire », doit servir de modèle : telle est l'idée développée dans la quasi-totalité des écrits biologiques. « Prendre modèle sur la biologie, avance par exemple P. Chauchard, devrait être d'autant plus facile pour le psychologue ou le sociologue que sa science n'est pas dissociable de l'aspect psychosociologique, aspect par les superstructures. Le cerveau humain est l'organe du psychisme et du rapport social, le responsable du progrès culturel » (1). Du côté des sciences sociales cette fois, Levi-Strauss peut aussi avancer que « les problèmes de la vie et de la pensée se rejoignent et rejoignent ensemble ceux de la vie en société ; et donc que les réponses aux questions que le sociologue et l'ethnologue se posent sur la culture dépendent, en grande partie, de celles que l'étude de la nature inspire au biologiste » (2). « Ce qui fait de la biologie une science exemplaire, c'est bien, en raison de la place centrale qu'elle occupe dans le tableau général des connaissances, cette invitation à ne rien laisser échapper de ce qui peut faire mieux comprendre l'homme, permettant et même imposant aux plus grands parmi les siens d'incessants aller et retour entre le possible et le réel, la logique et l'expérience, l'intelligible et le sensible, l'art et la vie » (2). La biologie serait ainsi dans une situation particulière face à la culture et à la morale humaine : en réintégrant l'homme dans le continuum du vivant et en révélant les déterminismes comportementaux elle viderait provisoirement de leur contenu certains concepts éculés de la philosophie ; en renouvelant le regard sur l'homme et en proposant un schéma global du passé et du futur de l'évolution, de ses réussites et de ses impasses, elle serait porteuse d'une « philosophie naturelle » (Monod) à laquelle l'homme, s'il veut survivre, devrait se soumettre. Sur le terrain déserté par la métaphysique s'installerait alors la morale biologique extraite de cette philosophie naturelle.

Certes « la fin de la métaphysique » (3) ne débute-t-elle pas avec la biologie. Le projet scientifique en son ensemble l'appelle et s'en nourrit depuis Saint-Simon.

(1) CHAUCHARD P., *Psychisme humain... op.cité*, p.13.

(2) LEVI-STRAUSS, *La biologie science exemplaire*, loc.cité p.74 et 75.

(3) Sous-titre de l'ouvrage de J. HABERMAS : *La technique et la science comme idéologie* 1968, *Médiations Denoël*, 1978.

Mais la biologie, bien plus que toutes les autres sciences, traite de l'homme, s'adresse à l'homme, discourt pour l'homme. Dans un monde angoissé par la mort, le cancer, la douleur, la crise et les périls de toutes natures, elle tire sa force de conviction des espoirs qu'elle sait habilement susciter sur la base de ses succès thérapeutiques.

d. LES APPORTS THÉRAPEUTIQUES

La biologie dans son ensemble, la neurobiologie plus particulièrement, extrait ses arguments des progrès accomplis en matière médicale et dans le traitement des « maladies mentales ». Partant de ces acquis elle s'autorise à envisager des perspectives d'avenir en matière thérapeutique mais aussi, beaucoup plus généralement dans tous les grands domaines de la vie individuelle et sociale. De ses succès thérapeutiques en matière de crise individuelle (stress, dépression...) on attend d'elle une thérapeutique de la crise au travers des biotechnologies et du génie génétique qui apporterait des solutions miracles aux problèmes alimentaire, démographique, etc...

Les succès de la biologie, qu'attestent les courbes de croissance de la consommation médicale, ont préparé le public à « l'explosion du biologique » (1). La croissance exponentielle de la demande de tranquillisants, d'anxiolytiques, d'antidépresseurs... témoigne de la réalité de la manipulation biologique des comportements, qui pourrait bien n'être encore qu'à ses balbutiements. Selon J. Bernard « les trente prochaines

années vont être les années de la neurobiologie, de la psychobiologie. Il n'est peut-être pas inutile de se préparer aux problèmes éthiques neufs et renouvelés qui vont se poser » (2).

(1) *AUTREMENT. L'explosion du biologique. N°30, Le Seuil mars 81.*

(2) *BERNARD J., L'homme changé par l'homme. Buchet Chastel, 1976, p.140.*

Se laissant aller à prévoir le monde du XXI^e siècle, il affirme qu'alors « tous les désordres dits psychiatriques sont clairement expliqués par les anomalies de ces caractères physico-chimiques du cerveau (...). La psychanalyse a disparu totalement vers 2040 (...). Une chaire d'Histoire des Illusions thérapeutiques a été créée à Vienne en 2050 ; les chartistes qui y travaillent étudient le mesmérisme, Charcot et l'hystérie, la psychanalyse » (1) (2). Cette citation illustre bien le « conflit ardent » et « l'incommunicabilité radicale » (Hamburger) existant entre psychobiologie et psychanalyse.

Nombre de scientifiques voient dans la neurobiochimie, qui débute en 1952 avec la découverte par Laborit et son équipe de la chlorpromazine, l'avenir thérapeutique des maladies mentales. Aujourd'hui les développements récents des neurosciences permettent d'envisager avec sérieux qu'avant 20 ans seront rendus possibles : le contrôle de l'agressivité, de l'anxiété, de la dépression, du sentiment de culpabilité, des « états psychobiologiques » ; que les processus d'apprentissage pourront être améliorés, la mémoire prolongée ou transférée, l'intelligence stimulée etc... par une nouvelle pharmacopée. « Qu'on ne se méprenne pas, écrit M. Salomon. Il ne s'agit nullement de science-fiction. Les travaux dont il est fait état ici sont au stade du laboratoire et certains à celui de l'expérimentation animale » (3). De nombreux produits sont déjà dans le commerce (psychotropes de toutes sortes, appareils de biofeed-back...) mais à un stade rudimentaire compte tenu des perfectionnements envisagés.

(1) *BERNARD J. ibid. p.153-154.*

(2) *Moins ambitieusement la neurobiologie permet selon CHAUCHARD de « préciser tous les déterminismes pathologiques qui, en enfonçant le*

cerveau dans des automatismes incoercibles (...) nous privent de liberté », op. Cité p.184.

(3) SALOMON M. L'avenir de la vie Seghers 1981 p.24. Pour un tableau plus complet cf. p.24-25.

Ainsi les sciences de l'homme sont-elles aujourd'hui déjà devenues transformatrices et non plus seulement thérapeutiques.

C'est sur ses succès que s'élabore l'idéologie biologique qui, comme toute idéologie scientifique, trouve ses légitimations dans l'efficacité pratique et la rationalité (HABERMAS).

C'est ainsi sur la base de ses découvertes thérapeutiques que Laborit peut joindre sa voix à celle des autres biologistes. Pour lui « le phénomène mutationnel capable de faire basculer (...) dans une orientation nouvelle toute l'histoire de l'humanité, est la naissance de la biologie. Avec elle, en effet, l'Homme ajoute à sa connaissance du monde physique en dehors de lui, celle du monde vivant dans lequel il s'insère et qui s'organise en lui » (H.V. 190). Bref « c'est maintenant seulement que tout commence car dans l'ignorance d'une biologie générale aucune science de l'homme n'était possible » (H.I. 101). Plus précisément il soutient en 1971 que « la neurobiologie doit remplacer les philosophies, les idéologies, les discours. Ces derniers ont toujours fourni une interprétation et une excuse logique à tous les comportements, d'autant plus simplement qu'ils en ignoraient les mécanismes inconscients » (H.V. 103). Et ce n'est pas la psychanalyse postfreudienne qui, « sous les termes de pulsions, d'affects, de phantasmes et de refoulements (...) met un peu n'importe quoi.. » (I.A. 64) qui pourra fournir les instruments de compréhension du comportement humain (1). Toujours donc sur la base des succès thérapeutiques, il l'accuse de négliger les données biologiques pour ne raisonner qu'en termes de symbolisation alors même que les animaux connaissent, comme les hommes, des troubles du comportement analogues, voire identiques, qui ne peuvent s'expliquer par ces seuls facteurs.

Si le conflit avec la psychanalyse est ardent c'est bien évidemment que deux écoles s'opposent dans l'appréhension du même objet d'étude et le traitement des mêmes symptômes. Mais plus généralement les succès

obtenus quotidiennement en biologie fournissent les arguments autorisant et validant par avance les propositions, de plus en plus nombreuses, formulées par le monde scientifique.

(1) La critique, éparse dans ses écrits, de la psychanalyse est sévère. Les psychanalystes le savent qui, aux dires du biologiste, constituent le groupe le plus réfractaire à ses analyses. Dans son roman « Copernic... », il évoque « la grosse clef à molette du complexe de castration, la pince coupante de la mère mauvaise ou abusive (c'est selon) et le marteau-pilon du complexe d'Oedipe saupoudré d'instinct de mort pour huiler la machine » op. Cité, p.80.

Bénéficiant d'une situation de force, le discours biologique propose que les problèmes humains soient désormais traités dans un nouvel esprit scientifique.

C – LE NOUVEL ESPRIT SCIENTIFIQUE

La critique des insuffisances des sciences sociales et les espoirs investis dans les sciences de l'homme impliquent que les rapports de l'homme à la société soient désormais abordés dans une perspective différente. La critique précédemment évoquée n'a d'utilité qu'en tant qu'elle permet de proposer d'autres démarches et des méthodes plus heuristiques. Laborit va donc faire appel aux nouveaux instruments scientifiques utilisés en sciences exactes pour proposer une approche des phénomènes sociaux à partir de l'analyse de leurs différents niveaux de complexité. L'éthique de la connaissance qui s'en dégage révèle l'existence d'une philosophie spontanée des savants.

1. LES NOUVEAUX INSTRUMENTS SCIENTIFIQUES

Puisque, selon Laborit, « jusqu'ici, trop occupés à consommer, nous n'avons point encore appris à penser » (B.S. 90) nous devons procéder à une véritable restructuration mentale. La même exigence se trouve formulée chez E. Morin pour qui « notre pensée doit investir l'impensé qui la commande et la contrôle, Nous nous servons de notre structure de pensée pour penser. Il nous faudra aussi nous servir de notre pensée pour repenser notre structure de pensée. Notre pensée doit revenir à sa source en une boucle interrogative et critique. Sinon la structure morte continuera à sécréter des pensées pétrifiantes » (1). Cette restructuration mentale doit nous permettre d'envisager les phénomènes sociaux sous un nouvel éclairage ; elle recourt simultanément à trois types d'analyse : l'analyse systémique, l'analyse structurale et enfin la théorie de l'information.

(1) MORIN E., *La méthode T.1. La nature de la nature*, Seuil 1977, p.21.

a. VERS UNE NOUVELLE DÉMARCHE SYSTÉMIQUE

« Je suis systémiste, écrit Laborit, mais la définition que donne du systémisme Bertalanffy, (« un ensemble d'éléments en interaction ») ne me convainc pas. Pour moi un système demeure un ensemble d'ensembles organisés par niveaux d'organisation. Et par conséquent ayant une finalité commune » (D.S.M. 147). Cette finalité commune permet d'intégrer le concept de servomécanisme caractéristique des systèmes vivants, systèmes ouverts, alors que jusque-là, l'accent était mis sur les systèmes régulés qui sont souvent des systèmes fermés. « Parler de systèmes ouverts, c'est admettre l'existence de systèmes fermés. Or pour nous il existe deux façons d'envisager l'ouverture ou la fermeture d'un système : l'une se place sur le plan thermodynamique, l'autre sur le plan informationnel. On parle souvent des régulations biologiques ou physiologiques. Or un système régulé peut être un système fermé. Nous voudrions montrer que les régulations biologiques sont d'un type particulier et qu'elles s'inscrivent dans des systèmes ouverts tant du point de vue thermodynamique qu'informationnel » (N.G. 25). Tout système vivant est d'abord, par

définition, néguentropique, constructeur d'ordre, mais ne contredit nullement le second principe de la thermodynamique, la loi de dégradation de l'énergie (entropie), dégagée par Carnot, car le maintien de toute structure vivante passe nécessairement par l'utilisation de l'énergie solaire (entropie solaire). Au plan thermodynamique tout système vivant présente donc pour caractère d'être un système ouvert. Au plan informationnel un système vivant peut être ouvert ou fermé, nous y reviendrons, selon qu'on envisage son « information structure » ou son « information circulante ». Mais les systèmes autres que vivants peuvent être régulés c'est-à-dire thermodynamiquement ouverts et informationnellement fermés. Soit l'exemple, évoqué par Laborit, d'un bain-marie dont le thermostat a été réglé à la température souhaitée et qui, ouvert au plan énergétique, ne nécessite aucune information extérieure pour que, par simple rétroaction, le système fonctionne. Par contre s'il est souhaité un changement de température de l'eau il faudra qu'une information supplémentaire, extérieure au système régulé, soit fournie au système. Ce système régulé recevant une information de l'extérieur du système changeant son niveau de régulation sera défini comme étant un servomécanisme.

Tout système est constitué d'éléments que l'on doit distinguer : le système, qualifié quant à sa structure globale d'effecteur, est organisé de telle sorte à produire un certain effet. Celui-ci résulte de l'action spécifique de différents facteurs et « si un dispositif sensible aux variations de l'effet permet de réagir selon ces variations sur la valeur d'un ou de plusieurs facteurs, ceux-ci deviennent « fonction » du ou des facteurs qui le conditionnerait. Il s'agit d'une autocorrection, puisque les variations des facteurs vont en retour (feedback rétroaction) entraîner leur propre correction par les variations de l'effet qu'elles commandent, permettant à l'effet de se soustraire partiellement aux variations des facteurs » (I.A. 71). Dans un tel système, qui n'est encore qu'un système régulé, la valeur des facteurs et des effets varie. Les facteurs peuvent être soit positifs selon qu'ils induisent une variation de même sens des effets, soit négatifs, impliquant une variation en sens contraire des effets. Pour que la valeur des effets demeure constante il faut que s'annulent les variations des facteurs et des effets, ce qui suppose donc qu'ils varient par rétroaction en sens inverse. « Ce type de système est le premier à avoir attiré l'attention des physiologistes. Cependant c'est un système fermé, valable pour un niveau

d'organisation, mais qui présenterait peu d'intérêt en physiologie si le réglage de son activité, fixé une fois pour toutes, n'était pas capable de recevoir une information venant de l'extérieur du système régulé, d'un niveau d'organisation, intégrant par cela même ce régulateur dans l'ensemble organique et influençant en conséquence son niveau d'activité. Il devient alors un « servomécanisme ». Dans ce dernier, l'effet a une valeur qui dépend elle-même d'une valeur dite de commande extérieure au système et intervenant sur la boucle rétroactive » (I.A. 71). Cette rétroaction sera telle qu'elle devra permettre la conservation de l'organisme et de sa structure. Dans le cas d'un système fermé le rétablissement de l'équilibre intérieur sera généralisé, concernera l'ensemble du système. Par contre dans le cas d'un servomécanisme, système articulé à un niveau d'organisation supérieur, le processus homéostatique doit être différencié selon les niveaux d'organisation. En effet le maintien de l'ensemble organique ou du niveau d'organisation supérieur peut exiger la perte provisoire de l'homéostasie de niveaux intégrés, voire même leur perte définitive, Un ensemble organique est un système agencé de niveaux d'organisation un enchaînement de servomécanismes. « L'homéostasie ne peut donc plus être considérée comme la tendance à maintenir constantes « les conditions de vie dans le milieu intérieur » mais comme l'ensemble des moyens mis en œuvre par un organisme pour préserver l'intégrité de son information structure. Il y parvient parfois grâce au maintien de la constance des conditions de vie dans le milieu intérieur, parfois aussi grâce à l'autonomie motrice de l'ensemble organique dans l'environnement, mais aux dépens de la constance des conditions de vie dans le milieu intérieur » (I.A. 20). Ainsi présentée, la notion de milieu intérieur perd de son homogénéité pour gagner en précision. Élaborée en opposition au milieu extérieur elle se justifie dans la mesure où l'ensemble organique est structurellement organisé et physiquement distinct de son environnement. Mais l'analyse du milieu intérieur lui-même révèle son organisation en servomécanismes articulés par niveaux de complexité dépendant, plus ou moins strictement, les uns des autres. Niveaux de complexité organisationnelle, intégrons (F.Jacob), ou « holons » (Koestler), qui rendent l'usage souvent évoquée des poupées russes inapplicable à l'organisme vivant qui n'existe que par les liens dynamiques entre niveaux d'organisation (1). En effet, en supposant qu'on enlève toutes les poupées

contenues dans la plus grande, cette dernière n'en sera pas affectée dans sa forme. Procéder de la même manière avec un organisme vivant, c'est le condamner à disparaître.

(1) J. de ROSNAY par exemple affirme que « l'atome, la molécule, la cellule, l'organisme, la société s'emboîtent les uns dans les autres comme un jeu de poupées russes ». Le Macroscopie Points 1977, p.20. Même F. Jacob qui crée le concept d'intégron pour décrire l'organisation articulée par niveaux de complexité évoque la « hiérarchie d'intégrons, ce principe de la boîte faite de boîtes » et espère l'émergence d'une « nouvelle poupée russe ». La logique du vivant, op. Cité, p.323 et 345.

Cette dialectique du tout et des parties jalonne l'histoire de la sociologie qui, dès Spencer et Comte, puis surtout Durkheim, met l'accent sur l'irréductibilité du fait social à la somme des comportements individuels. De là, les écoles divergèrent pour analyser, dans les formes de sociabilité, l'établissement de liens de solidarité organique ou mécanique, de rapports communautaires ou sociétaires... Malgré le fait que la société humaine puisse paraître résulter pour les uns d'une agrégation naturelle, pour les autres d'un processus artificiel, tous admettent finalement qu'elle constitue un agrégat. La problématique demeure de déterminer sa nature. Pour se faire on peut d'abord préciser que tout ensemble d'éléments constitue un agrégat. Un tas de pierres, par sa forme, sa hauteur, son volume, est différent de la somme de ses constituants. Enlever une ou plusieurs pierres revient à modifier les caractéristiques de l'agrégat mais ne change en rien les caractéristiques de chacune des pierres. Un organisme vivant diffère de ce type d'assemblage en ce que les caractéristiques individuelles des constituants dépendent de leurs relations à l'ensemble. La rupture des relations d'un élément avec les autres modifie non seulement la structure de l'ensemble mais encore les caractéristiques individuelles de cet élément. Une cellule nerveuse extraite du cerveau est condamnée à disparaître. Ce type d'agrégat sera ici défini comme un agrégat organique par opposition à la forme précédemment évoquée constituant un agrégat mécanique. Au niveau du groupe humain la séparation d'un individu du monde social modifie à la fois le groupe et l'individu dans leurs caractéristiques. Une collectivité humaine privée d'individus perdrait sa

substance et un être humain coupé du monde social ne pourrait pleinement développer ses potentialités. Admettre la nature organique de l'agrégat social n'implique nullement que le degré d'intégration, l'intensité des relations d'interdépendance, l'autonomie relative des éléments à l'ensemble et de l'ensemble par rapport aux éléments, sont identiques pour tous les agrégats organiques. De plus l'organisation, la structuration des agrégats organiques n'a rien d'unitaire, Le qualificatif d'organique s'applique au type de relations qu'entretiennent l'ensemble et ses constituants et donc les constituants entre eux. Il ne réfère en aucun cas à l'analogie morphologique avec l'organe d'un corps ou avec un organisme vivant déterminé. On doit donc se garder de confondre agrégation organique et organicisme ainsi que, comme on le verra, certains ont pu le faire.

Sur ces bases on peut concevoir que le principe de la rémanence du fait social présente le risque méthodologique de détourner l'analyse sociologique de l'action individuelle, de réifier le fait social et culturel, tout comme le nominalisme méthodologique est susceptible de négliger la dimension proprement sociale du cadre d'action individuelle. Que le sens culturel et social des actions et intentions individuelles puisse échapper – et échappe souvent – aux acteurs. Marx avant Durkheim l'avait saisi en affirmant que, si ce sont les individus qui font l'histoire, ils ne savent pas qu'ils la font. C'est pourquoi la démarche nominaliste qui prétendrait expliquer les phénomènes culturels et sociaux à partir du seul individu n'est guère fondée. Mais la démarche inverse qui considérerait les structures sociales et culturelles comme indépendantes des individus présente le risque d'une réification des phénomènes négligeant leur dimension spécifiquement humaine. Au cloisonnement des domaines, à la césure épistémologique, et au déterminisme linéaire il convient donc de substituer une démarche en termes d'articulation dynamique des niveaux d'organisation et de causalité circulaire. Cette méthode d'analyse appliquée à toutes les relations de type organique permet d'accéder à l'originalité de chacune des structures vivantes. Cette originalité tient à l'organisation structurelle car toutes les formes vivantes sont constituées des mêmes matériaux l'homme « mosaïque originale d'éléments banaux » (Rostand), y compris.

Issue de l'analyse des systèmes biologiques, et répondant initialement à des besoins militaires, l'analyse systémique ne dissimule nullement sa vocation à « copier l'organisme vivant » (1). Par la définition même du système comme un « ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but » (2) elle fait de tout système un agrégat organique et non pas seulement mécanique. Appliquée aux systèmes sociaux et politiques, initialement handicapée par une utilisation idéologique de tendance conservatrice et une modélisation plus statique que dynamique, l'analyse systémique attend peut être de plus amples développements mais, contrairement à ce que pense Laborit, elle a fait son entrée en sciences sociales depuis une vingtaine d'années déjà, sans doute plus massivement aux États-Unis qui lui donnèrent naissance et dans les pays de l'Est qui l'accommodèrent sans difficultés apparentes au marxisme, qu'en Europe (3).

L'analyse systémique, de la banalité de la composition du vivant, oriente l'attention sur les relations qui s'établissent entre ces éléments et qui n'existent que par la structuration hyperdiversifiée du vivant. De ces deux invariants, celui de la matière et celui de l'établissement de relations interdépendantes, l'analyse systémique permet de dégager l'originalité du vivant qui tient à l'organisation de la matière. (4)

(1) ROSNAY J. (de), *op. Cit.* p.88.

(2) *Idem*, p.91,

(3) Cf PEKELIS V., *Les possibilités de l'homme*, Ed. De Moscou 1973,

(4) J, MONOD peut ainsi relever que « cette monotonie de composition constitue l'une des plus frappantes illustrations du fait que la prodigieuse diversité des structures macroscopiques des êtres vivants repose en fait sur une profonde et non moins remarquable unité de composition et de structure microscopique » (*op.cit.* p.70). Appliquée à l'homme cette constatation a permis au Dr Forman d'effectuer une étude du prix des « éléments banaux » constitutifs de l'homme au terme de laquelle l'homme « ne vaut que 34 francs réactualisés » cité in Granger M. et Carles J.. *Des sous-dieux au surhomme* À. Michel 1977 p.319-320.

Or, écrit Laborit, « l'observation des faits biologiques nous a fait découvrir, je le crois, des lois structurales qui paraissent valables pour tout le domaine du vivant » (N.G.17). C'est pourquoi il va s'efforcer de les confronter aux systèmes sociaux qui sont aussi des systèmes vivants. Il justifie ainsi sa démarche. « Après avoir passé des siècles à étudier scientifiquement, c'est-à-dire expérimentalement, la matière inanimée, ne serait-il pas temps qu'il (l'homme) commence de la même façon à étudier, enseigner, généraliser, diffuser les lois structurales de la matière vivante jusqu'aux ensembles humains..? » (N.G. 338). Dès son premier ouvrage de vulgarisation, en 1963, il trace l'esquisse d'une transposition des lois d'organisation du vivant aux sociétés humaines. L'évolution qu'il relève dans la « spécialisation progressive des individus » et l'image qu'il utilise des « premiers groupes préhistoriques » « fort comparables aux organismes pluricellulaires les plus simples » (D.S.H. 128) sont encore profondément imprégnées de positivisme évolutionniste. Mais l'analyse s'affinera par la suite. En effet, la réflexion systémique qu'il consacre à la ville, qui « est à la fois un outil et un vêtement, une cuirasse et une limitante, un lieu d'échanges et une membrane » (H.V. 27) constitue sa première tentative d'application de l'analyse des systèmes à une structure sociale. Dans ses écrits ultérieurs les lois du vivant seront étendues et confrontées aux relations économiques internationales (H.I.148s) ou encore au fonctionnement de l'entreprise (N.G.256s) (1).

De fait si l'évolution des structures sociales ne peut être perçue comme analogue à l'évolution biologique, la démarche systémique demeure un outil heuristique pour appréhender et analyser la complexification structurelle caractérisant l'ensemble des systèmes vivants, dont les systèmes sociaux.

(1) On ne peut qu'être frappé de la parenté méthodologique qu'on retrouve sur ces mêmes thèmes dans « le Macroscopie » de J. de ROSNAY.

b. LA COMPLEXIFICATION STRUCTURELLE ET L'ÉVOLUTION

L'évolution naturelle est généralement analysée comme un processus de complexification structurelle et fonctionnelle. Toute structure résulte

d'une mise en forme, d'une « information ». Laborit distingue deux modalités d'information du vivant qualifiées d'information structure et information circulante. L'information structure donne sa forme à un organisme. Elle est, sauf macro-mutation, invariante et permet de distinguer et reconnaître les différents organismes vivants. Son support est spécifique : ce sont les gènes. Au niveau de sa structure un individu constitue un système fermé. Cependant jusqu'à sa formation définitive une information structure s'alimente aussi d'information circulante : elle est, jusqu'au stade définitif de la maturation, structurante plus que structurée. Les conditions du milieu n'ont, dans certaines limites, que peu d'influence dans la réalisation du programme génétique du développement des structures de l'organisme. Ainsi le développement structurel du cerveau est statistiquement invariant dans les pays industrialisés comme dans les pays en voie de développement. L'information structure ne connaît que la croissance : « La structure achevée, écrit Monod, n'était nulle part, en tant que telle, préformée. Mais le plan de la structure était présent dans ses constituants eux-mêmes. Elle peut donc se réaliser de façon autonome et spontanée sans intervention extérieure, sans injection d'information nouvelle. L'information était présente, mais inexprimée dans les constituants. La construction épigénétique d'une structure n'est pas une création, c'est une révélation » (1). Par contre, l'information circulante en apportant de nouveaux éléments d'information à un organe ou organisme, serait une condition non plus de croissance mais de développement, de « saut qualitatif ». Son origine est externe à l'individu médiatisée par les messagers chimiques. Sur cette conception, que nous développons quelque peu, Laborit, passée la distinction, ne s'attarde guère. Il semble cependant qu'elle soit aujourd'hui globalement acceptée par les biologistes. Tel n'était pas le cas lorsque Monod écrivait « le Hasard et la nécessité ». On sait qu'alors la conception dominante, synthétisée dans l'ouvrage, voyait dans « la circulation de l'information » un processus à sens unique véhiculé par l'A.D.N. du génotype au phénotype, « Le mécanisme de la traduction est strictement irréversible. Il n'est ni observé, ni d'ailleurs concevable que de « l'information » soit jamais transférée dans le sens inverse, c'est-à-dire de protéine à A.D.N. Cette notion repose sur un ensemble d'observations si complètes et si sûres (...) qu'on doit la considérer comme l'un des principes fondamentaux de la biologie moderne ». (2) « L'encre de ces lignes n'était

pas encore sèche que le démenti survenait, cinglant, sans réplique » se délecte P. Grassé, anti darwinien farouche (3). « Il existe un mécanisme moléculaire qui, dans certaines circonstances, apporte une information extérieure à l'organisme et l'insère dans l'A.D.N. du code génétique » (4).

(1) MONOD J., *op. Cit.* p.117.

(2) MONOD, *op. Cit.* 144-145, *D'où la nécessité de recourir au hasard pour expliquer l'évolution* : « Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution... » Monod *op. Cit.*, 148. Pour la critique de cette thèse cf. Barthelemy-Madaule M., *op.cité.*

(3) GRASSE P.P., *L'évolution du vivant. Matériaux pour une nouvelle théorie transformiste*, A.Michel 1974, p.364.

(4) *Idem* page 367.

La découverte de la transcriptase inverse a apporté la preuve que des agents étrangers à l'A.D.N. ont le pouvoir d'apporter à celui-ci une nouvelle information » (1). Au plan génétique c'est là un processus qui serait à même de venir préciser les processus de phénocopie décrits par J. Piaget ou encore la catégorie des « comportements phylogénétiquement adaptés ». Pour Laborit, comme pour P.P. Grassé, J. Monod, J.Piaget et des scientifiques de plus en plus nombreux, la thèse mutationniste ne suffit pas à rendre compte de l'évolution (2). Sans tomber dans le lamarchisme traditionnel, il leur paraît peu probable que la complexification structurelle du vivant puisse seulement résulter de modifications aléatoires ; mais qu'au contraire le « patrimoine » génétique puisse s'enrichir de l'acquis mémorisé sous forme moléculaire, privilégiant ainsi les additions, combinaisons, symbioses, leur semble vraisemblable. Laborit, plus qu'à l'évolution des espèces, s'intéresse au développement individuel. C'est pourquoi il privilégie le système nerveux central réceptacle de l'information circulante appréhendée par le développement des connexions synoptiques. À équivalent de croissance structurelle (information structure invariante) le cerveau connaît un développement différencié tenant à la quantité voire à la qualité des informations reçues. On sait par exemple que le volume du cerveau importe peu en comparaison de la densité des liaisons neuronales

qui s'y établissent et l'hypothèse a été avancée, à propos de l'homme lui-même, qu'entre un « primitif » et un « civilisé » les différences essentielles s'évalueraient au nombre de ces connexions résultant elle-même de la nature de l'environnement.

Nous reviendrons avec plus de précisions sur ce point important quant à ses implications sociologiques. Notons pour l'instant que la complexification structurelle n'est pas le critère fondamental du stade de développement évolutionnaire.

(1) GRASSE P.P., *L'évolution du vivant. Matériaux pour une nouvelle théorie transformiste*, A. Michel, 1974, p.

(2) *Sur ce point cf : H.V 31-34-36, B.S. 74, H.I 25, I.A. 12-13 D.S.M, 20*

Certains organismes vivants sont d'une complexité organisationnelle bien supérieure à celle de l'homme. En réalité le critère de la complexification intègre les deux dimensions de l'information structure et de l'information circulante. Les êtres considérés comme les plus complexes par les biologistes sont ceux dont la complexité structurelle se double de l'autonomie relative à l'égard de leur milieu, c'est-à-dire ceux dont la spécialisation est la moins importante. F. Jacob relève l'ambiguïté des termes complexité, complexification qui dissimulent souvent de simples « complications » : « Il y a des complications gratuites ; d'autres qui, par leur spécialisation, interdisent toute possibilité d'évolution ultérieure. Ce qui caractérise peut être au plus près l'évolution, c'est la tendance à l'assouplissement dans l'exécution du programme génétique ; c'est son « ouverture » dans un sens qui permet à l'organisme d'accroître toujours plus ses relations avec son milieu et d'étendre ainsi son rayon d'action » (1). Cette ouverture au monde fait de l'être humain, « spécialiste de la non spécialisation » (Lorenz), un organisme structurellement immature lors de son apparition au monde. Le système de relations qu'il établira avec ce dernier viendra compléter d'informations circulantes cette information structure inachevée. En d'autres termes, alors que pour les organismes hyperspécialisés, le programme génétique fournit l'ensemble des informations établissant les interactions entre tous les éléments du système et fixant sa structure définitive, les organismes moins spécialisés ne

peuvent être perçus comme structurellement homogènes qu'au plan physique, ce qui ne saurait dissimuler leur intégration à des structures élargies, le monde social notamment. Par là, les structures sociales constituent une partie des structures individuelles. Création de l'homme et créant l'homme, les structures sociales mettent en forme, par la culture, les relations de l'individu au groupe et du groupe au monde extérieur. L'anthropologie a révélé l'articulation structurale des traits culturels qui n'est pas simple juxtaposition de signifiants symboliques mais agrégation organique, ensemble systémique d'éléments symboliques en interaction dynamique.

(1) JACOB F., *La logique du vivant*. NRF Gallimard, 1975, p.329.

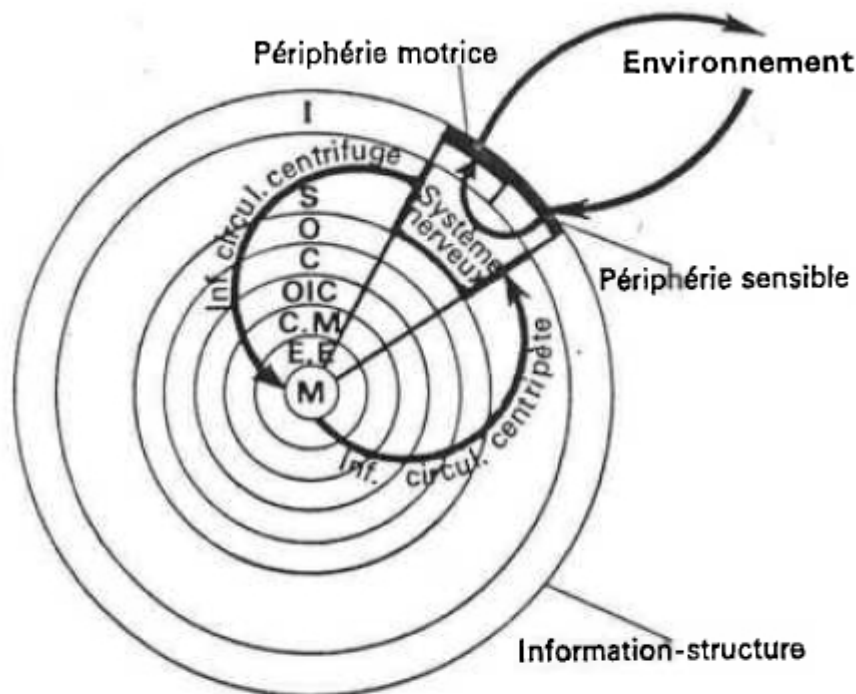
La sociologie de même recourt abondamment à la notion de structure, aussi bien au plan interne d'une société qu'au plan international. Sans doute de grands progrès sont-ils prévisibles dans la poursuite de cette démarche, sans doute aussi Laborit peut-il s'élever avec raison contre « l'astructuralisme » qui caractérise les méthodes actuelles d'éducation ; mais cela ne saurait suffire à jeter le discrédit sur les sciences sociales pour lesquelles la notion de structure est relativement récente et qui ne participent nullement à l'élaboration des programmes d'enseignement. Analyse systémique et analyse structuraliste sont donc des apports des sciences de la vie intégrés depuis une vingtaine d'années déjà dans la méthodologie des sciences sociales. Que les progrès y aient été moins spectaculaires que dans le domaine biologique cela est possible ; mais encore faut-il tenir compte des difficultés spécifiques auxquelles se heurtent les sciences sociales parmi lesquelles celle pour l'observateur de révéler des structures auxquelles éventuellement il participe, qui peuvent être inconsciemment intégrées ou dont l'accès peut être rendu difficile. La multitude d'éléments interagissant dans un système social rend impossible la perception des structures à un observateur isolé voire même à une équipe. Seul le traitement informatique des données et la modélisation rendent possible la mise en évidence partielle des structures à un niveau national voire international ainsi que s'y attache le Club de Rome depuis plus de dix ans. La diffusion de ces connaissances se heurte à l'inertie des méthodes et des structures malgré les souhaits réitérés du Club de Rome,

de J. de Rosnay, d'E. Morin ou d'H. Laborit par exemple. Près de quatre cents ans après que Copernic ait démontré que la terre tourne autour du soleil, et non l'inverse, celui-ci continue, pourtant, chaque matin à se lever, chaque soir à se coucher. Près d'un français sur deux croit résolument que le soleil tourne effectivement autour de la terre...

c. LE CONCEPT D'INFORMATION

Introduites en sciences sociales les notions de système et de structure se sont adjointes celles d'information, d'entropie et de négentropie. Qu'est-ce donc que l'information ? Définie classiquement par N. Wiener « l'information n'est qu'information elle n'est ni masse ni énergie ». Elle varie en raison inverse de l'entropie, l'information organisant le désordre, le structurant. Pour distinguer l'information de la masse et de l'énergie, Laborit utilise l'exemple d'un télégramme dont on peut quantifier l'énergie dépensée lors de la rédaction, lors de la transmission, de la réception et de la remise au destinataire. « Cette quantité d'énergie sera pratiquement la même si les lettres constituant le texte du télégramme sont placées dans un certain ordre lui permettant d'être signifiant pour celui qui le reçoit ou si elles sont placées en désordre ce qui ne permet plus au télégramme d'être un support d'information. On retrouve là le problème du démon de Maxwell : l'information a besoin de la masse et de l'énergie comme support, mais ne peut être réduite à ces deux éléments. Le signifié est lié au signifiant mais l'un ne se réduit pas à l'autre » (I.A. 7-8). Ainsi définie la notion d'information présente deux conséquences importantes au plan sociologique : la première est qu'une même information peut engendrer des phénomènes thermodynamiques de dimensions très diverses : en appuyant de la même manière sur des boutons différents on peut aussi bien allumer sa télévision que mettre en marche ou arrêter une entreprise... La seconde c'est qu'une information n'existe que perçue et nécessite ainsi une structure d'accueil qui la rendra signifiante. Une même information diffusée dans des milieux culturels différents, ou selon des codes restreints, ne sera signifiante que pour un récepteur sensibilisé au code utilisé. Par là, Laborit prend ses distances à l'égard de la théorie de l'information élaborée par

Shannon en 1948 qui, supposant commun à l'émetteur et au récepteur le code descriptif du message, ne tenait compte que de la quantification de l'information (nombre de « bits » transmis et reçus) et nullement de sa signification, de sa valeur, de son contenu. Ce faisant il réintroduit la dimension sociale de l'information qui met en relation des émetteurs / récepteurs de sens, formulant, décryptant l'information selon des codes spécifiques (1). Selon lui le récepteur / émetteur d'informations chez l'homme est, plus que l'A.D.N. réalisant la structure invariante de l'organisme, le système nerveux central, lieu de contact, de décryptage et d'action entre / sur l'environnement et le milieu intérieur.



M = molécules
 EE = ensembles enzymatiques
 CM = chaînes métaboliques
 OIC = organites intracellulaires
 C = cellules
 O = organes
 S = systèmes
 I = individu.

Inf. circul. centrifuge =
 Information circulante centrifuge
 à partir du système nerveux

Inf. circul. centripète =
 Information circulante centripète
 des cellules vers le système nerveux

(1) Pour une critique de même sens de la théorie de SHANNON : ATLAN H. *Entre le cristal et la fumée : essai sur l'organisation du vivant*. Seuil

1979, ainsi que MORIN E., *La méthode : Tome 1*, p.301 et s., Selon lui « la théorie shannonienne de l'information occulte le méta-système anthropo-social qu'elle suppose et dans lequel elle prend son sens », *op.cit*, 304.

Ainsi, pour Laborit, l'individu constitue une entité « ouverte au point de vue de l'information circulante puisque, grâce aux organes des sens, il s'informe de ce qui se passe dans l'environnement au mieux de la conservation de l'information structure » (N.G. 38). Cet aspect conservateur de la vie est généralement souligné par les biologistes. Sans tomber dans le finalisme, sans rechercher aucune « téléonomie » un organisme tend à préserver sa structure et éventuellement la « reproduire », selon qu'il s'agit d'organismes sexués ou non. Au plan humain l'exigence de conservation structurelle ne répond pas seulement à des impératifs exclusivement biologiques. En effet si l'individu n'existe que pour soi, il existe seulement par les autres, avec les autres. Le débat de l'égoïsme ou de l'altruisme non seulement ne peut se formuler en termes de calculs utilitaristes des gènes mais encore ne peut s'articuler autour d'une problématique alternative et exclusive (ou bien... ou bien...) mais au contraire inclusive, symbiotique (à la fois ceci et cela). E. Morin reformule la relation égoïsme / altruisme en réintroduisant la dimension fondamentale de l'indivi-sujet récepteur d'informations qu'il interprète : « Rien n'est plus solitaire, isolé, fermé qu'un sujet. Il tend naturellement au solipsisme : solus ipse. Seul lui-même compte, existe. Il est pour lui l'Unique, le seul à occuper le site du computo. Il est le centre de son univers. Il ne connaît du monde extérieur que ce qu'il traduit en informations pour lui, dans son langage à lui. (...) Et pourtant, à chaque clôture sur soi correspond une ouverture. On peut même dire que nul n'est plus ouvert qu'un être sujet. Nul n'est plus multiplement dépendant de l'univers environnant. Nul n'a autant besoin de connaître le monde extérieur. Et plus il est développé, plus il est dépendant (...). L'être vivant n'est pas seulement ouvert parce qu'il porte en lui la marque de l'éco-organisation et qu'il puise à l'extérieur ses énergies. Il est ouvert dans et par son besoin d'informations, et tout être computant a d'autant plus besoin d'informations objectives qu'il est égoïste (...). La fermeture extrême (principe d'exclusion égocentrique) et l'ouverture extrême (communion coopération) s'opposent certes, mais elles

supposent et disposent d'une même structure : l'égo-structure est en même temps la structure-autrui. La structure du sujet est à la fois celle de la solitude et celle de la communication. Ainsi rien n'est plus clos ni plus ouvert. Nul n'est plus et moins seul que l'être vivant » (1). Laborit insiste sur ce point et développe une analyse similaire dans tous ses écrits. On comprend alors que chez l'homme le maintien de la structure ne soit pas limité à la seule structure physique mais aussi – et surtout – à la structure psychologique, c'est-à-dire l'image idéale du moi. Celle-ci, pour être préservée, peut impliquer la perte de l'intégrité de l'organisme, perte partielle ou totale.

Plus importante donc, dans la vie individuelle, que l'information structure, l'information circulante constitue le matériau à partir duquel l'individu sujet va orienter ses actions. Contrairement à l'idée généralement diffusée du « communisme culturel » reposant sur l'homogénéité des cultures nationales, Laborit soutiendra la thèse de la multiplicité des milieux micro-culturels qui façonnent différemment les individus qui diffusent et véhiculent sélectivement des valeurs spécifiques, cristallisées dans le langage, les attitudes du corps, les modes vestimentaires, les goûts etc... Cl. Levi-Strauss avait déjà relevé que « le problème de la diversité ne se pose pas seulement à propos des cultures envisagées dans leurs rapports réciproques, il existe aussi au sein de chaque société, dans tous les groupes qui la constituent : castes, classes, milieux professionnels ou confessionnels etc... » (2).

L'analyse de l'élaboration des schèmes culturels, celle de leur diffusion et de leur reproduction, jointe à l'étude de la circulation de l'information, de ses contenus et de ses effets, constituent le troisième type de démarche qui, parallèlement à l'analyse structuraliste et systémiste, permet d'atteindre la complexité sociale.

(1) MORIN E., *La méthode T.2.*, p.275-276.

(2) LEVI-STRAUSS Cl., cité in PERRINEAU P., *Sur la notion de culture en anthropologie*, R.F.S.P. 1975, p. 946 à 969 cité p.955.

2. NIVEAUX DE COMPLEXITÉ, ORGANICISME ET RAISONNEMENT PAR ANALOGIE.

« En voulant éviter cette charybde anthropomorphique, il ne faut pas se jeter aveuglément dans la Scylla « ananthropomorphique », il ne faut pas se refuser à considérer comme analogues deux phénomènes présentant une similitude suffisante, tout simplement parce que l'un de ces phénomènes est humain ». H. PIERON

Les principaux concepts étant posés, leur utilisation amène Laborit à passer du biologique au social en cherchant à « montrer l'existence de relations en chaînes ininterrompues entre les molécules organiques et les sociétés humaines ». Cette recherche de l'articulation entre domaine biologique et domaine social est le point focal de la tentative de « soudure épistémologique » à laquelle se livrent de nombreux biologistes et quelques chercheurs en sciences sociales. Parmi ces derniers, E. Morin soutient qu' « il est donc de première nécessité, non seulement de réarticuler individu et société (ce qui fut parfois amorcé mais au prix de l'aplatissement d'une des deux notions au profit de l'autre) mais aussi d'effectuer l'articulation réputée impossible (pire, « dépassée ») entre la sphère biologique et la sphère anthropo-sociale » (1).

(1) MORIN E., *La méthode : tome 1, op, cité, p.10.*

Une telle prétention soulève bien évidemment des problèmes méthodologiques mais aussi épistémologiques. Peut-on prétendre à un quelconque isomorphisme entre structures biologiques et structures sociales ? L'auteur procède-t-il par raisonnement analogique et dans un tel cas quelle en est la validité ? N'est-ce pas en outre faire preuve d'un réductionnisme dirimant ? Enfin n'assiste-t-on pas, avec cette tentative, à une résurrection plus ou moins avouée, des thèses organicistes ? Autant de questions qu'il convient d'envisager.

a. ANALOGISME, ORGANICISME ET ORGANISATIONNISME

Le postulat de base de l'organicisme est l'assimilation du social au biologique. On parlera alors aussi bien d'organisme social que biologique. Mais on devra ensuite faire de l'organisme social, tout comme il en est du biologique, un organisme vivant. Laborit n'hésite pas à franchir le pas, « En réalité, écrit-il, l'organisme social est lui-même un organisme vivant d'un niveau d'organisation supérieur, et dans ce cas l'organisme vivant constitue bel et bien un « modèle ». Bien plus il s'agit d'un modèle de même nature puisqu'il appartient au même règne. On ne peut pas nier qu'un organisme constitue une « société » cellulaire dont l'élément est la cellule au même titre que pour une « société » humaine l'élément est représenté par l'individu » (N.G. 125-126). Sur la base des critères que nous en avons donné, le lecteur baigne ici dans l'organicisme le plus achevé. Pourtant Laborit réfute une telle lecture. « Il ne s'agit pas plus de « sociologiser » l'individu que d'« organiciser » les relations sociales, mais de montrer qu'un individu ne pouvant être séparé de son environnement humain et géoclimatique, l'ensemble des relations qui s'établissent de la molécule aux groupes sociaux, par niveaux d'organisation, s'intègrent les uns dans les autres et réalisent une structure systemique... » (I.A. 1). Cette intégration, cette articulation des niveaux d'organisation donnent naissance à des discontinuités de phénomènes mais « on ne trouve aucune rupture avec les niveaux de la biologie » (1).

(1) JACOB F., *La logique du vivant, op. Cité, p.342.*

Chaque nouvelle intégration permet l'émergence d'un nouvel ensemble ayant des qualités distinctes. « C'est par l'intégration, précise F. Jacob, que change la qualité des choses, Car une organisation possède souvent des propriétés qui n'existent pas au niveau inférieur. Ces propriétés peuvent être expliquées par celles des constituants mais non pas en être déduites » (1).

(1) JACOB F., *op. Cit. p.344.*

Pour Laborit, tout système vivant intégré, dont l'information structure est invariante, est thermodynamiquement et informationnellement ouvert. La finalité de toute structure étant son maintien, un organisme ne pourrait survivre s'il était composé de structures antagonistes n'ayant que leurs propres finalités. Or chacune des structures concoure à la finalité fonctionnelle, assure, par rétroaction, celle de chacune de ses composantes. Leurs relations s'établissent par niveaux d'organisation reliés par servomécanismes. Passer de l'individualité biologique au groupe social exige qu'on admette l'existence, à l'interface, d'un servomécanisme. Or celui-ci n'est autre que le groupe social qui constitue le milieu naturel de l'homme. Ce milieu naturel agence le milieu physique médiatisé par les productions culturelles des hommes. De lui vont parvenir à l'individu les apports énergétiques et informationnels nécessaires à la croissance et au développement puis au maintien de son organisme. En quoi cela peut-il autoriser l'analogie entre la cellule d'un organisme et l'être humain ? Toute cellule baigne dans un environnement naturel constitué de l'environnement physique médiatisé par les niveaux d'organisation supérieurs. Par des échanges avec son milieu naturel, donc entre deux niveaux d'organisation, la cellule maintient sa structure et contribue au maintien de la structure des niveaux d'organisation supérieurs. Chez l'homme le fœtus baigne dans le milieu naturel intra-utérin, milieu physique médiatisé dont il tire ses ressources. À sa naissance il change de milieu naturel sans pour autant connaître le milieu physique autrement que médiatisé par la mère nourricière et le groupe social. Imaginons une cellule, un fœtus ou un nourrisson séparés de leurs milieux naturels et placés dans le milieu physique : leurs structures ne pourraient être maintenues et les organismes destinés à disparaître. Ainsi de même que la cellule dépend de son milieu nourricier et que celui-ci dépend de l'existence des cellules, le petit de l'homme dépend du milieu social – qui constitue son milieu naturel – pour se maintenir en vie, tout comme le groupe social dépend du nourrisson pour perpétuer sa structure. Soit un nourrisson protégé du milieu physique (froid, chaleur, ressources alimentaires non transformées, dangers non médiatisés) par un environnement qui ne lui fournirait aucune information mais seulement des apports énergétiques (nourriture) cet enfant connaîtrait temporairement une croissance physiologique mais souffrirait d'irréductibles carences affectives et culturelles. Ainsi les quarante enfants

privés par le Roi de Prusse d'apports affectifs et culturels sont tous morts avant l'âge de huit ans, bien que déjà en relation visuelle et tactile partielle avec le monde humain. De même les recherches de pédiatrie montrent les entraves au seul développement physiologique dues aux carences affectives et informationnelles du milieu. Quant au développement des fonctions cérébrales on connaît aujourd'hui l'ampleur de l'influence, en bas âge, du milieu social. Ainsi l'analogisme pratiqué par Laborit consiste avant tout en la démonstration de l'indispensabilité du groupe social à l'individu – comme de celui-ci à celui-là, tout comme le milieu « extérieur » est indispensable à une cellule pour maintenir sa structure... qui participe à la structure du niveau d'organisation supérieur. L'analogie est donc fonctionnelle plus que structurelle : elle met l'accent sur l'articulation des niveaux d'organisation sans préjuger de leurs structures, de leur organisation. Il ne s'agit pas de raisonner en termes d'assimilation d'organes hiérarchiquement disposés et intégrés, plaqués de manière simplificatrice sur l'organisation sociale. Mais de montrer comme le voudrait E. Morin que « la corrélation cerveau société est permanente et fondamentale. Au pseudo-lien organiciste, purement analogique, qu'avait cru voir Spencer entre le biologique et le social, il faut substituer le lien organisationniste du système nerveux central et du cerveau, « Le cerveau n'est pas seulement une structure biologique, mais une part de la structure sociale » (Katz 1974). Ajoutons que la structure sociale est aussi une part de la structure du cerveau. Car enfin, qu'est-ce que la société sinon une interconnexion organisatrice de systèmes nerveux centraux ? » (1). Cette « interconnexion organisatrice » modèle l'individu comme elle s'enrichit de ses apports et, par là, l'homme se définit par référence au groupe et à leurs échanges respectifs.

L'analogisme développé par Laborit est donc fonctionnel. Tout organisme vivant présente certaines caractéristiques : il est constructeur d'ordre, se nourrit de désordre et d'information, connaît des relations avec d'autres niveaux d'organisation... Ceci n'implique pas que toutes les structures vivantes seront organisées sur le même modèle et que toutes les fonctions seront assurées de manière identique. De même que la découverte de l'identité de composition de tous les organismes vivants ne s'oppose nullement à la complexité d'organisation du vivant. En d'autres termes l'analogie fonctionnelle n'implique nullement l'analogie organique et la

déviations initiales, qu'à partir de la physiologie, lui firent subir les premiers organicistes n'est nullement inévitable.

L'existence de niveaux d'organisation intégrés ne résulte pas nécessairement de processus identiques, ne fait pas appel aux mêmes modalités d'interpénétration, ne détermine pas la forme d'un organisme. Aussi bien à l'intérieur d'un organisme qu'entre un organisme et la société « aucune analogie de structure n'est à rechercher entre les différents niveaux d'organisation. Seules les grandes lois d'établissement de ces structures demeurent utilisables, à savoir, les théories ensemblistes, la notion de système régulé et de servomécanisme, celle d'information-structure et d'information circulante et la distinction qui nous paraît fondamentale, si l'on sait en tirer profit, entre matière ou énergie d'une part et information de l'autre » (I.A. 188).

(1) MORIN E., *Le paradigme... op. Cité p.217.*

H. Laborit se défend à de nombreuses reprises de recourir abusivement à l'analogie. La transposition à différents phénomènes des mêmes lois explicatives n'a rien en soi de critiquable : « Nous reprocher ce qu'un examen superficiel et un jugement teinté d'affectivité considèrent comme analogique s'apparente au fait de reprocher à quelqu'un l'application des lois de la gravitation à un chien, à un groupe de parachutistes ou à un caillou ». (N.G. 17) « Non, à mon avis il ne faut pas chercher d'analogie. Les lois générales sont là : systèmes régulés, servomécanismes, niveaux d'organisation. Et cela reste valable pour tout, c'est la condition de toute structure possible. Il s'agit donc de découvrir, de comprendre les relations entre niveaux d'organisation. Et quand j'écrivais « analogies », j'étais encore jeune : je ne l'écrirais plus. Désormais, quand je hasarde un raisonnement par analogie, j'en préviens d'emblée l'interlocuteur ou le lecteur » (D.S.M. 149). Et de fait le raisonnement analogique est beaucoup moins fréquent chez Laborit que chez la plupart des biologistes s'aventurant en terre sociologique. En tout état de cause le lecteur en est généralement prévenu.

Mais comment dès lors expliquer ce recours obligé à l'analogie ? C'est probablement que, pour être décriée en tant que méthode elle n'en est

pas moins efficace. E. Durkheim relevait qu' « il n'est jamais sans intérêt de rechercher si une loi, établie pour un ordre de faits, ne se retrouve pas ailleurs, mutatis mutandis ; ce rapprochement peut même servir à la confirmer et à en mieux faire comprendre la portée. En somme l'analogie est une forme légitime de la comparaison et la comparaison est le seul moyen pratique dont nous disposons pour arriver à rendre les choses intelligibles » (1). P.Bourdieu J.C. Chamboredon et J.C. Passeron précisent que le sociologue « peut légitimement s'aider de l'hypothèse d'analogies de structure entre les phénomènes sociaux et des phénomènes déjà mis en forme par d'autres sciences, à commencer par les plus proches, linguistique, ethnologie, ou même biologie ».(2) En réalité, avance E. Durkheim de l'analogie, « le tort des sociologues biologistes n'est donc pas d'en avoir usé mais d'en avoir mal usé ». (3).

(1) Cité in *BOURDIEU, CHAMBOREDON J.C., PASSERON-J.C Le métier de sociologue*.Mouton éd. 3Èè éd. 1980, p.75

(2) *Ibid*, p.75

(3) *Ibid*, p.74

Jusque-là le raisonnement analogique a toujours été fortement imprégné du modèle organiciste. Élaboré sur la base de l'analogie physiologique, en une époque où la biologie n'existait pas, c'est-à-dire où les processus organisationnels de développement étaient totalement inconnus, l'analogie fonctionnelle avec les organes du corps, dont certains étaient valorisés au détriment d'organes inférieurs (organes nobles et organes roturiers), venait justifier l'organisation sociale hiérarchisée et différenciée. Aujourd'hui débarrassée de ce modèle organique, l'analogie fonctionnelle est utilisée par E. Morin ou J. de Rosnay sans qu'on y retrouve le caractère idéologico-normatif de l'organicisme physiologique.

b. LA CRITIQUE DE L'ORGANICISME NORMATIF

En montrant l'indispensabilité de la liaison organisationnelle dialectique entre l'individu et le groupe social, Laborit ébauche une critique

radicale de l'individualisme essentialiste, cette forme de réductionnisme qui, isolant l'individu de son milieu, lui attribue ou lui refuse des qualités, dons et talents personnels. Pour Laborit, la personnalité est avant toute chose une histoire, un ensemble de rapports socio-culturels individués dans lesquels les autres représentent à la fois l'enfer et le paradis. Cette conception, que l'on retrouvera, se double d'une critique radicale de l'organicisme normatif et hiérarchique d'un Saint-Thomas par exemple. Car que prétend nous apprendre cette forme d'organicisme appliquée au plan social si ce n'est l'organisation hiérarchique du vivant qui procéderait par complexification (famille, clan, horde, groupe, communauté, société, État...) et centralisation (centres vitaux, organes centraux, centre et périphérie etc...) en un processus naturel. Or, Laborit refuse cette conception en termes de commandement et d'exécution ; d'après lui le vivant est autogéré et ni le cerveau ni le cœur ne commandent. Lieux de passage et de transmission de l'information et de l'énergie, ils assurent le maintien de la finalité fonctionnelle de l'organisme à l'existence duquel concourent tous les niveaux de moindre complexité. L'organicisme social plaque une conception archaïque des organismes vivants sur la société humaine. Il ignore les niveaux de complexité et les commandes informationnelles, les processus d'intégration. Pour l'organicisme monarchique ou traditionaliste, la société constitue un organisme naturel dont tous les membres sont physiquement solidaires, organisés spontanément sans qu'il soit besoin de recourir à une explication en termes de contrainte idéologique ou matérielle. Élaborée sur la base de la famille, groupement naturel incontesté, la société se construit sur une division naturelle et complémentaire des tâches en un processus de solidarité organique. Les classes sociales sont perçues en tant que catégories naturelles participant chacune à leur manière, tels les organes du corps, au fonctionnement global de l'organisme social. « Physique sociale », la sociologie d'A. Comte renoue avec les écrits de Saint-Thomas ou de Forset qui comparaient organes corporels et corps sociaux. Quant à Spencer, qui diffuse l'idéologie du darwinisme social, il s'opposait à A. Comte en qui il dénonçait l'idéologie d'une organisation sociale hiérarchisée et centralisée où une autorité incontestée dirigerait toute l'activité de la société. À ce modèle il préférait celui d'un organicisme coopératif et spontané dans une société où le citoyen, par l'habitude de la participation et de la vie en

commun n'aurait à souffrir aucune restriction extérieure à sa liberté, « où la vie individuelle sera poussée au plus haut degré compatible avec la vie en société, et où la vie sociale n'aura d'autre fin que de maintenir la sphère la plus complète de vie individuelle » (1).

(1) SPENCER H., cité in JOUVENEL B. (de) *Du pouvoir* P.1977 p-106-107.

Bien que Laborit n'aborde pas les théories organicistes, il ressort de ses écrits que celles-ci convergent – ou ont historiquement convergé – vers la justification du pouvoir central. Elles pêchent par insuffisance en négligeant le propre du phénomène humain, sa dimension culturelle et idéologique, ses conflits portant sur les valeurs, pour ne mettre au contraire l'accent que sur l'intégration, la division rationnelle des tâches, le pouvoir fonctionnel de l'État, organe central et directeur de l'ensemble social. Pour lui, si la société est un organisme vivant, si l'on ne peut que constater la division du travail, la complexification des structures sociales, cela ne signifie pas pour autant que l'organisme social se soit constitué et évolue comme tout autre organisme vivant, que l'articulation des structures soit spontanée et que les valeurs soient uniformément partagées. L'intégration en niveaux de complexité articulés entre eux, pour correspondre à un phénomène indéniable, ne nous fournit pas pour autant l'explication des modalités des processus d'articulation qui, seules, peuvent permettre l'assimilation avec l'organisme vivant.

c. L'ARTICULATION DES NIVEAUX DE COMPLEXITÉ

Laborit cherche ainsi à comprendre, de même que J. Ruffié, F. Jacob ou J. Monod par exemple, « comment un niveau d'organisation peut s'inclure structurellement et fonctionnellement dans un niveau englobant, et comment de cette inclusion peut résulter le maintien de la structure de l'un et de l'autre. Il s'agit de préciser des interactions fonctionnelles entre niveaux d'organisation différents, de préciser les éléments des servomécanismes » (I.A. 188). Cette inclusion ne se fait pas par mutation

mais plutôt par hybridation, par symbiose, addition, selon des processus encore largement ignorés en biologie.

Appliquée aux groupes sociaux, la recherche des servomécanismes d'un individu, informationnellement ouvert, débouche sur le milieu environnant, dont le milieu social. Celui-ci constitue primitivement un système fermé disposant d'une finalité fonctionnelle assurant celle de ses constituants : le maintien de sa propre structure. Les contacts inter-groupes peuvent se traduire alors soit en conflits de structures soit, par addition, hybridation, en l'émergence d'un nouvel ensemble intégré. L'évolution des structures sociales serait ainsi la résultante de conflits et coopérations structurelles dans le cadre d'un environnement physique dont la transformation est une des conditions du maintien de l'homéostasie de la structure sociale. Il n'y a ainsi rien de « naturel » à l'articulation en société de « groupes primaires ». Celle-ci peut s'effectuer par déstructuration – assimilation (contrainte-asservissement par utilisation de la force physique ou idéologique) ou au contraire par structuration – intégration (association-fédération par définition d'une finalité commune : alliances pour la chasse, exogamie institutionnalisée, etc...). L'organisme social complexifiant est le fruit de ces conflits et coopérations qui portent toujours sur des valeurs, sur des finalités antagonistes ou complémentaires des différentes structures. Le fait de constater qu'il existe, dans la plupart des sociétés contemporaines, un centre et une périphérie, un organe détenteur du pouvoir suprême, concrétisé par le monopole de la contrainte organisée, n'a guère en commun avec le fonctionnement d'un organisme biologique. En ce sens, les distinctions classiques élaborées par F. Tonnies entre communauté et société, et E. Durkheim entre solidarité mécanique et solidarité organique, rendent compte avec assez de justesse de la différence entre l'intégration des niveaux d'organisation du vivant et l'intégration des niveaux d'organisation sociétale. Non pas que ces processus soient exclusifs l'un de l'autre, car nul ne nierait qu'une communauté, par certains côtés, est une société et qu'une société présente des aspects communautaires ; mais au contraire il s'agit là de deux processus conjoints dont on doit distinguer les modalités de réalisation. Pour Laborit, la solidarité organique – qu'il n'évoque pas directement parlant, parfois de décision organique – relie les membres d'une communauté sur le mode de l'association-intégration. Les tâches collectives sont collectivement définies, chacun remplit une fonction

reconnue indispensable sans que s'instaurent des hiérarchies de valeur et un centre monopolisant les informations concernant le groupe. La finalité communautaire correspond à la finalité de chacun des participants à la structure. La politique (élaboration des valeurs, action et gestion collectives) est diffuse dans le groupe et ne fait en aucun cas l'objet d'une professionnalisation. En société au contraire, ou entre en des rapports prédéterminés, extradéterminés sur lesquels l'individu n'a qu'une influence épisodique et lointaine, les valeurs de la structure d'accueil préexistent à l'individu et se diffusent par déstructuration des valeurs existantes et assimilation des valeurs dominantes. On voit donc que la solidarité organique, telle qu'entendue par Laborit, ne correspond à celle décrite par Durkheim qu'en tant que conceptualisation normative et non pas descriptive. Par là il est plus proche de F. Tonnies qui écrivait que « tout ce qui est confiant, intime, vivant exclusivement ensemble est compris comme la vie en communauté. La société est ce qui est public ; elle est le monde (...) On entre dans la société comme en terre étrangère (...). La société humaine est comprise comme une pure juxtaposition d'individus indépendants les uns des autres (...). Et l'on peut, dans une certaine mesure, comprendre la communauté comme un organisme vivant, la société comme un agrégat mécanique et artificiel » (1). En définitive la communauté décrite par Tonnies relèverait de la solidarité organique telle que l'entend Laborit et la société de la solidarité mécanique. On voit déjà que la distance aux thèses de Durkheim est importante et que Laborit se refuse à assimiler solidarité organique et dépendance croissante résultant de la division du travail où chacun serait, au sens biologique, « l'organe d'un organisme » (Durkheim). Bien sûr les catégories conceptuelles de communauté et de société constituent des « types idéels » que Laborit ne partagerait probablement pas entièrement notamment parce qu'il insiste dans ses écrits sur le contrôle social et la diffusion d'une idéologie commune – dominante – et d'idéologies partielles au sein des sociétés qui ne juxtaposent pas seulement des individus totalement indépendants. Par ailleurs, la conception de la communauté comme communauté de naissance (articulation de familles) ne reflète pas sa propre conception. Enfin une communauté n'est pas nécessairement à l'abri des phénomènes de pouvoir (2).

(1) TONNIES F. *Communauté et société 1887*, P.U.F. 1944, p.3-45.

(2) À cet égard la distinction utilisée par G. Gurvich entre des formes différenciées de sociabilité caractérisant la « Masse », la « communauté » et la « communion » dans lesquelles « l'intensité de la fusion dans le Nous et la pression ressentie par ses membres, loin d'aller de pair, (...) sont en rapport de proportionnalité inverse », collerait de plus près à ses analyses si, entre l'intensité de la fusion et la pression ressentie, ne s'interposaient des pressions objectives euphémisées traduisant l'existence de rapports de pouvoir. Dans ce sens : CLAVAL P, *Espace et pouvoir* P.U.F. 1978 et GODELIER M. *Anthropologie et biologie : vers une coopération nouvelle* RISS 1974 et GODELIER M. *L'État : les processus de sa formation, la diversité de ses formes et de ses bases*. RISS, 1980.

Mais les processus d'articulation de l'individu au groupe et des groupes entre eux demeurent heuristiques pour saisir la différence entre un groupe social où l'individu est toujours capable, selon la formule de J.J. Rousseau « de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi » (Discours... op. Cité p.49), et d'autres formes de sociabilité où les besoins valeurs et impératifs de la société, de la production, de la consommation... lui sont inculqués et auxquels il est, objectivement et subjectivement, aliéné.

Ainsi, organisme vivant parce que composée d'individualités biologiques, la société des hommes et avant tout humaine, c'est à dire bio-culturelle. Aucune naturalité ne cautionne ses institutions, ses productions idéologiques, ses phénomènes de domination mais à l'inverse aucune production culturelle n'est indépendante des éléments individuels participant aux structures sociales. Aucune étude socio-culturelle ne saurait faire l'impasse sur l'individu, sur les facteurs biologiques de la sociabilité. Laborit, renouant avec le courant subjectiviste « culture et personnalité » développé par R. Linton aux États-Unis tend en quelque sorte à inverser les « règles de la méthode sociologique » élaborées par E. Durkheim. Celui-ci insistait sur l'impossibilité d'expliquer le supérieur par l'inférieur, le tout par ses parties, les faits sociaux par les états de la conscience individuelle. Jusque-là Laborit n'a rien à objecter. Les propriétés d'un ensemble ne peuvent être déduites des propriétés des parties. Mais de là à exclure les parties de l'ensemble, l'individu de la société, à n'étudier que la conscience collective en refusant d'intégrer les phénomènes psychiques individuels, le

pas lui semble trop important à franchir. Si Durkheim avait parfaitement saisi l'autonomisation culturelle à l'égard des individus il négligeait cependant la dimension humaine du phénomène et valorisait à l'excès le communisme culturel et participatif. « En s'agrégeant, en se pénétrant, en se fusionnant, écrivait-il, les âmes individuelles donnent naissance à un être, psychique si l'on veut, mais qui constitue une individualité psychique d'un genre nouveau, C'est donc dans la nature de cette individualité, non dans celle des unités composantes, qu'il faut aller chercher les causes prochaines et déterminantes des faits qui s'y produisent. Le groupe pense, sent, agit tout autrement que ne feraient ses membres s'ils étaient isolés. Si donc on part de ces derniers, on ne pourra rien comprendre à ce qui se passe dans le groupe (...). Par conséquent toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fautive» (1).

(1) DURKHEIM E., *Les règles de la méthode sociologique* P.U.F. 1967, p.103.

Pour Laborit, le déterminisme causal linéaire est injustifié dans chacune des approches explicatives monistes qu'elles soient objectiviste ou subjectiviste. L'analyse doit tendre à l'élaboration d'une méthode interactionnelle permettant de saisir simultanément le tout et les parties, la société et l'individu, et d'en démonter les mécanismes d'articulation. Alors que pour Durkheim la société est une production exclusivement culturelle puisque rien ne prouve l'existence d'un « instinct de socialité », Laborit comme Morin l'analysent comme un phénomène bio-culturel où s'établissent des liens de mutuelle dépendance entre l'individualité biologique et la société. Morin nous exhorte en ce sens : « Cessons d'être sur-naturels. Nous sommes des vivants humains. Nous inclure dans l'humanité c'est nous inclure dans la vie tout en nous y distinguant par l'humanité (...) : l'homme est un être bio-culturel. Ces deux termes ne sont pas seulement associés, ils sont deux constituants d'une même boucle, se renvoyant et se co-produisant l'un et l'autre. Ils ne se partagent pas le concept d'homo. Ils s'occupent l'un et l'autre entièrement. Cette définition signifie du coup que l'homme est un être totalement biologique et totalement culturel. L'homme est totalement biologique (...). Il n'est rien

d'humain qui échappe à la vie. L'affectivité, l'intelligence, l'esprit humain, issus d'une évolution animale et d'une ontogenèse biologique, constituent des réalités vivantes et vitales. La culture elle-même est le fruit d'une évolution biologique (...). Mais en même temps la culture est une émergence proprement métabiologique, irréductible en tant que telle, produisant des qualités et réalités originales, et qui rétroagit en tant que telle sur tout ce qui est biologique en l'homme » (1).

N'est-ce pas là s'adonner à un réductionnisme simplificateur ? La critique à laquelle s'expose une telle démarche mérite d'être envisagée.

(1) MORIN E., *La méthode*, T, 2, op. Cité, p.419 et 418.

d. LA QUERELLE DU RÉDUCTIONNISME

Laborit, qui prétend que la compréhension d'un ensemble est impossible sans la connaissance de ses éléments constitutifs, n'est pas plus réductionniste que n'importe quel autre scientifique. Car c'est la démarche scientifique qui est – et ne peut être que réductionniste. « Pour comprendre la signification du réductionnisme comme philosophie, précisent H. et S. Rose, il faut d'abord reconnaître que, en tant qu'approche expérimentale, il à été au coeur de la méthode scientifique depuis l'émergence de la physique moderne avec Galilée et Newton » (2).

(2) ROSE H. et S., ., chapitre 6, p.167 de *l'idéologie de/dans la science*, Seuil, Science ouverte, 1977.

L'accord est général sur ce point : « La démarche de la science est réductionniste. Cela signifie qu'elle obtient le plus clair de ses connaissances en étudiant les détails, puis les détails des détails, et ainsi de suite jusqu'à disposer des plus petites composantes de la structure, des plus infimes parties du mécanisme, qu'elle peut alors faire entrer en ligne de compte et soumettre à examen. Ce n'est qu'après ce démontage minutieux que peut commencer l'étude de l'organisme envisagé comme un tout ou du système dans son ensemble » (1). Ce sont là les règles posées par Descartes et que la biologie en tant que science, met à l'œuvre. Mais, par-delà ses

résultats scientifiquement admis, le discours biologique prétendrait remonter à la société et, sur ses acquis, expliquer les structures sociales, devenant alors une idéologie : le biologisme (2). « Comme modèle théorique le biologisme est donc une forme de réductionnisme – paradigme dominant de la science occidentale contemporaine. Les prémisses philosophiques du réductionnisme sont les suivantes :

a) les sciences sont disposées en ordre hiérarchique variant des disciplines de niveau élevé comme l'économie et la sociologie jusqu'à des niveaux fondamentaux où l'on trouve la biologie, la chimie et, à la base, la physique des particules.

b) les faits, dans les sciences de niveau supérieur, peuvent être réduits sur la base d'une correspondance biunivoque, aux faits et aux lois des sciences de niveau inférieur ; et en fin de compte, on pourra trouver les lois physiques qui sous-tendront et expliqueront la sociologie » (3).

(1) THOMAS L, *La méduse et l'escargot. Réflexions d'un biologiste*. Belfond 1980, p.23.

(2) « *Le biologisme est la tentative de fonder la structure existante de la société ainsi que les relations des individus à l'intérieur de celle-ci, sur le caractère biologique de l'animal humain. Pour le biologisme, toute la richesse des relations humaines et leurs multiples formes historiques sont purement et simplement le produit des structures biologiques sous-jacentes ; les sociétés humaines sont gouvernées par les mêmes lois que les sociétés de singes, la façon dont un individu répond à son environnement est déterminée par les propriétés innées des molécules d'A.D.N. de son cerveau et de ses cellules germinales ; en un mot la condition humaine est réduite à la biologie qui, à son tour, n'est rien de plus qu'un exemple des lois de la chimie et donc de la physique* ». ROSE S. et H. *op. Cité*, p.166.

(3) ROSE S. et H, ., *op. Cité*, p.166 — 167.

A partir de ces critères, Laborit récuse la critique de réductionnisme adressée à sa démarche. Il ne s'agit nullement, selon lui, de réduire les phénomènes sociaux à la seule dimension biologique. Il ne s'agit pas de

leur appliquer les lois biologiques mais d'étudier les relations réciproques qui s'établissent entre les différents niveaux d'organisation, entre les multiples structures qui ne sont jamais que des sous-ensembles d'un ensemble plus vaste non immédiatement observable. Il ne convient pas plus de réduire le fonctionnement de la société à l'action finalisée de nos gènes (Wilson, Dawkins...) que de réduire le fonctionnement du cerveau à celui du neurone isolé. Mais comment étudier les dimensions sociales d'un phénomène humain sans faire appel aux individus qui le vivent dans leur dimension biologique ? Comment étudier le système nerveux central sans étudier les neurones ? Comment peut-on isoler – et le justifier – une structure en refusant de prendre en compte ses niveaux d'organisation sous et sur-jacents ? Le réductionnisme consiste précisément pour Laborit à autonomiser une structure – qui, pour paraître homogène au regard de l'observateur, n'est jamais qu'un sous-ensemble d'un ensemble plus vaste et plus complexe – en refusant de prendre en compte les servomécanismes qui la relie à d'autres niveaux d'organisation (1). Or refuser la dimension biologique des phénomènes sociaux c'est refuser tout ensemble deux perspectives : l'influence du biologique sur le social mais aussi l'influence du social sur le biologique.

(1) Cette recherche des liaisons des niveaux d'organisation est menée par JACOB, KOESTLER ou GRASSE par exemple. Ce dernier parle de déterminisme caténaire car « tout système matériel constituant un être vivant est soumis à plusieurs chaînes causales où le maillon antécédent détermine le maillon suivant » (Homme en accusation op. Cité, p.111). F. ENGELS, quant à lui, voyait dans la dialectique l'instrument théorique permettant d'envisager l'articulation – intégration des niveaux d'organisation d'une structure complexe. Selon lui, « C'est la dialectique qui est aujourd'hui la forme de pensée la plus importante pour la science de la nature, puisqu'elle est seule à offrir l'élément d'analogie et, par suite, la méthode d'explication pour les processus évolutifs qu'on rencontre dans la nature, pour les liaisons d'ensemble, pour les passages d'un domaine de recherche à l'autre. » Texte cité in METZGER J., Pour la science, Ed. Sociales, 1974, p, 106.

Or, cette dernière, curieusement, a toujours été postulée : par Locke et Rousseau d'abord, par l'ensemble du courant environnementaliste. Ce qui, en soi, aurait déjà dû suffire pour justifier l'étude des rapports entre le social et le biologique sinon l'inverse.

En fait il semble que deux dimensions se trouvent confondues dans la critique du réductionnisme : la dimension épistémologique où celui-ci apparaît comme le préalable méthodologique à la compréhension d'un phénomène (1), et la dimension « philosophique » (Rose) ou idéologique qui résulte de la transcription explicative des lois des phénomènes observés d'un niveau d'organisation à un autre. Ainsi, au plan idéologique, de même qu'expliquer les processus sociaux par la seule finalité reproductrice des gènes constitue une forme extrême de réductionnisme, de même, assimiler systématiquement le biologisme à la défense de l'ordre établi relève d'un réductionnisme inhibiteur de la connaissance et de l'action. D'où l'analyse communément partagée qui dispense de s'interroger plus avant et d'affiner l'analyse : « Dans la période actuelle de crise sociale, où les idéologies les plus traditionnelles de légitimation du capitalisme ont été dénoncées et affaiblies voire détruites, le rôle du biologisme est de « prouver encore que le capitalisme et l'impérialisme dérivent d'une agressivité innée de l'homme, que toute l'expérience humaine peut être réduite en catégories de stimulus et de réponses, de récompenses et de punitions, et que le succès ou l'échec d'individus dans une société de compétition, leur capacité à se révolter contre l'État, est le résultat d'un défaut de la chimie ou de la structure de leur cerveau. Cette « preuve » justifie l'oppression et, en opposant à leurs luttes la rationalité scientifique, dévalue, divise et démoralise les opprimés » (2).

(1) Sur ce point Cl. BERNARD précisait : « Il faut donc bien savoir que, si l'on décompose l'organisme vivant en isolant ses diverses parties, ce n'est que pour la facilité de l'analyse expérimentale et non point pour les concevoir séparément. » *Introduction à l'étude de la méthode expérimentale* 1865, Flammarion 1961, p.138.

(2) ROSE S, . et H., *op. Cité*, p.170.

La thèse est séduisante dans son homogénéité mais sur quelles conclusions s'arrêter ? Ce « rôle du biologisme » tiendrait-il donc à l'objet de cette science ? Ce qui contraindrait logiquement, pour mettre fin aux usages idéologiques, à l'arrêt des recherches ; mais reviendrait alors à nier par là-même leur caractère intrinsèquement idéologique. Où bien plutôt le biologisme ne serait-il pas interprétation – utilisation sociale-idéologique des données ? Auquel cas il conviendrait de connaître ces données, qui ne seraient pas par essence conservatrices, afin d'en extraire les éléments d'une contre-idéologie, d'un autre biologisme. Enfermer le biologisme dans un rôle d'idéologie conservatrice renforce la pratique idéologique dénoncée. La réponse idéologique fournie fait en effet obstacle à l'action sur et contre le biologisme alors même que le caractère principal d'une idéologie pratique est de fournir non pas seulement des arguments mais aussi et surtout des instruments d'action à l'idéologie dominante. Nos auteurs, d'ailleurs le reconnaissent : « Ceci est la force du biologisme : l'idéologie sur le terrain des sciences de la nature de fait peut produire d'efficaces technologies d'oppression » (1)... mais aussi d'efficaces technologies ressenties comme thérapeutiques ou libératrices par les individus... ce que négligent les auteurs. Or Habermas a bien démontré qu'on ne combat pas avec efficacité la rationalité scientifique à coups d'arguments idéologiques mais que les ruptures de forces proviennent de ses échecs.

(1) ROSE S. et H., *op. Cit.* p.171.

Répéter inlassablement le même discours à-prioriste n'entrave nullement la marche de la science et revient objectivement à espérer la fin du biologisme des échecs de la biologie. Dénoncer la dimension idéologique de l'argument tiré de la rationalité scientifique ne doit pas abuser au point de faire oublier que cette critique idéologique ne bénéficie quant à elle d'aucune rationalité scientifique, condamnée par là à peser de peu de poids face aux apports de la science. S. et H. Rose en sont d'ailleurs conscients. Citant Horkheïmer (« le rejet philosophique de la science est un soulagement pour la vie privée, mais, pour la société, un mensonge ») ils finissent par admettre que « le fait est qu'en dépit du terrain perdu par la science devant l'idéologie, particulièrement dans l'aire cruciale de la

neurobiologie, abandonner la science avec le scientisme est à coup sûr courir à la défaite ; c'est une façon d'assurer la consolidation du système même qui produit le biologisme (...). Il est urgent de confronter simultanément le biologisme à la biologie, le scientisme à la science, l'idéologie au marxisme, pour combattre l'ennemi commun » (1). D'où la nécessité préalable de connaître les données biologiques pour parer au monopole scientifique de leur interprétation. On sait que pour Laborit seule la connaissance permet la maîtrise alors que la méconnaissance permet, quant à elle, la domination. P. Kourilsky, généticien, note avec justesse « que le racisme et l'exploitation abusive politique des données de la génétique reposent sur la méconnaissance et trouvent leur résonance dans l'ignorance. L'ignorance en biologie n'est ni innocente ni neutre car le savoir biologique est en mesure de façonner attitudes, perceptions et jugements » (2). « On parle beaucoup de « pouvoir scientifique ». N'est-il pas largement fondé sur une sacralisation de l'ignorance ? » (3). Et de fait cette ignorance est doublement sacralisée. Dans les sciences humaines qui refusent le contact avec la biologie et dont les chercheurs demeureraient, selon l'expression de Michel Serres, des « cultivés ignorants » et dans les sciences exactes où les chercheurs n'ont aucune formation sociologique, condamnées à demeurer des « instruits incultes », « Tout se passe comme si il s'agissait là d'une politique consciente de la part des pouvoirs » suggère M. Serres (4). Sans doute la formation disciplinaire cloisonnée n'est-elle pas innocente mais même la vulgarisation scientifique pour enfants véhicule le modèle du pouvoir scientifique. F. Balibar et J.P. Maury concluent de l'étude qu'ils effectuent sur ce thème que, loin de contribuer à l'ouverture d'esprit des jeunes, elle tend à « apprendre à l'enfant la docilité devant l'expert, le technocrate, celui qui sait » (5).

(1) ROSE S. et H., *op. Cit.* p.184-185.

(2) KOURILSKY P. in *Le Monde de la médecine* 07.01.1981, p.15.

(3) *Ibid*,

(4) SERRES M., *La culture seul avenir de la science. Science et avenir*, Septembre 1981, p.97 et s.

(5) BALIBAR F. MAURY J.P., *La vulgarisation scientifique pour enfants. La recherche* février 1980, p.223 et s.

La nécessité pour chacun de s'ouvrir aux perspectives et aux données fournies par d'autres disciplines semble revêtir aujourd'hui un caractère impératif. Dans un monde où « la science est devenue l'infratexture des infrastructures » (1), où la politique, selon A. Gehlen, ne maîtrise plus un processus qui a échappé à son contrôle et se replie sur une attitude foncièrement conservatrice, l'argument à-prioriste d'idéologisme scientifique, est un argument conservateur dissimulant sous le voile pudique de l'idéologie, les sources du pouvoir et les moyens de sa croissance. Condamner la rationalité scientifique, qui ne tient sa dimension idéologique que de son opérationnalité, sur la base d'arguments critiques de cette opérationnalité reconnue, c'est ne pas même fournir des arguments critiques, mais seulement exprimer un jugement de valeur, voire un dépit personnel.

(1) MORIN E, , *Introduction à une politique de l'homme*, Seuil 1969, p.41.

La biologie, comme la sociologie, comme la psychologie... connaît aussi ses « ingénieurs sociaux ». Elle fournit une gamme de techniques aux pouvoirs qui en sont demandeurs et déterminent leurs destinations. C'est donc autour des problèmes d'appropriation et d'utilisation de ces techniques que pourrait s'articuler le conflit social et non pas seulement sur la banale et hâtive dénonciation du caractère idéologique de la biologie.

La critique de réductionnisme s'appliquerait alors tout autant à la réduction idéologique qui consiste à unifier des écoles ou des disciplines dans le même projet conservateur, à dissimuler toutes les différences significatives, à gommer toutes les aspérités s'opposant au brillant de la thèse.

Dans sa dimension épistémologique l'argument de réductionnisme avancé contre les analyses d'Henri Laborit s'accorde mal, ainsi qu'on le verra, avec la place déterminante qu'il accorde aux phénomènes socio-culturels dans l'évolution individuelle. Dans sa dimension idéologique, elle s'applique mal à l'ambition politique de Laborit qui ne pourrait être réduite au renforcement de l'ordre établi. En réalité, la critique confond souvent dans le même élan la conception du monde propre à chaque scientifique et

la philosophie spontanée des savants, constituée d'un certain nombre de paradigmes généralement partagés par le milieu scientifique.

3. LA PHILOSOPHIE SPONTANÉE DES SAVANTS

La croissance quantitative des personnels scientifiques (1) accompagnée du développement des conflits sociaux internes à la science, le rôle économique aujourd'hui déterminant de la science comme force productive directe, l'ascension au rang d'idéologie de la rationalité scientifique et technique constituent les principaux facteurs concourant à l'ascension de la science sur la scène politico-idéologique.

(1) On estime généralement que 80 à 90 % du nombre total des scientifiques ayant jamais existé seraient actuellement employés dans les institutions de recherche.

Qu'on assiste simultanément à un déclin des grandes idéologies ou qu'au contraire celles-ci se maintiennent voire s'exacerbent, cela n'affecte qu'indirectement l'existence indéniable d'un phénomène de prise de parole – sinon de pouvoir – de la part du monde scientifique travaillé de conflits internes. Les scientifiques et les experts sollicités par les pouvoirs fournissent les arguments d'une nouvelle légitimité, d'une nouvelle rationalité politique qui, du gouvernement des hommes, glisserait aujourd'hui, en ayant les moyens, au seul gouvernement des choses. Leur rôle politique grandissant depuis la seconde guerre mondiale les place en position de force pour proposer leurs propres objectifs, énoncer leur philosophie, chercher dans le public le soutien nécessaire à la promotion de leurs intérêts spécifiques en donnant de la science et du monde scientifique une image parfois éloignée de la réalité du travail des laboratoires. La « montée des périls », l'exacerbation des tensions, la perdurance de la crise économique, exigent que des solutions nouvelles soient sinon trouvées du moins proposées : solutions attendues de la science à la crise alimentaire, aux problèmes de l'énergie, à « l'explosion démographique », aux maladies de civilisation etc.... Pour L. Althusser, « la « crise » agissant comme un

« révélateur » montre clairement ce qui, dans le cours du quotidien sans crise des sciences, demeure caché, méconnu et inavoué. À savoir qu'effectivement, en tout scientifique, il est un philosophe qui sommeille, ce qui peut se dire autrement : tout scientifique est affecté d'une idéologie ou d'une philosophie scientifique que nous proposons d'appeler d'un terme conventionnel : philosophie spontanée des savants ou, en abrégé, du sigle P.S.S. (...). Nous entendons ce terme (P.S.S.) dans un sens strict et limité. Par P.S.S. nous entendons non pas l'ensemble des idées que les savants ont sur le monde (c'est-à-dire leur « conception du monde ») mais seulement les idées qu'ils ont du monde, mais seulement les idées qu'ils ont dans la tête (conscientes ou non) qui concernent leur pratique scientifique et la science » (1). La philosophie spontanée de H. Laborit n'est pas seulement « dans sa tête », elle est développée dans plusieurs de ses ouvrages, sous la catégorie de l'éthique de la connaissance, des rapports qu'elle entretient avec la liberté, la science et la sagesse.

(1) ALTHUSSER L., *Philosophie et philosophie spontanée des savants* 1967, Maspéro 1974, p.76 et 190.

a. CONNAISSANCE ET LIBERTÉ

Développée notamment par J. Monod, l'éthique de la connaissance est partagée par nombre de scientifiques dont Laborit. « pour moi, écrit-il, le rôle essentiel de l'Homme est la connaissance » (B.S. 128). Celle-ci est le préalable nécessaire à toute action, du moins à l'action consciente et reproductible, « Ce n'est qu'après que, par son travail, il changera le milieu suivant une structure imaginée par lui et favorable à sa survie, Il n'est pas vrai que « le travail constitue l'essence de l'homme » « (H.I. 42). La connaissance seule permet la mise à jour des lois qui gouvernent un phénomène et, par là, rend possible leur maîtrise. Les lois de la gravitation découvertes par Newton, la découverte des structures moléculaires de l'atome, n'ont rien changé aux phénomènes mais nous ont permis de les maîtriser et de nous affranchir en partie de leurs déterminismes rigides. Cette activité de connaissance est le propre de l'homme qui, non seulement explore son milieu, ce que font nombre d'espèces animales, mais surtout le

transforme. L'histoire de l'homme est avant tout l'histoire de la transformation de ses relations au milieu. Dès la taille du choper le plus rudimentaire à nos yeux, l'homme faisait activité scientifique en ce que son travail résultait de l'établissement de liens, de causalité entre plusieurs phénomènes distincts et distants, dans le temps comme dans l'espace, anticipant ainsi l'action. Ce faisant il ajoutait de l'information au milieu ambiant et la transmettait. La découverte de lois causales, leur utilisation consciente étaient le premier pas sur la voie de la libération à l'égard des déterminismes aveugles. Le renseignant sur le monde, la connaissance le renseignait sur lui-même. Pour Laborit, la connaissance est consubstantielle à la notion de liberté, « indépendance très relative que l'homme peut acquérir en découvrant, partiellement et progressivement, les lois du déterminisme universel » (N.G. 165). Chaque connaissance supplémentaire nous fait découvrir des déterminismes insoupçonnés et accroît notre liberté d'action même si, par nature, le « savoir blesse » et paraît entamer notre liberté subjective. Aujourd'hui comme avant la connaissance constitue le principal vecteur de la liberté. « En réalité, ce que l'on peut appeler « liberté », si vraiment nous tenons à conserver ce terme, c'est l'indépendance très relative que l'homme peut acquérir, en découvrant, partiellement et progressivement, les lois du déterminisme universel. Il est alors capable, mais seulement alors, d'imaginer un moyen d'utiliser ces lois au mieux de sa survie, ce qui le fait pénétrer dans un autre déterminisme, d'un autre niveau d'organisation qu'il ignorait encore » (EL.F. 91). Parce que les méthodes de connaissance se sont transmises en s'affinant, que la croissance des découvertes est d'ordre exponentiel que la liberté peut gagner toujours plus de terrain. Cette connaissance est en elle-même une éthique car elle permet le plein épanouissement des facultés humaines, elle est domination compréhensive de l'univers et non exploitation de l'homme, révèle le pouvoir de la nature sur l'homme et désormais de l'homme sur l'homme. Elle l'ouvre sur un monde élargi aux dimensions de l'espèce, lui permet de saisir son unité complexe et diverse et tend, sur le principe d'universalité, à abattre les barrières langagières élaborées en vue de la protection de structures fermées. Elle représente la source informationnelle, le servomécanisme rendant envisageable l'émergence d'une nouvelle finalité fonctionnelle, finalité élargie à l'espèce.

Ainsi, selon Laborit, la connaissance est l'activité fondamentale de l'homme. Elle n'est pas nécessairement scientifique : les hommes n'ont pas attendu la formulation mathématique, chimique ou physique des phénomènes pour les comprendre et les utiliser. Mais la formulation et l'appréhension scientifiques des phénomènes relèvent d'une connaissance plus sûre, moins intuitive. Dans l'état actuel de développement des connaissances, la science constitue le lien privilégié d'approfondissement et de production des connaissances.

b. SCIENCE ET CONNAISSANCE

Si pour Laborit l'action consciente ne se conçoit guère sans connaissance préalable, la production des connaissances nouvelles, leur enrichissement, est le fait d'un nombre restreint d'individus. Parce que la division du travail ne permettait jusque-là qu'à un faible nombre d'individus d'accéder à l'ensemble des connaissances acquises mais aussi parce qu'avant cette « concentration du talent » (Marx), la découverte était anonyme, résultat de la réflexion individuelle ou collective de l'homme polytechnicien. Dans les sociétés historiques ce sont les « découvreurs » « ceux dont la motivation est la recherche scientifique » qui innovent véritablement, qui révolutionnent les modes de pensée, qui sont à l'origine des ruptures épistémologiques. Par nature ils seraient en opposition avec le système dominant, aussi bien idéologique que scientifique. C'est pourquoi ils en sont généralement exclus (1). Cela tient à ce que les découvreurs ne sont pas motivés par la recherche de la dominance et l'ascension hiérarchique ce qui les rend disponibles à la découverte de nouvelles lois. « Le créateur doit donc trouver une motivation en dehors des hiérarchies de la société où il vit car la création affirme une structure nouvelle, non conforme, anxiogène. Elle ne peut donc être immédiatement admise par le groupe humain, la société de l'époque où elle est exprimée. Elle est contraire aux hiérarchies qui établissent les dominances sur un acquis accepté, conforme, non anxiogène, utile au maintien de la structure du groupe. D'autre part, puisque la création n'est possible qu'en dehors des hiérarchies, lorsqu'elle surgit, tout le monde hiérarchique qui constitue

l'armature inébranlable des comportements humains en société se trouve ébranlé. Qu'elle puisse exister sans être accompagnée des innombrables étiquettes, des « titres » dont se glorifient les dominants, montre que ces titres ne font que récompenser le conformisme et non la créativité. La créativité peut donc difficilement se satisfaire des hiérarchies qui la rejettent et inversement les hiérarchies favorisent le conformisme et non la création ». (NG 315).

(1) « *Tous les grands découvreurs d'idées neuves ont été inconnus ou rejetés par leurs contemporains* » (H.I. 61) « *Ce sont pourtant ces individus qui n'existent comme tels que par l'antagonisme qu'ils personnifient avec les idéologies dominantes, qui font peut être progresser l'Humanité, contre son gré le plus souvent, à retardement toujours. Quel rôle est moins « individuel » que celui de faire évoluer l'ensemble des hommes ?* » (H.I. 55).

Ainsi les découvreurs jalonnent l'histoire de la connaissance en révélant au monde des structures jusque-là inconnues. Ils rendent l'univers signifiant, comblant le déficit informationnel des hommes. « Si les connaissances de l'Homme à travers les siècles se sont enrichies pour déboucher sur notre monde moderne c'est bien que le message s'est complexifié depuis les origines. Cela nous le devons à quelques hommes qui ont ajouté à ce que leur avaient donné les autres, une part sortie d'eux-mêmes, et que le message ne contenait pas avant eux. Les autres sont morts, bien morts, alors qu'eux vivent encore en nous, souvent inconnus mais présents (...). Ne sont-ils pas les seuls en réalité à pouvoir assumer pleinement le nom d'« Homme » ? » (EL.F 101-102). Conception austère, voire élitiste et dont Laborit semble oublier qu'elle a pu – et peut encore – sous des formules variées, justifier de nombreuses formes d'oppression à l'heure du « racisme de l'intelligence » (P. Bourdieu) et de l'imagination créatrice. Avancer que « l'individu dans ces conditions commence peut-être au moment où sort de son imagination une structure originale du monde qui n'a pas encore été conçue » (H.I. 55) revient à exiger beaucoup de l'individu et néglige des dimensions de la vie humaine qui ne peuvent toutes se ramener à la connaissance. De plus si la découverte de structures, la création d'informations présente une indéniable spécificité par rapport au

travail non créatif, cela n'autorise nullement à rejeter les travailleurs non intellectuels hors de l'humanité. Sans doute Laborit met-il l'accent sur le fait que chacun est également doté de possibilités créatrices et imaginatives mises à profit ou inhibées par le milieu social mais sa valorisation des « découvreurs » lui fait négliger l'activité imaginative et créatrice quotidienne, permanente et diffuse qui, sans provoquer de ruptures épistémologiques, participe aussi à l'évolution des connaissances et des savoir-faire. Selon cette conception Marx, au point de vue de la connaissance, a fait plus pour l'humanité que tous ses épigones réunis et Einstein bien autre chose que nombre de physiciens. Non motivés par la domination hiérarchique, souvent exclus, les découvreurs n'auraient, en conséquence, aucun pouvoir coercitif ce qui implique que la validité de leur découverte ne se mesure pas à leur position hiérarchique dans un système de recherche et à l'autorité institutionnelle de leur discours. « Peut-on dire que Galilée en disant en aparté « et pourtant elle tourne » possédait un pouvoir ? Le pouvoir n'était-il pas entre les mains du tribunal qui venait de l'obliger sous la menace d'émettre une opinion plus conforme aux préjugés du moment ? (...) Le créateur peut-il réellement bénéficier d'un pouvoir, puisque, transformant les structures sociales ou conceptuelles, il ne pourra jamais bénéficier des moyens de coercition dont bénéficiera l'individu conforme, inscrit dans un système hiérarchique qu'il a respecté et qui le gratifie en lui permettant par exemple de décider, en jugeant de leur conformisme, de l'évolution hiérarchique de ceux qui vont lui succéder à l'intérieur de sa discipline ? Le créateur ne fait que fournir des informations nouvelles, il n'a pas de moyens de coercition pour les faire accepter ». (N.G. 192-193). Les exemples de « découvreurs » que donne Laborit sont tous puisés dans des époques antérieures, Einstein seul étant de ce siècle. Il semble donc que, pour Laborit, s'il est aujourd'hui préférable d'appartenir au monde scientifique pour découvrir de nouvelles structures, celui-ci fasse obstacle, de par son organisation hiérarchique, à la pensée créatrice. En conséquence, parmi les scientifiques on dénombre beaucoup plus d'observateurs que de créateurs, « Le scientifique peut rechercher des faits nouveaux. C'est en général facile parce que, justement, le nombre de ce que nous appelons « des faits » dans l'univers est infini. Mais ce n'est pas là, à notre avis, faire réellement œuvre scientifique, mais plutôt d'observation. Un des malheurs de la science contemporaine est que les

moyens d'observations s'accroissant en nombre et en efficacité, beaucoup de chercheurs passent leur vie à observer, mais que bien peu relient les faits par eux observés aux autres faits. Bien peu aboutissent à la découverte de structures, découvertes qui demeurent cependant la seule dignité du savant » (B.S 133-134). Ainsi, si la science en tant que méthode constitue un mode d'accès privilégié à la connaissance, son évolution récente la condamne à la parcellisation, à la segmentarisation. La distribution des crédits de recherche se fait de maître à élève sous condition pour ce dernier de s'inscrire dans une école de pensée, d'accepter « suffisamment longtemps de courber l'échine, de cirer des bottes, d'abdiquer sa personnalité, d'être improductif, de répéter ce que d'autres ont dit, de citer en référence un prétendu maître... » (B.S 144). Les sommets de la bureaucratie scientifique collaborent étroitement avec le pouvoir politique et contribuent pour leur part à l'exploitation politique d'une science, neutre par nature. C'est là un thème très généralement répandu chez les scientifiques (Russel, Jacob, Monod, Bernard, Grassé, Szent-Györgyi...). Alors que les découvertes scientifiques n'auraient jamais été motivées par un besoin d'expansion économique ou militaire, alors que la recherche pour la recherche transcenderait les frontières (1) et concernerait l'espèce dans son ensemble, « immédiatement ces découvertes ont été exploitées par les groupes humains dans un but de dominance soit mercantile, économique, soit militaire, celles-ci appuyant celles-là. L'industrie pharmaceutique comme l'industrie de guerre ne sont motivées que par la dominance, du fait qu'elles sont inscrites dans une information structure nationale ou monopoliste » (N.G 204-205) (2). D'où la distinction fondamentale entre la science et la technique : « la première étant connaissance et la seconde utilisation de cette connaissance pour la confection de marchandises, l'accroissement des échanges de produits manufacturés et du profit » (H.V. 101). Cette distinction recouvre en partie celle de la science fondamentale et de la science appliquée. La première postule l'universalité des phénomènes. Par là elle ne connaît pas de frontières : La loi de la gravitation s'applique aussi bien à Moscou qu'à Paris ou New-York, aujourd'hui comme hier. La seconde relève des impératifs nationaux et met en œuvre, selon une volonté nationale déterminée, les principes universels dégagés par la science fondamentale. Sur cette distinction s'élaborent les prémices d'une éthique de la connaissance débouchant sur la sagesse.

(1) Elle transcenderait par nature les frontières internes et internationale :.. Au plan interne LABORIT peut ainsi affirmer que « la science n'est ni bourgeoise ni prolétarienne, mais il est certain que la bourgeoisie en a écarté le prolétariat» ». (H.I. 31-32). Au plan international il relève « l'incohérence qui grandit parallèlement entre une culture entièrement élaborée par des groupes sociaux parcellaires et érigée en réalité intangible et les découvertes scientifiques dont l'universalité fait la force » (H.V. 86).

(2) J. ROSTAND, avant d'autres, dénonçait la recherche scientifique orientée vers les intérêts égoïstes des nations au détriment de l'intérêt général de l'espèce : « L'invention de la bombe atomique nous aura fait voir, du moins, ce que peut la recherche quand elle est mise en demeure. Les problèmes du cancer et de la tuberculose ne tarderaient guère davantage à être résolus s'il y avait pour un pays nécessité de les résoudre. Mais ils ont contre eux de n'intéresser que l'humanité entière » ROSTAND J. *Pensées d'un biologiste* Ed. Stock 1978, p.140. Dans le chapitre 8 de son ouvrage « *Le militarisme scientifique ou le génie de la recherche* G. Waysand rapporte les chiffres suivants concernant le budget de recherche américain pour 1969. Alors que le total des recherches militaires (8261 millions \$) spatiales (4575 millions de \$) et atomiques (1745 millions de \$) atteint 14601 millions de dollars, le poste santé, bien-être et enseignement se voit affectés 1310 millions de dollars soit plus de 11 fois moins. WAVSAND G. *La contre révolution scientifique ou le crépuscule des chercheurs*. Anthropos 1974, *Le troisième rapport au Club de Rome « Nord-Sud ; du défi au dialogue»* Sned/Dunod 1978, rapporte que « près d'un demi million de savants et d'ingénieurs – pratiquement la moitié du potentiel technologique et scientifique du monde – consacrent leurs capacités à la recherche militaire et au perfectionnement des armes » op. Cit. p.21.

c. CONNAISSANCE ET SAGESSE

La « philosophie naturelle » de la science qui relierait connaissance et sagesse est présente chez nombre de scientifiques. Scientisme euphémisé

dans l'éthique de la connaissance dont J. Monod s'est fait l'ardent promoteur : « la connaissance vraie ignore les valeurs mais il faut pour la fonder un jugement ou plutôt un axiome de valeur. Il est évident que de poser le postulat d'objectivité comme condition de la connaissance vraie constitue un choix éthique et non un jugement de connaissance puisque, selon le postulat lui-même, il ne pouvait y avoir de connaissance « vraie » antérieurement à ce choix arbitral. Le postulat d'objectivité, pour établir la norme de la connaissance, définit une valeur qui est la connaissance objective elle-même. Accepter le postulat d'objectivité, c'est donc énoncer la proposition de base d'une éthique : l'éthique de la connaissance » (1).

(1) *MONOD J., op. Cité p.220.*

Là où Laborit relevait une opposition entre la science, universelle, et les cultures, enfermantes, Monod déplore une contradiction mortelle. Les sociétés modernes « doivent leur puissance matérielle à cette éthique fondatrice de la connaissance et leur faiblesse morale aux systèmes de valeurs ruinés par la connaissance elle-même, auxquels elles tentent encore de se référer. Cette contradiction est mortelle. C'est elle qui creuse le gouffre que nous voyons s'ouvrir sous nos pas. L'éthique de la connaissance créatrice du monde moderne, est la seule compatible avec lui, la seule capable, une fois comprise et acceptée, de guider son évolution » (1). Chez Monod, comme chez Laborit et la plupart des scientifiques qui publient, il est important de distinguer la science qui est « la valeur suprême et la plus grande création de l'humanité » (2) des « fruits techniques » qu'on peut en tirer. « C'est l'éthique d'une société socialiste » (3), « la source de vérité et l'inspiration morale d'un humanisme socialiste réellement scientifique » (4), humanisme scientifique qu'appelle aussi de ses vœux Laborit. Mais l'éthique de la connaissance de Monod, qu'il reconnaît être une ascèse, est plus désincarnée que celle de Laborit qui s'adresse à chaque homme, alors que la première concerne l'humanité plus que l'homme, la noosphère plus que l'espèce. « Le seul but, la valeur suprême, le « souverain lien » dans l'éthique de la connaissance, ce n'est pas avouons le, le bonheur de l'humanité, moins encore sa puissance temporelle ou son confort ni même le « connais-toi toi-même » socratique, c'est la connaissance objective elle-même » (5). Cette éthique conduit à

assimiler science et sagesse et à faire de cette dernière l'horizon scientifique (6).

(1) MONOD J. *op. Cité p.221. Dans le même sens par exemple : « la valeur principale que la Science peut nous offrir pour la solution pratique de nos problèmes est la méthode qui a créé la Science elle-même ».* SZENT GYORGYI, *op. Cité p.100.*

(2) MONOD J., *La science, valeur suprême de l'homme. Revue Raison présente n°5, 1968, p.11 à 19, p.17.*

(3) MONOD J. *Loc. Cité p.17*

(4) MONOD J., *op. Cité, p.224.*

(5) MONOD J., *Leçon inaugurale au Collège de France cité par L. ALTHUSSER, op. Cité p.152-153.*

(6) *Dans le même sens, et parmi d'autres, J.M.R. DELGADO relève l'écart croissant entre l'expansion du progrès technologique et la stagnation de la sagesse et soutient que « si la science procure la connaissance, la société sera en mesure de manifester la sagesse » DELGADO J.M.R., op. Cité, p.27.*

Le postulat d'objectivité, transformé, par dissociation de la science et de ses fruits techniques, en postulat de neutralité, glisse à celui de moralité. « Nous croyons d'une foi impérieuse et inébranlable, affirme J.R. Oppenheimer, que la science est bonne en soi » (1). De même, aux dires de J. Salk, la science permet à l'homme d'atteindre à une philosophie inclusive l'intégrant à la « sagesse de la Nature » (2). Ce credo, très largement partagé par le monde scientifique qui en diffuse les éléments dans le public, pour souffrir aujourd'hui de larges critiques, ainsi qu'on le verra, s'accompagne, comme de son ombre, d'un autre credo selon lequel la science vivrait sous la coupe du pouvoir politique. Les malheurs de l'humanité résulteraient alors de ce « détournement de pouvoir » (3). « Le mal qu'a fait la science à travers des hommes qui n'étaient pas de science (4) confirme bien que « les catastrophes de l'histoire sont le fait moins des scientifiques que des prêtres et des hommes politiques.(...) Car ce ne sont pas les idées de la science qui engendrent les passions. Ce sont les passions

qui utilisent la science pour soutenir leur cause » (5). Ou encore « malgré certaines affirmations, ce n'est pas la science qui détermine la politique mais la politique qui déforme la science et en mésuse pour y trouver justification et alibi » (6).

(1) OPPENHEIMER J.R., *La science et le bon sens*. Gallimard 1955, p.145.

(2) Pour J. SALK, « La science est capable non seulement de fournir des remèdes par l'application du progrès technologique mais encore de donner à l'Homme une méthode pour se considérer du point de vue de la « sagesse de la Nature. Ainsi la « sagesse de l'Homme » (...) pourrait être accrue, par les contributions de la science à la connaissance qu'à l'Homme de lui-même et de l'Univers qui l'entoure » SALK J., *op. Cité*, p.6.

(3) Ce détournement de pouvoir est parfois si vivement ressenti que certains scientifiques conseillent de mentir aux pouvoirs sur la nature de leurs besoins et de leurs recherches et d'effectuer en secret, les recherches qui leur paraissent plus importantes. (cf. par ex. HAMBURGER, *La puissance et la fragilité J'ai lu* 1972, p.64 et s.). Certains savent que leur rôle d'apaisement des angoisses du public dissimule la réalité à venir de telle sorte qu'en matière de manipulations génétiques et dans l'état actuel des rapports entre la science et le pouvoir, « la sagesse c'est de prévoir le pire » GRASSE, *Homme en accusation*, *op. Cité*, p.302.

(4) ROSTAND J., *Inquiétudes d'un biologiste*, Stock 1967, p.64.

(5) JACOB F., *Le jeu des possibles*, Fayard 1982, p.12,

(6) JACOB F., *Faire de l'avenir*. *Nouvel observateur*, 24 oct. 1981, p.132.

De tout cela il ressort l'image de la science que cherchent à diffuser dans le public certains scientifiques jouissant d'une situation de prestige leur conférant l'autorité de la parole légitime. Szent-Györgyi en donne l'illustration archétypique : « L'esprit de la science, écrit ce prix Nobel, est celui de la bonne volonté, du respect mutuel, et de la solidarité humaine. La cause en est que la Science n'est pas l'œuvre d'une seule Nation ou d'une seule race mais la propriété commune de l'Homme, ayant été créée par des

gens des descendance et des origines les plus différentes. Les scientifiques ne forment qu'une seule communauté qui ne connaît pas de frontière ni dans le temps, ni dans l'espace. Bien que je vive dans une communauté donnée, en un certain sens, Newton, Pasteur et Bach sont mes compagnons de tous les jours. Tout scientifique m'est plus proche que mon propre laitier et comme la conférence de Pügwash l'a mis en évidence, nous-autres scientifiques pouvons examiner les problèmes qui nous intéressent de façon pacifique, même si les gouvernements aimeraient à nous voir séparés en ennemis » (1).

Cette distance sociale des scientifiques à « leur laitier » et leur distance de plus en plus grande à l'utilisation socio-politique de leurs recherches, ont fourni des arguments aux critiques de la pratique scientifique. Simultanément, parce que la critique prenait parfois des aspects radicaux, remettant en cause la science elle-même, le discours scientifique s'en est renforcé par distanciation croissante à l'égard du politique. En effet, les éléments du discours rapporté sont à la fois à usage interne et à usage externe. À usage externe parce que, pour le public, et l'évolution des opinions en ce sens est récente (2), la science c'est aussi, quoi qu'on en dise, la bombe atomique, les défoliants, la bombe à neutrons... c'est-à-dire le progrès des moyens de destruction. Et encore parce que, à la recherche de crédits, la science a besoin de crédit. À usage interne par ailleurs car nombre de scientifiques sont pris de doute et car la critique de la science est d'abord et surtout une critique d'origine interne.

(1) *Szent-György I.A., op. Cité, p.100.*

(2) *Pour l'exemple français cf. BON F. BOY D., Les Français et la science. La Recherche mars 81, p.344-352.*

En effet, les différents mouvements critiques sont avant tout composés de scientifiques : en France le mouvement « Survivre » (1970), Labo-contestation (1970), la revue *Impascience* (1975) par exemple, l'important mouvement américain *Science for the People*, *Lasitoc*, mouvement d'implantation européenne, ou encore la *British Society for Social Responsibility in Science*, le *Mouvement Universel pour la Responsabilité Scientifique*, organisent la réflexion et la critique dans le domaine

scientifique (1). N'étant pas ici le lieu d'une analyse détaillée de ces différents courants, on évoquera cependant les principales critiques internes et externes de la science qui entachent quelque peu l'image de la science évoquée jusque-là.

(1) *Pour plus de détails on pourra par exemple se reporter à : SAMOILOVICH F., Idéologie et contestation dans la science. RISS 1975, n°4, p.752-769, FULLER W. et al. Responsabilité biologique 1970, HERMANN 1974, ainsi que JAUBERT À. Et LEVY-LEBLOND J.M. (Auto)critique de la science, Points 1975*

d. LA SCIENCE DÉMYTHIFIÉE

Une des critiques principales, qui tend à renverser l'argument de pillage de la science par le pouvoir, consiste à mettre en relation la science et la demande sociale. « Si la technique, (...) écrivait déjà Engels, dépend bien pour la plus grande part de l'état de la science, celle-ci dépend encore beaucoup plus de l'état et des besoins de la technique. Lorsque la société a un besoin technique, cela impulse plus la science que ne le feraient dix universités (...). Malheureusement (...) on a pris l'habitude d'écrire l'histoire des sciences comme si elles étaient tombées du ciel » (2).

(2) *ENGELS F, 25.01, 1894, in Lettres sur les sciences de la nature, p.126,*

Liées à la demande sociale c'est-à-dire d'abord liées, aujourd'hui, à la demande du « complexe militaro-industriel » (Eisenhower, Mills), les rapports s'instaurent toujours plus étroitement entre la science et l'industrie. Les liaisons entre la recherche scientifique et la demande militaire ont été évoqués par le biais de l'analyse du Club de Rome. Leur influence sur le développement de la recherche, non seulement appliquée, mais aussi fondamentale, est certaine : on rappellera seulement que la théorie cybernétique formulée par Wiener en 1948 résulte de ses travaux effectués pendant la guerre sur demande militaire d'un appareil de pointage automatique pour canons anti-aériens. Quant aux relations de la science et de l'industrie on évoquera l'exemple de la Cetus Corporation, première

grande firme américaine d'exploitation industrielle du génie génétique. Celle-ci compte dans son conseil d'administration deux prix Nobel (J. Lederberg et D.A. Glaser) ainsi que d'autres scientifiques de renommée internationale. « Aux festivités du 25e anniversaire de la National Science Foundation, le Dr Paul Chenea, vice-président de Général Motors, résuma avec franchise la fonction assumée par les scientifiques et les organismes scientifiques gouvernementaux : « La science et l'industrie ont toujours assumé leur rôle social main dans la main. Pour nous, dans l'industrie, le financement par la N.S.F. de la recherche scientifique et de la formation, dans un large éventail de disciplines, dans les universités et autres institutions du même type, est devenu vital » (1). De fait les liens sont parfois discrets mais solides entre la science et l'industrie (2).

(1) RIFKIN J., HOWARD T., *Les apprentis sorciers. Demain la biologie..*, Ramsy 1979, p.192-193.

(2) Dans leur ouvrage très documenté, RIFKIN et HOWARD, rapportent l'étude d'un universitaire américain selon lequel parmi les 78 scientifiques membres, entre 1957 et 1973, du comité de conseillers scientifiques auprès de la Présidence, 20 étaient officiellement employés dans le secteur industriel ou cumulaient leur emploi avec une charge universitaire, et deux tiers des 55 membres classés comme « purement universitaires » étaient en réalité directeurs ou conseillers de sociétés privées, *op. Cité*, p.190 et s.

Pourtant l'existence de telles relations ne suffit pas à démontrer que la demande industrielle détermine les orientations de la recherche et influe sensiblement sur le développement de la science. Le Pr Ben David, résumant les thèses soutenues en sociologie de la science, relève que celles concluant à la détermination sociale du développement scientifique, majoritaires dans les années 1930, ont été abandonnées, car non concluantes, depuis les années 1950. Selon lui les études les plus probantes relient le développement scientifique à l'état interne de développement d'une discipline ainsi qu'aux exigences internes à cette discipline. Les liens avec la demande sociale ainsi qu'avec les opinions politiques ou philosophiques personnelles des chercheurs, seraient à tel point indirects qu'ils peuvent, méthodologiquement, être négligés. Du recensement des études auquel il se livre, il ressort que ce que « peuvent faire (les

scientifiques) est déterminé par l'état d'avancement de la discipline et non par l'évolution des besoins de la société. Vouloir présenter des progrès de la connaissance scientifique comme une réponse aux exigences de la technologie et, finalement, à des besoins socio-économiques est donc aussi insoutenable que tenter de les relier systématiquement à des opinions philosophiques ou politiques » (1). L'auteur ne nie nullement le rôle d'impulsion que peut jouer la demande sociale ; mais celui-ci est indirect, dépendant du volume des crédits et des personnels affectés aux différents secteurs ; et encore une telle politique volontariste d'orientation du progrès des connaissances scientifiques n'implique nullement le développement théorique d'une discipline donnée ; elle ne constitue qu'un facteur matériel favorable. On retrouve chez les scientifiques cet argument, opposé à celui qu'employait déjà Rostand, notamment en matière de cancer ou d'énergie solaire, selon lequel l'apport financier massif serait d'une utilité marginale en une période où la compréhension théorique des problèmes fait encore défaut. Pour n'être certainement pas dénué de fondements, il est évident que cet argument permet aussi de justifier la non-affectation de crédits à des secteurs scientifiques dont le développement, à un moment donné et pour certaines structures, paraît indésirable. Si donc on peut admettre l'indétermination directe du développement théorique par la demande « sociale », il n'en demeure pas moins qu'étant réalisé un stade de développement théorique, l'orientation des recherches et en conséquence la nature des technologies attendues, dépendront pour une bonne part de l'affectation préférentielle des crédits budgétaires.

(1) *BEN-DAVID J., Introduction à la sociologie de la science RISS 1970, p.7 à 29, p.22.*

Si la nature des liens de dépendance réciproque entre le développement théorique interne à une discipline scientifique et la demande sociale est encore largement indéterminée, celle des liaisons entre la science et le pouvoir politique ne l'est guère plus. Les auteurs balancent entre la détermination des orientations et de l'utilisation des données scientifiques par le pouvoir politique (argument généralement avancé par les scientifiques), ou bien alors pour la détermination des options politiques

par les sommets de la bureaucratie scientifique et technocratique, d'autres enfin pour l'indétermination cruciale.

Pour Laborit, on l'a vu, la science est organisée sur un mode hiérarchique si contraignant qu'il découragerait toute tentative créatrice. La compétition hiérarchique affectant l'ensemble du système (1), y brime la recherche imaginative de sorte que l'obstacle principal à une science libre de contraintes extérieures à son objet ne serait pas tant politique, au sens des instances politiques, qu'interne. Les scientifiques appartenant aux sommets de la bureaucratie seraient ainsi partie prenante au pouvoir moderne de décision (2) à qui ils procureraient la légitimité idéologique de la rationalité et qui les en récompenserait en retour (3).

(1) Cette compétition se renforce, selon M. SERRES, d'un effet d' « entraînement mimétique. Si les chercheurs savaient cela, ils seraient délivrés. Même de la compétition. Ils penseraient au lieu de courir la timbale », . SERRES Loc, cité, p.100.

(2) C'est une perspective que partage G. BONNOT pour qui les orientations de recherche sont déterminées plus par les « sommets de la science » que par les instances politiques. « C'est la communauté scientifique elle-même qui, en fin de compte, répartit les crédits. Car elle seule est en mesure de faire la part du possible et du souhaitable. En ce domaine tout du moins, les ministres sont bien obligés d'écouter les experts » BONNOT G., La vie c'est autre chose : les hommes malades de la science Médiations Denoël, 1977, p.115.

(3) L'analyse de G. BURDEAU distinguant la liberté dont dispose le biologiste ou le physicien, des contraintes auxquelles se heurte le politologue pour être exacte quant à l'objet de recherches (en aval) ne l'est guère quant aux contraintes institutionnelles (en amont). Selon lui « le politologue se trouve quant à sa recherche, dans une situation beaucoup moins favorable que le biologiste, le physicien ou le chimiste. Ceux ci interrogent des faits réels (sic). Qu'ils fassent une découverte de quelque importance, ils pourront en établir objectivement l'intérêt. Leurs travaux s'imposent par eux-mêmes. Contre eux, les phénomènes dont ils ont percé le secret sont désarmés. Il n'en va pas de même pour les efforts du politologue ; leur audience est à la merci des réactions du milieu qu'ils étudient. Comme il n'est pas possible de prouver expérimentalement

*l'exactitude des analyses ni le bien-fondé des théories, celles-ci ont peu de chances de s'imposer si leurs conclusions heurtent le cercle de ceux qu'elles concernent. On comprend, dans ces conditions, que le chercheur hésite à s'attaquer à des problèmes dont le seul énoncé est vu d'un mauvais œil par l'establishment scientifique et politique. C'est là ce qui explique le caractère systématiquement anodin des sujets mis à l'ordre du jour des congrès, colloques ou séminaires de science politique, comme aussi le conformisme des discussions orientées de telle sorte qu'elles ne risquent pas de heurter les interdits. L'indigence des travaux qui en résultent afflige le politicologue naïf mais elle autorise les organisateurs à envisager l'avenir avec sérénité puisqu'elle les assure qu'ils pourront encore compter sur les subventions officielles, la présence de quelque vedette politique et les petits fours des municipalités. Il est vraisemblable que le biologiste adopterait une attitude analogue si l'intérêt reconnu à ses travaux dépendait de l'opinion des grenouilles qu'il dissèque » BURDEAU G., *La politique au pays... Op. Cité* p.200-201.*

« L'immense majorité des scientifiques sont tout à fait prêts à accepter leur rôle de prêtres et de grands-prêtres de la religion dominante d'aujourd'hui. Plus que n'importe qui, ils en sont imbus, et cela d'autant plus qu'ils sont plus haut situés dans la hiérarchie scientifique. Ils réagiront à toute attaque contre cette religion, ou d'un de ses dogmes, ou d'un de ses sous-produits, avec toute la violence émotionnelle d'une élite régnante aux privilèges menacés. Ils font partie intégrante des pouvoirs en place quels qu'ils soient, auxquels ils s'identifient intimement et qui tous s'appuient fortement sur leurs compétences technologiques et technocratiques » (1). Ainsi, face au discours de l'exploitation institutionnelle d'une science neutre, « immaculée de pouvoir », la réalité est autre. L'institution scientifique est certes isolée comme sur une île. Mais son isolement n'est pas celui que rendent nécessaire l'indépendance et la sérénité ; ce n'est que l'effet de sa solidarité avec les pouvoirs économiques et politiques, eux-mêmes coupés des réalités sociales conflictuelles.

(1) Rédaction de *SURVIVRE* 1971. *La nouvelle église universelle* in JAUBERT A., et LEVY-LEBLOND J.M., *op. Cité*, p.42.

L'institution scientifique n'est donc nullement le Tiers-interlocuteur, garant de la rectitude des décisions du politique ; sa dépendance vis-à-vis de ce dernier est telle, et sa connivence aussi, qu'elle apparaît bien plutôt comme son instrument et que l'île de la vérité, détachée de son socle social, dérive vers les eaux du pouvoir (1). Cette dérive laisse douter de l'horizon planétaire des savants et du désintéressement de leurs motivations. Illusion parmi les plus répandues, ou bien plutôt idéologie, la croyance selon laquelle la science travaille au bonheur de l'humanité est véhiculée par la suprême distinction science / technologie ou équivalamment science fondamentale / science appliquée. Aujourd'hui contestée, cette distinction demeure enracinée dans le discours scientifique. « pourquoi, s'interroge F. Samoilovich, la recherche fondamentale se maintient-elle ? Principalement pour deux raisons : parce qu'elle peut avoir, bien qu'à longue échéance, des possibilités d'application, ensuite parce que l'institution a besoin de se présenter comme chargée de transmettre l'universel comme source de légitimité » (2). En réalité l'universalité de la science à l'horizon de laquelle se situeraient les scientifiques dissimule la médiatisation de la science par les instances politiques et l'esprit « nationaliste » des scientifiques intégrés dans une institution nationale de recherche. « La science, en un sens, peut établir des paramètres universels ; mais cette universalité abstraite se médiatise toujours à travers ceux qui détiennent le pouvoir » (3). D'où les exhortations d'un certain nombre de scientifiques en faveur d'un gouvernement multinational de la science par les scientifiques eux-mêmes.

(1) DRUET P.P. KEMP P. THILL G., *Technologies et sociétés*. Galilée 1980, p.88-89.

(2) SAMOILOVICH F. *Idéologie et contestation dans la science* RISS, 1975, n°4, p.752 à 769.

(3) SAMOILOVICH F. *op . cité*

Comme on le voit aucune des thèses en présence, exploitation de la science par le pouvoir politique, maîtrise des scientifiques sur les instances politiques incompetentes, indétermination cruciale, n'est à ce jour en mesure de fournir des arguments décisifs. Là comme ailleurs des analyses

sectorielles apportent des éléments – souvent contradictoires – de réponse. Les paramètres institutionnels devraient probablement s'enrichir d'analyses en termes de réseaux et de pouvoir relationnels – plus délicates à mener que les seules analyses théoriques. Il est établi en attendant que l'universalité de la science fondamentale dissimule la nationalité de la science appliquée, avec d'autant plus d'efficacité que les tenants du discours universaliste y adhèrent de bonne foi, tout comme l'horizon universel des savants occulte leur insularité et parfois leur indifférence sociales. F. Engels notait dès 1890 que les scientifiques « appartiennent (...) à des sphères particulières de la division du travail et ils s'imaginent qu'ils travaillent sur un terrain indépendant. Et dans la mesure où ils constituent un groupe autonome au sein de la division sociale du travail, leurs productions, y compris leurs erreurs, ont en retour une influence sur tout le développement social, et même sur le développement économique » (1). Ce « groupe autonome », aujourd'hui traversé des conflits sociaux, produit plusieurs discours et ce n'est pas sans minimiser les conflits qui l'opposent parfois au pouvoir que DRUET, KEMP et THILL peuvent écrire que « quand il prétend émaner d'un groupe homogène, autonome et collégial, le discours scientifique prétendument neutre devient un discours de servilité, consciente ou inconsciente » (2). Sans doute la mobilisation politique des scientifiques en période de crise peut-elle être considérée – à condition de ne pas oublier que l'union nationale affecte alors bien d'autres catégories sociales – comme la démonstration de leur participation continue et étroite au pouvoir, témoignant ainsi qu'ils « n'éprouvent aucune difficulté à adorer comme Dieu suprême une nation quelconque » (3).

(1) ENGELS F., 27 octobre 1890 in *Lettres sur les sciences de la nature*, op. Cité, p.119.

(2) DRUET, KEMP, THILL, op. Cit, p.140.

(3) HUXLEY J., *La science, la liberté, la paix*, 1946. Ed du Rocher, 1979, p.78.

Mais la spécificité du monde scientifique réside précisément dans ce « quelconque » national. Nombre de sociologues de la science relèvent que seules comptent, pour un scientifique, les conditions matérielles et morales

dans lesquelles il pourra travailler et qu'en conséquence leur sentiment national ne constitue qu'une barrière très fragile à leur expatriation. Ceci étant le savant satisfait dans ses exigences peut parfaitement s'intégrer dans des institutions nationales de recherche. Ce que l'on peut retenir c'est indiscutablement l'indifférence sociale des scientifiques dont les exemples abondent et sur laquelle s'accordent tous les sociologues de la science. La contestation, très minoritaire, et dont les motivations seraient d'ailleurs à analyser, ne doit nullement dissimuler ce fait incontestable. On pourrait objecter que les motivations des scientifiques se situent au niveau de l'humanité et par là négligent le cadre des égoïsmes nationaux. L'argument discursif cède vite devant la réalité. « Le grand public n'imagine pas (ou mal) que les résultats scientifiques sont pourtant les produits d'une activité humaine et sociale ; qu'ils sont l'objet de discussions entre spécialistes aboutissant à un consensus ou, au contraire, qu'ils sont imposés par l'autorité d'une « sommité scientifique » ; qu'ils comblent une attente personnelle pour leurs auteurs, en confirmant leurs convictions idéologiques, politiques ou religieuses ou en satisfaisant à des ambitions diverses (promotion, renommée etc.) » (1). Cette motivation personnelle, les sociologues s'accordent pour y trouver avant tout la recherche de la consécration professionnelle par les pairs suite à un apport original à la science. « Le savant ne songe qu'à apporter une contribution originale et importante à la science, et à enrichir ainsi la somme des connaissances scientifiques dans le domaine qui l'intéresse le plus profondément. L'élément sociétal est implicite dans cette formulation, de même que la consécration que le savant attend de la communauté scientifique et de pairs estimés. Ce facteur vient renforcer la motivation qui l'avait poussé initialement à entreprendre la recherche. Nos sujets, concluent de leur étude S.M. Maini et B. Nordbeck, s'intéressaient surtout à la consécration venant de la communauté scientifique et de pairs estimés. La consécration sociétale était assez rarement mentionnée et l'on peut supposer que, pour les chercheurs, elle va de soi avec la précédente (2).

(1) *BLANC M., CHAPOUTHIER G., DANCHIN AÀ., Les fraudes scientifiques, La Recherche n°113, juillet-août 1980, p.58 à 868, p. 858.*

(2) *MAINI S.M., NORDBECK B., Les moments critiques, la pensée créatrice et la motivation de la recherche RISS, 1973, n°1 et 2 p.202.*

La recherche de la découverte – parfois obsessionnelle – serait un des facteurs explicatifs du désintérêt social des scientifiques pouvant revêtir des formes extrêmes. Ainsi le physicien Fermi, à qui Heisenberg faisait remarquer que la bombe atomique n'était pas sans dangers lui répliqua : « Mais c'est une si belle expérience ! » (1). De même F. Joliot-Curie, physicien à la veille du second conflit mondial et malgré leur importance militaire, avait tenu à publier les résultats de ses recherches. « On lui reprocha d'avoir fait passer le souci de s'assurer la priorité de la découverte et les préoccupations de prestige personnel, institutionnel et national avant l'intérêt supérieur d'un monde menacé par les États totalitaires ». (2) Sans s'arrêter sur les fraudes scientifiques réalisées en vue de s'assurer ou de conserver la célébrité (3) on retiendra que, dans leur immense majorité et très ouvertement, les scientifiques reconnaissent se désintéresser des implications sociales de leurs découvertes dont l'utilisation relève d'instances qui leur sont étrangères. En définitive, par-delà le discours auquel adhère encore très largement « l'opinion publique », les motivations des scientifiques ne diffèrent guère des motivations humaines les plus générales. Parce que « la recherche de la vérité ne se fait pas dans une société idéale, mais dans une société réelle, l'ambition, qualité indispensable à la recherche de la vérité scientifique peut dégénérer. Après tout, peut-on échapper à une situation où se manifeste, à l'image de la société qui nous entoure, le besoin de succès, de célébrité et de pouvoir ? » (4).

(1) THUILLIER P., *Science, Antiscience, Aristoscience, La Recherche* n°106, déc. 1979, p.1280-1284,

(2) SCHROEDER-GUDEHUS B., *La science au pouvoir La Recherche* Juin 1980, p.732 à 734, p.732.

(3) Sur ce point cf. BLANC M. et alt. *Les fraudes scientifiques, loc. cit.*

(4) SCHATZMAN E., *Idéologie et vérité, La Recherche* mai 1982 p.679 à 681, p.681.

La démythification progressive de la science ne doit pourtant pas dissimuler le fait que la conscientisation sociale et politique des scientifiques est loin d'être achevée. Le mouvement critique interne de la science, amorcé dans les années 1970, lui restitue sa dimension humaine, sociale et politique. Si l'on sait aujourd'hui que « le monde scientifique est le lieu d'une concurrence qui est orientée par la recherche de profits spécifiques (prix Nobel et autres, priorité de la découverte, prestige, etc...) et menée au nom d'intérêts spécifiques irréductibles aux intérêts économiques en leur forme ordinaire et perçus de ce fait comme « désintéressés » (1), ce n'est peut être pas tant grâce aux apports de la sociologie, comme l'affirme P. Bourdieu, que grâce à ceux des luttes internes portées par leurs protagonistes sur la scène idéologico-politique. Elles seules permettent quotidiennement la contestation interne de la pratique scientifique et révèlent, derrière le paravent du discours neutraliste, la transformation du triangle du pouvoir (Mills) en un carré reliant intimement les sphères politique, scientifique, militaire et industrielle. L'interpénétration de ces instances et la nature de leurs relations s'objectivent dans la participation organique des « sommités scientifiques » aux différents pouvoirs, qui les légitiment en retour de la légitimation scientifique cautionnant l'idéologie dominante.

(1) BOURDIEU P., *La sociologie est-elle une science ?* Loc. Cité, p.738

Pourtant si l'image de la science semble, en France, se ternir quelque peu entre 1972 et 1980, la force du mythe imprègne encore très largement la conception que s'en font (ou qu'en ont) les Français. La science susciterait quelque peu la défiance dont le scientifique ne subirait quant à son image, aucun contrecoup. Par là serait validé l'argument d'une science dévouée au mieux être de l'humanité, portée par les scientifiques, et détournée de ses finalités par mésusage politique. F. Bon et D. Boy relèvent que « l'image traditionnelle du savant dévoué au bien de l'humanité bénéficie massivement aux chercheurs. Cette valorisation éthique renvoie à l'imagerie largement véhiculée par l'enseignement et reprise par les mass media. Les personnages majeurs de l'histoire des découvertes résumant et concrétisent ce mythe fabuleux : la noble figure de Pasteur, l'héroïsme de Bernard Palissy et surtout le tableau de Pierre et Marie Curie dans leur

garage, image syncrétique d'une densité remarquable puisqu'elle juxtapose la pauvreté de l'homme de science, la joie partagée de la découverte, sanctifiée par l'amour conjugal et le mystère de l'objet produit. Cette mythologie a pour résultat de neutraliser une méfiance instinctive envers le « pouvoir scientifique ». La puissance de ce stéréotype est telle qu'il transforme en déférence à l'égard d'une autorité tutélaire et bienveillante la crainte que suscite la liaison du savoir et du pouvoir » (1).

En glorifiant les « découvreurs », grandes figures de la science tels Galilée, Copernic, Newton ou Einstein, Henri Laborit contribue partiellement à la perdurance d'un tel mythe. Sa critique de l'organisation hiérarchique et conservatrice de la science valide, dans une certaine mesure, l'image de l'externalité sociale de la science victime d'un pouvoir politique qui l'opprime et l'exploite aux seules fins de la domination. Mais dans le même temps il participe à la dénonciation de la politisation interne et de la bureaucratisation du système de la recherche qu'il accuse de faire obstacle à l'imagination scientifique et en lequel il dénonce la main-mise croissante de l'appareil d'État (2).

(1) BON F., BOY D., *Les Français et la science. La Recherche*, mars 1981, p.344-352, p.345-347.

(2) *Pour l'analyse de la hiérarchisation/bureaucratisation de la recherche, de l'« espoir chimérique d'un retour aux tours d'ivoire où se cultive une science à l'abri de toute ingérence de l'extérieur », ainsi que du « carriérisme » on pourra utilement consulter L. TONDL, Les situations de conflit dans les communautés scientifiques RISS 1970, p.123 à 139 ainsi que MAINI S.M. et NORDBECK B., loc. Cité RISS 1973 n°1 et 2. STORER N.W., Le caractère international de la science et l'appartenance des savants à une nation RISS 1970, p.89 à 104.*

Nul doute qu'il adhérerait pleinement, pour le déplorer, aux propos d'un mathématicien O. Vazsavsky, qui déclarait en 1969 en conclusion d'une analyse similaire : « Il ne faut pas s'étonner qu'au cours de ces trente cinq dernières années, le temps d'une génération, je n'aie vu apparaître aucune idée du niveau de celles que nous ont données Darwin, Einstein, Pasteur, Marx, Pavlov, Lebesgue, Côdel, Freud ou la pléiade des spécialistes de la

mécanique quantique » (1). Parce qu'aujourd'hui la république ne peut plus se passer de savants, parce que la science est devenue l'infrastructure des infrastructures, force productive directe, objet de la compétition interétatique, elle s'est institutionnalisée et s'est trouvée, non pas universalisée, mais nationalisée. Des connaissances acquises et accumulées concernant l'homme et l'univers, de cette concentration extraordinaire de savoir et de savoir-faire, surgit aujourd'hui l'interrogation : à qui profite la Science ? Alors que pour Laborit et l'ensemble de la communauté scientifique, la découverte devrait permettre l'épanouissement de l'homme elle semble détournée au profit d'entités abstraites, closes et compétitives. Morin abonde dans ce sens quand il avance que « le domaine apparemment de la plus haute rationalité, la science, est celui où les découvertes échappent le plus à leurs auteurs et se transforment en force de manipulation entre les mains de ce qu'il y a de plus incontrôlé dans le monde : le pouvoir des États-Nations. Les scientifiques ont suscité un pouvoir inouï sur lequel ils sont impotents : au niveau de leurs labos, il est en miettes, mais au niveau des Nations-États, il se concentre, s'opérationnalise, devient potentiellement et parfois réellement arme de guerre ou d'asservissement » (2).

(1) Cité in SAMOÏLOVICH F., *Idéologie et contestation dans la science*, RISS 1975, n°4, p.752-769,

(2) MORIN E., *Préface à « L'avenir de la vie » de M. SALOMON Seghers*, 1981, p.17.

B. Brecht distinguait déjà l'individu, qui n'a que deux yeux, du Parti, qui en a mille, et si le pouvoir du savoir se concentre, si les instruments et les données de la connaissance convergent vers le pôle d'attraction des instances de décision, instituant un « monopole radical » (Illich) de la compréhension ordonnée des recherches éparses, le pouvoir individuel d'appréhender le monde s'effrite, le monopole radical s'alimentant du déficit informationnel généralisé. « Cette science là nous aveugle : le visage de notre monde de notre société, de notre destin est mis en miettes par une connaissance scientifique encore aujourd'hui incapable de penser l'individu, incapable de concevoir la notion de sujet, incapable de penser la nature de la société, incapable d'élaborer une pensée qui ne soit pas

seulement mathématisée, formalisée, simplifiante, mais par contre fort capable de fournir aux pouvoirs de nouvelles techniques de contrôle, de manipulation, d'oppression, de terreur, de destruction » (1). La reconnaissance de l'appropriation étatique de la science ne doit cependant pas nous amener à confondre dans le même procès de domination la science et la politique. Elle ne doit pas, selon Laborit, nous voiler la dimension potentiellement libératrice de la science qu'encensaient Marx et Engels et que reconnaît, par exemple, P. Bourdieu. En effet « apercevoir que la science est devenue un instrument de légitimation du pouvoir, que les nouveaux dirigeants gouvernent au nom de l'apparence de science économique-politique qui s'acquiert à Sciences Po et dans les Business-Schools, cela ne doit pas conduire à un antiscientisme romantique et régressif, qui coexiste toujours, dans l'idéologie dominante, avec le culte professé de la science. Il s'agit plutôt de produire les conditions d'un nouvel esprit scientifique et politique, libérateur parce que libéré des censures » (2).

A partir des méthodes et connaissances scientifiques pour une réappropriation individuelle et sociale du savoir, Laborit cherche d'abord à concevoir l'individu pour concevoir la société.

(1) MORIN E., *La méthode T.2, op. Cité*, p.253.

(2) BOURDIEU P., *L'art de résister aux paroles in Questions de sociologie*.

DEUXIÈME PARTIE - LA DOMINANCE INTERACTIONNELLE

Depuis toujours la compréhension de « la nature humaine » suscite les interrogations. Classiquement deux conceptions de l'homme s'affrontent : celle qui, idéaliste, essentialiste et contemplative, se satisfait de l'étude du discours de l'homme sur lui-même, se contente de ce que l'homme dit, croit et imagine être, se limite au logos et à la rationalisation, et celle par ailleurs qui, partant d'un homme situé, agissant et agi, cherche à comprendre, en une analyse dynamique des relations de l'homme au monde, les possibilités et les limites de l'être humain, les raisons profondes de ses actions et pas seulement les motifs pour lesquels il prétend agir. Véritable praxéologie en ce qu'elle conçoit l'homme en interaction permanente, cette seconde démarche est caractéristique des recherches de Laborit.

Pour comprendre la nature de l'homme, K. Marx l'avait nettement affirmé, E. Morin en réitère l'exigence, Laborit s'essaie à la mettre en pratique, il faut d'abord concevoir l'homme concret. C'est donc sur la base de l'étude des potentialités de l'homme (A), qui ne réfèrent en rien à une quelconque essence, des motivations de ses actions (B) et de leurs modalités de réalisation (C) que Laborit entend mener son analyse.

A – LES POTENTIALITÉS DE L'HOMME

Point focal du débat inné / acquis, les potentialités de l'homme sont abordées par H. Laborit sous l'angle de sa discipline de recherche : la neurobiologie. L'analyse est en conséquence essentiellement centrée sur les potentialités du système nerveux central humain. Cependant le « déterminisme disciplinaire » n'est pas le seul facteur explicatif de cette focalisation. Laborit en effet accorde beaucoup plus d'importance au rôle du système nerveux dans l'action humaine qu'au déterminisme génétique au sens strict. Cependant l'analyse doit combiner, chez l'homme, les

potentialités génétiques et celles du système nerveux central qui ne s'expriment pleinement que par et dans le groupe social.

1. LES POTENTIALITÉS GÉNÉTIQUES

On a déjà pu relever l'ambiguïté des termes en ce domaine. En effet le déterminisme génétique peut être compris à la fois comme le déterminisme résultant du patrimoine génétique (le génome) ou bien alors comme celui affectant l'individu dans son développement progressif, dans sa genèse. Cette double signification, sur laquelle se greffent tous les abus, les malentendus et les détournements de sens, doit être précisée dès maintenant.

a. GENÈSE ET GÉNÉTISME

« On peut dire qu'un individu, avance Laborit, est constitué d'une matrice biologique variable avec l'espèce à laquelle il appartient et dont les caractères structuraux lui sont donnés à la naissance. Cette matrice résume tout l'acquis génétique de l'espèce depuis les premières formes vivantes, toute l'expérience acquise par le phylum au cours de l'évolution. Mais cette matrice biologique en elle-même n'est pas grand-chose. C'est une feuille blanche une cire vierge et tout va dépendre de ce qui s'inscrira sur elle » (Ag. D. 134). Héritée de Locke plus que de Rousseau (1), cette conception situe Laborit dans le courant « environnementaliste ». En effet « ce qui va faire de cette matrice un individu humain, c'est ce que le monde physique sans doute, mais revu à travers le prisme de l'humanité, et ce que cette humanité elle-même présente et passée, vont inscrire sur elle » (Ag. D. 134). De sorte que, pour Laborit, « en nous rien n'est à nous, rien n'est nous. Tout est aux autres, tout est les autres. Tout excepté le produit de notre imagination ». (Ag. D. 136). Homme de culture, être social, l'individu est une histoire multidimensionnelle où s'inscrivent les multiples dépendances (génétiques, affectives, sociales, culturelles...) que seul le sujet vit, interprète, reformule, subit souvent. De l'éco-dépendance, dans la genèse individuelle se nourrit l'auto-émergence, reconstruction,

information organisatrice des données engrammées, singularité de la pensée et de l'action. On voit donc que, pour n'être pas niée, l'existence de la dépendance structurelle à l'égard de la matrice biologique est comparativement de peu d'importance face à l'histoire vécue par l'individu dans le cours de sa genèse sociale. Pourtant, l'usage de l'expression « déterminisme génétique » par H. Laborit a pu lui attirer des critiques de la part d'auteurs qui cherchent à le classer parmi les sociologistes pour qui les gènes tiennent la culture en laisse.

(1) En effet ROUSSEAU écrivait, ce que certains ont négligé de lire : « Je conçois dans l'Espèce humaine deux sortes d'inégalités ; l'une que j'appelle naturelle ou physique parce qu'elle est établie par la Nature, et qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps et des qualités de l'Esprit et de l'âme ; l'autre qu'on peut appeler inégalité morale ou politique parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, et qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des Hommes » (Discours...op. Cité p.44)... Ou encore « vouloir changer les esprits et d'un sot faire un homme de talent, c'est d'un blond vouloir faire un brun » cité in LARMAT. La génétique de l'intelligence, P.U.F., 1973, p.14.

On peut, de fait, lire en première page de « l'inhibition de l'action » que « chaque individu aborde son environnement dans une niche qui lui est propre, avec un capital génétique particulier. Il est certain que nous n'avons pas accordé au déterminisme génétique une part suffisante » (I.A. 1). Mais M. Blanc et P. Thuillier (1), se satisfaisant de ce passage, ne semblent pas avoir poursuivi plus avant la lecture qui leur aurait appris, ainsi qu'à leurs lecteurs, que « chacun de nous dès l'œuf fécondé (...) se trouve pris dans un carcan moléculaire, puis socio-économique et culturel, dont avec toute la lucidité qu'on lui puisse souhaiter, il ne peut se dégager » (I.A. 1). Chacun peut certes discuter de cette conception de la liberté humaine à condition toutefois de ne pas réduire le déterminisme génétique au sens de déterminisme des gènes mais de l'élargir au déterminisme dans la genèse biologique, sociale et culturelle d'un individu. En réalité, Laborit ne s'oppose pas à la prise en compte de la diversité génétique des potentialités, qui ne sont nullement des caractéristiques prédéterminées et

préformées, mais il leur refuse toute signification indépendante du milieu, toute action, en dernière analyse, principalement déterminante. D'après lui, « les chances sont à peu près également réparties sur le plan biologique, la seule source d'inégalité pour elles ne peut être que le milieu » (H.V. 95-96). On est ici au centre du débat qui voit s'affronter, sur la base de la reconnaissance généralisée de l'individualité biologique, partisans de l'inégalité et tenants de l'égalité, laudateurs de la différence ou bien alors de la diversité. Laborit n'ignore nullement la dimension politique du débat qu'à plusieurs reprises il resitue dans la classification traditionnelle droite / gauche. Cependant une distinction aussi tranchée des camps innéistes et environnementalistes sur l'échiquier politique lui semble trop schématique, tant il est vrai que certains auteurs, voire certains partis de gauche, ne mettent nullement en cause l'existence de différences héréditaires (mais non héréditaires) d'aptitudes.

(1) BLANC M., H. LABORIT : *un sociobiologiste qui s'ignore ? La Recherche n°118, janvier 1981, p.86-87.*

(2) THUILLIER P, *Les biologistes...*, op. Cité, p.243.

Si nul ne peut aujourd'hui avoir la prétention de délimiter scientifiquement les parts respectives de l'inné et de l'acquis dans les aptitudes et les comportements humains, on commence à s'en faire une idée encore très largement imprécise, ce qui a pu autoriser les plus ambitieuses extrapolations, ainsi que l'a manifesté, au plan socio-politique, le débat autour de la nouvelle droite dans le courant de l'été 1979.

L'évocation succincte de quelques données du débat n'est pas inutile pour relever l'importance que différents auteurs accordent au déterminisme biologique au plan individuel mais aussi social et culturel.

b. « EMPIRE DES GÈNES ET EMPIRE DU MILIEU » (MORIN)

La part respective de l'inné et de l'acquis voit s'affronter, au fil des périodes historiques, le courant environnementaliste et le courant innéiste (ou encore héréditariste). Mais au caractère initialement tranché des

positions tend à se substituer une position médiane à laquelle se rallient aujourd'hui la plupart des auteurs.

La conception d'un homme dépouillé de toute attache biologique et pénétrant immaculé en société n'est plus aujourd'hui soutenue par quiconque. Mais c'est sur la nature et la solidité de ces liens biologiques que s'articule le débat socio-politique ; et ce n'est pas sans présupposés idéologiques que les scientifiques définissent et abordent ce sujet. J. Larmat pense même pouvoir soutenir « qu'une corrélation étroite existe (...) entre les positions adoptées sur le problème hérédité / milieu et les vues politiques et sociales des spécialistes intéressés » (1).

(1) LARMAT J., *La génétique de l'intelligence, op. Cité, p.78.*

Pour être globalement exacte, l'existence de cette corrélation est démentie par les thèses d'un certain nombre d'auteurs marxistes, européens ou soviétiques, qu'on ne saurait sur ce seul critère classer systématiquement à droite. Selon eux la dénonciation de la thèse de l'héritabilité des dons, aptitudes ou talents ne suffit pas à invalider celle de leur caractère héréditaire, c'est à dire réparti selon les lois de Mendel (1). La corrélation relevée entre un innéisme de droite et un environnementalisme de gauche n'est donc pas aussi étroite que, sans en donner d'ailleurs de preuves, l'affirme J. Larmat. Si les positions politiques envers cette problématique sont plus complexes qu'on aurait tendance à le croire de prime abord, il est certain en tout cas que le fond demeure même si la sémantique évolue. Platon et Aristote n'ont en effet rien perdu de leur actualité. Pour le premier par exemple il était du domaine de l'évidence que « la nature n'a pas fait chacun de nous semblable à chacun mais différent d'aptitudes et propre à telle ou telle fonction. » On demeure ici dans le domaine des potentialités héréditaires, qui, venant légitimer la hiérarchie sociale, débouche avec Aristote sur l'héritabilité des aptitudes puisque « ceux qui sont issus d'ancêtres d'élite ont toutes chances d'être des hommes d'élite, car noblesse est excellente souche » (2). Les positions n'ont guère évolué depuis pour les tenants de la thèse héréditariste. P.P. Grassé par exemple, consacrant un chapitre à « l'inégalité biologique des hommes » (3) affirme dans un premier temps l'originalité biologique de chaque individu

« créature originale, unique, avec des qualités, des défauts, des caractères corporels qui le différencient de tous ses congénères ; mais cette originalité,

(1) *Sur ce point conférer par exemple : TORT M., Le quotient intellectuel, Maspéro, 1975. PEKELIS V., Les possibilités de l'homme, 1973, Ed. De Moscou, 1975. MARKIEWICZ-LAGNEAU, Éducation, égalité et socialisme.*

(2) *Le Club de l'Horloge, une des fractions de la Nouvelle Droite, qui croit que « l'apport essentiel de la biologie moderne est (...) de fournir des arguments contrôlés scientifiquement contre l'égalitarisme et l'idéologie de la prééminence du milieu... » affirme que la légitimité du chef est parfois indépendante de ses qualités personnelles... « même si souvent elle peut s'expliquer par les qualités de ses lointains ancêtres ou de ses pairs » (sic). La politique du vivant. A.Michel 1978, p.281 et 103.*

(3) *GRASSE P.P, , Toi ce petit Dieu, A. Michel 1971, p.210.*

quels que soient les termes dont on l'affuble (1), a pour conséquence l'inégalité des hommes quant à leurs facultés corporelles et intellectuelles. L'inégalité biologique qui règne entre nous est une réalité conforme à l'ordre naturel et dont l'utilité pour l'espèce paraît évidente ». (2) Pour lui l'hérédité joue plus certainement sur les aptitudes intellectuelles que sur les comportements instinctifs (3), que la culture a relégué au second rang. « Sans doute l'intelligence et autres facultés intellectuelles se transmettent héréditairement. Les familles des Bach, des Breughel, des Bernoulli, des Poincaré, des Broglie l'attestent » (4). Le déterminisme génétique des « aptitudes intellectuelles » est retenu par des auteurs aussi différents que J. Hamburger, J. Rostand, V. Pekelis, Th. Dobzansky, J. Larmat, R. Zazzo etc... Hamburger par exemple se rallie à l'opinion exprimée, en 1952, par J. Rostand pour qui il ne faisait « nul doute qu'il y ait au départ des différences génétiques quant à l'ampleur et à la spécialisation des potentialités intellectuelles » (5). J. Larmat de même, « ne saurait (...) rien opposer à cette affirmation du biologiste J. Rostand » (6).

(1) *L'auteur, ardent défenseur de « l'élite », précise que « peut être qu'en substituant à inégalité le terme disparité, comme le font souvent les*

biologistes, on apportera un adoucissement à l'amertume des fanatiques de l'égalitarisme. »Toi ce petit Dieu, op. Cité, p.223.

(2) On aura reconnu ici le discours (néo)darwinien archétypique expliquant (justifiant) les différences de tous ordres par leur valeur sélective et évolutive, qui ne peut qu'être évidente puisque prétendument constatée, pourtant P.P. Grassé est un des – rares – auteurs non darwiniens voire même farouchement anti-darwinien.

(3) « L'homme à perdu l'hérédité des activités instinctives, mais il a maintenu intact l'hérédité des qualités fonctionnelles du cerveau, des aptitudes intellectuelles... » GRASSE, op. Cit. 212,

(4) GRASSE, op. Cité, p.235. Cette thèse, inaugurée par F. Galton, est notamment reprise par R. CHAUVIN, V. PEKELIS, J. LARMAT, H. de LESQUEN...

(5) HAMBURGER, L'homme et les hommes. Flammarion 1976, p.110.

(6) LARMAT J., op cité p.77. Ces auteurs oublient de préciser que J. Rostand refusait d'envisager toute mesure de l'inné et de l'acquis tant qu'existeraient des inégalités sociales aussi flagrantes.

Th. Dobzhansky quant à lui précise que « les capacités d'un individu sont déterminées par son patrimoine génétique personnel et non par son origine sociale ou raciale » (1). Or, c'est précisément ici qu'apparaît un clivage fondamental entre les auteurs pour qui les aptitudes intellectuelles sont héréditaires et ceux pour qui elles sont héritées. La confusion sémantique mène à la confusion idéologique et exige que soient précisés des termes aussi différents qu'hérédité et héritabilité. Pour y parvenir on reprendra un exemple utilisé par A. Langaney : « Le sexe de chacun est rigoureusement défini par son patrimoine génétique, ce caractère n'est pourtant en aucune façon héritable » (2). Par contre il est héréditaire en ce sens qu'il résulte de la combinatoire génétique et qu'il est uniquement déterminé par elle. Ainsi, alors que pour certains les aptitudes intellectuelles – notion dont le contenu est plus que mouvant – sont déterminées à la naissance selon les lois de Mendel, pour d'autres elles sont transmissibles, et donc héréditaires et héritées, selon des proportions qui varient entre 50 et 80 %. On doit alors

combiner plusieurs perspectives : pour les environmentalistes classiques les capacités intellectuelles ne sont ni héréditaires ni héréditaires mais déterminées par le milieu qui les imprime sur une bande magnétique vierge (Locke, Skinner, Watson...) ; pour les tenants de la thèse médiane (Dobzhansky, Larmat, Zazzo, Chauvin, Bourdieu...), les capacités intellectuelles sont – ou peuvent être supposées – héréditaires, déterminées génétiquement selon les lois de Mendel et réparties sur ce mode dans l'ensemble de la population, mais non héréditaires, non transmises ; pour les partisans de la transmission génétique (Jensen, Evysenck, Schockley...), elles sont génétiquement déterminées et héritées des parents biologiques, donc héréditaires mais surtout héréditaires.

(1) DOBZHANSKY Th. *Le droit à l'intelligence*, 1978, p.31.

(2) LANGANEY À., *L'aventure du sexe*. *Le Point* 26, 11.1979.

Le débat est d'autant plus complexe que les lacunes de la génétique et les incertitudes de la sémantique prêtent aux hypothèses – et aux affirmations péremptoires – les plus contradictoires. Répartition mendélienne ou transmission des caractères, déterminisme de chaque caractère par un gène spécifique ou par une multiplicité de gènes, conception du milieu comme permettant l'actualisation des capacités ou au contraire comme obstacle à leur développement, telles sont les controverses majeures sur un thème d'actualité socio-politique. Il semblerait qu'actuellement l'accord puisse de réaliser sur l'existence scientifique d'une génétique des tares, des défauts héréditaires mais nullement sur celle d'une génétique des capacités. Sans s'étendre sur ce point, on doit cependant relever que la problématique du déterminisme génétique stricto sensu ne concerne pas seulement les capacités intellectuelles (vite subsumées d'ailleurs dans le concept flou « d'intelligence ») mais encore les valeurs culturelles et morales (gènes du beau, du laid, de l'esthétique, de la musicalité, du dessin etc...) et le comportement social (gènes de l'altruisme, de la socialité, de la déviance, du conformisme, de la criminalité, de la destruction etc...). D'où les déclarations en faveur de l'eugénisme, de la sélection préventive des génotypes, d'une pathologie sociale, d'un génétisme de l'embauche, de la scolarité etc... (1) mais aussi, sur l'autre versant, les appels en faveur de la protection des déviants, des

marginaux, des non-conformes... précieux pour la diversité du « pool génétique ».

On peut en tout état de cause et dans l'état actuel du développement de la génétique admettre avec Grassé que « le code génétique de l'homme ne commande plus le comportement par une action directe des gènes. Les sociobiologistes raisonnent comme si des gènes de type altruiste ou égoïste existaient en nous. Or ces gènes sont de pure invention, aucun fait génétique ne permet d'affirmer leur existence » (2).

(1) Cf, *l'enquête du Nouvel Observateur* n°929 2] août 1982 : « *Embauche : vers un racisme scientifique* » et A. JACQUARD, « *La race des savants* » n°930, 28 août 1982. « *En ce moment même, écrit G. BONNOT, six grandes compagnies américaines soumettent leur personnel, à un tri génétique. Douze autres au moins l'ont pratiqué au cours des cinq dernières années. Et 359 se préparent à les imiter* » n°929, p.43.

(2) GRASSE P.P., *L'homme en accusation, De la biologie à la politique* (A. Michel, 1980, p.171).

Laborit est en accord total avec cette affirmation et ne contredirait probablement Grassé lorsqu'il avance que « le comportement échappe au déterminisme génétique ; il dépend des aptitudes liées aux structures cérébrales et aux circonstances extérieures » (1).

Si donc la génétique en tant que discipline scientifique ne fournit que peu de certitudes concernant le déterminisme des comportements et des capacités intellectuelles, il est une autre branche de la biologie qui contribue au développement des connaissances de la nature de l'homme : il s'agit de l'éthologie.

(1) GRASSE P.P., *L'homme en accusation, op. Cité p.297, Dans le même sens voir notamment : JACOB F. ., *Le jeu des possibles*, Fayard 1982 RUFFIE J., *De la biologie à la culture*. Flammarion, 1976. CHAUCHARD P., *Psychisme humain et psychisme animal*, P.U.F., 1970.*

c. ÉTHOLOGIE HUMAINE ET COMPORTEMENTS HUMAINS INVARIANTS

Parallèlement à l'étude du déterminisme génétique des potentialités intellectuelles s'est développée celle, éthologique, de la part respective de l'inné et de l'acquis dans le comportement. Initialement appliquée aux espèces animales l'éthologie s'intéresse aujourd'hui à l'espèce humaine. Les auteurs dont le nom jalonne cette seconde période sont principalement D. Morris, R. Ardrey, K. Lorenz, R.A. Hinde, P. Ekman et I. Eibl-Eibesfeldt. On évoquera seulement ces deux derniers auteurs dont la démarche tend à faire de l'éthologie, biologie du comportement, une science humaine comparative. Disciple de K. Lorenz, I. Eibl-Eibesfeldt utilise deux approches distinctes dont l'une est directement issue de l'éthologie animale et constitue une variante de la méthode de déprivation. Celle-ci, consistant chez l'animal à le priver de tout apprentissage en le coupant de son milieu pour déterminer la part innée dans le comportement animal, a été transposée à l'homme par l'expérimentation réalisée sur des enfants soit sourds, soit muets, soit aveugles de naissance ou présentant une combinaison de ces handicaps.

L'intérêt scientifique de telles études résulte du fait que l'enfant ne pourra apprendre ni par la vue, ni par le langage et que ses comportements non appris seront donc d'origine héréditaire. La seconde méthode est comparative et consiste à étudier dans les cultures les plus différentes et les plus éloignées possibles, au su ou à l'insu des populations, des comportements humains dont on recherche la variabilité culturelle ou au contraire l'invariance. L'étude ne porte que sur la manifestation individuelle des émotions et comportements physiques « fondamentaux », et ce dans les deux approches, tels le rire, l'anxiété, la colère, la haine, l'agression, la soumission, etc.... L'interprétation des expressions peut être faite par l'observateur mais il est préférable de la soumettre à des individus appartenant à des groupes divers. De ses expériences et observations sur les enfants handicapés, l'auteur conclut que « ces enfants qui grandissent dans la nuit et le silence perpétuels rient et pleurent comme nous, bien qu'ils n'aient jamais pu imiter personne. Quand ils sont en colère, ils plissent le

front et tapent du pied ; bref toute la mimique faciale complexe se développe chez ces enfants » (1).

De ses observations d'éthologie humaine comparée, il extrait des « invariants comportementaux » qui lui confirment le caractère phylogénétiquement adapté de nombre d'expressions humaines des émotions mais aussi de plusieurs comportements fondamentaux, non affectés par la variation culturelle, ou pseudo-spéciation. Cette recherche, Paul Ekman, qui la poursuit de son côté, en trouve la première ébauche dans l'ouvrage de Ch. Darwin « L'expression des émotions chez l'homme et les animaux » (1870). Selon ses propres observations l'auteur peut affirmer qu'il existe dans l'espèce humaine des expressions faciales universelles des émotions » qui n'ont « rien à voir avec un langage qui varierait au gré des déplacements géographiques : (...) ce qui peut varier en fonction des cultures, ce sont les règles d'expression des émotions (...) ou encore les conditions de déclenchement de telle ou telle émotion » (2).

(1) *EIBL-EIBESFELDT .I, L'homme programmé. L'inné facteur déterminant du comportement humain, 1973, p.14,*

(2) *EKMAN P. L'expression des émotions. La Recherche n°117, décembre 1980, p.1408 à 1425.*

Pour apporter d'utiles informations comparées, ces recherches nous apprennent pour l'instant assez peu de choses sur le comportement social humain qui ne se limite pas à l'expression faciale des émotions ou à la gestuelle, et qui, mettant l'accent sur les similitudes du comportement tendent à minimiser les différences proprement culturelles. E.T. Hall, dans son étude des distances entre individus et des expressions des émotions met au contraire l'accent sur ces variables spécifiques sans pour autant négliger les comportements invariants (1).

Malgré ses insuffisances, dues en partie à l'état embryonnaire de son développement, la démarche éthologique contribue à mettre en évidence à la fois les comportements humains hérités des stades antérieurs de l'évolution humaine et les comportements humains actuels communs à l'ensemble du genre humain. Pour le premier de ces apports J. Ruffié, après Morris, Ardrey ou Lorenz, trouve « intéressant de noter (...) qu'en dehors

du comportement amoureux, modifié par la morale, la plupart des comportements humains innés se retrouvent, ébauchés au moins, chez le chimpanzé : ils représentent, chez nous, de « véritables « comportements fossiles difficiles souvent à mettre en évidence car perdus dans la masse des comportements acquis » (2). Ces comportements ne sont pas sans rapports avec l'infrastructure physiologique qui les supportent, à savoir le système nerveux central. Intégrés, en tant que schèmes d'action et de réaction, dans le cerveau triunique (Mac Lean) ils participent pour partie à l'ensemble des comportements humains complexes. Ce qu'il nous faut envisager maintenant.

(1) HALL E.T., *La dimension cachée*, 1966, Points 1978.

(2) RUFFIE J., *op. Cité*, p.325,

2. LES POTENTIALITÉS DU CERVEAU TRIUNIQUE

On a vu que les sociobiologistes tels Dawkins, Wilson ou Barash... expliquent le comportement humain par l'action intéressée et utilitariste des gènes (1). Telle n'est pas la démarche de Laborit qui s'intéresse quant à lui au cerveau. Ceci étant, l'influence des gènes sur l'élaboration structurale du cerveau est directe. Dès lors, des potentialités intellectuelles de l'homme, on peut s'accorder avec P.P. Grassé pour reconnaître que « c'est seulement par le support matériel du cerveau qu'elles dépendent du code génétique, qui ne les conditionne pas directement mais seulement au deuxième degré, sans pour cela enlever aux gènes leur importance dans la machinerie cérébrale. Ceux-ci jouent un rôle capital dans la construction du cerveau dont les fonctions échappent à leur contrôle direct. Il en résulte que le cerveau manifeste une activité autonome et créatrice, riche en potentialités de toutes sortes. Il devient ainsi l'agent efficient d'une nouvelle et puissante évolution, celle de la culture et du milieu social ». (2) Les structures d'accueil différenciées, héritées de l'évolution, fournissent à Laborit les bases de ses développements concernant le comportement humain. L'étude neurophysiologique est complétée de l'étude neurobiochimique qui permettent toutes deux de mieux analyser certains comportements humains.

(1) *Pour la critique classique mais excellemment menée de l'utilitarisme génétique en tant que transposition du schéma de la libre concurrence en régime capitaliste, cf. SAHLINS M., Critique de la sociobiologie, 1976, Gallimard, 1980.*

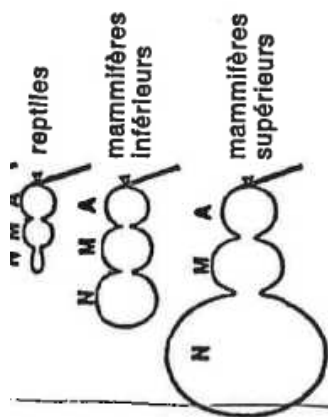
(2) *GRASSE P.P. L'homme en accusation, op. Cité. 172.*

a. LA COMPLEXIFICATION STRUCTURELLE DU CERVEAU TRIUNIQUE

Tous les auteurs s'accordent pour reconnaître que l'évolution du système nerveux central s'est effectuée dans le sens de sa complexification progressive. Parmi les différences morphologiques qui caractérisent les différentes branches du genre homo, la structure du cerveau occupe une place de choix. On peut même dire que « l'évolution de la lignée humaine a porté sur le système nerveux central et a été concomitante et dépendante de l'acquisition d'informations nouvelles, adéquates aux fonctions, elle a donc touché le code génétique » (1). L'homme contemporain dispose d'un cerveau organisé en trois « couches » successives, d'où l'expression utilisée par Mac Lean de cerveau triunique, les trois cerveaux étant en interrelation. Le cerveau le plus ancien – dit reptilien parce que commun à tous les reptiles – remonte à environ deux cents millions d'années. Il assure la satisfaction des besoins fondamentaux : faim, soif, conservation de la vie, reproduction. Ces besoins lui sont transmis par des signaux internes ou externes captés par les organes des sens et sont satisfaits par l'action sur l'environnement rétablissant l'équilibre biologique de l'organisme. Les comportements d'action sur l'environnement sont des comportements réflexes, incapables de modification, rigidement déterminés en chaque individu de la même espèce et non évolutifs de génération en génération. « Ces comportements sont stéréotypés, incapables d'adaptation, insensibles à l'expérience, car la mémoire dont est capable ce système nerveux simplifié qui en permet l'expression est une mémoire à court terme ne dépassant pas quelques heures » (I.A 17). Sur ce cerveau reptilien (2), l'évolution a superposé le système limbique ou paleocortex.

(1) *L'homme en accusation, GRASSE P.P., op. Cité, p.170.*

(2) Évoquant les travaux de Mac Lean, Debray-Ritzen précise que « ce que l'on nomme de manière imagée le « cerveau reptilien » (archicortex) réalise des programmes de comportement tout à fait élémentaires selon les instructions fondées soit sur des « souvenirs ancestraux » que l'on peut appeler « instincts », soit sur des apprentissages très simples ou éthogrammes et dont l'animal est ensuite étroitement dépendant (Mac Lean dit que ce cerveau ne semble pas équipé pour s'adapter à des situations nouvelles) ». DEBRAY-RITZEN P., *La scolastique freudienne*, 1976 Fayard, p.52.



(d'après MacLean)

FIG. 3.

Le cortex à trois subdivisions fondamentales : l'archicortex, le mésocortex et le néocortex, respectivement coordonnés aux cerveaux reptilien, mammifère primitif et néo-mammifère. L'arrangement spatial de ces trois divisions principales à l'intérieur du cerveau n'est pas facile à expliquer ni à visualiser ; Mac Lean en a proposé un modèle simplifié sous la forme d'un ballon gonflable à trois segments.

A, M et N valent pour archicortex, mésocortex, néocortex. « Le ballon non gonflé représente la situation au stade des amphibiens. A l'apparition des reptiles il y a gonflement de l'archicortex et expansion considérable du mésocortex. Au cours de la phylogénèse des mammifères se produit l'un des événements les plus frappants de toute l'évolution : la poussée du néocortex. Dans ce processus l'archicortex et la majeure partie du mésocortex se replient comme deux anneaux concentriques dans le lobe limbique et se trouvent relégués, pour ainsi dire, à la cave du cerveau. »

Le résultat de cette pliure apparaît qui montre un cerveau de singe vu de profil (a) et en section verticale (b). Les deux anneaux repliés forment une large circonvolution, le lobe limbique du cortex cérébral (en noir).

(Présenté par Arthur KOSZLAK dans *Le Cheval dans la Locomotrice*.)

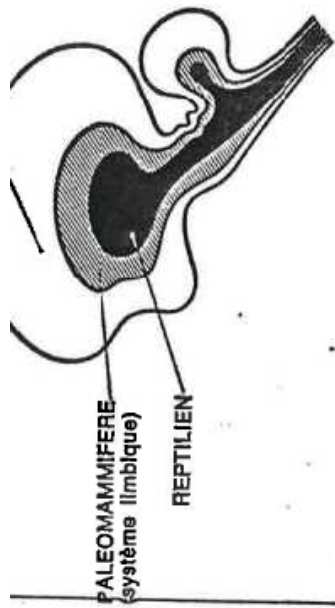
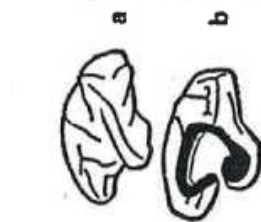


FIG. 4.

Schéma de l'organisation « hétéronarchique » des trois types fondamentaux de cerveaux qui, au cours de l'évolution du cerveau mammifère, ont constitué l'héritage de l'homme. Chez l'homme l'équivalent du cerveau paléo-mammifère comprend ce que l'on appelle le système limbique qui joue un rôle important dans le comportement émotionnel.

Dans la langue courante actuelle, on pourrait comparer les cerveaux reptiliens, paléo et néo-mammifère à des ordinateurs biologiques ayant chacun leurs fonctions subjective, cognitive, chronométrique, mémorisante motrice et autres.

Alors que « nos fonctions intellectuelles s'accomplissent dans la partie la plus récente et la plus développée du cerveau, notre comportement affectif continue d'être dominé par un système relativement grossier et primitif. Voilà qui aide à comprendre la différence entre ce que l'on « sent » et ce que l'on « sait ».

Les études neurographiques tendent à prouver que les échanges entre le nouveau cortex et l'ancien s'effectuent essentiellement par les voies de communication relativement lentes. C'est sans doute dans ces diverses voies de communication verticales que repose le mécanisme par lequel les affects engendrent des pensées, et les pensées des affects. Mais, quel que soit ce mécanisme, on peut assurer que le cortex limbique a une structure trop élémentaire pour permettre une communication verbale. Par conséquent on pourrait comparer la situation du néo-cortex, quand il doit interpréter les sentiments du cerveau ancien, à celle du psychiatre s'efforçant d'analyser et d'expliquer les sentiments émotionnels de son malade.

(D'après P. MAC LEAN.)

Extrait de DEBBAY-RITZEN P. La scolasastique Freudie

Ce cerveau est commun à tous les mammifères et joue un rôle important dans la mémoire à long terme. Il est considéré comme le centre de l'affectivité car engrammant les perceptions agréables ou nociceptives par

le biais de la synthèse de protéines au niveau des synapses activées par l'expérience. Cette synthèse protéique mémorise les expériences favorables au maintien de l'équilibre biologique ainsi que les expériences nuisibles à cet équilibre (1). Ce codage synaptique conférant à une expérience un caractère signifiant débouche sur la catégorie des réflexes dits conditionnés ou opérants, sur lesquels ont porté les travaux de Pavlov et Skinner. Ce codage est rendu opérant par l'intermédiaire de deux faisceaux, un faisceau de la récompense et du renforcement (MFB Medial Forebrain Bundle) et un faisceau de la punition (P.V.S. Periventricular system) (cf. schéma page suivante). Avec cette nouvelle structure « la mémoire, en permettant la création d'automatismes pourra être à l'origine de besoins nouveaux, qui ne pourront plus être qualifiés d'instinctifs, mais qui, le plus souvent, sont d'ordre socio-culturel. Ces besoins acquis deviendront nécessaires au bien-être, à l'équilibre biologique... » (I.A. 19). L'ensemble constitué du cerveau reptilien et du système limbique est qualifié de « cerveau ancien ». En effet le stade ultime de la cérébralisation s'est traduit par la superposition aux cerveaux précédents d'un néocortex ou cortex cérébral. Appelé aussi cerveau associatif, il permet la combinaison des éléments mémorisés dans le système limbique et l'imagination, l'anticipation de nouvelles situations. « Autrement dit, le paléocéphale se tourne vers l'avenir poussé par ses expériences passées : il fait de la « programmation ». Le néocéphale saute dans le futur, en prenant appui sur le passé et en regardant alors le présent monter vers lui : il fait de la « prospective ». Il imagine le futur et tente de conformer le présent à cette construction imaginaire. Il fait des hypothèses de travail et expérimente pour tenter de les confirmer » (H.V. 42).

(1) Outre les ouvrages de LABORIT et celui de DEBRAY-RITZEN, on peut consulter CARDO B., *L'hippocampe et la mémoire*, La Recherche septembre 1976, HOKFELT T., *Les messagers chimiques du cerveau*. La Recherche mai 1981, MALDONADO H., *La théorie moléculaire de la mémoire...* RISS, 1974, p.720 à 734.

Cerveau le plus récent englobant les deux autres, « cette situation en surface note Debray-Ritzen, a fait qu'on a plus tôt et bien mieux connu les fonctions néocorticales que celles des formations anciennes d'accès anatomique, chirurgical et expérimental difficile. Les différentes parties du

néocortex (lobes frontal, temporal, pariétal, occipital) ont des fonctions perceptives bien supérieures à l'olfaction, des fonctions linguistiques et intellectuelles évoluées ; elles jouent un rôle dans la réflexion, la symbolisation, l'établissement d'un certain libre arbitre ».

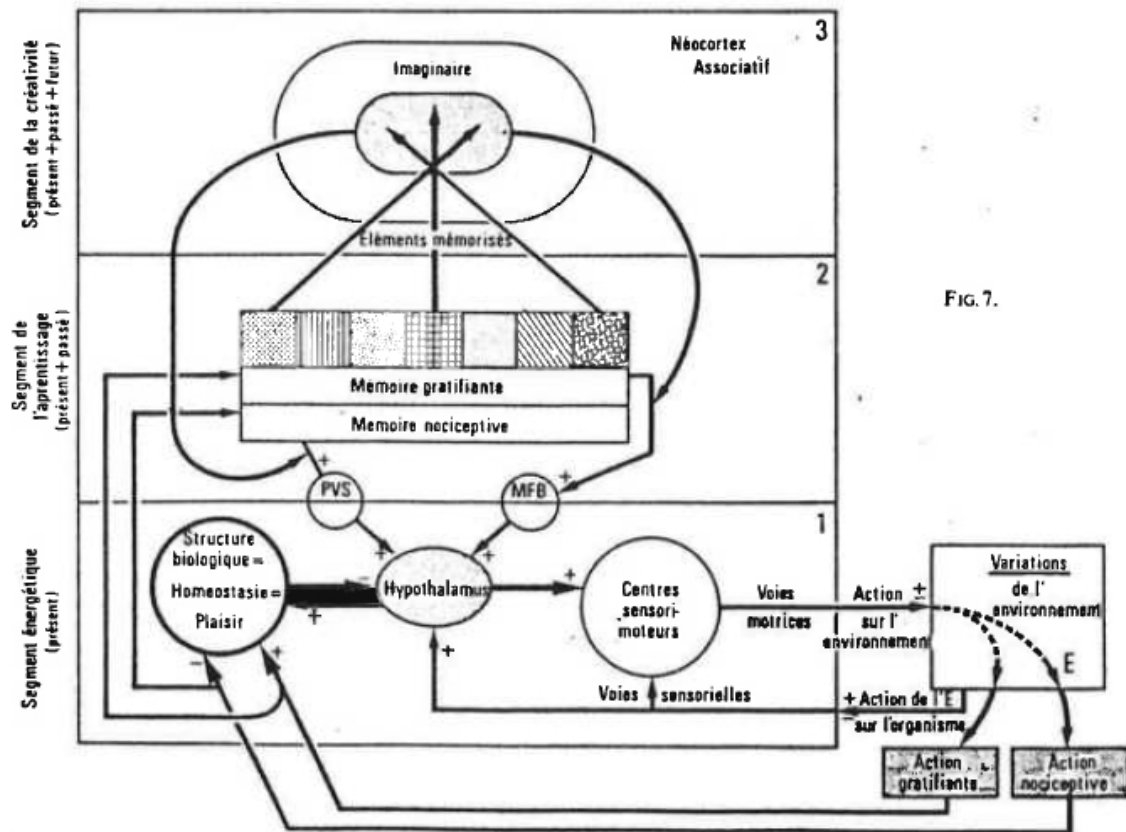
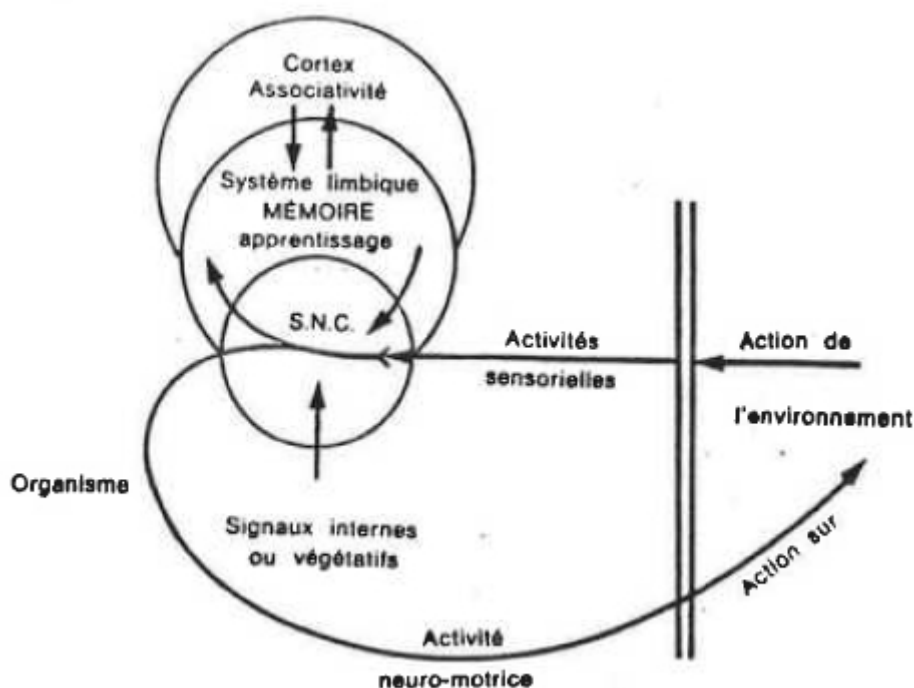


FIG. 7.

Extrait de l'inhibition de l'action, p19



Extrait de l'inhibition de l'action, p17

L'architecture triunique du cerveau soulève immédiatement le problème des relations entre les trois cerveaux superposés. Ou, formulée ainsi par P. Debray-Ritzen, la question devient : « Entre le cerveau nouveau (néocortex) et le cerveau ancien (cerveau reptilien plus cerveau paleomammifère) existe-t-il une hiérarchie harmonieuse ? Pour Mac Lean, il ne le semble pas. Il y aurait dissociation (schizophysiole) voire divorce. Et les comportements inférieurs et archaïques – sexuel, agressif, grégaire – resteraient les maîtres, même si le cerveau nouveau, inconsciemment submergé, les adopte, leur donne des développements évolués et leur confère l'apparence de la raison. Le cerveau ancien est donc la trace fondamentale – officialisée par la neurophysiologie – de la bête qui est en nous. Il donne la clef de la lutte entre les passions et la raison. Il authentifie le mot de Nietzsche : « L'homme, maladie de l'homme, maladie de lui-même : conséquence d'un divorce violent avec le passé animal » (1).

(1) DEBRAY-RITZEN P., *op. Cité* p.52. Dans le même sens D.VAN CANEGHEM-: *Agressivité et combativité* P.U.F. 1978, p.100 et s.

Cette thèse est globalement partagée par H. Laborit. Cependant si l'archicortex remplit encore les fonctions qui sont les siennes cela ne signifie pas pour autant qu'il soit le maître de tous les comportements dont la plupart résultent au contraire d'un apprentissage. Superposés, chacun des trois cerveaux contribue pour sa part à modeler nos schèmes d'action et de réaction. Ainsi le langage, création néocorticale, entretient-il des relations avec les trois structures du cerveau, contribuant à la formation de l'inconscient, de la mémoire et de la conscience.

b. LE LANGAGE ET LE CERVEAU

Les instincts ayant été circonscrits aux pulsions internes et aux stimuli externes devant satisfaire le maintien de l'équilibre biologique des fonctions vitales, « tout le reste résulte d'un apprentissage, et fait appel à des processus de mémoire. Il s'ensuit que de nombreux processus psychiques souvent considérés comme innés ou instinctifs (et les comportements qui en résultent) dans l'ignorance des bases bio-chimiques et neuro-physiologiques qui les sous-tendent, sont en réalité le résultat d'un apprentissage ». (I.A 34). Ces processus de mémoire diffèrent selon qu'ils sont engendrés par une relation pré-langagière à l'objet ou par une relation uniquement sémantique. La relation pré-langagière est celle que tisse l'enfant avec le monde objectal. Elle détermine sa conscience concrète, en ce qu'elle s'effectue par les organes des sens. Par contre, la relation établie aux objets par le langage, et donc à un groupe social déterminé, détermine la conscience abstraite. « Les processus associatifs manipuleront alors non plus seulement des images, mais des mots, dont chacun peut répondre à de nombreuses images différentes, le mot n'étant pas en rapport bi-univoque avec l'objet. Les structures imaginaires, les relations susceptibles d'être établies entre les mots, atteindront une richesse considérable, dont la conscience concrète était incapable. Mais cela veut dire aussi que les automatismes qui peuvent résulter de ces associations langagières, dont fait partie le langage lui-même d'ailleurs, bien que structuré d'abord par la relation au milieu, demeureront le plus souvent dans le domaine de

l'inconscient. Depuis la naissance, dans le système nerveux humain vont ainsi s'établir des structures inconscientes, liées au langage, qui dépendront de structures préexistantes et l'inconscient est alors constitué par ces structures abstraites superposées. La conscience que l'on peut appeler présente, immédiate, ignore évidemment la dynamique ayant présidé à l'établissement de ces structures superposées » (I.A. 66). Cette distinction entre conscience concrète et conscience abstraite semble cependant perdurer avec la maturité ainsi que le montrent aujourd'hui les travaux portant sur la spécialisation hémisphérique du cerveau. En effet, la connaissance du rôle du cerveau dans l'apprentissage du comportement fait l'objet de nombreuses études dont celles portant sur le rôle respectif des deux hémisphères cérébraux qui ont valu à leur auteur le plus connu, l'américain R. Sperry, le prix Nobel de Médecine 1980. Expérimentant sur l'animal puis, dès 1962, sur l'homme, les travaux de Sperry révèlent la « spécialisation » hémisphérique du cerveau : l'hémisphère gauche étant dominant pour tout ce qui est parole, logique, écriture, langage, alors que l'hémisphère droit serait « le siège de la pensée sans langage, de la compréhension verbale, de la reconnaissance des formes, de la perception spatiale... » (1). Pour le Pr F. Lhermitte, l'hémisphère droit serait le siège privilégié de l'imaginaire, de la créativité. Or, ce qui est intéressant par rapport aux travaux de Laborit, c'est que le développement des deux hémisphères est inégalement stimulé par l'activité relationnelle d'un individu à son milieu. « Pour une même expérience visuelle, les électroencéphalogrammes d'un groupe de juristes et de céramistes ont ainsi montré une activité prééminente de l'hémisphère gauche chez les premiers, du droit chez les seconds » (2). En outre le docteur F. Beck soutient que la civilisation occidentale par l'éducation qu'elle donne aux enfants, tend à inhiber le développement de l'hémisphère droit, siège de l'imaginaire et de la créativité.

(1) ALLAIN-REGNAULT M., *Nos deux cerveaux, Science et avenir déc. 1981.*

(2) ALLAIN-REGNAULT M., 1981, *loc. Cité p.28 à 33, p.33.*

L'activité relationnelle de l'homme à son milieu s'effectue, dans une proportion toujours plus importante compte tenu de l'élargissement, de

l'extension du milieu connu, par l'intermédiaire du langage. Son importance dans l'évolution individuelle n'a d'égale que son rôle majeur dans l'évolution multimillénaire du système nerveux lui-même. En effet de même que, conjointement à d'autres modifications morphologiques, l'apparition du néocortex permettait le langage, celui-ci, agissant en retour, pouvait contribuer au développement du cerveau. Telle est l'hypothèse soutenue par un paléontologue P.V. Tobias qui « suggère que le développement du langage a été à la base du prodigieux développement du cerveau au cours des deux derniers millions d'années. Par langage j'entends (...) aussi bien les aspects cognitifs que la possibilité de parole. Le langage n'était pas forcément important en soi, du moins à ses débuts, mais bien plutôt pour ce qu'il rendit possible. Le langage devint le véhicule des concepts, des traditions tribales, du sens du passé et du futur (et pas seulement du passé immédiat ou imminent), des normes de comportement, des lois, des mœurs et des coutumes, de la connaissance, des croyances et de l'art » (1).

« Héritage génétique, héritage sémantique, écrit Laborit, voilà ce que contient au départ le cerveau de l'homme moderne. Il va y ajouter le contenu de son expérience personnelle. Mais celle-ci sera encore fortement modelée par le langage. C'est par l'intermédiaire du langage que le milieu social où L'homme naît, grandit et vit, lui fait acquérir une connaissance, trompeuse parce qu'il a tendance à la prendre pour la réalité, du monde qui l'entoure». (B.S. 17). Le langage constitue ainsi pour Laborit l'instrument principal de socialisation : il ouvre au monde social et enferme à la fois l'individu dans le monde vécu de la signification et de l'insignification.

(1) TOBIAS Ph.V, *Le cerveau humain, La Recherche, mars 1980, p.282 à 293.*

Par ses différentes modalités d'expression (langage oral, gestuel, affectif, vestimentaire, langage du corps...) se concrétiseraient les « habitus » desquels dépendraient, pour partie, les comportements individuels (1). Ainsi, la principale caractéristique du cerveau, pourvu d'une information structure invariante, est d'émerger immature au monde.

(1) Pour P. Bourdieu « l'habitus de classe, entendu comme système des dispositions organiques ou mentales et des schémas inconscients de pensée, de perception et d'action, est ce qui fait que les agents peuvent engendrer, dans l'illusion bien fondée de la création d'imprévisible nouveauté et de l'improvisation libre, toutes les pensées, les perceptions et les actions conformes aux régularités objectives, parce qu'il a lui-même été engendré dans et par des conditions objectivement définies par ces régularités » cité in J.Y CARO, *Pour une théorie du champ politique*, RFSP, 1980, p.1171 à 1197, p.1180.

c. UNE STRUCTURE IMMATURE

Si donc l'information structure du cerveau est fermée (héritage génétique), celui-ci est ouvert au plan de l'information circulante. « À l'information intrinsèque, précise P.P. Grassé, s'est substituée l'extrinsèque, véhiculée par le langage articulé qui la communique d'un individu à un autre » (2). Le cerveau est programmé certes, mais pour s'enrichir. Ainsi « la détermination génétique des structures nerveuses à tous les niveaux anatomiques est indiscutable ; mais elle n'implique pas que la différenciation terminale des neurones et l'établissement des réseaux neuroniques soient indépendants de la stimulation extrinsèque » (3). Chaque expérience accroît l'information, la conséquence essentielle étant pour l'homme que « son codage neuronique s'enrichit et ses processus associatifs, autorisant l'imaginaire, lui permettent d'accroître ses structures mémorisées des produits de son imagination » (N.G. 135) (4).

(2) GRASSE P.P., *L'homme en accusation*, op, cité, p.181.

(3) GRASSE P, .P. Ibid p.174, Dans le même sens F. JACOB, *Le jeu des possibles* op cité, p.41 et s.

(4) D'où l'affirmation de G. OLIVIER : « Pour le moment on sait qu'il y a le même nombre de neurones corticaux (en moyenne) chez le plus grand savant et l'homme le plus primitif. Mais le premier a organisé un plus grand nombre de connexions entre ses neurones et c'est par là qu'il diffère ». OLIVIER G., *L'évolution et l'homme*, Payot 1965, p.164

Cette capacité d'intégrer et de créer de l'information appartient également à chacun à la naissance. J.M.R. Delgado peut même de ses travaux « conclure qu'il n'existe pas de signes détectables d'une activité mentale à la naissance, et que les êtres humains naissent sans esprit » (1). Cette capacité ouverte à apprendre, le milieu social la mettra à profit ou l'inhibera. « Cette propriété de créer, de créer de l'information à partir de l'expérience mémorisée et grâce à l'imaginaire, tout homme non handicapé mental, la possède à sa naissance. S'il la perd, c'est son environnement qui en est responsable, que cet environnement soit la niche socio-culturelle d'une famille bourgeoise ou d'« intellectuels » ou celle d'un grand ensemble ouvrier » (N.G 330). D'autant plus grande est l'importance de la niche environnementale qu'il apparaît aujourd'hui que les premières années sont décisives pour le développement ultérieur d'un individu. En effet la différenciation corticale, les connexions synaptiques le développement des circuits neuroniques s'effectuent essentiellement dans le courant des trois premières années de la vie. La plasticité du système nerveux rend possible, par phases et selon certains schèmes (les rythmes et les créodes de Piaget) l'acquisition de connaissances ou plus exactement de structures d'accueil des significances, dont certaines semblent ne pouvoir être acquises qu'à certaines périodes données. Les carences aussi bien intra-utérines qu'ex utero semblent, pour certaines, irréversibles (2).

(1) DELGADO J.M.R., *Le conditionnement du cerveau et la liberté de l'esprit*, P.S.H. 1972, p.67,

(2) Premier biologiste à étudier le rôle des stimuli externes sur le développement cérébral, Hans BERGER (1900) révèle qu'après suture des paupières de chiots et de chatons certaines aires cérébrales ne se sont pas développées. HUBERT et WIESEL (1963) reprenant ces travaux montrent que la phase critique se situe entre le 19^e jour et la fin du 2^e mois. IMBERT montre ensuite (1976) que le nombre des neurones ne cesse, en situation normale, de se développer pendant les deux premiers mois. Les expériences de ROSENZWEIG, BENNET et DRAIMOND (1972) montrent par comparaison que des populations de rongeurs élevés en milieux plus riches en stimuli ont un cerveau plus développé cortex plus lourd, plus épais, neurones plus volumineux et plus riches en ramifications...

« Au cours de la vie fœtale, la dénutrition atteint un cerveau en pleine croissance. Celle-ci se déroule en trois phases principales :

I. Une phase de multiplication neuronale prédominante jusqu'à la 20ème semaine de gestation.

II. Une phase de multiplication gliale et de croissance et différenciation neuronale avec formation des dendrites axonaux et des synapses ; cette phase dure environ jusqu'à la naissance.

III. La phase de myélinisation est post-natale.

Si la cause de la dysmaturité survient précocement elle peut atteindre le cerveau en phase I et compromettre la multiplication neuronale : la réduction du nombre des cellules favorise la survenue d'une microcéphalie sévère. Lorsque la cause de la dysmaturité, et en particulier la malnutrition d'origine utero-placentaire, agit durant la phase II, elle peut également entraîner une réduction du nombre de cellules neuronales ou gliales mais le plus souvent c'est la croissance des neurones, c'est-à-dire leur contenu en protéines qui est atteint et dans ce cas la récupération de la croissance cérébrale est moins compromise » (1).

(1) BOURGEOIS J, et al., *Le nouveau né dysmature par hypotrophie fœtale*, *La Revue de Pédiatrie* 27.05.1977, p.249 à 262.

Ayant pour sa part situé le maximum de croissance des connexions des cellules nerveuses dans les premiers mois de la vie extra-utérine, le Pr Satge avance qu' « un tissu aussi différencié ne peut se constituer parfaitement que si l'organisme met à sa disposition tous les éléments spécifiques dont il a besoin. Toute malnutrition les atteint gravement comme le montre l'examen du cerveau d'animaux en bas âge, celui du cerveau de jeunes enfants ayant souffert précocement de Kwashiorkor (forme majeure de malnutrition protéique). À un degré moindre, l'enfant apparaîtra normal comparé à la moyenne de la population mais il est probable que son développement n'aura pas atteint toutes les possibilités inscrites dans son capital génétique » (1). Sans même envisager les carences d'ordre affectif, intellectuel, ludique etc... il semble aujourd'hui

généralement admis que « la malnutrition pendant les deux premières années de vie a des conséquences constantes sur le développement cérébral et le coefficient intellectuel dès l'âge scolaire. Ainsi Stoch et Smythe, par une étude longitudinale de 15 ans ont bien montré les effets de la malnutrition sévère sur le développement intellectuel chez 20 enfants noirs d'Afrique du Sud par rapport à 20 enfants témoins. Le marasme se traduit par un déficit intellectuel irréversible, malgré l'amélioration ultérieure des conditions nutritionnelles et du niveau socio-économique (...). Il existe un trouble de la réaction motrice à la perception visuelle et une immaturité mentale » (2) (3). À côté de pathologies aussi prononcées, directement observables et quantifiables, on peut évoquer toutes les carences, moins graves mais souvent cumulatives, qui privent l'enfant des apports nécessaires non seulement au plan nutritionnel mais encore aux niveaux affectif, social, tactile, visuel, etc.... Laborit n'évoque pas ces études. Il s'intéresse essentiellement aux connexions synaptiques non pathologiques en bas âge qui lui paraissent figer des structures d'accueil, de signification, des normes de réaction et d'action. Selon lui, « notre système nerveux naît immature. Les connexions interneuronales s'enrichissent au cours des premiers mois et des premières années de la vie extra-utérine. Puis le codage des automatismes mémorisés le fige dans une structure qui sera à la base de tous nos jugements de valeurs et dont il sera pratiquement impossible ensuite de se dégager. Il s'agira une fois de plus d'une structure fermée qui restera sourde à toute information dont la place n'est pas préparée d'avance, incapable de s'ouvrir sur de plus grands ensembles neuronaux, figée dans ses automatismes conceptuels » (N.G 281).

(1) SATGE P. Pr, *L'allaitement au sein, Les dossiers de l'obstétrique nov.-déc, 1974, p.24 à 29,*

(2) LESTAGE F. et al., *Un marasme bien parisien ! La Revue de Pédiatrie juin juillet août 1981, n°6, p.373 à 378.*

(3) *Pour l'évocation des problèmes en instance : LEPOUTRE R., Malnutrition et développement cérébral. Le concours médical, 17.12.1977.*

Ce que propose ici Laborit c'est un modèle biochimique de structuration de l'inconscient dans lequel s'intègrent les expériences relationnelles avec le

milieu social et où s'inscrivent des logiques différenciées de pensée, des langages articulés, gestuel, du corps, de l'espace, propres à chaque micro-culture familiale et sociale. Cette mémorisation précoce fixe des limites supérieures à l'appréhension profondément vécue d'éléments et de situations in-signifiants. Mais elle ne fait pas obstacle à la liberté d'imagination, de création individuelle par recombinaison, restructuration personnelle des éléments mémorisés. En effet pour Laborit, la caractéristique spécifiquement humaine, « l'essence de l'homme » si l'on peut employer cette expression, c'est la transformation de son environnement par la reconstruction qu'il peut effectuer grâce à son cerveau associatif. Par la combinaison d'éléments mémorisés et l'imagination il informe le monde en découvrant de nouvelles structures. On opposerait trop hâtivement Laborit à Marx sur ce point – et Laborit s'abuse lui-même en croyant se situer à l'opposé de Marx. Alors qu'on présente ce dernier comme défendant une conception matérialiste de l'homme défini par le travail, essence de l'homme, le premier se situerait dans la tradition idéaliste selon laquelle la nature de l'homme réside dans la production des idées. En fait pour Marx le travail non aliéné n'est que la mise en forme matérielle d'un monde auparavant restructuré, informé, par le travailleur. « Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même

coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action et auquel il doit subordonner sa volonté » (1). Quoi qu'il en dise, Laborit ne soutient pas autre chose que le primat de la conception sur la réalisation, dans lequel Marx entrevoit la spécificité de l'action humaine.

(1) K. MARX, *Le capital* cité par FROMM E., *La conception de l'homme chez Marx* 1966, Payot 1977, p.73-75.

En effet, contrairement à l'animal qui ne connaît que des proto-cultures (Ruffié), c'est-à-dire qui, capable d'apprentissage, peut utiliser des éléments de son environnement pour les adapter à ses besoins, l'homme, lui, transforme le milieu physique en y projetant ses intentions et, par la connaissance progressive des lois naturelles, l'utilise à son profit. « Ce que l'homme apporte de nouveau à l'aspect purement énergétique de son existence, c'est de l'information. Il met en forme, il informe la matière inanimée. Il est capable, à partir de son expérience mémorisée, de donner naissance à de nouvelles structures imaginaires dont il fait vérifier l'efficacité par son action sur le milieu. Il est capable de faire des hypothèses de travail et de vérifier par l'expérimentation leur validité. Cette manipulation de l'information lui a permis d'améliorer sa vie quotidienne à l'aurore des temps humains en le protégeant de l'environnement hostile » (I.A. 99). Comme on s'en rend compte la valorisation des découvreurs, des créateurs de nouvelles structures, qu'on a déjà évoquée, n'est pas de nature élitiste puisque la création imaginaire appartient, en tant que potentialité, à chacun. Dans chaque profession, dans chaque activité, l'homme dispose de cette possibilité créatrice dont nombreux s'accordent aujourd'hui pour reconnaître qu'elle est étouffée par l'éducation dispensée dans la société industrielle. L'imagination, que les mouvements contestataires cherchaient à promouvoir dans les années 1968, est aujourd'hui valorisée, ainsi qu'on le verra, par le milieu scientifique, voire par les technocrates qui y découvrent une ressource précieuse jusque là inexploitée. Comme la mémoire qui enregistre sous forme bio-électrique les variations énergétiques survenant dans l'environnement, l'imagination est supportée par un processus biochimique de codage des circuits neuronaux. C'est dire qu'elle sera d'autant plus fertile qu'auront été mémorisées un plus grand nombre de données, que ces données auront été intégrées dans une

structure d'accueil qui les reconnaîtra significantes et qu'elles seront ensuite recombinaées, restructurées selon des formes nouvelles. La mémorisation sociale différentielle des perceptions par exemple est bien connue des psychosociologues : perceptions humaines très typées des signaux visuels, auditifs, des gestes et des expressions, des couleurs, de l'espace et des distances etc... Cela ne tient nullement à des différences d'informations structures du système nerveux, mais au codage socio-culturel qui détermine le caractère signifiant ou anodin, anxiogène ou lénifiant des éléments du milieu environnant (1). Sur ces bases socio-culturelles mémorisées, elles-même sélectionnées pour le maintien de l'équilibre individuel, vont s'élaborer les constructions imaginaires. Voilà pourquoi « il faut bien insister sur le fait que mémoire et imagination ne sont pas désintéressées. Que les relations qu'elles établissent sont le produit de l'attention, de la « signifiante ». Que les sélections que l'imagination opère des éléments de sous-ensembles mémorisés sont gouvernées par les besoins, fondamentaux ou acquis, relatifs à une situation événementielle particulière comme le fut précédemment la fixation par la mémoire de ces sous-ensembles eux-mêmes » (I.A. 121).

(1) Cf. par ex. HALL E.T., *La dimension cachée* 1966. Points 1978
STOETZEL J., *La psychologie sociale*, 1 962, Flammarion.
MAISONNEUVE J., *introduction à la psychosociologie*, P.U.F. 1980
CASTELLAN V, *Initiation à la psychologie sociale*. A.Colin, 1970

Ainsi Laborit, par son concept de structure d'accueil donnant sa signifiante à une information – dimension négligée par Shannon – apporte une donnée de nature bio-physiologique confirmant les acquis de la psychosociologie. Par son modelage (pattern) dans une cellule familiale, un groupe social, chaque individu aura intériorisé un système organisé de perceptions du monde. La ségrégation culturelle et sociale aura façonné – sans leur imposer une direction unique – les modèles de comportement des individus, l'imagination permettant la fuite à l'égard de ces contraintes objectives. Par là, la culture au singulier devient culture au pluriel « La » culture au singulier n'existe qu'en tant que culture dominante : la meilleure preuve en étant d'ailleurs qu'il existe des gens « cultivés ». Culture dominante, culture de référence centrale mais non d'appartenance, culture

autorisée et autorisante. Marché culturel et marché linguistique, la culture dominante est plus un instrument de domination symbolique, qu'un moyen de communication permettant à l'émetteur et au récepteur de décoder un message transparent, non brouillé. Chaque groupe social, jeunes femmes, anciens combattants, retraités, marginaux, technocrates... véhicule sa culture de communication, d'échanges et chacun « communit » plus ou moins intensément – dans « la » culture dominante (1). Moyen de domination symbolique « la » culture ne revêt cet aspect que parce qu'elle impose un vocabulaire, une syntaxe, une prosodie, des modes culturelles dont le maniement est socialement réservé, qui en impose et qui s'impose. L'État spectacle, mais encore bien d'autres sphères, combinent non seulement l'image mais aussi et antérieurement le son, la magie du verbe : Celle par qui on sait qu'il est bien dit et qu'il est bien parlé mais qui dissimule le sens de ce qu'elle dit et pourquoi, bref « ce que parler veut dire » (Bourdieu). De sorte que « n'est signifiant, pour un individu donné, que ce qui entre dans un cadre déjà appris. Et beaucoup de gens sont sourds à une langue qu'ils connaissent, parce que le contenu qu'elle véhicule n'a pas de sens pour eux, bien qu'aucun brouillage ne soit intervenu au niveau des signifiants » (D.S.M. 137).

(1) P. BOURDIEU, à propos des œuvres d'art écrit : « J'ai moi-même participé de l'illusion du « communisme culturel » (ou linguistique). Les intellectuels pensent spontanément le rapport à l'œuvre d'art comme une participation mystique à un bien commun, sans rareté. Tout mon livre est là pour rappeler que l'accès à l'œuvre d'art requiert des instruments qui ne sont pas universellement distribués. Et par conséquent que les détenteurs de ces instruments s'assurent des profits de distinction, profits d'autant plus grands que ces instruments sont plus rares... » Questions de Sociologie, Ed, de Minuit, 1981, p.11.

Pour Laborit comme pour P. Bourdieu « les structures mentales sont des structures sociales intériorisées » (1) par les langages gestuel, articulé, du corps, du mode de réaction comportementale, etc... Alors que les potentialités humaines permettent à l'homme d'informer le monde environnant, de le structurer, de l'humaniser par un langage de communication, l'individu est simultanément modelé par son milieu social

multidimensionnel (cultures familiale, scolaire, professionnelle, partisane, syndicale, dominante...) avec lequel il est en interaction conflictuelle et coopérative à la fois. Il s'y trouve à la fois dominé et dominant selon que ses possibilités de participation, de maîtrise et de transformation du milieu sont plus ou moins élargies. Dominant et dominé, transformant et transformé, informant et informé, l'homme ne se situe dans le monde social que par l'action qu'il y imprime. Doté de son information structure génétique, s'enrichissant d'informations circulantes captées par son système nerveux, l'homme ne révèle ses potentialités que par et au travers de son groupe social d'appartenance. Il n'y a pas de potentialités individuelles autres qu'exprimées, modelées, valorisées et sanctionnées par la collectivité humaine. « L'homme doit donc, en très grande partie son comportement, son contenu intellectuel à ses semblables. Physiquement dépendant de ses ascendants pendant son enfance il l'est aussi psychologiquement et dans une mesure insoupçonnée du milieu social tout entier » (2).

(1) BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, op. Cité, p.97.

(2) GRASSE P, P, , *L'homme en accusation* op. Cité 173 (c'est nous qui soulignons)

3. LES POTENTIALITÉS DU GROUPE SOCIAL.

« Parler d'homme social est évidemment un pléonasme affirme Laborit, car on ne peut imaginer que, sans rapports, jamais, avec ses semblables, rapports directs ou indirects, l'ensemble organique, la matrice biologique humaine, puisse devenir ce qu'il est convenu d'appeler un homme » (H.V, 65-66). L'homme, par sa production est un être de culture : produisant de la culture, produit par la culture.

a. CULTURALISATION DE LA NATURE, NATURALISATION DE LA CULTURE

Malinowski, bien avant d'autres, avait mis l'accent sur le fait qu' « il n'est pas d'activité humaine, concertée ou non, qui puisse passer pour « naturelle » ou instinctive (...). Il y a une interaction perpétuelle entre l'organisme et son milieu secondaire c'est-à-dire la culture ». (1) Cette culture, qui peut être qualifiée pour certains, dont Dobzhansky, de « supraorganique » voire même de « métabiologie » (2), révèle l'homme sous sa dimension entièrement « bio-culturelle » (Morin). Or, depuis longtemps, la spécificité de l'homme, exclu de l'ordre animal, est définie par référence à la création culturelle. Jusqu'à une époque récente la dichotomie était nette entre l'être de culture (l'homme, voire le civilisé) et l'être de nature (l'animal, voire le sauvage) gouverné par ses instincts, incapable d'apprentissage. L'éthologie a bousculé cette conception. L'existence de l'instinct, quel que soit le nom qu'on lui donne, s'est trouvée vérifiée. Mais l'apprentissage, le rôle de « l'éducation », la création de nouvelles pratiques, furent des révélations. Paradoxalement, ceux à qui il est fait reproche de justifier l'ordre social en le naturalisant ont mis à jour la diversité, mais aussi la possible mutabilité, des comportements intraspécifiques dépendant de milieux naturels particuliers. Au point qu'on a pu leur reprocher de « voir partout l'apprentissage » (3).

(1) MALINOWSKY B., *Une théorie scientifique de la culture*, 1944, Points 1970, p.61,

(2) DOBZHANSKY Th. *L'hérédité et la nature humaine*, Flammarion 1969,
DOBZHANSKY Th. *L'homme en évolution* Flammarion 1966 SALK J., *Qui survivra ?* Fayard, 1978,

(3) GRASSE P.P., *Toi ce petit Dieu.. op. Cité*, 187.

Les travaux des éthologistes combinent un double processus de culturalisation (anthropologisation) de la nature et de naturalisation de la culture (1). En montrant les aspects culturels traduits en un apprentissage intra-spécifique (2) on tend à démontrer du même mouvement l'origine biologique de la culture et les racines biologiques sur lesquelles se greffe la

diversité culturelle, assimilée par E. Erikson à une « pseudospéciation ». L'assimilation culture animale / culture humaine utilise généralement les formes de vie sociale des vertébrés et plus précisément des primates. Ceux-ci, situés plus haut sur l'échelle de l'évolution que les invertébrés, apparaissent moins dépendants de comportements instinctifs rigides et sont capables, par apprentissage, d'innover au point de vue comportemental (3). On connaît les exemples de singes ayant appris sans intervention extérieure à se servir de baguettes pour chercher des termites dont ils sont friands, ou celui des singes ayant appris à laver des patates douces dans l'eau salée, ou bien encore le cas des mésanges avant découvert la manière de décapsuler les bouteilles de lait, etc... Les primates conservent nombre de comportements instinctifs (nidification, toilettage, peur des reptiles...) ainsi qu'on peut le vérifier quand, ayant grandi séparés de leur milieu et de leurs congénères, ils les reproduisent une fois replacés dans leur cadre naturel.

(1) *Sur ce point on pourra consulter SAHLINS M., Critique de la sociobiologie : aspects anthropologiques 1976, Gallimard 1980. Pour différentes définitions de la culture conférer par exemple PERRINEAU P., Sur la notion de culture en anthropologie. R.F.S.P. 1975, p.946 à 969.*

(2) *Par apprentissage intraspécifique nous entendons apprentissage spécifique à un groupe déterminé d'individus, dont l'isolement géographique à l'égard d'autres groupes de la même espèce, révèle l'existence et la transmission de pratiques proto culturelles propres à ce groupe.*

(3) *Ce qui augmente corrélativement l'importance du groupe social. Ainsi les carences dues à l'absence de contacts sociaux se retrouvent chez les primates comme chez les jeunes enfants. Cf par exemple : BIGELOW R., Ethologie et agressivité humaine, R.I.S.S. 1971 GRASSE, P.P., L'homme en accusation, op. Cité. RUFFIE J., De la biologie à la culture, op. Cité. MASSON M. La sexualité des bébés. Sc et Avenir, avril 1978.*

Cependant, à la différence des formes plus élémentaires de vie, leur part relative dans les comportements semble bien moindre et le degré d'adaptabilité plus élevé (1). Pour J. Ruffié, « si l'on considère l'évolution phylogénique, l'inné prédomine dans les espèces inférieures les plus

anciennes et l'acquis dans les espèces supérieures les plus récentes. Cette tendance s'observe à tous les paliers taxonomiques mais surtout chez les vertébrés et singulièrement chez les primates : elle culmine chez l'homme » (2). Cependant les études de terrain (LawickGoodal) comme celles de laboratoire (Stouts, Gardner, Premack..) n'éclairent pas encore de manière décisive les parts respectives des comportements adaptés et des complexes instinctifs rigides. Les études portant sur la hiérarchie sociale – un des sujets les plus délicats quant à ses implications – sont interprétées par certains comme révélant des dispositions héréditaires individuelles au pouvoir, pour d'autres comme témoignant d'un apprentissage social du statut (3). L'importance de tels travaux tient au contenu de la notion de culture. Les apprentissages, innovations, variations des pratiques sociales, permettent d'humaniser le singe et de zoociser l'homme (4). Capables d'invention, de communication, voire de travaux artistiques (5), les singes présentent certaines caractéristiques fondamentales du comportement humain (6).

(1) Dans le langage de Laborit on dirait que l'information structure perd de son importance en comparaison de la part grandissante de l'information circulante.

(2) RUFFIE J., De la biologie... op. Cité, p.361.

(3) Les expériences convergent aujourd'hui dans la démonstration de la part dominante de l'apprentissage dans l'évolution de la hiérarchie sociale primate. On sait de plus que la descendance des singes dominants bénéficie seule de l'apprentissage de la dominance. Les facteurs hormonaux souvent évoqués seraient donc secondaires – au sein exact du terme – dans la structuration hiérarchique. Les comportements sociaux, le statut et le rôle individuel des primates sont aisément modifiables ainsi que l'illustrent les exemples de singes transposés dans des groupes étrangers auxquels s'adapte – en se modifiant profondément – leur conduite.

(4) L'auteur le plus représentatif de cette démarche est sans doute Desmond MORRIS.

(5) Les exemples de pratiques « artistiques » foisonnent dans les écrits des éthologistes. Les interprétations divergent quant à leurs fonctions,

(6) *Déjà Darwin manifestait « l'intention de démontrer (...) qu'il n'existe aucune différence fondamentale entre l'homme et les mammifères les plus évolués au point de vue des facultés intellectuelles », Darwin La descendance de l'homme, 1871*

R. Fox rapporte les conclusions de plusieurs études selon lesquelles les compétitions hiérarchiques se soldent toujours par le maintien de la hiérarchie initiale, les rejetons des individus de rang supérieur conservant la situation hiérarchique de leurs parents. Ces classes basées sur le lignage « décident de l'avenir social des nouveaux nés » et ce principalement par un apprentissage différentiel de la dominance (1). Les primates ne sont bien sûr pas seuls à connaître l'apprentissage. Les observations éthologiques démontrent qu'il s'agit d'un comportement généralisé – à des degrés divers – chez les vertébrés. D'où le franchissement aisé du monde animal au monde humain. « Charlemagne savait-il qu'en rendant l'école obligatoire, il renouait avec l'une des institutions les plus solides du monde animal ? Car les animaux vont aussi à l'école », écrit M. Masson (2). De fait on trouve de nombreuses homologues comportementales entre l'animal et l'homme en recourant à de multiples exemples, tant il est vrai que la nature est riche de diversité. Mais une collection de pratiques extraites des espèces animales les plus hétérogènes ne fournit aucun critère satisfaisant de comparaison entre les cultures animales et les cultures humaines dont on ne saurait pourtant nier la spécificité.

(1) FOX R., *Anthropologie biosociale. Parenté chez les primates et systèmes de parenté humains*, P.19 et 5.

(2) MAISON M., *Les animaux vont aussi à l'école*, Sc. Et Av. janvier 1977, p.58 à 64.

b. LA SPÉCIFICITÉ HUMAINE DE LA CULTURE

Chaque comportement humain peut, sous des formes approchantes, trouver son équivalent dans telle espèce animale. Dès lors la définition de l'homme comme un être de culture ne suffit pas à le distinguer au sein du

monde animal tant que son contenu demeure vague et que ses manifestations ne peuvent être objectivement différenciées de phénomènes que l'on constate dans le reste du monde vivant. Cette ligne de démarcation, Laborit la situe à l'apparition du langage articulé et abstrait. Ce critère permet aussi à J. Ruffié de distinguer les « protocultures » animales de « la » culture humaine, le singulier signifiant que le langage, en tant que mode de communication conceptuelle, est commun à l'ensemble du genre humain. Exclusivité humaine (1) rendue possible par une série coordonnée de modifications anatomiques, l'aptitude au langage symbolique est pour l'homme une « faculté qui le sépare radicalement de l'animal ». (2) Par lui, l'homme émerge à la pensée conceptuelle, à la communication symbolique, à la transmission et à la diffusion élargies – dans le temps et dans l'espace – des connaissances, des acquis et des projets. Par le langage l'évolution culturelle se substitue à l'évolution naturelle, exprimant la richesse et l'originalité de l'expérience d'une collectivité. Par le langage encore, le groupe se constitue en communauté et simultanément se différencie.

Dépendant, plus que de ses potentialités génétiques, de ce par quoi il entre en communication avec le monde social, le système nerveux et sa production, le langage, l'être humain réalise ses potentialités par et dans le groupe social dont on pourrait soutenir que les frontières culturelles constituent de véritables frontières naturelles. Cette indispensabilité du groupe social à l'homme ne préjuge nullement des types de rapports qu'ils peuvent entretenir et des motivations de l'action individuelle auxquelles s'intéresse particulièrement H. Laborit.

(1) *Jusqu'à aujourd'hui, et malgré les lacunes immenses concernant le langage animal, les expériences effectuées sur le langage des primates sur leur capacité à conceptualiser sont généralement considérées comme très peu convaincantes (expériences de GOOSTARD, GARDNER, PREMACK, PATTERSON.,).*

(2) GRASSE P.P., *L'homme., , op. Cité, p.185.*

B – LES MOTIVATIONS DE L’ACTION

Être vivant, indissociablement bio-culturel, l’homme social est d’abord être individué, singulier, auto-centré et exodéterminé. Telle est l’idée centrale de H. Laborit qui s’accorderait certainement avec E. Morin pour reconnaître qu’aujourd’hui « nous avons besoin d’une méthode qui puisse concevoir la relation récursive où l’individu sujet est à la fois généré / produit / déterminé et générateur / producteur / déterminant. Nous avons besoin d’une méthode qui puisse concevoir l’auto-exoréférence, l’auto-égo-centrisme, le computo, c’est-à-dire la notion d’individu sujet » (1). À cette fin, à partir de sa discipline, Laborit va chercher à analyser les motivations de l’action humaine qui s’exerce en situation sociale. Selon lui le comportement humain répond à une triple exigence : la conservation de la vie, l’affirmation de l’existence et la recherche de la gratification ou principe de plaisir.

1. LA CONSERVATION DE LA VIE

Tout organisme vivant est un organisme agissant, lieu de passage et de transformation de flux énergétiques. Sa finalité, dépouillée de tout vitalisme, est le maintien de sa structure. Sur ce point au moins tous les biologistes s’accordent (2).

(1) MORIN E., *La méthode T.2, op. Cité, p.266.*

(2) P.P GRASSE écrit par exemple : « La finalité est inhérente à tout être vivant ; elle est à la portée immédiate de l’observateur. Elle est la loi, la grande loi du Biocosme, « Être et persévérer dans l’être ». La vie est la finalité de l’animal et de la plante et cela n’est pas un truisme. Tous les moyens que l’un comme l’autre mettent en œuvre pour persister, pour vivre, leur lutte constante contre l’entropie et leur pouvoir d’expansion illimité sont les preuves de la finalité foncière des systèmes ouverts que sont les êtres vivants ». *L’homme en accusation, op. Cité, p.112.*

Ce maintien ne se réalise que par la dégradation d'énergie extraite du milieu extérieur. En ce sens toute vie organisée est néguentropique, créatrice et conservatrice d'une structure, d'éléments informés. « Quelle que soit l'hypothèse à laquelle on se rallie, un fait demeure, précise P. P. Grassé : La vie résulte d'une organisation, d'un équilibre, d'une ordonnance régnant entre les parties, au sein d'un édifice matériel complexe et hétérogène (...), en vérité la vie est le triomphe de l'ordre » (1). « Autrement dit l'être vivant contient une finalité interne, intrinsèque, qui s'exprime par les mécanismes aboutissant à sa conservation, à sa fabrication (assimilation), à sa reproduction. Cette constatation n'implique aucune prise de position philosophique, elle enregistre un état de fait (...) La vie est en elle-même un effort exécuté par un ensemble complexe ordonné, architecturé, et un effort orienté : être vivant et le demeurer » (2). Point focal de toutes les analyses de Laborit, développé dans « Biologie et structure » mais repris dans tous ses écrits, la thèse de la finalité de conservation structurelle du vivant fut notamment argumentée par J. Monod et fait l'objet central des ouvrages de H. Atlan et E. Morin (3).

(1) GRASSE P.P., *Toi, ce petit dieu*, op. Cité, p.45.

(2) GRASSE P.P., *Toi, ce petit dieu*, op. Cité, p.52-53, .

(3) MONOD J., *Le hasard et la nécessité* 1971, *Points*, 1973. ATLAN H., *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant*, Seuil 1979, . MORIN EL, *La méthode* 2 tomes, op. Cités, 1977 et 1980.

a. LA CONSERVATION D'UN ORDRE DYNAMIQUE

Toute organisation du vivant est conservatrice de la vie considérée comme réalisant un équilibre dynamique. « Systèmes ouverts en état de non équilibre » selon Prigogine, les systèmes vivants tendent à maintenir leur structure par une action permanente sur le milieu dont ils tirent leurs ressources énergétiques et informationnelles. « Les formes vivantes, précise Laborit, ne contredisent donc pas le deuxième principe de la thermodynamique, le principe de Carnot-Clausius, car c'est grâce à l'entropie solaire que les structures vivantes et que la totalité de l'énergie

qu'elles libèrent, peuvent être entretenues » (I.A. 6). Mais on doit cependant distinguer le maintien de l'organisme du maintien de ses multiples niveaux d'organisation intégrés. C'est pourquoi la notion d'homéostasie définie par Cannon comme « le maintien des conditions de vie dans le milieu intérieur » est inadaptée à l'ensemble des organismes vivants. Rappelons en effet que le maintien de la structure organique d'ensemble peut exiger le déséquilibre interne passager – voire la perte – de niveaux d'organisation intégrés : ainsi quand l'organisme fuit son milieu externe il en découle une dépense énergétique et la perte de l'homéostasie restreinte. L'homéostasie concerne alors le plus grand ensemble, l'ensemble organique et peut se réaliser soit par la constance des conditions du milieu intérieur soit par l'activité motrice de l'organisme (1). Mais « celle-ci n'est possible que si les organes qui en permettent la réalisation fournissent un effort supplémentaire : le système nerveux doit pouvoir commander la coordination des muscles squelettiques, ceux-ci doivent fournir un effort considérable et donc recevoir une masse sanguine plus importante pour leur approvisionnement et l'évacuation des déchets de leur métabolisme accru (...). Toute l'homéostasie du milieu intérieur va se trouver perturbée en quelques instants. Et la conservation de notre « vie libre et indépendante » ne sera plus la conséquence de la « conservation de la constance des conditions de vie dans le milieu intérieur » mais de sa perte. Grâce à cet abandon momentané, la fuite, en soustrayant l'organisme au danger survenu dans l'environnement ou la lutte en le faisant disparaître en agissant sur lui, permettront le retour à des conditions de vie normale dans l'environnement. Ce n'est qu'alors seulement que le retour à l'homéostasie du milieu intérieur redeviendra possible » (I.A. 133-134).

(1) E. MORIN, lors de la présentation de son ouvrage sur la science, n'hésita pas à appliquer ce principe au fonctionnement d'une société humaine en temps de guerre, *Actualités régionales FR3*, 19h20, 15.10.1982.

Le processus néguentropique de la vie est de l'ordre du constat : il se réalise par l'entropie de l'environnement et s'achève dans l'entropie, avec le nivellement thermodynamique que réalise la mort d'un organisme. La matière vivante « tend constamment vers le désordre, vers le nivellement

thermodynamique. Si elle peut maintenir sa structure complexe, c'est grâce à un apport constant d'énergie chimique fournie par les aliments, énergie alimentaire qui n'est elle-même rien d'autre que le résultat de la transformation de l'énergie photonique solaire par la photosynthèse (...). On a pu dire que la vie faisait de la néguentropie, s'opposait au principe de Carnot. La construction de la matière vivante (l'anabolisme) semble en effet s'opposer au nivellement thermodynamique. La vie fait de l'ordre à partir du désordre du monde inanimé. Mais il faut ajouter qu'elle le fait généralement en favorisant par ailleurs le désordre, puisqu'une telle construction ne se réalise le plus souvent que par la destruction (catabolisme) des molécules déjà hautement organisées que lui fournit la photosynthèse. Ce dernier processus paraît être le seul véritablement constructif à l'échelle de notre globe » (B.S, 43-44).

Ainsi les systèmes vivants se nourrissent d'ordre en créant du désordre. Mais ils peuvent aussi s'alimenter de « désordre », de « bruits ». « Les systèmes auto-organiseurs ne se nourrissent pas seulement d'ordre, ils trouvaient aussi du bruit à leur menu » (Schrödinger 1945). Encore faut-il que ces systèmes soient ouverts c'est-à-dire en interaction avec leur environnement puisque le bruit leur vient de l'extérieur. L'assimilation du bruit au hasard, à l'aléatoire ne doit cependant pas signifier autre chose que de l'inattendu, de l'improbable. Le bruit ne serait autre chose qu'une source informationnelle non décodée par l'observateur, l'introduction d'un élément d'un autre niveau d'organisation, ignoré de lui. La définition classique du hasard par Cournot, « rencontre de deux séries causales indépendantes » lui redonne sa vraie dimension, à savoir celle de l'ignorance d'au moins une des séries causales, et par conséquent l'ignorance d'un ordre non perçu. Il nous faut en effet concevoir que, comme le relève H. Atlan, « ce qui nous apparaît comme des perturbations aléatoires par rapport à ces mécanismes est pourtant récupéré par le système et utilisé d'une façon ou d'une autre (en général d'ailleurs imprévisible dans son détail) pour se construire ou se reconstruire de façon nouvelle. Cette nouvelle construction échappe évidemment au détail de notre connaissance, par définition même, puisqu'elle est produite par des perturbations aléatoires, c'est-à-dire par ce qui, pour nous, est un hasard. C'est pourquoi cette nouvelle construction qui a utilisé du bruit a abouti à un accroissement de complexité, c'est-à-dire à un accroissement de l'information qui nous manque. Mais, puisque le

système continue à exister et à fonctionner, cela veut dire que, pour lui, cette complexité reste fonctionnelle et lui apporte donc un surcroît d'information qu'il utilise éventuellement pour une meilleure adaptation à des conditions nouvelles » (1). Une telle conception du hasard, qui ne lui reconnaît que la mesure de notre ignorance, est entièrement partagée par H. Laborit. Telle est aussi la raison pour laquelle les mutations ne lui semblent pas donner la clé de la complexification structurelle et fonctionnelle du vivant, à laquelle il préfère substituer les processus – encore énigmatiques – d'addition, d'hybridation, de symbiose. « Les expériences se multiplient, depuis les premières expériences de Miller, de Oro, puis de Calvin, qui montrent que dans une atmosphère reconstituée, analogue à celle que l'on suppose avoir été présente sur notre planète il y a quelques trois milliards d'années, le passage de décharges électriques, simulant les éclairs qui paraissent y avoir été nombreux, donne naissance non pas de façon hasardeuse à n'importe quelle molécule, mais toujours aux mêmes molécules complexes, premières pierres de l'édifice du monde vivant, à savoir des acides aminés et jusqu'à la molécule d'adénine qui se trouve être une des bases trouvées dans les acides nucléiques. Curieux hasard qui, dans des conditions proches de ce qu'elles ont dû être à l'origine des systèmes vivants sur notre globe, reproduit toujours les mêmes matériaux » (I.A. 7). Si l'on tenait à conserver du hasard une dimension autre que celle de notre méconnaissance, on devrait alors le situer à l'origine problématique d'une nouvelle combinatoire qui, elle, n'aurait rien d'hasardeuse puisque reproductible.

(1) *ATLAN H., op. Cité, p.81-82.*

Toujours est-il qu'ainsi structuré à partir de son information génétique, un organisme tendra à se préserver du désordre en puisant dans l'environnement les ressources énergétiques nécessaires au maintien de ses conditions de vie intérieures et par là, à maintenir sa structure. Ainsi « ce n'est primitivement que par une action motrice sur l'environnement que l'individu peut satisfaire à la recherche de l'équilibre biologique, du « bien-être », du « plaisir ». Cette action motrice aboutit en réalité à conserver la structure complexe de l'organisme dans un environnement moins « organisé » grâce à des échanges énergétiques maintenus dans certaines

limites entre cet environnement et lui ». (N.G. 57) (1). Cependant si l'environnement est « mieux organisé », si l'action motrice est impossible (fuite ou lutte) l'individu sera bloqué en situation d'attente en tension, où encore en situation d'inhibition de l'action. La perception des déséquilibres, l'évaluation des situations est réalisée par le système nerveux qui enregistre les variations internes et externes à l'organisme et les traite. On doit alors distinguer parmi les signaux traités les besoins, les pulsions et les motivations.

(1) La conception de l'homme, lieu de passage et d'échanges énergétiques, que REICH a développée, a donné naissance au courant de l'analyse et de la pratique bio-énergétique de A. LOWEN. Chaque individu est considéré comme une « chambre énergétique » accumulant, transformant et déchargeant de l'énergie sous forme de sentiments, émotions et expressions. Refoulées parfois par le milieu social, ces forces énergétiques se transforment en tension, frustration, inhibition que la pratique bio-énergétique cherche à libérer.

b. BESOINS, PULSIONS ET MOTIVATIONS

Les besoins sont définis par Laborit comme « la quantité d'énergie ou d'information nécessaire au maintien d'une structure nerveuse ». Ils sont à l'origine de la motivation de l'action et donc du comportement. Doivent être distingués les besoins innés engendrant des comportements instinctifs et les besoins acquis par apprentissage dont la satisfaction deviendra nécessaire au bien être individuel (1). Les schèmes de comportements instinctifs sont en nombre réduit chez l'homme, À l'inverse les besoins acquis par apprentissage, de nature socio-culturelle chez l'homme, prennent une importance croissante, codant de nouvelles structures synaptiques dans le système nerveux. De sorte que le besoin peut être défini comme la quantité d'énergie nécessaire au maintien d'une structure nerveuse, soit innée soit acquise (2). D'où le rapprochement envisagé par Laborit entre la dépendance à l'égard des besoins acquis et la dépendance aux toxiques. « Dans l'un et l'autre cas ces besoins paraissent supportés par la formation au sein du système nerveux de molécules protéiques nouvelles. Ces

structures moléculaires ont alors besoin sans doute d'énergie pour se maintenir, qu'il s'agisse de la mémoire nerveuse ou de la mémoire d'un apport toxique » (I.A 19).

(1) *On trouve sur de nouveaux fondements la problématique des « vrais besoins » et des « faux besoins ». Marx lui-même distinguait les « besoins fixes » ou constants, dont seules les modalités d'expression changent avec les sociétés (sexualité faim etc...), des besoins « relatifs » qui « doivent leur origine à un certain type d'organisation sociale », à « certaines structures sociales et certaines conditions de production et de communication ». cité par FROMM E., La conception de l'homme chez Marx, Payot 1977,*

(2) *MALINOWSKI omet ces besoins acquis en réduisant les phénomènes socio-culturels à la satisfaction du seul besoin alimentaire stricto-sensu, « Le besoin alimentaire règle tout un jeu de procès. Un lieu commun veut que l'humanité marche avec un estomac, que le pain et les jeux fassent taire la multitude et qu'un bon ravitaillement soit l'une des conditions déterminantes de l'histoire et de l'évolution humaines. Le fonctionnaliste se contentera d'ajouter que les mobiles qui règlent les parties de ce procès et qui éclatent en donnant le goût de la chasse et de l'horticulture, la soif d'échanges et la passion du commerce, l'instinct du libéralisme et de la générosité, doivent tous s'analyser en fonction de cette grande tendance qu'est la faim. La fonction indivise de tous les procès, qui constituent l'organisation culturelle des subsistances d'une communauté n'est autre que la satisfaction du besoin biologique primaire de la nutrition. » MALINOWSKI B., op. Cité, p.131-132.*

Les preuves expérimentales manquent encore à cette théorie même si rien ne vient l'infirmier et si les neurobiologistes semblent s'accorder sur cette théorie moléculaire de la mémoire (1).

C'est sur ces bases que Laborit avance que motivation, mémoire et imagination ne sont jamais désintéressées mais répondent à des structures codées de signifiante et donc d'un rapport antérieur, présent ou projeté, au milieu. Ainsi la « motivation résultera de la combinaison d'une « pulsion » résultant d'un besoins inné, instinctif, ou acquis par apprentissage (dans ce

dernier cas elle s'accompagnera généralement d'une émotion) et d'un stimulus externe environnemental. Les motivations peuvent être positives à la recherche d'un objet capable d'assouvir la pulsion, ou négatives en provoquant l'éloignement ou la destruction d'un objet ayant une action aversive. On peut donc dire que ni un état physiologique (la faim par exemple) ni la présence d'un objet qui peut être la source d'un comportement, ne seront suffisants isolément pour provoquer ce comportement. Celui-ci exige une interaction entre l'état interne et l'objet stimulus pour apparaître » (I.A. 25). Cette conception est aujourd'hui généralement admise en éthologie par opposition à celle qui, avec Pavlov, assimilait stimulus et comportement. L'existence d'un stimulus aurait déclenché ipso facto un comportement stéréotypé, ce qui revenait à placer l'animal en situation de dépendance totale et passive à l'égard de son milieu. À la suite de Lorenz, qui s'attaqua très tôt au modèle pavlovien, I. Eibl-Eibesfeldt soutient qu' « un comportement n'est pas toujours une simple réponse à des stimuli externes. L'animal n'est d'aucune façon un automate dans lequel on jette une pièce de monnaie qui déclenche une réponse ; il agit également en réponse à des impulsions internes » (2).

(1) MALDONADO H., *La théorie moléculaire de la mémoire* RISS 1974, 720 à 734,

(2) EIBL-EIBESFELDT I., *Éthologie-biologie du comportement* op.Cité 1972, p.45.

Par pulsion interne on peut entendre, avec Grassé, « une tendance, généralement motrice, inorientée, que manifeste l'animal hors de toute stimulation périphérique propre à provoquer des déplacements (...). Elle est essentiellement la conséquence d'un état physiologique qui rend l'animal sensible à certains stimuli, ou messages, et apte à leur répondre d'une manière précise. (...) La plupart des pulsions, sinon toutes, sont liées à des états physiologiques particuliers et par conséquent dépendent de la présence dans l'organisme de substances dont l'action est spécifique » (1). Ainsi, on sait aujourd'hui qu'un animal rassasié ne sera pas « motivé » pas une proie, de même qu'en dehors de certaines périodes les signaux déclenchant les parades nuptiales, l'agression, etc... seront dépourvus de signification. Mais on sait aussi que l'injection de substances spécifiques

dans certains centres du cerveau déclenchera, en dehors de ces périodes sensibles, les réponses comportementales attendues. Ces pulsions internes, naturelles ou provoquées, amènent l'animal à adopter une conduite active dite d'appétition. « L'excitation produite dans le système nerveux central peut s'accumuler et elle est alors à l'origine de l'agitation de l'animal qui recherche une situation où des stimuli déclencheurs lui permettent de se libérer de la pression des impulsions sous forme de mouvements déterminés » (2). En l'absence de ces stimuli recherchés l'animal adoptera des comportements de substitution, dont on trouve d'abondants exemples dans tous les ouvrages d'éthologie. Ces pulsions internes ou les stimuli externes sont traduits par des neurotransmetteurs ou messagers chimiques dont on connaît de mieux en mieux le rôle spécifique dans les états psycho-affectifs chez l'homme qu'on modifie déjà largement (3). Par contre on ignore encore le détail des connexions interneuronales dans la formation de la pensée, de la mémoire etc... tant est complexe la structure du cerveau humain, riche de 10 puissance 14 synapses, et délicate l'expérimentation in vivo.

(1) GRASSE P. P., *Toi, ce petit Dieu op.cité*, p.190-191-192.

(2) EIBL-EIBESFELDT I, *Contre l'agression, op. Cité*, 1972, p.42

(3) Cf. par exemple : SALOMON M., *L'avenir de la vie, Seghers 1981*
CASTELLO M., *Neurone connexion Science Digest avril 1982, p.38 et s.*
BOISSIER J.R. et al. *Les médicaments psychotropes, La Recherche nov. 1980.*
HORFELT T, *Les messagers chimiques du cerveau, La Recherche mai 1981*

Dans l'état actuel des connaissances, Laborit soutient ainsi que la mémorisation des expériences est traduite sous forme moléculaire codant de nouvelles structures ayant besoin d'énergie pour se maintenir. La motivation fondamentale étant la conservation structurelle répondant au principe de la recherche du plaisir et de l'évitement de la douleur. Foncièrement égocentrique et simultanément exodéterminé (Laborit, Morin...), l'être humain cherchera à préserver sa vie biologique mais aussi, et surtout, l'image idéale du moi qu'il aura affirmée dans le cours de son existence.

2. L’AFFIRMATION DE L’EXISTENCE

La conservation de la vie est la finalité commune à tous les organismes vivants. Mais la conscience de la mort fait de l’homme le seul « Animal anxieux » (1). « Uniques, peut être, en cela, parmi toutes les créatures qui peuplent la terre, nous sommes l’animal de l’inquiétude. Nous nous rongeons d’inquiétude nos vies durant, redoutant l’avenir, mécontents du présent, incapables de nous faire à l’idée de la mort, incapables de tenir en place » (2). Cette angoisse existentielle nous interroge sur le sens de la vie, nous incite à affirmer notre existence.

(1) THOMAS L., *La méduse et l’escargot. Réflexions d’un biologiste.* Belfond 1980 p.115. Joint au langage symbolique ce critère sert à de nombreux auteurs, a différencier l’homme au sein du monde animal : cf.par ex. COMBALUZIER Ch. MORIN E, MONOD J, , JACOB F., ROSTAND J, SALK J.

(2) THOMAS L, op cité p.36

a. ANGOISSE, INHIBITION ET ACTION

Telle est l’idée avancée notamment par E. Morin, J. Hamburger ou J. Monod pour qui « c’est l’angoisse qui nous contraint à chercher le sens de l’existence. Angoisse créatrice de tous les mythes, de toutes les religions, de toutes les philosophies et de la science elle-même » (3).

(3) MONOD J Op cité p 210.

Laborit partage ces idées et les développe en leur conférant une dimension sociologique. Selon lui, la conservation de la vie et l’angoisse de la mort sont consubstantielles, intimement liées, à la nature de l’homme. La conservation de la vie n’est assurée chez l’homme que par son action sur l’environnement, couronnée de succès ou suivie d’échec. L’apprentissage

du succès renforce le comportement, mais celui de l'échec, cumulés chacun à la capacité humaine d'anticipation de l'action, est source d'angoisse. Tout apprentissage de l'action s'accompagne d'effets cumulatifs, ainsi qu'on le verra. Par ailleurs les situations nouvelles, ne répondant à aucune expérience mémorisée approchante, rendent aléatoire l'efficacité de l'action et engendrent une angoisse résultant de ce déficit informationnel. Angoisse du groupe face à l'univers, angoisse de l'individu face à lui-même et au groupe, angoisse spécifique de la mort sont sources d'inhibition de l'action mais aussi de création des mythes fondateurs, des grilles explicatives, sécurisantes, intégrant l'homme à la collectivité et celle-ci à l'univers (1) (2).

(1) *ROUSSEAU* avait fort justement compris cette rupture radicale que réalise entre l'homme et l'animal la conscience de la mort : « Jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, et la connaissance de la mort et de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites en s'éloignant de la condition animale. » *Discours sur l'origine...op. Cité, p.59-60.* *MORIN* revient sur l'ampleur de la conscience de la mort : « L'homme sait qu'il n'a qu'une vie, qu'elle est son seul bien et il voit s'engouffrer en lui l'idée de sa propre mort à la fois subie, reconnue, inacceptable, inintégrable, désintégrant... L'horreur anthropologique de la mort, les mythes de survie, renaissance, résurrection, immortalité expriment la nature de la structure, l'aspiration autotranscendante et la carence mortelle de tout individu-sujet », *La méthode T.2, , p.278.*

(2) *Pour le R.P. COMBALUZIER* si la religion dérive bien d'une angoisse fondamentale, on ne peut pour autant en limiter l'existence à l'homme : « La religion est aussi instinctive, et les premiers raisonnements humains ont trouvé un écho, une réponse universelle dans notre psychisme profond, si tant est qu'ils n'aient pas été déclenchés par lui. Dans ces conditions, il n'est pas absurde de rechercher dans le psychisme animal au moins des prodromes des manifestations religieuses considérées jusqu'à maintenant comme le privilège de l'homme ».in *Le Vertébré Vertical. Edisud 1979, p.63.*

« Finalement, écrit Laborit, l'homme est probablement le seul animal qui sache qu'il doit mourir. Et cette connaissance est plus génératrice

d'angoisse que toutes les autres. Elle rassemble en elle toutes les causes précédentes : déficit informationnel concernant la date de la mort, sa forme, sa consistance, sa dolorosité. Déficit informationnel concernant un après heureux ou malheureux, ou une absence d'après néantifiant. Impossibilité d'imaginer le néant, comme l'après. Impossibilité d'agir pour l'éviter, car la mort est inéluctable : l'imaginaire ne peut lui opposer de solution expérimentalement contrôlable. Conflit entre le désir de survivre, besoin fondamental de tout être vivant et l'interdiction qui lui est faite par sa structure d'assouvir cette pulsion et de le savoir par avance. Interdiction totale de l'action en définitive, en ce qui le concerne » (I.A. 113). L'angoisse de la mort n'est pas productrice : elle inhibe l'action, révèle sa vanité, la rend éphémère. Elle est par contre créatrice, à l'origine de processus imaginaires, refus de ce qui est, réinterprétation du monde : mythes fondateurs, explicatifs du monde, qui, sécurisant l'homme en excluant le néant du futur, lui permettent de se consacrer au monde « d'ici-bas » et d'agir (1). Les religions les plus transformatrices du monde ont extirpé la mort du néant en en faisant, d'une source d'angoisse inhibitrice, un moteur de l'action humaine. De celle-ci, menée en conformité avec les normes morales, dépendait alors d'obtention d'une nouvelle vie, de la vraie vie, objet d'achat par le rachat de soi-même. « Cette angoisse qui prend à la gorge tout être humain dès qu'il a conscience d'être et qui ne le quitte qu'à la mort, les sociétés contemporaines font un effort constant pour l'occulter car elle gêne leur finalité de production de marchandises. On peut se demander même si ce n'est pas un facteur important de l'établissement des hiérarchies. Quand on est préoccupé par sa promotion sociale on l'est moins par la signification de sa propre existence et l'on redevient plus efficace dans un processus de production » (N.G. 206).

(1) L'occultation de l'angoisse résulte soit de la compréhension du monde par l'action appropriatrice soit de l'explication mystique ou mythique. Le « déclin des religions » européennes contribue, avec l'extension du monde et l'impossibilité d'expliquer et de maîtriser les phénomènes, à renforcer l'espoir investi dans la science dans sa tentative d'explication et de maîtrise du monde. On en attend en outre, ce que les religions n'ont pu réaliser avec toute l'efficacité souhaitée, la production de l'immortalité, la mort humaine de la mort.

On doit donc distinguer l'angoisse de la mort, créatrice, source d'imaginaire, de son occultation qui, elle, est productrice. L'action individuelle, dans l'ordre de la production, sera en conséquence d'autant plus rentable qu'elle sera intégrée dans le cadre d'une grille interprétative efficace. Quand l'angoisse reparaît, elle se traduit en une dépression, une perte de cohérence des grilles situationnelles. Les grilles les plus achevées évacuent la dimension même de la mort. L'utilité des grilles explicatives répond aux exigences de l'action inhibée par le doute et l'angoisse. « Pour agir, soutient Laborit, l'homme a besoin d'une grille lui permettant de décoder, parmi les stimulus nombreux qui l'assaillent, ceux qui sont signifiants, c'est-à-dire utiles à sa survie, et ceux qui ne le sont pas. Je ne crois pas, comme Alvin Töffler, que ce soit le nombre des stimuli qui soit le facteur de choc mais plutôt l'absence de grilles de décodage. Sans elle, il y a impossibilité d'agir, d'où l'angoisse et ses conséquences. L'adepte d'une morale rigoureuse ou le marxiste dogmatique, l'économiste néo-classique, le psychanalyste, par exemple, sont rarement sensibles au choc du futur. Toute information est décodée suivant leur grille particulière, ou si elle n'y pénètre pas, elle n'est pas perçue parce que non signifiante » (I.A. 160-161). Paré d'une grille explicative lui permettant de décoder sans trop de brouillage les signaux provenant de son environnement, l'homme est en mesure d'agir sur lui. Son action, même à destination sociale, ne doit cependant pas dissimuler que le centre d'évaluation, de référence de l'action demeure l'individu en permanence angoissé par la solitude existentielle qui le caractérise.

b. ANGOISSE ET SOLITUDE EXISTENTIELLE

Homme social parce que modelé par la société, l'individu-sujet, par-delà les rationalisations à posteriori et le discours altruiste, ne poursuivra cependant qu'un but : le bien-être individuel, la recherche du plaisir, la satisfaction narcissique. Ce n'est donc pas parce qu'elle sera située dans le cadre social que son action sera motivée pour autant par un but collectif indépendant des intérêts personnels. Pour Laborit au contraire nous

sommes fondamentalement égocentristes, poursuivant, consciemment ou, le plus souvent inconsciemment, notre seul intérêt, parfois médiatisé ; nous nous cherchons perpétuellement au travers des autres. Dès la naissance, dès la conception même, formé des autres, modelé par les autres, l'individu est en quête permanente de son individualité, de sa personnalité décryptée chez les autres. « Nous sommes angoissés par un constant déficit informationnel à propos de nous même. Ce que nous cherchons chez l'autre, c'est nous-même, c'est-à-dire ce qui nous permettrait de combler ce déficit informationnel » (D.S.M. 141). Engendré au monde social par les autres, l'homme cherche à en être reconnu, admiré, aimé, voire haï, en tout cas admis dans son existence indéniable. L'image de soi c'est l'image que nous renvoient les autres que nous cherchons en eux. L'amour lui-même n'échappe pas à la règle. Comme toute action relationnelle par laquelle l'homme tente de s'approprier le monde, de l'intégrer à sa structure, l'amour procure la possibilité « de ne plus faire qu'un », d'intégrer un être gratifiant qui renvoie une image idéale de soi. « J'ai compris aussi ce que bien d'autres avaient découvert avant moi, que l'on naît, que l'on vit et que l'on meurt seul au monde, enfermé dans sa structure biologique qui n'a qu'une seule raison d'être, celle de se conserver. Mais j'ai découvert aussi que, chose étrange, la mémoire et l'apprentissage faisaient pénétrer les autres dans cette structure, et qu'au niveau de l'organisation du moi, elle n'était plus qu'eux. J'ai compris enfin que la source profonde de l'angoisse existentielle, occultée par la vie quotidienne et les relations interindividuelles dans une société de production, c'était cette solitude de notre structure biologique enfermant en elle-même l'ensemble, anonyme le plus souvent, des expériences que nous avons retenues des autres. Angoisse de ne pas comprendre ce que nous sommes et ce qu'ils sont, prisonniers enchaînés au même monde de l'incohérence et de la mort ». (E.L.F. 46). Vision tragique et exaltante à la fois de cet être qui ne fait que passer, qui n'existe que pour lui et par les autres. Qui est le « Tout-Rien » comme l'exprime avec force E. Morin : « Il est tout parce que tout individu-sujet est pour lui le Centre du Monde et Valeur absolue. Il n'est rien dans cet univers où il est excentrique minuscule, infinitésimal, éphémère (...). Quelle dérision dans cet égocentrisme où nous nous prenons pour le centre du monde ! Quelle folie dans cette autotranscendance où nous nous plaçons au-dessus des autres êtres ! Quelle comédie dans cette existence où chacun

joue son rôle et est joué par son rôle à travers quiproquos et imbroglios ! Quelle tragédie que cette vie où l'absolu néant répond inexorablement à l'absolue auto-affirmation du Moi ! » (1).

Chez Laborit, la révélation de l'égoïsme viscéral de l'individu et du caractère dérisoire de la vie implique un bouleversement général des valeurs où l'individu constituerait le point focal d'un système normatif valorisant l'individualité, l'originalité, la tolérance dans le choix des modes de vie. Cela suppose aussi un changement radical des formes de sociabilité car c'est seulement dans le cadre social que peut s'affirmer l'individu motivé par la recherche du plaisir.

(1) MORIN E., *La méthode t.2 op. Cit, p.278 et 279.*

3. LA RECHERCHE DE LA GRATIFICATION

Chez Freud le « ça », qui regroupe les pulsions ou besoins innés évoqués par Laborit, répond au principe de plaisir. « Le ça, résume F. Demichel, est l'appellation freudienne pour les aspects inconscients de la vie psychique. Il reflète les besoins primitifs et instinctifs de l'homme, besoins totalement indépendants de considérations sociales, familiales ou morales. Les instincts du ça regroupent les instincts de vie (instinct de conservation, instinct sexuel) et les instincts de mort. Ces instincts ont été refoulés dans l'inconscient, et cet inconscient est dominé par le principe de plaisir, c'est à-dire par un besoin de satisfaction totale et immédiate. C'est pour cela, du reste, que les instincts qui en font partie, sont refoulés de la conscience vers l'inconscient : le principe de plaisir est incompatible avec la vie en société » (2).

(2) DEMICHEL F., *La psychanalyse en politique, P.U.F, , 1974, p.7 et 8.*

Laborit, dont on a vu qu'après Mac Lean (1), il situait anatomiquement le « ça » au niveau de l'archicortex, se distingue de Freud sur deux points essentiels : il ne partage nullement la croyance en l'existence d'un instinct de mort, que Freud intégra tardivement à ses théories, et contrairement à ce dernier, qui faisait des rapports du « Surmoi » et du « ça » une source

permanente de conflits, Laborit soutient que la société est parfaitement apte à répondre au principe de plaisir.

(1) Au vu de la dédicace que Mac Lean fait de son dernier ouvrage à Laborit, l'auteur américain semble partager très largement les thèses de Laborit élaborées sur son schéma.

a. PRINCIPE DE PLAISIR ET PRINCIPE DE RÉALITÉ

Ne se référant à aucune conception essentialiste de l'homme et mettant au contraire l'accent sur son excentration sociale, il lui apparaît que, si l'on peut admettre l'existence de deux principes antagonistes, principe de plaisir et principe de réalité, cela n'implique nullement que le principe de plaisir soit d'essence individuelle et le principe de réalité de nature sociale. Chez Freud, l'antagonisme entre le « ça » et le « Surmoi » néglige la dialectique qui s'instaure entre ces deux instances et présuppose une relation inéluctablement antinomique entre « nature » et « culture », individu et société. Or pour Laborit la recherche et la satisfaction du principe de plaisir ne peuvent s'effectuer que dans le cadre social. C'est là un apport important de Laborit car si on peut critiquer chez Freud son approche essentialiste de l'homme on peut surtout lui opposer d'avoir donné, au travers du principe de réalité, une conception tout aussi essentialiste (anhistorique) de la société. En effet, si on peut admettre que le « ça » est commun à tout individu de l'espèce humaine on ne saurait prétendre que la réalité sociale fasse obstacle nécessairement et avec une intensité uniforme à la réalisation du principe de plaisir. Les possibilités de gratification, dira Laborit, sont inégalement réparties selon l'appartenance sociale, de même que le « ça » n'est pas uniformément refoulé dans toutes les cultures (1). L'accord de Laborit avec Freud se réalise cependant sur l'existence du principe de plaisir que Marx et Engels avaient d'ailleurs perçu. Ce dernier, et on verra que Laborit se situe dans le droit fil de cette pensée, insistait sur la nature sociale des moyens de la gratification. « La différence essentielle entre la société humaine et la société animale est que les animaux au mieux collectent tandis que les hommes produisent (...). C'est elle qui rend possible que (...) l'homme ne lutte pas seulement pour la

vie, mais aussi pour ses plaisirs et pour l'augmentation de ses plaisirs... qu'il est prêt pour un plaisir plus grand à renoncer à un plaisir moindre (...). La lutte pour la vie – si nous accordons un instant une certaine valeur à cette catégorie – se transforme donc en une lutte pour les plaisirs, non plus pour de simples moyens d'existence, mais pour des moyens de développement, moyens de développement produits socialement... » (2). J.J. Rousseau avait déjà souligné la capacité distinctive de l'homme de s'écarter de ses instincts « souvent à son préjudice », en multipliant les besoins et les plaisirs et les moyens sociaux de leur satisfaction. Pour le philosophe suisse, une telle évolution, dès lors qu'entamée, était irréversible, et « ces commodités ayant par habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérés en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder » (3). A côté donc des besoins réels (Marx) ou innés (Laborit, Delgado, Freud...) prennent place et s'ancrent les besoins acquis répondent au principe de plaisir.

(1) *CE par exemple : COLLOMB H., VALENTIN S., Modalités de maternage : organisation de la personnalité et changements sociaux rapides. R.I.S.S. 1968, p.473-489. LAMBO T.A., Influence des facteurs socio-culturels sur l'agressivité de l'homme... R.I.S S., 1971.*

(2) *ENGELS F., Lettre à Piotr LAUROF novembre 1875, in MARX ENGELS Lettres sur les sciences de la nature.Ed.Sociales 1974 p.84.*

(3) *ROUSSEAU J, .J, Discours... op. Cité, p.57 et 93.*

Cette recherche des plaisirs entre dans la catégorie de l'action gratifiante de Laborit. Primitivement les objets gratifiants sont naturels, limités dans un espace et répondent aux besoins innés (gibier, eau, objets de la cueillette...). Ceci transforme cet espace lui-même en espace gratifiant qui pourra éventuellement faire l'objet de conflits. Mais la production sociale, l'information ajoutée à la matière, multiplie les objets gratifiants qui ne demeurent tels que parce qu'ils sont rares et objets de compétition. « Cette matière transformée par son industrie a donné naissance à des objets superflus capables d'être échangés, en d'autres termes, à des marchandises.

Celles-ci sont venues « ajouter à la liste des objets gratifiants du milieu et ont été à la base des besoins acquis par l'apprentissage de la gratification qui résultait de leur usage. Et au cours des millénaires ce fut leur possession qui fut à l'origine de la recherche de la dominance » (I.A. 96) Par l'usage du qualificatif « superflus », Laborit n'introduit-il pas précisément une conception essentialiste de l'homme et n'émet-il pas seulement un jugement de valeur ? À la lecture de ses différents écrits il ne le semble pas. Par superflu on doit seulement entendre non indispensable à la satisfaction immédiate de besoins primaires mais surplus, échangeable, de production. La notion de rareté, des biens et des surplus, joue un rôle important chez Laborit. En accord avec la plupart des éthologues, la valeur des biens et leur pouvoir d'attraction lui semblant résulter de leur rareté, ce qui, d'ailleurs, constitue le substrat théorique de toute économie politique. « Les agressions apparaissent dans presque toutes les situations donnant lieu à une compétition pour des objets en nombre réduit qui sont habituellement parmi les plus attractifs et les plus recherchés. Les comportements de dominance s'établissent chez le petit de l'homme avant l'apparition du langage de façon pratiquement semblable à celle que l'on observe chez les autres mammifères, et en particulier chez les primates » (I.A. 96). Avant de rechercher ce qui leur confère ce caractère attractif, la manière dont peut être définie la « rareté » d'un bien et comment se forment les habitudes, on notera seulement que, chez les primates, les hiérarchies déterminent l'ordre de consommation de la nourriture et de monte des femelles. À contrario, les primates nourris par l'homme et demeurant en liberté mais ne souffrant d'aucune rareté alimentaire voient éclater la structuration hiérarchique et disparaître les compétitions interindividuelles.

b. OBJETS GRATIFIANTS ET MÉMORISATION.

La qualification d'objet gratifiant réfère immédiatement au principe de plaisir selon lequel un individu tend au maintien de sa structure en recherchant le plaisir et en évitant la douleur. Sur la base de ce principe vulgarisé par B.F. Skinner, on est amené à distinguer les relations positives

ou négatives qu'entretient un individu à son milieu. Conventionnellement, les relations dites positives sont celles qui concourent au maintien de la structure de l'être vivant, lui procurant éventuellement du plaisir, les relations négatives étant celles qui portent atteinte à l'organisme. Ces relations sont mémorisées dans le cadre de la mémoire gratifiante pour les relations positives, dans celui de la mémoire nociceptive pour les relations négatives. Cette mémorisation, soit phylogénétiquement adaptée, soit apprise, engendrera un comportement d'appétition et d'approche ou bien au contraire de fuite, d'évitement ou de lutte. Ces comportements sont rendus possibles par l'activité vasomotrice de l'organisme qui se traduit par des affects, sentiments ou émotions (bouche bée, souffle coupé, rougissement, tremblement, sudation, respiration accélérée...). Mémorisés, ces comportements gratifiants ou nociceptifs auront tendance à être répétés dans le premier cas, évités dans le second. Mais le processus se complexifie, principalement pour deux raisons : tout d'abord les effets déjà cumulatifs (situation vécue, mémoire, même attitude à l'égard de la même situation) se doublent de l'anticipation de l'action que permet l'imagination aidée de la mémoire. Ainsi un comportement mémorisé dans un milieu et à un moment donné pourra être anticipé en une autre situation et inviter à l'action ou au contraire l'inhiber. L'expérience de la gratification ou de l'échec est donc fondamentale au plan individuel comme au plan social. Il existe en effet un processus autonome d'amplification des inégalités cumulatives de gratification qui relève de la catégorie de la domination symbolique. Ensuite, on s'abuserait en interprétant l'impératif de maintien de la structure individuelle comme exigence de protection exclusive de la structure physique. Si, chez l'animal, on pouvait étudier le comportement à l'aide d'un modèle mécaniste aussi schématiquement élaboré, il ne faudrait pas négliger que l'homme se définit non seulement par sa structure physique mais surtout par sa structure psychique, c'est-à-dire l'image idéale du moi qu'avec et à partir des autres il se forge, dont il est plus ou moins conscient et dont Laborit soutient qu'elle prime sur le corps. En d'autres termes la douleur physique, voire l'atteinte profonde au corps et jusqu'au suicide, peuvent apparaître comme des solutions courantes ou extrêmes à la préservation de l'image idéale du moi. Les exemples abondent, et pas seulement chez les spécialistes des maladies psychosomatiques, du pouvoir d'une « volonté de fer » contre un corps de

chair. Le principe de plaisir et le principe de réalité, avant d'affecter le corps, sont donc vécus psychiquement et les obstacles à ces principes, pour être porteurs de conséquences physiologiques importantes, sont d'abord médiatisés par la structure psychique de l'individu.

Le schéma stimulus-réponse, recherche du plaisir évitement de la douleur, développé par le behaviorisme skinnerien est insuffisant à rendre compte de la complexité humaine. Comme le soutient Laborit le même stimulus pourra passer pour anxiogène aux yeux d'un individu, lénifiant au regard de l'autre (à l'exception du stimuli dont la signification est immédiate : brûlure, choc électrique...). En réalité entre le stimulus et la réponse Laborit introduit la dimension sociale, c'est-à-dire, l'histoire de l'individu, de ses rapports mémorisés au monde social. Cette dimension sociale prend tout son sens dans la notion de motivation. En effet l'expérience gratifiante motive la répétition de l'expérience et renforce la gratification alors que l'expérience nociceptive non seulement en décourage la répétition mais incite à anticiper l'échec d'autres tentatives de gratification. P. Karli précise que « ces processus de renforcement qui découlent de l'enregistrement des « succès » et des « échecs » déterminent l'évolution progressive des « états de motivation » tout au long de l'ontogenèse d'un organisme, car ils enrichissent l'expérience passée, par référence à laquelle l'information sensorielle présente acquiert en partie ses propriétés motivantes » (1) (2). On s'éloigne plus encore de B.F. Skinner si l'on admet qu'alors que le principe de plaisir régit les individus indifféremment de leur situation sociale, le principe de réalité, les moyens et possibilités de gratification, différent au contraire non seulement avec les classes sociales mais encore avec chaque individu par le biais précisément de l'expérience mémorisée. C'est dire qu'un objet gratifiant ne sera tel que par rapport à sa rareté dans un espace social donné. L'objet gratifiant n'existe que situé, le milieu avec l'objet étant mémorisés (3).

(1) KARLI P., *Les conduites agressives.*, La Recherche décembre 1971.

(2) *Pour des illustrations chez l'animal, répondant au modèle skinnérien, notamment en matière d'apprentissage cumulatif de l'agressivité et de la soumission, ainsi qu'en matière de stimulation volontaire des centres du plaisir cf. par exemple : HINDE R.A., STEVENSON J.G., Les motivations animales et humaines. La Recherche mai 1971. CHANGEUX J.P., L'inné et*

l'acquis dans la structure du cerveau. La Recherche juillet-août 1970. DELGADO J.M.R, , Le conditionnement du cerveau... op. Cité VAN CANEGHEM D., Agressivité et combativité, P.U, F, , 1978, p.41 et s.

(3) Le refus-généralisé semble-t-il du modèle skinnérien ne saurait dissimuler la réalité sociale d'un système de récompense — punitions qui, des bons points à l'école à la rosette où aux palmes académiques, motivent en partie l'action humaine. Ces récompenses produisent peu d'effet hors de leur cadre culturel : chez les Boschimans par exemple. On ne prend pas d'illustration extraite d'un milieu plus homogène pour ne pas introduire une autre dimension, celle de l'inhibition de l'action qui atténue la valeur gratifiante d'un objet, être ou situation hors compétition.

La rareté fait donc, comme l'abondance, l'objet d'un apprentissage. « Une situation, un objet ou un être peuvent être considérés comme « bons » « mauvais » ou « indifférents » par rapport à l'individu qui les expérimente. L'appréciation est donc relative à cet individu et à lui seul. Mais cet individu ne peut être considéré comme tel que compte tenu de son expérience antérieure, de son expérience acquise au contact des autres en particulier, de son expérience sociale. On peut considérer cet individu comme un organisme ayant accumulé dans sa mémoire les relations qu'il a antérieurement vécues avec son entourage matériel et vivant. Il est lui, présent avec son passé mémorisé, conscient et inconscient (...). Il en résulte que l'appréciation de l'événement, aboutissant à un jugement de valeur, le considérant comme agréable, désagréable ou indifférent, suivant l'expérience acquise antérieurement, débouchera sur un comportement favorable où défavorable à son égard. Seule la prise en compte de l'expérience antérieure, variable d'un sujet à l'autre, permet de comprendre pourquoi un objet, un être ou un événement particulier ne provoqueront pas la même réaction comportementale chez tous les sujets et chez le même sujet à tous les moments » (I.A. 46) (1).

(1) On ne peut pas ne pas citer J.J. ROUSSEAU qui avait si justement perçu ce phénomène cumulatif contribuant à amplifier les inégalités sociales initiales travesties dans le discours des dons naturels : « Il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude et des

divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la faiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, et non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, et ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture ; car qu'un géant et un nain marchant sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un et l'autre donnera un nouvel avantage au géant.(...) on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de Société, et combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution ». (Discours... op. Cité, p.82 et 83).

Sans doute l'espace social des sociétés industrielles est-il fragmenté au point que certains objets gratifiants dans certains milieux ne présentent pas ce caractère dans d'autres. Mais sa relative homogénéité, accrue par la diffusion de l'information (la publicité), fait que les objets gratifiants sont monopolisés ou diffusés, enjeux de compétition, manifestation et moyens de domination, évalués pour les biens matériels en termes monétaires. « En régime capitaliste, dans le cadre de la propriété privée, tout homme s'applique, précise K. Marx, à créer pour l'autre un besoin nouveau pour le contraindre à un nouveau sacrifice, le placer dans une nouvelle dépendance et le pousser à un nouveau mode de jouissance et, par suite, de ruine économique. Chacun cherche à créer une force essentielle, étrangère, dominant les autres hommes pour y trouver la satisfaction de son propre besoin égoïste... Tout produit nouveau renforce encore la tromperie réciproque et le pillage mutuel » (1).

Conception paradoxale de cet homme social, façonné par les autres, étant les autres et perpétuellement à la recherche de soi-même et de son plaisir (2). Le « Je est un autre » de Rimbaud prend ici toute sa dimension. Individu produit par les autres et producteur des autres, engendré par les autres (général) et engendrant les autres (géniteur) point focal d'apports internes et externes, antérieurs et postérieurs. Non plus dichotomisé entre le milieu et l'hérédité, il est une combinatoire complexe jamais achevée par

les autres, dans les autres et pour lui. « L'identité n'est pas dans la simplicité du ou bien, mais dans la diversité du à la fois ceci et cela » (3). Elle exige pour la compréhension de l'individu complexe qu'on substitue une approche additive à une approche alternative (4).

(1) MARX *Les manuscrits* cité par FROMM E., *op. Cité*, p.96.

(2) Dans son ouvrage qui « s'adresse à la jeunesse », SZENT-GYORGYI part des mêmes données et arrive aux mêmes conclusions. « Notre système nerveux entier s'est développé à seule fin de nous maintenir en vie et satisfaire nos besoins. Tous nos réflexes existent à cet effet. Ce qui nous rend totalement égoïstes. À de rares exceptions près, les gens ne s'intéressent qu'à une seule chose : eux-mêmes. Chacun de nous, nécessairement est le centre de son propre univers. » in *Le singe fou : un biologiste s'adresse à la jeunesse*. Stock 1971, p.22-23,

(3) OLSSON rapporté par MORIN E., *La méthode*, T.2, *op. Cité*.

(4) Cf. J. SALK, *Qui survivra ? Fayard 1978.* : ROSNAY J, (de) *Le microscope*, *op. Cité*.

« Rien n'est plus solitaire, isolé, fermé qu'un sujet, avance Morin. Il tend naturellement au solipsisme : solus ipse. Seul lui-même compte, existe. Il est pour lui l'Unique, le seul à occuper le site du computo. Il est centre de son univers. Il ne connaît du monde extérieur que ce qu'il traduit en informations pour lui dans son langage à lui. Son appareil computant est en chambre blindée, élaborant la traduction de messages dont il ne connaîtra jamais la langue originale. Et pourtant, à chaque clôture sur soi correspond une ouverture. On peut même dire que nul n'est plus ouvert qu'un être-sujet. Nul n'est plus multiplement dépendant de l'univers environnant. Nul n'a autant besoin de connaître le monde extérieur. Et, plus il est développé, plus il est dépendant. C'est l'animal supérieur qui est sans cesse mû par le besoin, le manque, la soif, la faim.. » (1).

De cette autoconstruction interactionnelle, d'où surgira l'originalité de l'individu ? Ce qui le rend unique ? Pour Laborit c'est le travail sur les informations, leur reconstruction par l'imaginaire qui permet l'émergence psychique individuelle de cette « mosaïque originale d'éléments banaux »

(ROSTAND) qui se traduira dans la matière comme dans les idées. L'individu original laisse au monde plus que ce qu'il en a engrammé. Il ne laisse pas une simple trace thermodynamique de son passage mais une trace informationnelle ; il n'agit pas seulement dans le monde mais sur le monde. Chacun, à des degrés divers parce que différemment situé dans les rapports sociaux de production intellectuelle, y participe. C'est un des moyens pour cet être égocentrique d'affirmer son existence dans un rapport de dominance au monde.

(1) MORIN E., *La méthode T.2.*, op. Cité p.275-276.

C – PRAXÉOLOGIE DE LA DOMINANCE

« Ils parlaient de l'Homme Sauvage et ils peignaient l'Homme Civil », J.J. ROUSSEAU

Des données de la biologie moderne, au sens large, chacun tire argument pour étayer des thèses socio-politiques déjà anciennes. Pour les uns, la lutte pour la vie relevée dans le monde animal serait intégralement transposable au monde humain, venant sinon explicitement justifier, du moins naturaliser, et donc neutraliser toutes les concurrences et les dominations. Pour les autres, la lutte pour la vie dans la société capitaliste britannique du XIXe siècle a induit la description d'un monde animal régi par la loi du plus fort et, en retour, est venue légitimer la concurrence sauvage dans le monde humain. Le point central du débat consiste en effet à déterminer le caractère naturel ou culturel de la lutte pour la domination dans le monde social, l'intérêt immédiat étant bien sûr d'ordre idéologique.

1. VIOLENCE, DOMINANCE ET CONCURRENCE DANS LE MONDE ANIMAL ET HUMAIN

L'homme conçu comme un être de nature héritant d'un bagage génétique, modelé et situé socialement, se pose le problème de la validité

de la transposition du schéma de la lutte pour la vie du monde animal au monde humain.

a. LUTTE POUR LA VIE ET SOCIÉTÉ HUMAINE

Dès la parution de l'ouvrage principal de Darwin, la dimension idéologique de la théorie de la lutte pour la vie fut soulevée, notamment par Marx et Engels. On doit cependant distinguer deux moments de la critique : dans un premier temps c'est avec enthousiasme que Marx et Engels accueillent la « sélection naturelle » parce qu'à leurs yeux elle signe l'arrêt de mort du vitalisme dans les sciences naturelles et sape les fondements des dogmes religieux. Engels écrivait à Marx : « Au demeurant ce Darwin, que je suis en train de lire, est tout à fait sensationnel. Il y avait encore un côté par lequel la téléologie n'avait pas été démolie : c'est maintenant chose faite » (1). Engels appréciait la démarche tendant à démontrer « qu'il y a un développement historique dans la nature » (2) et Marx lui répliquait que « c'est dans ce livre que se trouve le fondement historico-naturel de notre conception » (3). Mieux encore, Marx lui-même transpose le schéma darwinien à la société humaine puisqu'il affirme, ce que les auteurs de la nouvelle droite relèvent avec délectation, que « le livre de Darwin est très important et me convient comme base de la lutte historique des classes » (4). Ce n'est que quelques années plus tard que Marx et Engels relèvent la dimension politique de l'œuvre de Darwin et la transposition de la situation du capitalisme britannique au monde animal : « Darwin a été amené, à partir de la lutte pour la vie dans la société anglaise – la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes* – à découvrir que la lutte pour la vie était la loi dominante dans la vie animale et végétale » (5).

(1) *ENGELS F.*, à *MARX K.*, 11-12 décembre 1859. Les citations suivantes sont extraites des « *Lettres sur les sciences de la nature* ». Ed. Sociales 1976,

(2) *ENGELS*, *ibid*, op. Cité, p.19.

(3) *MARX* à *ENGELS*, 19 décembre 1860, op. Cité, p.20.

(4) MARX à LASSALLE, 16 janvier 1861. Pour les relations théoriques. MARX/DARWIN vues par un auteur de la nouvelle droite HRISEEN Y., *Le grand affrontement : Marx et Darwin*. A.Michel 1981.

(5) MARX à L, et P. LAFARGUE, 15 février, 1869 op. Cité, p.70

Ce qui d'ailleurs ne suffit nullement à invalider les « découvertes » de Darwin que Marx distinguera toujours soigneusement du mouvement darwiniste, objet de ses attaques. Quant à Engels, il relève qu'il s'agit en réalité d'un mouvement plus complexe puisque si la nature est perçue au travers du crible idéologique de l'époque, c'est pour mieux pouvoir transposer la lutte pour la vie dans le règne animal à la société capitaliste, en la légitimant par l'affirmation de son caractère naturel. Ce glissement idéologique est l'œuvre des « darwinistes bourgeois » plus que de Darwin lui-même. « Toute la doctrine darwiniste de la lutte pour la vie, est simplement la transposition de la société dans la nature animée, de la doctrine de Hobbes sur le bellum omnium contra omnes et de la doctrine économique-bourgeoise de la concurrence, jointe à la théorie démographique de Malthus. Une fois exécuté ce tour de passe-passe (...) on retranspose ces mêmes théories de la nature organique dans l'histoire et l'on prétend alors avoir démontré leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine» (1).

Cette relation dialectique d'anthropologisation de la nature et de naturalisation de la culture, au sens large, est aussi relevée par M. Sahlins dans sa critique de la sociobiologie en laquelle il dénonce une résurgence scientifiquement camouflée de l'utilitarisme et de la libre concurrence capitaliste : « Depuis Hobbes au moins, on a confondu l'esprit de concurrence et la recherche du gain, caractéristiques de l'homme occidental, avec la nature : et la nature ainsi configurée à l'image de l'homme a fourni à son tour une explication de l'homme occidental » (2). En réalité on pourrait objecter à M. Sahlins qu'il ne s'agit depuis Hobbes que d'une nouvelle forme de légitimation des structures sociales, étayée sur de nouveaux arguments tirés du règne de la nature. Car toutes les théories politiques ont été élaborées sur la base d'à-prioris normatifs justifiés par référence au règne de la nature. Depuis Platon et Aristote pour l'inégalité naturelle des aptitudes et talents en passant par Machiavel (« Il faut

supposer les hommes méchants ») et Hobbes jusqu'à Nietzsche et Freud, nul ne s'est véritablement posé le problème de la force dans le monde animal et de la domination dans le monde humain. Pour J. Freund par exemple la force n'a pas besoin d'être expliquée et moins encore justifiée : elle est le propre du politique (3). De même A. Pose évacue toute possibilité de questionnement sur le pouvoir, la force, la domination : « Il est donc vain de discuter sur l'utilité du pouvoir, sur sa raison d'être. Le pouvoir existe parce qu'il ne peut pas ne pas être, qu'il ne saurait sans lui y avoir de société humaine, qu'il est nécessaire dans le sens le plus large du mot » (4).

(1) ENGELS à P. LAVROV, novembre 1875.

(2) SAHLINS M., *Critique de la sociobiologie : aspects anthropologiques*, 1976, N.R, F., Gallimard 1980, p.163.

(3) Cf. FREUND J. , *Qu'est-ce que la politique ?* Seuil 1968.

(4) POSE A., *Philosophie du pouvoir* P.U.F ., 1948, p.19-20.

Raisonnement panglossien qui n'est pas sans rappeler celui de Parsons et dont l'anthropologie a démontré l'apriorisme (1). L'argument d'évidence s'impose avec une telle force qu'il en devient évident qu'il n'est pas qu'un argument. Ainsi, en réponse à P. Birnbaum qui soutenait que depuis toujours on s'est interrogé sur les origines de la domination politique, P. Clastres répondait : « C'est exactement le contraire : on ne s'est jamais interrogé sur la question de l'origine, car, dès son antiquité grecque, la pensée occidentale a toujours saisi la division sociale en dominants et dominés comme immanente à la société en tant que telle. Appréhendée comme une structure ontologique de la société, comme l'état naturel de l'être social, la division en maîtres et sujets a constamment été pensée comme appartenant à l'essence de toute société réelle ou possible. Il ne saurait donc y avoir, dans cette visée du social, aucune origine à la domination politique puisqu'elle est consubstantielle à la société humaine, puisqu'elle est une donnée immédiate de la société » (2). En fait Rousseau et Marx avaient contesté cette naturalité de la domination et cherchaient à démontrer le caractère historique de la domination ; le développement des recherches éthologiques apporte de nouvelles données concernant l'origine

de la dominance et éclaire d'un jour nouveau les théories de la lutte pour la vie aussi bien dans le monde animal que chez l'homme.

(1) *CF. CLASTRES P., La société contre l'État, LAPIERRE J.W., Essai sur le fondement du pouvoir politique, Ed. Ophrys, 1968, CLAVAL P., Espace et pouvoir, P.U.F., 1978.*

(2) *CLASTRES P., Le retour des lumières, R.F.S.P., 1977, p.22 à 28, p.23.*

b. LUTTE POUR LA VIE ET DOMINANTE INTERACTIONNELLE

L'image simpliste d'une nature sanglante, lieu d'affrontement généralisé des griffes et des dents, n'a plus cours aujourd'hui. Certes, la violence existe dans la nature mais on doit distinguer selon que la violence s'exerce entre espèces (interspécifique) ou à l'intérieur d'une même espèce (intraspécifique). La violence interspécifique entre l'homme et l'animal est ici de peu d'intérêt : l'espèce humaine étant unique, ce qui est évident aux yeux des scientifiques mais non nécessairement à ses membres, n'est concernée que par la lutte intraspécifique qui prend, culturellement, des aspects interspécifiques ainsi qu'on le verra.

On doit d'abord distinguer les relations des membres d'une espèce à son milieu des relations des membres d'une espèce entre eux.

Par rapport à leur milieu, on peut dire que les organismes vivants sont d'autant plus dominants qu'ils sont doués de motricité et non spécialisés. L'organisme n'est pas une machine réagissant automatiquement à des stimuli provenant de son environnement, il est découvreur, mieux, en quête permanente d'un milieu qu'il étend. « Or, précise J. Piaget, par crainte de l'anthropomorphisme on a souvent voulu voir dans le comportement un jeu de soumissions passives s'étageant entre l'enregistrement perceptif et une suite d'associations imposées par les séquences extérieures et les copiant simplement. Alors que l'organisme est actif à tous les étages, son comportement qui est l'expression supérieure de cette activité ferait-il donc exception à la règle et ne serait-il que subordination servile et imitatrice au milieu ? » (1). En réalité, soutient

Piaget l'organisme vivant est d'abord connaissant, c'est-à-dire percevant en vue de l'action (2).

(1) *PIAGET J. Biologie et connaissance, Idées Gallimard, 1973 p.57,*

(2) « *La perception n'a de sens que liée aux actions : percevoir une maison, disait le neurobiologiste V. WEISZACKER, ce n'est pas voir un objet qui vous entre dans l'œil, mais tout au contraire repérer un objet dans lequel on va entrer.* » *PIAGET ibid, p.23, « Les connaissances ne partent, en effet, ni du sujet (connaissance somatique et introspection) ni de l'objet (car la perception elle-même comporte une part considérable d'organisation) mais des interactions entre sujet et objets et d'interactions initialement provoquées par les activités spontanées de l'organisme autant que par des stimuli externes » PIAGET ibid p.51. Ces points sont aussi développés dans « Le comportement moteur de l'évolution ».idées Gallimard 1976 où PIAGET combat les thèses mutationnistes et voit dans l'interaction entre l'organisme et son milieu le facteur principal d'évolution des espèces.*

« Exclusivement utilitaires ou parvenant à ce dépassement du « savoir-faire » en « comprendre », les connaissances chez l'animal témoignent ainsi déjà d'une fonction particulière bien claire, comparée à la survie, à la nutrition ou à la reproduction en leurs aspects proprement organiques : c'est la fonction d'extension du milieu » (1). Pour lui, il s'agirait d'une recherche d'optimisation des échanges ce qui d'ailleurs prête à discussion car la nature foncièrement dissymétrique de l' « échange » témoigne plutôt en faveur d'une optimisation des gains. Toujours est-il que ces thèses interactionnistes sont aujourd'hui admises en éthologie et l'homme est dépouillé du privilège d'être l'animal curieux (2). En outre l'animal est d'autant plus porté à étendre son milieu qu'il est moins spécialisé et donc moins dépendant. L'homme – défini par K. Lorenz comme le « spécialiste de la non-spécialisation » (2) – n'échappe pas à cette règle, à un point tel d'ailleurs qu'on a pu en faire un critère classique de distinction avec l'animal, critère non suffisant, auquel s'ajoute celui, plus pertinent, de pouvoir transformer son milieu (3). Par là donc, l'homme diffère, sur ce premier point, des autres organismes vivants. La dominance de l'homme sur l'environnement n'est pas simplement manifestation de curiosité et

utilisation des éléments du milieu mais création, par transformation, de nouveaux milieux naturels. Quant au second point concernant les relations entre individus d'une même espèce, l'éthologie nous apporte quelques éléments concernant la nature de l'homme et l'origine de la dominance.

(1) *PIAGET J., Biologie et connaissance, op. Cité, p.483.*

(2) *Dans son ouvrage « Le comportement moteur de l'évolution » PIAGET précise que chez les animaux « le but ultime du comportement n'est sans doute pas autre chose que l'extension du milieu habitable puis connaissable laquelle débute avec les « explorations » d'animaux de divers niveaux, mais s'étend bien au-delà des besoins d'utilisation actuelle puis de précautions, et cela jusqu'à des paliers où interviennent à la fois la curiosité pour les objets ou événements et la multiplication des actions possibles du sujet... », op. Cité p.18-19.*

(3) *LORENZ K., Trois essais sur le comportement animal et humain 1935, Points 1974.*

La dominance intraspécifique dans le règne animal n'est pas exempte de conflits. Conflits pour les objets ou êtres gratifiants : nourriture, territoire, partenaire sexuel, etc... Mais elle ne se réalise qu'exceptionnellement par le meurtre. L'observation révèle l'existence de comportements phylogénétiquement adaptés qui, lors d'un conflit, permettent de déterminer le vainqueur et le vaincu sans que l'un des deux meure. C'est ainsi par exemple que lors des combats les iguanes ou encore les serpents à sonnettes ne se mordent jamais, leurs morsures étant en effet mortelles. De plus, une gamme très large de comportements constitue des rites de soumission ou d'apaisement : toilettage, don de nourriture, comportement infantile, ritualisation du nourrissage... Chaque espèce est ainsi dotée d'inhibitions des pulsions meurtrières. Le problème se pose quelque peu différemment chez l'homme.

c. LE SYNDROME DE CAÏN

Certains auteurs défendent encore aujourd'hui l'hypothèse de l'existence de pulsions meurtrières chez l'homme dirigées contre l'homme, d'un « syndrome de Caïn » (L.Szondi). O. Spengler opposant une éthique de carnivore à une éthique d'herbivore écrivait que « l'homme est un animal de proie (...). L'animal de proie incarne la forme la plus haute de vie librement mouvante (...). Sa tactique vitale est celle d'un superbe animal de proie, intrépide, fourbe et cruel. Il ne vit que d'agressions, de meurtres et de destructions » (1). Moins catégoriques, nombreux sont les auteurs à évoquer une « prédisposition » de l'homme au meurtre, que la culture n'aurait qu'à faiblement encourager pour qu'elle laisse libre cours à son expression.

(1) SPENGLER O., *L'homme et la technique*, 1931, Gallimard, 1980, p.55, 60 et 69.

L'anthropologue D. Freeman trouve chez l'homme « une prédilection pour la prédation, le meurtre et le cannibalisme ». Et en une formule dont on relèvera l'ambiguïté, fréquente en ce domaine, le primatologue Washburn et l'éthologue Lancaster avancent qu' « on peut mesurer à quel point les bases biologiques de l'acte de tuer ont été incorporées dans la psychologie humaine, si on considère avec quelle facilité on peut intéresser les jeunes garçons à la chasse, à la pêche à la lutte et aux jeux guerriers. Ce n'est pas tellement que ces comportements soient inévitables, mais ils sont facilement appris, ils apportent des satisfactions et ils ont été récompensés par la société dans la plupart des cultures. L'art de tuer et le plaisir de tuer sont normalement développés par le jeu, et les modèles de jeu préparent l'enfant à son rôle d'adulte » (1). En fait le rôle de la société n'est ici mis en exergue que pour mieux faire partager la thèse de l'origine pulsionnelle de la tendance au meurtre intraspécifique. Celle-ci est radicalement contestée par Eibl-Eibesfeldt pour qui « les sommes colossales dépensées pour la propagande de guerre et les efforts déployés pour ériger des barrières de communication montrent clairement qu'en fait l'homme est fortement inhibé quand il s'agit de tuer ses semblables même inconnus »

(2). L'évolution des sociétés masque cependant ces inhibitions au travers du nombre impressionnant de guerres et de leur caractère toujours plus destructeur. Mais on fait intervenir ici deux facteurs étrangers à la nature seulement animale de l'homme : la technologie meurtrière et la « pseudo-spéciation » culturelle. En effet les inhibitions de tuer jouent directement et non médiatement. Armé de ses seuls poings un homme tue rarement. Or le perfectionnement des armes et la distance croissante séparant les adversaires font disparaître la conscience même du meurtre. La lance, la flèche, la balle, les armements à portée plus étendue rendent anonymes les victimes et inconséquents les gestes meurtriers. On tue plus facilement à distance ainsi que le développe, dans plusieurs de ses écrits, K. Lorenz (3).

(1) Cités in CHRISTEN Y., , *L'heure de la sociobiologie*, op.cité, p.128 ;

(2) EIBL-EIBESFELDT I., *L'homme programmé*, op.cité, p.8s5.

(3) LORENZ K., *Trois essais...* op. Cité. LORENZ K., *Les huit péchés capitaux de la civilisation Flammarion*, 1973.

Par ailleurs les « pulsions meurtrières » inhibées ne jouent qu'au plan intraspécifique. Or, le phénomène relevé par E. Erikson de pseudo-spéciation résultant de la fermeture culturelle des ensembles humains s'oppose à la conscience humaine d'appartenance à la même espèce. Jusqu'à une époque très récente, la tendance, largement amplifiée au niveau des grandes entités nationales, à définir les membres d'autres cultures comme des barbares, des non-humains, des sauvages, des sous-développés, etc... faisait obstacle à la prise de conscience de l'unité du genre humain. En ce sens les luttes guerrières relevaient plus des conflits interspécifiques, ne faisant pas intervenir d'inhibitions, que des combats intraspécifiques. C'est aussi en ce sens que Laborit considère les cultures comme des structures enfermantes empêchant l'individu de s'ouvrir à l'ensemble plus grand que constitue l'espèce humaine.

On est ici au cœur du débat. Jusqu'ici on a toujours confondu la chasse et le meurtre, pulsion intraspécifique et interspécifique, pour mieux valoriser la « nature foncièrement agressive de l'homme » (1). À l'exception des théories utopistes, anarchistes et marxiste, la théorie politique dominante a opté, argument d'évidence, pour le caractère naturel

de l'agressivité humaine. Quand la problématique émergeait aux consciences des politologues, leurs propos se teintaient d'embarras. R. Aron par exemple avance que « chaque individu humain est doué héréditairement d'une certaine agressivité (...). Animale ou humaine la combativité a bien une racine proprement biologique » ; mais plus loin on apprend que « l'homme ne se bat pas avec son semblable par instinct mais il est, à chaque instant, victime et bourreau d'autrui. L'agression physique et la volonté de détruire ne sont pas la seule réplique à la frustration mais elles sont une des répliques possibles et peut être la réplique spontanée. En ce sens les philosophes n'avaient pas tort de considérer que l'homme est naturellement dangereux à l'homme » (2). Sans s'attarder sur la question de l'agressivité animale on n'abordera ici que l'agressivité humaine qui nous intéresse plus directement et présente suffisamment de spécificités pour pouvoir être traitée séparément.

(1) *Pour une compilation des opinions en ce sens. Cf. Par ex : LESQUEN H. (de) et le Club de l'Horloge : La politique du vivant. A.Michel 1979, et CHRISTEN Y., L'heure de la sociobiologie, op.cité*

(2) ARON R., *Guerre et paix entre les nations*, p.340 et 343.

2. LES AGRESSIVITÉS HUMAINES

(1)

Selon Laborit on ne saurait comprendre l'agressivité humaine sans procéder au préalable à quelques distinctions. Si on définit l'agression comme « la quantité d'énergie cinétique capable d'accélérer la tendance à l'entropie d'un système autrement dit d'en détruire plus ou moins complètement la structure » (I.A. 113), on qualifiera l'agressivité comme étant la « caractéristique d'un agent capable d'appliquer cette énergie sur un ensemble organisé ». De là la possibilité de distinguer plusieurs sortes d'agressivité :

1°. L'agressivité de prédation qui répond au besoin primaire de nourriture (besoin inné).

2°. L'agressivité de compétition qui résulte de la recherche d'objets gratifiants en un espace donné (besoin acquis par apprentissage de la gratification).

3°. L'agressivité défensive qui se réalise quand la fuite devant un danger est impossible (réponse innée).

4°. L'agressivité d'inhibition de l'action ou encore d'irritabilité par attente en tension.

(1) Pour un résumé de l'ensemble des théories concernant l'agressivité : NEWCOMBE A., Apports des sciences du comportement à l'étude de la violence, RISS 1978, -n°4.

a. LES FORMES D'AGRESSIVITÉ

Il convient de reprendre ces distinctions afin de déterminer ce qui, chez l'homme, peut être considéré comme agressivité innée ou acquise, d'origine endogène ou exogène.

L'agressivité de prédation résulte de l'interaction entre une pulsion endogène et un stimulus externe. Cependant la pulsion peut déclencher un comportement instinctif de recherche. Ce type d'agressivité concerne l'obtention de la nourriture nécessaire au maintien de l'équilibre biologique. Il conditionne le maintien en vie. On l'observe rarement chez l'homme qui est soit suffisamment pourvu en biens nourriciers, soit tellement démuné qu'aucun objet ne peut le déclencher.

L'agressivité de compétition découle de besoins acquis, de l'apprentissage de la gratification. En effet, la découverte de nouveaux produits, de nouveaux objets, ne satisfaisant pas uniquement les besoins fondamentaux, mais, en ce sens seulement, superflus, contribue à la création de besoins acquis. La compétition s'axera autour de la rareté de ces biens en vue de leur appropriation. L'origine de l'agressivité compétitive est exogène car dépendante de la niche écologique et culturelle. C'est dire que les objets gratifiants sont situés dans un espace qui devient, par là, espace gratifiant. L'agressivité de compétition pour ces biens rares pourra alors se muer en agressivité de conquête du territoire. À

celle-ci répondra une agressivité de défense des biens, par extension de défense du territoire. Dès lors pour Laborit, le prétendu instinct de propriété territoriale n'est en réalité que la traduction comportementale de l'apprentissage de la gratification dans un cadre donné. La compétition pour l'obtention d'objets, situations ou êtres gratifiants provoque l'apparition de hiérarchies qui institutionnalisent l'intensité des motivations compétitives. Le fondement du procès de hiérarchisation peut tenir à l'agressivité comme à l'habileté ou à l'expérience. L'ordre hiérarchique détermine l'ordre de gratification. On fait souvent reposer le potentiel d'agressivité des individus, d'un groupe sur des facteurs hormonaux (le taux de testostérone), alors qu'on a pu relever chez les primates, et bien plus encore chez l'homme, que l'ordre hiérarchique relève plus souvent de règles d'apprentissage et se transmet par éducation. Que la position hiérarchique soit induite par le taux de testostérone semble moins vraisemblable que l'inverse, c'est-à-dire qu'un entraînement comportemental implique des sécrétions hormonales en quantités différentes. Chez de nombreux groupes de primates seuls les descendants des singes dominants bénéficient d'une « éducation » pour hériter ensuite des positions dominantes. De plus, l'ordre hiérarchique du mâle détermine celui de la femelle. Ainsi le mâle dominant s'accouplant avec une femelle de bas niveau hiérarchique la hisse par là même à son niveau ainsi qu'en témoigne le comportement radicalement différent des autres singes à l'égard de la femelle du singe dominant. La situation dominante, comme la situation dominée mais par des processus biochimiques différents, n'est pas passagère mais entretenue. « L'expérience montre que si l'agressivité compétitive est couronnée de succès et permet l'accès à la dominance elle rentrera elle-même dans le cadre des comportements renforcés, puisque suivis de gratification. L'apprentissage sera double : la pulsion permet de prendre connaissance de la qualité agréable de son assouvissement et commande le réenforcement, alors que l'agressivité compétitive récompensée fournit la stratégie nécessaire à ce réenforcement. Elle sera elle-même, dès lors, réenforcée » (I.A. 115).

L'étude neurophysiologique et biochimique de ces phénomènes permet à Laborit d'affirmer alors que « le comportement réenforcé n'est pas inné mais exige un apprentissage » (I.A. 115). Comme l'agressivité compétitive, l'agressivité défensive trouve son origine dans

l'environnement de l'individu. Comportement inné de conservation de la vie elle n'intervient généralement que lorsque la fuite est rendue impossible et peut, en cas de succès, se trouver renforcée et devenir un comportement appris. Selon Laborit, l'agressivité défensive chez l'homme est relativement rare sous sa forme violente. Mais elle peut s'exprimer par contre sous forme ritualisée notamment au travers du langage. Eibl-Eibesfeldt en donne de nombreux exemples aux niveaux différents de la gestuelle et des productions artistiques (1).

(1) Cf *L'homme programmé*, op. Cité, p.219 à 241.

Enfin, l'agressivité d'angoisse ou d'irritation répond à une inhibition motrice. Elle apparaît lorsque le comportement gratifiant ne peut être réalisé (frustration) ou lorsque la fuite et la lutte sont impossibles. L'individu est alors en situation d'attente en tension. Celle-ci provient d'un comportement appris, à savoir celui de l'inefficacité de l'action, puisque les réponses innées sont soit la fuite soit la lutte. Toute action motrice étant alors impossible, l'agressivité se retourne sur l'organisme lui-même, engendrant des « maladies psychosomatiques » ou plus exactement d'inhibition comportementale : hypertension, ulcère, dépression... et, au dernier stade, suicide. Ainsi, sur la base de ces recherches, Laborit entend s'élever « contre l'interprétation largement diffusée au cours de ces dernières années de l'implacabilité génétique de l'agressivité de l'homme. » (N.G 77), et exhorte l'homme contemporain à s'intéresser plus activement à l'étude « de la construction historique de ses automatismes inconscients » (1) (2). En cherchant à préciser en les distinguant les différentes formes d'agressivité, il entend s'opposer à l'utilisation idéologique de cette notion (3).

(1) LABORIT H., *Les mécanismes biologiques et sociologiques de l'agressivité*. R.I.S.S., 1978, n°4, p.768 à 789, p.787.

(2) DELGADO soutient que « la haine et la destruction ne sont pas des propriétés fonctionnelles du cerveau. Ce sont des éléments introduits dans la réactivité neuronale par le truchement d'afférences sensorielles, Leur origine ne réside pas dans la personne mais dans l'environnement », op. Cité, p.346.

(3) *En dernier recours, M. SAHLINS reprend contre l'innéité de l'agressivité un argument, « probant » mais de portée limitée à la seule satisfaction intellectuelle, de C. GEERTZ pour lequel « affirmer qu'une disposition humaine particulière est innée ne revient pas à nier qu'elle soit, également, produite par la culture. La biologie de l'humanité a été façonnée par la culture, elle-même d'une ancienneté considérablement plus élevée que ne l'est l'espèce humaine telle que nous la connaissons » SAHLINS, op. Cité p.41-42.*

En effet, la référence à l'agressivité génétique fournit un argument de poids au maintien des structures sociales de domination élaborée sur l'idéologie compétitive ; argument qui joue sur deux registres puisque, bien sûr, dans le règne animal il existe des dominants et des dominés. Chez ces derniers, et dans le monde humain, « en créant un automatisme conceptuel concernant l'origine animalière de notre agressivité, on ne peut que pousser l'homme, qui se veut si distinct de l'animal à contrôler son agressivité et en conséquence à respecter les hiérarchies de valeurs » (N.G. 79). Pour les premiers, la référence au naturel n'est qu'un alibi pour étayer l'idéologie dominante et la domination. « C'est ainsi que l'on fera appel à la nature pour montrer l'implacabilité de l'agressivité chez l'homme puisqu'elle existe chez l'animal, ce qui déculpabilise les hiérarchies, les dominances, l'agressivité des dominants en réponse à celle des dominés (pas celle des dominés qui se conduisent, eux, comme des bêtes sauvages) et les guerres » (N.G 81) (1). J. Rostand, dans son style habituel composé d'un mélange subtil de naïveté ironique et de lucidité acide remarquait ainsi que « les préjugés de classe, les exigences des privilégiés, je leur deviens moins sévère sitôt que j'ai pu les rattacher au réflexe ou à l'instinct. Je disculpe l'homme par la bête » (2).

(1) *Pour la diffusion de l'imagerie des dominants policés et des dominés querelleurs : LESQUEN H. (de), La politique du vivant, op. Cité.*

(2) *ROSTAND J., Pensées d'un biologiste op.cité, p.236.*

b. AGRESSIVITÉ NATURELLE, AGRESSIVITÉ CULTURELLE

On voit ici combien Laborit est en opposition avec les thèmes dominants concernant l'agressivité. D'abord avec celles de Lorenz pour qui l'agressivité est innée, ne devant à la culture que ses seules modalités d'expression et n'ayant guère à en espérer (3).

(3) Dans un sens plus modéré Eibl-Eibesfeldt, Contre l'agression, Op. Cité.

Mais aussi avec celles de Freud, d'Adler ou de Fromm qui ne voient dans l'agressivité qu'une pulsion sans rechercher l'existence d'agressivités apprises et qui font de la structuration sociale la simple traduction institutionnelle de cette agressivité pulsionnelle différenciellement répartie selon les individus. « L'humain, écrivait Freud à Einstein en 1932, ne peut se soustraire à l'inégalité, qui est partie intégrante de l'inné et qui les divise en meneurs et en menés. Ces derniers sont la grande majorité, ils ont besoin d'une autorité qui prenne les décisions pour eux et qu'ils acceptent d'habitude sans conditions ». En bref, « la plupart des humains éprouvent le besoin impérieux d'une autorité à admirer, devant qui plier et par qui être dominés et parfois même malmenés » (1) (2). Besoin d'autorité et besoin de puissance, disposition à la soumission et aptitude à commander profondément enracinés en l'homme à en croire Freud, Adler, Spengler, Bergson et Nietzsche par exemple (3). Dispositions biopsychiques qu'affecteraient peu les modifications des structures sociales voire même qui feraient obstacle à toute modification profonde (4). Encore Freud admettait-il, par delà la catégorie des « fantasmes originaires » et des « traces mnésiques », héritages phylogénétiques qui lui faisaient douter que la suppression de la propriété privée suffise à abolir l'agressivité et la domination, l'importance de l'apprentissage social dans la formation de la personnalité. Par contre l'archétype psychique de Jung renvoie à l'inconscient collectif, c'est à dire nullement à l'histoire sociale mais à la structure biopsychique de l'espèce d'où « surgissent des forces instinctives, forces qui semblent complètement inattendues, nouvelles et même fort étranges ».

(1) FREUD S., *Moïse et le monothéisme* : texte dans DEMICHEL, *op. Cit.* 67.

(2) Pour SPENGLER, de même que dans tout processus il y a une technique de direction et une autre d'exécution, ainsi y-a-t-il aussi, d'une manière non moins évidente, des hommes dont la nature est de commander et des hommes dont la nature est d'obéir, sujets et objets des processus politiques où économiques considérés. « Il y a un ordre hiérarchique naturel entre les hommes nés pour commander et ceux nés pour servir, entre les meneurs et les menés. L'existence de cette différence naturelle est une donnée brute positive » in *L'homme et la technique* p.115 et 118.

(3) Ont été consultés sur ce point : DEMICHEL F., *La psychanalyse en politique*, P.U, F, , 1974 MUELLER F.L., *L'irrationalisme contemporain*, Payot 1970 CHATEAU J, et al. *Les grandes psychologies modernes* P.S.H.1977

(4) « Ce n'est pas seulement le fait que la société soit mauvaise qui nous aliène. Les sources de l'agressivité sont au contraire à l'intérieur de nous même, inhérentes à notre nature (...). La passion de détruire correspond en nous tous, sans exception à une pulsion. » MITSCHERLICH A., *L'idée de paix et l'agressivité humaine*. Gallimard 1970, p.137-139.

Autant de constructions où le constat réfère à la « nature » et dispense d'investigations plus poussées et d'une historicité de l'agressivité (1). Or on connaît aujourd'hui des populations dont les cultures bannissent par éducation l'agressivité de l'homme envers l'homme. H. Collomb et S. Valantin soutiennent par exemple que, dans les populations sénégalaises qu'ils étudient, les pratiques éducatives, par le biais des modalités de maternage, expliquent « l'absence d'agressivité ou, tout au moins de manifestations d'agressivité dans les comportements à l'intérieur du groupe » (2). Nombreuses sont les études de cultures refusant les pratiques conflictuelles (Sahlins, Marshall, de Vore, Mead, Benedict, ..) parmi lesquelles on recense généralement celles des Bochimans, les Pygmées, les Esquimaux, les Zuni, les Arapesh... Elles ont fait l'objet d'analyses critiques, notamment de la part d'Eibl-Eibesfeldt, reprises par la « nouvelle droite » (3).

(1) JOUVENEL dissocie le besoin de puissance de l'aptitude innée à l'obéissance dont il réfute l'existence et que la plupart des auteurs utilisent pour justifier la force. Par là, il ébauche une historicité de la domination et, en tout cas, redonne à la force une dimension proprement politique et non pas seulement naturelle. « Le consentement raisonnable à une discipline est naturellement plus tardif que l'envie instinctive de dominer. Il reste toujours un facteur politique moins actif. On peut douter qu'il soit par lui-même créateur, et que même l'attente collective d'un commandement soit capable de le susciter. Mais il y a plus. L'idée que le commandement ait été voulu par ceux qui obéissent n'est pas seulement improbable. S'agissant des grands ensembles, elle est contradictoire, elle est absurde. Car elle implique que la collectivité où s'érige un commandement avait des besoins, des sentiments communs, qu'elle était communauté. Or les communautés étendues n'ont précisément été créées, l'Histoire en témoigne, que par l'imposition d'une même force, d'un même commandement, à des groupes disparates », *Du pouvoir*, op, cité, p.173-174.

(2) COLLOMB H., VALANTIN S., *Modalités de maternage : organisation de la personnalité et changements sociaux rapides*, R.1.S.S. 1968, p.473 à 489.

(3) EIBL-EIBESFELDT I., *Guerre ou paix dans l'homme*, Stock 1976 p.161 à 245, CHRISTEN Y., *L'heure de la sociobiologie*, op. Cité, p.148 et s. LESQUEN M. (de) et le Club de l'Horloge : *La politique du vivant*, op. Cité, p.38 et s.

En réalité, la confusion y est entretenue entre l'agressivité à l'intérieur du groupe dont l'absence n'est souvent pas contestée et l'agressivité entre les groupes (la guerre) qui paraît plus fréquente que dans les descriptions pacifistes de ces sociétés. Or, Eibl-Efibesfeldt reconnaît sans difficulté que cette agressivité n'est plus de même nature puisqu'elle n'a plus lieu entre hommes mais entre cultures, c'est-à-dire entre espèces puisque c'est ainsi que la vivent les groupes qui, chacun, se réservent l'exclusivité de la condition humaine. « La pseudo-spéciation culturelle joue là un rôle décisif. Le fait que la qualité d'être humain est souvent refusée aux autres fait passer le conflit au niveau interspécifique » (1). La distinction, déjà

évoquée, est capitale et rejoint les thèses de Rousseau, Sahlins, Koestler ou Laborit pour qui l'agressivité n'a pas lieu entre hommes mais entre cultures, entre structures. Elle implique que l'extension de la condition humaine par l'ouverture informationnelle des ensembles culturels fermés, ainsi que le souhaite Eibesfeldt, est susceptible de mettre fin, par la conscience de l'unité de l'espèce, à ces conflits jusque-là interspécifiques. Elle implique en outre que soient dévoilées toutes les pratiques politiques qui tendent à l'établissement d'un consensus interne par la désignation d'un ennemi intérieur comme extérieur. Ce qui semble être le propre du politique. (Cf. Burdeau, Aron, Freund...).

(1) *EIBL-EIBESFELDT I., Guerre ou paix... op. Cité, p.162.*

Historicité et culturalité de l'agressivité, telle est la recherche tentée par Laborit qui, pour ne pas nier ses aspects biopsychiques, met l'accent, après distinction des formes différentes d'agressivité, sur son apprentissage et son renforcement. Il cherche à établir la passerelle qui fait défaut à Fromm pour expliquer le glissement de l'agressivité « bénigne » à l'agressivité « maligne », la « passion de détruire ». On verra bientôt que leurs analyses historiques de l'agressivité et des structures de domination convergent sur de nombreux points. Mais auparavant on voudrait évoquer quelques apports de la psychologie concernant l'agressivité humaine et qui militent dans le sens de l'apprentissage.

Le courant théorique et expérimental qui réduit la part de l'inné au minimum est sans doute le courant behavioriste et néobehavioriste. Issu des travaux de Pavlov, il est renouvelé par Watson et Skinner pour qui l'agressivité ne résulte guère de l'excitation du système nerveux central par des stimuli déclencheurs naturels mais bien plutôt du conditionnement-renforcement d'ordre culturel. La rééducation et les behaviorothérapies auraient donc dû être en mesure d'en supprimer les manifestations. En effet, dans cette optique, le schéma conditionnement-renforcement n'affecte que la mémoire à court terme ayant donc besoin d'être entretenu pour perdurer. Laborit se situe dans ce courant mais l'enrichit des apports de la neuro-biochimie en montrant que ces conditionnements-renforcements s'accompagnent de traces chimiques qui s'inscrivent dans la mémoire à long terme et structurent en profondeur la personnalité. Le second courant

regroupe les théories de l'imitation, ou théories cognitives selon lesquelles l'agressivité s'apprend par modelage progressif du comportement dans le cours duquel l'individu, par apprentissages successifs, opère un choix et renforce les conduites gratifiantes. On pense à G. Tarde pour qui « la société n'est qu'imitation ». Mais ce courant est impuissant à expliquer les raisons pour lesquelles certains se réfèrent à des modèles agressifs alors que d'autres s'identifient à d'autres comportements. L'imitation repose en effet sur l'envie, l'admiration, la sympathie et non la haine d'un modèle. Or l'admiration des conduites agressives ne nous renseigne nullement sur ses causes.

Enfin le courant représenté notamment par J. Dollard et K. Lewin pose l'équation : frustration = agression, celle-ci étant toujours réactionnelle et jamais instinctive. Selon ces auteurs les stimuli agressigènes n'ont de signification qu'en fonction d'une structure d'accueil et de signifiante, qui constitue un système de motivations et par conséquent un potentiel de frustration ; celle-ci étant définie comme « une mise sous tension du système somato-psychique, avec incapacité de la réduire soit par inactivité, manque d'initiative créatrice, soit par excès de rigidité, c'est-à-dire incapacité de se modifier soi-même » (1). Laborit ne partage cette optique dans la mesure où, ainsi qu'on le verra, l'inhibition de l'action débouche sur un comportement.

Si Laborit entend s'opposer à la thèse de l'implacabilité génétique de l'agressivité, il n'admet pas plus la thèse de l'existence d'un instinct de soumission.

(1) VAN CANEGHEM D., *op. Cité*, p.122... à qui nous empruntons cette classification.

c. QUOTIENT DE DOMINANCE, QUOTIENT DE SOUMISSION

En opposition avec les thèses génétiques d'une agressivité indifférenciée, Laborit ne peut adhérer au second volet de ces théories : l'existence d'un instinct de soumission. On le retrouve bien évidemment chez les tenants de l'instinct de domination mais aussi chez ceux pour qui

l'évidence dispense de l'interrogation à un point tel que, quand survient l'interrogation on y répond par l'évidence : « On ne remarque pas assez, écrit G. Burdeau, que, alors que la science politique abonde en théories de l'autorité, elle est extrêmement pauvre en théories de l'obéissance. C'est que celles-là peuvent être l'occasion d'ingénieuses constructions intellectuelles tandis que celles-ci obligeraient à constater avec modestie les obscurités d'un inconscient collectif qui ne se prête guère à une prestigieuse mise en forme. Ainsi, pour éviter de s'y compromettre les théoriciens préfèrent ne pas considérer l'obéissance en elle-même et la tenir pour un sous-produit des mécanismes de l'autorité. En fait cependant l'obéissance est autonome. Bien loin d'être le corollaire du Pouvoir, elle est, dans la majeure partie des cas, une condition de son existence » (1). Où l'on dépouille le discours de la servitude... de son caractère volontaire (2).

(1) BURDEAU G., *La politique au pays des merveilles*. PUF, 1979 p.160.

(2) À propos de la servitude volontaire, R. DAHL dans son ouvrage « *Qui gouverne ?* » était déjà bien obligé, quoique de manière feutrée, de révéler que la polyarchie n'associe pas toutes les couches sociales à la décision politique. Les catégories inférieures n'y participent pas : elles n'en sont pas écartées mais s'excluent d'elles-mêmes n'étant pas motivées (sic). Où l'on conserve à la servitude, sans s'interroger sur la motivation différentielle, son caractère volontaire. Dans un autre ouvrage, « *Après la Révolution* », destiné à la Jeunesse, les enjolivures ont disparu, le public y étant probablement moins réceptif.

On peut certes expliquer le pouvoir en disant que certains y aspirent et d'autres s'en désintéressent mais on n'a pas pour autant expliqué, sinon par l'implicite référence à l'hypothèse génétique, pourquoi certains et pas les autres, pourquoi ceux-là et pas ceux-ci. On demeure donc dans le métalangage et la sociologie spontanée (1) (2). Le travail mené par Laborit ne revient nullement à rechercher un quelconque « quotient de dominance » (Burnet) (3) qui appartiendrait génétiquement à certains individus plus qu'à d'autres mais à élucider le développement historique de la dominance, ses modalités d'expression, ses ressources et ses conséquences. Véritable praxéologie de la dominance en ce qu'elle est toujours interactionnelle, œuvre en permanence, conditionne l'individu dans sa perception de la

réalité, structure ses motivations, s'exprime et se légitime par le langage. Dominance et soumission que chacun, à divers moments et selon les situations, apprend à vivre et met en œuvre dans ses comportements. Ceux-ci répondent à des motivations qui dépendent d'abord du milieu social où auront été intériorisées et mémorisées des expériences gratifiantes ou nociceptives, ensuite des matériaux fournis par ce milieu rendant possible l'imagination, plus ou moins fertile, de stratégies de gratification. À l'inverse, les inhibitions comportementales sont d'autant plus prégnantes que nombreuses et tôt intégrées, renforcées par anticipation de situations aboutissant, à partir de ces mêmes matériaux, sur l'échec.

(1) *ROSTAND se demandait : « Est-ce l'exercice du pouvoir qui corrompt les hommes, ou si le tempérament corruptible préadapte à l'exercice du pouvoir ? » De fait on ne s'est guère, à l'exception de la psychanalyse, intéressé au « tempérament politique » à la « vocation » pour le bien public et l'intérêt général. Et pourtant, pour ROSTAND, « le moins qu'on puisse dire du pouvoir, c'est que sa vocation en est suspecte » (Pensées d'un biologiste p.220-221) HUXLEY A. Avancéait un élément de réponse pour qui « l'appétit du pouvoir croît avec chaque satisfaction successive de ce désir, le plus attirant et le plus pernicieux de tous » (bibl. p.65). Il redécouvrait Montesquieu qui relevait en son temps que « c'est une expérience éternelle que l'homme qui a du pouvoir est porté à en abuser. Il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites »*

(2) *On trouvera une illustration frappante des dégâts de ce métalangage chez G. BONNOT : « La vie c'est autre chose » p.140 et s. où l'on apprend que le patrimoine héréditaire explique que les gens préfèrent le « gros rouge » aux vins fins, « l'horreur des banlieues pavillonnaires » aux villes harmonieuses, l'illusion de la liberté à la liberté, la chaîne à l'autogestion etc... Et l'auteur de conclure : « Je ne prétends pas que chacun dans nos sociétés trouve toujours la place qui lui convient, je suis même convaincu du contraire. Mais je soutiens que dans n'importe quelle société la plus juste, la plus humaine, il y aura toujours une hiérarchie et une majorité de gens pour obéir. Pas seulement à cause des exigences techniques de toute organisation collective, comme on l'admet généralement, mais parce que, dans le fond d'eux-mêmes, ils aiment ça », p.142, souligné par nous.*

(3) *Burner Mac Farlane, Le programme et l'erreur, A. Michel 1982.*

Autrement formulé, il existe des inégalités d'apprentissage de l'efficacité ou de l'inefficacité de l'action, rendues cumulatives par anticipation des expériences mémorisées. Il existe, en aval et en amont, les générant et en découlant, des inégalités de gratification ainsi que des inégalités d'inhibition comportementale. Nous y reviendrons. Il y a cependant encore un point concernant la dominance qu'il convient de relever et qui s'applique au mode de vie contemporaine qui aurait transposé l'agressivité du monde matériel au monde culturel.

d. L'AGRESSIVITÉ TRANSPOSÉE

Pour Laborit, la dominance humaine s'exprime à l'égard du milieu qui, en tant qu'espace gratifiant, est l'objet d'appropriation cognitive, d'information et de transformation. La maîtrise du milieu naturel suffit à satisfaire l'activité motrice et transformatrice de l'homme. Tant qu'il ne lui est pas aliéné, tant qu'il n'est pas dépendant d'autrui, dans un milieu médiatisé par la division du travail, tant qu'il peut produire de ses mains ce que produisent tous les autres et que la densité de peuplement permet l'évitement, l'activité de dominance humaine demeure orientée vers le milieu physique (1). Avec la division du travail, la concentration des ressources permettant la gratification (propriété, force, information, capital...) et l'éloignement du milieu physique directement maîtrisable, la dominance interactionnelle s'est transposée au groupe social. « Dominant désormais son environnement, l'homme n'avait plus devant soi d'adversaire sérieux que lui-même » écrit J. Monod (2). « La lutte pour la survie, qui se déroulait surtout entre l'Homme et la Nature, semble maintenant se situer à l'intérieur de l'espèce humaine, entre l'Homme et les hommes, et à l'intérieur de l'individu lui-même » poursuit J. Salk. (3).

(1) La ville concentre les facteurs agressigènes : elle suscite les besoins, accentue les inégalités par l'étalage de la misère et de l'opulence, multiplie les sources d'agressions sensorielles, et, par la densité de la population

rassemblée rend impossible l'évitement, la fuite. L'agressivité de compétition et d'inhibition, extériorisée et intériorisée, en est renforcée. Cf. LABORIT H., L'homme et la ville (H.V), op, cité, HALL E.T., La dimension cachée, op. Cité LORENZ K., Les huit péchés capitaux..., .op. Cité.

(2) MONOD J., *Le hasard et la nécessité* op, cité, p.204

(3) SALK J., *Qui survivra ?* op. Cité, p.23.

Il reste à expliquer ce passage. Pour Laborit, l'individu primitif entre, à sa naissance, dans un groupe social vivant sur un territoire. Ce groupe représente une structure ayant, à cause de l'adversité du milieu physique et des exigences de sécurité, besoin de se maintenir. Jusque-là, la finalité de l'individu et la finalité du groupe coïncident. Ce groupe élabore ses valeurs, explicatives du monde. Ces valeurs, véhiculées par les langages enferment l'individu dans un niveau d'organisation, dans cette structure qui, pour se maintenir a besoin de ressources et d'énergie qu'elle extrait du milieu. L'occupation progressive de l'espace raréfie les espaces libres et force le contact entre groupes structurés. Leur rencontre peut se traduire soit en une intégration-coopération (association-fédération selon E. Morin) avec formation d'une nouvelle finalité commune soit en une assimilation-déstructuration (domination-vassalisation selon E. Morin) avec imposition d'une nouvelle finalité dominante. La guerre, qui oppose des structures au moyen des individus, n'est donc pas le moteur de l'évolution, comme nombreux se plaisent à le laisser croire, elle est un moyen d'évolution par destruction d'une structure moins organisée (définition de l'agression) et imposition d'une autre structure. Elle n'est pas évolution organique, qui signifie complexification par intégration, mais substitution. L'évolution structurelle pour Laborit ce n'est nullement le partage que s'accorderaient à réaliser deux structures mais la transformation en vue d'une nouvelle structure composée de nouveaux éléments, disposant de nouvelles finalités, bref franchissant un seuil qualitatif. Avec l'expansion des structures, par conflit où coopération se multiplient les besoins en ressources et approvisionnements énergétiques. Le cadre structurel s'élargit atteignant récemment le plan national pour entrer en conflit au plan international. Le colonialisme traduisait l'expansion d'une structure dominante en vue de se maintenir par des approvisionnements énergétiques externes (1). Le

néocolonialisme en différencierait en substituant à la dialectique assimilation – déstructuration celle de la coopération – intégration qui chercherait, par le dialogue, à définir une finalité commune.

La complexification des structures dans les pays de forte centralisation s'est effectuée plus par la contrainte que par coopération, ce que souligne d'ailleurs Laborit. Dans certains pays européens – Grande-Bretagne et Italie les solidarités communautaires et le développement économique par la base ont limité l'expansion structurelle de l'État (2).

(1) Ch. COMBALUZIER ne l'a pas vu, pour qui la colonisation n'est que le résultat de l'activité d'extension du milieu par l'homme. G. BOUTHOUL passe partiellement à côté en insistant trop exclusivement sur la pression démographique. Extension du milieu et croissance démographique sont en fait, en corrélation avec l'augmentation des productions et des besoins énergétiques.

(2) Dans ce sens Cf. BIRNBAUM P., État, idéologies et action collective en Europe occidentale R.I.S, S. 1980, n°4 p.721 à 736. ZOLBERG A.R., Interactions stratégiques et formation des États modernes en France et en Angleterre. Même revue, p.737 à 768.

Mais l'évolution contemporaine – les pays récemment décolonisés en fournissant l'illustration archétypique (1) – témoigne du fait que « la hiérarchie par contrainte devient un principe général d'organisation, ce qui accroît d'autant plus le caractère coercitif et répressif de l'État » (2).

Une des lois – si l'on veut bien accepter ce terme au regard de la convergence des travaux ethnologiques, sociologiques, psychologiques et biologiques – en matière d'organisation veut que toute structure se crée par opposition avec l'extérieur. C'est par son information-structure qu'un organisme peut être dans son unité distingué de son environnement. Au plan humain un groupe se différencie à la fois du monde matériel et du reste du monde vivant par la culture qu'il se donne. Cette fermeture informationnelle est la condition de l'appartenance individuelle à un groupe, de l'appartenance de ce groupe à l'univers, elle est aussi le risque de son appartenance exclusive à ce groupe ainsi que celui du monopole de la condition humaine (3). En exacerbant les valeurs spécifiques à chaque

groupe on renforce sa cohérence mais aussi son intolérance potentielle aux autres, son « esprit de corps ». On fait obstacle aux rencontres, aux hybridations, au désordre générateur d'informations nouvelles, de nouvelles structures et de nouvelles finalités. L'expansion thermodynamique des structures s'est accompagnée de leur fermeture informationnelle et de la recherche de la domination. Celle-ci ne peut seulement s'expliquer par le recours à la force physique, qui suffit peut-être à détruire une structure moins organisée (techniquement, idéologiquement...) mais ne peut rendre compte de la perdurance de la domination.

(1) Voir par exemple : O'DONNELL G., *Formation historique comparée de l'appareil étatique dans le Tiers-Monde et changement socio-économique R.I.S.S. 1980, n°4, p.769 à 783*, SHIVJI I, .G., *L'État dans les formations sociales dominées d'Afrique : quelques problèmes théoriques. Même revue, p.784 à 796*,

(2) MORIN E., *Le paradigme perdu... op. Cité, p.194*.

(3) Sur ce point voir par exemple LAPIERRE J.W. *Essai sur le fondement du pouvoir politique. Op.cité MORIN E., Le paradigme perdu... op. Cité*.

La domination symbolique ainsi qu'on le verra, fait l'économie de la force. Encore doit-on préciser que la destruction par la force affecte un ensemble moins organisé, c'est-à-dire moins informé : ainsi ce n'est pas tant l'aspect thermodynamique de la guerre qu'il faut retenir (rapport de forces quantifiables évaluées en termes physiques) que son aspect informationnel, organisationnel. Le rapport des forces physiques revêt parfois peu de signification comparativement à la nature des armes en présence ou à l'organisation idéologique des combattants (1). La clôture informationnelle d'une collectivité est la condition de son homogénéisation par rapport à l'extérieur comme par rapport à ses constituants internes, l'individu apparaît à la vie sociale pourvu de son information-structure (génome) et entre dans l'information structure de son groupe d'appartenance, d'autant plus prégnante qu'elle est étroitement circonscrite. Comme le propose E. Morin en accord avec la démarche d'H. Laborit ou de J. de Rosnay, « il faut considérer que la culture, en tant que système génératif, constitue un quasi code culturel, c'est-à-dire une sorte d'équivalent sociologique de ce

qu'est le code génétique pour les êtres vivants. Le « code culturel » maintient l'intégrité et l'identité du système social, assure son autoperpétuation ou sa reproduction invariante, le protégeant de l'incertitude, de l'aléa, de la confusion, du désordre » (2). D'où le risque de fermeture, interne et externe, informationnelle voire thermodynamique, des structures sur elles-mêmes et le repli en situation d'autarcie économique et culturelle. D'où le risque de considérer l'étranger comme un danger, d'y voir une menace et de répondre à tout contact par l'agressivité défensive. L'ouverture informationnelle de l'individu dépend du degré d'ouverture interne du groupe, admettant ou refusant la participation individuelle et collective à la définition des valeurs, favorisant ou s'opposant aux contacts et échanges sociaux.

(1) Pour des exemples illustrant l'influence déterminante de la différence technologique dans les conflits internationaux, suscitant l'exigence compétitive d'une recherche technologique accrue, donc l'intensification de la mobilisation des ressources fiscales et corrélativement la croissance de l'appareil étatique d'extraction de ces ressources et de répression des révoltes contre l'impôt. Cf. A.R. ZOLBERG, Interactions stratégiques... loc. Cité R.I.S.S. 1980, n°4, p.737 et s.

(2) MORIN E., Le paradigme perdu..., . op. Cité, p.185-186.

L'ouverture de la structure sociale peut s'effectuer par symbiose ou par conquête. Les modalités de la dominance sont donc diverses : dominance individuelle et structurelle sur le milieu (dominance externalisée), milieu dont font partie les autres entités culturelles perçues comme étrangères, dominance internalisée sur autrui, sur un groupe, sur une sous-structure et enfin dominance sur soi-même en cas d'impossibilité de l'action. La dominance est le fait d'individus, de groupes, de sociétés. Elle est réalisée par la détention de moyens perçus comme gratifiants, de ressources aussi diverses que l'information (brevets, flux de données...), la capacité protectrice, la force, la culture, le profit, le pouvoir... Dès l'instant où l'individu entre dans des rapports sociaux prédéterminés sur lesquels il est dépourvu d'un pouvoir de maîtrise, de participation égalitaire, dès lors qu'il est aliéné à des valeurs, des objectifs et des besoins extradéterminés, quand il subit un déficit informationnel à l'égard de ces structures, les rapports de

dominance se cristallisent en des rapports de domination structurelle. Cependant Laborit utilise plus volontiers le terme de dominance que de domination. Ce qui conduit M. Blanc à questionner : « est-il légitime d'assimiler la notion de « dominance » au sens biologique à la notion de « domination » au sens socio-politique ? Henri Laborit donne en effet l'impression qu'il a reformulé la théorie de Marx sur la dialectique du maître et de l'esclave : « Toutes les transformations sociales un peu profondes des sociétés humaines se sont réalisées par des révolutions assurant la dominance à ceux qui étaient précédemment dominés » (I.A. 116). Or dans la domination au sens politique, il y a pour Karl Marx (comme pour Hegel d'ailleurs) perte de la liberté pour le sujet dominé. Pour Marx, cette notion de domination est une notion politique. Henri Laborit ne se pose pas le problème de savoir si la notion biologique de dominance lui est équivalente ou non » (1).

(1) *BLANC M., Henri Laborit : un sociobiologiste qui s'ignore ? La Recherche n°118, janvier 1981, p.86-87.*

Sans doute M. Blanc soulève-t-il un point intéressant mais par-delà l'analyse de l'équivalence des termes il convient plutôt de chercher l'équivalence des phénomènes décrits. Sans doute l'usage du terme de dominance rend-il très imparfaitement compte du contenu des thèses de Laborit. C'est que celui-ci pour ne pas nier, bien au contraire, les phénomènes de domination insiste sur leur traduction au plan individuel. Pour être objectivement des rapports de domination, les rapports sociaux sont vécus par des hommes, et le propre d'une domination qui se dissimule à elle-même et aux autres sa nature véritable est de passer pour naturelle, pour un rapport de dominance. Pour n'être que des rapports institutionnels, les rapports de pouvoir tirent une partie de leur efficacité du fait qu'ils sont portés par des hommes dominants plus que dominateurs. La domination structurelle, on le sait, est loin d'être vécue, dans tous ses aspects, comme telle. Elle se dissimule derrière la dominance individuelle, personnelle. Qu'on le veuille ou non, qu'on distingue au plan théorique la dominance de la domination, il n'empêche que le pouvoir, cristallisé en des institutions, est mis en œuvre par des individus qu'un seul terme désigne : les dominants.

M. Blanc, prévenant le lecteur qu'« il n'est pas facile de se faire une idée précise de la pensée d'Henri Laborit », ne l'y aide guère en négligeant le fait que Laborit admet entièrement l'existence de la domination structurelle qu'il définit comme étant l'impossibilité pour le prolétariat d'assurer son propre destin ; mais au lieu d'externaliser la domination par rapport à la « société civile », schéma manichéen et simpliste selon lequel la domination serait circonscrite en des instances spécifiques organiquement distinctes de la société globale, Laborit l'internalise au contraire en soutenant que la domination est supportée par la participation inintentionnelle des acteurs sociaux intégrés à des processus objectifs de domination, processus mis en œuvre par l'ensemble des structures sociales, de l'État à la famille, dans lesquels chacun, selon les situations, est alternativement dominant et dominé, processus intériorisés, incorporés, dès l'enfance, par l'acquisition d'habitus par empreinte et apprentissage. Ce qu'il nous faut envisager maintenant.

TROISIÈME PARTIE - LA DOMINATION STRUCTURELLE

Pour Laborit, la structuration hiérarchique des sociétés humaines n'est pas la loi de l'humanité. Elle connaît une origine et un développement historiques. On verra qu'on pourrait parler, en paraphrasant R. Michels, de loi de la nécessité historique de la hiérarchie (1). Schématiquement, on peut présenter les analyses de Laborit en disant que la capacité humaine de créer de l'information, de transformer le monde, a très tôt créé des objets gratifiants venant s'ajouter aux ressources du milieu directement utilisables, développant des besoins acquis et la compétition en vue de leur obtention. Tant que chacun demeure capable de produire ce que produisent tous les autres, la hiérarchie n'a aucune raison d'être instaurée. Le moment essentiel aux yeux de Laborit dans l'histoire de l'espèce humaine est le passage du paléolithique au néolithique qu'induisent les changements climatiques intervenus à la fin de la dernière glaciation. Ce conditionnement géoclimatique lie bien évidemment le climat et la nature des sols. On retrouve ici les éléments de la théorie des climats, qu'Hippocrate avait forgé avec son « Traité des airs, des lieux et des eaux », théorie réactualisée par Montesquieu, J. Bodin et J.J. Rousseau. Plus tard Hegel et Marx reprendront en partie ces thèses. Pour Hegel en effet « il est vrai que le climat a de l'influence en ce sens que ni la zone chaude, ni la zone froide ne sont favorables à la liberté de l'homme et à l'apparition de peuples historiques (...) en somme c'est la zone tempérée qui a servi de théâtre pour le spectacle de l'histoire universelle » (2).

(1) R. MICHELS dans « les partis politiques » évoque la loi de la nécessité historique de l'oligarchie occultée par l'expression retenue, alors même qu'une seule fois employée, de loi d'airain de l'oligarchie... qui évacue la dimension historique.

(2) Cité in LAVIGNE P., *Climats et société*, Dalloz 1966, p.64.

Quant à Marx, un échange de lettres avec Engels en octobre 1866 témoigne de l'importance accordée à ce facteur sur le développement historique. « L'idée fondamentale de Trémaux sur l'influence du sol (...) est à mon avis

une idée qui n'a besoin que d'être énoncée pour gagner définitivement droit de cité dans la science... » écrivait Marx à Engels qui partageait cette analyse sans en admettre les conséquences tirées par Trémaux et développées plus tard par les théoriciens racistes (développement d'espèces supérieures, hommes de proie et races inférieures...) (1).

(1) MARX K., in *Lettres sur les sciences de la nature*. op.cité Cf. p.51 à 54, cf. aussi GOULIANE C.I., *Le marxisme devant l'homme*. Payot 1968, notamment chapitre IV, *Le marxisme et l'homme concret* p.29 à 44.

Plus précisément pour Laborit, qui ne glisse aucun jugement de valeur dans ses propos, l'alternance de la saison chaude et de la saison froide permet le développement de l'agriculture et de l'élevage, ainsi que la constitution de réserves de nourriture. Celles-ci sont appropriées par le groupe ou une de ses fractions. Elles font l'objet de convoitises de la part des groupes nomades ou techniquement moins évolués. Les premières civilisations agricoles du néolithique, au regard des traces dont on dispose actuellement, furent égalitaires et sans armes. Elles furent soumises par des peuplades caucasiennes de cavaliers chasseurs paléolithiques. Dans ces circonstances la défense nécessaire du territoire devient défense de la propriété qui assure la survie. Par contre, les populations n'ayant pu ou n'ayant pas été contraintes, en raison de la rigueur ou de la clémence du climat et des richesses alimentaires naturelles, de constituer des stocks ont été préservées de la propriété. Corrélativement à l'évolution vers l'agriculture, s'instaure un processus de sédentarisation et de division du travail résultant de la spécialisation technique. Celle-ci implique une augmentation de l'interdépendance des membres du groupe. Certaines activités sont valorisées en fonction de leur apport à la survie du groupe. C'est ainsi que le maniement des armes fait l'objet d'une spécialisation, le maniement du verbe et celui des techniques agricoles de même. La protection des villages, de la survie du groupe, fournit la première ébauche de structuration hiérarchique. La protection de l'information incorporée dans les techniques prime celle de l'apport énergétique car seule l'information permet la survie en assurant au groupe une production suffisante. En effet, la constitution de réserves et de surplus encourage la croissance démographique dont il faudra ensuite, grâce à la détention et à l'invention de technologies, assurer

l'approvisionnement énergétique. Les rapports économiques de production s'établissent en des structures différenciées de gratification qui tendent chacune à se maintenir et entrent en compétition pour l'appropriation, l'usage et la concentration des moyens de gratification (1).

(1) L'analyse est sur bien des points, ainsi qu'on le précisera, très proche du marxisme. Au plan historique et au niveau de la définition des rapports économiques, tels que résumés ci-dessous par Engels, Laborit n'a rien à modifier : « Par rapports économiques, que nous considérons comme la base déterminante de l'histoire de la société, nous entendons la façon dont les hommes d'une société déterminée produisent leurs moyens d'existence et échangent entre eux leurs produits (dans la mesure où il y a division du travail). Ils englobent donc en totalité les techniques de la production et du transport. Les techniques déterminent également, d'après notre conception, les modalités de l'échange, puis de la répartition des produits et par suite, après la dissolution de la société tribale, la division en classes et donc les rapports de domination et de servitude, et donc aussi l'État, la politique, le droit etc... Sont en outre également compris dans les rapports économiques la base géographique sur laquelle ceux-ci se déroulent, et les vestiges effectivement transmis des stades de développement économiques antérieurs qui se sont maintenus, souvent seulement par tradition ou par vis inertiae, ainsi naturellement que le milieu extérieur qui environne cette forme sociale ». ENGELS F. Lettre à BORGHIUS 25.01.1894 in Lettres sur les sciences... Op. Cité p.126.

Les luttes sociales sont l'histoire de la lutte pour l'obtention de la domination dont les moyens de réalisation varient : force protectrice, apport thermodynamique, information, capital, fonction fabulatrice... Mais il n'y a nullement ajustement automatique entre la contribution fonctionnelle d'une classe de producteurs au maintien de la structure sociale et la structuration socio-politique de la société ; mais au contraire institutionnalisation de la dominance, fermeture des structures de pouvoir par concentration de la force (monopole de la contrainte organisée de Weber), et reproduction de la domination par la force brute parfois mais plus efficacement par des procédures essentiellement symboliques cristallisées dans le langage et plus généralement la culture.

Ainsi pour Laborit l'origine de l'inégalité réside dans l'évolution simultanée de la division du travail et de la propriété.

Pour Marx et Engels « du reste, division du travail et propriété privée sont des expressions identiques » (1). Or celles-ci génèrent puis répondent à la recherche de la gratification par le biais de ressources rares, s'établissant et se maintenant par la force, directe ou médiatisée par les valeurs. La compétition qui s'instaure n'a rien de génétique : elle est acquise et renforcée. À la satisfaction des besoins fondamentaux s'est largement substituée celle des besoins acquis soumise à un processus cumulatif.

(1) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande*, 1846, Ed. Sociales 1972, p.66. Pour Laborit la division du travail peut ne pas générer l'inégalité tant que chacun participe en pleine connaissance et accord avec la finalité du travail. On ne saurait négliger ces deux dimensions : thermodynamique (les tâches matérielles pouvant être réparties) et informationnelle (personne n'étant aliéné à des objectifs et à une finalité extradéterminés). Marx et Engels avaient déjà relevé que « la division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel ». *L'idéologie allemande*, op. Cité p.64.

La convergence avec les thèses rousseauiste est nette mais au lieu de situer l'inégalité dans la propriété, Laborit l'élargit à l'apprentissage différentiel et cumulatif de la gratification, la propriété n'étant qu'un cadre, un moyen d'assurer la domination. Sans doute partagerait-il ces mots de Malinowski reliant le phénomène guerrier à l'émergence historique de la propriété : « La plupart des anthropologues modernes s'accordent à dire que la guerre n'est ni une activité très ancienne ni une nécessité biologique, bien au contraire, elle apparaît très tard dans l'évolution humaine et satisfait peu de besoins, à une seule phase de l'évolution » (1). La guerre, on l'a vu, est un conflit de structures pour des espaces gratifiants répondant à l'impossibilité d'évitement et à la conquête d'objets gratifiants acquis par apprentissage. Sans doute aussi partagerait-il l'opinion de MITSCHERLICH pour qui « au plus loin qu'on se rappelle, les hommes se sont entretués, c'est exact ; mais leur histoire naturelle remonte bien au-

delà des temps dont le souvenir persiste (...) c'est seulement avec l'essor de la propriété que la tragédie à commencé, une tragédie constamment relancée par l'agression mutuelle, née de l'envie. Cette dernière ne nous est si familière que parce qu'elle emplit jusqu'aux moindres recoins de notre univers social » (2).

Ces considérations introduites concernant l'origine historique de la propriété, la multiplication des besoins acquis, la protection des structures sociales de domination par la force et les valeurs, la guerre comme moyen d'expansion et de reproduction de la domination, méritent de plus amples développements. On étudiera ainsi dans un premier point les modalités de socialisation par lesquelles se diffusent et s'ancrent les valeurs sociales. On verra ensuite comment, pour Laborit, la domination se cristallise en des structures et institutions, pour aborder enfin le thème de la reproduction de la domination.

(1) MALINOWSKI S., *Une théorie scientifique...op.cité*, 179.

(2) MITSCHERLICH A., *L'idée de paix...op.cité* 26-27.

A – LA SOCIALISATION HIÉRARCHIQUE

L'intégration des valeurs et normes sociales s'effectue très tôt. On distinguera deux moments dans la socialisation culturelle : le premier met en rapport l'individu et la société par le biais de la mère d'abord, de la micro-culture familiale ensuite. On l'envisagera sous la catégorie de l'empreinte qui modèle dès le plus jeune âge les schèmes d'action et de réaction, les perceptions et les motivations. Le second moment de la socialisation met en relation directe l'individu et les institutions, l'enfant et les exigences de la société globale et ce dans le cadre de l'institution scolaire qui réalise, selon Laborit, l'apprentissage des valeurs sociales dominantes.

1. L'EMPREINTE

La notion d'empreinte est issue des travaux d'éthologie et notamment de ceux de HEINROTH et LORENZ. Elle recouvre le phénomène selon lequel un animal isolé de son milieu à sa naissance fixe son attention et ses comportements sur la première forme vivante rencontrée dans son entourage. Les modèles de conduite phylogénétiquement adaptés s'orienteront et se fixeront non pas sur un congénère mais sur un individu d'une autre espèce, l'homme y compris. Ce qui signifie pour ces animaux que « l'objet adéquat pour l'expression de leurs réactions instinctives n'est pas déterminé de manière innée mais acquise au cours de la vie individuelle » (Lorenz) (1).

(1) R. CHAUVIN précise que « dans les premiers moments de l'existence, le jeune « fixe » d'une manière indélébile l'aspect du premier objet en mouvement qu'il rencontre et qu'il suivra désormais ; que ce soit un homme ou une oie, peu importe, mais il faut qu'il soit mobile ». Le comportement social chez les animaux. P.U.F., 1973, p.71.

L'empreinte a lieu pendant une période très courte au tout début de la vie individuelle. Elle est irréversible car codée par les liaisons interneuronales du système nerveux en formation. Vérifié en laboratoire le processus d'empreinte a pu être appliqué in utero. C'est là un point important car le débat opposant instinctivistes et environnementalistes en est complexifié. En outre, le processus de maturation ex utero du système nerveux étant beaucoup plus long chez l'homme que chez l'animal, l'empreinte pourrait jouer dans la formation précoce de la personnalité un rôle suffisamment important pour donner lieu à de plus amples recherches et, en tout cas, retenir l'attention. Laborit avance que « puisque l'empreinte se réalise par un processus de mémoire motivé par un comportement instinctif, mais dont le caractère indélébile résulte de la très grande précocité d'établissement de la trace mémorisée influençant la structure même du SNC (système nerveux central), on devine l'importance qu'elle peut avoir chez l'homme et pas seulement chez l'animal. La lenteur de la maturation nerveuse chez l'Homme et la longue durée de la plasticité qui en résulte, laisse supposer

que le phénomène de l’empreinte joue peut-être chez lui un rôle plus important que dans n’importe quelle autre espèce. Cela veut dire que l’empreinte pathologique a plus de chances d’apparaître chez lui que chez n’importe quel autre animal. Les perturbations de la mémoire affective à cette époque précoce risquent d’être à l’origine de troubles complexes du comportement que l’on aura tendance à attribuer à des processus pathologiques innés, alors qu’ils ne sont qu’acquis. (...) Sur une base génétique (instinctive) c’est un processus culturel, précoce, mais acquis » (I.A. 29). La pathologie est facilement détectable quand l’empreinte se fait entre deux individus d’espèces différentes. « L’oiseau devient un anormal qui ne peut plus reconnaître sa propre espèce, note Chauvin : il prendra au besoin l’homme comme partenaire sexuel, le courtisera, lui apportera de la nourriture etc... » (1). La validité de la transposition de la théorie de l’empreinte à l’homme reste à démontrer. Rien ne vient l’infirmier jusqu’à maintenant mais elle est expérimentalement impossible entre l’homme et une autre espèce (à l’exception des rares cas d’enfants loups). On sait qu’elle est réalisable par adoption de l’enfant par différentes cultures ou différents groupes sociaux mais la globalité de ce constat n’apporte pour l’instant aucune connaissance précise. Pour Laborit comme pour Chauvin l’intérêt des comportements d’imprégnation réside dans le fait qu’ils « devraient permettre l’interprétation de plus d’une anomalie chez l’homme » (2).

(1) CHAUVIN R., *Le comportement social... op.cité p.71*

(2) CHAUVIN R., *id. p.71.*

Sans aller nécessairement détecter des anomalies – qui sont bien sûr plus aisément perceptibles car anormales par définition – on pourrait relever dans l’empreinte un des facteurs explicatifs des carences – loin d’être toujours évidentes – affectant un individu en société.

Paradoxalement, sous la plume de ceux qui vantent tant le potentiel génétique des individus supérieurs à l’ascension sociale desquels aucune barrière ne saurait faire obstacle, on trouve ce genre de propos environnementaliste : « Il est probable que l’empreinte joue un très grand rôle dans l’éducation des enfants et qu’elle contribue pour une bonne part a

les attacher irrévocablement au milieu dans lequel ils ont été élevés » (1). L'autre lien irrévocable étant, on l'aura compris, le fardeau génétique.

On commence à entrevoir aujourd'hui comment s'effectue et avec quelles conséquences, le phénomène d'imprégnation. Il se réalise par le biais du développement (plus ou moins) des structures nerveuses et ceci in utero et ex utero.

« Il ne s'agit pas sans doute, précise J. Piaget, de partir de l'hypothèse selon laquelle les connexions nerveuses expliqueraient directement la formation de telle ou telle structure mentale, comme si la conscience se bornait à prendre acte de l'existence de structures nerveuses préformées, pour les traduire en termes de représentation ou d'opération, mais il s'agit au moins de supposer que les structures nerveuses dessinent le tableau des possibilités ou des impossibilités, qui détermineront les frontières du champ à l'intérieur duquel s'effectuera la construction des conduites : or ce système des possibilités ou impossibilités présente naturellement une grande importance du point de vue de la formation de la logique, car, même si l'on se refuse à considérer celle-ci comme préformée dans le système nerveux, il reste qu'elle peut y trouver une préfiguration fonctionnelle, ce qui n'est pas identique... » (2).

(1) *LESQUEN H. (de) et le Club de l'Horloge : La politique du vivant. Op.cité p.205..*

(2) *PIAGET J. cité in CHAUCHARD P., Psychisme humain..op.cité, 181.*

Concrètement les études menées ex utero sont plus aisément praticables et donc plus nombreuses que celles effectuées in utero. Ainsi, plus que d'ingénieuses suppositions, on dispose aujourd'hui déjà de quelques éléments qui contribuent à expliquer que, selon l'imprégnation qui affectera chaque individu, ses « potentialités » seront déjà inégales.

a. L'EMPREINTE IN UTERO

L'imprégnation sociale in utero s'effectue essentiellement par le biais de la nutrition. Avant tout autre facteur, les « possibilités intellectuelles » dépendent de l'alimentation. Les carences nutritionnelles atteignent la phase I et II dans la formation du cerveau (1), c'est-à-dire la phase de multiplication neuronale jusqu'à la 20^e semaine de gestation et la phase de formation des neurones en synapses. Le cerveau est d'autant plus sujet aux carences nutritionnelles qu'il est immature. « En effet, le contraste est frappant entre la grande sensibilité à la sous-alimentation que présente le cerveau en développement et la quasi-totale immunité du cerveau adulte à cet égard. Ainsi des adultes peuvent être privés de nourriture pendant de longues périodes dans les conditions les plus difficiles et mourir en ayant perdu la moitié de leur poids, sans que leur cerveau présente aucune modification de poids ou de composition. À l'opposé, des carences nutritionnelles légères, telles qu'on en rencontre fréquemment même dans les pays développés, peuvent, à certains stades vulnérables du développement cérébral entraîner des déficiences et des distorsions permanentes » (2). Sur les conséquences comportementales précises de ces carences on manque encore, chez l'homme, de renseignements précis tant les études sont difficiles à mener (3) et aussi, parce que déterminant des limites aux possibilités et impossibilités intellectuelles, elles ne sont pas définies ni perçues comme pathologiques, donc difficilement cernables.

(1) Voir l'article de BOURGEOIS J, et al.: *Le nouveau né dysmature... La Revue de Pédiatrie* 27.05.1977 évoqué dans la seconde partie. À, 2^o c. Une structure immature.

(2) Pr J. DOBBING in ALLAIN-REGNAULT M. et al. *Comment naît le cerveau, Science et avenir* juin 1982, p.46 à 61 cf. aussi la bibliographie générale des articles.

(3) On savait que la pilule contraceptive avait été testée sur d'importants échantillons de population à Porto-Rico. Mais J. LARMAT rapporte une expérimentation systématique des effets des carences nutritionnelles et de soins médicaux appliquée à la population de neuf villages panaméens séparés en trois groupes de trois villages, tous au départ gravement

déficients. Le premier est approvisionné en soins et nourriture, le second seulement en soins, le troisième est laissé à l'état initial. Les résultats de cette expérience n'étaient pas connus de l'auteur en 1973. Cf. LARMAT J. *La génétique de l'intelligence*, P.U.F., 1973.

Enfin, les carences spécifiquement nutritionnelles ne peuvent pour l'instant être distinguées des handicaps cumulatifs qui, le plus souvent, affectent les enfants concernés. Chez les animaux par contre, on sait qu'elles génèrent un « comportement irréversiblement différent » et que, même après récupération nutritionnelle, ces animaux deviennent « agressifs » « dominateurs » et « asociaux » (1). Chez l'homme, outre le contenu mouvant des termes précédents, « dans des classes sociales ou des familles défavorisées, comment démêler la part de la malnutrition et celle du manque de stimulations dû à un milieu pauvre ? » (2). Autrement formulé, comment dissocier deux facteurs cumulatifs ? Malnutrition in utero, malnutrition ex utero, insuffisance des éléments d'éveil dans le milieu familial. Notons, pour terminer sur l'alimentation, que l'alimentation des jeunes enfants produit aussi des effets sur la maturation post-natale du cerveau. Ainsi, A. Dorozinski, qui prétend faire la « juste » part à l'hérédité et à l'environnement, est-il obligé de reconnaître que « l'intelligence dont nous sommes si fiers n'est pas seulement un héritage : elle est aussi le produit de notre alimentation » (3). On sait par exemple de manière certaine que le manioc, qui constitue la base alimentaire de nombre de peuples « sous-développés » ampute les facultés intellectuelles : « Pour parler bref le manioc abrutit » (4).

(1) DOBBING J., *loc. Cité, Sc. Et Av. juin 1982.*

(2) ALLAIN-REGNAULT M. *ibid. Sc et Av juin 1982 p.57.*

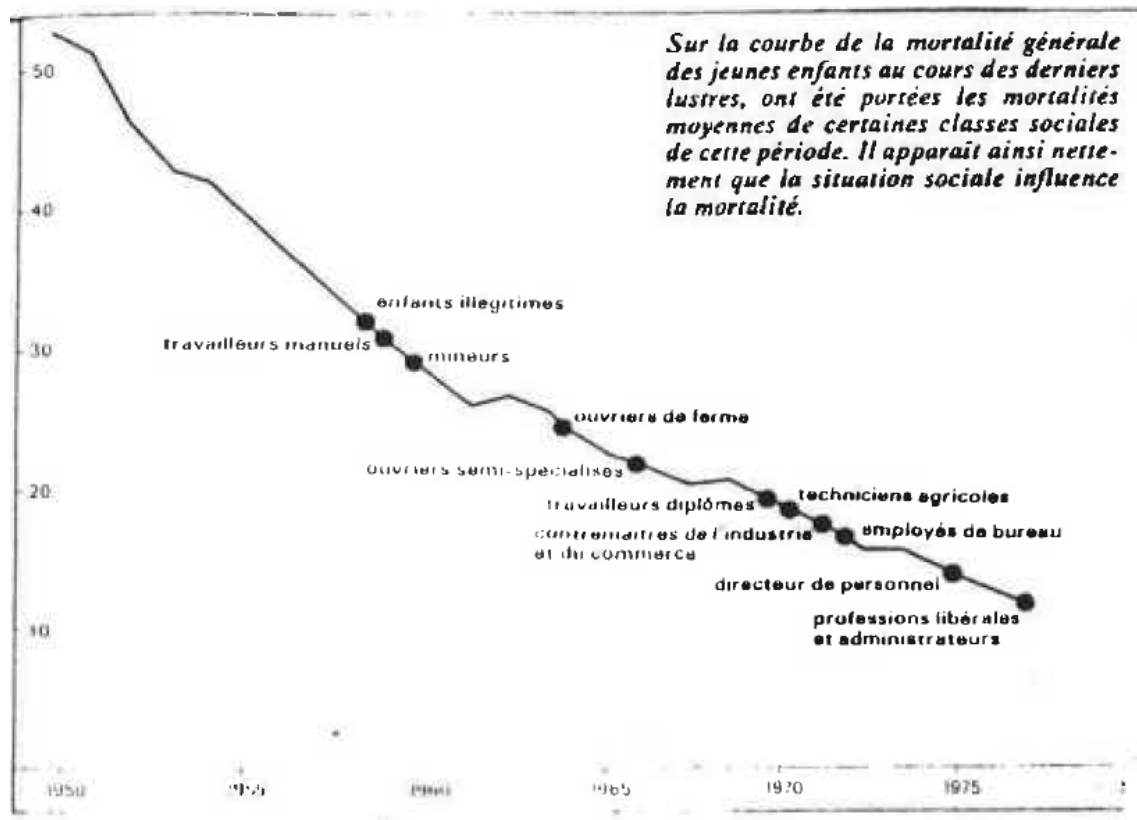
(3) DOROZINSKI A., *L'hypothèse de l'environnement : la mesure de notre ignorance, Science et Vie n°726 mars 1978,*

(4) DOROZINSKI A., *Ibid. p.29.*

Handicapé in utero, l'enfant malnutri a de fortes probabilités de l'être ex utero en tenant compte déjà du fait, significatif, que la mortalité infantile

n'est pas répartie uniformément dans toutes les classes sociales mais frappe préférentiellement (1).

(1) Par ailleurs le Pr F. BLOOM du SALK INSTITUTE a mis à jour, chez l'animal, les pathologies résultant de l'absorption d'alcool par la mère pendant la grossesse et se traduisant par des anomalies dans la distribution des médiateurs chimiques ayant pour conséquence de diminuer l'attention de l'individu aux stimuli externes. Ce qui permet de comprendre pourquoi certains soutiennent l'hypothèse d'une disposition héréditaire à l'alcoolisme. Cf. QUENTIN-DEBRAY : Génétique et psychiatrie Fayard 1972.



Source : I.N.S.E.E. Reproduit de Allain-Regnault loc cité Sc. Et Av. juin 1982 (2).

(2) Voir aussi les tableaux de la Solidarité. Economica 1982.

Parvenu vivant, handicapé ou non, à l'intégration au groupe social, l'enfant va dépendre quant à son « patrimoine » de ce qu'il recevra de son milieu social.

b. L'EMPREINTE EN BAS AGE

La richesse de l'environnement dans lequel baignera l'enfant favorisera le développement des connexions neuronales. Sa pauvreté engendrera ce qu'on peut appeler après Montagu un processus d'« altération cérébrale sociogénique ». Reprise par L. Tiger, l'expression met en évidence le fait « qu'un enfant victime de relations sociales déficientes, de soins inadéquats, d'un manque de ressources matérielles pour jouer, sera marqué par un délabrement des fonctions cérébrales qui affectera assez nettement ses compétences d'adulte. Ceci a été démontré de façon décisive au sujet de la ration alimentaire (Kaplan 1972) et des premières stimulations (Scarr-Salapatek et Williams 1973) » (1).

Cette thèse est globalement admise aujourd'hui même s'il est difficile de mesurer l'influence de ces carences. Ce qui peut d'ailleurs conduire à certaines affirmations péremptoires telle celle de M. Masson qui, traitant de la sexualité des bébés, avance : « La fin de la maturation cérébrale, rappelons-le, se situe entre l'âge de quatre et six ans. Et avec elle prend fin le processus d'empreinte qui détermine ultérieurement les choix de congénères ou d'amis ou de partenaires sexuels en fonction des modèles reçus pendant la petite enfance » (2). On connaît certes le phénomène d'homogamie mais il concerne différenciellement les sexes et relève peut-être de variables plus complexes ou, en tout état de cause, peut n'être pas seulement « déterminé » par l'empreinte, même si la psychanalyse avait déjà pu répandre cette idée. Avec plus de certitude on peut admettre avec Piaget que le développement intellectuel comporte ses rythmes et ses créodes qu'inhibent les carences.

(1) TIGER L., in FOX R. et alt. *Anthropologie biosociale*. P.U.F., 1978, p.174.

(2) MASSON M., *La sexualité des bébés Science et avenir* avril 1978, p.68 à 73.

Dans ce sens P. Chauchard affirme « qu'il est très important que cette maturation se fasse dans un milieu extérieur riche en messages sensoriels variés. Les progrès tiennent surtout au mûrissement cérébral, mais la continuation de celui-ci exige qu'au moment voulu la fonction rendue possible soit effectivement exercée... Il y a un stade cérébral optimum pour certaines acquisitions » (1). Il n'est pas question ici d'intelligence, qu'on abordera plus loin, mais de structures fonctionnelles, faisant partie de l'information structure telle qu'entendue par Laborit, s'enrichissant d'information circulante. Pour lui l'empreinte est d'une grande importance parce qu'elle structure l'inconscient individuel par le biais du couple récompense-punition en instaurant des automatismes.

(1) CHAUCHARD P. cité in SALVAT H., *L'intelligence : mythes et réalité*, 1971, Ed. Sociales de édition 1976 p.183. Plus précisément Max de CECCATY écrit que « la malléabilité fonctionnelle de notre organisme et de nos rapports n'attend que les empreintes qui la marqueront pendant les grandes époques de la maturation. Ces empreintes sont en majorité constituées par des stimulations sensorielles qui vont jusqu'à favoriser la croissance quantitative de l'être. On a constaté que le développement des enfants est plus rapide dans les villes que dans les campagnes. La différence porte sur plus d'un kilo par an. La pente plus raide de la courbe pondérale des enfants s'observe avec les mêmes intensités dans les petits bourgs de 3 à 4000 habitants par rapport à la campagne environnante. On doit donc raisonnablement éliminer les différences de mode de vie, d'alimentation... comme facteurs déterminants, et mettre en valeur les échanges d'excitations sensorielles plus nombreuses et infiniment variées dans les agglomérations. C'est ce qu'on appelle l' « effet de groupe » qui joue pour tous les animaux mais qui revêt dans l'espèce humaine un intérêt accru par la manière dont il intervient dans la réalisation de nos caractéristiques ». *La vie de la cellule à l'homme*. Points 1978, p.171.

« L'organisation de ces automatismes inconscients prend sa source dans la pulsion hypothalamique, le besoin fondamental. Mais l'apprentissage culturel, celui de la récompense sociale ou de la punition, sera la véritable organisateur des éléments mémorisés, en d'autres termes de la structure du signifiant. Cette structure sera donc imposée de l'extérieur et va canaliser, transformer la pulsion. Celle-ci exprime dans les chaînes neuronales les trois grands comportements fondamentaux dont nous avons souvent parlé. Mais son passage à travers le système limbique va fournir, grâce à l'expérience mémorisée du contact avec le milieu, le milieu social en particulier, une quantité considérable de signifiants, de matériels d'images et de mots, en associations conditionnées extrêmement riches, mais parfaitement organisées. C'est en cela l'on peut dire, à notre avis, avec Lacan (1966) que l'inconscient est structuré comme un langage. Il s'agit de chaînes de signifiants, d'éléments, d'ensembles mémorisés, avec lesquels les systèmes associatifs vont pouvoir réaliser de nouvelles structures : les structures imaginaires » (I.A. 122). Les informations provenant du milieu sont multiples mais leur source la plus importante au regard de Laborit, en raison de sa nature et de ses conséquences particulières, est le langage.

c. L'EMPREINTE ET LE LANGAGE

En accordant une importance primordiale au langage H. Laborit est assez proche de la sociolinguistique telle que définie par Von Humboldt ou E. Sapir pour qui le langage organiserait les rapports sociaux, la culture et la nature. Et si, bien évidemment, Laborit ne nie nullement l'influence sociale sur le langage, il insiste plutôt sur le rôle constructeur, structurant, du langage dans la différenciation sociale. En effet, il ne s'agit pas seulement du vecteur d'un message concret, instrumental, mais aussi et surtout d'un message symbolique variant avec chaque émetteur et chaque récepteur. « Dès qu'apparaît le langage, une certaine distance peut être prise par rapport à l'objet et cette acquisition est évidemment d'origine purement sociale. Son apprentissage dépend de l'entourage humain et ce langage gouvernera essentiellement les rapports interhumains. La conscience liée à l'existence et à l'utilisation du langage sera une

conscience abstraite propre à l'homme. Les processus associatifs manipuleront alors non plus seulement des images, mais des mots, dont chacun peut répondre à de nombreuses images différentes, le mot n'étant pas en rapport biunivoque avec l'objet. Les structures imaginaires, les relations susceptibles d'être établies entre les mots suivant une syntaxe précise, atteindront une richesse considérable dont la conscience concrète était incapable. Mais cela veut dire aussi que les automatismes qui peuvent résulter de ces associations langagières, dont fait partie le langage lui-même d'ailleurs, bien que structuré d'abord par la relation au milieu, demeureront le plus souvent dans le domaine de l'inconscient. Depuis la naissance, dans le système nerveux humain vont ainsi s'établir des structures inconscientes, liées au langage, qui dépendront de structures préexistantes et l'inconscient est alors constitué par ces structures abstraites superposées. La conscience que l'on peut appeler présente, immédiate, ignore évidemment la dynamique ayant présidé à l'établissement de ces structures superposées » (I.A. 66. 67). Par le langage, l'individu s'incorpore le monde social et s'intègre au monde social. Il est un rapport social en action. Déjà Marx insistait sur cette dimension : « Le langage est aussi vieux que la conscience – le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi et, tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes. Là où existe un rapport, il existe pour moi (...). Bien entendu, la conscience n'est d'abord que la conscience du milieu sensible le plus proche et celle d'une connexité limitée avec d'autres personnes et d'autres choses situées en dehors de l'individu qui prend conscience » (1).

(1) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande*, op. Cité, 63.

L'importance déterminante de l'empreinte résulte du fait qu'elle s'effectue donc à la fois par l'environnement physique, le comportement gestuel du milieu humain environnant mais surtout par le langage, objet d'évaluation, d'échange et de distinction sur le « marché linguistique » (P. Bourdieu). Le monde réel, c'est-à-dire le monde signifiant, sera le monde intériorisé par le langage, avec ses éléments de culture dominante, de culture dominée, de micro-culture Selon Sapir, « il est tout à fait illusoire

d'imaginer que l'adaptation des individus au réel peut se faire sans l'usage fondamental du langage et que le langage n'est qu'un moyen accessoire pour la solution des problèmes spécifiques de la communication ou de la réflexion. En fait « le monde réel » est pour une large mesure construit d'après l'habitus linguistique des différents groupes culturels » (1). Ce monde est rendu signifiant – ou non signifiant – par les structurations réalisées par l'apport – ou le manque – la richesse – ou la pauvreté – le caractère abstrait – ou concret – du langage (2).

(1) SAPIR E., cité in HALL E.T., *La dimension cachée*, op. Cité 119-120.

(2) *L'importance du texte de M.R.A. CHANCE « Structure d'attention et cohésion sociale » reproduit dans FOX R. Anthropologie biosociale, p.129 à 157 nous semble justifier qu'il soit, pour partie et malgré sa longueur, repris ici. « Selon BERNSTEIN, la limitation de l'intelligence dans certaines classes d'élèves proviendrait du fait qu'ils possèdent un code linguistique restreint qui, par sa structure même, montre qu'il sert d'extension du système de contrôle social non-verbal amplifié par l'individu pour devenir le cadre principal des normes linguistiques (...). La rigidité des codes restreints est due à leur assujettissement à une situation sociale. Bernstein suggère dans toute son œuvre que les adolescents élevés selon un code restreint sont surtout motivés à constituer des groupes sociaux strictement contrôlés ; ce qui implique une forte unité sociale entre membres d'un groupe dirigé par un leader dominateur (...). Utilisé dans un code restreint, le langage se voit dès lors subordonné à une structure sociale agonistique où la quantité d'informations du système linguistique est limitée, les qualités potentielles du langage restent atrophiées et les facultés mentales rudimentaires. (...) Un groupe à structure agonistique se compose d'individus principalement motivés par leurs relations sociales, alors que la structure hédonique autorise divers degrés de perception de l'environnement physique et de la nature intrinsèque des autres individus ou de l'environnement physique (...). Une controverse récente (...) s'inquiétait de savoir pourquoi aux U.S.A. les enfants des ghettos obtenaient des résultats académiques inférieurs au reste de la population. W. LABOV a décrit les différences entre l'anglais courant parlé en classe et le langage de la rue. Comme celle de BERNSTEIN, son étude est centrée sur les relations entre langage, culture et structure sociale et montre que la*

médiocrité intellectuelle des performances des enfants des ghettos est liée aux différences de culture et d'expérience sociale. À côté de son sujet principal, il met en évidence des relations sociales hiérarchisées selon l'infrastructure qui détermine la forme de culture. « On constate que de nombreux événements parlés dépendent d'un déploiement compétitif de divers talents verbaux – chant, prononciation, toasts, modulations et éclats de voix – toutes activités qui permettent à l'individu de gagner un statut grâce au bon usage de la langue... », . « op. Cité p.140-141-142-143-144.

B.L. Whorf, élève de Sapir, le dit avec clarté : « Nous découpons la nature selon les lignes établies par notre langue. Les catégories et les types que nous isolons dans le monde phénoménal ne s'y trouvent nullement... Bien au contraire, le monde se présente comme un flux kaléidoscopique d'impressions qui doivent être organisées par notre esprit, c'est-à-dire essentiellement par nos systèmes linguistiques. Si nous sommes en mesure de découper la nature, de l'organiser en concepts et de leur attribuer des significations, c'est en grande partie parce que nous avons donné notre accord à une organisation de ce type – accord qui constitue notre communauté de parole et qui est codifié dans les structures de notre langue. Il s'agit naturellement d'un accord implicite et non formulé, mais dont les termes sont absolument contraignants ; en fait il nous est impossible de parler sans souscrire au mode d'organisation et de classification du donné que cet accord a décrété » (1). Catégorie certes problématique que celle de cet « accord aux termes absolument contraignants » et « décrété » qui pourrait évoquer un contrat léonin même si, dans un tel cas, demeure la possibilité – virtuelle – d'opposer un refus. Or l'individu – dans le cadre de cet accord linguistique – est « contraint au contraire à certains modes d'interprétation alors même qu'il se croit le plus libre » (2). Le concept véhicule alors un monde extérieur à l'individu, qui s'impose à lui et, par la distance qu'il introduit entre l'homme et les structures sociales, l'empêche de remettre en cause la réalité qui l'entoure et lui échappe.

(1) B.L. WHORF in HALL E.T. *La dimension cachée..op.cité 118.* (2) *Ibid. p.118.*

« Cette universalisation, note P. Bourdieu à propos du langage par lequel une situation individuelle est traduite en cas particulier d'un phénomène global, passe nécessairement par le concept ; elle enferme donc dans le danger de la formule toute faite, du langage automatique et autonome, de la parole rituelle où ceux dont on parle et pour qui on parle ne se reconnaissent plus, comme on dit. Cette parole morte (je pense à tous les grands mots du langage politique qui permettent de parler pour ne rien penser) bloque la pensée, tant chez celui qui la prononce que chez ceux à qui elle s'adresse et qu'elle devrait mobiliser, et d'abord intellectuellement, qu'elle devrait préparer à la critique (y compris d'elle-même) et pas seulement à l'adhésion » (1).

C'est en convergence avec ces analyses que Laborit avance que l'inconscient est structuré par le langage, et comme un langage. En développant quelque peu sa démarche on pourrait soutenir que le langage apparaît alors comme le facteur essentiel dans la genèse des inégalités. Essentiel mais non unique. En effet pour Laborit la plus grande partie des activités humaines présentent la caractéristique d'être « hiérarchisantes » tels les goûts, les manières de table, la tenue vestimentaire... bref tout ce qui fait la « distinction ». Le langage du corps est un langage social au même titre que le langage articulé. M. Sahlins par exemple, après E.T. Hall, fait sienne la thèse selon laquelle les émotions sont des artefacts culturels et varient en conséquence avec les cultures. R. FOX, après D. Morris, montre aussi que la communication non verbale est un moyen d'échange et que l'homme se révèle dans sa dimension culturelle par ses gestes. Parce qu'il est, en première instance, appris dans le cadre de la micro-culture familiale, le langage appris en bas âge constituerait le mode principal d'intégration aux structures sociales (2).

(1) BOURDIEU P., *Questions de sociologie*. Ed. De Minuit 1981 p.64.

(2) Pour W. REICH la famille constitue la structure d'imposition de l'autorité sociale mais par le biais de la répression Sexuelle : « En somme la fonction politique de la famille est double :

1° Elle se reproduit elle-même en mutilant sexuellement les individus. En se perpétuant, la famille patriarcale perpétue la répression sexuelle et tout ce qui en dérive troubles sexuels, névroses, démences et crimes sexuels.

2°. *Elle rend l'individu apeuré par la vie et craintif devant l'autorité et renouvelle donc sans cesse, la possibilité de soumettre des populations entières à la fêrûle d'une poignée de dirigeants ».* REICH cité in DEMICHEL F., *La psychanalyse en politique op. Cité, p.31.*

Dès lors, l'école ne serait pas l'appareil le plus efficace de reproduction des « inégalités » mais ne ferait que les entretenir, les renforcer et les sanctionner. La controverse inégalités sociales/inégalités culturelles n'a plus alors guère de sens sauf à assimiler école et culture, culture et culture dominante. Comme si, avant l'école, il ne s'agissait pas de culture, comme si il y avait rupture entre culture familiale et culture sociale, comme si, en mettant son tablier d'écolier, l'enfant quittait la culture dominée pour pénétrer, immaculé, avec plus ou moins de succès, dans la culture dominante. Il existe bien au contraire un continuum culturel ne serait-ce que parce que l'inégalité sociale se double de la ségrégation spatiale qui fait qu'on va à l'école du quartier et que dans le quartier... on est entre gens du même monde. Comme si, par ailleurs, la culture familiale n'était pas elle-même le fruit d'une culture sociale antérieure et présente et comme si, enfin, les motivations de l'enfant s'élaboraient, objectivement et après mûre réflexion, à l'école. A. Peyreffite, opposé dans un débat, à l'Assemblée Nationale, à P. Juquin, le disait avec sincérité et candeur : « La grande force de l'éducation ce n'est pas l'école, c'est l'imitation des parents (...). À cela s'ajoute ce qui compte le plus dans le progrès intellectuel, ce qui commande l'agilité de la pensée : la facilité de s'exprimer, cette facilité d'élocution (...) qui fait qu'un fils d'ouvrier, formé depuis l'âge le plus tendre par son père, a plus de difficultés pour s'exprimer qu'un fils d'avocat. Vous n'y pouvez rien, c'est comme cela (...) Vous vous scandalisez, M. Juquin, parce qu'il y a peu d'enfants de salariés agricoles et de manœuvres dans les facultés de pharmacie. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Pourquoi voulez-vous que les enfants de salariés agricoles et de manœuvres aient envie de faire des études dans les facultés de pharmacie » (1). Puis, se rendant peut-être compte qu'il avait imprudemment mis le doigt sur le conditionnement familial à l'origine de la reproduction des « inégalités » sociales, le ministre de tenter aussitôt de rectifier : « Pourquoi voulez-vous qu'ils soient spécialement doués pour ce

type d'études ? » Ou l'on passe de la ségrégation Sociale au racisme de l'intelligence...

(1) J.O. 2 juin 1967 rapporté par SALVAT H. *L'intelligence... Op. Cité* 124 à 126.

Alors Laborit partage-t-il le credo américain « the family is the culprit » déculpabilisant ainsi l'institution scolaire qui ferait de son mieux mais n'y pourrait guère ? Certainement pas, on le verra. Mais il suggère que l'école ne vient qu'après, vient relayer et étayer les carences initiales (1). Mais de manière plus subtile qu'on pourrait le croire : à savoir par le biais de la motivation.

(1) *Carences, inégalités... qui prennent la forme d' »habitus » « L'habitus (...) précise P. BOURDIEU, c'est ce que l'on a acquis mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de disposition permanente (...); l'habitus est un capital, mais qui, étant incorporé, se présente sous les dehors de l'innéité », in Questions de Sociologie p.134. cf. p.121 à 137. On pense aux catégories sartriennes « d'intériorisation de l'extérieur » (incorporation du milieu) et « d'extériorisation de l'intérieur » (expression dynamique des schèmes actifs incorporés).*

d. EMPREINTE ET MOTIVATION

En poussant à peine le raisonnement de Laborit on pourrait avancer que le système scolaire mesure et sanctionne la motivation d'ascension hiérarchique non pas tant de l'enfant que sa famille qui forge ses motivations. On verra en effet plus loin que l'enfant apparaît souvent comme un moyen détourné d'ascension hiérarchique (un investissement) des parents. Les données sociologiques confirment d'ailleurs cette réalité sinon son interprétation. Cette dernière est notamment défendue par Daniel Bertaux qui s'attaque à la problématique des « inégalités » et de l'idéologie de l'égalité des chances : « Qu'est-ce en effet que le « mérite personnel » tel qu'il est mesuré par l'appareil scolaire ? Ne voit-on pas que le diplôme obtenu par tel adolescent(e), et qui est censé mesurer sa valeur personnelle,

ne mesure en fait pour l'essentiel que l'intensité du combat mené par ses parents pour le pousser dans l'appareil scolaire ? Que l'intensité de ce combat dépend bien moins des qualités de l'adolescent(e) que de la position de classe de ses parents, qui détermine à la fois leur niveau d'aspirations pour leurs enfants, et surtout les moyens matériels qu'ils peuvent mobiliser pour atteindre ce niveau ? Ce sont ces différences de moyens et de position de classe que mesure l'appareil scolaire ; mais, avec la complicité de l'idéologie méritocratique, il leur refait une virginité en les attribuant au mérite personnel de l'adolescent(e) voilà quelle est aujourd'hui sa fonction essentielle » (1). Mesure non pas donc des « capacités » mais de la motivation, non pas seulement des individus mais plutôt des parents (2). La dimension essentielle à retenir dans l'imprégnation sociale est bien alors celle de la motivation qui conduit à éradiquer tout discours sur les capacités.

(1) BERTAUX D., *Destins personnels et structure de classe*, P.U.F. 1977, p.41.

(2) *Par expérience personnelle, et sans que cela revête la moindre valeur de preuve, nous avons pu vérifier le degré de motivation à l'égard de la culture littéraire non pas classique mais moderne chez des adolescents scolarisés issus de milieux sociaux « défavorisés ». Non seulement la culture est perçue comme strictement inutile à ceux qui savent qu'ils sont destinés à un travail exclusivement manuel mais encore toute velleité de motivation participative est sanctionnée par le groupe comme collaboration à un système dominant, dévalorisant par là l'individu et la motivation, SALVAT note aussi que l'avance acquise par les filles en matière scolaire est perdue à la période pubertaire. Il en donne une explication socio-psychologique : « Développer des aptitudes considérées comme typiquement masculines est, pour les filles, un facteur d'inhibition intellectuelle ; dès qu'elles s'aperçoivent que leurs progrès à l'école militent contre leur popularité et leur féminité, elles ont tendance inconsciemment à baisser leur rendement scolaire. Ce phénomène d'inhibition va renforcer le sentiment, latent et collectif, que les filles ont de leur propre infériorité par rapport aux garçons ». SALVAT H., *L'intelligence... op. Cité*, p.188-189.*

« Nous devons nous méfier de toute la phraséologie qui l'accompagne : la notion de mérite obtenu par le conformisme toujours largement récompensé, de don inné, d'inégalité obligatoire des chances au départ. Nous devons remettre scientifiquement en cause toutes ces analyses prétendument logiques qui déculpabilisent et entretiennent le narcissisme des dominants, maintiennent les structures hiérarchiques, pérennisent l'agressivité compétitive et les inégalités de pouvoir et de consommation », (I.A. 139). En réalité, comme l'affirme J. Kagan professeur à Harvard, « à l'école on peut tout enseigner si les enfants sont motivés ». Ces motivations dépendent, rappelons-le, pour Laborit, de la structuration en bas âge de l'inconscient par un processus de récompense-punition et par l'acquisition de la notion et des catégories d'objets gratifiants, des stratégies de recherche ou d'évitement. Elles sont donc élaborées par la micro-culture familiale elle-même intégrée à la structure de classes. Ce qui implique qu'à l'intérieur des catégories principales « classe dominante / classe dominée », « culture dominante / culture dominée », « l'école », l'analyse doit être affinée en termes de situations sociales différenciées. La motivation d'un enfant d'ouvrier ne sera pas la même que celle d'un enfant d'employé même si elle est de même nature : l'ascension sociale. La motivation d'une fille d'agriculteurs ne sera pas la même que celle d'un fils d'agriculteurs. Même si à l'origine leurs positions de classe sont homologues ou identiques. Ce qui ne signifie nullement que les « catégories sociales » choisissent leurs motivations et les moyens de leurs réalisations mais bien au contraire que leurs motivations sont déterminées différenciellement par leur appartenance sociale à des structures hiérarchiques multiples et entrecroisées, mais articulées, dont ne saurait rendre compte la typologie classe dominante / classe dominée et le seul rapport aux moyens de production (1) (2). La communauté d'appartenance sociale n'implique la communauté de groupe de référence que dans le cadre d'une palette, d'une gamme de choix. Dans la mesure où on ne choisit que très peu librement sa profession, il reste cependant le choix des images, des désirs, des modèles de références, des aspirations.

(1) Pour l'analyse des mouvements de mobilité sociale en France on pourra par exemple se référer à D. BERTAUX, op.cité.

(2) SALVAT hésite entre la détermination sociale et la détermination plus spécifiquement familiale des motivations. « Il est bien certain que les ambitions des familles, leur niveau d'aspiration et, par suite, les aspirations des enfants, varient (...) Selon le milieu social, malgré certaines exceptions. » Ces exceptions faisant problème il affirme ailleurs que, de par le langage utilisé en famille, il y a autant de cultures que de familles et même d'individus.

L'appartenance sociale modèle les comportements et dans une moindre mesure l'imaginaire, comme celui-ci en retour contribue à structurer les rôles sociaux. Or, qu'est-ce donc que cet imaginaire lui-même sinon précisément les modèles de comportement diffusés par l'idéologie dominante, celle du mérite et de l'effort persévérant qui, en fin de course d'obstacles, avec l'échec, se légitime par celles des capacités ? L'idéologie méritocratique, jointe à celle des capacités, implique et légitime les différences d'intensité et d'orientation catégorielle de la motivation d'ascension sociale. L'intensité de la motivation quantifie la prégnance de l'idéologie dominante et l'intensité de l'intégration inintentionnelle au système de l'idéologie dominante. Car comment expliquer, aujourd'hui que les résultats ne sont plus contestés par personne, les différences de Q.I. entre membres de même origine sociale ? (1). Soit on raisonne en termes de génétique de l'intelligence où tout, dès le départ est joué, soit on raisonne en termes d'intensité différentielle de motivations, et donc d'intégration différentielle à l'idéologie dominante. On parle d'hérédité du « génie » en référant aux dynasties de « génies » : les Bernouilli, Broglie, Poincaré, Strauss... On réplique par le conditionnement social, le milieu culturel (l'école n'intervenant d'ailleurs plus). Mais celui-ci n'interviendra en rien tant qu'il n'aura pas été intégré au plan motivationnel : ne pas déchoir, garder son rang, ne pas décevoir, être à la hauteur... (2).

L'imprégnation des motivations prend effet au sein de la micro-culture familiale, à l'intérieur de grands schèmes : le fils d'agriculteurs objectivement destiné à être lui-même agriculteur ou ouvrier, voire employé, peut trouver dans la gamme des motivations à sa portée celle de devenir petit commerçant ou artisan mais non Conseiller d'État ou Conseiller à la Cour des Comptes (3) (4) ; et l'intensité de sa motivation est

sanctionnée par le système scolaire où s'élabore véritablement l'apprentissage hiérarchique.

(1) Dire que le QI mesure des différences ne préjuge en rien du contenu de ce qu'il mesure. On y reviendra. Mais que les résultats aux tests différent est un fait indéniable.

(2) À propos des familles productrices de « grands hommes » R. WEILL précise : « Il ne faut pas oublier que les membres d'une même famille ne se partagent pas qu'une même hérédité ; ils se partagent aussi le même milieu, ils se partagent l'exemple, l'éducation, l'entraînement, les relations, surtout la réputation » cité in LARMAT J. La génétique de l'intelligence, op.cité p.18.

(3) Pour être trivial on se demandera comment être motivé pour devenir membre du Conseil d'État quand on sait qu'une très large majorité des Français ignorent jusqu'à l'existence même du Conseil d'État (Cf. La justice administrative. La documentation française 1980).

(4) Prenant en considération la double empreinte (in utero et ex utero) la prime éducation et les motivations différentielles, R. JACQUARD soutient que l'aptitude biologique de chacun à occuper n'importe quelle situation sociale justifie la célèbre formule de Lénine selon laquelle une cuisinière peut devenir chef d'État. « On reproche à Lénine d'avoir écrit que n'importe quelle cuisinière pourrait devenir chef d'État. Je ne vois pas en quoi scientifiquement c'est une idée ridicule. À condition de considérer l'être humain dès sa conception ». L'EXPRESS 2.02, 1980, p.120.

2. L'APPRENTISSAGE HIÉRARCHIQUE

L'appareil scolaire fonctionne sur l'idéologie de l'égalité des chances, jamais atteinte mais toujours hautement souhaitable, reconnaissant par là, l'inégalité des conditions. On oublie parfois qu'inventée par Gaston Bergery dans les années 1930, l'idéologie de l'égalité des chances a été mise à l'honneur par le régime de Vichy. Pour Philippe Pétain en effet « le régime nouveau sera une hiérarchie sociale. Il ne reposera plus sur l'idée fausse de l'égalité naturelle des hommes mais sur l'idée nécessaire de

l'égalité des chances ». Or, pour Laborit, on doit justement entendre par là, égalité des chances de s'élever dans la hiérarchie sociale et plus tard de s'y promouvoir par l'intermédiaire des enfants. Durkheim ne s'abusait pas quand, plutôt que d'égalité des chances, il parlait « d'égalité dans les conditions extérieures de la lutte » ; celles-ci étant déterminées, c'est donc l'aptitude concurrentielle des candidats qui doit faire la différence (1), aptitude mesurée chez Durkheim par « l'envie », qu'on explique mieux, en recourant à la motivation et à ses processus de formation, dont l'acquisition des automatismes.

(1) Durkheim rêvait parfois d'une mobilité sociale fluide dans laquelle « si rien n'entrave ni ne favorise indûment les concurrents qui se disputent ces tâches, il est inévitable que ceux-là seuls qui sont les plus aptes à chaque genre d'activité y parviennent. La seule cause qui détermine alors la manière dont le travail se divise est la diversité des capacités » cité par BERTAUX D. , op. Cité p. 11. Cet auteur situe Durkheim dans la droite conservatrice alors qu'il s'agit là, d'un élitisme réformateur parce que normatif, substantiellement identique aux thèses élitistes de V. PARETO. Pour un élitisme conservateur on trouvera de bons exemples en G. MOSCA ou R. DAEL.

a. ÉDUCATION ET AUTOMATISMES

Pour Laborit l'éducation dissimule un processus d'apprentissage destiné à l'acquisition d'automatismes comportementaux ; pour tout dire elle relève du dressage (1) « L'éducation fait appel aux aires cérébrales les moins spécifiques de l'espèce humaine, celles qui gouvernent l'apprentissage, manuel ou conceptuel » (S.I. 34). Elle fait appel au cerveau ancien. Or « avec le paléocéphale tout est réflexe, mémoire, déterminisme étroit. Qui dit réflexe dit d'ailleurs inconscience (...) L'éducation n'a pas d'autre but que d'enrichir notre conditionnement réflexe ». (B.S. 22). Nullement destinée à favoriser la découverte des ensembles, des structures, de l'organisation des niveaux de complexité, des complémentarités et interdépendances, elle est, comme le travail, parcellarisée, compartimentée, sectarisée (2). « Un enseignement primaire ne permettant pas de remettre

en question les structures imposées, enseignement d'utilité sociale immédiate où l'individu entre peu en ligne de compte, un enseignement secondaire auquel préside une absence de structures et la domination du mot, sans qu'on en montre jamais le danger, la nature, la signification ni le rôle : voilà le bagage structural avec lequel l'adolescent s'introduit maladroitement dans la vie ». (B.S. 103) On objectera que la démocratisation de l'enseignement permet à chacun d'acquérir un « bagage culturel » minimum et que l'allongement des études amplifie le processus d'égalisation des chances, Laborit ne voit là qu'un processus d'adéquation de l'appareil scolaire aux exigences techniques de la société industrielle.

(1) On peut relever que les termes trop parlant de « maître », « éducateur » tendent à être remplacés par celui, plus neutre, d'enseignant. Cependant à ceux qui n'ont vraiment pas intégré les bases les plus élémentaires du comportement policé, on affecte des éducateurs. En cas de troubles graves du comportement ceux ci sont « spécialisés ». Au dernier stade il existe enfin des « rééducateurs ».

(2) Dans le même sens par exemple : ROSNAY J.(de) Le microscope, op.cité. LEPRINCE-RINGUET L. Science et bonheur des hommes 1973, Champs Flammarion 1977

D'après des études effectuées par R. Boudon, il apparaît que le « capital scolaire » est plus largement réparti sans qu'on puisse pour autant constater une diminution des inégalités économiques (1). Ce qui implique une stabilité dans le temps de la structure sociale. P. Bourdieu explique un tel phénomène par des changements de condition maintenant les positions sociales et traduisant une translation de la structure des rapports de classe. Laborit, en des termes différents, ne dit pas autre chose pour qui l'évolution du système scolaire (augmentation du nombre d'entrants et allongement de la durée des études) reflète l'évolution des qualités requise de la main d'œuvre salariée. La fonction centrale du système scolaire, évaluation et sanction de l'appétence compétitive dans le système donné, n'en est pas affectée. Cette compétition s'effectue sur la base de l'acquisition de l'information professionnelle, information plus ou moins abstraite. L'école ritualise la compétition et l'institutionnalise. Elle la mesure aussi notamment par l'évaluation du quotient intellectuel.

(1) Dans le même sens : « Tableaux de la solidarité » 1982, *Economica* p.178 et s. On y trouvera, outre des statistiques évocatrices, une critique théorique des rapports au langage, du « communisme culturel », de la rédaction inadaptée des manuels scolaires par des « intellectuels qui ne connaissent pas les conditions de vie et de travail de la classe ouvrière ».

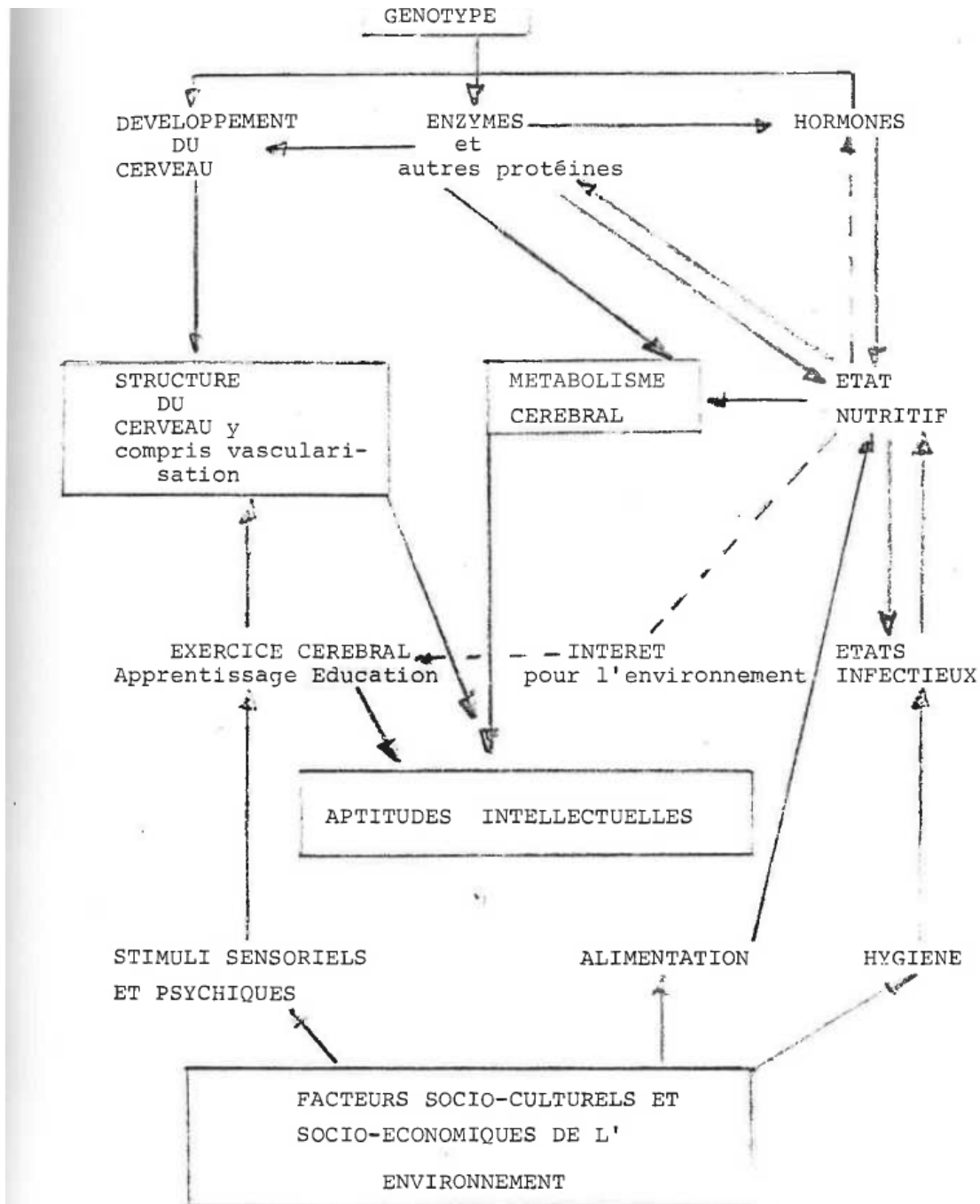
b. INTELLIGENCE ET LOYAUTÉ : LA MESURE DE L'APTITUDE CONCURRENTIELLE

Le moyen le plus usité pour sanctionner la capacité compétitive individuelle est le quotient intellectuel. Laborit ne s'y intéresse guère, n'accordant à l'intelligence que la valeur qu'elle lui semble mériter : celle d'être un indicateur de loyauté effective et potentielle à l'idéologie de la compétition sociale ainsi qu'un instrument de classement hiérarchique des individus. Significativement on ne trouve, dans l'index alphabétique de l' « Inhibition de l'action », aucune référence aux termes d'intelligence ou de quotient intellectuel. De même, aucun chapitre ou paragraphe de ses divers ouvrages n'est consacré à ce thème. Ce n'est qu'en réponse à des questions orales que Laborit est parfois amené à préciser sa position. Or, celle-ci peut être aisément déduite de l'ensemble de ses écrits. Pour n'être pas explicitement formulée elle y est sous-jacente. En effet, de la même manière qu'il affirme n'avoir jamais rencontré l'esprit dans ses recherches neurobiologiques. Laborit n'a jamais cherché à cerner l'intelligence. Ce qu'il étudie ce sont les processus d'interaction entre le milieu et l'organisme, leurs rapports. On saisit immédiatement que Laborit se situe dans le courant de pensée pour lequel l'intelligence est une pratique et une relation (l'intelligence de quelque chose) et non une qualité définie abstraitement, une essence donnée ou refusée aux individus (l'intelligence de quelqu'un). Il rejoint la problématique développementaliste soulevée par J. Piaget qui note justement que « la première difficulté tient à ce que le mot « intelligence » n'est (...) qu'un mot collectif désignant un nombre considérable de processus et de mécanismes dont la signification devient claire à la condition de les expliquer un à un et en suivant l'ordre de leurs développements. Par contre, les interpréter en recourant au concept même qui est à analyser, donc à « l'intelligence » comme telle, c'est substantifier

celle-ci et tourner en rond, comme dans la formule célèbre selon laquelle le sommeil est attribué à la vertu dormitive » (1). Or Laborit, pour avoir révélé certains de ces mécanismes, connaît mieux que d'autres l'immensité du fossé qui nous sépare de la connaissance précise des mécanismes du système nerveux. Il ne cesse en outre d'insister sur la multiplicité des facteurs déterminants la personnalité dont font partie les aptitudes intellectuelles.

(1) *PIAGET J., Biologie et connaissance, op. Cité p.67.*

J. Larmat s'est efforcé de regrouper en un tableau les déterminismes multifactoriels participant au développement psycho-intellectuel :



H. Laborit quant à lui adhère étroitement à la critique de l'intelligence en tant que valeur et plus précisément en tant qu'instrument de classification hiérarchique des individus, rôle que Binet affectait dès l'origine à ses tests. L'ensemble des écrits du biologiste portant sur les valeurs sociales cristallisées dans le langage participe à la dénonciation de l'intelligence conçue comme une qualité donnée ou héritée. Pour Laborit, parce que le langage est l'arme de la compétition ritualisée et parce que les tests évaluent une aptitude langagière, un rapport verbaliste à la connaissance, le concept d'intelligence mesure les inégalités de rapport – et non d'aptitudes préformées – au langage formel, abstrait, empreint de sens social. Le conformisme que sanctionne l'école maintes fois dénoncé par Laborit, est en tout premier lieu un conformisme de rapport au monde véhiculé par le langage de référence. L'analyse avancée par Pierre Bourdieu met en forme sociologique l'argumentation, implicite mais certaine, du biologiste : « le système scolaire enseigne non seulement un langage mais un rapport au langage qui est solidaire d'un rapport aux choses, un rapport aux êtres, un rapport au monde complètement déréalisé » (1). Une fois incorporé ce rapport au monde, les inégalités sont vécues et décrites comme naturelles. Il en découle un véritable « racisme de l'intelligence » qui, comme « tout racisme est un essentialisme » (2).

(1) BOURDIEU P., *Questions de sociologie, op. Cité*, 112.

(2) *Ibid.* p.264.

Un tel essentialisme fait l'objet des critiques permanentes et virulentes de Laborit. Et, sans se référer à aucun des travaux consacrés ces dernières années à la notion d'intelligence dans ses rapports avec les exigences socio-culturelles (3),

(3) On pourra sur ce point notamment consulter : TORT M., *Le quotient intellectuel*, Maspéro, 1975. LARMAT J., *La génétique de l'intelligence*, P.U. .F. , 1973. LAWLER J., *Intelligence, génétique, racisme. Le Q.I. est-il héréditaire ?* Ed. Sociales, 1978, SALVAT H., *L'intelligence : mythes et réalité* 1971, 4è éd. 1976, Ed. Sociales. DOBZHANSKY Th., *Le droit à l'intelligence : génétique et égalité*, Ed, complexe, 1978. CHAPPAZ G. et al., *intelligence et hérédité. Raison Présente n°53*, 1980.

Laborit soutient, comme P. Bourdieu mais en filigranes, que « le classement scolaire est un classement social euphémisé, donc naturalisé, absolutisé, un classement social qui a déjà subi une censure, donc une alchimie, une transmutation tendant à transformer les différences de classe en différences « d'intelligence », de « don », c'est-à-dire en différence de nature » (1). L'apprentissage scolaire permet de mesurer le rapport de l'individu au langage dominant et, par là, son aptitude compétitive dans un schéma d'ascension sociale concurrentielle. L'appareil scolaire, et telle est la critique de fond de Laborit, distribue « la » culture, celle qu'il officialise dès qu'est franchie la porte de l'école. Processus « d'enculturation, de modélisation selon lequel l'individu adopterait les conduites prescrites ou admises et confirmerait plus ou moins sa personnalité aux modèles » avance J. Maisonneuve. Véritable apprentissage du conformisme, des automatismes compétitifs, qui valorise les plus agressifs et les plus dominateurs par l'usage de cette arme symbolique, le langage, soutient Laborit : « Chez les primates comme chez l'homme, l'observation montre que les individus issus de sujets dominants deviennent le plus souvent eux-mêmes dominants du fait de l'éducation qu'ils reçoivent. Mais chez l'homme, grâce aux langages, les règles à suivre pour établir la dominance s'institutionnalisent et se transmettent à travers plusieurs générations, constituant l'essentiel d'une culture » (N.G. 73).

Ainsi socialisé, l'individu est prêt à aborder le marché de la compétition hiérarchique, les champs structurels de la domination.

(1) BOURDIEU P, , *op. Cité*, p.266.

B – LA CRISTALLISATION INSTITUTIONNELLE DE LA DOMINANCE

Alors que la dominance pourrait être le fait d'un individu, la domination est le fait de structures focalisées en des institutions. Celles-ci, on le verra dans un premier point, ont une origine historique. Leur évolution est liée aux stades de développement de la production économique qui implique qu'autour de l'axe central de la propriété varient les structures et les détenteurs du pouvoir. Ce qui sera envisagé dans un second point. Enfin on verra que les structures sociales et les institutions ont des exigences spécifiques et tendent à s'autonomiser à l'égard à la fois de leurs agents et de leurs fonctions initiales.

1. L'ORIGINE DES INSTITUTIONS

Pour H. Laborit, l'origine des institutions réside dans la division sociale du travail qui semble débiter au néolithique, c'est-à-dire dans la seconde période de l'histoire de l'homme

a. LES DEUX ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE L'HOMME

Laborit, avec bien d'autres auteurs, distingue deux époques tranchées de l'histoire de l'homme : l'ère paléolithique et l'ère néolithique.

Lors de la première période l'homme était nomade, vivant de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Ses préoccupations étaient axées sur la recherche de la nourriture et à cette fin sur la confection d'armes rudimentaires. La salaison de la viande étant inconnue, aucune constitution de réserves n'étant possible, la recherche de la nourriture constituait l'activité quotidienne. La vie de la horde, du clan, était réglée sur l'union imposée par un environnement hostile et la nature de la chasse, activité collective. Étant donnée l'immensité des territoires et la faible densité de peuplement humain, il semble bien que la guerre ait été très marginale,

l'évitement étant toujours possible. La division des tâches est généralement présentée comme sexuelle plutôt que sociale, rendue nécessaire par les exigences de la maternité et du maternage, compte tenu du taux très élevé de mortalité infantile. À l'intérieur de cette division sexuelle, contestée on le verra, des tâches, chaque individu était polyvalent, participant aux mêmes activités, partageant le même savoir en vue d'assurer sa survie à l'intérieur du groupe. Cette recherche quotidienne de l'alimentation s'est étendue, en retenant pour début de l'humanité la date de 1 million d'années, sur 990.000 ans, la constitution et la conservation de réserves ne datant pas de plus de 10.000 ans. C'est dire alors l'importance du cerveau le plus ancien qui fournit tous les automatismes comportementaux nécessaires à la survie immédiate. Pourtant l'homme d'alors possédait le même cerveau que nous, son système limbique lui permettant la mémorisation et l'apprentissage, son neocortex l'imagination et l'interprétation du monde par la création des mythes articulés autour de la chasse et de la mort.

Le passage à un autre « mode de production » réalise la « révolution néolithique » marquée par l'invention de l'agriculture séparée de plusieurs centaines de milliers d'années de celle du feu (1).

(1) « Ce qu'on appelle la révolution mésolithique se place de 8000 à 5000, ou 4000 avant J.C. Ce qu'on appelle la révolution néolithique commence ensuite. On estime que c'est environ 5000 ans avant J.C. que l'homme devient sédentaire en Orient et dix siècles plus tard en Europe. C'est peu de temps après cette dernière époque, qu'apparaît la première charrue au Moyen Orient et le véhicule à roues pleines à Summer » F. d'Eaubonne : Les femmes avant le patriarcat. Payot 1977, p.21-22.

L'hypothèse est fréquemment soutenue que l'invention de l'agriculture fut le fruit de l'activité des femmes, délivrées de l'activité quotidienne de la chasse. Avec elle se développe le processus de sédentarisation, variant avec la nature des sols, la productivité des récoltes et l'épuisement des terres. La fixation au sol n'est réalisée qu'avec l'irrigation qui permet plusieurs récoltes et par la création de surplus éventuels. La suffisance alimentaire contribue pour sa part à la croissance démographique qui fournit de nouveaux bras à la culture des terres (1). L'activité agricole présente deux caractéristiques principales : elle modifie la division des tâches qui ne

repose plus seulement sur la division sexuelle mais spécialise certains dans ces activités culturelles et maintient les autres dans celle de la chasse. Elle dégage, entre les récoltes, du temps libre, consacré à l'artisanat. La spécialisation accroît la dépendance sociale, augmente la productivité, permet l'innovation, c'est-à-dire la production de la nature transformée. 6000 ans environ avant J.C, la découverte des métaux contribue à une augmentation importante de la productivité du travail par la fabrication de nouveaux outils. L'obtention de surplus rend possible les échanges entre « villages » en même temps qu'elle attire l'envie de groupes de chasseurs-guerriers (2) renforçant la division du travail et conférant aux chasseurs villageois le rôle nouveau de protecteurs de la cité.

(1) *Pour MARX et ENGELS : « Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production. Cette production n'apparaît qu'avec l'accroissement de la population. Elle même présuppose, pour sa part, des relations des individus entre eux. La forme de ces relations est à son tour conditionnée par la production » in L'idéologie allemande, op. Cité p.44.*

(2) *Françoise d'Eaubonne situe l'origine du problème démographique et des conflits à l'âge de bronze ; elle cite Guido MANSUELLI, historien, « La surpopulation favorisée par l'accumulation des ressources créait à son tour le besoin de terres nouvelles et des combats se livraient sans doute entre communautés pour la possession des territoires. Le pillage et la conquête devinrent des moyens d'acquérir plus fructueux encore que le commerce de l'agriculture » cité in d'EAUBONNE, op. Cité p.29.*

« Un nouvel organisme est né de la spécialisation au cours de la révolution néolithique : l'organisme social » (H.V. 70). Autant de prémisses analytiques communes à K. Marx, E. Durkheim, M. Weper pour ne citer qu'eux. Dès sa constitution l'organisme social se reproduit. L'absence de l'écriture conduit à la transmission orale des connaissances et à l'apprentissage manuel des habiletés. On naît paysan ou artisan... Les échanges multipliés appellent l'invention d'un équivalent qui sera défini par sa rareté et déterminera sa valeur d'échange : l'invention de la monnaie met fin au troc. Les échanges généralisés, la constitution de réserves, la production exigent que le village soit protégé des agresseurs. Les

chasseurs-guerriers exigent la rémunération de leurs services d'autant plus spécialisés que la domestication du bétail relègue la chasse au second plan. « Les villageois craintifs, précise L. Mumford, ont dû s'incliner devant les exigences de leurs protecteurs, lorsqu'ils ne semblaient pas avoir les dents plus longues que celles des carnassiers dont ils s'engageaient à protéger la communauté. Tout naturellement, le chasseur-guerrier devenait un chef politique et cette évolution devait plus tard lui permettre de s'emparer du pouvoir » (cité in H.V. 71). Il s'agit là encore d'un échange fonctionnel, d'un contrat qui sera rompu lorsque les exigences apparaîtront trop lourdes et les fonctions guerrières moins justifiées. Les révoltes des « bourgeois », en France au moins, contre le poids et la légitimité de l'impôt prélevé par le seigneur et l'église sont à l'origine de la « commune », ensemble de citoyens ayant juré d'être libres et achetant leur franchise.

L'étape importante de l'invention de la monnaie résulte de – et renforce – la multiplication des échanges. L'esprit d'entreprise, cher à Schumpeter, différencie les individus entreprenants des timorés. La « rémunération du risque », autrement dit la prime à l'agressivité commerciale, industrielle ou financière, s'évalue au taux de profit. Celui-ci permet l'achat et l'échange rémunérateur de toutes les marchandises dont l'achat d'une marchandise productrice, génératrice de plus-value : la force de travail humaine. La division sociale du travail réalise la concentration des richesses et celle des talents (1), génère les inégalités.

b. DIVISION DU TRAVAIL ET INÉGALITÉ

« Ainsi le capital et la plus-value ne font leur apparition qu'avec le développement des échanges et de l'argent, et comme l'aboutissement de l'appropriation du surproduit social par une partie de la société aux dépens d'une autre » (H.V. 74). Quant aux conséquences sociales de cette division du travail et de cette concentration des richesses, il faut retenir les rapports différenciés qui s'instaurent entre individus, où certains sont plus dépendants que d'autres dans le processus croissant d'interdépendance économique, où certains peuvent diversifier leurs activités alors que d'autres ne disposent que de leur force de travail, soit qu'ils la vendent soit

qu'elle soit exploitée par la force. Pour Laborit, les positions sociales des individus varient avec l'état des forces productives et leurs exigences intrinsèques (apport énergétique, informationnel, en capital...) dans le cadre global d'une structure hiérarchique d'inégalités. Marx et Engels avaient déjà affirmé que « les divers stades de développement de la division du travail représentent autant de formes différentes de la propriété ; autrement dit, chaque nouveau stade de la division du travail détermine également les rapports des individus entre eux pour ce qui est de la matière, des instruments et des produits du travail » (2). C'est ainsi que Laborit conçoit l'évolution des classes sociales dans des sociétés industrielles aux exigences changeantes quant aux parts respectives du travail thermodynamique, mécanisé, intellectuel... dans la production.

(1) MARX K. ENGELS F.: « Avec le développement de la propriété privée, on voit apparaître pour la première fois les rapports que nous retrouverons dans la propriété privée moderne mais à une plus vaste échelle : d'une part la concentration de la propriété privée (...); d'autre part en corrélation avec ces faits, la transformation des petits paysans plébéiens en un prolétariat... » *Idéologie Allemande*, p.47. Sur ce dernier point Cf. MARX K., *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*.

(2) MARX K. ENGELS F., *L'idéologie allemande*, op.cité, 45.

La situation de classe détermine les différences d'accès des individus aux objets gratifiants, c'est-à-dire les possibilités différentielles – et non pas seulement différentes car l'écart entre classes tend à se maintenir – de satisfaire les besoins acquis par expérience ou par diffusion ostentatoire. Économie du développement exponentiel des besoins ? ; Laborit n'aurait rien à redire à cette formule marxienne : « Le premier besoin lui-même une fois satisfait, l'action de le satisfaire et l'instrument déjà acquis de cette satisfaction poussent à de nouveaux besoins et cette production de nouveaux besoins est le premier fait historique » (1).

Ainsi donc, l'origine de l'inégalité et son institutionnalisation seraient consubstantielles de la division du travail. Sur un point on doit s'arrêter un instant pour s'interroger sur la division sexuelle des tâches qu'on recense à l'origine de nombreuses thèses. Selon Marx la « division

du travail » « repose » sur la division naturelle du travail dans la famille ». Il y voit une « distribution inégale tant en quantité qu'en qualité » et y trouve le germe de la propriété car « la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme » (2). Telle ne semble pas être l'opinion de Laborit pour qui la division naturelle semble avoir induit le matriarcat plutôt que le patriarcat. La nécessité de la « production de chasseurs », la mortalité infantile, les mythes de fécondité donnaient à la femme, dans la division sexuelle, sinon une place privilégiée du moins ne la réduisaient nullement à l'état d'esclaves. F. d'Eaubonne développe cette thèse pour qui l'invention de la Charrue (5000 ans avant J.C.), outil et symbole de la génération et de la fécondité, met fin au matriarcat ou en tout cas, à la « co-gestion égalitaire des deux sexes » (3).

(1) MARX K, ENGELS, *L'idéologie allemande*, op. Cité, p.60.

(2) MARX K., ENGELS, op. Cité, 66.

(3) Pour E. FROMM le matriarcat devait subsister jusqu'au néolithique dans le cadre de sociétés pacifiques ne connaissant ni exploitation ni domination. L'inégalité et la propriété, ainsi que la guerre, apparaissent avec les surplus agricoles, CF. VAN CANEGHEM, op. Cité, p.102 à 104.

Ce processus « est l'aboutissement suprême de deux découvertes qui le fondèrent : celle de s'attribuer la fertilisation de la terre, jusqu'alors réservée aux agricultrices, et celle de maîtriser la fécondation animale, y compris l'humaine, par la connaissance du processus de paternité qui retirait aux femmes leur pouvoir d'agent exclusif de la procréation et d'intermédiaire entre humanité et divinité » (1). Défini par Marx et Engels comme « la libre disposition de la force de travail d'autrui », l'esclavage ne semble pas pouvoir être appliqué à la femme avant une époque historique récente (-4000). Quant à la division sexuelle – partage des tâches mais non exploitation du travail – avancée par Laborit (la femme au « foyer » vieil héritage sémantique d'une construction idéologique, l'homme à la chasse) et héritée notamment des écrits de A. Leroi-Gourhan, elle est aussi combattue par F. d'Eaubonne : « D'abord les ossements préhistoriques, les plus complets autant que les silhouettes pariétales humaines relevées à ce jour, ne nous montrent aucune différence marquante de taille ou de force

physique entre les deux sexes et plus d'un chercheur reconnaît que, vraisemblablement, c'est la division des tâches selon le sexe qui a entraîné, et très lentement, cette différence aujourd'hui observée partout » (2). De plus les représentations picturales de femmes à la chasse l'amènent à penser qu'en dehors de périodes très courtes précédant et suivant l'accouchement, celles-ci participaient au même titre que les hommes à la chasse comme à la pêche. Ce n'est que par la découverte de la charrue et de la fertilisation des terres que s'effectue le renversement de l'ordre jusque-là établi : le pouvoir de générer passe à l'homme, la femme n'étant plus qu'un réceptacle passif de la vie transmise par l'homme. « Sitôt la femme devenue, d'agent essentiel de liaison entre terre et divinité, ce réceptacle de terreau où l'homme se contente de planter : sa graine, la face du monde entier change » (3).

(1) F. D'EAUBONNE, *op. Cité*, p.17.

(2) F. D'EAUBONNE, *op. Cité*, p.32.

(3) F. D'EAUBONNE, *op. Cité*, p.111.

Dès lors, établir l'origine de la propriété sur la possession sexuelle est contestable, plus encore chez Marx que chez Laborit. Affirmer comme le fait le premier que « division du travail et propriété privée sont des expressions identiques », ne demeure légitime que tant que cela ne s'applique pas à la division sexuelle initiale des tâches qui n'a rien d'immanente et ne présuppose ni l'exploitation ni même son sens. En fait c'est la catégorie de « société naturelle » qui fait problème chez Marx, qui ne permet pas de distinguer division du travail et répartition collective des tâches, qui suppose que toute interdépendance est contradiction d'intérêt et non possible complémentarité. « La division du travail implique du même coup la contradiction entre l'intérêt de l'individu singulier ou de la famille singulière et l'intérêt collectif de tous les individus qui sont en relations entre eux ; qui plus est, cet intérêt collectif n'existe pas seulement, mettons dans la représentation, en tant qu'« intérêt universel » mais d'abord dans la réalité comme dépendance réciproque des individus entre lesquels se partage le travail » (1). Il y a ici, à notre sens, généralisation abusive. L'assimilation division du travail/propriété/inégalité est une réalité

historique et non pas immanente. La division du travail n'est propriété génératrice d'inégalités que quand elle est institutionnalisée et qu'elle répond à certains critères. Ainsi quand les hommes se répartissent les tâches, sans appropriation restreinte du produit de leur activité mais appropriation collective, également partagée selon des normes définies en commun, quand il y a auto-gestion, la division du travail n'est pas assimilable à la propriété privée et n'engendre pas nécessairement l'inégalité. Pas plus il n'y a de contradiction entre l'intérêt particulier et l'intérêt collectif. Tout groupe définissant une tâche à accomplir, réclamant l'effort collectif, devra se partager le travail mais la finalité sera commune à l'individu et au groupe et non contradictoire. Ce sont, dit Laborit, les finalités fonctionnelles qui permettent d'expliquer le passage de l'individu au social, quand l'intérêt de l'individu coïncide avec celui du groupe. La contradiction émerge, et avec elle la propriété et l'inégalité – ne serait-ce que du projet – quand la finalité est extérieure à l'individu, quand la division du travail est fixée par avance et que l'individu entre dans des rapports prédéterminés.

(1) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande*, p.66.

Elle culmine – et se dissimule à la fois – quand la place affectée à chacun passe pour naturelle, quand chacun est dit « à sa place ».

La société naturelle de Marx n'a rien de naturelle puisqu'elle est déjà division du travail et rapports d'esclavage entre l'homme et la femme vivant prétendument en couple. Ou plus exactement elle n'est naturelle que dans la version idéologique si répandue d'un patriarcat naturel et inéluctable qui ne devrait rien à la culture et tout à l'infériorité bio-physique de la femme (1).

(1) *La même conception social-naturaliste est poussée à l'extrême par E.O. WILSON pour qui la division sexuelle a été conçue pour la division du travail. Ce qui lui permet ensuite de soutenir que le comportement social actuel n'est que l'hypertrophie de normes biologiques plus simples. (op.cité p.119 et s.). « Pourquoi n'y a-t-il au juste que deux sexes ? (...) Ce système semble autoriser la division du travail la plus efficace possible » (p.184) On a tout de même quelques difficultés à expliquer que compte*

tenu de la division croissante du travail, on ne voit pas se multiplier le nombre de sexes. Toujours est-il qu'il s'agit là d'une conception assez généralement partagée (MARX, MORIN, MORRIS...) dont l'apriorisme biologisant est (in)discutable et réclame plus de preuves que n'en donnent ses tenants. Sur ce point cf. par ex : THUILLIER P., Les biologistes vont-ils prendre le pouvoir ? Op. Cité p.99 à 127.

Curieusement Marx, qui ignore le caractère culturel de sa société de nature, montre fort justement que les individus entrent en des rapports déterminés à la construction desquels ils n'ont pas participé et qui leur semblent en conséquence naturels, ne résultant ni d'un choix, ni d'une action. « En effet dès l'instant où le travail commence à être réparti, chacun a une sphère d'activité exclusive et déterminée qui lui est imposée et dont il ne peut sortir (...). Cette fixation de l'activité sociale, cette pétrification de notre propre produit en une puissance objective qui nous domine, échappant à notre contrôle, contrecarrant nos attentes, réduisant à néant nos calculs, est un des moments capitaux du développement historique jusqu'à nos jours. La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive décuplée qui naît de la coopération des divers individus conditionnée par la division du travail, n'apparaît pas à ces individus comme leur propre puissance conjuguée, parce que cette coopération elle-même n'est pas volontaire, mais naturelle ; elle leur apparaît au contraire comme une puissance étrangère, située en dehors d'eux, dont ils ne savent ni d'où elle vient ni où elle va, qu'ils ne peuvent donc plus dominer et qui, à l'inverse, parcourt maintenant une série particulière de phases et de stades de développement, si indépendante de la volonté et de la marche de l'humanité qu'elle dirige en vérité cette volonté et cette marche de l'humanité » (1). Dans son langage Laborit, qui ne saurait rien opposer à cette analyse, évoquant l'absence d'adéquation entre finalité individuelle et collective, le déficit informationnel subi par l'individu quant à l'utilité et à la destination de son travail, parle d'« inconscient systémique » et, dans le monde de la production élargi aux dimensions planétaires, d'« inconscient spécifique ». Il l'applique, on le verra à l'ensemble des catégories sociales emportées dans l'engrenage de la croissance et le mythe du développement exponentiel que personne ne

maîtrise plus, dans lequel on a plus ou moins de pouvoir mais sur lequel nul n'a de pouvoir.

Enfin pour Laborit, comme pour Marx et Engels (2), la division du travail n'engendre véritablement l'inégalité qu'en tant qu'elle dissocie travail intellectuel et travail matériel.

(1) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie....* p.68-69,

(2) « *La division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel. À partir de ce moment, la Conscience peut vraiment s'imaginer qu'elle est autre chose que la conscience de la pratique existante, qu'elle représente réellement quelque chose sans représenter quelque chose de réel. À partir de ce moment la conscience est en état de s'émanciper du monde et de passer à la formation de la théorie « pure » théologie, philosophie, morale etc...* » *L'idéologie Allemande, op. Cité* p.64.

C'est par le recours à ce critère qu'émergera la notion d'aliénation qui est étrangeté au monde, maîtrise plus que parcellaire de la production de la vie. Aliénation objective résultant du procès de production et éventuellement aliénation subjective qui, perçue en tant que telle, ne relève plus véritablement de l'aliénation (1) (2).

Ainsi, l'origine des institutions se trouve pour Laborit dans la division du travail qui implique que certains conçoivent, que d'autres coordonnent, que certains produisent et que d'autres découvrent. En elles se cristallisent des rapports sociaux établis sous forme de hiérarchies de gratification au moyen de la propriété, hiérarchies reproduites par la micro-culture familiale et sanctionnées par l'école. Questionné sur l'origine génétique de la propriété (l'instinct de propriété) Laborit réitérait un argument qui revient plusieurs fois sous sa plume : « Il n'y a pas de région dans le cerveau où la notion de propriété soit inscrite. C'est un apprentissage, c'est lié à un système datant du néolithique selon lequel toutes nos lois se fondent. Elles n'ont été conçues que pour le défendre » (3). « On ne désire se rendre propriétaire que des objets et des êtres susceptibles de nous permettre des actes gratifiants et surtout le

« réenforcement ». C'est-à-dire leur répétition. La propriété est comme les drogues, un toxique provoquant l'accoutumance et la dépendance grâce à un mécanisme biochimique cérébral fort proche de la toxicomanie, puisque dans l'un et l'autre cas le processus s'accompagne de la synthèse de protéines cérébrales qui commande à la stabilisation de tout apprentissage » (N.G. 85).

Ceci étant, la propriété pour constituer le point de focalisation des inégalités, mobilise quant à son obtention des ressources variant avec le mode de production. Ce qu'il nous faut envisager maintenant.

(1) *Sur ce point voir SCHWEITZER D., Théories et recherches Sur l'aliénation : tendances, problèmes, priorités, R, .I.S.S. 1981, p.569 et s,*

(2) *Quand cette conscience pointe, ce que cherchent à supprimer les « ingénieurs sociaux » ce ne sont pas les conditions Objectives de l'aliénation mais la conscience qu'a le travailleur de cette réalité ».*

(3) *LABORIT H., in SALOMON M., L'avenir de la vie. Seghers, 1981, p.253.*

2. PROPRIÉTÉ ET RESSOURCES DU POUVOIR

L'obtention des objets gratifiants et l'accession à la propriété mobilisent des ressources variant avec l'état de développement des forces productives ainsi qu'avec le mode de domination dans une société donnée. Ainsi la propriété des moyens de production économique n'est qu'une forme historique de propriété dont la ressource essentielle est la détention des différentes formes de capital. Ainsi dans une société « froide », où le respect de la tradition structure l'organisation de la vie collective, les « anciens » mobilisant comme ressources la connaissance des traditions – orales généralement – et l'expérience, pourront accéder à une forme privée de propriété telle la possession de femmes, de terres, de biens etc.. Par ailleurs, dans une société où la domination prend forme religieuse, l'accès à la propriété résultera de la mobilisation de ressources spirituelles, de connaissances et communications avec l'au-delà. Dans une société prédatrice ou objet de rivalités, les possibilités de gratification dépendront

de la détention de ressources en vue de défendre le groupe, ou de mener les combats. Dans une société de production / consommation de biens marchands, le moyen d'extériorisation de la domination, les ressources du pouvoir sont d'ordre financier. Ces différents types sont généralement combinés comme sont combinés, dans les sociétés évolutives, les différents modes de production. Il existe en conséquence de nombreuses hiérarchies de gratification mais les ressources du pouvoir pourraient être globalement regroupées sous trois rubriques : masse, énergie et information. L'information intervient par exemple dans les sociétés évoquées, traditionnelles ou religieuses, puisque la proximité informationnelle avec les ancêtres et l'au-delà organise le mode de domination. L'énergie, l'apport thermodynamique constitue une ressource spécifique de pouvoir dans toute société ayant besoin de se défendre, ou de nature expansionniste, ou encore consommatrice principalement de force de travail. Quant à la masse elle constitue la ressource essentielle des collectivités fondées sur l'appropriation et ne se conçoit que dans les sociétés d'échanges marchands (terre, capital).

Pour ne traiter que de la société industrielle on retrouve combinées toutes ces ressources de pouvoir autour de l'axe principal de la production / possession de biens. La domination s'y établit sur la propriété matérielle et le profit ne constitue nullement une motivation en soi mais plutôt un moyen d'obtention, de conservation et de reproduction de la domination, une ressource de pouvoir. Dans les sociétés où le profit individuel a été supprimé la motivation pour la domination n'a nullement disparue : elle mobilise d'autres ressources dont le conformisme idéologique qui réfère à l'information comme moyen de pouvoir et moyen d'obtention de la propriété (1). La valorisation des différentes ressources de pouvoir, et c'est là le point principal, dépend de leur indispensabilité dans un système donné de production (2).

(1) « *L'institutionnalisation des règles, des préjugés, des automatismes mentaux, nécessaires pour mériter l'appartenance à la bourgeoisie en pays capitalistes, a été remplacée en pays dits socialistes contemporains par l'institutionnalisation des règles, des préjugés et des automatismes mentaux nécessaires pour mériter l'appartenance au parti. Dans les deux*

cas dominants et dominés n'ont pas disparu, les hiérarchies subsistent » LABORIT (S.I 84-85).

(2) Sans donner l'explication du rapport apparemment contradictoire entre indispensabilité sociale et imposition d'un projet de société B. CHANTEBOUT avance que « le pouvoir politique appartient à l'oligarchie qui, parce qu'elle détient des techniques ou des valeurs indispensables à la survie de la société, parvient à imposer son projet d'organisation sociale ». De l'État : une tentative de démythification. C.L.E.1975, p.24.

En régime capitaliste, le profit est le facteur essentiel de l'accroissement de la production par l'investissement mais il ne saurait se passer d'un apport thermodynamique et informationnel. L'énergie correspond au travail mécanique fourni par les ouvriers dont on sait qu'en économie de marché la rétribution dépend du rapport de l'offre et de la demande de travail, rapport sur lequel s'établit l'indispensabilité sociale. La misère ouvrière du XIXe siècle ne signifie nullement que le travail énergétique non qualifié n'était pas nécessaire mais plutôt que l'abondance de l'offre et l'atomisation du prolétariat ne lui conférait pas un caractère d'indispensabilité tel qu'il permette la négociation (1). D'ailleurs avec le développement de l'industrialisation et l'élévation du niveau requis de qualification, l'indispensabilité s'évaluera de plus en plus sur la possession de la troisième ressource du pouvoir : l'information. En effet, la part proprement thermodynamique du travail décroît progressivement au profit de la part informationnelle sans cesse plus importante. Ainsi doit-on distinguer entre propriété et pouvoir. La propriété matérielle provient de la détention de ressources variant avec le système de production et de domination : elle en est l'extériorisation et revêt une signification symbolique plus ou moins valorisante selon qu'elle constitue l'axe central ou périphérique de la gratification. Dans la société capitaliste, où elle représente l'axe central, la ressource principale du pouvoir sera la détention de l'équivalent généralisé permettant l'accès à la plupart des biens matériels : l'argent. Cette détention sera elle-même le résultat de la mobilisation de ressources différemment valorisées, dont au premier rang les biens financiers qu'il faudra investir, l'information, toujours plus indispensable à la gestion et l'énergie du travail humain toujours moins nécessaire (2). Les ressources du pouvoir évoluent

ainsi avec les modifications des exigences du mode de production qui induisent des modifications concernant les détenteurs du pouvoir.

(1) « Plus précisément, cette lutte prend son importance historique à partir du moment où le prolétariat, se constituant en groupe social organisé dans le cadre des syndicats peut faire valoir à son tour, par la grève, le caractère indispensable de son apport propre à l'édification de la société industrielle ». CHANTEBOUT. B., op. Cité 24.

(2) Dans une économie de spéculation, seules la masse et l'information constituent des ressources de pouvoir, la défense énergétique étant négligeable. A l'inverse, une économie utilisant une main d'œuvre importante et non qualifiée (cueillette...) ne mobiliserait que du travail et du capital. Dans les deux cas la combinaison des deux ressources est nécessaire à l'action et leur valorisation dépendra de leur rareté respective ou indispensabilité.

a. LES DÉTENTEURS DU POUVOIR

Dans une société traditionnelle de dimension restreinte, le pouvoir peut être fondé sur l'indispensabilité la plus totale de chacune des fonctions et de chacun des acteurs, sans que s'établisse nécessairement une hiérarchie de valeurs. Dès lors le pouvoir sera diffus dans le groupe sans que s'institutionnalise la domination. C'est la problématique du pouvoir dans les sociétés closes, telle que soulevée par P. Clastres et dont J.W. Lapierre ou P. Claval donnent des exemples ethnographiques. Mais à l'exception de quelques sociétés, dont Laborit trouve des traces en Polynésie, où il fut chargé d'effectuer quelques études, et chez les Esquimaux, la propriété et l'institutionnalisation du pouvoir constituent la règle générale. Les détenteurs du pouvoir seront alors ceux qui sauront et/ou pourront mobiliser les ressources correspondant aux modes de domination. Le pouvoir et la gratification qu'il permet n'ayant d'attrait que par leur rareté, ses détenteurs et ses compétiteurs seront soit ceux qui sont les mieux intégrés, les plus conformistes, et parmi eux encore, les plus compétitifs, soit ceux qui portent de nouvelles valeurs mobilisant d'autres ressources indispensables au groupe social. La dynamique compétitive du pouvoir, le conflit des

valeurs, impliquent que ses détenteurs tentent, par la force, par la culture, par l'intégration progressive, de maintenir et perpétuer leur pouvoir. Affirmer que tout pouvoir est conservateur est insuffisant et ne rend pas compte de la dynamique sociale. S'il n'était que cela, il ne pourrait se maintenir dans une société en mouvement où subsiste la compétition et donc l'émergence de nouvelles valeurs. En fait, la détention du pouvoir revient à l'exercer, à l'affirmer, à la consolider. En cela la conception d'un pouvoir qui serait hors société, c'est-à-dire hors compétition, et seulement conservateur ne tient pas ; pas plus que la conception d'un pouvoir à somme nulle, démenti par la croissance historique du pouvoir, qu'on pourrait percevoir comme la tendance à la pétrification organisationnelle des ressources de pouvoir. Le pouvoir, quelles que soient les ressources mobilisées, consiste à pouvoir faire et à pouvoir faire faire, à diriger, à élaborer et faire valoir des normes d'action collectives par leur structuration organisationnelle qui, comme toute structure, tend à la conservation. En cela aussi, la conception d'un pouvoir fondé sur l'indispensabilité sociale, pour être historiquement vérifiée, ne peut être soutenue que dans une perspective conflictuelle et dans le long terme. L'indispensabilité des féodaux n'apparaissait plus telle aux habitants des villes des XIIe et XIIIe siècles : ils n'en disparurent pas pour autant aussi automatiquement. De même, l'indispensabilité individuelle des capitalistes dans une société de croissance n'est plus démontrée à l'heure des gestionnaires, ce qui n'entraîne pas, ipso facto, leur disparition. La mobilité des ressources du pouvoir est entravée par l'organisation institutionnelle des intérêts, les institutions sécrétant leurs intérêts spécifiques et tendant à se maintenir. Multiples sont les structures d'intérêt qui, dépourvus de leur fonction initiale, vidées de leur contenu, maintiennent leurs exigences.

La spécificité du pouvoir politique ne retient pas véritablement l'attention de Laborit. Il semblerait que son origine tienne à la division du travail qui implique la nécessité d'une coordination et d'une régulation des intérêts conflictuels. Ceci étant, les institutions politiques ne représenteraient guère les intérêts des différentes classes sociales mais organiseraient la domination de la classe dominante. Sans nier explicitement l'autonomie relative du politique qui, comme toute structure organisée porte des intérêts spécifiques et des exigences particulières répondant à une logique organisationnelle intrinsèque. Laborit partage

cependant la thèse avancée par Kautsky en 1902 pour qui la classe dominante ne gouverne pas ; elle se contente de régner sur le gouvernement. Le politique remplirait une fonction de médiatisation des conflits, de centralisation des informations généralisées permettant la gestion rationnelle de l'économie. Or, dans les sociétés capitalistes contemporaines, l'information généralisée est portée par les technocrates, ce qui signifie que, de plus en plus, elle se confond avec l'information abstraite spécialisée dans la gestion. De sorte que pour Laborit, « le pouvoir professionnel lié à l'information spécialisée s'étend à, et se confond avec le pouvoir politique, le pouvoir des « notables » » (S.I. 69). Non seulement donc, comme le soutenait Marx, les idées dominantes d'une époque sont celles de la classe dominante (1), thèse que soutient entièrement Laborit, mais encore les institutions représentatives évolueraient, dans leur rôle et jusque dans leur composition, avec les besoins de la classe dominante. Elles auraient pour fonction non pas tant de représenter les électeurs que de légaliser et diffuser les valeurs nécessaires au maintien des structures de domination (2). A cet égard, la « république des professeurs » pourrait illustrer la relation dialectique entre les besoins industriels d'une main-d'œuvre plus qualifiée et l'indispensabilité croissante des formateurs : les enseignants ; la « république des technocrates », celle des besoins industriels d'une gestion plus complexe et l'indispensabilité croissante des gestionnaires (3). Pour Laborit, le pouvoir c'est, plus qu'avant, la compétence de gestion, et ses idées rejoignent celles qu'exprimaient Burnham, dans « l'ère des organisateurs », Galbraith, par le concept de « techno-structure » ou Djilas, à l'Est, par l'analyse de « la nouvelle classe ». « Alors que jusque-là, précise Laborit, c'était la possession du capital qui permettait d'assurer la dominance, du fait même de l'occultation de ce facteur causal et de l'importance prise par le moyen d'y parvenir, à savoir la production, une nouvelle classe sociale tend à prendre le pouvoir aux capitalistes, ce sont les technocrates de toutes sortes. Indispensables à la production des marchandises, ils ont pris récemment conscience de leur puissance et acceptent de moins en moins la domination du « capitaliste » qui paraît devenir inutile. En réalité, les grandes familles capitalistes sont de moins en moins nombreuses et c'est la gestion du capital, de plus en plus internationalisé, de plus en plus dispersé entre les mains de

propriétaires plus nombreux, plus que sa possession qui devient le moyen d'accéder à la dominance » (N.G. 114) (4).

(1) MARX K., *Le Manifeste du parti communiste 1847...10/18*. U, G.E. 1973, p.43.

(2) *Pour une illustration institutionnelle de cette analyse, cf. par exemple la constitution algérienne de 1976 et le rôle dévolu à l'Assemblée nationale populaire.*

(3) *Les modifications des instances représentatives répondraient à celles des hiérarchies d'indispensabilité dans un système donné de production.*

(4) *Pour une analyse de sens inverse des réseaux financiers sur la base des alliances familiales, cf. BERTAUX D. , op.cité 1977, Chapitre 8 L'oligarchie financière, p. 264 à 292.*

En fait, si la dissociation entre la possession du capital et sa gestion est généralement admise, l'affirmation précédente selon laquelle l'information spécialisée serait devenue, plus que la possession du capital, le moyen d'accéder à la dominance est largement abusive. Car si le pouvoir de gestion est plus indispensable aujourd'hui qu'hier, s'il est particulièrement apprécié des détenteurs de capitaux, il n'en fournit pas moins qu'un pouvoir parcellarisé, non autonome mais dépendant de la possession du capital qui demeure la ressource essentielle de pouvoir, à l'Ouest au moins. Ce qu'il convient de retenir principalement c'est que la conscience de classe est la condition subjective de l'indispensabilité sociale réalisée objectivement dans les rapports de production. Cette dernière s'évalue sur la quantification de l'information abstraite incorporée dans le travail. En effet, la production exige des niveaux toujours plus élevés de qualification et relègue à l'arrière-plan les travaux mécaniques peu chargés en information. D'où la qualification de « thermodynamique » accolée aux sociétés industrielles qui considérèrent longtemps la force de travail sous son seul aspect énergétique, quantifiable, alors même que les hiérarchies professionnelles s'établissaient sur le rapport information spécialisée / travail thermodynamique.

Tout travail matériel comporte une part d'activité informative (disposition correcte de l'ordre des pièces à assembler, succession ordonnée des opérations manuelles etc...) alors que tout travail informationnel comporte une partie de travail énergétique. C'est sur l'indispensabilité respective de ces apports dans un état donné de développement des forces productives que s'établissent et s'institutionnalisent les hiérarchies professionnelles. Dans les sociétés productivistes contemporaines l'évaluation des capacités et en conséquence la situation hiérarchique sur l'échelle de dominance / gratification s'effectue sur la proportion d'information spécialisée cristallisée dans le travail. « Ce que l'on rétribue par un gain de salaire et de puissance dans tous les régimes connus, ce n'est que l'information introduite dans le système nerveux d'un individu et qu'il restitue à la société sous des formes thermodynamiques variées (...). Les sociétés modernes étant de plus en plus avides et consommatrices d'informations spécialisées et de moins en moins de force de travail mécanique humaine, la loi de l'offre et de la demande aboutit à l'établissement des hiérarchies économiques et de pouvoir professionnel fondées sur l'information spécialisée beaucoup plus que sur le travail mécanique humaine, peu chargé en information » (N.G. 178).

Les hiérarchies professionnelles s'institutionnalisent, le savoir spécialisé constituant la ressource du pouvoir hiérarchique. Celui-là n'en est pas pour autant un pouvoir politique au sens courant car sa sphère est limitée au milieu de travail alors que l'information dont dispose le pouvoir politique porte sur le système constitué de l'ensemble des structures et de leurs interrelations. Mais le pouvoir professionnel, s'il n'est pas, à l'extérieur de sa sphère, pouvoir de décision, d'allocations de valeurs, est pouvoir de blocage non pas pouvoir de faire-faire mais pouvoir d'empêcher et par là, pouvoir d'influence. Plus l'information sera abstraite, plus ses détenteurs seront peu nombreux et plus leur pouvoir de blocage et de pression sera déterminant. Non politique car ne tendant pas à imposer ses valeurs à l'ensemble de la société, le pouvoir corporatiste est un pouvoir de groupe en vue de la conservation et de l'amélioration des intérêts et avantages de ce seul groupe. Tout processus d'institutionnalisation traduit l'émergence d'une capacité compétitive à régir un champ de pouvoir, à en fixer les limites internes plutôt qu'externes, ainsi que les règles d'obtention, d'exercice et de dévolution. Cette capacité compétitive est quantifiée, dans

un système de production / consommation par le rapport information abstraite / travail mécanique ainsi que par la capacité à organiser la défense et la promotion d'intérêts et de ressources spécifiques : les grands corps, malgré le nombre restreint de leur nombre, qui les prive de l'argument quantitatif, et grâce à cet état de fait – qui rend possible et indéfectible l'esprit de corps et son organisation, détiennent une capacité de blocage qui tend à s'ériger en capacité de décision.

Au plan exclusivement énergétique, la division sociale du travail est « naturelle », c'est-à-dire ne résulte que de la force physique. Elle occupe aujourd'hui peu de place dans la hiérarchie professionnelle dont elle constitue la base la plus étroite. Les travaux ne nécessitant qu'une simple dépense énergétique peuvent être effectués par tout le monde et, parce que non qualifiés, sont peu valorisants. Ce sont les travaux que Laborit range sous la catégorie des travaux manufacturés n'exigeant aucune habileté apprise. En tant que type pur ils sont rares, de nos jours et dans nos sociétés, où la grande masse des activités présente une dimension informationnelle incorporée dans les techniques (machines ou traditions artisanales par exemple...). Plus sont complexes ces techniques, plus l'information incorporée y est importante. Mais la finalité de la construction des machines n'est pas de les complexifier mais d'en augmenter le rendement. En conséquence, plus une machine est rentable plus est rentable l'information incorporée. Celle-ci provient d'information abstraite, de travail intellectuel effectué en amont de sorte que cette information, difficilement quantifiable en termes énergétiques, est la source essentielle de la plus-value. La dépense énergétique réalisée par l'inventeur d'une technologie est insignifiante comparée aux phénomènes thermodynamiques, sociaux et culturels, induits par cette découverte (cf. le soc de charrue infra) : économie de dépense énergétique humaine, dégagement de temps libre, augmentation de la production et de la productivité, éventuellement croissance démographique, changement des valeurs... De plus, cette dépense énergétique à l'origine de la création est éphémère alors que la production informationnelle perdure et multiplie ses effets. Aujourd'hui, « cette information qui permet l'invention, la construction et l'utilisation de machines est une connaissance abstraite. Elle tire sa source de connaissances de physique et de mathématiques (...) très élaborées. Le travail thermodynamique humain qui reste à fournir devient

très parcellaire, sans rapport évident avec la signification de l'objet produit, son rôle social. Il sera fourni par des hommes n'ayant pas eu accès à l'information abstraite. Celle-ci deviendra la propriété des techniciens. Plus cette information technique est abstraite plus elle pourra être utilisée de façon globale et diversifiée, plus elle permettra l'invention de machines complexes dont l'efficacité sera croissante dans la production, d'un grand nombre d'objets dans un minimum de temps. Revenons à la notion de plus-value nécessaire au maintien non pas de la structure individuelle mais de la structure sociale. Il paraît évident que si l'homme n'est considéré que comme un producteur de biens, de matière et d'énergie transformés par son information, celui qui fournit la plus grande quantité de plus-value est celui qui permet la production du plus grand nombre d'objets dans un minimum de temps. C'est donc celui qui possède l'information la plus abstraite et la plus utilisable à la production d'objets consommables et de machines capables de les produire. En d'autres termes, si l'homme n'est considéré que comme un producteur de biens, c'est celui possédant l'information abstraite qui non seulement fournit le plus de plus-value, mais qui sera également le mieux récompensé par une structure sociale fondée sur la production, parce qu'il lui est le plus utile » (I.A. 99-100).

Encore faut-il distinguer deux sortes d'information, la première, intégrée par apprentissage, rentabilisée dans le travail mais indéfiniment reproduite ne crée rien mais entretient un processus de conservation des connaissances productives. Si l'information n'était que cela, l'humanité en serait restée à la transmission de la technique de taille des silex. Au contraire tout autre est l'information qui ajoute, qui crée une nouvelle structure qui, par combinaison d'éléments mémorisés, crée un nouvel instrument améliorant l'efficacité de l'action et participe à l'extension des connaissances. C'est ainsi qu'un ouvrier hautement qualifié utilise plus d'information abstraite dans son travail thermodynamique qu'un manœuvre, ce qui le situe à échelon hiérarchique supérieur. Mais il utilise de l'information apprise, nécessaire à la production, exigée par la machine ou le processus de travail et qu'il devra parfois recycler. Il ne crée généralement aucune information nouvelle, ce qui dans la division du travail, relève d'une autre sphère. Ne créant pas d'information, donc peu de plus-value, le travailleur peu qualifié contribue peu, selon Laborit, au maintien de la structure de domination. « Puisque ce que nous avons appelé

la plus-value, énergie nécessaire au maintien de la structure sociale de dominance, se trouvait être de plus en plus chargée d'information technique il était normal que ceux qui détenaient cette information technique fussent favorisés dans l'établissement des échelles hiérarchiques de dominance et que les individus dont le travail reste peu chargé de ce type d'information, manœuvres et ouvriers spécialisés, demeurent au bas de l'échelle. Au contraire, les individus dont l'apprentissage leur permet de s'introduire efficacement dans le processus de production, même s'ils n'ajoutent rien au capital de connaissance de l'espèce et qu'ils ne font que reproduire, se trouvent ainsi favorisés et cela d'autant plus qu'ils atteignent un niveau d'abstraction plus important dans l'information technique, professionnelle, qu'ils sont capables d'utiliser. Bien plus, toute activité, non plus reproductrice, mais créatrice d'information nouvelle, si elle ne débouche pas sur un processus de production de marchandise, à peu de chances d'assurer à celui qui l'exprime une situation hiérarchique de dominance » (I.A. 101). La société axée sur l'augmentation de la production sera ainsi hiérarchisée sur la base de l'apport individuel au maintien et à l'expansion de cette finalité. L'information technique est devenue le moyen d'accession privilégié aux situations de dominance interindividuelle, de domination collective des groupes et des nations par la détention des brevets et des technologies (1). Ainsi, l'explication des phénomènes de domination par la force relève du métalangage tant que l'on se refuse à envisager le contenu informationnel (information et organisation) de la force.

(1) Voir : ROHDE E. *L'information-marchandise enjeu de stratégies mondiales. Le Monde dimanche 11 avril 1982, p.VIII.*

Dire que les régimes politiques se maintiennent par la force, que les relations internes et internationales sont des rapports de force réfère à une conception thermodynamique, naturaliste et neutraliste de la force, voire à un instinct collectif de domination et de soumission et à une inégalité d'ordre physique, c'est se condamner à ne pas comprendre l'inégalité qualitative des forces qui oppose le peuple atomisé aux juntes militaires, le déficit informationnel à la centralisation des informations, le dénuement technologique à la possession des brevets, les ressources naturelles aux ressources économiques. L'inégalité ne peut être seulement mesurée en

termes quantitatifs comme on le fait généralement. Mesurer l'inégalité de durée de vie entre un manœuvre et un cadre supérieur, un ouvrier européen et un travailleur malien, revient à comparer deux choses incomparables sauf à supposer que la qualité de la vie de chacun est indifférente. De même le racisme relève d'une autre forme d'essentialisme puisqu'il s'élabore sur cette erreur assimilatrice de la différence physique et informationnelle. L'inégalité n'est pas physique entre un Européen et un Africain, elle est technique, informationnelle et donc culturelle dans le sens d'une culture dominante définie par le progrès technique. Le sous-développement n'est celui de l'homme que médiatisé par l'information technique : cultures non techniciennes, exploitation des ressources par les sociétés techniciennes, surpopulation par l'introduction des techniques médicales...

Ces remarques, pour n'être pas abordées explicitement par Laborit, sont implicites dans ses écrits. De ceux-ci, il ressort essentiellement que l'inégalité internationale au même titre que l'inégalité interne traduisent l'écart à la détention d'une information abstraite qui situe sur l'échelle du pouvoir-gratification et qui, pour s'élaborer et se maintenir, suppose et entretient un déficit informationnel. L'expression « savoir c'est pouvoir » rejoint la formule de Bacon selon laquelle « le savoir c'est le pouvoir ». Investissement du pouvoir politique par le pouvoir informationnel spécialisé, fin du politique, déclin du Parlement, ère des organisateurs, Laborit remet en question un pouvoir politique qui ne serait plus l'enjeu de conflit de valeurs, s'il le fut un jour, mais celui de l'affrontement des techniques économiques assurant la croissance (1).

(1) Selon G. BURDEAU pour la politique « la question première n'est pas de découvrir les règles qui effectivement, à un moment donné et dans un milieu donné, président aux relations entre les hommes. C'est de poser les normes qui doivent les régir. Assurément, ces normes auront d'autant plus de chances d'être acceptées, donc efficaces, qu'elles auront été établies à partir d'une connaissance du milieu. Mais la politique ne transcrit pas cette connaissance, elle en part pour construire une réalité différente en fonction de valeurs qui la feront paraître meilleure ou, du moins, désirable. « La nouvelle méthodologie de la décision, écrit M. CROZIER, tend à supprimer la dichotomie traditionnelle entre le monde des fins et le monde des moyens. Quand elle aura pu imposer la substitution de sciences

*sociales expérimentales aux disciplines dogmatiques d'hier, nous passerons irrésistiblement dans le monde de l'organisation sociale aussi, à un raisonnement fondé sur la priorité de l'expérimentation » (...). La connaissance expérimentale ne peut, de toute évidence, qu'amener au niveau de l'intelligible les mécanismes selon lesquels s'agence et évolue l'existant. Comme toute connaissance scientifique, son objet c'est l'être (le sein). Or la politique se situe sur le plan du devoir (du sollen). D'où il suit, qu'elle ne peut sans déchoir de ses prétentions, chercher dans le sein les directives de son action. Elle y trouvera, certes, l'indication des caractères, résistances ou malléabilité, de la réalité sur laquelle elle entend agir mais, en aucun cas, elle ne pourra en dégager la vision de ce qu'il convient de faire. En s'inscrivant dans la ligne des forces qui animent la société existante, elle ne sera, au mieux, qu'une activité gestionnaire. Elle s'interdira le projet novateur ». in *La politique au pays des merveilles Op. Cité 193-194.**

Pour lui, le pouvoir politique ne remplit pas une fonction politique, entendue au sens classique de détermination des valeurs collectives à atteindre, mais plus prosaïquement assume la gestion des intérêts dominants subsumés dans l'idéologie de la croissance (1). Évolution dont se félicitent les tenants de la fin des idéologies et que condamnent ceux qui y voient une désappropriation sociale du pouvoir, tels Habermas, Marcuse, Ellul ou Illich par exemple. Pour ces auteurs, le pouvoir politique est fondé sur la rationalité économique d'ordre technique exprimée par des experts et contre-experts dont les divergences relaient, et circonscrivent dans des instances étroitement limitées, le débat sociétal. En remettant le pouvoir aux experts et en limitant le choix des valeurs aux hautes sphères technocratiques, l'idéologie de la parole autorisée suscite et s'alimente de l'inertie sociale (2).

(1) « *Ce pouvoir politique est un faux pouvoir politique puisque sa seule raison d'être est le maintien de la dominance des dominants et de la soumission des dominés* » (S.I. 76).

(2) *Pour une critique de l'institution de l'expertise cf. notamment : ILLICH I., La convivialité, 1973, Points 1975. DRUET P.P., KEMP P., THILL G., Technologies et sociétés, Ed. Galilée 1980.*

Mais Laborit ne circonscrit pas la désappropriation du pouvoir à l'espace des seules instances politiques. Pour lui, toute organisation d'agrégation et d'expression des intérêts tend à se cristalliser en des structures et institutions, où s'infiltré la domination par le biais de l'établissement de hiérarchies désaissant les éléments originaires de leur pouvoir initial, toute organisation réalisant une professionnalisation des tâches porte en elle la logique de la domination.

b. STRUCTURES ET INSTITUTIONS DU POUVOIR

Les institutions expriment pour Laborit l'existence d'une structure de domination. Toute collectivité est composée d'individus reliés entre eux par des structures sociales constituant l'information de la société dont l'organisation générale traduit l'intégration, par niveaux d'organisation, des structures entre elles.

L'origine d'une institution réside dans l'émergence d'une finalité commune à un groupe qui, pour l'exprimer, l'atteindre ou la préserver, organise sa structure. L'institution est donc un instrument que se donne un groupe social, dominant ou non, intégré ou non, en vue de protéger sa structure et d'assurer la réalisation de ses objectifs (1). Toute activité collective est donc d'ordre politique : élaboration de valeurs, de normes, de finalités et de stratégies. Les institutions ne font que les exprimer. À titre d'exemple, Laborit s'est intéressé à la ville comme expression institutionnelle d'une structure de domination. Elle lui apparaît, classiquement, comme l'expression d'un stade de développement économique caractérisé par l'échange marchand, qui culmine avec la société industrielle, et dont la bourgeoisie porte les intérêts.

(1) À l'origine de l'État, CHANTEBOUT défend l'idée, d'origine marxiste, que ce que l'oligarchie dominante « entend lui confier ce n'est pas le pouvoir politique ; ce n'est pas le pouvoir d'élaborer et de réaliser un projet d'organisation sociale. Le pouvoir politique, elle entend le conserver. Ce qu'elle confie à l'État, c'est une fonction administrative,

celle de veiller à ce que le projet qu'elle a implicitement défini se réalise sans bavures. L'État, dans l'intention de l'oligarchie dominante au moment où elle le crée, c'est un pouvoir subordonné dont la mission est toute d'exécution. C'est l'architecte subordonné par nature au maître d'œuvre » in De l'État, op. Cité, p.33.

En tant qu'extériorisation institutionnelle de la dominance « la ville est une production de la vie, une sécrétion, une enveloppe. Si une analogie peut être tentée, c'est entre un organisme vivant et la structure sociale génératrice de la ville qu'il faut la chercher. Quant à la ville, c'est à la fois un outil et un vêtement, une cuirasse et une limitante, un lieu d'échanges, une membrane. Si sa structure est déterminée par celle du groupe humain qui la suscite et l'utilise, elle ne peut être imaginée analogiquement à cette structure ou comparée à elle sans confondre l'effecteur et l'effet, le système et sa finalité. La ville n'est pas un organisme mais elle représente un des moyens utilisés par un organisme social pour contrôler et maintenir sa structure » (H.V 27). Institution politique en ce qu'elle porte, incorpore en son architecture, reproduit par l'organisation spatiale, les intérêts d'un groupe social. « La ville, structure urbaine contemporaine, n'est qu'un instrument de plus, utilisé par les classes dominantes pour accroître leur domination... » (H.V 162). Pour assurer donc la conservation d'un ou plusieurs groupes dominants structurés ; en d'autres termes, la « survivance du groupe » qui constitue la « finalité » de la politique selon de nombreux auteurs (1).

(1) *G. BURDEAU notamment partage cette analyse et bien que sa catégorie d'« émotions collectives » demeure floue, elle permet de mettre l'accent sur le caractère instrumental des institutions. « Ni la méthode historique qui incite à rechercher leur origine ni l'examen rationnel de leurs mécanismes techniques, ni l'étude de leur mode d'insertion dans l'univers juridique ne suffisent à rendre compte de la signification profonde des institutions. Ce sont la sociologie, l'anthropologie et l'ethnographie qui l'approchent au plus près, en montrant que les institutions politiques sont le plus souvent des émotions collectives qui ont été érigées en un système objectif de pratiques et de rites », op. Cité p.163. Pour G. LAVAU d'autre part l'origine du social et du politique ne peut être trouvée que*

dans « *l'inquiétude primaire* ». LAVAU G., *À propos de trois livres sur l'État R.F, S.P., 1980, p.396 à 413.*

Dans son ouvrage consacré aux « paysages urbains », S. Rimbart illustre à maintes reprises les phénomènes de projection architecturale des idées dominantes d'un ordre social dans plusieurs civilisations. Elle démontre que « construire une ville réelle ou imaginaire, c'est répartir dans des formes architecturales et urbanistiques certaines conceptions de la société. C'est même, parfois, vouloir mouler cette société à l'image de ces conceptions par l'intermédiaire de formes capables de conditionner leurs habitants. Un paysage urbain est en grande partie le reflet d'idéologies sociales variées (...). La cité de Platon, la Nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse, l'Utopia de Thomas More elle-même, sont des constructions où la ville n'est que le support d'un système de pensée. Pour ces auteurs, imaginer une ville ce n'est pas en dessiner les quartiers habitables, c'est réformer le mode de vie, cité et civilisation étant pour eux presque synonymes » (1). La structure de dominance modèle alors la ville sur ses impératifs de survie, d'expansion et de domination. Les phénomènes de ségrégation spatiale renforçant les différenciations sociales sont bien connus : « les politiques de zoning, précise P. Claval, deviennent les instruments d'une ossification de la structure sociale, d'une exagération des contrastes et conduisent à réserver les nuisances à ceux qui sont déjà les plus bas dans l'échelle du bien être » (2). Ainsi la ville, en tant qu'elle organise dans l'espace la domination des intérêts et valeurs d'une structure de dominance, est bien une institution spécifiquement politique. À partir de l'exemple urbain, dont on s'accorde généralement à penser qu'il est à l'origine de l'État, Laborit, qui sur ce thème enseigne à l'université de Vincennes, transfère à l'ensemble des institutions la fonction instrumentale d'expression de la domination.

(1) RIMBERT S., *Les paysages urbains. U. Prisme 1975, p.103 et 104. La volonté délibérée de conditionner les habitants est aujourd'hui nettement affirmée. Parmi de nombreux exemples (Le Corbusier, Owen, Gropius...) on rapportera les projets de N. SCHOFFER, architecte de la Tour de la Défense à Paris qui imaginait « là de véritables scénarios de*

conditionnement audiovisuels, odorants, climatiques (qui) plongent le visiteur dans un état d'euphorie supérieure » cité in RIMBERT op. cité III

(2) *CLAVAL P., Espace et pouvoir P.U.F., 1979, p.167.*

Dans une société marquée par la rivalité des intérêts, la juxtaposition ou superposition de divers modes de production, chacune des institutions servira à affirmer, maintenir ou accroître la domination d'une structure sociale sur les autres ou du moins son existence par rapport aux autres. Mais elle concrétisera simultanément, et Laborit se refuse à négliger cet aspect, la dominance de certains individus dont la position institutionnelle servira de tremplin à l'affirmation d'un pouvoir personnel. Tout procès d'institutionnalisation réalise une délégation de pouvoir et par là la domination des individus les plus agressifs, les plus « compétitifs », dans le cadre de cette structure déterminée, des plus conformistes aussi par rapport aux valeurs promues. On retrouve aisément chez Laborit l'analyse des partis politiques que R. Michels appliquait aux mouvements socialistes du début de ce siècle. Pour ce socialiste déçu, dès lors que s'instaure une hiérarchie de fonctions et de valeurs à l'intérieur d'une collectivité, fût-elle en contradiction profonde avec ses idéaux, ses éléments les plus dominateurs sont amenés à monopoliser les instruments et situations de pouvoir. En un passage qui n'est pas sans évoquer les écrits ultérieurs de P. Clastres, Michels avance qu' « à l'origine le chef n'est que le serviteur de la masse. L'organisation est fondée sur l'égalité absolue de tous ceux qui en font partie. Il s'agit primitivement d'une égalité générique entre hommes comme tels » (1). « Les chefs qui, au début, surgissent spontanément et n'exercent les fonctions de chef qu'à titre accessoire et gratuit deviennent chefs professionnels. Ce premier pas est bientôt suivi d'un second, les chefs professionnels ne tardant pas à devenir des chefs stables et inamovibles » (2). Cette séparation entre les militants et les permanents d'un parti lui semblait dans la logique de la « démocratie (qui) ne se conçoit pas sans organisation » (3) et l'oligarchie dans la logique de l'organisation car « qui dit organisation dit tendance à l'oligarchie » (4).

(1) *MICHELS R., Les partis politiques 1911, Ed. Flammarion, p.28-29,*

(2) *Ibid, p.296.*

(3) *Ibid*, p.25.

(4) *Ibid*, p.23.

Cependant, ce que regrette R. Michels, ce n'est pas tant la séparation fonctionnelle que semble aussi admettre Laborit, que la séparation organique qui sanctionne une rupture entre représentants et représentés, mandataires et mandants. Citant Proudñon, pour qui « les représentants du peuple n'ont pas plutôt conquis le pouvoir qu'ils se mettent à consolider et à renforcer leur puissance », Michels trouvait les racines de la domination dans la nature même de l'être humain. « Le désir de dominer, pour le bien ou le mal sommeille au fond de toute âme humaine » (1). Laborit le situe ailleurs et insiste surtout sur l'apprentissage social des modèles de comportement agressif. Ce qui est « naturel », au sens d'inhérent à l'organisation, c'est la croissance du pouvoir social ainsi que le soutiennent Michels ou Touvenel (2), mais non la domination exprimée en termes culturels. L'auteur des « partis politiques » rejoint Laborit dans l'explication du processus de césure organique entre une « minorité dirigeante » et une « majorité dirigée ». En effet, la monopolisation et le renforcement des situations de pouvoir sont expliqués par la monopolisation de l'information qui fait des dirigeants des professionnels. De tous les facteurs de domination, de pouvoir, plus que la possession des moyens de production, plus que celle de « l'argent », « la première place revient à l'instruction formelle (...) c'est-à-dire à la supériorité intellectuelle ». (3).

(1) MICHELS R., *op. Cité* p.152.

(2) « Je dis que ce Pouvoir émané va échapper à l'intention créatrice, tendra vers une existence par soi et pour soi. Toute association humaine nous offre le même spectacle. Dès que le but social n'est pas poursuivi constamment en commun mais qu'un groupe particulier se différencie pour vaquer de façon permanente tandis que les autres associés n'interviendront qu'à certains intervalles, dès que se produit cette différenciation, le groupe responsable forme corps, acquiert une vie et des intérêts propres. Il s'oppose à l'ensemble dont il émane, Et il le mène ». JOUVENEL B. (de) *Du Pouvoir, op. Cité* 192-193,

(3) MICHELS R., *op. Cité p.75.*

Grâce à leurs « compétences », à leurs « connaissances techniques », Laborit dirait la détention de l'information spécialisée et généralisée, les dirigeants sont virtuellement assurés d'une « inamovibilité qui ne va pas sans porter atteinte aux principes de la démocratie » (1). Mais plus encore que R. Michels, qui soutenait que « l'incompétence des masses se vérifie dans tous les domaines de la vie politique et constitue le fondement le plus solide du pouvoir des chefs » (2), Laborit insiste sur le fait que cette incompétence est provoquée, entretenue par les dirigeants. « Ce qu'on peut reprocher aux partis politiques quels qu'ils soient c'est, semble-t-il, de se comporter comme « si leurs prétendues idéologies ne s'adressaient qu'à des chiens de Pavlov sécrétant leur suc gastrique au son d'une cloche. Cette cloche est aujourd'hui remplacée par des mots qui déclenchent l'agressivité des structures paléocéphaliques et gouvernent les jugements de valeur (...). Il faut, ou beaucoup d'inconscience ou un mépris vraiment total de l'homme aux chefs des partis actuels pour énoncer les fadaïses, les mots creux, les contradictions dont leur discours sont pleins » (B.S. 182). Ne faire appel qu'aux passions, aux automatismes affectifs et conceptuels et refuser aux hommes l'usage de la raison : telle est la critique essentielle qu'il adresse aux institutions politiques. Michels avait déjà relevé l'importance de la propagande. Il notait que « la presse constitue un puissant facteur de conquête, de conservation et de consolidation du pouvoir » (3) mais n'en tirait pas toutes les conclusions. Pour lui les dirigeants « au lieu d'élever la masse à eux (...) s'abaissent vers elle » (4). Pour Laborit au contraire les dirigeants manœuvrent pour abaisser la masse, pour la détourner des véritables problèmes, pour l'empêcher d'accéder à l'information, en perfectionnant les moyens existants de manipulation.

(1) MICHELS, *op. Cité p.77.*

(2) *Ibid*, p.79.

(3) *Ibid.*, p.111.

(4) MICHELS R., *op. Cité 126.*

Sa conception du pouvoir politique est à la fois structurelle et institutionnelle. Du pouvoir il pourrait affirmer avec A. Gorz que « sa réalité est structurelle : il découle de l'existence d'un appareil de domination qui confère un pouvoir fonctionnel à ceux qui en occupent les postes, quelles que soient d'ailleurs leurs capacités et leur couleur politique. Tant que l'appareil de domination demeure intact, il est politiquement indifférent de savoir qui en occupera les postes de pouvoir... » (1). En conséquence, la loi en matière de structures politiques lui paraît être le conservatisme. C'est ainsi qu' « il n'existe que des partis conservateurs car dès qu'une structure naît, tous ses efforts consistent à se conserver. On ne voit jamais un parti suivre une évolution interne lui permettant de transformer profondément sa structure » (H.I. 174). Ce qui n'empêche pas de distinguer entre les partis quant aux valeurs qu'ils défendent mais au niveau de l'organisation interne des partis, des syndicats, de l'État, il lui semble que « tant que les informations seront entre les mains de quelques-uns, que leur diffusion se fera de haut en bas, après filtrage, et qu'elles seront reçues à travers la grille imposée par ceux qui ne désirent pas, pour la satisfaction de leur dominance, que cette grille soit contestée ou qu'elle se transforme, la démocratie est un vain mot, la fausse monnaie du socialisme » (S.I. 62) (2).

(1) GORZ A. *Adieux au prolétariat*, Galilée 1981, p.87.

(2) Dans son ouvrage adressé à la jeunesse, A. Szent-Györgyi, prix Nobel, critique avec virulence les institutions. Selon lui, elles servent les intérêts de leurs dirigeants en s'autonomisant. « La plupart des institutions de notre société défendent aujourd'hui leur intérêt propre même si l'on continue de prétendre qu'elles servent les fins, en vue desquelles elles ont été créées » (p.24). « Les jeunes d'aujourd'hui découvrent que tout n'est que mensonge. Les grands partis politiques cherchent à s'assurer des bénéfices et le pouvoir, les militaires recherchent la domination et s'engraissent de leurs jeunes corps. Ils découvrent que les églises qui prêchent l'amour n'élèvent même pas la voix pour protester contre le massacre ou l'extermination d'un peuple sous-développé. Ils voient les églises incitant à la surpopulation pour servir leur impérialisme religieux, s'opposant au planning familial, déniaient aux enfants le droit d'être accueillis en ce monde avec amour et soins, voulus et bienvenus. Ils

constatent que la religion est toujours du côté du Pouvoir. Ils constatent que la moitié des enfants au monde vont se coucher le soir le ventre creux, privés du minimum de nourriture qui serait nécessaire pour leur assurer une croissance normale du corps et de l'esprit, et qu'en même temps, on dépense des centaines de millions de dollars pour accroître encore les stocks de bombes et de fusées atomiques. Ils constatent que la plupart des dirigeants politiques se soucient en réalité d'être réélus, de rester au pouvoir, d'abreuver la population d'arguments que le minimum de logique devrait faire rejeter, en contradiction avec les idéaux essentiels de notre pays ». in « Le singe fou » Op. Cité, 1970, Stock, 1971, p.83. De son côté CHANTEBOUT met l'accent sur la compétition intrastructurelle pour les situations de pouvoir. « Par sa nature même, cette démarche, qui tend à améliorer la position de son auteur au sein du système, exclut toute remise en question du principe de hiérarchie qui constitue le fondement même du système.» op. Cité, p.10.

La critique des institutions est radicale. Toute institutionnalisation hiérarchique est analysée comme désappropriation du pouvoir des éléments constitutifs de la structure par concentration de l'information et donc de la compétence. Des partis et du régime parlementaire il en est comme des syndicats : « Seul y est possible le pouvoir syndical, c'est-à-dire le pouvoir de l'appareil institutionnel auquel les ouvriers ont délégué le pouvoir de les représenter. Mais le pouvoir syndical n'est pas le pouvoir ouvrier, pas plus que le pouvoir du Parlement n'est celui du peuple souverain. Le syndicat détient un pouvoir en tant qu'institution autonomisée vis-à-vis de ses mandants par l'exercice même du pouvoir de médiation qui le constitue en institution » (1). En convergence profonde avec l'analyse menée par A. Gorz, Laborit soutient que l'adhésion partisane ou syndicale fait pénétrer l'individu dans un nouveau système de valeurs au respect duquel il est vite aliéné. « À l'absence d'action gratifiante, la soupape de l'engagement politique ou syndicaliste, du militantisme, peut procurer à l'individu l'impression qu'il sort de lui-même, travaille pour le bien commun et un monde meilleur, mais dans ce dernier cas il lui est généralement interdit de penser par lui-même, de rechercher ses sources d'information ailleurs que dans les bréviaires généreusement psalmodiés au cours de réunions

publiques où comme partout, c'est la mémoire et le conformisme qui sont les plus appréciés. Il lui est généralement interdit de faire fonctionner son imagination s'il veut bénéficier de la sécurisation apportée par l'appartenance au groupe et éviter de se faire traiter d'anarchiste, de gauchiste, voire d'utopiste. Il lui faut faire allégeance aux leaders, aux pères inspirés, aux hommes providentiels, aux chefs responsables. Même dans la contestation des structures hiérarchiques de dominance, il doit encore s'inscrire dans une structure hiérarchique de dominance » (I.A 102).

(1) MORIN E., *Introduction à une politique de l'homme. Op.cité p.22.*

Opinion que Morin résume en une formule lapidaire : « l'homme aliéné dans le parti prétend être l'homme désaliéné » (1).

De cette critique de la cristallisation institutionnelle des structures de dominance, Laborit ne pouvait qu'extraire une condamnation de la pratique électorale qui revient à accorder un blanc seing à une équipe dirigeante, voire à un homme, dont la légitimité repose sur la détention du savoir politique. « Il résulte de tout cela que ce qu'exprime un bulletin de vote ce n'est pas un pouvoir politique réel, informé de façon généralisée, un pouvoir fondé sur un savoir ou une indispensabilité mais bien l'acceptation ou le refus d'un système hiérarchique... » (N.G. 186). Par là, toute compétition dans le cadre institutionnel est interprétée comme légitimation objective de l'appareil de domination qu'il convient de s'approprier pour réaliser le changement. (2) Pour Laborit il ne s'agirait alors que d'alternance dans la continuité de la domination.

(1) MORIN E. *Introduction à une politique de l'homme, op. Cité p.22.*

(2) Parmi les propriétés des « champs », P. BOURDIEU relève que « tous les gens qui sont engagés dans un champ ont en commun un certain nombre d'intérêts fondamentaux, à savoir tout ce qui est lié à l'existence même du champ : de là, une complicité objective qui est sous-jacente à tous les antagonismes (...) Ceux qui participent à la lutte contribuent à la reproduction du jeu, en contribuant, plus ou moins complètement selon les champs, à produire la croyance dans la valeur des enjeux ». in *Questions de sociologie, op. Cité, p.115. Ailleurs : « Cette forme particulière de lutte des classes qu'est la lutte de concurrence, est celle que les membres des*

classes dominées se laissent imposer lorsqu'ils acceptent les enjeux que leur proposent les dominants, lutte intégratrice et, du fait du handicap initial, reproductrice puisque ceux qui entrent dans cette sorte de course poursuite où ils partent nécessairement battus, comme en témoigne la constance des écarts, reconnaissent implicitement, par le seul fait de concourir, la légitimité des buts poursuivis par ceux qu'ils pour-suivent ». BOURDIEU P. cité in BON F. SCHEMEIL Y, , *La rationalisation de l'inconduite : comprendre le statut du politique chez P. BOURDIEU, RFSP, 1980, p.1198 à 1224 (p.1214).*

L'analyse est très proche de celle de Marcuse pour qui « il ne s'agit pas de choisir entre une évolution démocratique et une action radicale, mais bien entre la rationalisation du statut quo et le changement. Aussi longtemps qu'un système social reproduit, par l'endoctrinement et l'intégration, une majorité conservatrice apte à se perpétuer, cette majorité reproduit le système – et les seuls changements possibles sont ceux qui restent dans le cadre institutionnel. En conséquence, toute lutte pour obtenir des changements plus profonds est vouée, par sa dynamique propre, à devenir non démocratique par rapport aux critères du système ; cette dynamique suppose d'emblée une réponse violente. De la sorte, toute opposition radicale est coupable, soit de capituler devant le pouvoir du statut quo, soit de contrevenir à sa Loi et à son ordre. (...). Certes, entre la démocratie et une dictature – si « bienveillante » soit-elle – il faudrait sans conteste opter pour la démocratie. Mais il se trouve que cette démocratie n'existe pas, et qu'en fait le gouvernement est exercé par un système de groupes de pression, « d'appareils », d'intérêts établis, système représenté par des institutions démocratiques qui ne sont rien d'autre que l'objet et le moyen de ses agissements. Ces institutions ne sont pas l'œuvre d'un peuple souverain ; la représentation ne représente rien, sinon une volonté que les minorités dirigeantes ont fabriqué de toutes pièces » (1) (2).

(1) MARCUSE H., *Vers la libération : au-delà de l'homme unidimensionnel* 1969, Denoël Gonthier, 1977, p.132-133.

(2) DUGUIT ne relevait-il pas en 1901 le caractère de mythe producteur/conservateur du pouvoir de la « volonté générale » ? Il écrivait en effet que « par une fiction, d'autres disent une abstraction, on

affirme que la volonté générale, qui en réalité émane des individus investis du pouvoir politique, émane d'un Être collectif, la Nation, dont les gouvernants ne seraient que les organes. Ceux-ci d'ailleurs se sont de tout temps attachés à faire pénétrer cette idée dans l'esprit des peuples. Ils ont compris qu'il y avait là un moyen efficace de faire accepter leur pouvoir ou leur tyrannie» ». Cité in JOUVENEL B.(de) Du pouvoir op.cité p.33.

Dans ses grandes lignes ce texte exprime bien l'analyse que partage Laborit. Cependant celle-ci diffère essentiellement sur deux points : le premier tient aux moyens du changement, ainsi qu'on le verra plus loin, le second à l'autonomie de volonté dont bénéficieraient les minorités dirigeantes dans la détermination de la volonté générale. Contrairement à Marcuse, Laborit ne soutient pas que la volonté générale est fabriquée « de toutes pièces ». Au contraire de même que les militants de base entrent dans des structures aux valeurs et normes d'action prédéterminées, le dirigeant est en situation de réaliser des objectifs qui préexistent le plus souvent à sa prise de fonction, rendue précisément possible par le conformisme qu'il leur a jusque-là témoigné. Les institutions s'autonomisent à l'égard du groupe initiateur comme de leurs détenteurs.

3. L'AUTONOMISATION INSTITUTIONNELLE

« Et il est évident que les Dieux existent. Ils parlent, ils agissent, ils ordonnent, ils exigent. Ils nous chevauchent et, dans la transe de possession, parlent par nos bouches. C'est seulement après leur mort que l'on doute qu'ils aient jamais existé » E. MORIN

a. POUVOIR HIÉRARCHIQUE ET POUVOIR POLITIQUE

Conformément au principe de conservation des structures – qu'on pourrait qualifier encore de principe de pétrification institutionnelle des structures – les institutions, en tant qu'elles représentent des instruments de

pouvoir et de domination, existent et se perpétuent par-delà la prise en considération de leurs titulaires. A. Gorz introduit parfaitement l'axe d'analyse suivi par H. Laborit : « le pouvoir, écrit-il, est par définition, confiscation d'une position dominante, et les positions dominantes sont nécessairement privilégiées et rares. Occuper l'une d'elles, c'est en interdire l'accès à d'autres. La seule question politiquement importante est la suivante : la position dominante a-t-elle été créée par celui qui l'occupe et le pouvoir qu'elle confère est-il destiné à s'éteindre avec la personne qui l'a forgé ? Ou, au contraire, le pouvoir est-il inhérent à la place préexistante que son détenteur occupe dans le système des rapports sociaux et, par conséquent, indépendant de la personne de son titulaire ? Le vieillissement d'une société, et tout particulièrement de la société capitaliste, c'est la prédétermination croissante, et finalement, totale, des positions de pouvoir et des modalités de son exercice. Toutes les places à occuper sont prédéfinies, de même que les qualités requises de leurs titulaires. Nul ne pourra, par son audace, réussir en dehors des filières tracées d'avance, c'est-à-dire en dehors des institutions établies. La domination ne sera jamais exercée par des personnes ni ne dépendra de leur autorité personnelle. Elle s'exercera par la voie institutionnelle, selon une procédure définie d'avance, et ceux qui ont pour fonction de la perpétuer seront eux-mêmes des exécutants dominés, non des chefs : ils seront au service d'un « appareil de domination » (...). Ils prêteront leur personne à un pouvoir impersonnel qui les dépasse, Cette sclérose institutionnelle de la domination ne fait qu'un avec la bureaucratisation du pouvoir. Nul ne pourra en conquérir par et pour soi-même ; il pourra seulement tenter de se hisser à une de ces positions auxquelles une parcelle de pouvoir est inhérente. De la sorte, ce ne sont plus les hommes qui ont du pouvoir, ce sont les fonctions du pouvoir qui ont des hommes » (1) L'analyse de Gorz, dont on aura relevé la filiation intime avec les écrits de Weber sur la bureaucratie, rend assez fidèlement compte des idées de H. Laborit qui insiste dans tous ses ouvrages sur l'importance des structures hiérarchiques du pouvoir. Cependant, le biologiste diffère sur un point important de l'analyse. Selon lui en effet la stabilité des systèmes hiérarchiques repose non pas sur le fait que les positions dominantes y sont rares et enjeu de compétition mais qu'au contraire chacun, à quelque niveau qu'il se trouve, est à la fois dominant et dominé. « Dans un tel système tout individu est

dominé par d'autres mais domine un plus « petit » que lui-même » (N.G. 150) (2).

(1) GORZ A., *Adieux au prolétariat*, op. Cité p.77.

(2) *Et ce jusque dans la famille où, après la femme, ce sera sur les enfants que se reportera l'autorité : les femmes et les enfants battus sont d'autant plus nombreux que la situation sociale du mari est inférieure, ainsi que le révèlent les études. De plus, en situation de chômage, le nombre de femmes battues augmente ainsi que l'a démontré une étude effectuée en Grande-Bretagne en période d'aggravation de la crise.*

Et de même que sont prédéterminées les conditions d'obtention des situations de pouvoir, sont aussi induites les attitudes comportementales principales. « Tout homme isolé s'inscrit obligatoirement dans une hiérarchie, et à l'intérieur de celle-ci adopte un comportement paternaliste et dominateur à l'égard de ses « subordonnés » et un comportement soumis et infantile à l'égard de ses « supérieurs » (S.I 23).

La perte du pouvoir politique serait compensée par l'octroi d'un pouvoir hiérarchique établi, ainsi qu'on l'a vu, sur la quantification de l'information abstraite engrammée par apprentissage. Certes les règles d'obtention de la dominance dans un système hiérarchique donné changent mais elles n'affectent pas la structure hiérarchique en soi.

L'analyse de la domination est ainsi très proche de celle élaborée par La Boétie qui expliquait la perdurance de la domination par l'organisation hiérarchique pyramidale qui lie chacun des niveaux hiérarchiques aux niveaux supérieur et inférieur pour s'élargir jusqu'à englober la société. P. Birnbaum rapporte l'analyse de Cl. Lefort pour qui « la tyrannie traverse la société de part en part... la servitude de tous est liée au désir de chacun de porter le nom d'un devant l'autre » (1). Structure hiérarchique de gratification d'où chacun tire des profits différenciés mais où chacun dispose d'une parcelle de pouvoir et, par là, participe au pouvoir.

(1) BIRNBAUM P. *Sur les origines de la domination politique RFSP, 1977, p.8.*

D'où la double utilisation du vocable de domination, phénomène global imposant les exigences d'une classe dominante à l'ensemble de la société, et de celui de dominance qui désigne la part personnelle prise dans ce processus intégré où la domination n'est pas externalisée par rapport à la société « civile » mais en constitue la substance même, où elle y est internalisée. Cette domination est elle-même intégrée dans les structures hiérarchiques qui impose ses exigences à ses compétiteurs et, comme le soutient Laborit, l'obtention d'une position hiérarchique ne se réalise pas sur l'évaluation de qualités « personnelles » mais, comme l'avait judicieusement indiqué Max Weber, sur la détention de diplômes sanctionnant l'acquisition des connaissances et l'aptitude compétitive considérée selon les critères de conformité à la structure hiérarchique déterminée.

L.J. Peter avait, sous forme humoristique, mis à jour le principe d'incompétence qui caractérise le fonctionnement de toute bureaucratie (1). Curieusement il n'en avait pas perçu l'utilité : En effet, si chaque élément d'une hiérarchie est engagé à son niveau de compétence et si tout avancement le situe à son niveau d'incompétence, cela justifie le principe même de l'autorité et surtout de son organisation hiérarchique. Un élément compétent qui se connaît et est reconnu pour tel acceptera difficilement un ordre, estimant que sa compétence lui confère ; sinon le pouvoir de décision, du moins l'autonomie de volonté. La compétence autorise l'action, l'incompétence légitime l'autorité d'ordonner. L'autorité est définie par M. Weber comme « la probabilité d'obtenir l'obéissance d'un individu ou d'un groupe donné » dans un cadre de règles de compétences écrites et stables. L'augmentation de cette probabilité reposerait alors sur l'incompétence qui légitime l'élaboration par le(s) supérieur(s) des décisions et leur application par le(s) subordonné(s). Ce n'est donc pas tant parce qu'elles sont liées à la poursuite de fins collectives (Parsons) que des décisions sont légitimes mais, à l'intérieur d'une structure hiérarchique, parce qu'elles émanent d'autorités légitimes. L'origine de la légitimité relevant de l'étude de l'origine de la domination.

(1) PETER L.J., *Hull R, Le principe de Peter. Le livre de poche 1978.*

En poussant quelque peu l'analyse de Laborit, il serait possible de soutenir l'hypothèse selon laquelle la domination s'accroît d'autant que la dominance se diffuse dans l'ordre hiérarchique, le pouvoir politique se concentre tant que les individus en sont dépouillés, par l'éloignement progressif du centre politique, au profit d'un pouvoir hiérarchique dont l'ordre imprègne désormais l'environnement quotidien. S'il existe un modèle de l'homo politicus, il existe une réalité de l'homo hiérarchicus que révèle l'analyse de « l'état agentique ».

b. L'ÉTAT AGENTIQUE

L'obtention d'une position hiérarchique n'engendre pas la naissance d'un « état agentique », défini comme l'aliénation du pouvoir individuel à une institution d'autorité : elle la sanctionne positivement. Selon Stanley Milgram, à qui nous empruntons l'expression, le passage à l'état agentique intervient avec l'intégration dans une hiérarchie quand, d'acteur autonome, le sujet devient l'agent exécutif d'une volonté étrangère. « Du point de vue de l'analyse cybernétique, l'état agentique survient quand une entité autonome subit une modification interne, lui permettant de fonctionner efficacement à l'intérieur d'un système de contrôle hiérarchique. Du point de vue phénoménologique, un individu est en état agentique quand, dans une situation sociale donnée, il se définit de façon telle qu'il accepte le contrôle total d'une personne possédant un statut plus élevé. Dans ce cas il ne s'estime plus responsable de ses actes. Il voit en lui un simple instrument destiné à exécuter les volontés d'autrui » (1).

(1) MILGRAM S. *Soumission à l'autorité*. Calmann-Levy, 1974.

Cette définition, Milgram la déduit de l'expérience qu'il mène et qui consiste à faire participer des sujets volontaires à une expérience d'intérêt prétendument scientifique. L'expérimentateur joue le rôle d'un scientifique à la réputation établie et donne ses ordres à un moniteur qui envoie des chocs électriques à un « élève » adulte chaque fois que celui-ci se trompe dans l'énumération de couples de mots (1). L'élève est un complice de

l'expérimentateur ne recevant en réalité aucune décharge électrique et simulant seulement la douleur. Tous les moniteurs sont volontaires pour participer, sans en connaître préalablement la nature, à l'expérience dite scientifique. Milgram constate d'abord qu'aucun des participants volontaires n'a eu, après l'explication de l'expérience, le réflexe de la refuser ou de s'en aller. Leur niveau d'obéissance, ensuite, varie avec leur appartenance religieuse, leur niveau d'instruction, l'orientation de leurs études, la durée de leurs services militaires : mais ce n'est pas l'essentiel. Tous obéissent à un ordre donné par une autorité qui, pour des raisons obscures (laboratoire de l'université, blouse portée par l'expérimentateur, confiance en ce que celui-ci leur dit...), leur paraît légitime (2). L'ordre n'a que peu d'importance : « Ce qui compte ce n'est pas ce qu'ils font mais pour qui ils le font » (3). Quand l'expérimentateur scientifique s'éloigne pour donner par exemple ses ordres par téléphone, ou lorsqu'il est remplacé par un individu ordinaire, les sujets simulent l'envoi de chocs, désobéissent aux ordres ou refusent de les exécuter, lorsqu'il revient le sujet obéit à nouveau. « Le facteur déterminant du comportement est l'autorité bien plus que l'ordre en soi. Les ordres qui n'émanent pas d'une autorité reconnue perdent toute leur force » (4). On ne s'arrêtera pas sur les multiples facettes de cette étude mais on évoquera cependant les conclusions de son auteur.

(1) Les chocs électriques s'étagent de 15 à 450 volts : à 75 volts l'élève gémit, à 150 volts il supplie qu'on le libère à 285 volts sa seule réaction est un cri d'agonie. Pour le protocole expérimental cf MILGRAM S., op. Cité.

(2) « Les caractéristiques personnelles de l'expérimentateur et de la victime n'ont qu'une importance très relative sur le comportement des sujets (...) le changement de protagonistes a très peu fait varier le niveau d'obéissance » (op.cité 83)

(3) MILGRAM S., Op. Cité 133, (4) MILGRAM S., op. Cité 133.

Pour Milgram l'action d'infliger une douleur ne réfère nullement à une « pulsion » sadique ou un quelconque instinct de domination » (1), mais résulte de l'intériorisation de l'ordre social où l'obéissance à une autorité légitime est valorisée. L'argument du devoir accompli par obéissance aux ordres donnés est loin de n'être qu'un alibi « c'est plutôt un

mode de pensée fondamental pour nombre d'individus à partir du moment où ils sont enfermés dans une situation de subordonné à l'intérieur d'une structure d'autorité » (2). Cette intériorisation de l'ordre social renvoie à une structure de récompenses et punitions dans laquelle le subordonné dépend de l'appréciation de ses supérieurs. Elle atteint son maximum quand « dans le cas de la soumission volontaire à une autorité légitime, les principales sanctions du refus d'obéissance émanant de l'intéressé lui-même. Elles ne dépendent pas de contraintes extérieures mais proviennent du degré de l'engagement que le sujet estime avoir contracté. En ce sens, l'obéissance répond à une motivation intériorisée et non à une simple cause externe » (3). L'enchevêtrement des situations sociales d'autorité légitime induit l'existence de « toute une gamme d'inhibitions qui s'oppose à une éventuelle révolte et parvient à maintenir chacun au poste qui lui a été assigné » (4).

(1) « Quelle que soit la raison qui pousse le sujet à administrer à la victime le choc le plus élevé, il faut la chercher ailleurs que dans la libération de ses pulsions agressives seule peut l'expliquer la transformation du comportement qui intervient chez lui à la suite de l'obéissance aux ordres » (p.95) « Le fait d'infliger une pénalisation douloureuse à la victime ne vient pas des pulsions destructrices des participants, mais de leur intégration dans une structure sociale dont ils sont incapables de se dégager » (p.206).

(2) Id. p.25.

(3) Id. 176

(4) Id, 23

La conséquence principale de la relation d'autorité hiérarchique consiste en la déresponsabilisation individuelle. Le subordonné ne porte plus de jugement de valeur sur les actions prescrites mais cherche seulement à se montrer digne de ce que l'autorité attend de lui. Les sujets se déchargent sur l'autorité légitime du sens moral de l'action entreprise. Ce phénomène est grandement renforcé par la division des tâches qui éloigne de l'individu les conséquences de ses actes. La dilution géniale de la responsabilité et ses implications ont été notamment révélées lors du procès de Nuremberg où

les criminels de guerre arguèrent de leur obéissance aux ordres. c'est à cette occasion qu'Hannah Arendt formula sa conception de la « banalité du mal » partagée par J. Ellul. Pour Milgram l'apport essentiel de son étude tient à la mise en évidence de « la faculté qu'à l'homme de se dépouiller de son humanité et, pis encore, l'inéluctabilité de ce comportement quand il renonce à son individualité pour devenir partie intégrante d'une des structures hiérarchiques de la société » (1). Préférant la critique et la révolte à l'obéissance et au conformisme l'auteur déplore que « quand il s'intègre dans une structure organisationnelle, l'individu autonome cède la place à une créature nouvelle privée des barrières dressées par la morale personnelle, libérée de toute inhibition, uniquement préoccupée des sanctions de l'autorité » (2) (3).

(1) MILGRAM S., *op. Cité*, 232.

(2) *Id.* 233.

(3) ANDRESKI note que déjà « lorsque Voltaire (...) fut invité par Frédéric II à l'accompagner dans la visite de ses troupes, il remarquait combien la civilisation était une chose merveilleuse : ils n'étaient que deux frères vieillards inoffensifs face à une troupe de gaillards armés jusqu'aux dents et pourtant ceux-ci tremblaient devant eux ». ANDRESKI S., *op. Cité* p.215.

Laborit partage dans ses grandes lignes cette analyse qu'il n'évoque pas mais vers laquelle convergent ses propres analyses de l'autorité hiérarchique. L'état agentique, bien qu'il n'emploie pas cette expression, lui paraît constituer une donnée consubstantielle de l'organisation hiérarchique de l'autorité. Cependant, à la différence de Milgram, il ne présuppose aucune rupture fondamentale dans l'organisation de la personnalité qui ferait passer un individu de « l'état autonome » à « l'état agentique ». Selon lui, il existe un continuum hiérarchique qui des sommets de l'État à l'organisation familiale structure les modes de pensée-et d'action. Aujourd'hui, peut-il écrire, on ne rencontre plus des hommes mais des institutions, enfermés dans les automatismes de pensée, de langage et d'action, individus agis plus qu'agissant. Chacun possède une parcelle de pouvoir sur les autres, plus que sur les choses, les sommets institutionnels

d'une structure hiérarchique possédant plus de pouvoir mais dans le cadre de fonctions prédéterminées auxquelles ils adaptent leur action. Le Pouvoir est introuvable en ce sens qu'il n'a pas de sujet : c'est ce que soutient Laborit pour qui la société est une structure, un ensemble de relations à l'intérieur desquelles les individus entrent dans des rapports prédéterminés. « Le monde social, avance P. Bourdieu, est ainsi peuplé d'institutions que personne n'a conçues ni voulues, dont les « responsables » apparents ne savent pas dire, même après coup et à la faveur de l'illusion rétrospective, comment s'est « inventée la formule », et s'émerveillent eux-mêmes qu'elles puissent exister comme elles existent, et si bien adaptées à des fins que leurs fondateurs n'ont jamais expressément formulées » (1). Autonomisation institutionnelle à l'égard des agents et des buts initiaux, c'est sur ces bases que, pour reconnaître l'existence de la lutte des classes, des inégalités situationnelles de pouvoir, Laborit n'en affirme pas moins que capitalistes, technocrates et prolétaires sont exploités par le même mythe de la croissance. Chacun a plus ou moins de pouvoir à l'intérieur du système, chacun en est également dépourvu sur le système. L'argument est similaire chez A. Gorz pour qui « le secret de la grande production industrielle, comme d'ailleurs de toutes les grandes machines militaires ou bureaucratiques, c'est que personne n'y détient le pouvoir. Ce pouvoir n'y est pas sujet, il n'appartient pas à des hommes souverains définissant librement les règles et les buts de l'action collective. De bas en haut de la hiérarchie industrielle ou administrative, seuls existent des exécutants se pliant aux impératifs catégoriques et inertes du système matériel dont ils sont les serviteurs.

(1) BOURDIEU P. rapporté in BON F. et SCHEMEIL Y. loc. Cité 1221, R.F.S.P. 1980, p.1198 à 1224.

Le pouvoir personnel des capitalistes, des directeurs, des chefs en tout genre n'existe qu'aux yeux de ceux qui situés plus bas dans la hiérarchie, reçoivent les ordres de « ceux d'en haut » et sont personnellement à leur merci. En fait « ceux d'en haut » ne sont pas les auteurs souverains de leurs ordres : ils ne sont eux aussi que des exécutants. Une loi supérieure s'impose à eux que nul n'a formulée et à laquelle ils se plient sous peine d'aller à leur perte. Elle leur commande : « Il faut que le capital

s'accroisse », « il faut que les concurrents soient battus » « il faut que les commandes rentrent » « il faut que les machines continuent de tourner »... plus vite, plus grand, moins cher... Telle est la loi du Capital » (1). L'autonomisation institutionnelle est alors autonomisation des valeurs portées par ces institutions et plus profondément autonomisation du politique par rapport à l'homme. Dépourvu de pouvoir sur les valeurs, n'ayant guère que dans le cadre des valeurs dominantes (2), il lui échoit une parcelle de pouvoir de gestion sur les choses, traduit en pouvoir d'autorité légitime sur les hommes. Le pouvoir hiérarchique compense l'absence de pouvoir politique, il est euphémisation de l'impuissance politique. Le bureaucrate d'entreprise ou d'administration publique, transformé en rouage d'un mécanisme de gestion, est instrument d'un pouvoir définalisé et dépersonnalisé.

(1) GORZA A., *op. Cité*, 67.

(2) *Parmi elles la croissance, indiscutée. Le débat s'articule autour des moyens : consommation ou investissement, marché intérieur ou extérieur.*

c. LE POUVOIR INTROUVABLE

Le pouvoir, auquel Laborit ne réserve pas une place spécifique dans ses écrits, est introuvable : il est système de relations idéologiques impératives. L'analyse oscille entre la dilution et la dissolution du pouvoir. On se rappelle la conception du pouvoir que donne D. Riesman dans « la foule Solitaire ». Selon lui, d'un pouvoir concentré entre les mains d'une classe dirigeante, les États-Unis évoluent à partir du milieu du XIXe siècle vers la dispersion du pouvoir accaparé par une multitude de « veto groups » compétitifs. Le pouvoir institutionnel proprement politique s'efface pour ne constituer qu'un lieu d'échanges, de « bargaining » parmi d'autres. « Alors, questionne Riesman, qui commande en réalité ? Les gens qui attendent une réponse précise oublient un fait essentiel, il faut sans doute des chefs dignes de ce nom pour lancer une entreprise et même pour l'arrêter ; en revanche une fois la machine lancée elle se passe pour ainsi dire de pilote, à telle enseigne que la plus terrible confusion ne l'empêchera pas de tourner rond (...). De toute manière, le fait que la machine tourne toujours ne

prouve nullement que quelqu'un la dirige » (1). Taxée de « pluralisme romantique » par C.W. Mills, dont l'analyse historique est rigoureusement inverse – des inégalités dispersées aux inégalités cumulatives – , cette conception néglige l'inégale répartition du pouvoir entre les groupes et le pouvoir propre du politique ainsi que l'admit ultérieurement Riesman en écrivant qu'il avait « sous-estimé le pouvoir du pouvoir ». Elle sacrifie le contenu au contenant des institutions et pour mettre l'accent sur l'autonomisation institutionnelle, néglige le pouvoir institutionnel, la production institutionnelle. Pour Laborit les institutions ne sont que des instruments dans lesquels s'expriment et se cristallisent des intérêts spécifiques et concurrentiels euphémisés par la référence à l'utilité sociale, à l'intérêt général (2).

(1) *RIESMAN D., La foule solitaire, p.293.*

(2) *Cette conception instrumentale des institutions permet l'articulation avec l'analyse en termes de réseau et de pouvoir relationnels. Si on considère en effet que la formulation autorisée (légitimée sous forme juridique) d'une décision politique est une production institutionnelle et non pas personnelle, il n'en demeure pas moins que, par-delà la fiction juridique, les positions institutionnelles sont détenues par des agents de l'action desquels dépend la (non) décision et son sens. L'accès au pouvoir décisionnel peut en conséquence s'effectuer soit par l'accès aux institutions soit par l'accès aux structures du réseau relationnel. Ainsi on peut briguer un mandat conférant une situation de pouvoir ou bien alors s'intégrer au réseau relationnel de soutien à l'institution. « Le fait même du réseau, écrit J. BECQUART-LECLERCQ, indique une inégalité préalable, une domination structurelle, devant laquelle il peut s'interpréter comme tentative de réappropriation de pouvoir ». Le dessaisissement du pouvoir, concentré quant à son expression dans des institutions génère la lutte collective pour la maîtrise des institutions ou l'intégration dans un réseau relationnel permettant l'accès aux institutions. Dans les deux cas, lutte collective pour l'appropriation des institutions ou accès individuel au réseau relationnel de pouvoir, les enjeux et les structures de domination sont renforcées par la Participation / intégration au système. Le pouvoir relationnel est antagoniste de l'action et, pour incarner le pouvoir dans des personnes, il dissimule ce fait que la prise de décision s'effectuera, en*

dernière analyse, sous couvert institutionnel. Pour l'analyse spécifique de ce problème Cf.: BECQUART-LE-CLERCQ J., Réseau relationnel, pouvoir relationnel, R.F-S.P. 1979, p.102 à 128.

La logique institutionnelle, ou logique juridique, dissimule une logique structurelle de conservation et d'accroissement du pouvoir de structures compétitives menacées ou favorisées par l'évolution des besoins sociaux et des rapports de force. L'intégration personnelle à une structure particulière sanctionne et détermine la position des agents, leur imprime ses exigences. Dès lors, la déresponsabilisation relevée par Milgram affecte l'ensemble de la structure de pouvoir. « Le pouvoir exercé dans la société et dans l'entreprise, précise A. Gorz, est désormais exercé par des hommes qui ne le détiennent pas, qui ne répondent pas de leurs conduites, qui se déchargent plutôt sur la fonction qui leur est attribuée de répondre d'eux. Par cela même qu'il est exécutant et serviteur, le bureaucrate n'est jamais responsable » (1). Cette interprétation institutionnelle-fonctionnelle du pouvoir semble renvoyer à la conception du pouvoir telle que développée par T. Parsons pour qui les détenteurs sont dans l'obligation d'entreprendre des actions socialement nécessaires, conception taxée de conservatisme car valorisée positivement. Et de fait la logique du système de domination, qui jalonne les écrits de Laborit, réfère à une rationalité inintentionnelle des agents situés en des lieux où ressources, rapports et finalités du pouvoir sont prédéterminés. Chaque institution autonomisée à l'égard de ses agents, parfois même à l'égard de ses finalités initiales, aura tendance à leur imposer ses exigences, par le biais de l'esprit de corps, et en tout premier lieu celle de son indispensabilité sociale et de sa participation à l'intérêt général. Le cloisonnement vertical et horizontal des structures organisées sur le mode hiérarchique imprimera aux relations structurelles les impératifs de conservation et de développement des privilèges acquis. La compétition prendra effet entre systèmes hiérarchiques hiérarchiquement articulés dont l'objectif essentiel sera la réduction des écarts vers le haut et le maintien, voire l'accroissement, des écarts vers le bas. Telle est aussi la logique de la reproduction.

C – LA REPRODUCTION DE LA DOMINATION

Pour Laborit le système de domination se reproduit non pas à l'identique mais de manière dynamique. L'idéologie de la croissance en constitue l'élément moteur et c'est par l'aliénation collective à cette idéologie, qui produit ses fruits, le « communisme grossier », que se maintient un système dans lequel les écarts au pouvoir ne se réduisent pas. On peut donc distinguer les mécanismes de la reproduction des modalités et des moyens qu'elle met en œuvre pour étudier ensuite les effets sociaux et individuels de ce processus.

1. LA NATURE DE LA REPRODUCTION

Ce qui se reproduit pour Laborit c'est un ensemble de structures articulées autour de l'axe idéologique de la croissance économique. Cette idéologie dominante doit sa prégnance à l'inconscient systémique qui fait que les individus sont entraînés dans un processus qu'ils ne comprennent et ne maîtrisent pas et qui produit des fruits appréciés, les fruits de la croissance, dans un régime qualifié ici de « communisme grossier ».

a. DÉFICIT INFORMATIONNEL ET INCONSCIENT SYSTÉMIQUE

Pour Laborit, la domination structurelle se reproduit essentiellement par le biais du déficit informationnel généralisé concernant les structures de domination. Elle agit sur les individus mais s'applique aux structures. M. Sahlins précise justement que « dans les ordres culturels des hommes il n'y a pas reproduction d'êtres humains en tant qu'êtres humains, mais bien du système de groupes sociaux, de catégories sociales et de rapports sociaux, au sein duquel ils mènent leurs existences » (1). Ainsi l'être naissant entre dans un monde social fortement structuré, qu'il ne choisit pas, qui lui impose ses valeurs, ses règles, sa culture. La rigidité des structures et leur méconnaissance au plan individuel, l'astructuralisme contre lequel Laborit

entend lutter (H.I. 98 s), sont renforcés par le fait qu'elles ne sont pas extérieures à l'individu mais intériorisées. On retrouve la thèse avancée par Riesman d'un homme social extradéterminé par un système qui, une fois lancé, tourne seul dans un processus de développement exponentiel. L'individu étant à la fois intégré et extérieur, ne peut en aucune façon comprendre et maîtriser l'évolution sociale. Reprenant une distinction classique depuis Tönnies.

(1) SAHLINS M., *Critique de la sociobiologie*, op. Cité, p.117.

A. Gorz distingue les rapports qu'entretient l'homme avec la communauté et la société, ce en quoi Laborit, on le verra, le rejoint entièrement : « Alors que la communauté, peut être portée et très consciemment créée par l'investissement total de chacun dans sa coopération, ses conflits et ses relations affectives avec les autres, chacun la considérant comme « sienne » et veillant à sa cohésion, la société dans son ensemble est un système de rapports gravés dans et portés par une organisation institutionnelle, des infrastructures de communication et de production, une division territoriale et sociale des tâches, dont l'inertie garantit la continuité et le fonctionnement. En tant que système structuré, la société est donc nécessairement extérieure à ses membres. Elle n'est pas le résultat d'une libre collaboration volontaire. Les individus ne la produisent pas en partant chacun de lui-même ; ils la produisent en partant de ses exigences inertes à elles, en s'ajustant aux emplois, aux fonctions, aux qualifications, aux environnements et aux rapports hiérarchiques que la société préétablit pour assurer son fonctionnement intégré » (1). La domination structurelle pour Gorz comme pour Laborit, pour Riesman comme pour Marcuse, c'est l'impuissance de l'homme sur son milieu social, et donc sur les structures sociales, l'impuissance de tous les hommes à qui s'impose la logique implacable et incontournable de la rationalité économique. Marx l'avait déjà saisi qui écrivait qu'aux hommes cette société « apparaît (...) comme une puissance étrangère, située en dehors d'eux, dont ils ne savent ni d'où elle vient ni où elle va, qu'ils ne peuvent donc plus dominer et qui, à l'inverse, parcourt maintenant une série particulière de phases et de stades de développement, si indépendante de la volonté et de la marche de l'humanité qu'elle dirige en vérité cette volonté et cette marche de

l'humanité » (2). Ce phénomène Laborit le qualifie « d'inconscient spécifique » car il concerne la place de l'homme dans l'univers et l'unité de l'espèce mais plus précisément encore « inconscient systémique » car il s'agit d'un déficit informationnel à l'égard des structures et du fonctionnement du système social.

Le développement exponentiel du système de production ne résulte donc pas d'une décision volontaire des hommes : on n'y entre pas, comme dans les ordres, par vocation, mais par « hasard et nécessité » à la fois, participation inéluctable. L'État, chez Laborit comme chez Gorz, Marcuse ou Riesman, n'a plus d'autonomie de volonté dans l'expansion du système capitaliste : il a une marge de manœuvre lui permettant d'affecter différenciellement, non sans prendre de risques, les « fruits de la croissance ».

(1) GORZA A., *op. Cité* 107.

(2) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande, op. Cité* 69

Chacun entre en société à la place requise, et ce « préétablissement des activités » socialement nécessaires « n'est l'œuvre d'aucun sujet – d'aucun chef génial, d'aucun guide suprême – dans toutes les sociétés à économie de marché. Commissions de planification, administrations centrales, technocratie publique ou privée, gouvernement, y effectuent, certes, des travaux de programmation, de régulation, de prévision et d'ajustement, mais ces travaux collectifs, anonymes, conflictuels, multiples, fragmentaires ne s'incarnent jamais en un projet global que le chef de l'exécutif ou du parti au pouvoir reprendrait personnellement à son compte. L'intégration du fonctionnement social, autrement dit, est assurée tant bien que mal par un quasi sujet, l'État, mais cet état n'est pas un sujet réel : il n'est personne. Il est lui-même une machinerie administrative dont nul n'est maître, incapable de formuler une volonté générale dont tous seraient appelés à être les porteurs » (1). De même pour Laborit, la société, on s'en souvient, n'est que structures, n'existe pas en dehors des institutions et les individus n'y participent qu'en tant que rouages et non en tant que décideurs. L'individu est aliéné à la société en ce sens que c'est elle qui le définit, qu'il n'existe pas en dehors d'elle et n'a sur elle aucune

maîtrise. Dès le plus jeune âge sont incorporées par apprentissage les règles dominantes et celles du milieu social spécifique. Pour Laborit celles-ci structureront les motivations de l'action au long de l'existence individuelle.

(1) GORZA., *op. Cité*, p.108.

On est très proche du concept d'habitus tel qu'utilisé par P. Bourdieu, « systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations, qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. (...) (L'habitus) assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception de pensées et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps » (1).

Par le déterminisme motivationnel auquel Laborit entend donner des fondements neurobiochimiques, le concept d'aliénation prend une dimension autre que strictement économique ou alors phénoménologique.

b. L'ALIÉNATION ET LE COMMUNISME GROSSIER

Le concept d'aliénation occupe une place importante dans les premiers écrits de Marx, écrits de jeunesse en lesquels L. Althusser dénonce une conception essentialiste de l'homme. Pour Marx, l'aliénation se définit globalement par la non production personnelle de la vie individuelle et donc la dépendance. Dans ses « Manuscrits » il écrit qu' « un être ne commence à se tenir pour indépendant que dès qu'il est son propre maître et il n'est son propre maître que lorsqu'il doit son existence à soi-même. Un homme qui vit de la grâce d'un autre se considère comme un

être dépendant. Mais je vis entièrement de la grâce d'un autre – si non seulement je lui dois l'entretien de ma vie, mais encore si en outre il a créé ma vie, s'il en est la source, et ma vie a un semblable fondement en dehors d'elle si elle n'est pas ma propre création » (2). Cette aliénation – dans l'idéologie Allemande le terme n'est employé que pour que l'« exposé reste intelligible aux philosophes » (3) – devait pour Marx s'achever par l'exacerbation des contradictions résultant de la paupérisation de la « masse de l'humanité, une masse totalement « privée de propriété » » (4) face à un monde minoritaire de richesse accumulée et de capital concentré devenu insupportable à subir.

(1) BOURDIEU P., cité in BON F., SCHEMEIL Y. loc. Cité 1214.

(2) MARX K. cité par FROMM E., *La conception de l'homme chez Marx*. Op cité 69-70,

(3) MARX K., ENGELS F., *L'idéologie allemande*, op. Cité 69.

(4) Id. p.69.

Cette croyance en la paupérisation du monde du travail prenait le pas chez lui sur un phénomène qu'il avait entrevu et qu'il condamnait par avance : le communisme grossier. Celui-ci consistait à rendre chacun propriétaire de quelque chose, en augmentant la consommation privée dans un monde uniquement dominé par une conception étroitement consumériste de l'homme. Dans la conception de l'aliénation chez Marx, on doit en effet distinguer deux aspects :

1° l'aliénation de l'homme par rapport à lui-même (à son essence, ses potentialités, ses désirs...) qui apparaît avec la division du travail, l'assignation des tâches et la dépendance à l'égard de l'employeur ;

2° l'aliénation par rapport au produit du travail, qui n'est pas déterminé par l'ouvrier, qui ne lui revient pas, dont la destination et l'utilité sont ignorées, et sur lequel il n'a aucun pouvoir créateur. « On mutile l'ouvrier qui n'est plus qu'un fragment d'homme, on le réduit à n'être plus que le rouage d'une machine, on détruit tout ce qui pouvait rester d'agrément dans son travail qui devient pour lui une tâche exécrationnelle ; on le dessaisit des

potentialités intellectuelles du procès de travail dans la mesure où l'on incorpore la science à celui-ci comme une puissance étrangère » (1).

(1) MARX K., *Le capital* cité par FROMM E., *op. Cité* n.92.

Le « communisme grossier » ne met nullement fin à l'aliénation mais l'accroît en la dissimulant derrière le paravent de la consommation généralisée et de la propriété privée généralisée : « Ce communisme qui nie la personnalité de l'homme n'est que l'expression logique de la propriété privée qui est cette négation. L'envie générale, et qui se constitue comme puissance, est la forme dissimulée que prend la soif de richesse et sous laquelle elle ne fait que se satisfaire d'une autre manière. L'idée de toute propriété privée en tant que telle est tournée tout au moins contre la propriété privée plus riche, sous forme d'envie et de goût de l'égalisation, de sorte que ces derniers constituent l'essence de la concurrence. Le communisme grossier n'est que l'achèvement de cette envie et de nivellement en partant de la représentation d'un minimum (...). Cette communauté ne signifie que communauté du travail et égalité du salaire que paie le capital collectif, la communauté en tant que capitaliste général. Les deux aspects du rapport sont élevés à une généralité figurée, le travail devient la détermination dans laquelle chacun est placé, le capital, l'universalité et la puissance reconnues de la communauté » (1) (2). On peut y voir une pré-critique des régimes de l'Est, mais il nous semble que « l'envie généralisée », la soif de richesse, la propriété privée généralisée etc... expliquent mieux le caractère des régimes dits « d'économie mixte ». Dès lors, le problème est de déterminer si les sociétés occidentales vivent en régime de « communisme grossier » ou bien alors de paupérisation rendue insupportable à la masse « totalement privée de propriété », ce qui constituent deux formes différentes d'aliénation (3).

(1) MARX K., *Les manuscrits* cité par FROMM E., *op. Cité* 71-72,

(2) Sur ce point encore ROUSSEAU avait déjà saisi les prémices de l'évolution occidentale vers le « communisme grossier ». Selon lui le faible nombre de privilégiés, attisant l'envie et suscitant des conflits, fit prendre conscience aux riches qu'ils avaient besoin d'appuis pour défendre leurs privilèges, appuis qu'ils devaient trouver à l'extérieur de leurs rangs

ravagés par la compétition : « seul contre tous, et ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche, pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain » (Discours... p.104) Ce fut la généralisation de la propriété et la cristallisation du discours bourgeois dans les institutions libérales. « Tous coururent au-devant de leurs fers croyant assurer leur liberté ». Discours... p.105.

(3) Cette question peut être soulevée puisque MARX lui-même, dans le Manifeste, envisageait plusieurs possibilités d'évolution des sociétés capitalistes. Mais selon lui la voie de la révolution prolétarienne semblait la plus probable, le régime Capitaliste n'étant (déjà) plus maître de la situation qu'il avait engendrée : « Les conditions bourgeoises de production et d'échange, le régime bourgeois de la propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange ressemblent au magicien qui ne sait plus maîtriser les puissances infernales qu'il a évoquées » in Le Manifeste 10.18 U.G.E. op. Cité p.25 et 26.

Pour Laborit nous vivons indiscutablement en régime de communisme grossier. L'individu est aliéné dans le procès de travail et dans le procès de détermination de ses besoins et motivations. Il obéit en effet à des motifs qu'il n'a nullement choisis, qui lui sont imposés par l'acquisition progressive et entretenue des besoins, par la recherche permanente de la gratification dans le cadre des échelles hiérarchiques de situation sociale. C'est par référence à ces possibilités de gratification matérielle que s'évalue la position sociale. Mais cette aliénation n'est pas seulement individuelle elle est collective. « La domination est un phénomène précis, écrit Laborit. Elle s'exprime par l'impossibilité pour le prolétariat d'assurer son propre destin. Toutes les décisions essentielles de la vie individuelle et collective sont entre les mains des autres, monopoles, groupes de pression économiques mais aussi bien technocrates et bureaucrates à l'Est européen. Or, ces groupes de pression ne sont pas maîtres de leur destin. Ils se trouvent engagés dans le déterminisme implacable du profit pour le profit, de la domination pour la domination,

plus que celui du profit pour eux-mêmes en tant qu'utilisateurs de biens consommables » (H.V 81). La nature de la reproduction du système capitaliste, c'est cette reproduction non dirigée de l'idéologie de la croissance à laquelle sont enchaînés, dans une espèce de course poursuite, capitalistes et prolétaires, qui limite l'action politique à la gestion, plus ou moins efficace, du système. Dans sa forme contemporaine, elle résulte de l'évolution vers le communisme grossier qui, pour satisfaire au développement de la production, exigeait la participation de prolétariat à la consommation de la production. Quant au développement de la production on doit l'expliquer par la recherche du profit mais on ne saurait se limiter à ce facteur causal en assimilant profit et consommation personnelle des bourgeois, « On ne peut imaginer que la plus-value qui naît du travail salarié soit entièrement consommée par les bourgeois, ou bien dans ce cas leur nombre serait si important par rapport au nombre des ouvriers que l'on ne pourrait espérer, en régime démocratique, changer l'ordre existant. La consommation personnelle du bourgeois paraît négligeable par rapport à l'ensemble du revenu national, le calcul en a été fréquemment fait. La plus-value est réservée aux investissements, directement ou indirectement par l'intermédiaire de l'État, et ainsi au développement des industries. Cette plus-value est liée aux lois du marché. Elle n'existe que parce que le produit du travail ouvrier est vendu. Comme le capitaliste ne peut assurer à lui seul la consommation de ce produit il en résulte que c'est le travailleur lui-même qui doit être l'acheteur du produit du travail de sa classe. Il est nécessaire, pour qu'il achète plus, que son salaire augmente si bien que parallèlement son niveau de vie s'élève (...). Or, il est important de constater que dans un tel système le capitaliste est aussi aliéné que le salarié. Détenteur des moyens de production, qu'en fait-il ? D'autres moyens de production ? Dans quel but ? Celui d'accroître la consommation, non pas la sienne mais celle de tous. C'est en cela que réside la société de consommation. Dire que le prolétaire est exploité au profit du capitaliste nous paraît inexact. Le prolétaire comme le capitaliste est exploité par un mythe, ou plus exactement par un déterminisme dont ils sont inconscients l'un et l'autre, auquel l'un et l'autre se trouvent aliénés ; le capitaliste au premier – degré, le prolétaire au second degré. Le fait pour le prolétariat de devenir le détenteur des moyens de production ne lui donnera pas conscience de ce déterminisme » (HV. 80).

Cette aliénation généralisée à l'idéologie productiviste se double de l'aliénation individuelle réalisée dans le procès de travail. Désormais « ce n'est plus seulement le travail qui est en miettes, ce sont les personnalités humaines... » (N.G 261). Incapables d'imaginer d'autres raisons de vivre que l'amélioration thermodynamique de leur condition matérielle, les hommes contemporains sont aliénés car ils ne connaissent pas la destination du produit à la fabrication duquel ils contribuent et sur lequel ils n'ont aucun pouvoir de décision, comme plus généralement sur le sens de leur vie. « Ce que l'homme moderne ressent comme une aliénation, c'est de ne pouvoir décider de son propre destin, de ne pouvoir agir sur l'environnement... » (N.G 140). Cette étrangeté et cette impuissance au monde résultent de l'éloignement des centres de décision qui valident l'existence et la toute puissance des dieux modernes : « Les Dieux modernes ont nom Liberté, Égalité, Démocratie, État, Classes sociales, Pouvoir, Justice, Partis etc.. et leurs prêtres efficaces ou maladroits, despotes ou bienveillants, s'appellent gouvernants, présidents – directeurs généraux, bourgeois, technocrates et bureaucrates, patrons, cadres, permanents etc... » (N.G 151-152). L'analyse de Laborit exclut l'hypothèse d'une « machination » de la classe dominante qui aliénerait sciemment et en toute liberté le prolétariat à une idéologie de croissance. Ceci étant, il partage entièrement la définition d'Alain Touraine pour qui « l'homme aliéné est celui qui n'a d'autre rapport aux orientations sociales et culturelles de sa société que celui qui lui est reconnu par la classe dirigeante comme étant compatible avec le maintien de sa domination... » (1). Et le biologiste de citer les pratiques généralement dénoncées de détournement des vrais problèmes et de bêtification des publics : tiercé, loto, problème de l'euthanasie, etc...

Ainsi, la reproduction est-elle avant tout celle d'un système, d'un ensemble de structures concourant au développement exponentiel, à la fuite en avant. Elle n'est pas le fait prémédité d'une classe sociale mais l'ensemble des relations qui unissent, dans le même mouvement consommatoire, détenteurs des moyens de production, gestionnaires et producteurs. L'analyse converge avec celles de Marcuse, d'Illich ou de Gorz (2). Le capitalisme à progressivement intégré, et non exclu le prolétariat dans le système de production / consommation, par l'intermédiaire de la propriété généralisée, inégalement, mais

communément répartie. Les besoins acquis par la consommation sont devenus notre seconde nature, aux exigences de laquelle nous sommes contraints de satisfaire. Malinowski avait forgé le concept de besoin dérivé ou encore d'impératif culturel engendrant des comportements « tout aussi inéluctables, tout aussi rigides que les séquences vitales » (3).

(1) *TOURAINÉ A., La société post-industrielle, p.14-15.*

(2) « *Il n'y a qu'une façon, écrit par exemple I. ILLICH, de liquider les dirigeants, c'est de briser la machinerie qui les rend nécessaires et par la même la demande massive qui assure leur empire* ». in *La convivialité 1973, Points 1975, p.37.*

(3) *MALINOWSKI S., Une théorie scientifique...op. Cité 109.*

Il expliquait en effet que « les besoins dérivés sont aussi contraignants que les besoins biologiques, et la raison en est qu'ils sont toujours liés par un rapport instrumental aux nécessités organiques. On voit aussi où et comment ils s'insèrent dans la structure de la conduite humaine organisée. On voit enfin que des activités très dérivées comme l'enseignement et la recherche, l'art et la religion, le droit et la morale, toutes liées qu'elles soient à l'exécution organisée, à la technologie, à la coïncidence du commerce symbolique, entretiennent des rapports indiscutables, quoique fort démultipliés, avec la nécessité de survivre, de se maintenir en bonne santé, et d'entretenir un rendement organique normal » (1). On a beaucoup critiqué Malinowski pour cette théorie dans laquelle on retrouve certaines des thèses sociobiologistes développées ces dernières années. Si l'idée de nécessités répondant à l'exigence de maintien d'une structure était féconde, il manquait à l'auteur l'analyse essentielle – des démultiplications – voire des seuils qualitatifs qui interdisent l'explication de tous les phénomènes culturels et économiques par la satisfaction du seul besoin physiologique de nourriture. Le concept d'impératif culturel – les besoins acquis chez Laborit – est donc plus heuristique que celui de besoin dérivé enraciné dans la biologie.

(1) *MALINOWSKI S., op. Cit. 105.*

Ceci étant, l'intérêt de l'analyse tient à la prégnance de ces impératifs culturels dans les comportements individuels et collectifs. La « seconde nature » quasi biologique que génèrent les besoins culturels constitue un des thèmes de réflexion de H. Marcuse. On sait que son « homme unidimensionnel », aliéné à l'idéologie matérialiste de la croissance, est aussi bien le prolétaire que le bourgeois. Mais on connaît moins bien le processus de cette aliénation. Pour Marcuse, le capitalisme avancé a réussi à intégrer la classe ouvrière au système dominant par la formation, la diffusion et la multiplication des besoins acquis. « Dans les pays capitalistes avancés, la société s'oppose à toute radicalisation des classes laborieuses, en paralysant la prise de conscience des exploités et en continuant à développer et à satisfaire des besoins qui perpétuent leur servitude. Dans la structure instinctuelle (1 NDLA) des exploités s'introduit ainsi un intérêt de propriétaire à l'égard du système existant, de sorte que la rupture avec le continuum de répression (condition préalable à la libération) n'a pas lieu ; en conséquence, pour que la société existante puisse se transformer en société libre par un changement radical, il faudrait que celui-ci atteigne à une dimension de l'existence humaine qui n'entre guère en ligne de compte dans la théorie marxiste : la dimension « biologique » celle dont relèvent les besoins vitaux, impératifs, de l'homme, et leur processus de satisfaction. Pour autant que ces besoins et ces satisfactions reproduisent une existence de servitude, la libération présuppose dans cette dimension biologique un changement : l'apparition de besoins instinctuels différents et de nouvelles réactions du corps et de l'esprit » (2). Laborit ne dit pas autre chose – même s'il le dit différemment – que Marcuse, pour qui « les besoins engendrés par le système sont éminemment stabilisateurs et conservateurs : ils représentent l'enracinement de la contre – révolution au plus profond de la structure instinctuelle » (3).

(1 note de l'auteur de ce travail) : Pour Marcuse, les besoins acquis par apprentissage de la consommation gratifiante deviennent des besoins biologiques en ce sens que l'organisme a besoin de les entretenir pour être équilibré biologiquement. Aucun lamarckisme ne teinte cette thèse : les besoins culturellement acquis ne se transmettent pas génétiquement ; ils sont reproduits par la culture, « « Biologique », « biologie », précise Marcuse, ne font pas ici référence à la discipline scientifique de ce nom ; je m'en sers pour qualifier la dimension et le processus suivant lesquels

des penchants, des types de comportement, des aspirations deviennent des besoins vitaux, dont l'insatisfaction entraînerait un dysfonctionnement de l'organisme (...). Si l'on définit les besoins biologiques comme ceux dont la satisfaction est absolument nécessaire et ne se satisfait d'aucun substitut, certains besoins culturels peuvent « s'enfoncer » dans la biologie de l'homme (...). Cet usage du terme de biologie n'implique ni ne préjuge rien quant à la manifestation ou à la transmission physiologique des besoins », Marcuse : note en bas de pages 27 et 28 dans Vers la libération. Au delà de l'homme unidimensionnel 1969, Denoël Gonthier, 1977,

(2) MARCUSE H, , op. Cité 38-39.

(3) MARCUSE H., op. Cité 29.

La recherche évoquée par le philosophe de nouveaux besoins passe, pour Laborit, par la détermination d'une nouvelle finalité et conjointement par un bouleversement radical des valeurs. Le problème se pose alors immédiatement, une fois présentés les adieux au prolétariat comme force révolutionnaire, de la détermination des agents du changement. Nous y reviendrons. Ce qu'il importe de retenir ici c'est que la reproduction du système capitaliste est œuvre collective impliquée, non pas dans les desseins d'un capital comploteur et cynique, mais dans la structure même d'un système basé sur l'indissociable couple production / consommation. Certaines théories émanant d'intellectuels « tiers-mondistes » (I. Wallerstein, G. Franck, S. Amin, A. Emmanuel) ne s'y sont pas trompées en incluant bourgeoisies et prolétariats occidentaux dans le même centre exploitant les périphéries du système. Ce qui est remarquable dans ce processus c'est le détournement de la dominance interactionnelle humaine vers la seule appropriation matérielle non transformatrice, la sublimation de l'angoisse en frustration, l'aliénation, par la perte de la maîtrise humaine de l'action, en sécurisation déresponsabilisante, la fonction d'imagination en celle d'innovation. Marcuse relève ainsi que « la façon dont le capitalisme organisé a sublimé la frustration et l'agressivité primaire des individus, pour l'utiliser de manière productive dans la société, est sans précédent dans l'histoire : non que cette sublimation porte sur une quantité de violence extraordinaire, mais jamais elle n'a engendrée une telle satisfaction, un tel contentement de son sort, jamais elle n'a si bien

reproduit la « servitude volontaire ». Certes la sublimation est toujours fondée sur la frustration, le malheur, la maladie, mais la productivité et la puissance brutale du système lui permettent de contrôler ces derniers de façon efficace. Le système de domination est alors justifié par ses réalisations ; les valeurs établies sont assumées comme leurs par les individus, l'adaptation devient spontanée, autonome et la possibilité de choisir entre plusieurs nécessités sociales apparaît comme la figure même de la liberté » (1).

(1) *MARCUSE H., op. Cité 31-32.*

Habermas ne disait pas autre chose quand il découvrait la teneur idéologique spécifique de la science et de la technique dont la force de persuasion ne tirait rien d'explications théologiques ou mythiques mais de ses seuls succès pratiques. Quand il montrait aussi qu'il n'y avait plus de problèmes humains mais seulement des exigences techniques et scientifiques... que seules la technique et la science sont à même, de par la rationalité qu'elles mettent en œuvre, de résoudre (1). Il n'y a plus de problèmes... il n'y a que des solutions.

Telle est la nature de la reproduction structurelle pour Laborit. Reproduction dynamique et non à l'identique, expansion et non stagnation, énorme mécanisme qui, d'humain, n'a plus que ses éléments... telle la guerre.

Mais quels sont les ressorts de ce mécanisme, quand on sait que le profit n'est que le lubrifiant de ces rouages ? (2).

(1) *HABERMAS J. La technique et la science comme idéologie Denoël 1978.*

(2) « *Il n'est pas besoin, avance Laborit de ces industries gigantesques, à ces monopoles tentaculaires, pour satisfaire la consommation de quelques directeurs de quelques managers ou P.D.G. Si la finalité de ces quelques hommes n'était que cela, on pourrait conseiller au prolétariat de leur offrir une vie identique à ne rien faire, il s'en tirerait au meilleur prix. La motivation inconsciente ne peut être limitée à l'appétit de consommation, et l'erreur du prolétaire bien souvent, pour lequel cet appétit est d'autant plus*

légitime qu'il ne peut l'assouvir, est d'attribuer ses propres sentiments au bourgeois » (H.V 82).

2. MODALITÉS ET MOYENS DE LA REPRODUCTION

La reproduction d'un système concerne les individus, les groupes et les structures. On peut alors distinguer des pratiques individuelles, collectives et structurelles concourant à la reproduction d'un système de production – production économique et production de la société, production par l'homme et production de l'homme. Affirmer que la reproduction d'une structure n'est pas le fait d'une volonté délibérée et qu'aucun sujet ne dispose du pouvoir sur cette structure ne signifie pas pour autant que cette reproduction ne résulte pas d'actions différenciées mais convergentes mises en œuvre par des acteurs multiples ayant des possibilités inégalement réparties d'agir dans cette structure. C'est pourquoi si bourgeoisie et prolétariat vivent sous le régime de la responsabilité solidaire dans la perdurance du mythe de la croissance, les parts respectives de responsabilité ne sont pas nécessairement égales et doivent s'évaluer au prorata de leur apport au maintien du système de domination. Si l'on veut bien admettre sans de plus amples développements, que les possibilités d'action gratifiante dans une économie de marché sont inégalement réparties, que certaines catégories bénéficient de privilèges et militent dans le sens de leur conservation, il en découle que l'action de conservation des structures dominantes sera d'autant plus motivée que sera élevée la situation sur l'échelle de gratification. En d'autres termes les catégories dominantes tendront à maintenir leurs privilèges ceux-ci étant définis comme des privilèges nets et non pas bruts.

a. LA PRÉSERVATION DES PRIVILÈGES NETS

Par privilège brut on entend la simple relation possession / non possession. Est un privilège brut la possession d'un produit, d'un être ou d'une situation unique ou extrêmement rare. La possession de la première

bombe atomique, de la navette spatiale, la situation de premier ministre... Constituent des privilèges bruts car non reproductibles. Cette catégorie est intéressante en ce sens qu'elle permet de saisir que l'économie de marché ne peut pas être une économie de privilèges bruts, les privilèges n'ayant pour raison d'être que d'être ostentatoires et à terme de se diffuser par la vente. Dès lors, l'économie de marché est une économie de privilèges nets qui ne prend pas seulement en compte la relation possession / non possession mais la distance dans l'espace et le temps entre les biens, objets ou êtres possédés. L'évaluation d'une situation sociale de gratification s'établit dès lors sur la comparaison des privilèges nets. Telle marque de voiture n'est un privilège net pour tel individu, qu'en tant qu'est préservée la distance sociale entre cet individu et un individu d'une catégorie sociale déterminée comme inférieure, sur la base de critères variables. Le privilège net est par nature éphémère et appelé à la diffusion sociale. Ce qui signifie que, pour perdre au niveau supérieur ce caractère, il le gagne provisoirement, au niveau immédiatement inférieur. Le concept de privilège net facilite la compréhension de la dynamique de la consommation dont le principe est, non pas tant la consommation, que la marque matérielle du respect des distances sociales entre catégories, de l'écart au pouvoir économique et social.

Ainsi, les privilèges bruts d'ordre technique ne sont, en réalité, dans une société technicienne, que des privilèges nets accélérant la course de la technique en vue de se procurer le même avantage et de conserver la distance entre compétiteurs. Cependant les privilèges bruts existent : telle ressource en minéraux rares et disputés car épuisables, telle situation géographique, telle possession d'îlots géostratégiquement bien situés, en constituent quelques exemples. Ces privilèges bruts relèvent de la logique de la détention, de l'appropriation et non de la consommation. Celle-ci ne peut être fondée que sur celle des privilèges nets dont la destination est, dans l'espace et dans le temps, de céder la place aux nouveaux privilèges lancés sur le marché. Il semble que le marché des privilèges nets soit régi par des règles fixant les limites minimale et maximale de la distance sociale autorisée et à préserver entre catégories sociales. L'élasticité des distances sociales varie probablement avec l'état économique de la société globale. On peut émettre l'hypothèse selon laquelle la distance maximale tolérée entre les deux catégories les plus opposées sur l'échelle de revenus

s'accroîtrait en période de prospérité, se contracterait au contraire en période de crise. Ainsi s'imposera en période de crise économique une taxation des signes extérieurs de richesse qui n'affecte en rien la répartition des richesses mais rend les privilèges plus discrets, donc mieux supportables, freinant aussi la consommation en des périodes caractérisées par des politiques d'investissement productif. Le modèle théorique sous-jacent à notre hypothèse, on l'aura reconnu, est celui liant compétition et envie diffusée, conflits sociaux et frustration.

Le marché des privilèges nets ne concerne pas seulement les privilèges évaluables en termes monétaires (revenus, rentes, profit, prestations sociales, déductions fiscales,...) mais aussi les privilèges nets d'ordre culturel, sportif, linguistique... qui ne sont pas totalement indépendants des données économiques. En effet, si le principe demeure du maintien dynamique des distances sociales, de la « distinction », celui-ci s'exprime le plus souvent par le vecteur monétaire. Paradoxalement, la réduction relative de l'échelle des revenus contribue à la production de masse par la rapidité du turnover des produits. Une trop grande distance économique entre catégories sociales oblige à ne produire que pour des catégories restreintes et donc en nombre limité ce qui va à l'encontre de la rentabilité économique. On a ici une illustration du principe selon lequel les privilèges nets ne sont supportables et rentables qu'entre deux catégories extrêmes selon une distance et dans un espace déterminés. Soit un autre exemple : un privilège net dans un espace donné (le magnétoscope en France) et dans un temps donné (quelques années) constitue un privilège quasi-brut en un autre espace (le Mali par exemple) et sur une autre échelle de temps (quelques décennies voire quelques siècles). D'où la nécessité, comme on l'a vu, de faire accéder le maximum de forces productives à la consommation, tout en préservant les distances sociales. Celles-ci, dans la logique du système ne peuvent s'expliquer et s'entretenir que par la diversification accrue des objets gratifiants et la rapidité croissante de l'obsolescence des produits.

Dans ce développement exponentiel de la production / consommation les détenteurs ou gestionnaires des moyens de production ont un rôle de premier plan. Parce que la croissance est leur objectif – et leur impératif – premier, parce que situés au sommet des hiérarchies de

consommation, leur action tendra à accélérer la consommation et à préserver les structures de gratification différentielle, les écarts au pouvoir économique.

Un des moyens mis en œuvre à cette fin tient à la transmission des situations de dominations, ou encore à l'héritabilité des positions dominantes.

b. L'HERITABILITÉ DES POSITIONS DOMINANTES (1)

Le népotisme n'a en soi rien de spécifiquement humain. La nature de l'héritage diffère mais la pratique est courante dans le monde animal. Les éthologistes ont mis en évidence le fait que la position dominante se transmet aux descendants dans nombre d'espèces animales, et par là qu'elle relève plus de l'apprentissage que de l'agressivité ou du donné génétique sur lesquels certains insistent tant. De plus, on sait que la femelle primate de rang inférieur accède au rang dominant par l'union avec le mâle dominant. On sait enfin que l'apprentissage de la progéniture des singes dominants est nettement plus poussé que celui des primates de rang inférieur.

Chez l'homme, l'héritabilité n'est pas seulement celle d'un capital financier mais aussi d'une conception du monde, d'une culture, d'une idéologie. « Voilà pourquoi, précise D. Bertaux, il faut comprendre la culture non pas comme une chose, mais comme un rapport social, et sa transmission, non comme la transmission d'une chose mais comme la transmission d'un rapport social. Soyons encore plus précis : la propriété, d'une culture ou d'une chose, n'est pas une qualité du propriétaire, mais un rapport social institué, et d'ailleurs désinstituable (c'est un rapport politique, comme tous les rapports sociaux, et non un rapport économique) » (2).

(1) Pour l'étude de la reproduction de l'oligarchie financière en France, on pourra se reporter à l'ouvrage de D. Bertaux, Destins personnels et structure de classe, Chapitre 8, L'oligarchie financière op. Cité. p. 264 à 292.

(2) BERTAUX D., *Destins personnels et structure de classe. Op, cité p.290.*

L'explication de la reproduction socio-économique par l'héritage du capital, pour être nécessaire, est loin d'être suffisante. Elle ne doit être limitée ni au capital financier ni aux détenteurs des moyens de production. En fait chacun reproduit ce dont il hérite et chacun hérite inégalement. Laborit ne cesse d'insister sur ce point. Par des voies différentes, la reproduction du capital au sein du monde financier ne se distingue pas fondamentalement de la reproduction de la haute fonction publique en son sein, du milieu ouvrier en milieu ouvrier. Certes, il ne manque pas de transfuges. L'idéologie de l'égalité des chances est d'ailleurs là pour les susciter. Mais l'égalité des chances ne prends corps qu'avec l'égalité des conditions et, disait Laborit avec l'égalité de conditionnement. L'égalité des chances n'existerait qu'en tant qu'elle permettrait – quelquefois de se dégager de l'emprise d'un milieu social pour mieux se plier aux nécessités et aux impératifs d'un autre milieu, plus gratifiant. L'idéologie des chances postule simultanément la condition uniquement culturelle de l'homme et l'origine génétique des inégalités. Dans sa première dimension il lui est nécessaire de diffuser l'idéologie du mérite, du seul mérite qui doit tout à l'effort – et au seul effort. Dans cette acception seul l'effort de volonté – celle-ci étant le propre de l'homme – distingue les hommes. Dans sa seconde dimension elle dissimule son caractère idéologique révélé par les échecs – traduits par la constance des écarts, mais non directement observables par le mouvement d'ensemble de la structure de classe – par le biais constitutionnel, c'est-à-dire la prédestination biologique de l'individu (1).

En fait, beaucoup plus profondément que par l'héritage d'un capital financier ou d'une situation sociale, directs ou indirects (2), la reproduction structurelle s'effectue par l'héritage de l'ensemble du monde social par le biais de la culture. Selon Laborit, ces cultures plurielles constituent autant de barrières sociales qui tendent, selon des modalités diverses, à la conservation.

(1) *Pour une illustration archétypique : H. de LESQUEN et le Club de l'Horloge.*

(2) *La pratique de l'homogamie est, par exemple, un facteur non négligeable de reproduction « Les écoles et les universités jouent un rôle d'agence matrimoniale en rassemblant des personnes qui ont des intérêts et des capacités semblables » (DOBZHANSKY Th. Le droit à l'intelligence op. Cit. 46. De sorte que certains sont ainsi amenés à affirmer que « dans l'ensemble les parents les plus intelligents ont des enfants plus intelligence et le contraire est vrai », LARMAT J, . La génétique de l'intelligence, op. Cité 142.*

c. ENFERMEMENT CULTUREL ET REPLIS STRUCTURELS

On a vu que l'on ne pouvait accrédi-ter la thèse d'une culture monolithique et moniste. Au contraire, les cultures, définies comme élaboration d'un schéma explicatif, interprétatif du monde, fournissent à chaque groupe social le principe et la justification de sa structure hiérarchique de vie. Toute culture a pour fonction de répondre à l'angoisse existentielle d'un groupe, de le maintenir en relation et d'assurer ainsi le maintien de la structure du groupe. L'individu est parfois enserré dans une pluralité de groupes culturels encaténés les uns dans les autres et répondant à des situations différentes : culture professionnelle, culture de quartier, culture littéraire, culture artistique, culture physique... Ces sous-cultures horizontales s'intègrent verticalement en ensembles culturels plus importants pour s'achever avec la culture dominante définie comme la structure de référence commune ayant plus ou moins de prise sur les individus. Mais de par les exigences du travail – professionnel et domestique – l'hypothèse d'une appartenance culturelle multiple se trouve souvent invalidée : au plan horizontal il est relativement rare qu'un individu appartienne à plusieurs micro-cultures autres que celle de son milieu professionnel : club de modélisme, pompiers volontaires, club sportif, théâtre amateur etc... L'avantage théorique de ces micro-cultures horizontales est qu'elles permettent une ouverture informationnelle verticale par l'activité pratiquée, mais aussi par la rencontre des pratiquants pouvant être issus de milieux professionnels divers. En d'autres termes, elles permettent « l'ouverture d'esprit » et facilitent l'intégration sociale sur

la base de la coopération-participation volontaire. Le type politique le plus connu de structuration culturelle verticale est constitué par les partis politiques dans le cadre desquels une activité commune permet le brassage culturel et donc l'ouverture informationnelle. Mais ces ouvertures horizontales sont relativement rares et de portée pratique plus limitée que ne le suggère le schéma théorique. En effet, les individus appartenant à des groupes socio-culturels ont des goûts certes variés mais demeurant dans le cadre de grands schèmes culturels. Outre la barrière financière qui fait obstacle à l'exercice de certaines activités, pour se protéger d'individus indésirables, la barrière culturelle freine la structuration culturelle verticale et horizontale. On trouve peu d'ouvriers pratiquant le golf, l'équitation ou le bridge et à l'inverse peu de hauts cadres des secteurs publics ou privé appartenant à un club de pétanque, de belote ou de tricot. De même, les partis politiques, pour structurer verticalement les catégories sociales, réunissent en réalité souvent des catégories homogènes ou peu hétérogènes, au niveau des militants notamment. Quant à la structuration culturelle horizontale elle est propre au milieu socio-professionnel, réalisée sur le lieu de travail en vue de l'agrégation d'intérêts communs éparpillés au plan horizontal : le syndicalisme en est l'exemple le plus parlant. Les syndicats rassemblent des individus appartenant à une même branche d'activité professionnelle mais sont généralement fermés sur le plan vertical : une fédération syndicale sera structurée sur la base hiérarchique professionnelle : syndicats des cadres, des agents de maîtrise, des ouvriers hautement qualifiés etc,... Alors que la structuration verticale permet la confrontation de systèmes culturels qui, hors de ce cadre de rencontre et d'échanges, demeurent cloisonnés, l'ouverture uniquement horizontale réalise la structuration d'intérêts organisée sur la défense catégorielle, dont l'exemple achevé est le corporatisme. Les intérêts corporatistes seront définis comme ceux ne prenant en compte, ou n'ayant pour toute finalité, que la protection ou la promotion d'une catégorie socio-professionnelle étroitement circonscrite, sans ouverture informationnelle concernant les intérêts extérieurs à cette catégorie : même si, bien évidemment, le seul intérêt poursuivi est, dans le discours justificateur, celui du consommateur, des usagers et, pour tout dire, l'intérêt général.

L'ouverture verticale caractérisant les partis politiques ayant vocation à l'élaboration de valeurs, et l'ouverture horizontale concernant les

syndicats luttant pour l'amélioration thermodynamique de la condition ouvrière, relèvent de la catégorie des « types idéels » de M. Weber. Chacune des institutions, parti ou syndicat, présente des possibilités d'ouverture des deux types, ne serait ce que par le caractère volontaire de l'adhésion et la double appartenance possible de l'individu. Plus un parti prend en considération les revendications professionnelles, plus un syndicat à vocation à s'intéresser à la « qualité de la vie » et confère un caractère politique à son action, plus amplement sont favorisées les ouvertures informationnelles. Pour Laborit « si nous conservons comme propriété distinctive des syndicats l'ouverture horizontale, celle-ci ne doit exister qu'en fonction de l'ouverture verticale, en d'autres termes les syndicats doivent avoir une connaissance des structures politiques et un pouvoir vertical, politique. Si nous conservons comme propriété distinctive des partis politiques l'organisation verticale des structures sociales, elle ne peut s'exprimer qu'en s'appuyant sur le pouvoir politique, informationnel de l'ouverture horizontale des syndicats. Et cet ensemble structuré n'est réalisable qu'en enlevant aux hiérarchies professionnelles leur pouvoir politique et en donnant au pouvoir syndical, non pas seulement une activité revendicative concernant « les intérêts » digestifs des classes fonctionnelles, mais bel et bien un pouvoir politique vertical d'organisation sociale » (S.I 89-90).

Cette prise de position normative contre la sectorisation de la vie sociale et pour l'ouverture informationnelle des structures répond à la dénonciation de l'enfermement structurel à laquelle s'attache Laborit. Pour lui en effet, l'individu se trouve généralement placé dans des structures qui lui fournissent une grille explicative fermée et augmentent à la fois le déficit informationnel et le besoin de sécurisation à laquelle répond – plus ou moins parfaitement – cette grille. En effet, de même que le processus de consommation est extradéterminé, que l'individu ne désire que ce qu'on lui fait connaître, il ne juge, ne s'évalue, et n'évalue les autres qu'à partir des matériaux qui ont été mis à sa disposition par les structures sociales qui l'accueillent. Les jugements de valeur reflètent les valeurs d'un ensemble structuré plus ou moins vaste. Pour ouvrir ainsi l'individu au monde social, ils traduisent aussi un apprentissage enfermant car survalorisant une structure donnée dans l'ignorance de l'existence d'autres ensembles – voire souvent en rapport d'opposition et donc d'hostilité. Les enquêtes de

psychosociologie ont par exemple montré la surévaluation de la dimension des pièces de monnaie nationale par rapport à des pièces étrangères ; elles ont aussi mis en évidence que le jugement négatif, teinté de méfiance ou d'agressivité, était d'autant plus prononcé que l'objet ou l'individu était distant ou inconnu. La haine de l'étranger ou de l'inconnu, que certains interprètent comme un comportement phylogénétiquement « adapté », ne traduit en réalité pour Laborit que l'ignorance d'une autre structure, d'un autre ensemble, et sa dévalorisation a priori sur des fondements culturels sectorisant les individus et les groupes. « Le jugement de valeur est obligatoirement lié à l'ignorance de la valeur d'un autre ensemble, et cette ignorance résulte de l'ignorance de la structure de cet autre ensemble » (H.V 207-208). C'est là un point fondamental dans les écrits de H. Laborit : la dénonciation de l'enfermement structurel qui emprisonne les individus dans une structure close en opposition à d'autres structures voire au reste de l'univers. La culture dominante propre à chaque structure tend à n'élaborer et diffuser que les jugements de valeurs qui sont favorables à son homogénéité en vue de son maintien ou de son expansion. L'ouverture thermodynamique de toutes les structures sociales se double d'une fermeture informationnelle perceptible par les jugements de valeurs. Pour Laborit le jugement de valeur « résulte d'un défaut de généralisation, d'une insuffisance dans la création des structures, d'une utilisation néocéphalique incomplète. En effet, les choses se contentent d'être et c'est l'homme qui les dit bonnes ou mauvaises, laides ou belles, utiles ou nuisibles et cela toujours par rapport à lui ou par rapport au groupe social auquel il appartient. Ce jugement de valeur étant posé, il n'est plus nécessaire de chercher à structurer autrement ou de façon plus complexe où à un niveau d'organisation supérieure. Ce jugement de valeur étant posé, on peut en toute liberté laisser fonctionner le paléocéphale et répondre à une action donnée par un acte réflexe, ce qui facilite considérablement le comportement individuel dans les ensembles sociaux. Mais comme les jugements de valeur changent avec le niveau d'organisation auquel on les envisage, on conçoit qu'il en existe autant qu'il y a d'hommes où de groupes sociaux différents sur terre. Ces jugements de valeur n'ont qu'une valeur, celle de tenter d'assurer maladroitement la survie de l'individu ou du groupe social dont ils constituent la règle, maladroitement car ils se heurtent évidemment à ceux d'autres groupes sociaux » (B.S. 27).

Pour développer quelque peu ces idées, il ne semble pas que la pensée de Laborit serait dénaturée par les interprétations suivantes :

1° situant l'homme au centre de ses analyses, Laborit critique la cristallisation structurelle de la domination qui fait primer le maintien de la structure de domination sur l'individu.

2° ces structures sociales qui ouvrent l'homme sur lui-même et sur le groupe tendent du même mouvement à l'y enfermer.

3° L'autarcie structurelle informationnelle fait obstacle aux hybridations culturelles autres que conflictuelles.

4° L'ouverture organisationnelle favorise les échanges, la tolérance et l'intégration.

5° Celle-ci n'est possible qu'à condition de faire de l'homme – soi et autrui – semblable et différent – la valeur centrale de toute organisation.

Cet éloge de la différence, génétique et culturelle, qui jalonne les écrits de Laborit, surgit de toutes parts et dissimule, dans l'ambiguïté des formules ampoulées, deux conceptions antagonistes : la première constate les différences, y trouve les éléments indispensables de combinaisons enrichissantes, d'ouverture par symbiose et hybridation (1), la seconde

(1) Voir par exemple JACQUARD A. Éloge de la différence : La génétique et les hommes. Seuil 1978 et MORIN E. La méthode T.2. Op. Cité. On ne remarque pas assez la filiation directe entre l'éloge de la différence, amplement pris en charge par « la gauche » et les acquis de la biologie qui fournit des données autres que « conservatrices » ou « réactionnaires ».

prône le repli sur soi-même, l'enfermement, la sectarisation sociale et politique, culturelle aussi, avalisant l'assimilation le plus souvent tacite mais communément partagée entre différence et inégalité (1).

(1) Dans ce sens cf. les thèses de la nouvelle droite dans son ensemble.

L'utilisation idéologique diverse des mêmes données illustre le bien fondé de la distinction utilisée par Laborit entre deux formes, correspondant à deux fonctions du langage : un langage scientifique, langage conventionnel descriptif et analytique affectant au mot la valeur d'un signe et un langage affectif véhiculant des jugements de valeurs en affectant au mot un contenu symbolique. Autant le langage scientifique constitue l'instrument indispensable de l'échange cognitif, de la communication de données, autant le langage enferme le récepteur et l'émetteur dans des jugements de valeur élaborés dans le cadre de structures sociales cloisonnées, traversées de phénomènes de pouvoir, différemment vécues par les acteurs sociaux. Le langage scientifique conventionnel pourrait être défini comme un instrument de communication entre personnes égales, autrement dit également initiées au code, langage relevable de la théorie de l'information de Shannon, alors que le langage symbolique pourrait être interprété comme un langage de personnes inégales, c'est-à-dire inégalement initiées au code préétabli en des instances socialement distinctes. Le langage symbolique serait le vecteur essentiel de la domination symbolique qui constitue l'un des moyens d'imposition, de conservation et d'expansion structurelles. En effet, les structures sociales sont susceptibles d'être étudiées en termes de croissance et développement. Pour ne pas employer cette terminologie économique, Laborit distingue l'expansion thermodynamique des structures et l'expansion informationnelle. Chacune manifeste une complexification organisationnelle mais le processus de complexification emprunte des voies différentes.

Le développement structurel traduirait l'ouverture informationnelle d'un niveau d'organisation sociale, sur d'autres niveaux d'organisation, ouverture réalisée par l'échange, la coopération, la définition collective de finalités communes schéma développé notamment par Proudhon dans son système fédératif où l'expansion de l'ordre organisationnel s'accompagne, de par la volonté commune et librement exprimée, d'une contraction du pouvoir d'imposition. L'ordre sans le pouvoir : tel est bien la définition du développement structurel réalisé sur la base de la complémentarité, de la définition collective des fins collectives par l'intégration des structures dont les éléments expriment la volonté de vivre ensemble. Or cette volonté est un des critères traditionnels de légitimation des structures étatiques

contemporaines, véhiculée par les concepts de volonté générale, volonté populaire, opinion générale, opinion publique, nation... On ne peut que relever son caractère normatif et idéologique qui permet de distinguer la seconde modalité d'expansion structurelle : la croissance structurelle. Pour Laborit, on est ici dans la catégorie de l'expansion thermodynamique des structures. Alors que le développement structurel est caractérisé par l'accroissement informationnel, par la connaissance des autres structures et l'échange mutuel, non coercitif, des connaissances et des valeurs, la croissance structurelle, au contraire, s'effectue par déstructuration et imposition des exigences d'une structure mieux organisée sur une structure moins organisée. C'est ainsi notamment que s'est déroulé, dans la majorité des cas, l'Italie et la Grande-Bretagne constituant des cas particuliers, le processus de construction nationale. Pour Laborit, c'est à partir du centre et non de la périphérie, par déracinement, déstructuration et assimilation que se sont construits les grands États modernes. Aucune finalité fonctionnelle nouvelle ne s'est dégagée d'une commune volonté de vivre ensemble, mais au contraire une finalité imposée, une grille d'ensemble, une structure de domination se sont substituées aux solidarités locales. Les grilles d'interprétation du monde ont perdu leur pouvoir explicatif, et l'angoisse d'un monde déstructuré et a-structuré renforce l'exigence d'une nouvelle grille interprétative et sécurisante. Pour l'élaborer, l'information n'émane plus que de la structure dominante, ne répondant qu'à ses exigences, peu perméable à l'information montante pour laquelle font encore défaut les technologies. Le monde extérieur, qui prend place bien en deçà des frontières nationales, les autres structures, ne prennent forme et signification qu'après filtrage par la grille nationale et centrale. L'information, pour croître quantitativement, perd toute signification avec l'impossibilité de l'intégrer en des structures de compréhension. La surinformation fait obstacle à l'organisation de l'information (1), amplifie le déficit informationnel engendrant l'angoisse de l'incompréhension et le repli sur les grilles interprétatives partielles ou globales. Ce repli structurel est un facteur essentiel de la reproduction des systèmes sociaux. Le cloisonnement cognitif et affectif, pour permettre aux individus de se situer, les place en situation d'opposition, de conflit structurels. Les manifestations de l'agression structurelle varient avec les niveaux d'organisation et le degré et les moyens de violence légitime à la

disposition de chacune des institutions : de la violence physique légitime de l'homme sur la femme et les enfants, à la grève, la manifestation de rue, le « droit de l'insurrection », le monopole étatique de la contrainte organisée et la guerre. La guerre, sur laquelle on focalisait l'analyse parce que dans le même temps on focalisait sur l'État, n'est que la forme la plus violente, la plus manifeste des conflits structurels, forme elle-même légitimée, institutionnalisée dans le droit de la guerre et de la neutralité.

(1) L'agression informationnelle produit les mêmes effets aux différents niveaux d'organisation. J. RUFFIE relève que « l'homme moderne passe son temps à recevoir des messages qu'il enregistre mais ne classe pas : il y en a trop. Une information trop abondante et trop agressive peut, en définitive, bloquer toute création, être une véritable nuisance, au même titre que la pollution de l'air ou de l'eau (...). Elle s'oppose à la créativité. S'il faut du temps pour s'exprimer, il en faut plus encore pour créer » in De la biologie à la culture. Op. cité p.358.

Rousseau déjà le disait qui, imprégné de la logique de la domination étatique, négligeait la dimension structurelle des conflits internes, le niveau infra-sociétal : « La guerre n'est point une relation d'homme à d'homme mais une relation d'État à État, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats ; non point comme membres de la patrie mais comme ses défenseurs. Enfin, chaque État ne peut avoir pour ennemis que d'autres États et non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures on ne peut fixer aucun vrai rapport ». Cette guerre structurelle, Laborit l'explique par les exigences du maintien de l'équilibre de la structure fermée : elle peut être aussi bien économique (atteinte aux impératifs thermodynamiques d'une structure donnée par nationalisation des ressources, embargo, législation sur la main d'œuvre, etc...) qu'idéologique ou culturelle (atteinte à l'homogénéité idéologique par la propagande, l'appui accordé aux revendications d'autonomie interne, soutien aux mouvements idéologiques internes...). Les formes de la guerre sont donc aussi diverses que les raisons de son déclenchement. Elle n'est pas limitée, sinon sous sa forme militaire, au niveau international mais concerne toutes les structures. Laborit rejoint Rousseau, Sahlins et

Bouthoul pour qui « la structure explosive vient d'abord, l'humeur belliqueuse ensuite » (1). Cependant G. Bouthoul néglige la dimension idéologique, Laborit dirait informationnelle, de la guerre. Pour lui, la structure explosive résulte corrélativement de la situation démographique et des ressources économiques disponibles dans un État donné. Ainsi, la biologie sociale est elle étroitement liée à la notion d'espace gratifiant, rapport entre l'état démographique et l'état économique qui ne pourrait varier que dans d'étroites limites. Par là, elle néglige les exigences spécifiques des structures de domination qui ne font pas de la guerre une activité exclusivement fonctionnelle – adéquation de l'offre et de la demande sur le marché des ressources économiques – mais peuvent l'utiliser en tant que moyen particulièrement efficace de défense de la domination (fuite en avant d'une structure de domination menacée par les conflits internes et réalisant l'union nationale...) (2).

(1) BOUTHOU L G., *Biologie sociale. op. Cité p.81.*

(2) *Les juntes militaires, argentine ou autres, pourront certes recourir à l'argument fonctionnel. Il n'abusera ni l'observateur, ni l'ennemi qui sait aussi tirer les bénéfices politiques internes des conflits internationaux. Pour G. Bouthoul (cf. Biologie sociale P.U.F. Que-sais-Je ? Et La Guerre même collection) « c'est la conjoncture qui fait les événements, très peu les hommes. Si l'on recherche quelle est la conjoncture au moment où ont commencé des guerres particulièrement violentes et acharnées, on constate un trait commun elles se sont déclenchées après une période d'expansion démographique » (Biologie sociale 81). Certes ; mais les mêmes facteurs expliqueraient-ils aussi les guerres « douces » et où établir les clivages ? En fait pour l'auteur, les phénomènes « culturels », les institutions, ne sont que des superstructures des données démo-économiques. « La démocratie et la mansuétude ne sont possibles que dans une société économiquement aisée, c'est-à-dire dont la population ne soit pas à la limite des subsistances, où il existe de l'espace et des surplus (...). De même notre morale, les lois et les institutions qui en découlent reflètent les équilibres démo-économiques », *ibid. p.111.**

Laborit au contraire, sans négliger les déterminismes éco-démographiques sous-jacents au phénomène guerrier, introduit dans l'analyse de la guerre

les exigences propres aux structures de domination. « La guerre est elle autre chose que l'affrontement de deux structures fermées, en vue d'établir leur dominance nécessaire à leur approvisionnement énergétique et matériel et en conséquence au maintien de leur structure ? Mais comme la structure de tous les groupes sociaux a toujours été, jusqu'ici, une structure hiérarchique de dominance, on peut en déduire que la guerre, quelles que soient les causes politiques, économiques et énergétiques apparentes, a toujours eu pour but de maintenir cette structure de dominance spécifique de chaque groupe en lutte. Chez l'homme le langage, par la propagande, fait croire à chaque élément du groupe qu'il défend son propre territoire gratifiant et les objets et les êtres qui s'y trouvent, alors que bien souvent ce n'est que la structure hiérarchique de dominance qui est protégée et défendue par la guerre » (I.A. 118). D'où la nécessité, pour déterminer les causes d'une guerre, de recourir à des facteurs explicatifs autres que les infrastructures démo-économiques ou l'état des contradictions dans les rapports de production : sans les négliger, il se peut qu'une crise politique entre fractions de la classe dominante, que les exigences spécifiques de structures particulières (groupe de pression militaire, lobby financier ou religieux...), que l'instabilité gouvernementale conduisent à la guerre... qui permet momentanément de ressusciter l'union nationale, d'éviter les coups d'État militaires, de conserver au pouvoir un parti sur le déclin, etc...

Phénomène culturel, la guerre n'exprime nullement les exigences souterraines d'un « instinct d'agression » que nombre de sociobiologistes se plaisent à invoquer en louant le caractère évolutionniste, progressiste de la guerre (1). Une telle perspective ne pose guère de problèmes lorsqu'elle se borne à constater la complexification des structures sociales résultant des guerres, qui nécessitent la mobilisation des hommes et des ressources, la centralisation de l'appareil d'État et sa militarisation tournée vers l'extérieur comme vers l'intérieur (2). Mais de là à valoriser la guerre en la présentant comme la modalité privilégiée de l'évolution culturelle et sociale, de la cérébralisation comme de la sociabilité par coopération (Tiger) il y a un rubicon idéologique à franchir.

(1) Dans ce sens, et sans aucune exhaustivité parmi les auteurs cités en bibliographie : MORRIS, LORENZ, DAWKINS, FOX, BIGELOW, TIGER, HAMBURGER et même MORIN.

(2) A.R. ZOLBERG rapporte les travaux d'ANDERSON selon lesquels les effectifs de l'armée française passèrent sous Louis XIV de 30.000 à 300.000 soldats, ce qui eut pour effet de contribuer à la bellicisation de la société conférant la « capacité de réprimer efficacement les rebellions populaires ». L'entretien d'une telle armée nécessitait le prélèvement d'impôts nouveaux, suscitant les révoltes, renforçant l'armée qu'il fallait employer, etc... cf. ZOLBERG. *Interactions stratégiques...R.I.S.S.* 1980, n°4 loc. Cit.

Sahlins, évoquant le problème polémologique, distingue deux courants : l'un culturel, auquel il adhère et qui perçoit la guerre comme un phénomène collectif, construit, largement indépendant des individus, et l'autre, biologique qui n'y recense que des pulsions individuelles naturelles additionnées. En référant à cette pulsion « on a laissé perdre tout ce qui, dans l'action, relevait distinctement d'une dimension culturelle. On ne pourra jamais en retrouver les particularités empiriques – qui se bat réellement contre qui ; où, quand, comment ni pourquoi – parce que toutes ces propriétés ont été dissoutes dans la caractéristique biologique (...). Imputer à l'agressivité humaine une partie, ou l'ensemble, des guerres, hiérarchies de dominance et ainsi de suite, revient à une sorte de marchandage avec la réalité, grâce auquel nous nous assurons une certaine intelligence du phénomène, au prix de tout ce que nous en savons » (1).

En dernière analyse, la guerre serait l'ultime moyen pour une structure de dominance, disposant du pouvoir de mobilisation générale, de se maintenir et/ou de maintenir satisfaites les exigences thermodynamiques d'un système sociétal. Parce que les membres de ce système sont, par niveaux d'organisation, encaînés, articulés à cet ensemble, dépendants et constitutifs de cet ensemble, la propagande ne serait que la forme guerrière – civile ou militaire – de la publicité dont la nécessité et l'intensité suffisent à démontrer qu'il n'existe aucun instinct belliciste comme aucun instinct de consommation effrénée. La propagande révèle dans ses outrances, par exacerbation, le fonction symbolique du langage dans lequel se cristallisent les valeurs, les mots véhiculant un contenu émotionnel explosif déclenchant des réactions en chaînes (2). Cette « malédiction du langage » dénoncée par Koestler confirme que les conflits opposent les groupes sociaux non sur la

base d'un instinct agressif mais sur l'apprentissage de la dévotion, de l'idolâtrie des nouveaux dieux ; ou encore que le groupe crée l'agressivité historique de l'homme plutôt que l'inverse.

L'intérêt de la propagande de guerre militaire révèle parce qu'elle intervient en période de crise d'une exceptionnelle amplitude, ce qu'il est nécessaire de préserver pour que la structure de dominance se maintienne, autrement dit les valeurs qu'elle intériorise et qui assurent en temps de « paix » sa permanence, la première de ces valeurs étant peut être la croyance en l'état de paix civile.

(1) SAHLINS M. *Critique de la sociobiologie*, op. Cité...44-45.

(2) *La psychosociologie s'est intéressée aux phénomènes de panique apparemment infondés puisque ne reposant sur aucune expérience antérieure notamment lors de l'émission de radio sur le débarquement des Martiens. On affectera donc à ceux-ci une signification symbolique.*

Parmi les valeurs qui contribuent principalement à la reproduction structurelle, Laborit relève et s'intéresse à la liberté et à la démocratie.

Ainsi qu'on l'a déjà évoqué, la liberté consiste, d'après Laborit, en la possibilité d'utiliser son cerveau imaginant pour associer des éléments mémorisés, découvrir de nouvelles structures, parvenir à l'appréhension d'un monde où l'homme réintègre le monde vivant et puisse appartenir à l'espèce humaine plutôt que de demeurer enfermé dans sa famille, sa classe sociale, voire en lui-même. La liberté n'est autre que la recherche, la connaissance, la découverte et la participation au monde. Or, dans les sociétés contemporaines où les sciences sociales révèlent à l'homme la multiplicité des formes de déterminismes, « il semble que la notion de liberté est indispensable aux sociétés pour soumettre l'individu en lui faisant croire qu'il les a librement choisies. La société capitaliste (...) laisse croire à l'individu, de la même façon que la société socialiste, qu'il est fondamentalement libre de se libérer d'un déterminisme et d'une aliénation qui sont à l'origine de sa croyance en la liberté » (H.I 175) (1). La dimension idéologique de la liberté bourgeoise, liberté formelle car de contenu seulement idéologique, est ici dénoncée : liberté de croire que l'on peut gagner sa place dans le système dominant, que dans la course

poursuite, l'écart de départ peut être surmonté. B.F. Skinner, spécialiste des manipulations du comportement, insiste sur le fait qu'on ne peut conditionner l'homme qu'à la seule mais impérative condition de lui laisser croire à sa liberté, au caractère volontaire de ses actions. Le conditionnement ne doit nullement empêcher l'action mais au contraire en diriger le sens et fonctionner à la manière d'un piège attirant et non d'une camisole (2).

(1) *Souligné par nous.*

(2) *Reliant la notion de volonté à celle de liberté, H. BARUK, psychiatre, va dans le même sens : « Lorsque les possibilités de l'action volontaire diminuent, comme cela a lieu dans le plus grand nombre de maladies mentales, le sujet ressent en même temps l'impression d'être déterminé et de dépendre de l'extérieur et c'est ainsi que l'observation clinique nous montre que le sentiment d'influence est exactement proportionnel dans son intensité et dans son développement au degré d'affaiblissement des processus volontaires » in La psychiatrie sociale Q.S.J., P.U.F., 1969, p.12.*

Dans ce sens, A. Gorz développe l'idée que par l'idéologie de la liberté, la bourgeoisie s'est donnée la possibilité d'aliéner le prolétariat à son système de domination. Cette liberté, en laquelle Laborit ne veut voir autre chose que la possibilité d'accession à la propriété par l'ascension hiérarchique, ne consiste qu'en une liberté individuelle faisant obstacle, par l'émergence du mythe de l'autonomie existentielle, à la conscience de classe (1).

(1) *A. GORZ évoque l'exemple des jardins ouvriers britanniques accolés à chacune des maisons et donnant à l'ouvrier l'impression d'une possible autonomie existentielle empêchant la conscience de la prolétarianisation ainsi définie : « La prolétarianisation n'est achevée qu'avec la destruction, chez les ouvriers, de toute capacité autonome de produire leur subsistance. Tant que l'ouvrier possède une boîte d'outils lui permettant de produire pour ses propres besoins ; tant qu'il dispose d'un bout de jardin où cultiver des légumes ou élever des poules, sa prolétarianisation lui apparaîtra accidentelle et remédiable, car contredite par l'expérience existentielle d'une autonomie possible : il doit être possible d'en sortir, de s'établir un jour à son compte, d'acheter une vieille ferme avec ses économies, de bricoler,*

pour ses propres besoins quand il aura pris la retraite. Bref, la « vraie vie » est ailleurs, on est prolétaire par malchance, en attendant mieux. En entretenant le rêve (ou le projet généralement irréalisable) d'une « existence indépendante » d'artisan ou de paysans l'autonomie, si partielle soit-elle, fait écran ou obstacle à la « conscience de classe », c'est-à-dire à l'identification consciente au prolétariat tant que destin social de ses membres » op.cité 43-44.

Dans le même mouvement, A. Gorz soutient que « la liberté que, dans sa majorité, la population des pays surdéveloppés entend défendre contre le « collectivisme » et le danger totalitaire, c'est fondamentalement la possibilité donnée à chacun de se construire une niche qui mette sa vie personnelle à l'abri de toute pression et obligation sociale extérieure. Cette niche sera notamment la vie de famille, la maison individuelle, le jardin potager, l'atelier de bricolage, le bateau, la maison de campagne (...). Elle a une importance d'autant plus grande dans la vie de chacun que son travail est moins gratifiant et que les pressions sociales qu'il subit sont plus fortes. Elle représente l'espace de souveraineté conquis sur (ou à conquérir sur) un monde régi par le principe de rendement, l'agressivité, la compétition, la discipline hiérarchique, etc... Le capitalisme doit sa stabilité politique au fait que, en échange de la dépossession et des contraintes croissantes que les individus subissent dans leur travail, la possibilité leur est donnée de se construire hors du travail une sphère apparemment croissante de souveraineté individuelle » (1).

Laborit n'aurait probablement rien à retrancher ni à ajouter à une analyse qu'il partage en tous points. En effet, ce sont tous les enfermements, tous les replis structurels qu'il dénonce parce qu'ils coupent, en l'isolant, l'individu au monde, rendent illusoire l'ouverture sur de nouvelles structures, réenforcent la reproduction, par démobilité et désengagement du mythe de la croissance fonctionnant à l'illusion nominale du progrès social.

L'assimilation de la liberté à l'accession à la propriété (2) et ses effets intégrateurs, Laborit en trouve des exemples achevés dans la participation aux bénéfices, aux fruits de l'expansion, qui enchaîne le

travailleur à l'entreprise et à son fonctionnement régulier en vue de la croissance.

(1) GORZA., *id.* p.112-113.

(2) *Curieusement on n'a semble-t-il pas remarqué que la liberté connaît les mêmes limites spatiales que la propriété : elle n'est légitime que tant qu'elle n'empiète pas sur celle du voisin.*

« On conçoit, écrit-il, que la participation à la redistribution de la plus-value des entreprises prônée dans certains pays capitalistes est un moyen d'enchaîner le travailleur, non seulement à son entreprise, mais avant tout à un système de vie dont nous avons signalé le danger, à savoir la production pour la production. Une telle conception de la participation (...) favorise le corporatisme restreint d'une entreprise, ignore les ouvertures verticales et horizontales, ne motive que pour l'accroissement de la propriété et de la consommation, incite à la dominance intergroupes, au monopolisme et à l'ignorance des pouvoirs des classes fonctionnelles. Elle divise au lieu d'unir. Elle oppose au lieu de complexifier » (S.I. 85). On comprend ainsi l'angle sous lequel Laborit aborde la liberté, celui de la critique de sa fonction idéologique motrice dans une société productiviste mais aussi celui de la critique des résultats induits que sont le repliement sur des structures fermées et compétitives, l'aliénation à un but vital unique et extradéterminé, enfin l'impossibilité d'émergence de toute conscience de classe (1). Cette liberté de s'intégrer à des mécanismes abstraits pré-programmés, d'entrer dans la compétition, légitime le système existant car, malgré la perdurance des inégalités économiques, en termes d'écart, et des frustrations multiples, les possibilités de gratification ne sont pas inaccessibles mais réparties sur le mode hiérarchique. P. Bourdieu note que « cette forme particulière de lutte des classes qu'est la lutte de concurrence, est celle que les membres des classes dominées se laissent imposer lorsqu'ils acceptent les enjeux que leur proposent les dominants, lutte intégratrice et, du fait du handicap initial, reproductrice puisque ceux qui entrent dans cette sorte de course poursuite où ils partent nécessairement battus, comme en témoigne la constance des écarts, reconnaissent implicitement, par le seul fait de concourir, la légitimité des buts poursuivis par ceux qu'ils poursuivent » (2).

(1) BOURDIEU P., cité in BON F. et SCHEMEIL Y. loc. Cité R.F. S.P, 1980, p.1214.

(2) *La critique de la liberté bourgeoise soulevait du temps de Marx déjà, où son formalisme choquait à l'évidence, les hauts Cris des « libéraux » : « Et l'abolition d'un pareil état de chose, la bourgeoisie l'appelle l'abolition de l'individualité et de la liberté. Et avec raison, car il s'agit effectivement d'abolir l'individualité, l'indépendance, la liberté bourgeoises. Par liberté, dans les conditions actuelles de la production bourgeoise, on entend la liberté du commerce, la liberté d'acheter et de vendre ».* MARX K. *Le manifeste op.* Cité p.38.

C'est sur des bases semblables que Laborit mène sa critique de la démocratie, historiquement liée à la notion de liberté, aux mêmes acteurs du changement et relevant dans ses institutions de la même conception. Ayant aliéné les individus au système productiviste et au communisme grossier, les avant coupé de la réalité sociale, les enchaînant à la famille et aux groupes restreints, l'illusion démocratique ne consacre dans sa réalité, que la dépolitisation. La recherche du consensus et le discrédit jeté sur les partis, dont on a vu qu'en principe, et malgré leur pétrification hiérarchique, ils rendent possibles les ouvertures verticales, tendent à réduire le politique à l'économique, à la croissance. Paradoxalement la droite, dans le discours assimile, en l'y réduisant, la politique à la seule politique économique, revendiquant l'indépendance à l'égard de la classe dominante. À l'inverse la gauche, non détentrice des moyens de production, insiste sur la volonté politique qui doit présider à l'orientation de la politique économique. La critique de Laborit vise le mythe égalitaire « un homme = une voix » non pas parce que les classes populaires seraient constitutionnellement incapables politiquement mais parce qu'elles sont rendues incapables, avec l'ensemble de la classe politique, d'envisager une politique autre que de croissance et de se battre sur autre chose que le pourcentage du taux de croissance et les chemins de l'expansion (1). « Le régime parlementaire réalise enfin cette tromperie remarquable qu'il paraît autoriser l'expression de la volonté du plus grand nombre, alors que ce plus grand nombre, intoxiqué par l'information dirigée, ignorant les facteurs économiques et politiques fondamentaux, inconscient du jeu dont il est

l'objet, obéit. Il obéit au second degré, car il obéit au déterminisme de la classe dirigeante, elle-même dirigée par ses propres motivations de façon tout aussi inconsciente (H.V 81).

(1) B. CHANTEBOUT relève aussi l'intégration des partis de gauche au mythe de la croissance qu'ils n'ont « ni la force ni le courage suicidaire de (...) combattre. « (souligné par nous). De l'État op, cité 187. Selon lui le changement doit passer par un renversement des valeurs productivistes et les hommes doivent « commencer par se changer eux-mêmes » p.188.

Cette critique du « régime parlementaire », en fait de la démocratie représentative, est fondamentalement une critique de la pratique électorale qui n'est nullement un pouvoir de décision mais tout au plus, comme le dit Marcuse, un choix entre « deux nécessités techniques » et un blanc-seing accordé à la classe dirigeante. B. Chantebout, dont l'ouvrage s'ouvre sur l'évocation des travaux de Laborit, avance l'opinion, et ce dans le droit fil du slogan élections-démission ou encore élections-trahison, que « la croyance en la possibilité d'obtenir un changement radical de société par la voie commode du suffrage ou de la Révolution nous dispense d'accomplir l'effort créateur de réflexion sur nous-même et de remise en cause de notre comportement. Les gouvernants sont décrétés, avec les bourgeois, seuls responsables de toutes les injustices et de tous les scandales. Et l'on se tient quitte envers soi-même lorsqu'on a voté à gauche et contribué à la dénonciation du système. C'est oublier que ce système, c'est nous qui entretenons son fonctionnement par notre comportement de chaque jour et que nous avons, en modifiant notre manière de vivre et de penser, la possibilité inaliénable d'en changer » (1). Laborit abonde en ce sens en soutenant que la politique consiste en une élaboration des valeurs, un choix des orientations et un pouvoir de décisions auxquelles chacun doit pouvoir participer avec effectivité, l'autogestion constituant, on le verra, la modalité privilégiée d'accès à la démocratie interactive. Or la démocratie bourgeoise ne correspond qu'à l'éloignement progressif des centres de décision voire à la dilution du pouvoir rendant impossible toute velléité d'action. Le phénomène de l'éloignement / dilution du pouvoir semble en politique suivre une voie parallèle à celle empruntée en économie (2). D'où la nécessité de la personnalisation croissante mais fictive du pouvoir,

politique comme économique (et l'assimilation lapidaire : Pompidou = banquier).

(1) CHANTEBOUT B. *De l'État..op. Cité 185.*

(2) *Du temps de l'entrepreneur Schumpéterien, seul maître à bord mais maître connu, le centre de pouvoir pouvait toujours être contesté et la discussion était toujours possible. S'en prendre aujourd'hui à un conseil d'administration dépendant des banques dont le siège social est à l'étranger nécessite une restructuration totale de l'action syndicale à laquelle Ch. LEVINSON a donné l'impulsion.*

On aurait tort cependant de ne voir dans la politique qu'un « spectacle » où les acteurs paraderaient devant des salles vides ou quelques spectateurs apathiques et irréceptifs. Pour n'être pas enthousiasmant, le discours politique ne fonctionne pas pour autant dans le vide. Les enquêtes sur la socialisation politique des enfants témoignent, pour autant qu'on reconnaisse une signification perçue par les enfants aux questions (ce qu'il faudrait démontrer), de leur intégration assez prononcée à la symbolique politique (1). Adolescents et adultes communient avec les nouveaux Dieux. La réprobation jetée sur les discussions du « café du commerce » tendent à dissimuler ce fait trop évident que le discours dominant fonctionne, qu'il est efficace et que c'est bien la faute aux Arabes, aux taux d'intérêt américains, ou bien encore la confirmation de la baisse tendancielle du taux de profit, etc... La réduction de la réalité complexe au moyen des grilles mécanistes perpétue la structure de dominance en rendant inintelligibles les phénomènes politiques et sociaux. Au lieu de s'ouvrir à la compréhension des mécanismes, des structures, d'élargir les phénomènes en dépassant le cadre national, au lieu de s'excentrer, la politique replie, centre, focalise sur l'espace national, sur l'espace central même et sur l'aspect économique des phénomènes. Le résultat pour l'individu est que « plus le niveau de décision s'éloigne de lui, plus il devient abstrait plus il a tendance à l'occulter, à l'ignorer. En réalité, sa gratification, comme sa souffrance d'aliénation, se situent dans son entourage immédiat, dans la partie de sa niche environnementale qu'il peut toucher chaque jour de la main, celle dont il peut découvrir simplement la structure et la causalité. Qu'il en retire gratification ou souffrance, il aura tendance alors à rendre responsables de

son état les niveaux d'organisation dont il ne possède qu'une idée abstraite ; il retrouve en quelque sorte, de nos jours, la tendance mythique des premiers hommes à l'égard des dieux. Les dieux modernes ont nom Liberté, Égalité, Démocratie, État, Classes sociales, Pouvoir, Justice, Partis etc... et leurs prêtres efficaces ou maladroits, despotes ou bienveillants, s'appellent gouvernants, président-directeur-généraux, bourgeois, technocrates et bureaucrates, patrons, cadres, permanents, etc... » (N.G 151-152).

(1) La pertinence des questions nous semble loin d'être parfaite chez PERCHERON A., La conception de l'autorité chez les enfants français R.F.S.P., 1971, 103 à 129. PERCHERON À. Et al. Apprentissages culturels et conditions d'émergence de nouvelles valeurs. Association internationale de science politique. 19-25/08/1973. PERCHERON A. SUBILEAU F., Mode de transmission des valeurs politiques et sociales. R.F.S, P. 1974 p.33 à 51 et 189 à 210.

Il apparaît donc que la reproduction d'un système social est œuvre collective à laquelle participent – avec une intensité et une conscience variables – les acteurs auxquels s'imposent les impératifs structurels. On a maintes fois dénoncé le rôle déterminant des institutions nationales dans l'aliénation des individus à l'illusion politique, et, dans le même mouvement, on a négligé l'articulation des structures encastrées de domination qui, de la famille à l'État, concourent à la formation d'un système social. Centrée sur la violence légitime, la contrainte matérielle et son appareil de mise en œuvre, l'analyse a négligé la dimension culturelle de la légitimation, la domination symbolique qui, dans les régimes démocratiques pluralistes, a relégué la force brute à l'arrière-plan d'un mode d'imposition des valeurs dominantes. On a ainsi dénoncé l'État gendarme, l'État patron, l'État providence, l'État commis, l'État spectacle, l'État ludique... la manipulation par la propagande, par la monopolisation de l'information par le pain et les jeux, les variétés et les flons-flons (1). Et, invariablement, sans que l'argument persuade ceux qui circonscrivent la domination à la sphère étatique, la réponse théorique se referme en un cercle vicieux sur la demande sociale : l'État, la société procurent aux

individus ce que ceux-ci leur réclament. Responsabilité solidaire mais rôle d'impulsion de l'État soutient Laborit (2).

(1) *MACHIAVEL* conseille le Prince en ce sens et la Boétie relève que « les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles (...) les médailles, les tableaux et autres telles droguerries » servent aux rois « à « endormir leurs sujets sous le joug ». Cf, *MACHIAVEL Le Prince* et *BIRNBAUM P. Sur les origines de la domination politique. RFSP 1977, p.5 à 21.*

(2) À propos de l'information, *LABORIT* note que « le problème de l'information bute actuellement sur deux murs épais d'absurdité : Ou bien, recherchant par de multiples moyens mis par la technique à la disposition du pouvoir, on établit la « demande » à la base des besoins de la masse et l'on s'efforce alors, en pleine démagogie, de les satisfaire. Dans ce cas on est sûr de supprimer toute évolution, car l'information ne réfléchira que ce que la masse connaît déjà et apprécie, et qu'elle ne peut apprécier et désirer ce qu'elle ignore. On tourne en rond. Ou bien le pouvoir, se préoccupant avant tout de sa survie (quelle structure vivante n'en est pas préoccupée au premier chef ?) et se souciant fort peu d'une évolution, qui entraînera forcément sa disparition ou sa transformation de façon hiérarchiquement si profonde, qu'il ne peut l'admettre, n'informe la masse que dans un sens favorable à sa stabilité. Dans ce cas aussi, l'information ne coulera que dans un seul sens et l'opinion que réfléchira la masse ne sera, en définitive, que celle diffusée par le pouvoir. On tourne en rond encore » (*H.V. 148*).

Ainsi, le détournement de l'opinion publique » des problèmes essentiels, de la réalité, vers des « faux problèmes » constitue-t-il un des moyens privilégiés d'assurer la perdurance des structures de domination. Par exemple « l'euthanasie est le genre de question permettant aux bonnes consciences occidentales de se détourner et de détourner leurs opinions publiques des vrais problèmes. Des mots, des jugements de valeur, rien de sérieux. Toute la vie humaine en occident est fondée sur un langage biaisé. La guerre, la faim, sont des problèmes fondamentaux dont notre occident ne se préoccupe guère. Notre attention est sans cesse détournée de ces vraies questions et sollicitée pour des problèmes d'ordre pseudo-métaphysiques qui sont secondaires. L'euthanasie se pratique déjà à

l'échelon planétaire sur les peuples sous-développés. Les guerres, les génocides, l'exploitation de l'homme par l'homme sont des problèmes plus fondamentaux que ceux de l'euthanasie » (AV.V. 252 (1)) (2).

(1) LABORIT H. in Salomon M. *L'avenir de la vie Seghers* 1981, p.252.

(2) *Déplorant la sur-information non structurée*, SZENT-GYORGYI « soupçonne que l'une des raisons d'être de l'information consiste à détourner le public des affaires du Gouvernement sous prétexte que l'opinion n'est pas bien informée » op. Cité p.53.

Volonté délibérée d'un pouvoir, voire d'un individu ? On ne peut exclure cette hypothèse. Mais le plus souvent on doit s'abstenir de raisonner en termes de responsabilité individuelle et ne pas oublier que, même en ce cas, la situation sociale personnelle résulte de l'intériorisation, de l'appropriation conforme, des valeurs d'un système donné.

Le ressort et les effets de la manipulation de l'information résident dans l'individuation de la société, de ses succès et de ses échecs, dans le couple responsabilisation-culpabilisation. Chacun est rendu responsable de la croissance, autrement dit de l'avenir de sa propre vie, par sa mobilisation exclusive dans sa sphère d'activité et chacun est rendu coupable des effets néfastes de la croissance. Cette mobilisation générale fonctionnant à l'angoisse, n'est pas sans s'accompagner d'effets socialement bénéfiques et individuellement néfastes.

3. LES EFFETS INDIVIDUELS DE LA DOMINATION

À la fois condition et effet de la production-reproduction de la société productiviste, les maladies organiques répondent aux exigences de la normalité sociale. Ce qu'on appelle, à juste titre, les maladies de civilisation sont en effet étroitement liées aux conditions actuelles de la vie sociale (1).

(1) ROUSSEAU, que Laborit rejoint, affirmait être « très porté à croire qu'on ferait aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des

sociétés civiles » Discours sur l'origine... op.cité 53. MORIN plus profondément encore, relève que « c'est dans le monde riche, alors qu'ont disparu les carences physiologiques, les chancres et les pustules du corps, que nous apparaissent, si nous faisons l'effort de voir, les pustules et les chancres de l'âme, les caries et les carences de l'être humain. Aujourd'hui éclate sous un angle nouveau, mais toujours la même, la grande misère morale (mentale, affective) qui chemine dans l'histoire ». Introduction à une politique... op. Cité 57.

Face à l'exigence de compétitivité l'individu est conduit à adopter trois attitudes : l'agressivité exocentrée, l'agressivité auto-centrée, la fuite. L'agressivité exocentrée est généralement qualifiée d'attitude compétitive ou encore dynamique. L'individu cherchera à « se réaliser » dans le cadre hiérarchique des structures sociales. Suivant sa position de départ et son bagage culturel, son image idéale du moi (son ambition, ses motivations), deux possibilités sont envisageables : la réussite sociale ou l'échec. La première sanctionne la conformité de l'attitude individuelle dans un mode compétitif et nécessite une pratique – souple au regard des exigences évolutives des structures – et une mobilisation énergétique permanentes. L'occupation d'une position dominante n'est gratifiante qu'aussi longtemps qu'elle demeure incontestée et satisfait à l'ambition personnelle. Dès lors que l'individu n'est plus adapté à son poste, parce que ses connaissances initiales sont périmées, sa compétitivité émoussée, son dynamisme essoufflé, son niveau d'incompétence atteint, le « stress » le menace avec l'horizon sinistre de la déchéance sociale. Le stress et son intensité dépendent de la motivation et donc de la valeur qu'on accorde au système et de son intégration subjective ; la gravité de la maladie varie en corrélation avec l'aptitude acquise au conformisme. La tension permanente en milieu compétitif, qui véhicule à la fois l'espoir de la réussite et la hantise de l'échec, fait dire à Laborit que la normalité sociale s'accompagne souvent de la pathologie organique.

L'échec peut s'exprimer sous la forme précédemment évoquée au stress, c'est-à-dire en tant que rupture sur une trajectoire d'ascension sociale, mais il peut intervenir beaucoup plus tôt, non pas sous forme accidentelle mais sous forme chronique, avec l'apprentissage de

l'inefficacité de l'action et donc la répétition de l'échec : il fait intervenir dans ce cas le « système inhibiteur de l'action ». Celui-ci peut entraîner soit des maladies comportementales soit une attitude de fuite, c'est-à-dire l'adoption de comportements de substitution, de dérivation dans lesquels l'individu va chercher à affirmer son identité et son originalité.

On envisagera dans un premier point les notions d'adaptation et de soumission sous l'éclairage de la biologie comportementale ; on s'attachera ensuite à l'étude de l'inhibition comportementale pour aborder enfin les moyens que la société met en œuvre pour s'assurer la participation conforme des individus et ce dans un passage consacré à « la société anxio-lytique ».

a. ADAPTATION ET SOUMISSION

Au sens étroit l'adaptation d'un organisme vivant peut être définie comme la conservation d'une capacité motrice donnée dans un environnement différent. Les cas connus d'adaptation physiologique humaine sont peu nombreux, la plus fréquemment rapporté étant celui des populations andines vivant sur les hauts plateaux. En fait par le terme d'adaptation on évoque plutôt l'adaptation psychologique en se désintéressant de ses modalités et effets physiologiques et en postulant que « tout se passe dans la tête ». Or on confond chez l'homme adaptation et soumission. Si un organisme vivant doué de motricité se trouve face à une situation dangereuse ou désagréable, il répondra soit par la lutte soit par la fuite (mise en jeu du système activateur de l'action) (1). Si ces deux réponses comportementales sont impossibles c'est un autre mécanisme qui entre en jeu et qui se traduit par une attitude d'inhibition comportementale, d'attente en tension (système inhibiteur de l'action). Cette réaction est une attitude de soumission provoquant des perturbations importantes de l'équilibre du milieu intérieur. Or, chez l'homme, c'est cette soumission qui sera le plus souvent qualifiée d'adaptation à la vie sociale. Toutes les agressions quotidiennes dont sont victimes les citadins, piétons ou automobilistes, ne se résolvent pas par la lutte ou la fuite, l'évitement physique étant devenu impossible en ville, mais par « l'adaptation » à ces

conditions de vie qui déclenche en réalité, par accumulation des effets, de nombreuses pathologies.

(1) On évoquera, pour mémoire, la conception de A. CARREL, qui valorise la lutte et se référant fréquemment à l'Italie mussolinienne comme exemple, écrit que « le second mode d'adaptation est la fuite. Les uns abandonnent la lutte et descendent au niveau où elle n'est plus nécessaire. Ils deviennent des ouvriers d'usine, des prolétaires » (sic) op.cité 290.

En fait le qualificatif d'adapté ne concerne que les comportements d'un individu et jamais cet individu lui-même. Si l'on veut bien faire l'effort que réalise Laborit de renouveler notre regard sur la misère de l'homme, il apparaît alors que « si l'on observe un individu et qu'on le considère bien adapté à son milieu, on l'observe du point de vue de son comportement. Or, bien souvent, les accidents pathologiques qu'il présente sont attribués aux microbes, aux virus, à la « diathèse ». Les désordres biologiques qui peuvent rester longtemps inapparents, n'étant pas recherchés, ne sont pas mis sur le compte de son inadaptation au milieu. Et quand ils sont découverts on leur attribue une autre cause encore, car cet individu si bien adapté « a tout pour être heureux ». Il en est lui-même le plus souvent convaincu et vient chercher chez son médecin la drogue miracle ou l'intervention chirurgicale qui le soulageront. On pourrait dire que le terme d'« endogène » devrait ainsi disparaître de la littérature médicale car ce qui est endogène provient le plus souvent d'une négociation entre le dedans et le dehors, qui, à une époque plus ou moins lointaine de l'histoire d'un individu, a abouti à l'échec » (I.A. 137).

On aura remarqué que Laborit applique une fois de plus le principe méthodologique de la non-conscience et que, de là, il met en garde contre la démarche subjectiviste qui consisterait à demander au sujet de décrire ses sentiments, d'évaluer son bonheur et son état de santé globale. Celle-ci relève plus d'une approche objective, scientifique que d'une appréciation personnelle. On sait que l'organisation mondiale de la santé la définit comme une « sensation ». Sans doute cette dimension n'est-elle pas à négliger. Mais par-delà l'opinion subjective, qui s'écroule dramatiquement parfois à l'issue d'un « bilan de santé », Laborit introduit la dimension de l'analyse objective et expérimentale. Ceci l'amène d'ailleurs à refuser

l'usage de l'expression de maladies psychosomatiques qui entretient la dichotomie cartésienne du corps et de l'esprit en hiérarchisant le second qui serait la cause des perturbations organiques. La fausse conscience du bien-être, du bonheur ne suffit pourtant pas à dissimuler l'existence des profondes perturbations que constate le biologiste. C'est pourquoi Laborit préfère l'expression de maladies comportementales – qui ne sont pas manifestes obligatoirement –, expression qui met en évidence que tout comportement est une action en relation avec l'environnement et que c'est de l'impossibilité de l'action que résulte la pathologie organique. Alors que l'optique psychosomatique met en thérapeutique l'accent sur le langage, l'étiologie comportementale ne s'intéresse pas seulement à ce qui est dit mais aux troubles neuroendocriniens du comportement. Elle ne se limite pas à concevoir le cerveau comme le lieu de la pensée mais au contraire le centre de l'action. Elle ne considère pas l'individu comme une « chambre énergétique » (1) mais comme lieu d'échanges énergétiques avec le milieu. Quand cet échange est rendu impossible, l'organisme se trouve dans une situation d'attente en tension (en langage courant on dit de quelqu'un qu'il est « bloqué »).

(1) *Sur cette conception cf. COLIN L, LEMAITRE J.M., le potentiel humain. Ed. Universitaires Psychotèque, 1975.*

L'avantage de l'approche comportementale est qu'elle évite de concentrer l'analyse sur la notion de « stress ». En effet en y recourant sans cesse on neutralise paradoxalement le milieu sur lequel est reporté toute la responsabilité de la pathologie. Tout individu mis dans le même milieu subirait le même stress. Or, le stress ainsi défini n'existe que dans le cadre de situations pathogènes bien précises ; il intervient comme un accident, une rupture, on peut le localiser dans le temps et lui imputer des effets précis. En fait, le stress ne serait souvent que le catalyseur, l'élément déclencheur, la goutte qui fait déborder le vase. Il est certes toujours vécu par un individu, mais toujours en situation sociale. C'est l'individu en tant que porteur de son apprentissage, de son histoire personnelle façonnée dans un milieu socio-culturel donné qui réagira plus ou moins bien, plus ou moins tardivement, à une situation particulière. Ainsi, on a noté que les situations de test psychologique, de sondages d'opinion, mais aussi de

simple prise de parole, d'entrée dans une salle etc... sont inégalement anxiogènes pour des individus issus des diverses classes sociales. Dès lors pour Laborit « l'environnement, social ou non, le principe de réalité comme dirait Freud, n'est agressif et pathogène que par rapport à l'individu particulier qui le perçoit. Chacun de nous offre à l'environnement l'apprentissage qu'il a fait du monde. C'est cet apprentissage qui modulera sa réaction, si bien qu'un même environnement pourra être agressif pour l'un et lénifiant pour l'autre. Cela ne veut pas dire qu'il ne sert à rien d'agir sur l'environnement pour le transformer. Mais cela veut dire que cette transformation est impossible et certainement insuffisante si l'on ne change pas les structures comportementales qui régissent de nos jours les rapports humains » (I.A. 113).

Il s'agit là, à notre sens, d'une distinction importante. Sans nier en aucune manière les environnements spécifiquement pathogènes (travail souterrain, danger de radiations, fumées, bruits etc...) une telle démarche amène deux remarques :

1°. le milieu objectivement pathogène à l'observateur n'est pas nécessairement vécu avec la même intensité par le travailleur.

2°. si le vécu subjectif est d'une intensité moindre à ce qui paraît à l'observateur c'est que le milieu pathogène n'a rien de spécifiquement différent en tant que milieu de travail des autres milieux de vie.

Autrement formulé si, par exemple, le travail en usine sidérurgique paraît insoutenable (bruit, chaleur etc...) à l'observateur c'est essentiellement par l'écart entre les deux mondes du travail. Le sidérurgiste vivant dans le monde des aciéries et l'avant vécu dès l'enfance auprès de son père et avec ses amis ne portera pas le même regard sur son travail. Ce qui ne change rien à la nature du travail bien sûr et ne justifie rien, mais permet de saisir comment ce qui paraît insoutenable à certains peut être dès l'enfance, vécu et subi par d'autres. Il est alors certain qu'un étudiant mis dans la même situation la ressentirait agressif rapidement et ne tarderait pas à en montrer les signes pathologiques.

L'apprentissage, on l'a relevé, concourt à l'intégration de normes et valeurs structurant les perceptions et le comportement. Il débouche sur la construction d'une image idéale du moi que l'on cherchera au milieu et par

les autres à réaliser. Façonnée par la socio-culture, cette image idéale du moi motivera différemment les individus en induisant à la fois des comportements de recherche et d'évitement, des attitudes agressives (compétitives) ou anxiogènes, des attitudes de résistance ou de soumission. Selon l'évolution de la situation personnelle par rapport à la réalisation de l'image idéale du moi, l'individu sera plus ou moins satisfait, plus ou moins équilibré ou « adapté » au point de vue du comportement et au point de vue, distinct, de son organisme. L'étude de l'inhibition comportementale nous apporte sur ce dernier aspect des éléments intéressants.

b. L'INHIBITION COMPORTEMENTALE

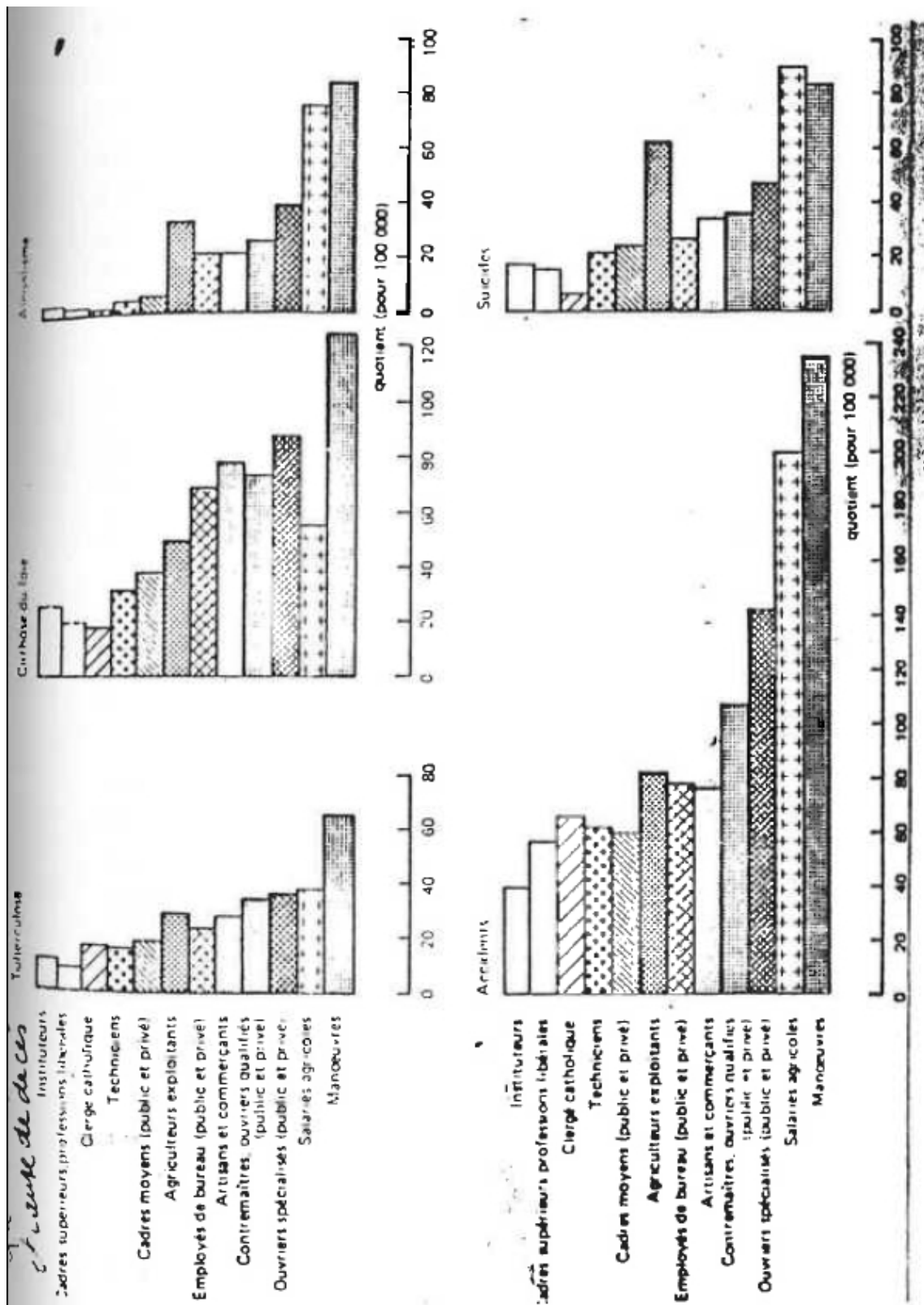
Sans s'arrêter sur les mécanismes neurophysiologiques, que détaille Laborit, de l'inhibition de l'action, on peut avancer quelques éléments de compréhension de ce phénomène.

Devant l'impossibilité de lutter ou de fuir, l'action qui devrait s'exprimer en une circonstance donnée va, par accumulation d'échecs ou d'impossibilités d'agir, se retourner contre l'organisme lui-même. On parlerait volontiers pour notre part d'agressivité auto-centrée. Les expressions populaires « se faire du mauvais sang », « être rongé d'anxiété », « mourir à petit feu » etc... traduisent l'approche externe et peu scientifique du déroulement des phénomènes internes. Ceux-ci sont généralement localisés et se manifestent sous des formes variées qu'on classe traditionnellement parmi les maladies comportementales (psychosomatiques) : les ulcères, les troubles gastriques, l'asthme, les névroses et psychoses, les maladies cardio et cérébro-vasculaires, les dépressions, l'obésité, l'anorexie... L'inhibition de l'action joue de manière cumulative car quand il s'agit d'agressions aiguës, l'organisme répond différemment. Le rôle de l'inhibition de l'action dans la pathogenèse paraît si important à Laborit qu'il affirme que « l'inhibition de l'action et la réaction qu'elle commande, par leur persistance, sont susceptibles (...) de dominer toute la pathologie chronique, infectieuse, tumorale et mentale » (I.A. 138). L'évolution de la médecine tranchera entre la part de la prévision et celle de la prophétie.

Toujours est-il que si l'impossibilité de l'action engendrant des troubles organiques résulte de l'interaction entre l'individu et un environnement donné, cela ne signifie pas que tous les milieux soit également pathogènes. La multiplicité des milieux révèle qu'il existe en certains lieux des processus cumulatifs d'apprentissage de l'inefficacité de l'action, alors qu'en d'autres lieux on décèle l'existence d'un processus cumulatif activateur de l'action. « En d'autres termes, précise Laborit, l'intensité et le nombre des agressions augmenteront sans doute à mesure que l'on descend dans l'échelle sociale mais surtout les moyens permettant de se gratifier, non pas seulement sur le plan économique, mais du narcissisme et du pouvoir, de l'intérêt pris à l'activité professionnelle, etc... diminueront parallèlement. De nombreuses études statistiques montrent qu'une situation socioéconomiques très basse est associée avec une espérance de vie plus courte à partir de la naissance, un risque très augmenté d'être atteint de ce qu'il est convenu d'appeler des maladies mentales, une mortalité infantile plus élevée, une plus grande fréquence de la prématurité et de faible poids des nouveau-nés » (I.A.138).

Dès lors, à l'image idéale du moi que possède chaque individu et qui, par les motivations de l'action qu'elle suscite, fournira un élément explicatif d'éventuels troubles du comportement liés à des situations d'échec, on doit ajouter l'influence pathogène du milieu dans lequel l'individu est plus ou moins enfermé. De ce milieu et des troubles du comportement qui en résultent on peut échapper par divers moyens les plus communément répandus sont l'alcoolisme, l'agressivité d'irritation (violences de rues...), les névroses et les psychoses, avec toutes les possibilités de fuite qu'elles offrent, la toxicomanie et enfin le suicide (1).

(1) Ayant au moins le mérite de ne pas la postuler mais au contraire de la chercher, COMBALUZIER ou GRASSE, parmi d'autres, croient prouver l'existence de la liberté humaine dans le suicide : « Le suicide ne prouve-t-il pas que l'Homme est un être libre puisqu'il dispose de soi-même » (GRASSE. Toi ce petit dieu op. Cité 84). On aurait préféré d'autres preuves.



Source : les tableaux de la solidarité 1982 p 42

Tableaux extraits de G. Desplanques : la mortalité des adultes suivants le milieu social. 1955-1971. Collection de l'Insee. Série D. n°44.

Les différentes manifestations dérivées de l'inhibition de l'action ont des conséquences au plan individuel comme social. Cela permet d'expliquer que certaines soient tolérées voire encouragées et d'autres réprimées, combattues. Si on prend par exemple deux modalités d'action résultant du conflit entre le moi et le surmoi (où l'image renvoyée par la société à l'image idéale du moi), telles la névrose et la psychose, on peut ainsi distinguer un comportement socialement utile à un autre socialement néfaste (1).

(1) *Pour l'hypothèse de l'origine génétique des névroses et autres « maladies » mentales cf. un auteur apprécié de la Nouvelle droite, dont il fait partie (Nouvelle-école). D'ENTIN-DEBRAY Génétique et psychiatrie, Fayard, 1972, . et s. Le terme « maladies » signifiant qu'elles relèvent d'un traitement biochimique et en tout cas, « scientifique ».*

La névrose est définie comme un trouble du comportement ressenti par l'individu qui, dans un milieu donné, ne peut satisfaire ses motivations, son ambition (« il se sent mal dans sa peau »). La « sublimation » lui permet de continuer à agir sur le milieu par le biais d'activités de compensation, parfois socialement valorisées (peinture, écriture, recherche, œuvres de charité, etc...). Ce comportement, Laborit le qualifie de « fuite » et en fait l'éloge. Dans l'ouvrage au titre évocateur, il plaide pour l'évasion dans des activités procurant du plaisir, défini individuellement et reconnaît lui-même avoir fui la société par la recherche scientifique satisfaisant son narcissisme. L'idée générale de l'ouvrage est que si l'on refuse, par suite de l'apprentissage individuel, de s'engager dans la compétition (« the rat race ») on a le choix entre l'imaginaire, la fuite ou bien alors l'inhibition et les maladies comportementales. D'où le reproche de démobilité que les critiques adressent souvent à ses écrits et dont on verra comment Laborit s'en défend.

La névrose est sans doute la condition de l'action. Freud lui-même ne disait-il pas que « nous sommes tous plus ou moins névrosés » (1). C'est seulement par les formes qu'elle revêt, socialement utiles où socialement nuisibles, qu'est valorisé un comportement par nature à destination sociale.

À l'inverse, la psychose est un comportement d'enfermement, de repli sur soi, accompagné de constructions imaginaires extérieures et imperméables à la réalité sociale. On inclue dans cette catégorie des sujets « hautement créatifs » quand leur apport est conforme au système des valeurs et des psychopathes indésirables dans le cas inverse. R.K. Merton explique ainsi l'isolement psychologique pouvant déboucher sur des conduites diversement appréciées par la société : « le défaitisme, le quiétisme et la résignation se manifestent par des mécanismes de fuite qui conduisent finalement l'intéressé à échapper aux exigences de la société. Il en est donc réduit à cet expédient par son échec perpétuel, dans la recherche d'un objectif à atteindre par des moyens légaux et lui-même s'interdit le recours aux voies illégales aussi longtemps qu'en son for intérieur il continue de reconnaître le succès comme valeur suprême. Le conflit est résolu lorsqu'il renonce aux deux éléments moteurs, l'objectif et les moyens. La fuite est totale, le conflit éliminé et l'individu se trouve désocialisé » (2).

(1) Dans la théorie psychanalytique freudienne, la civilisation n'est possible que par la répression-sublimation des pulsions de sorte que la névrose est le lot commun de l'homme civilisé. Ce qui la rend plus ou moins pathologique c'est son degré d'adaptation aux exigences sociales. « Entre l'état nerveux normal, écrit FREUD, et le fonctionnement nerveux anormal, il n'existe pas de limite nette, et tranchée et (...) nous sommes tous plus ou moins névrosés » cité in DEMICHEL F., La psychanalyse en politique op. Cité.

(2) Cité in GOLDSMITH E. et al. Changer ou disparaître, Fayard 1972, p.124.

L'impossibilité de l'action et l'inhibition comportementale sont des manifestations individuelles des effets des exigences d'une société compétitive dont le ressort de l'action est l'angoisse. La société anxiogène se produit et se reproduit sur fond de frustration. En effet, la comparaison de ce que possèdent les autres, dans une société où la consommation situe sur l'échelle hiérarchique de gratification, et de ses propres possibilités de gratification engendre avec l'envie, l'angoisse de frustration. Chercher à posséder ne peut qu'impliquer l'acceptation de la compétition dans le cadre hiérarchique où la domination, toujours soumise à concurrence, n'est

jamais fermement établie ; jamais satisfaite non plus étant donné la multiplication, le turnover perpétuel et accéléré, des objets de plaisir et des moyens de leur obtention. Le recyclage, la formation initiale, permanente et continue, les stages de perfectionnement, en apportant de nouvelles possibilités de promotion à l'homme, servent en réalité à l'insécuriser en révélant le caractère éphémère de ses moyens sociaux de pouvoir et en lui rappelant la nécessité de la permanence de la compétition. La remise en cause évolutive des valeurs et des règles d'obtention de la dominance professionnelle nourrissent l'angoisse compétitive dont elles s'alimentent. L'adaptation au travail, au monde professionnel, nécessite l'angoisse et suscite l'angoisse : agressivité d'irritation, toxicomanie, agressivité auto-centrée (mutilations, suicide...), maladies comportementales en sont la conséquence : organisation interne de la soumission à la domination par désorganisation physiologique (1).

(1) Comme le remarque le Pr BANTON, sociologue : « l'augmentation des désordres est une partie du prix à payer pour l'adaptation de notre système social à un système économique qui nous procure par ailleurs tant d'avantages matériels » cité in GOLDSMITH op. Cité 125-126.

Aujourd'hui, peut avancer H. Laborit, « un homme adapté à l'environnement social, c'est un homme en pleine perturbation biologique : en faisant barrage à ses pulsions, à son imaginaire, la socioculture lui interdit de se réaliser. Être bien dans sa peau, c'est forcément entrer en conflit avec le milieu social. C'est l'homme désadapté, c'est le psychotique qui est le mieux adapté à lui-même » (D.S.M. 146). De fait, il a été remarqué que les cancers chez les psychotiques étaient très rares par rapport à leur fréquence dans une population « normale » (1). Le cancer est une réaction comportementale – mais peut-on l'affirmer de toutes les formes de cancer ? – à l'angoisse de la vie que ne connaît plus le psychotique. Agression autocentrée de ceux qui ont tout pour être heureux mais ne sont pas heureux ? « Le cancer fait partie de la vie, c'est une vie dans la vie » avance le Pr Kun de l'hôpital de la pitié.

(1) La population « normale », différemment articulée au système, est très inégalement concernée par le cancer : les hommes en meurent plus que les femmes (59 décès masculins contre 41 décès féminin). Mais plus qu'à la

nécessité, c'est au hasard qu'Y. CHRISTEN attribue le fait que le cancer frappe de préférence les classes sociales défavorisées : « Le cancer se joue de l'être humain, choisit à tâtons ses victimes, de préférence dans les couches sociales les plus défavorisées dont le taux de mortalité demeure au dessus de la moyenne générale. Aux pauvres, aux misérables aux « faibles revenus », le cancer de l'œsophage, de l'estomac, du système respiratoire et de la cavité buccale. Aux plus fortunés, le cancer du sein. Ces statistiques stupéfient. Elles s'ajoutent à d'autres constats : on sait depuis longtemps que le taux de mortalité de certaines maladies – dont le cancer – demeure plus important dans les villes industrialisées qu'à la campagne. On sait aussi que plusieurs professions favorisent la naissance de cancers » (Le Figaro Magazine 13.10.1979). À propos des facteurs pathogènes on se rappelle que LABORIT privilégie la ville parce qu'elle est le lieu d'étalement des inégalités et des ambitions et que tout évitement y est rendu impossible. Dans ce sens, et à propos des seules maladies mentales, J. DORST avance que « des enquêtes impartiales ont révélé que 10,9 % à 23,4 % des habitants des grandes villes sont atteints d'affections mentales plus ou moins graves. P. ZIVY à pu dire « une ville comme Paris est devenue une usine à faire des malades » (Remarques sur la physiopathologie des cités modernes). DORST J., La nature dénaturée Points 1970, p.39.

c. LA SOCIÉTÉ ANXIOLYTIQUE

Aux déséquilibres biopsychologiques accompagnant le comportement social adapté, la société anxiogène fournit ses remèdes : alcool, tabac, drogues médicales ou autres. Société anxiogène et anxiolytique à la fois pour laquelle l'agressivité – dans les limites et dans les formes socialement admises est une condition sine qua non de production. La croissance exponentielle de la consommation d'anxiolytiques, de tranquillisants de toutes sortes, conçus pour étouffer l'anxiété ou au contraire d'anti-dépresseurs, d'analeptiques étudiés pour reconstituer le potentiel de compétitivité, ne résulte pas tant de l'offre que de la demande sociale. C'est là un fait incontestable. Certes la société ne

fait guère obstacle – c'est le moins qu'on puisse dire – à cette croissance et répond à la demande. Mais ce phénomène collectif ne résulte nullement de volontés individuelles additionnées, ainsi que les regrets naïfs concernant l'abus des tranquillisants pourraient le faire croire en rejetant la responsabilité sur le patient corrompant le médecin. Laborit est catégorique sur ce point et dénonce cette argumentation. « L'abus des tranquillisants comme celui de la violence ne prend pas naissance spontanément dans le système nerveux d' « Hommes libres et responsables ». Ils ne sont que la réaction de ces systèmes nerveux à une violence chronique, camouflée, inapparente parce qu'enfouie dans l'inconscience des cerveaux préhominiens des autres, mais toujours présente dans la vie de l'homme moderne. Cette violence chronique crée l'angoisse, le déplaisir de la vie quotidienne. Les systèmes nerveux contemporains y répondent soit par la lutte (la violence explosive), soit par la fuite, celle des tranquillisants et de la toxicomanie, soit encore par la soumission béate et l'inconscience. Mais voyez comme, à part quelques regrets, personne ne s'insurge réellement contre la fuite réalisée par les tranquillisants alors que l'on assiste à une croisade contre la toxicomanie, celle de l'alcool excepté évidemment. C'est parce que la fuite par les tranquillisants permet généralement la récupération de l'individu par le groupe social. Elle permet sa réinsertion, sa soumission à la culture triomphante, alors que la toxicomanie est l'expression d'un refus que cette culture dominatrice ne peut plus supporter. Quant à l'alcool, il combine pendant de nombreuses années une soumission analogue à celle des tranquillisants pour celui qui le boit, à l'accroissement du profit pour les autres, ceux qui en font un commerce légal » (H.V. 91-92) (1). Cette remarque peut être étendue aux anxiolytiques, véritable manne financière pour les firmes pharmaceutiques s'alimentant au « marché du stress » (2). Ce qu'on a pu appeler les drogues légales, en y incluant d'ailleurs un peu n'importe quoi – tabac, alcool, tranquillisants, loto, P.M.U – , n'auraient alors ce caractère que par les effets qu'elles induisent. Elles soulagent, aident à supporter, sans remise en cause fondamentale du système (3). À la manière du manioc, elles abrutissent (4). À l'inverse, le combat contre les drogues, les vraies, c'est-à-dire les autres, s'expliquerait par les effets de rupture avec le réel, de déstructuration imaginaire, de refus radical avec pour extrême conséquence la perte de la vie humaine (5).

(1) Dans son vocabulaire particulier, CHAUCHARD insiste aussi sur la valeur adaptative de l'alcool que confirment les expérimentations animales : « Ce n'est pas que le malade trouve dans l'alcool l'oubli de ses problèmes, ce qui est vrai au plan psychologique, c'est déjà que l'action nerveuse de l'alcool calme le cerveau névrosé et y rétablit l'équilibre, donnant donc le besoin de ce médicament utile, mais combien dangereux puisqu'il intoxique et conduit à l'alcoolisme » (Psychisme humain... op. Cité 139). Ainsi l'animal névrosé par stimulations électriques aura recours, contrairement à ses habitudes, à l'alcool.

(2) Cf. par exemple FRANCK M. Le marché du stress. Le Point 19.11.79

(3) L'analyse des publicités pharmaceutiques concernant les tranquillisants révèle nettement comment avec un cachet l'individu peut passer d'un monde objectivement sinistre, sur fond de grisaille et de pollution, à un monde mâtiné de rose, de vert et de bon air.

(4) J.R. BOISSIER et al. Pour qui « tout commence en 1952 » en psychopharmacologie, date à laquelle LABORIT découvre la Chlorpromazine, met l'accent sur l'utilisation universelle et très ancienne des produits psychotropes (belladone, opium, iboga, coca...). Pour l'historique et l'éventail des produits : BOISSIER J.R. et al. Les médicaments psychotropes. La Recherche n°116 novembre 1980, p.1235 à 1244.

(5) MARCUSE met aussi l'accent sur la déstructuration de la société qui s'effectue dans le « voyage ». Mais sans distinguer entre les différentes drogues, il n'y voit qu'une manière illusoire de s'évader de la société : « Dans son refus volontaire de s'engager, l'individu se crée un paradis artificiel à l'intérieur même de la société dont il veut se retirer. Il reste donc soumis à la loi de cette société qui châtie toutes les activités inefficaces » cf. Vers la libération, p.75.

Or le principe de toute économie de gaspillage c'est de ne pas affecter la force de travail mais seulement les objets. On détruit ceux-ci, mais on préserve la force de travail en la réparant.

Les jeunes se droguent, l'État se renforce, titrait un ouvrage ; globalement peut-être, mais il faut affiner la formule. L'État (?) a certainement intérêt à ne pas favoriser la contestation des structures sociales, plus concrètement un employeur préfère un(e) employé(e) « tenant le coup » à l'aide de tranquillisants qu'un syndicaliste vitupérant, mais dans les limites compatibles avec les exigences socio-économiques. Dans ce sens, l'État entre trois maux (contestation, soumission, rupture) choisit le moindre. L'image de l'alcool véhiculée par les magazines ne nous montre nullement les dégâts de l'alcoolisme tels qu'ils affectent les milieux sociaux concernés. Au contraire, l'alcool y est assimilé au bonheur, à la réussite, à la compétition et surtout à la création, au talent, à l'épanouissement. Il réfère toujours aux catégories aisées, qui ont réussi et s'adresse de préférence aux hommes, plus intégrés au monde du travail, qu'aux femmes.

Alors, peut-on envisager que l'État en vienne un jour à manipuler sciemment les populations, à les pacifier par l'emploi des tranquillisants. L'hypothèse n'est pas d'école... où se répand déjà la pratique de tranquilliser les enfants agités. Certains n'hésitent pas à envisager cette possibilité. Le Dr Lainé s'inquiète du processus de psychiatrisation sociale en vue de la normalité, processus qui affecte tout le champ social où on fait « la chasse aux gens qui sont différents, aux gens qui sont un petit peu autres » (1).

(1) T. LAINE débat télévisé sur la « Psychiatrie de l'an 2000 » dans *L'avenir du futur T.F.1*, 1980.

De même G.R. Taylor passe en revue les diverses utilisations qu'une élite pourrait faire des psychotropes depuis l'usage de psychostimulants pour les soldats et d'ataraxiques pour leurs adversaires, jusqu'à la diffusion de produits chimiques dans l'eau pour calmer les populations, en passant par les pilules à mémoire, la psychostimulation à distance etc... (1). J. Attali signale que des appareils portatifs de stimulation de zones du cerveau sont déjà en vente aux États-Unis (2). Rifkin et Howard dressent un tableau impressionnant de tous les projets faits ou réalisés en ce domaine (3) et sur la base d'enquêtes très fouillées affirment que « nous ne sommes pas encore dans le meilleur des mondes mais nous sommes bien sur la voie.

Nous vivons aujourd'hui une nouvelle ère, une réalité nouvelle. Nous vivons aujourd'hui au cœur de la révolution biologique » (4). De son côté le Pr J. Bernard, dont on se rappelle que les espoirs investis en la chimiothérapie lui permettaient d'envisager la disparition de la psychanalyse, précise cependant que « limités d'abord aux maladies graves, les essais thérapeutiques ont ensuite été étendus à des désordres mentaux modérés, à des troubles du comportement. La balance entre avantages et inconvénients devient plus difficile encore puisqu'il ne s'agit plus d'éviter les dangers d'une maladie grave. L'étape suivante est l'application de ces méthodes psycho-chimiques à des personnes saines ou presque saines dont on veut modifier le caractère (5). Enfin, et sans aucune prétention à l'exhaustivité tant les opinions, déclarations, projets, mises en garde, etc... sont nombreux, le Pr Hamburger insiste sur la force de la demande sociale de psychotropes et sur la tentation et le peu de difficultés qu'éprouveraient certains gouvernants à en faire d'efficaces instruments de pouvoir (6).

(1) TAYLOR G.R. *La révolution biologique*, Laffont 1969, p.170 et s.

(2) ATTALI J. in SALOMON M. *L'avenir de la vie*, Seghers 1981.

(3) RIFKIN J. HOWARD T., *Les apprentis sorciers*, op, . Cit.1979. p.159 et s.

(4) id. p.13.

(5) BERNARD J. *L'homme changé par l'homme*, 1976 op. Cité p.126.

(6) HAMBURGER J., *La puissance et la fragilité. J'ai lu* 1973. p.129 et s.

Laborit ne partage pas l'opinion selon laquelle le meilleur des mondes décrit par A. Huxley pointerait à l'horizon. Et ce pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'une telle perspective tend à repousser à plus tard les manipulations du comportement, alors que la pratique individuelle est déjà largement répandue et efficace ; ensuite parce qu'il y a bien d'autres méthodes de manipulation (1), la plus efficace étant la monopolisation de l'information et la diffusion unilatérale des schèmes socio-culturels ; enfin parce qu'il paraît difficilement concevable que le secret d'une pratique étatique de manipulation collective puisse être préservé. Pour Laborit le problème est plus vaste et une fois encore la domination n'est pas le seul

fait d'un État extérieur à, et manipulateur de, la « société civile » : ces « drogues » ainsi qualifiées ne sont que les béquilles d'un vaste phénomène de toxicomanie sociale, qui opte pour les prothèses moins visibles et mieux adaptées, toxicomanie des besoins acquis, des objets de désir (2). Quand certaines formes, à l'exclusion des formes traditionnelles, sont combattues, on peut inférer qu'elles portent plus gravement atteinte au maintien des structures du système (3) (4).

(1) *Pour des exemples de manipulation de l'information visuelle on peut consulter : RENAUD J. La manipulation psychologique clandestine. Science et Vie, février 1980. De nombreux ouvrages ont paru ces derniers mois sur les manipulations du comportement. Devant le développement de telles techniques et méthodes s'est constitué en 1979 un « Groupe de Recherche sur les manipulations du comportement » (Paris) qui s'est donné l'objectif d'attirer l'attention sur ces phénomènes. Font notamment partie de ce groupe : R. CASTEL et R. LAING.*

(2) *Même analyse chez ILLICH :. « L'homme suroutillé est comme le « junkie » : l'accoutumance déforme l'ensemble de son système de valeurs et mutile sa capacité de jugement. Les drogués de tous genres sont prêts à payer toujours plus pour jouir toujours moins. Ils tolèrent l'escalade de la désutilité marginale. » La Convivialité p.121-122. Pour l'appeler autrement LABORIT insiste aussi sur l'escalade de la désutilité marginale qui caractérise toute toxicomanie.*

(3) *On en a un exemple frappant chez Y. CHRISTEN, qui prouve l'utilité sociale des psychotropes, car l'auteur leur refuse le nom de drogue en affirmant que « l'administration de ces produits pharmaceutiques présente (...) un aspect éminemment écologique et naturel » in Le Figaro Magazine 16.12.79. Les psychotropes concernés étant ceux délivrés en pharmacie et non les drogues douces ou dures.*

(4) *On verra que pour LABORIT, comme pour MORIN, les psychotropes peuvent être un instrument convivial parmi d'autres.*

On a constaté que l'alcoolisme existe chez les animaux. La différence avec le monde humain est qu'il est accidentel et que ses effets sont plus prononcés : les fourmis alcooliques délaissent leurs « devoirs sociaux »

pour ne plus s'adonner qu'à l'ivresse. Certains insectes sociaux d'autres espèces connaissent aussi la toxicomanie qui conduit rapidement l'organisme social à la déstructuration (1).

En ce sens, les choix politiques sont très justement appelés des « allocations de valeurs » et plus justement encore « allocations autoritaires », les valeurs étant définies comme l'orientation des conduites nécessaires au maintien des structures existantes, conduites parmi lesquelles on recense les diverses « drogueries » qu'évoque La Boétie. Or, en matière de conditionnement, facteur de perdurance du système dominant quel qu'il soit, il semble inévitable que les méthodes et technologies se multiplient car, existant déjà, elles sont soumises, comme les armements à destination externe, à la course internationale. Un auteur relevait que toutes les recherches d'« human engineering » étaient répertoriées avec soin par l'armée et B.F. Skinner n'éprouve guère de scrupules à soutenir qu'« il incombe à notre société de s'ingénier activement à régir le comportement humain afin d'obtenir les effets que nous considérons comme désirables avant que quelque autre groupe d'individus devienne plus efficace en fait de contrôle de comportement et le dirige sur une voie que nous jugeons indésirable » (2).

(1) Cf. par exemple *TORRIS G., Essai sur l'hominisation, Ed.Universitaires 1973, p.77, CHAUVIN R. Le comportement social chez les animaux, op. Cité*

(2) *SKINNER B.F., cité in TAYLOR G.R., op. Cité p.203.*

En conclusion, il apparaît que pour Laborit la reproduction de la domination est œuvre collective. Il s'agit d'une reproduction structurelle dans laquelle l'État, en tant que structure centrale et dominante joue un rôle de première importance mais à laquelle participe, chacune dans son champ, toute structure sociale. Elle prend de nombreuses formes, emprunte de nombreuses voies spécifiques à chacun des systèmes dominants. Laborit s'intéressant au monde dans lequel il vit, monde dominant, voit dans la reproduction structurelle des sociétés capitalistes la traduction d'une stratégie générale et anonyme d'intégration à un système fondé sur l'idéologie de la croissance, stratégie portée préférentiellement par ceux qui

sont le mieux intégrés, bénéficient des privilèges gratifiants conquis dans le cadre de structures à préserver. Dès lors, si la classe dominante partage cette idéologie – malgré quelques débats légitimant le caractère démocratique des sociétés – si les masses n'expriment de demandes que formulées par l'offre, la question se pose du changement social, de sa nécessité, de sa possibilité même, de ses acteurs et de ses modalités.

QUATRIÈME PARTIE - VERS LA LIBÉRATION : LA SOCIÉTÉ EUPSYCHIQUE

« Je suis convaincu qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'esprit humain que dans un état social où il n'y aurait ni roi, ni magistrats, ni prêtres, ni lois, ni tien, ni mien, ni propriété mobilière, ni propriété foncière, ni vices, ni vertus ; cet état social est diablement idéal ». DIDEROT.

« L'histoire a commencé il y a quelques milliers d'années. Si l'on considère le temps qui s'écoule depuis la date actuellement évaluée de l'apparition de l'hominien sur terre, 2 à 5 % de ce temps sont occupés par homo sapiens, et 0, 2 à 0, 5 % par l'histoire. Or, on ne peut que s'effarer de la créativité et de la destructivité qui ont jailli durant cette brévisissime période. Mais, en même temps, on peut voir que l'histoire n'est qu'un court moment de l'évolution et, l'on peut donc imaginer la possibilité d'une évolution qui s'effectuerait, non certes sans désordre et incertitude, non sans bruit, mais sans fureur ». MORIN.

Au regard des biologistes, et plus généralement des auteurs ayant intégré les principales données de l'évolution de la vie, les péripéties de l'homme historique revêtent souvent un caractère dérisoire, les projections dans l'avenir un aspect utopique. Laborit n'échappe pas à la règle. Il le sait, en convient et n'en éprouve aucune gêne. L'utopie qu'il échafaude avec son projet de société informationnelle ne lui paraît présenter ce caractère qu'aux yeux de ceux qui ont banni l'imagination de la société, et progressent aveuglément sur les rails idéologiques de la croissance exponentielle.

De nos jours, la connaissance déjà acquise de l'homme, la technologie dont il dispose, l'évolution socio-économique vers l'interdépendance consciente dans le cadre d'un système mondial des échanges lui paraissent augurer d'un changement nécessaire, voire inéluctable, et fondamental des finalités, des modes de pensée et des modes de vie.

Ce sont donc les conditions matérielles du monde moderne qui portent les changements à venir (A). Ceux-ci affecteront l'ensemble des structures sociales, mentales et économiques et concerneront l'humanité dans son ensemble (B). Le bouleversement radical des valeurs qu'appelle Laborit, par les nouveaux modes de vie qu'il implique, n'est pas sans soulever le problème de savoir s'il s'agit véritablement d'un changement d'idéologie ou bien alors d'une idéologie de rechange adaptée à l'état de crise mondiale des systèmes dominants d'économie de marché (C).

A. LES CONDITIONS PRÉALABLES À LA LIBÉRATION

Pour que le changement soit envisageable trois conditions au moins doivent être réunies : en premier lieu il faut que les conditions matérielles le rendent possible, voire inéluctable (1°) ; en second lieu il faut que ce changement soit porté par des acteurs (2°) ; enfin il faut que soient mis en œuvre un certain nombre de moyens (3°).

1. NÉCESSITÉ OU INÉLUCTABILITÉ DU CHANGEMENT

Pour Laborit, qui raisonne en biologiste, la nature de la société de consommation débouche sur une impasse historique. En effet, les dégâts du progrès produits en quelques siècles ne peuvent, à terme, que conduire à une catastrophe écologique, sans même parler de catastrophe nucléaire. Le pillage/gaspillage accéléré des ressources naturelles non renouvelables, cumulé à l'explosion démographique ne peuvent se poursuivre sur la même échelle et en conservant les mêmes méthodes. La question n'est plus aujourd'hui la survie de telle ou telle structure nationale mais celle de l'espèce humaine dans son ensemble, c'est-à-dire de la plus grande structure. « En d'autres termes, la structure des sociétés humaines s'est étendue à l'ensemble de l'humanité. La finalité des actions de l'individu devient ainsi non plus la survie d'un clan, d'un groupe, d'une bourgade, d'une province, d'un État, d'une confédération, mais celle de l'humanité

toute entière » (B.S. 82). Ce changement majeur de perspective, imposé par l'expansion structurelle, a émergé très récemment à la conscience mondiale. La formulation des problèmes ne s'est pas faite sans accents catastrophistes aussi bien du côté des écologistes que de la part du Club de Rome.

a. L'ESPÉ-SÉISME OÙ L'ARGUMENT CATASTROPHISTE

L'argument commun à tous les cris d'alarme est le catastrophisme, la menace de la disparition de l'espèce humaine, ce que nous qualifierons l'espé-séisme. Des modalités de la croissance exponentielle, E. Morin écrit qu'« au train où vont les choses, ces processus ne peuvent trouver ni régulation ni contrôle, sinon dans la mort. Il est statistiquement probable que tous les processus actuels, s'ils continuent, conduisent au désastre, à la terreur, à l'hyperdomination, à la mort » (1). Face à cet horizon, la liberté d'action de l'homme est plus ou moins valorisée. Pour la plupart des auteurs, il est encore temps de choisir et d'agir. A. Peccei, président du Club de Rome, accordait, en 1973, dix ans de vie au monde sur la même trajectoire. Pour J. Salk il est urgent d'effectuer un choix afin d'atteindre à la sagesse de la Nature : « L'Homme a vraiment un choix à opérer : coopérer avec le processus ou non. C'est son alternative (...). Comme dans la Nature, il y aura des hommes qui endureront et d'autres qui n'endureront pas, des groupes qui survivront et d'autres qui ne survivront pas. La Nature a sa manière de choisir. Cela peut en consoler certains et en affliger d'autres, de savoir où ils sont dans le schéma des choses qui place en face les uns des autres, les jeux de l'Homme et ceux du Cosmos. Nul besoin d'être très sage pour prédire ce qui sera favorisé puisque c'est la Nature, et non les hommes, qui aura le dernier mot » (2). Comme on le voit, le choix de l'homme est limité : se plier aux lois de la nature ou périr. L'ajustement progressif dont parle Piaget, des relations des êtres vivants et de la nature, prend chez J. Salk des allures de revanche.

(1) MORIN E., in *Le Nouvel Observateur* 12, 11, 1979

(2) SALK J. *Qui survivra ?* op. Cité p. 89-90. Pour de nombreux biologistes, la culture a remplacé les mutations génétiques comme facteur

principal d'évolution. De sorte qu'on assiste(raît) à une sélection naturelle des idées.

Dans le même sens, mais sans mythifier la Nature, on s'aperçoit que pour Laborit le changement, avant même d'être nécessaire, est inéluctable : l'homme moderne a le choix entre disparaître ou changer radicalement de comportement (1) (2). Appliquant à la société humaine la loi principale de l'évolution du vivant, Laborit avance que les difficultés actuelles de l'humanité résultent de la non-inclusion des sous-ensembles, nationaux et régionaux, dans un ensemble plus grand, dans une nouvelle structure de complexité où l'homme serait intégré non plus à un groupe fermé et antagoniste mais à l'ensemble de l'espèce humaine. La loi de complexification organisationnelle des structures par intégration des niveaux d'organisation apparaît pouvoir – devoir – s'appliquer à l'espèce humaine qui, par-delà les différences culturelles et politiques des sous-ensembles fermés aux échanges autres qu'économiques, constitue une unité. L'argumentation est similaire chez J. Ruffié qui affirme que, pour négliger l'altruisme et privilégier l'égoïsme et l'agression, nous vivons « à contre-courant » ; qu'ainsi « l'homme d'aujourd'hui peut se trouver un jour dans une véritable impasse évolutive. Et rien ne viendra l'en tirer » (3), « Le vieux monde craque » sous le poids de « nos égoïsmes individuels et patriotiques qui correspondent encore à des comportements animaux » (4). D'où l'urgence selon lui d'atteindre un « nouveau palier d'intégration » où « les sociétés humaines, ayant supprimé ce qui les tient encore séparées (les classes, les nations), pourraient s'inclure dans un nouvel ensemble parfaitement intégré, et qui conduirait non pas à un surhomme mais à une surhumanité » (5).

(1) « *Changer ou disparaître* » est d'ailleurs le titre français d'un manifeste écologique signé par de nombreuses personnalités scientifiques en 1972 et dans lequel on retrouve les idées du rapport au Club de Rome « *Halte à la croissance* », Cf. *Bibliographie GOLDSMITH et al.*

(2) E. MORIN soutient que « *parmi les diverses possibilités d'avenir que nous puissions envisager, les deux seules importantes sont celles de la mort de l'homme ou de la naissance de l'humanité* », *Loc, cité N.Obs. 12.11.1979.*

(3) RUFFIE J, . *De la biologie à la culture, op. Cité 373.*

(4) *Rappelons que nous avons présenté la culture comme une pseudo-spéciation induisant la non-inhibition des pulsions meurtrières intraspécifiques.*

(5) RUFFIE J, , *op. Cité p.565-566, 566 et 568.*

Telle est bien l'argumentation centrale de Laborit pour qui actuellement « les sous-ensembles humains n'ont pas réussi leur ouverture par inclusion dans l'espèce. Et l'absence de structure homogène de l'espèce interdit la circulation entre les groupes humains d'une information circulante valable pour l'ensemble humain et non pour des sous-groupes dominants ou dominés » (N.G. 141). Ainsi « tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il n'a pas encore trouvé le moyen d'inclure cette structure fermée dans le plus grand ensemble dont la finalité serait aussi la sienne et celle de toutes les autres » (I.A. 10). Bien sûr cette inclusion ne peut se faire qu'à condition qu'émerge une finalité commune aux hommes de tous les ensembles ce qui n'est en rien comparable aux processus de construction des nouveaux États, colonialisme et impérialisme, où les finalités des nouveaux ensembles sont imposées par la force et la domination, militaire, économique et / ou idéologique.

Laborit ne s'illusionne pas. Les sous-ensembles structurés répondent encore aux nécessités des structures nationales de domination. L'inclusion dans un nouvel ensemble signifierait la déstructuration du cadre national et on peut supposer que « les structures hiérarchiques de dominance, partout dans le monde, empêcheront que cet état se réalise. Elles y perdraient leur dominance » (N.G 336). Sainte-Alliance des dominants (les « élites nationales », « bourgeoisies d'État », « nouvelles classes » etc..) à laquelle pourrait s'opposer celle des dominés que prônait K. Marx ? Laborit n'y croit guère car les classes ouvrières occidentales ont été intégrées au capitalisme et vivent de ce système. Dans la lignée des économistes « tiers-mondistes » Laborit sait bien qu'entre un « bourgeois » et un « prolétaire » du centre, le paysan de la périphérie ne fera guère la différence, et aura des difficultés à savoir qui profite le plus de son soja ou de ses arachides. « Que toute revendication « quantitative », toute amélioration du mode de vie du

prolétariat en pays industrialisé puisse contribuer à l'aggravation de l'impérialisme et à l'appauvrissement du prolétariat des pays sous-développés, montre que la planétisation de la lutte des classes n'est pas encore un système organisé. Mais à supposer même qu'il puisse le devenir, le problème de la volonté de puissance n'en sera pas pour autant résolu. La lutte des classes risque, comme dans le bipartisme anglais, de s'éterniser, le pouvoir passant périodiquement aux « conservateurs » ou aux « travaillistes », à moins que ne s'établisse la suprématie mondiale et autoritaire d'une bureaucratie éradicatrice de toute pensée non conforme à la sienne » (H.V. 199). Il n'y a donc rien à attendre de l'exacerbation des contradictions en régime capitaliste (1). Celles-ci pourraient bien être le ressort de la fuite en avant, de la croissance à tout prix. La formule marxienne « Prolétaires de tous les pays unissez-vous », « ne sauvera pas l'espèce sans l'égalisation de la condition prolétarienne et non l'égalité des chances d'accéder au prolétariat accordée aux nouveaux systèmes capitalistes (en voie de développement ou les moins avancés... sur cette voie).

(1) *C'est dans ce sens que ILLICH peut écrire : « Je crois que la croissance s'arrêtera d'elle-même. La paralysie synergétique des systèmes nourriciers provoquera l'effondrement du mode industriel de production » (La convivialité op. Cité. 47).*

La prise de conscience à réaliser aujourd'hui n'est plus seulement une conscience de classe mais bien plutôt une conscience d'espèce. Celle-ci est impérative, exigée par les dégâts du progrès, et « l'étape que nous allons franchir ne sera sans doute pas une fois de plus le résultat d'une révolution volontariste mais celui de l'implacable nécessité : où il disparaîtra, ayant saccagé la biosphère qui lui est nécessaire encore pour survivre, ayant épuisé ses principales ressources énergétiques, ou il devra subir un changement radical de sa mentalité » (H.V. 209).

On retrouve ici l'idée générale d'A. Toynbee pour expliquer l'évolution des civilisations : tout progrès, tout saut qualitatif, se fait en réponse à un défi. Celui-ci existe, aujourd'hui plus qu'hier, puisqu'il concerne l'espèce humaine dans son ensemble. Aussi, devant les résistances des classes dominantes, il semble que « l'unité de l'espèce

humaine ne peut se faire vraisemblablement que contre quelque chose d'autre, quelque chose d'extérieur à elle (...), cette unité de l'espèce humaine se réalisera sous la pression de nécessité, nécessité de survie immédiate, et entraînera obligatoirement la disparition de la structure socio-économique que nous connaissons » (H.V 199). On voit, dans ces lignes écrites avant les publications du Club de Rome, que la contradiction majeure n'oppose pas les classes dominées aux classes dominantes mais une culture dominante fondée sur le mythe de la croissance à la biosphère dans son ensemble, dont elle tire ses approvisionnements. Par là, ce n'est pas seulement telle bourgeoisie nationale, telle élite locale, telle classe exploitante, qu'il faut renverser mais l'ensemble des valeurs que chaque participant à la domination a intériorisé.

b. REFUSER LE MONDE QUI EST EN NOUS ET TROUVER EN NOUS UNE NOUVELLE FINALITÉ

Le changement, s'il ne surgit pas de la catastrophe, devra se concrétiser par un bouleversement radical des valeurs, s'enraciner dans une nouvelle finalité, avant d'atteindre les comportements. « Le problème posé par la découverte d'une nouvelle information structurante des sociétés humaines est donc, semble-t-il, de trouver d'abord une nouvelle finalité pour l'homme dès lors que l'on imagine que l'expansion économique n'est pas un phénomène sans fin au sein d'une biosphère limitée dans le temps et dans l'espace, même si l'on retarde les échéances par la découverte de sources nouvelles d'énergie, par un contrôle de la pollution et par celui de la démographie » (N.G 211). Cette nouvelle finalité ne consiste nullement en la promotion d'un rêve passéiste où chacun repartirait vivre à la campagne élever des moutons. Laborit éprouve de la sympathie pour les « écologistes-marginaux » mais se prive de saisir la portée de la pensée écologique organisée en mouvements. De ceux-ci il retient pour partie un discours de retour passéiste sur des structures archaïques et irrémédiablement révolues. Il leur reproche essentiellement de promouvoir des programmes où les propositions s'alignent les unes sous les autres, sans aucune cohérence globale, sans qu'une conception systémique du monde ne s'en dégage. En cela, il est sans doute victime de l'image des « écolos »

diffusée par les médias et oubliée qu'elle n'est peut-être telle que parce que l'écologie constitue précisément une rupture fondamentale avec le monde dominant, que les structures dominantes n'ont pas intérêt à favoriser. Il néglige le fait que ces mouvements, traversés de clivages, sont riches de nouvelles perspectives portées par des acteurs divers dont des scientifiques aussi isolés et exclus qu'il l'est lui-même.

Sans doute, tout se passe-t-il aujourd'hui à l'échelle mondiale et est-ce à ce niveau qu'il convient d'agir (1) ? Retourner au paléolithique par conflit nucléaire ou au néolithique par une nouvelle sédentarisation écologique, ne résoudre pas les problèmes posés à l'espèce. Le caractère à la fois impératif, inéluctable et nécessaire d'un changement concernant l'ensemble de l'espèce exige que les modifications s'effectuent aujourd'hui à ce niveau et non pas à celui des seules solidarités locales, par ouvertures successives et non par replis structurels. Aujourd'hui, « le seul jugement de valeur que peuvent en définitive se permettre les sciences de l'action, le seul qu'elles se doivent même de formuler, concerne ce qui est favorable ou néfaste à la survie évolutive de l'humanité toute entière. Le temps des particularismes est révolu » (B.S. 85). La connaissance des structures contemporaines et des valeurs sur lesquelles elles s'établissent, se pétrifient et se perpétuent, implique que le changement affecte ces structures elles-mêmes qui doivent s'effacer en tant que cadre de référence principal devant la structure d'ensemble de l'espèce. Changer la structure des connaissances pour changer les valeurs afin de changer les structures qui portent ces valeurs : telle est la démarche théorique de Laborit (2).

(1) La dénonciation du cadre étatique en tant que structure inadaptée aux problèmes contemporains est fréquente. On analysera plus loin cette position, Cf par ex : LEPRINCE-RINGUET L., op. Cité p.161 et s.

(2) Dans le même sens E. MORIN écrit qu'« une interrogation en termes de vie devient une problématique de naissance. Pour ma part, je pense qu'il s'agit non seulement d'une naissance de nouvelles institutions, je pense que cette naissance appelle aussi la naissance d'une autre façon de penser, d'une autre structure de connaissance, elle-même inséparable d'une autre façon d'agir ». (loc. Cité N. Obs. 12.11.79). De même, Szent-Györgyi avance que « l'Humanité traverse une des périodes les plus critiques de son histoire, période qui pourrait bien se terminer par

l'extinction de l'Homme dans un avenir rapproché « Sa survie dépend « de la modification de toutes ses idées de toutes ses structures sociales, économiques, politiques ». Le singe fou op. Cit. p.7 et 18.

La déstructuration du système de valeurs existant débute par la prise de conscience et l'action individuelles. Il ne convient pas d'attendre que cela nous soit imposé ou offert. « Il ne suffit pas de refuser le monde extérieur et de vouloir lui imposer une forme différente. Il faut d'abord refuser le monde qui est en nous » (Cop. 193). Ce monde qui précisément nous vient de l'extérieur et nous structure dès la prime enfance châturant notre imaginaire. Prise de conscience par l'individu, ou plutôt conscientisation de l'individu au moyen d'un changement du langage qui véhicule les valeurs sociales dominantes : « En fait, la seule mutation qui reste à faire dans un environnement qui est presque prêt à l'autoriser, est une mutation du langage et de son symbolisme. Avec la disparition consciente du jugement de valeur et la notion profondément vécue de la relativité, l'humanité sera prête à remplir pleinement sa destinée psychique. Dans cette humanité, l'individu sera ce qu'il n'a jamais cessé d'être, une cellule d'un organisme, mais je ne vois pas le désavantage qu'il y a à appartenir à un organisme planétaire plutôt que municipal (...). Il pourra s'épanouir en dehors des notions de castes, de chapelles, de classes sociales, en dehors de tous les jugements de valeur enfin, qui constituent encore les bases essentielles du comportement de l'homme contemporain » (B.S. 121-122). Le grand refus du monde qui est en nous, la réappropriation de nos capacités imaginatives, compréhensives et créatives sont aussi prônés par P. Bourdieu en une sorte de philosophie du « non », de la résistance intérieure : « Résister aux paroles, ne dire que ce qu'on veut dire : parler au lieu d'être parlé par des mots d'emprunt, chargés de sens social (...) ou parlé par des porte-paroles qui sont eux-mêmes parlés. Résister aux paroles neutralisées, euphémisées, banalisées, bref à tout ce qui fait la platitude pompeuse de la nouvelle rhétorique énarchique mais aussi aux paroles rabetées, limées jusqu'au silence, des motions, résolutions, plates-formes ou programmes. Tout langage qui est le produit du compromis avec les censures, intérieures et extérieures, exerce un effet d'imposition, imposition d'impensé qui décourage la pensée » (1).

(1) BOURDIEU P., *Questions de sociologie*, op. Cité p.17.

Ainsi, l'interrogation à l'échelle de l'évolution de l'espèce, la destruction accélérée des grands équilibres, les possibilités accrues de circulation de l'information, le surgissement à la conscience de l'unité de l'homme, renouvellent la nature des problèmes et interrogent le futur immédiat. L'entrée en masse du Tiers-Monde sur la scène internationale, la démultiplication des moyens de destruction, les possibilités conviviales des nouvelles technologies, « l'incertitude du devenir, inséparable de la crise de la planétarisation, nous pose le problème : nous ne savons pas si nous sommes entrés dans l'agonie de la naissance ou de la mort de l'humanité. Autrement dit, nous pouvons envisager très raisonnablement ces deux possibilités extrêmes, puisque l'humanité peut matériellement, techniquement, s'autodétruire, comme elle peut matériellement et techniquement s'autofédérer et s'autoaccomplir » (1). La première hypothèse, pour être évitée, exige que la conscience des problèmes ne se réalise plus en termes d'exclusion, ceci ou cela, ceci contre cela, mais en termes d'inclusion, de coopération, d'échange. C'est en fait toute la philosophie occidentale qui est mise en accusation, et de fait, chez un certain nombre de scientifiques, l'influence de la pensée orientale est indéniable.

(1) MORIN E., *loc. Cité. Le N. Obs. 12.11.1979*

c. D'UNE PHILOSOPHIE ALTERNATIVE À UNE PHILOSOPHIE INCLUSIVE

La nécessité du changement résulte de ce que la complexification structurelle s'est faite au détriment des hommes qui entrent en des systèmes pré-formés de domination auxquels ils peuvent au mieux participer mais qu'ils n'ont pas contribué à modeler. L'évolution technoculturelle n'est plus guère maîtrisée (2). Elle accompagne et englobe, par les valeurs qu'elle diffuse, l'évolution économique. Nombreux sont les auteurs à dénoncer la domination de l'homme par ses propres créations culturelles – dénonciation

plus proche de la réalité que celle de l'exploitation de « l'homme » par « l'homme », qui aujourd'hui, se retourneraient dramatiquement contre lui.

(2) « *Nous ne voulons pas jouer les Cassandra, écrit J. DORST. Mais l'homme à imprudemment joué à l'apprenti sorcier et mis en marche des processus dont il n'est plus le maître* » *La nature dénaturée op. Cit. 12.*

Le développement économique traduit le sous-développement de l'homme, « la grande misère morale (mentale, affective) qui chemine dans l'histoire » précise Morin. « Et en définitive la question se pose de savoir combien de temps l'homme pourra continuer d'ignorer sa dimension propre » (1). La remise en cause fondamentale de la technoculture à finalité adaptative est évidemment dénoncée par l'humaniste qui y voit au contraire une culture de liberté et une liberté de culture. Or Marx notait en son temps déjà à propos du « bourgeois » que « la culture dont il déplore la perte n'est pour l'immense majorité des hommes qu'un dressage qui en fait des machines » (2). L'argumentation est identique chez Laborit qui dénonce la culture feuille de vigne, culture de l'inutile bourgeois dans un monde construit sur l'utilitarisme. Sans doute ne convient-il pas de nier le « progrès culturel », les productions artistiques de l'homme. Laborit le concède. Mais ces espaces de création, ces « minutes de liberté dans des siècles de servitude » comme disait un auteur, ne sauraient dissimuler ce fait que le développement technoculturel s'est fait à l'exclusion de l'homme. Exclusion de l'homme de la nature, exclusion de l'homme de l'Humanité, puis de la société : la défense de l'homme passe par sa réintégration dans le règne de la nature, son intégration dans l'humanité, la réappropriation de la société.

(1) HALL E.T., *La dimension cachée, op. Cité p.232.*

(2) MARX K., *Le manifeste... op. Cité p.40.*

Réintégration dans la nature ? J. Dorst en souligne la nécessité avec force pour qui défense écologique et défense de l'homme sont les deux objectifs indissociables d'un même combat : « Tout en sauvant l'humanité, on assurera la sauvegarde des êtres vivants qui constituent l'ensemble de la

biosphère dont elle dépend étroitement. L'homme et la nature seront sauvés ensemble dans une heureuse harmonie, ou notre espèce disparaîtra avec les derniers restes d'un équilibre qui n'a pas été créé pour contrecarrer le développement de l'humanité, mais pour lui servir de cadre » (1). Survie mutuelle dont les nouvelles valeurs ne sont pas portées par les tenants de l'idéologie de la croissance mais par ceux qui soutiennent qu'aujourd'hui « l'Homo Sapiens à besoin d'être protégé contre l'homo faber » (2).

La conscience des périls renouvelle profondément la problématique des rapports de l'homme et de la nature. D'une philosophie exclusive et dominatrice, il semble que nous passions progressivement, sous la pression de la nécessité, à une philosophie inclusive (Salk, Morin...) où les destins de l'homme et de la nature vont de pair. Ce n'est pas tant qu'on se soucierait davantage de « la nature » par amour de la nature mais parce que l'homme a pris brutalement conscience de la finitude et de l'épuisement rapide des ressources et aussi parce que, comme le note fort justement Szent-Györgyi la société technique a introduit la mort, que nous avons évacuée de ce monde, dans la quotidienneté de notre existence. Nous vivons désormais dans « un monde nouveau qui réclame des idées nouvelles, des méthodes nouvelles, des dirigeants nouveaux. Que nous ne l'avons pas encore compris, que nous n'avons pas encore conçu d'idées « nouvelles », que nous n'avons pas encore formé de dirigeants nouveaux, que nous n'avons pas encore mis au point des méthodes nouvelles, voilà qui est montré jusqu'à l'évidence et de façon déprimante, par le fait que nous nous conduisons toujours comme l'Homme d'il y a quelques milliers d'années. À travers les âges, le souci capital de l'Homme a été celui de la vie après la mort. Aujourd'hui, pour la première fois, nous nous trouvons acculés à nous poser la question de savoir s'il y aura encore une vie avant la mort » (3).

(1) DORST J. *La nature dénaturée. Loire* 1970, p.16.

(2) DORST J., *op. Cit.* 166.

(3) Szent-Györgyi *op. Cité.* 19-20.

La réintégration dans l'ordre naturel devra s'accompagner de l'intégration de l'homme dans l'Humanité ce qui suppose non pas

l'éradication des spécificités culturelles mais celle des barrières culturelles dressées entre les États. Ce cadre étatique apparaît aux scientifiques, parce qu'ils forment une « communauté » internationale plus prononcée que dans d'autres professions, particulièrement désuet et archaïque. C'est en lui qu'ils voient l'obstacle principal à l'intégration des sous-ensembles culturels dans la plus grande structure. En conséquence, l'ouverture des structures étatiques, selon des modalités qu'on envisagera plus loin, est la condition sine qua non de la disparition des conflits qui relèvent d'un stade révolu de l'évolution de l'humanité.

Enfin, et bien que le consensus scientifique soit sur ce point beaucoup moins fermement établi, les percées technologiques réalisées ces dernières décennies permettent d'envisager une réappropriation du pouvoir par l'homme, une restructuration fondamentale de l'organisation sociale. Ces processus d'ouvertures successives se réaliseront-ils par le haut ou au contraire par la base ? C'est ce qu'il nous faudra élucider en abordant les modalités du changement. Mais encore faut-il, pour que les idées se diffusent, que s'élaborent de nouvelles institutions, que foisonnent de nouveaux modes de vie, qu'existent des acteurs spécifiques du changement.

2. LES ACTEURS DU CHANGEMENT.

Dans la problématique de la domination, de l'aliénation et de l'intégration des classes sociales au communisme grossier, émerge l'interrogation centrale non pas tant du changement en tant que discours mais du changement réel, du mouvement social, de la transformation sensible des modes de vie et de pensée. Entre le changement révolutionnaire et la pratique réformiste, entre le changement majoritaire et l'exemple minoritaire, entre l'avant-garde et l'élite, les minorités et les déviants, les conformistes et les mutants, les auteurs s'approprient chacun leurs acteurs du changement. Laborit dans le courant théorique de la société postindustrielle a présenté, avant A. Gorz ou A. Touraine, après H. Marcuse, ses adieux au prolétariat en tant que principale force révolutionnaire. Il investit plutôt ses espoirs dans l'individu et les minorités actives, les « nouveaux mouvements sociaux ». Leur action « spontanée »

ne lui semble cependant pas suffisante et doit être relayée par une nouvelle pratique de l'enseignement renouvelant les perspectives théoriques et restructurant de façon systémique les connaissances.

a. L'INCAPACITÉ DU PROLÉTARIAT À ASSUMER SON DESTIN

Laborit ne trouve pas dans les forces productives traditionnelles les acteurs du changement. On l'a relevé, la classe ouvrière est devenu le support du fonctionnement du système même si c'est elle qui, pour bénéficier en dernier de ses avantages, en supporte en premier les charges et conséquences néfastes. Cela ne signifie en rien que, comme le soutenaient A. Carrel ou V. Pareto, « les masses » soient génériquement incapables d'agir et seulement aptes à obéir. Mais bien plutôt que la domination sociale produit efficacement ses effets. « Puisque l'information est nécessaire à l'action efficace, comment le peuple, interroge Laborit, peut-il agir puisqu'il est ou bien non informé, ou plus gravement encore, informé de façon unidimensionnelle, orientée de manière à maintenir les structures hiérarchiques et de domination, cela aussi bien en régimes capitalistes que socialistes existants. Tant que les informations seront entre les mains de quelques-uns et que leur diffusion se fera de haut en bas, après filtrage et qu'elles seront reçues à travers la grille imposée par ceux qui ne désirent pas pour la satisfaction de leur dominance, que cette grille soit contestée ou qu'elle se transforme, la démocratie est un vain mot, la fausse monnaie du socialisme » (N.G 276) (1).

(1) De l'aliénation sociale qui fait de l'homme un mécanisme et ampute ses facultés intellectuelles, MARX tirait cette conclusion : « Mieux vaut l'ignorance naturelle qui laisse l'esprit en friche mais lui conserve sa faculté de développement, sa productivité naturelle (...) que ce vide intellectuel qui se produit parce que des hommes, avant d'être arrivés à leur maturité, ont été transformés en simples machines ». (MARX, Le capital chapitre XIII cité par FOURASTIE J., La civilisation de 1995, Q.S.J. 1974, p.22. Par là, l'accent était mis sur l'importance de l'empreinte et de l'apprentissage dans le développement psycho-intellectuel.

La divergence est importante avec l'analyse marxiste orthodoxe et plus encore avec l'analyse marxiste-léniniste. Laborit refusant la possibilité théorique que le prolétariat soit suffisamment informé pour agir efficacement, mais refusant en outre toute théorie avant-gardiste comme théorisation d'une nouvelle forme de domination, d'autant plus efficace qu'exercée sur les esprits et au nom du prolétariat. Sans s'aventurer dans la théorie marxiste, c'est plus concrètement au Parti communiste Français que s'en prend Laborit. En son discours, il dénonce le mythe achevé du productivisme et de la croissance qui vont résolument en un sens opposé au changement nécessaire et profond de mentalité. Le lien établi par le P.C.F. entre le progrès, le bonheur et l'augmentation constante de la production en vue de la consommation lui paraît constituer un des fondements les plus solides du système productiviste qu'il rejette. D'après lui, ce n'est pas tant à l'amélioration thermodynamique de sa condition qu'aspire le prolétariat qu'à l'information, à la connaissance, au pouvoir de décision sur ses propres affaires et son mode de vie. Or, aujourd'hui, dans l'état actuel des sociétés occidentales, par accumulation de frustrations, dépossédées des outils de connaissances, détournées des vrais problèmes, « les masses, écrit Laborit, sont capables de se révolter mais pas de construire ». Les masses : cela reste imprécis. Peut être précisément parce que le prolétariat a des difficultés à se concevoir, se construire en tant que tel. Les masses seraient alors le prolétariat atomisé. Dans ce cas, et il semble que telle soit la pensée de Laborit, ses réflexions rejoignent celles de H. Marcuse, et ce sur de nombreux points (1).

(1) Sur certains points, ou plus exactement à certains moments, Marcuse va plus loin que Laborit. Ainsi il écrit qu'« il est parfaitement absurde de rechercher les agents spécifiques du changement révolutionnaire dans les pays capitalistes avancés » (Vers la libération op. Cité p.146). Cela ne l'empêche pas d'investir ses espoirs révolutionnaires dans les mouvements marginaux de ces mêmes pays.

À la recherche des acteurs du changement, le philosophe se heurte au prolétariat : « Classe révolutionnaire » en soi mais non « pour soi », objectivement mais pas subjectivement, sa radicalisation dépendra de

catalyseurs « extérieurs » à elle. Le développement d'une conscience politique radicale dans les masses n'est concevable que lié à un affaiblissement de la stabilité économique et de la cohésion du système (...). La classe ouvrière n'a pas perdu son rôle historique, elle est toujours le principal moteur de la transformation ; mais elle assume, en cette période de stabilisation, une fonction stabilisatrice et conservatrice et les catalyseurs de la transformation doivent agir « de l'extérieur » » (1). De même, pour Laborit, la révolution est l'affaire de tous mais l'impulsion ne viendra pas du prolétariat. Celui-ci est rendu incapable de se concevoir en tant que tel, d'exprimer des intérêts spécifiques autres que médiatisés par les structures de domination partisane. Cette incapacité à se concevoir en tant que sujet se double de l'incapacité à imaginer de nouveaux rapports sociaux qui bouleverseraient les grilles hiérarchiques, de valeurs et de salaires, établies. Elle est entretenue par les appareils partisans, les bureaucraties de cadres et de permanents de la révolution qui, une fois étatisés, plus que socialisés, les moyens de production, imprimeront au prolétariat un nouveau mode de domination. La suppression de la propriété privée des moyens de production, pour constituer un premier pas dans la voie de la libération, ne changera rien d'essentiel à la condition prolétarienne tant que l'information sera monopolisée, les ordres transmis, les directives appliquées sur le mode hiérarchique. Changer les détenteurs des moyens de production ce n'est pas supprimer le pouvoir.

(1) MARCUSE H, Vers la libération, op. Cité p.105 et 104. Nous avons inversé l'ordre des passages. On notera qu'on retrouve ici la théorie de l'agression (révolte) résultant de la frustration sous-jacente à la théorie de l'exacerbation des contradictions.

Tel est aussi l'argument développé par exemple par A. Gorz pour qui « le prolétariat est constitutivement incapable de devenir le sujet du pouvoir. Si ses représentants s'emparent de l'appareil de domination mis en place par le Capital, ils reproduiront le type de domination de celui-ci et deviendront à leur tour une bourgeoisie de fonction. Une classe ne peut en évincer une autre en prenant la place de celle-ci dans l'appareil de domination. Elle n'obtient, ce faisant, qu'une permutation des titulaires des postes du pouvoir non un transfert de celui-ci » (1) (2).

L'incapacité des masses, et plus précisément encore du prolétariat, à changer le pouvoir oblige à rechercher ailleurs les agents du changement. Laborit les trouve dans les minorités et les créateurs (3).

(1) GORZ A., *op. Cité*, 87. *L'analyse de la domination bureaucratique en pays socialistes a notamment été menée par M. MOROZOW, L'establishment soviétique. D. ROUSSET, La société éclatée., M. DJILAS, La société imparfaite. M. DJILAS, La nouvelle classe. J.L. COLLIGNON, L'État du peuple tout entier. R. MEDVEDEV, De la démocratie socialiste etc.*

(2) La réflexion de A. GORZ sur le pouvoir vaut d'être rappelée car elle concorde avec celle de LABORIT : « Celui-ci (le pouvoir) n'a pas de sujet : il n'est personnel qu'en apparence. Sa réalité est structurelle : il découle de l'existence d'un appareil de domination qui confère un pouvoir fonctionnel à ceux qui en occupent les postes, quelles que soient d'ailleurs leurs capacités et leur couleur politique. Tant que l'appareil de domination demeure intact, il est politiquement indifférent, de savoir qui en occupera les postes de pouvoir : c'est l'appareil qui déterminera la nature du pouvoir et le mode de gouvernement, les rapports entre la société civile et la société politique, entre la société politique et l'État. La nécessité de s'emparer de l'appareil de domination afin de le changer par la suite est l'illusion constante du réformisme. Je ne nie point que celui-ci ait effectué des réformes ; mais il n'a pas changé la nature du pouvoir ni le mode de gouvernement, les rapports entre la société civile et l'État. Ses réformes au contraire, ont servi à légitimer et à renforcer l'appareil de pouvoir, la domination sur les masses et leur impuissance » *Op. Cit.* 86-87.

(3) Ce qui n'implique en rien qu'il partage l'opinion de nombre d'auteurs élitistes pour qui « le rôle de la masse d'un peuple ne se borne pas à manger, à travailler pour vivre ou à suivre aveuglément un chef. Son rôle le plus important consiste à produire des grands hommes, ces grands hommes qui orienteront sa marche indécise et concrétiseront les qualités qu'on attribuera ensuite au peuple tout entier ». LECOMTE DU NOUY, *L'homme devant la science. Flammarion 1969, p.154.*

b. LE CHANGEMENT MINORITAIRE

Découvreurs et créateurs sont les sources principales de l'évolution. L'information de la matière, la compréhension et la transformation du monde sont le fruit de leur imagination et non de leur travail. Sans dévaloriser ce dernier dans la reproduction et l'expansion thermodynamique d'une société, on ne saurait l'assimiler à la création d'une nouvelle information, source véritable du changement des techniques et des mentalités. Si la caractéristique spécifiquement humaine n'était pas la découverte mais le seul travail nous n'en serions pas encore à produire des silex biface en grande série car la taille même du silex exige un processus d'information de création par association et anticipation de l'action. Nous ne serions pas architectes mais semblables à l'abeille qu'évoque Marx. « Il n'y a que le « découvreur » qui rend plus que ce qui lui fut donné, qui fournit plus d'information qu'il ne lui en a été confié par l'apprentissage » (N.G. 148). Cette possibilité créatrice que met en œuvre le « découvreur » est constitutionnellement la propriété de chacun puisqu'elle résulte de la possession par tout homme du cerveau associatif. Elle est même, pour Laborit, la seule propriété qui puisse mériter ce nom et être préservée. Or, la parcellisation des tâches concentre en les séparant le travail de réflexion, d'imagination de création et celui de la seule production. « La division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel » (1). C'est pourquoi dans les sociétés occidentales au moins « la masse ne peut être la source de (la) connaissance » (H.V 149). Celle-ci ne peut venir que de « l'extérieur » du système c'est-à-dire, pour Laborit, des scientifiques (2).

(1) MARX K. et ENGELS F. *L'idéologie allemande*, op. Cité 64,

(2) Valorisant aussi le rôle de la démarche scientifique dans l'évolution, Szent-Györgyi affirme que « tout ce que nous possédons, y compris la vie elle-même, nous le devons à la Science, à la Recherche. Si tout ce qui nous est donné par la Recherche devait nous être enlevé, la civilisation s'effondrerait et nous resterions nus, de nouveau à la recherche des cavernes où nous abriter » (op.cité 59). Comme chez Laborit la science ce

n'est pas l'institution scientifique mais le propre de l'homme. LABORIT dit d'ailleurs : « La science c'est l'homme ».

Mais ceux-ci voient à leur tour leur travail parcellarisé de sorte qu'aujourd'hui « beaucoup de chercheurs passent leur vie à observer, mais que bien peu relient les faits par eux observés aux autres faits. Bien peu aboutissent à la découverte de structures... » (B.S. 134). Ainsi s'il est nécessaire aujourd'hui d'être scientifique pour découvrir scientifiquement, cela n'est nullement suffisant. Le scientifique dispose du temps et des outils conceptuels de la réflexion ce qui le distingue, dans ses possibilités de découverte, du travailleur manuel. Mais l'organisation hiérarchique et bureaucratique de la science étouffe l'imaginaire scientifique. Ce phénomène se double de celui tenant à la nature même des découvreurs dont la motivation n'est pas d'ascension hiérarchique et de prestige social, ce qui explique que Laborit les situe à l'extérieur du système. En effet, le créateur met à jour de nouvelles structures non conformes aux paradigmes dominants dans une discipline ce qui conduit à son exclusion, totale ou partielle. De plus, il doit être, pour pouvoir découvrir, dégagé de tout conformisme institutionnel, ce qui, dès le départ, n'améliore pas sa situation personnelle. « La créativité peut donc difficilement se satisfaire des hiérarchies qui la rejettent et inversement les hiérarchies favorisent le conformisme et non la création » (N.G 315). Laborit, entre autres scientifiques, cite en exemple les grands découvreurs, au mieux rejetés par le système au pire persécutés et obligés de fuir ou de renier leurs apports. D'ailleurs la plupart, nécessairement névrosés, souvent psychotiques, sont morts « fous ». Non pas tant qu'ils aient été rendus tels par le système refusant de reconnaître leur créativité mais plutôt parce que le plus souvent à l'origine de la création existe le déséquilibre psychologique. Parce qu'ils sont mal dans leur peau, inadaptés, les créateurs fuient dans l'imaginaire. Parce qu'ils sont plus « névrosés » que les autres, selon l'interprétation psychanalytique classique voire psychotiques, leurs possibilités créatrices deviennent leur seule modalité d'action d'expression. « Le profil moyen des sujets créatifs, écrit Laborit, est caractéristique de leur solitude avec eux-mêmes, de leurs conflits intérieurs, de leur instabilité, de leur tendance à éviter des situations nouvelles. Malgré leur non-satisfaction d'eux-

mêmes, ces sujets sont particulièrement créateurs et inventifs. Ils se sentent aliénés par leur famille, les autorités, et tentent d'éviter le contact avec le réel par des rêves diurnes et un comportement fantaisiste (...). L'insatisfaction dans l'action paraît donc être la motivation essentielle du créateur. Son isolement nécessaire du monde extérieur favorise son activité associative, sa fonction imaginaire (...). La motivation est l'angoisse plus ou moins consciente qui résulte de l'inhibition de l'action. Son apprentissage lui fournit le matériel exigé pour que ses systèmes associatifs puissent fonctionner. L'imaginaire est le chemin qu'il suit dans la recherche de la récompense jamais satisfaite ». (I.A. 74) (1).

(1) Les carences importantes de matériel mémorisé induisent la fuite dans des pratiques autres qu'imaginaires : alcoolisme, toxicomanie, délinquance, etc...

Cela signifie-t-il que Henri Laborit, valorisant l'imaginaire, survalorise par là même la répression sociale ? Sans doute non car tel n'est pas le sens général de ses écrits. Cela lui permet seulement d'expliquer la rareté des découvreurs non motivés par la gratification sociale. Pourtant en toile de fond demeure le lieu causal unissant répression, névrose, et créativité. Sans doute ne s'agit-il pas comme chez Freud de la répression de pulsions biologiques et plus précisément de la libido mais répression de la fonction associative, créatrice, imaginative, répression dont les conséquences peuvent être soit l'étouffement de telles capacités, soit l'apparition de comportements de substitution, soit au contraire la fuite dans l'imaginaire. Cet imaginaire qui rend possible l'innovation – un terme que n'apprécie guère Laborit car trop exclusivement lié à l'innovation technique – . Ce phénomène d'innovation, du changement social au sens large, auquel s'intéresse particulièrement J.W. Lapierre (1) qui, pour admettre avec Laborit que toute société tend à stériliser l'imaginaire, reproche en demi-teinte à ce dernier de ne pouvoir donner aucune origine explicative de l'innovation sociale (2). Or, chez Laborit, si le siège anatomique de l'innovation (l'imagination) existe, particulièrement chez l'homme avec le néocortex, c'est sa mise en œuvre qui fait problème. Si chacun, à la naissance, dispose d'un potentiel créatif identique, chacun, après apprentissage, ne disposera pas des mêmes possibilités d'imagination. On

imagine avec, à partir du matériel mémorisé. L'imagination sera d'autant plus féconde que les apports socio-culturels auront été plus nombreux. Mais aussi, plus long aura été l'apprentissage moins les capacités créatrices auront été favorisées et les automatismes au contraire encouragés. De sorte que les découvreurs seraient d'autant plus rares que l'apprentissage a été long, d'autant plus nombreux que l'apprentissage a été court. Mais plus l'apprentissage est court moins le matériel mémorisé est quantitativement et qualitativement important moins l'imagination est créatrice au sens de révolution structurelle, intellectuelle, cognitive. Dès lors, l'innovation s'effectuera sur la base de la quotidienneté vécue et à l'imagination intellectuelle que valorise Laborit sera substituée une imagination pratique, une création pratique de structures matérielles. C'est là un point que néglige Laborit qui, pour évoquer les révolutions épistémologiques, oublie les « révolutions minuscules ». Par ailleurs, plus l'apprentissage est long, mieux intégrés sont les automatismes de pensées et de valeurs, plus refoulée est l'imagination créatrice hors des sentiers battus de la connaissance théorique. Mais quand survient la rupture, parce qu'elle se situe au niveau, plus sensible aux intellectuels, des idées, elle n'en est que plus remarquable.

(1) LAPIERRE J.W.. *Essai sur le fondement du pouvoir politique. Op, cité IVe Partie, p.529 et s.*

(2) LAPIERRE J.W. *Vivre sans État ? Essai sur le pouvoir politique et l'innovation sociale. Esprit Seuil 1977, p.364 notamment.*

Ainsi pour Laborit, qui n'aborde pas en profondeur le problème spécifique du mouvement social, et que nous explicitons donc quelque peu, il existerait chez l'homme non pas tant un potentiel de révolte qu'un potentiel créatif qui, inhibé, s'exprimerait sous forme de révolte individuelle. Révolte utilisant le matériel mis à disposition par la société et donc inégalement ou différemment formulée. La valorisation de la découverte intellectuelle scientifique, car il n'est de découverte qu'intellectuelle, parce qu'elle est la forme de découverte que recherche et fréquente Laborit, l'amène à minimiser les découvertes, les changements ou innovations de moindre amplitude voire même... de moindre intérêt. En fait, Laborit manque de distinguer le milieu scientifique des autres milieux sociaux.

Dans le premier, l'objectif à atteindre est la découverte par l'imagination. Or, l'organisation de la recherche inhibe les facultés créatrices qui font des ruptures épistémologiques de véritables révolutions scientifiques. Le « conflit existentiel » du scientifique, qui voit s'affronter les structures et moyens de la recherche à ses objectifs, est probablement plus intense que dans des milieux sociaux où la découverte n'est pas l'axe principal de la gratification. En effet, dans ces milieux autres que de recherche, la découverte est accessoire, fait partie des loisirs, n'est pas valorisée par le milieu de travail : elle s'exprime dans l'ingéniosité individuelle dont font preuve tous les « amateurs » de bricolage, peinture, photo, etc... qui, chacun reconstruisent, à leur manière et avec ce dont ils disposent, le monde qui les entoure. Ils agissent eux aussi en opposition réactionnelle aux hiérarchies de travail et de valeur et n'usant pas, dans leur atelier, leur garage, leur établi, de positions de pouvoir ils n'imposent pas non plus leurs découvertes : « Peut-on dire que Galilée en disant en aparté « et pourtant elle tourne » possédait un pouvoir ? Le pouvoir n'était-il pas entre les mains du tribunal qui venait de l'obliger sous la menace d'émettre une opinion plus conforme aux préjugés du moment ? (...) Le créateur ne fait que fournir des informations nouvelles, il n'a pas de moyens de coercition pour les faire accepter. C'est pourquoi aussi elles sont si rares, car très peu gratifiantes dans un système hiérarchique solidement structuré ». (N.G. 193). Ainsi, à notre sens, Laborit ne dissocie pas suffisamment la découverte dans un système hiérarchique de découverte institutionnalisée, où l'étouffement organisationnel fait obstacle à la réalisation des objectifs, de la découverte hors des systèmes de découverte, c'est-à-dire la découverte quotidienne, minuscule, bref l'ingéniosité individuelle autorisée dans la sphère d'autonomie personnelle.

La rareté de la découverte dans le système de la découverte institutionnalisée (la sphère scientifique) trouve confirmation, a contrario, dans la fréquence relative des grandes fraudes scientifiques perpétrées par ceux des scientifiques qui recherchent le prestige ou se démènent pour maintenir leur position (affaires C. Burt, Mendel, Moewus, Kanmerer, Summerlin etc... (1)). La critique interne du système de la recherche met aujourd'hui en cause l'organisation hiérarchique de la recherche, les modalités de détermination des orientations de recherche, celles s'appliquant au recrutement et à la promotion des chercheurs, l'existence et

le rôle des comités scientifiques de lecture, etc.... L'accent est mis fréquemment sur les multiples obstacles dressés devant toute démarche créatrice. C'est pourquoi Laborit tient à distinguer l'imagination de l'innovation, tant valorisée, qui n'est à ses vœux que recherche d'une meilleure efficacité du système existant, amélioration technologique, rationalisation, rentabilisation. Refusant ainsi la problématique développementaliste de la modernisation socio-politique à notre sens, jalonne toute l'école positiviste jusqu'à P. Birnbaum ou J.W. Lapierre.

Sa conception valorisante du découvreur est-elle donc élitiste ? Une lecture rapide pourrait aisément le laisser croire (2).

(1) Pour l'historique et les détails cf. BLANC M. et al. Les fraudes scientifiques La Recherche, août 1980, 858 à 868. où l'on apprend que comme tout acteur dans tout système, le scientifique fraude et contourne en permanence les règlements et protocoles de recherche.

(2) Par contre, une lecture même très approfondie de LECOMTE DU NOUY, valorisant aussi les découvreurs, ne peut que confirmer l'impression initiale d'élitisme et de racisme ambiant qui se dégagent de certaines parties de son ouvrage. « L'homme devant à Science », op. Cité 1969.

Pour lui en effet, l'évolution sociale (augmentation des connaissances et complexification du message) est due à « quelques hommes qui ont ajouté à ce que leur avaient donné les autres, une part d'eux-mêmes que le message ne contenait pas avant eux. Les autres sont morts, bien morts, alors qu'eux vivent encore en nous, souvent inconnus mais présents. Ne sont-ils pas en réalité les seuls à pouvoir assumer le nom d' « homme » ? » (EL.F 101-102) (1). Mais cette réflexion n'évacue nullement celle évoquée plus haut, celle de la division du travail ou « concentration des talents » selon l'expression de Marx. Chaque homme pour Laborit est potentiellement créateur mais la culture contemporaine ne valorise nullement l'imaginaire mais bien plutôt les automatismes inconscients. À ses vœux « ce qui serait essentiel, c'est que du fait du nombre croissant des hommes, le message puisse s'enrichir constamment de l'apport original de tous » (EL.F 102). Tout individu peut être créatif, tout individu est créatif,

aspect minimisé par Laborit, mais la société fait le tri ou encore, comme le disait F. Nietzsche, il ne suffit pas d'avoir du talent encore faut-il qu'on vous le reconnaisse (2). Les créateurs sont, on l'aura compris, étroitement dépendants de leur milieu social : d'abord par les connaissances que celui-ci leur fournit, les motivations qu'il valorise aussi, ensuite par l'état général des connaissances à un moment donné de l'histoire.

(1) Dans le même sens, B. RUSSELL écrit que « ceux à qui la liberté intellectuelle importe personnellement peuvent ne constituer qu'une minorité, mais c'est parmi eux que se trouvent les hommes les plus importants pour l'avenir. Nous avons vu l'importance de Copernic, de Galilée et de Darwin dans l'histoire de l'humanité, et il ne faudrait pas croire que l'avenir ne produira plus d'hommes de cette espèce. Si on les empêche de faire leur travail et d'avoir l'influence voulue, la race humaine croupira, et un nouvel âge de ténèbres s'ensuivra, de même que le premier âge de ténèbres a succédé à la période brillante de l'Antiquité. La vérité nouvelle est souvent gênante, surtout pour ceux qui détiennent le pouvoir ; néanmoins, parmi la longue histoire de la cruauté et du fanatisme, elle reste l'œuvre capitale de notre espèce intelligente mais déraisonnable ». Science et religion, op. Cité 187.

(2) D'où le problème de la sélection naturelle (?), sociale (?) des idées : « Dans le domaine métabiologique, on peut considérer que les idées révolutionnaires sont équivalentes, dans le processus de l'évolution, à l'apparition de « mutations » dans le domaine biologique, elles sont alors soumises au processus de « sélection pour la survie » pour être maintenues jusqu'à ce qu'elles soient modifiées ou éliminées ». SALK J. Oui survivra ? Op. Cité 54.

Laborit ne saurait rien retrancher à l'affirmation de Piaget qui soutient qu' « en ce sens la société est l'unité suprême et l'individu ne parvient à ses intentions ou constructions intellectuelles que dans la mesure où il est le siège d'interactions collectives, dont le niveau et la valeur dépendent naturellement de la société dans son ensemble. Le grand homme qui paraît lancer des courants nouveaux n'est qu'un point d'intersection ou de synthèse d'idées élaborées par une coopération continue, et même lorsqu'il s'oppose à l'opinion régnante il répond à des besoins dont il n'est pas la

source » (1). Les conséquences d'un tel constat sont nombreuses : la première est qu'on ne trouve pas de « grands découvreurs » dans les sociétés froides, ce qui localise épistémologiquement la notion de découverte, la seconde est que, dans les sociétés occidentales on n'en trouve pas non plus dans les milieux sociaux pauvres en possibilités d'éveil. De plus, la « découverte », pour parvenir de « l'extérieur » du système institutionnalisé de la découverte, traduit l'inévitable antagonisme entre l'individu sujet et la structure sociale, la possible émancipation à l'égard de l'aliénation structurelle qui façonne la maturité personnelle et la sanctionne. La relation dialectique entre l'intériorité et l'extériorité sociales du sujet créatif, l'intériorisation de la société et l'extériorisation individuelle avait déjà été partiellement relevée par F. Engels qui du XVIII^e siècle affirmait que « ce fut le plus grand bouleversement progressiste que l'humanité ait jamais connue, une époque qui avait besoin de géants et qui engendra des géants : géants de la pensée, de la passion et du caractère, géants d'universalité et d'érudition. Les hommes qui fondèrent la domination de la bourgeoisie furent tout, sauf prisonniers de l'étroitesse bourgeoise (...). Les héros de ce temps n'étaient pas encore esclaves de la division du travail, dont nous sentons si souvent chez leurs successeurs quelles limites elle impose, quelle étroitesse elle engendre (...). Les savants de cabinet sont l'exception : soit des gens de second ou de troisième ordre, soit des philosophes prudents qui ne veulent pas se brûler les doigts » (2).

(1) *PIAGET J., Biologie et connaissance, op. Cité 508.*

(2) *Engels F. cité in METZGER J. Pour la science, op. Cit.97 et 98.*

Aux capitaines d'industrie, Engels et Laborit préfèrent ceux de la connaissance (1). Leurs grands hommes ne sont pas ceux de l'action (les César, Hannibal, Genghis Khan ou Napoléon) qui ne découvrent pas de structures mais recouvrent des structures moins organisées par des structures dominantes imposées par la force ; ce sont ceux de la connaissance. En plein accord avec cette conception, Szent-Gyorgvi affirme que « les représentants des forces qui tirent l'Homme en avant, ce sont ceux qui recherchent et trouvent les connaissances nouvelles et les nouvelles beautés, les valeurs éthiques plus impératives. Pourtant je n'ai trouvé les noms de ceux-là mentionnés nulle part dans mes livres

d'Histoire. Comme B. Russel l'a fait remarquer, la hauteur du piédestal des statues que nous élevons à nos héros nationaux est le plus souvent proportionnelle au nombre de ceux qu'ils ont tué. Pour moi, les héros véritables de l'Humanité sont les Galilée, Newton, Darwin, Pasteur, Shakespeare, Bach, Lao-Tseu et Bouddha, dont on voit rarement les noms cités dans les livres d'Histoire bourrés de descriptions de batailles et modifications de frontières nationales dépourvues de la moindre signification » (2) (3).

Ainsi, les découvreurs sont-ils valorisés, généralement par les scientifiques eux-mêmes (4) dont ils constituent les modèles.

(1) J. HAMBURGER dit d'eux : « Ces chercheurs là, appartiennent à la race admirable et insupportable des aventuriers (...). Les hommes de cette sorte sont des révolutionnaires subversifs par nature, homme de lutte ne songeant qu'à contredire et à inquiéter, attirés, selon l'expression de G. BACHELARD, par les ruptures et mutations brusques qui ruinent la thèse de la continuité épistémologique ». *La puissance et la fragilité* op.cité 65.

(2) Szent-Györgyi A., *Le singe fou*, op.cit.28.

(3) À titre d'exemple passage relevé en 1982 dans un livre d'histoire de Cm1 : « Charlemagne gouverne avec sagesse. Il agrandit son empire par de nombreuses guerres ».

(4) Mais pas seulement : par exemple, écrit par un « marginal » et à la gloire des scientifiques : VORILHON C1. *La génocratie* Ed, du Message, 1978.

Sont-ils assimilables à ce qu'on appelle les génies ? Laborit n'est guère précis sur ce point. Il en parle pour affirmer que transposés (transplantés serait plus juste) en un milieu social différent, ou cloné ainsi qu'on le projette, le « génie » ne pourrait s'affirmer. Dans ses déclarations orales les plus récentes il accentue beaucoup plus nettement l'influence du milieu social considéré comme déterminant et semble rejeter le concept même de génie qui suppose toujours une dimension génétique. Concept derrière lequel on met un peu n'importe quoi, qui s'applique en tout état de cause aux grands créateurs, le thème de la génialité revient dans la discussion

sous forme d'interrogation : le génie est-il héréditaire, pourrait-il être cloné ? On retrouve ici le débat sur l'hérédité de l'intelligence et des aptitudes. Débat d'actualité et qui dépasse les seuls cercles intellectuels puisque déjà des Prix Nobel (au nombre de cinq dont l'initiateur W. Shockley) ont personnellement contribué à l'approvisionnement des banques de sperme pour éviter à la société le gaspillage d'un patrimoine si précieux. Pour un certain nombre d'auteurs, dans la lignée de travaux de Sir F. Galton, cousin de Darwin, cela ne fait guère de doute : le génie est héréditaire ou, en tout état de cause, déterminé par des facteurs génétiques. Telle est la thèse défendue notamment par R. Chauvin qui va jusqu'à relever l'existence d'« années à génies » (1). Pour Hamburger le génie serait porteur d'une mutation affectant le génome, il serait le « 1000e moustique » (2). En fait, le problème est très loin d'être résolu, ce qui n'empêche nullement d'ailleurs l'élaboration d'une multitude de projets, la réalisation de quelques expériences ainsi que l'expression, fréquente, des regrets attristés de ne pas disposer encore de quelques cellules d'Einstein à cloner (3).

(1) CHAUVIN R. *Les surdoués Marabout* 1979, p.137 et s.

(2) HAMBURGER J. *L'homme et les hommes*, Flammarion 1976, p.138139.

(3) Sur tous ces points on peut se référer à : RIFKIN J. HOWARD T., *Les apprentis sorciers*, op. Cité GRANGER M., CARLES J., *Des sous-dieux au surhomme*, op. Cit. LEACH G., *Les biocrates : manipulateurs de la vie* Seuil 1973 Grasset 1978 RORVIK D., *À son image* Grasset 1978

En définitive l'importance de tous ces projets tient à la conception qu'ils véhiculent. Tous se réfèrent à une analyse en termes de répartition gaussienne des différents caractères psychiques, physiques ou autres et tous expliquent l'évolution naturelle mais aussi – et surtout – sociale par les deux extrémités de la courbe où se concentrent les minorités actives qualifiées de marginales. Ces minorités sont les agents déterminants du changement social. En ce sens la célèbre formule de Marx, « tous les mouvements historiques furent jusqu'ici des mouvements de minorités... » (1), fait l'objet d'un accord quasi-général du milieu scientifique. Mais

celui-ci, et Laborit tout particulièrement, renforce cette affirmation en insistant sur l'erreur prospective de Marx. Celui-ci croyait en effet que le changement révolutionnaire décisif serait « le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité » (parce que) « le travailleur devient un pauvre et le paupérisme s'accroît plus rapidement encore que la population et la richesse. Il est manifeste que la bourgeoisie est incapable désormais de demeurer la classe dirigeante de la société et de lui imposer comme loi suprême les conditions d'existence de sa classe » (2). Parce que « le prolétaire n'a pas de propriété » et qu'ensemble ils « n'ont rien à sauver qui leur appartienne » (3) le prolétariat constitue la force révolutionnaire (4).

(1) MARX K., *Le Manifeste... op. Cité* 32.

(2) MARX K., *Le Manifeste... op. Cité* p.32-33.

(3) *Ibid.* p.32.

(4) « Par bourgeoisie, précise ENGELS en 1888, nous entendons la classe des capitalistes modernes, propriétaires des moyens de production et exploitant le travail salarié. Par prolétariat nous entendons la classe des travailleurs modernes qui, n'ayant aucun moyen de production, sont obligés de vendre leur travail pour pouvoir vivre ». On retrouve la définition de l'achèvement du processus de prolétarisation avancée par A. GORZ.

Comme on l'a vu, Laborit, après Marcuse ou Illich, avec Touraine et Gorz, insiste sur l'intégration progressive du prolétariat au système capitaliste et à l'idéologie de la liberté/propriété diffusée par une classe au fait des écrits de Marx et de leur justesse. C'est pourquoi, outre les créateurs-découvreurs, agents de changement intellectuel, ce sont toutes les minorités qu'il convient de protéger car c'est d'elles que surgit l'imagination, le projet imaginaire ou utopie, et le non-conformisme. D'où la sympathie manifestée à l'égard des hippies, marginaux divers et gauchistes qui font preuves d'imagination mais ne sont guère crédibles dans leur démarche « trop exclusivement littéraire et pas encore scientifiquement élaboré(e) » (H.V. 83). Par-delà cette sympathie globale Laborit semble distinguer les « gauchistes » des « marginaux ». Les premiers, imaginatifs, ne seraient pas

dénués de toute volonté de pouvoir et ne pourraient bien être, en fin de compte, que des frustrés de la domination. En somme, ce que la psychanalyse range dans la catégorie de la crise pubertaire de négation/projection de l'autorité. La vocation politique est, quelques formes qu'elle emprunte, suspecte aux yeux de Laborit comme à ceux de Rostand. Elle rend possible l'action, permet de préserver l'équilibre biologique individuel mais ne répond en rien aux exigences de la fonction créatrice. Par contre les « marginaux » (hippies, beatniks...) pourraient bien être « non en marge mais en tête de l'évolution » (Ag. D. 103) parce qu'ils ne recherchent nullement le pouvoir mais au contraire s'efforcent d'en supprimer toute manifestation en ayant par exemple recours à divers produits psychotropes.

Cet éloge de la diversité culturelle se double, suit une voie parallèle, d'un éloge de la diversité génétique, au demeurant banale chez les biologistes (cf. Jacquard, Monod, Jacob...). On ne remarque pas suffisamment qu'il en est même issu puisqu'il tend à protéger un « pool culturel » comme on « préserve un pool génétique ». Sous-jacent au discours de la diversité, le discours biologique perce en sociologie et en philosophie politique. Et avec lui les notions de mutation culturelle, politique ou idéologique, de mutants à propos des créateurs et marginaux etc... Pour n'être donc pas rare, l'affirmation du potentiel évolutionnaire des minorités – qui ne seraient pas des « élites » est moins répandue (1). Ses porte-paroles les plus connus sont par exemple Marcuse et Illich, Touraine, Morin ou Gorz, Stent ou Leprince-Rinquet du côté Scientifique, Salk surtout (2).

(1) À l'opposé, dans la tradition élitiste la plus classique et pour sa défense acharnée : P.P. GRASSE, Toi ce petit Dieu Op. Cité p.268 et s. 231 et s. et autres ouvrages.

(2) Pour la schématisation théorique de l'évolution sinusoïdale entre mouvements extrémistes des marges opposées cf. SALK J. QUI SURVIVRA ?, op. Cité.

Pour le premier d'entre eux la libération viendra des nouveaux mouvements sociaux marginalisés (ghettos noirs, étudiants, femmes, homosexuels...) :

« une telle opposition est coupée des masses et de la majorité des organisations ouvrières, qui sont intégrées à la société, elle tend à concentrer toute l'action politique radicale dans des minorités actives, essentiellement issues de la jeune intelligentsia des classes moyennes et de la population des ghettos » (1). Illich, pour qui « l'issue de la crise imminente dépend de l'apparition d'élites impossibles à récupérer », investit aussi ses espoirs révolutionnaires dans les minorités actives. À. Touraine et A. Gorz trouvent de même dans les nouveaux mouvements sociaux les forces d'avenir du changement social. Morin questionne : « Ne devons-nous pas dire que les vrais militants de la politique de l'homme seront, non ceux qui distribuent tracts, leçons ou coups mais ceux qui vivent autrement ? » (2). « Révolutions minuscules » qui surgissent de toutes parts et font éclater le cadre traditionnel des rapports au travail, aux autres, à la société, à la nature.

Du côté des sciences « exactes », G. Stent encense les Beatniks et le Free Speech Movement des années 1960, refusant la rationalité, la réussite et le darwinisme social ; alors que Leprince-Ringuet fustige les « abstractocrates » et leur préfère les « beatniks (...) précieux pour nous faire sentir, presque charnellement, les dangers d'une civilisation industrielle qui s'emballerait ou qui continuerait à proliférer dans les conditions actuelles » (3).

(1) *MARCUSE H., Vers la libération op. Cité 99.*

(2) *MORIN E. Introduction à la politique de l'homme. op.cit.64*

(3) *STENT G. L'avènement de l'âge d'or, op.cité p.95 et s. LEPRINCE-RINGUET L., Op. Cité 123.*

Les slogans étudiants des années 1960, s'ils n'ont pas marqué profondément de leur empreinte les sociétés globales, sont passés dans les discours scientifiques. Laborit, Stent, Taylor, Salk, de Rosnay, Morin, Szent-Györgyi et tant d'autres valorisent tous l'imagination qui devient leur bannière sur laquelle s'inscrivent fréquemment quelques bribes de philosophie orientale.

Le renversement de perspective en matière d'acteurs du changement, du changement majoritaire par le haut au changement minoritaire par la base, implique que diffèrent profondément les attitudes individuelles : à une politique de lutte et de conquête succède une politique du refus.

c. LA POLITIQUE DU REFUS

On saisit bien ici que la révolution ne résultera pas d'une prise violente du pouvoir ni même d'un changement électoral majoritaire mais tout au contraire d'un refus individuel puis collectif des pratiques d'autorité. Par l'ouverture des grilles de pensée, par la compréhension des structures existantes et la prise de conscience de l'unité de l'espèce, la connaissance généralisée sera rendue possible et pour chacun, la création et l'imagination. Ainsi pour Laborit « la « praxis » ne se résume pas en actions de commando, en défilés protestataires, en analyses jamais finies de concepts existants et à leur diffusion aux masses suivant des interprétations variées qui toutes se considèrent comme seules valables, comme seules vérités. Elle consiste aussi dans un immense travail d'information et de recherche dans des disciplines multiples qui n'existaient pas encore il y a trente ans, et qui ont « pris naissance depuis » (H.V 211).

Démobilisatrice, telle est l'accusation portée à ces affirmations qui se doublent de l'éloge de la fuite, dans l'imaginaire et les activités créatrices, et de la dénonciation des activités de lutte intégratrice. Laborit accepte l'accusation à condition de préciser que « cet argument n'est vrai que dans la mesure où les masses se trouvent « engagées » et « mobilisées » sur des schémas anciens » (S.I. 92). Ou encore, « dans la mesure où les idées que nous venons de développer participent à la déstructuration d'automatismes idéologiques et culturels, elles peuvent en effet être considérées comme démobilisantes » (S.I. 92). Mais d'un autre point de vue « il n'est pas impossible (...) que ces idées soient mobilisatrices. Mobilisatrices de l'imagination de la créativité, c'est-à-dire de la compréhension des mécanismes qui président à la dynamique des structures » (S.I. 93).

Cette mobilisation est d'abord celle des hommes et ne se réalise qu'au moment « où, précise Marcuse, les individus ne peuvent plus rejeter

le système de domination sans se rejeter eux-mêmes, sans rejeter le caractère répressif de leurs valeurs et de leurs besoins instinctuels » (1). Et si, pour Morin, « la prise de conscience peut donc partir de tout homme de bonne volonté » (2) encore faut-il que les possibilités d'émergence de cette volonté existent et qu'aux acteurs du changement soient proposés des instruments de changement.

(1) *MARCUSE H., op. Cité 39-40.*

(2) *MORIN E., Introduction à une politique...op. Cité 89*

3. LES MOYENS DU CHANGEMENT

Si le changement doit se traduire d'abord par une prise de conscience individuelle et un rejet individuel de la domination, extérieure et intériorisée, il va de soi que le schéma révolutionnaire traditionnel est inadapté en tant que moyen d'évolution sociale. Le problème sera alors, si on raisonne en termes d'individus et non plus de masses ou de classes, de déterminer si c'est l'individu qui doit – ou qu'on doit – changer ou si préférentiellement on devra agir sur le milieu pour le transformer. Un nouvel apprentissage de nouvelles valeurs constitue en tout cas un passage obligé de tout processus de changement en profondeur.

a. LA FIN DU MYTHE RÉVOLUTIONNAIRE

Pour Laborit, la révolution entendue comme la prise du pouvoir par la confiscation de l'appareil d'État, par la voie violente ou celle des réformes, ne répond ni à la nature des problèmes ni aux possibilités des agents du changement. Au contraire, la lutte pour la conquête de l'appareil d'État contribue à le légitimer et à le renforcer. Jusqu'à maintenant, les révolutions ont accouché de nouvelles équipes au pouvoir et se sont alanguies dans le lit du pouvoir. Elles ont bouleversé les critères d'établissement des dominances mais n'ont jamais contesté le principe même de la domination, la césure dominante/dominés. Elles l'ont au

contraire accentuée, elles en ont innervé la société, du centre à la périphérie. Sur la base des expériences antérieures, Laborit affirme que « ce ne sont pas les révolutions qui font évoluer les sociétés. L'évolution de nos sociétés actuelles ne procédera certainement pas d'un mouvement ou d'une approche politique, dans le sens où ce mot est utilisé couramment, mais d'une connaissance de ce qui gouverne les comportements des gens » (D.S.M 110). La voie réformatrice débouche quant à elle sur l'impasse de la domination et la gestion du système existant. De sorte que « travailler à l'amélioration de la démocratie existante revient manifestement à reporter indéfiniment la date où pourra enfin apparaître une société libre » (1).

L'évolution / révolution pour Laborit consisterait en la substitution du développement de l'homme au développement de l'économie, en l'émergence de l'homo sapiens face à l'homo mercantilis triomphant. Elle débiterait avec la refonte des grilles politiques par l'intégration des connaissances nouvellement acquises : « Être révolutionnaire, ce n'est pas appliquer des grilles inventées à une époque où les deux tiers de nos connaissances scientifiques contemporaines restaient encore à découvrir... » (N.G. 19) mais assimiler et prendre la pleine dimension de la nouvelle connaissance de l'homme. On le voit, l'éthique de sa connaissance structure sa pensée. Par là, Laborit est proche de Monod, de son éthique austère et ascétique où puiser la nouvelle et unique « source de vérité et l'inspiration morale d'un humanisme socialiste réellement scientifique » (2).

(1) *MARCUSE H. Vers la libération, op. Cit. 121.*

(2) *MONOD J., Le hasard et la nécessité, op. Cit. 224.*

Véritable paradigme du monde scientifique que cette connaissance libératrice de l'animalité de l'homme. « Unique espoir d'acquérir la sagesse dont notre culture a besoin »(1). La connaissance doit être généralisée, mise à la portée de chacun de nous. « Grâce à la libération de la conscience, la technologie et la science nouvelle seraient à même de découvrir, parmi les possibilités des hommes et des choses, celles qui protégeront et enrichiront la vie, et de les réaliser en jouant librement des potentialités de la forme et de la matière. À la limite la science deviendrait art et l'art façonnerait la

réalité : l'antagonisme entre raison et imagination, facultés supérieures et facultés inférieures, pensée poétique et pensée scientifique, s'effacerait progressivement. L'apparition d'un nouveau principe de réalité permettrait à la sensibilité nouvelle et à une intelligence scientifique désublimée de s'unir dans la création d'un éthos scientifique » (2). Cet art scientifique répond à la catégorie de l'esthétique chez Laborit, science des structures, science épanouissante, ouverture révolutionnaire à la compréhension du monde. Cette révolution nouvelle sera d'abord celle des structures mentales et nécessitera une véritable mutation linguistique qui bouleversera radicalement le système actuel de valeurs : « Il est temps que l'homme se transforme et balaye les jugements de valeur sur lesquels se sont construites depuis 10.000 ans les civilisations. Je suis radical dans mon propos. Il ne s'agit pas d'améliorer le système que nous avons choisi soi-disant démocratiquement. Il s'agit d'inventer une voie complètement nouvelle » (Avenir de la Vie 260) (3). Là encore la convergence est on ne peut plus nette avec Marcuse souhaitant une « transmutation radicale des valeurs » pour supprimer « l'agressivité et l'exploitation » (4).

(1) THOMAS L , *La méduse et l'escargot*, op. Cit, 234.

(2) MARCUSE H., op. Cité 51.

(3) De même MONOD espère une « révision totale, une rupture radicale (...) l'abandon définitif des systèmes de valeurs ruinés, op. Cité 214.

(4) LABORIT diverge de MARCUSE sur les moyens à mettre en œuvre. Pour ce dernier, il faut organiser des grèves sauvages, refuser toute forme d'obéissance, boycotter etc... MARCUSE veut s'attaquer « aux fondements mêmes de l'acceptation et du refoulement, à l'infrastructure de l'homme » intériorisés et intégrés dans les besoins instinctuels de l'homme Unidimensionnel.

Il s'agit de réaliser véritablement, selon les modalités que nous envisagerons plus loin, une « déconstruction de l'architecture du savoir » (1). Celle-ci ne pourra provenir que de la diffusion généralisée des connaissances scientifiques actuellement disponibles et plus précisément celles concernant les données biologiques des comportements : « La déstructuration d'une structure existante, non accompagnée d'un

accroissement des informations concernant les structures des éléments individuels qui la constituent, est peu susceptible (...) de déboucher sur un progrès structural de la société. La disparition des relations interindividuelles existantes, des rapports de production et de domination, la création d'un désordre momentané dans ces relations avec l'espoir de les voir se reconstituer autrement et de façon plus « harmonieuse », sans apport d'informations supplémentaires concernant un niveau d'organisation non appréhendé jusqu'à maintenant en dehors des discours des philosophes, celui des bases biologiques des comportements individuels, nous paraissent constituer un pari, un acte de foi, une croyance au miracle » (H.V 190).

(1) DRUET P.P., KEMP P., THILL G., *Technologies et sociétés*, Ed. Galilée 1980, p.33.

Pour qui n'est pas croyant, il reste à se pencher sur l'état des connaissances actuelles pour mieux se hisser à la dimension de l'espèce humaine. Cette « pratique théorique » ne sera pas l'œuvre des seuls initiés ou d'une avant-garde quelle qu'elle soit. « Aucun individu ou aucun groupe d'individus n'est autorisé à décider du bonheur de l'ensemble, et s'ils invoquent l'ignorance de la masse à décider des actions efficaces pour elle, ce pourquoi ils en décident à sa place, c'est qu'ils ont mal rempli leur rôle de diffusion de ce que nous avons appelé l'information généralisée... » (N.G 226). Les individus devront désormais prendre en charge leur propre destinée car il n'est de destin qu'humain et non historique. Nous en sommes aujourd'hui au point de rupture où nous a conduit la croissance exponentielle, au seuil de la libération. « Mais, remarque A. Gorz, ce seuil ne sera franchi que par une rupture remplaçant la rationalité productiviste par une rationalité différente. Cette rupture ne peut venir que des individus eux-mêmes. Le règne de la liberté ne résultera jamais des processus matériels : il ne peut être instauré que par l'acte fondateur de la liberté qui, se revendiquant comme subjectivité absolue, se prend elle-même pour fin suprême en chaque individu » (1). Pour Laborit, chez qui l'influence de l'existentialisme est, comme chez Gorz, indéniable, « rien ne peut être fait sans une révolution – et cette révolution c'est d'abord en nous qu'il faut la réaliser » (H.V 104). « Être révolutionnaire n'est plus alors l'affaire de quelques leaders inspirés, d'une élite éclairant la masse mais celle de tous.

C'est sans doute la finalité de l'espèce humaine car il s'agit d'une révolution permanente et culturelle, non d'une culture langagière ou d'une praxis sociale uniquement » (N.G 20). « Dans ces conditions, le changement radical de la conscience devient le début, le premier pas vers le changement de l'existence sociale – vers l'apparition du nouveau Sujet » (2).

L'ethos scientifique, la revendication esthétique de Laborit est austère en ce sens qu'il se suffit à lui-même ; moins cependant que celui de Monod qui s'adresse à la noosphère alors que Laborit s'adresse aux hommes ; plus que ceux d'auteurs tels que Morin, Parain-Vial, Garaudy, Barthélémy-Madaule, Fragnières ou Teilhard de Chardin (3) qui tous veulent faire de l'amour la dimension transcendante. À Laborit, la lecture du message du Christ, qu'il évoque parfois, révèle que « le Christ n'a pas parlé d'amour... Il a dit : ils comprennent ou ils ne comprennent pas ; c'est toujours la compréhension qu'il a mis en tête de liste » (D.S.M. 205).

(1) GORZA A., *op. Cité 102.*

(2) MARCUSE H., *op. Cité 103.*

(3) MORIN E., *Introduction à une politique de l'homme* BARTHELEMY-MADAULE M., *L'idéologie du hasard et de la nécessité* PARAIN-VIAL L., *La liberté et les sciences de l'homme* FRAGNIERES G., *L'homme et la vie* RIBES B., *Biologie et éthique* TEILHARD de CHARDIN, *Le phénomène humain.*

Le message du Christ auquel se réfère Laborit est interprété comme refus de la propriété et de l'héritage, refus de la famille, rejet de la dominance (1). Cette interprétation confirme la dimension avant tout personnelle de la révolution qui doit être l'œuvre de chacun, de tout homme de bonne volonté selon l'expression de Morin. Elle introduit un débat fondamental dans toute pratique théorique révolutionnaire, à savoir celui du choix de priorité entre la modification de l'environnement social ou celle de la conduite individuelle.

(1) *CF. notamment Discours sans méthode, p.203 et s*

b. CHANGER LE MILIEU OU CHANGER L'HOMME

Rifkin et Howard, évoquant l'extension de la crise de confiance envers les solutions politiques traditionnelles aux problèmes contemporains, relèvent qu'« elle a donné naissance à deux écoles de pensée révolutionnaire. Toutes les deux sont d'accord sur la nécessité d'un changement fondamental dans les 25 ou 50 prochaines années ; mais l'une affirme que c'est la constitution biologique de l'espèce humaine qu'il faut modifier pour l'adapter aux changements rapides qui se produisent dans le monde extérieur, alors que pour l'autre ce sont les institutions et les valeurs de la société qu'il faut remodeler » (2). Laborit emprunte aux deux. Par réalisme d'abord, parce que la biologie elle-même dans les années à venir ne sera pas thérapeutique : elle sera transformatrice. Aucune voix ne s'élève d'ailleurs du monde scientifique pour le contredire. Mais aussi parce que la biologie transformera non seulement l'individu mais encore son environnement. Le débat n'est donc pas si tranché qui opposerait les partisans d'une action institutionnelle à ceux d'une action constitutionnelle.

(2) RIFKIN J., HOWARD T., *op. Cit.* 212.

Les thèses favorables à l'action sur l'individu peuvent être regroupées en trois courants : l'eugénisme, l'euphénisme et l'eupsychisme. Par eugénisme on entendra la manipulation modificatrice du génome d'un individu, par suppression, addition ou translation de certains gènes déterminés pour leur action. Par euphénisme, la modification du phénotype individuel par des procédés biologiques tel la modification de l'environnement intra-utérin ou le remplacement d'organes.

Enfin par eupsychisme on entendra la modification de l'action du système nerveux central au moyen de la biochimie ou de stimulation électrique par exemple. Ces trois catégories de manipulations appliquées à l'individu laissent une part décroissante de liberté au choix individuel ainsi que nous allons le voir. L'eugénisme n'est pas une invention récente et pourrait ne susciter qu'un haussement d'épaule si depuis Platon la biologie n'avait évoluée. L'auteur de « La République » prônait déjà le croisement des animaux ainsi que des humains de la meilleure souche, source de

qualité physique et psychique. Depuis, les thèses de l'hérédité des qualités n'ont cessé de conforter la structuration politique des sociétés et étaient admises et entretenues sans de plus amples démonstrations. L'ère révolutionnaire anéantissant des bases traditionnellement aussi solides suscitait le besoin d'une légitimation plus rationnelle de la domination. L'époque avait besoin d'un grand idéologue : elle le trouva en Sir Francis Galton, cousin de Charles Darwin, et véritable fondateur de l'eugénisme dont il créa le terme. À l'origine du darwinisme social il prône la thèse de l'hérédité des qualités (à savoir ce qui caractérise ceux qui ont réussi) et plus précisément encore de l'hérédité du génie sur la base de l'étude des arbres généalogiques de familles célèbres. Dès 1869, débutent les expériences humaines de croisement d'individus considérés comme supérieurs (53 femmes et 38 hommes). En 1900 la (re)découverte des lois de Mendel apporte aux eugénistes les arguments scientifiques qui leur faisaient défaut pour s'opposer à l'environnementalisme. Le mouvement eugéniste se développe et s'officialise dès 1906 aux États-Unis dans le cadre d'un Comité d'Eugénisme, l'American Breede Association. En 1913 est créée l'Eugenics Association et en 1922 le Comité d'Eugénisme des États-Unis. Son but avoué était d'empêcher la prolifération des classes « inférieures », génétiquement « tarées ». Le mouvement se répand au point d'atteindre la présidence de la République. Coolidge, Président de 1923 à 1928, déclarait que « les lois biologiques nous indiquent que certaines personnes ne peuvent s'associer ou se mélanger. » Déjà en 1913 Th. Roosevelt déclarait de même que « nous n'avons pas à perpétuer des citoyens de catégorie inférieure. Le grand problème de la civilisation est d'assurer une augmentation normale des éléments de plus grande valeur par rapport aux éléments de moindre valeur ou nocifs de la population... ». En 1936, la montée du nazisme n'avait pas altéré ses convictions puisqu'il souhaitait encore « beaucoup qu'on empêchât entièrement les gens des catégories inférieures de se reproduire, et quand la nature malfaisante de ces gens est suffisamment manifeste, des mesures devraient être prises en ce sens. Les criminels devraient être stérilisés et il devrait être interdit aux personnes faibles d'esprit de laisser des rejetons après elles... » (1).

Galton et Gobineau ne furent donc pas les inspirateurs exclusifs des théories racistes du nazisme qui s'inspiraient des États-Unis (2). Et plus précisément encore des scientifiques américains. « L'acceptation de

l'eugénisme comme théorie scientifiquement sûre par une large fraction de la population fut en grande partie due au soutien enthousiaste que lui donnèrent à ses débuts les savants les plus illustres des États-Unis. Ils justifiaient cette théorie dans l'esprit des gens même si, à la fin, on les vit refuser en masse toute responsabilité quant aux conséquences qui pouvaient découler de son application » (3).

(1) *Ces déclarations sont extraites de RIFKIN J., . et HOWARD T. p.45 et suivantes.*

(2) *Un des porte-parole de l'eugénisme allemand, BOETERS, déclarait en 1932 : « Ce que nous, hygiénistes raciaux, cherchons à promouvoir, n'est pas du tout nouveau et inouï. Dans un pays de culture de première grandeur, les États-Unis d'Amérique, de telles mesures ont été introduites il y a longtemps » ibid. p.68.*

(3) *RIFKIN J., HOWARD T., op. Cité 57. G. STENT (L'avènement de l'âge d'or rapporte que nombre de scientifiques, dont les physiciens, se découvrant après Hiroshima « les mains sales », furent pris en 1945 d'un « malaise professionnel » et se tournèrent alors vers la biologie, science de la vie... celle-là !*

Le vote des quotas d'immigration, la stérilisation de milliers d'individus adoptée sous forme légale par 30 États en 1931 et à laquelle contribua la diffusion du test de Binet, sont la traduction légale de ce puissant courant de pensée. Celui-ci s'éteint avec la guerre pour renaître de ses cendres après la découverte de la structure en double hélice de l'A.D.N. par Watson et Crick et les progrès du génie génétique. Ceux-ci permettent aux partisans de l'eugénisme de multiplier déclarations et projets sous le parapluie scientifique de plusieurs prix Nobel dont Shockley, Pauling, Haldane ou Beadle. L'eugénisme présente deux faces : celle dite négative consistant à empêcher la reproduction d'individus génétiquement considérés comme déficients et celle dite positive tendant à une sélection volontariste, à une orientation du patrimoine génétique par intervention normative. L'énumération des possibilités offertes en ce domaine serait fastidieuse tant les scientifiques font preuve d'imagination et d'audace expérimentale. Couramment réalisées sur les végétaux et animaux, les

expériences de manipulation génétique sont (seraient) possibles chez l'homme à en croire aussi bien ceux qui y sont favorables que ceux qui s'y opposent (1). Laborit, quant à lui, n'est nullement partisan d'une quelconque sélection génétique réductrice de cette diversité, source de la combinatoire évolutive. La culture lui apparaît, comme à Salk, Ruffié, ou Dobzhansky pour ne citer qu'eux, le moyen le plus rapide d'intervention dans l'ordre des choses, l'instrument le plus aisément malléable de changement.

(1) *Pour un inventaire exhaustif des réalisations et projets* : RIFKIN-HOWARD, *Les apprentis sorciers*, op. Cité GRANGER M., CARLES I. *Des sous-dieux au surhomme* A.Michel 1977 PACKARD V., *L'homme remodelé* Calmann Levy, 1979, LEACH G., *Les biocrates Manipulateurs de la vie*, seuil 1973 MENDEL A., *Les manipulations génétiques*. Seuil 1980 RORVIK D., *Miracles de la biologie J'ai lu* 1974 MAILLET M. *Des bébés éprouvettes à la biologie du futur* Hachette 1979. TAYLOR G.R., *La révolution biologique*, Laffont 1969, GROS F., JACOB F, ROYER P., *Sciences de la vie et société Points Actuels*, 1979. en outre les numéros spéciaux des revues scientifiques *Science et Vie*, *La Recherche*, *Science et avenir* etc.

En conséquence, même si l'hypothèse scientifique semble pouvoir, par moments, le séduire, il n'est pas partisan du clonage, technique génétique consistant à introduire une cellule somatique comprenant la totalité du patrimoine génétique d'un individu dans un ovule énucléé, ce qui entraîne la reproduction à l'identique de l'individu cloné. En effet, parce que tous les chromosomes, et non pas seulement la moitié comme dans le cas des cellules germinales, sont transmis par le même individu, le clone sera la réplique génétique de l'original, Principe de base de la reproduction non sexuée (parthénogenèse), le clonage a été étendu à la reproduction sexuée, d'abord sur des grenouilles et souris, et l'ouvrage de D. Rorvik, « À son image », déclencha les polémiques en laissant à penser qu'il avait été appliqué à l'homme.

Les avantages théoriques du clonage sont, pour ses promoteurs : la fin du débat inné/acquis par comparaison du phénotype du parent et de son clone, la reproduction des individus supérieurs ou génies, l'immortalité

biologique des individus par conservation de cellules et implantation trans-générationnelle, la constitution de « corps techniques » sur-spécialisés (militaires, athlètes, danseurs, musiciens...). Il va de soi que les partisans du clonage reconnaissent à l'environnement peu d'importance dans la vie individuelle génétiquement prédéterminée quant aux qualités personnelles. C'est pourquoi Laborit, insistant avec force sur l'apprentissage socioculturel, ne croit guère à cette technique, ni à l'eugénisme en général.

Sur l'euphénisme, expression créée par J. Lederberg, grand partisan du clonage, qui consiste en la manipulation biochimique de l'environnement intra-utérin et plus généralement des rapports entre le génome et son expression comportementale (phénotype), Laborit est plus prolix. Non pas tant sur l'euphénisme en général, sur lequel les données sont encore rares, mais sur une de ses sous-catégories, la plus importante au plan des recherches actuelles, à savoir l'eupsychisme défini comme la modification du système nerveux central, vers le mieux-être, par la voie biochimique ou par stimulation électrique ou encore au moyen de la psychochirurgie. « Nous sommes déjà capables grâce à la neuropsychopharmacologie d'influencer de façon assez précise (encore que bien souvent méconnue du médecin qui l'utilise) le fonctionnement global du système nerveux ou certaines de ses fonctions spécifiques et en conséquence de transformer le psychisme humain normal ou pathologique » (I.A. 16). « Il en résulte qu'aujourd'hui la pharmacologie du système nerveux ne débouche plus seulement sur la thérapeutique des maladies mentales, mais beaucoup plus largement sur l'action de l'Homme sur lui-même et sur son comportement » (H.V. 44). Dans le même sens J. Bernard, pour qui « la révolution de la biologie va dominer le XXI siècle » écrit que « l'homme peut maintenant changer l'homme lui-même » et cite F. Jacob remarquant que « l'homme est devenu le premier produit de l'évolution capable de maîtriser l'évolution » (1). Le profane mesure difficilement les réalisations déjà existantes et les applications imminentes, déjà expérimentées, ou projetées en matière de manipulation du comportement par l'intervention multiforme sur le système nerveux central. Pour parler bref il n'en a même aucune idée. D'où le foisonnement actuel des livres de vulgarisation constituant autant de mises en gardes, d'appels au public etc...

(1) BERNARD J., *L'Homme changé.., op, cité p.7, 9 et 14.*

Du débat qui oppose l'action sur l'individu à l'action sur l'environnement, Laborit refuse jusqu'à la problématique : « L'Homme, en agissant simplement sur son milieu, serait capable de se transformer. Il suffirait de transformer fondamentalement les rapports sociaux pour transformer l'individu. Or cette proposition nécessaire s'est révélée insuffisante ; parce que l'Homme n'est pas séparé de son environnement, il en fait intégralement partie et que pour transformer l'environnement il faut transformer l'Homme » (H.V. 30). Le transformer soit socio-culturellement, transformation sur laquelle l'individu n'a guère de prise, soit biochimiquement, modalité qui peut laisser une plus grande part de choix – même inconsciemment déterminé – à l'individu. De la transformation socio-culturelle Laborit fait, les années passant, l'axe central d'une politique de changement des mentalités et donc des comportements. De la modification biochimique des comportements il ne se pose guère, dans ses premiers écrits surtout, de problème de conscience. Et ce pour plusieurs raisons : la première est que, comme le disait Rostand, il est d'autant plus inutile de s'y opposer qu'il ne s'agit en fait que de chicaner sur des délais, la modification biochimique étant déjà pratiquée à grande échelle et « volontairement » (1). La demande sociale croissante de produits psychotropes de toutes sortes semble irrésistible, notait un scientifique, et le médecin en est aisément complice qui doit répondre aux attentes de ses patients. La seconde raison est qu'elle s'effectue tout aussi légalement par le recours à l'alcoolisme. La troisième raison est qu'il est lui-même consommateur de gamma OH produit euphorisant qu'il prend au rythme de trois fois par semaine (2). Il explique qu'« il s'agit d'une des rares molécules dont nous disposons qui n'ait aucune toxicité. Je ne serais pas très éloigné d'en conseiller l'usage comme on conseille celui du beurre ou du sucre (...). Aucune accoutumance, aucune dépendance (...) c'est tout à fait autre chose qu'un tranquillisant. Le tranquillisant à mon sens, accroît la soumission de l'individu à la société. Il déprime les pulsions et diminue les conflits ; si bien que l'homme ne recherche plus son plaisir, il devient parfaitement manipulable dans la mesure où il ne lui reste plus que ses automatismes culturels » (D.S.M 212-213). Produit qui rend « affectif

tendre et gentil » et dont Laborit ne se croit pas autorisé à priver ses contemporains. La distinction n'est, a priori, pas convaincante.

(1) *Sur la « servitude volontaire » de forme biochimique RIFKIN et HOWARD rapportent une étude récente de l'Institut national américain pour la santé mentale selon laquelle 40 % des américaines et 22 % des américains utilisent régulièrement des produits psychoactifs.*

(2) *Sur gamma OH voir : ROULEAU F, LABORIT H., L'alchimie de la découverte, Grasset 1982, p.133 à 151 et Discours sans méthode, p. 212 et s.*

Quels que soient les moyens, le résultat demeure qui consiste à faciliter l'oubli des problèmes et à affaiblir les potentialités de contestation. Laborit d'ailleurs en est conscient à tel point que ses recherches semblent changer de direction dans les années 1970. Alors que dans « Biologie et structure », « L'agressivité détournée » ou « l'homme imaginant », il préconise l'emploi de la psychopharmacologie comme moyen de changement et, alors que les produits psychoactifs mis au point jusque-là tendent à pacifier l'individu, à diminuer son agressivité, Laborit change ensuite de recherches et de perspectives idéologiques dans les modalités préférentielles du changement. En effet, au lieu de continuer à chercher des produits psychoactifs qui « tranquilisent l'individu » et concourent à le soumettre passivement aux exigences sociales, il cherche à mettre au point des produits qui font obstacle à l'inhibition de l'action, redonnent confiance, compétitivité, esprit de contestation aux individus inhibés, bloqués par l'apprentissage de l'échec. C'est ainsi que les travaux du laboratoire d'Eutonologie s'orientent vers la minaprine, commercialisée sous le nom de Cantor (1). Dans « l'Avenir de la Vie », Laborit dit chercher « une molécule qui agirait sur une enzyme pour empêcher l'inhibition de l'action ». Ceci fait, il aura « transformé le mou en dur, l'indécis en décidé, le passif en agressif » (AV.V. 247). Ce qui ne résoudra guère les problèmes sociaux dans des sociétés compétitives.

(1) *Pour l'action et les indications – multiples – du Cantor Cf, Le concours médical numéro supplémentaire 11 juillet 1981 Perspectives nouvelles dans*

le traitement des états d'inhibition. Symposium minaprine (Cantor). Voir aussi ROULEAU F., LABORIT H., op. Cité p.241 à 251.

Dès lors, l'attitude de Laborit à l'égard des produits psychoactifs est double : il ne rejette pas les produits psychotropes, utilisés notamment par les mouvements marginaux et diminuant l'agressivité mais s'intéresse aux drogues libérant les individus inhibés, mal dans leur peau. Il déplore que les produits psychotropes ne soient utilisés que par les dominés et verrait certainement d'un œil favorable un renversement de tendance. Ce qui lui semble souhaitable dans l'avenir ce sont des drogues « qui facilitent le processus imaginaire » (AV.V. 247). Certains auteurs le rejoignent dans cette quête : G. Olivier, G.R. Taylor, G. Stent, R. Vagelos, E. Morin. Ce dernier pose ainsi le problème : « On peut penser, certains pensent, qu'il serait humiliant que notre être dépende d'un agent chimique extérieur. Mais ce n'est que sur un plan parcellaire que l'on peut opposer l'agent perturbant (chimique) et l'homme sujet ; sur un plan plus vaste, on voit que l'action sur l'homme est une action de l'homme, que la dialectique de l'intérieur – extérieur est permanente. La crainte de l'action extérieure ne doit pas se raccrocher à une image sacrée de notre subjectivité. Le problème n'est pas, pour prendre un exemple mineur, de savoir s'il est humiliant de gagner notre tranquillité par un tranquillisant ; il est de savoir s'il faut gagner notre tranquillité, et quelle tranquillité, et en fonction de la réponse décider de l'opportunité et de la nature du tranquillisant. Le problème n'est pas de craindre la manipulation de l'espèce par l'homme ; l'espèce est manipulée en permanence par les conditions extérieures, les climats, les éléments ; l'espèce est le produit d'une longue manipulation qui se confond avec le devenir biologique. La question est de pouvoir envisager, et lutter pour une réforme de l'être humain. En même temps que la possibilité infinie, c'est un espoir (fragile mais réel) qui s'ouvre et qui ne peut être réfuté absolument par toutes les déceptions et les scepticismes conjugués ; c'est la trouée, le débouché vers le premier grand au-delà de l'ici-bas... » (1).

En définitive la biochimie du cerveau volontairement utilisée n'est, pour Laborit comme pour Morin, qu'une technologie comme une autre, à potentialité conviviale. Elle sera, tout comme l'automation ou l'informatique, ce que les hommes en feront. L'essentiel à retenir des

opinions de Laborit en matière de psychopharmacologie, c'est son évolution qui va d'un changement social passant nécessairement par la modification biologique des comportements à un changement de nature socio-culturelle éventuellement accompagné de l'usage de produits psychoactifs. Au dernier stade de son évolution intellectuelle à l'égard de ce problème, Laborit affirme : « Je ne crois pas à l'intérêt social de la pharmacologie. Je ne crois pas que l'homme en faisant des drogues se transformera durablement : c'est en se connaissant et non pas en utilisant une molécule béquille qu'il y parviendra » (AV.V 250).

(1) MORIN E., *Introduction à une politique de l'homme. Op. Cité p. 46.*

Outre à la psychopharmacologie, l'avancée vers la société eupsychique pourrait faire appel à une autre technologie qui produit quotidiennement ses preuves : la stimulation électrique de zones du cerveau. Cette pratique nécessite le recours à la neuro-chirurgie utilisée dès 1935 dans le traitement, encore balbutiant, des psychoses par le chirurgien portugais Egas Moniz qui obtint le Prix Nobel en 1949 pour ses travaux. Pour Delgado, qui reprend et approfondit ses recherches, comme pour Laborit, il existe là encore une technologie efficace dans la suppression de l'agressivité par stimulation du noyau caudé de l'individu agressif. Les expériences les plus célèbres de J.M.R. Delgado sont celles de l'arrêt sur place d'un taureau en pleine course, débouchant après répétition des stimulations sur une « inhibition durable du comportement agressif » (1), celles aussi portant sur la hiérarchie des singes. « Le vieux rêve d'un individu renversant le pouvoir d'un dictateur par contrôle à distance a été réalisé, du moins dans nos colonies de singes, en combinant, la neurochirurgie et l'électronique » (2). Ali était le singe dominant d'une colonie de quelques membres. Des électrodes furent implantées dans son noyau caudé et un levier déclenchant une stimulation fut fixé dans la cage. Une femelle, Elsa, découvrit qu'en abaissant le levier, l'agressivité d'Ali était inhibée. Elle usa abondamment de ce procédé et évita ainsi nombre d'attaques habituelles (3).

(1) DELGADO J.M.R., *Le conditionnement du cerveau et la liberté de l'esprit. Psychologie et sciences humaines. 1972, p.225.*

(2) *Ibid.* p.269.

(3) Laborit - première époque – concernant la manipulation des comportements – voit dans cette expérience « les premiers rudiments d'un comportement politique, duquel il serait désirable que l'homme puisse s'inspirer » (H.V. 72).

Pour Delgado et Laborit, la connaissance précise des fonctions des zones du cerveau devra nous permettre de les utiliser conformément à nos désirs pour parvenir, selon l'expression de Delgado, à la « société psychocivilisée » (1). « A la question fondamentale : Qui exercera le pouvoir du contrôle comportemental ? On peut répondre sans hésiter : quiconque aura conscience des éléments qui sont en jeu, quiconque comprendra comment ces éléments agissent en nous. C'est pourquoi il est essentiel que l'information appropriée ne soit pas réservée à une élite restreinte mais qu'elle soit partagée par tout le monde » (2) (3). On rappellera qu'aux États-Unis de tels appareils de stimulation, destinés à un usage « thérapeutique », sont déjà en circulation (4). On peut, sans faire œuvre prophétique, affirmer avec J. Bernard que « les 30 prochaines années vont être les années de la neurobiologie, de la psychobiologie. Il n'est peut-être pas inutile de se préparer aux problèmes éthiques et renouvelés qui vont se poser » (5). Ces problèmes éthiques, J. Rostand en relativisait la portée invitant aussi les hommes à ne pas se dissimuler la réalité pour être à même de la maîtriser. Il interrogeait : « Démoralisant de moraliser l'homme par la chimie ? Mais pourquoi s'abstiendrait-on de corriger, par la chimie concertée du laboratoire, la chimie involontaire de la nature ? Et, de toute façon, c'est la chimie qui aura le dernier mot : si nous récalcitrons à la chimie, on saura bien, pour nous mettre à la raison, user de la chimie » (6).

(1) À ce propos, dans le même sens que MORIN, Julian HUXLEY écrit : « Cela paraîtra peut être trop terre à terre à certains mais après tout, le bonheur par l'électricité est tout de même du bonheur et celui-ci est beaucoup plus important que les événements physiques avec lesquels il est en corrélation » cité In RIFKIN.J., *Op. Cité* 147,

(2) DELGADO J.M.R., *op. Cit.* 339.

(3) *Pour un rapide bilan des expériences de DELGADO sur l'homme et pour l'approche d'une « méthode de rééducation infiniment perfectionnée » cf. RENAUD J. : J. DELGADO ce savant qui entre dans le cerveau. Science et Vie juin 1978, p.24 à 33.*

(4) *Cf. DELGADO J.M.R. dans l'Avenir de la vie op. Cité p.340 et s. Cf. ATTALI J., dans l'Avenir de la vie, op. Cité p.275.*

(5) *BERNARD J. L'homme changé par l'homme op.cité 140.*

(6) *ROSTAND J. Inquiétudes d'un biologiste op. Cité 25.*

Ainsi pour Laborit, dont on voit que les idées ne sont pas absolument isolées sur ce point, la biochimie pourrait procurer des moyens de s'évader ou de changer en partie le monde actuel en modifiant le comportement humain. Elle n'est, pour l'instant, sauf exception, qu'un moyen de s'y soumettre. Elle existe, et son utilisation est appelée à se répandre. Comme toute technologie elle peut contribuer à la libération mais comme l'écrasante majorité des technologies elle sert effectivement la domination. Penser aujourd'hui la société eupsychique, c'est penser la domination ultra-euphénisée, la servitude volontaire ultra-sophistiquée. Le potentiel révolutionnaire des produits psychotropes ne servira la libération que dans une société allant vers la libération. D'ailleurs, comme le soulignent notamment R. Dubos, A. Lwoff, J. Attali, E. Shneour ou J. Salk dans leur contribution à l'ouvrage de M. Salomon « L'avenir de la vie », les psychotropes ne sont qu'une réponse à un malaise des hommes par ailleurs constamment manipulés par les médias, les idéologies, l'alcool et autres toxicomanies légales. Rejoignant Marx, Attali affirme que « la pire des drogues c'est l'absence de culture ». Ce n'est donc pas des produits psycho-actifs que viendra la libération, ni de la psychochirurgie ; mais plutôt de la connaissance, par l'information, des données scientifiques existantes, des technologies actuellement disponibles et de l'action des appareils de domination. Le changement social résultera avant tout d'une mobilisation générale en vue d'une réappropriation sociale du savoir.

c. INFORMER POUR POLITISER

Ainsi qu'on l'a vu avec Marcuse, le changement social exige une prise de conscience individuelle et une modification profonde des besoins et motivations personnels. Ces deux conditions préalables à la libération ne peuvent résulter, Laborit ne cesse de le répéter, que d'une information généralisée concernant les bases de nos comportements, les raisons de nos actions, nos relations avec les structures sociales. P. Bourdieu, malgré sa crainte d'un monde social « invivable » parce que rendu « transparent et désenchanté » par une « science sociale pleinement développée (et largement diffusée si tant est que cela soit possible), « affirme croire « malgré tout que les rapports sociaux seraient beaucoup moins malheureux si les gens maîtrisaient au moins les mécanismes qui les déterminent à contribuer à leur propre misère » (1). C'est précisément dans la diffusion, par information généralisée, de ces mécanismes que Laborit investit ses espoirs d'un véritable changement social s'attaquant enfin aux règles d'établissement et de maintien de la domination. Une telle information ne doit pas faire appel aux passions, aux sentiments, à la foi « en reprenant les vieilles méthodes des révolutionnaires » comme le propose Lecomte du Nouy (2) mais bien plutôt à la raison, à l'imagination, à la dimension spécifiquement humaine de la réflexion : « Certes il faut mobiliser les masses, mais il faut les mobiliser contre toute structure hiérarchique de dominance, contre toute structure fermée, figée, sclérosée, analytique et non synthétique, contre celles existantes mais aussi contre celles qui pourraient subvenir. Et pour les mobiliser, pour les motiver, il est préférable de s'adresser à leur raison qu'à leurs pulsions ou leurs automatismes culturels ou du moins il faut les motiver raisonnablement. Il faut que leurs pulsions fondamentales les amènent à raisonner les mécanismes d'établissement et le contenu de leurs automatismes » (N.G.303). Il s'agit bien ici d'informer pour politiser et de politiser en informant, pour que l'individu s'interroge sur les institutions, sur l'intériorisation des normes sociales, sur son propre rôle en tant que relai de la domination ainsi que sur son devenir en tant que membre de collectivités diverses appartenant toutes également à l'espèce humaine.

(1) BOURDIEU P. *La sociologie est-elle une science ? La Recherche*, juin 1980, p.743.

(2) LECOMTE DU NOUY, *L'homme devant la science*, op. Cité 173-174.

Il faut, selon Laborit, et l'on est ici dans la partie normative de ses écrits, que l'information spécialisée en vue de la gratification sociale ne soit plus la motivation exclusive mais qu'au contraire s'élabore une ouverture d'esprit sur la complexité des structures et le sens de la vie. De l'homme, Laborit avance qu'« il faut le motiver politiquement. Il faut que la politique devienne son activité fondamentale » (N.G 333). Non pas la politique spectacle ou celle des défilés et des slogans qui permettent de colmater l'angoisse, « d'éviter l'hypertension artérielle et l'ulcère de l'estomac » (Cop. 86) en intégrant le militant dans des hiérarchies de substitution aux grilles langagières fermées, mais celle au contraire qui s'appuie sur un savoir politique généralisé qui ne serait plus l'apanage des « ingénieurs sociaux » et des professionnels de la politique mais donnerait à chacun le pouvoir de se situer véritablement par rapport aux autres, à tous les autres, aux structures internes et internationales. Déstructurer le savoir social afin de déstructurer le pouvoir politique : « pour généraliser le pouvoir, il faut généraliser la connaissance, c'est-à-dire généraliser et diversifier l'information et déstructurer les automatismes. Il faut donc multiplier les sources d'information, faciliter par tous les moyens leur diffusion. Ne jamais permettre qu'un problème ou qu'un sujet, quel qu'il soit, utilisant un des moyens modernes de diffusion, soit présenté en sous-ensemble, détaché de ses déterminismes multifactoriels à des niveaux d'organisation sus et sous-jacents, car on tombe alors obligatoirement dans le jugement de valeur, la préférence affective, interprétée de façon logique par le logos raisonnant. Il n'est sans doute pas de sujet, aussi spécialisé soit-il, qui ne puisse être regardé avec les yeux de l'espèce et non pas du groupe ou de l'individu » (HV 145).

Véritable anthropologie dont la réalisation exige bien plus que la seule suppression de la propriété privée des moyens de production et à laquelle chacun dès le plus jeune âge doit être sensibilisé. Par là, il rejoint le second courant révolutionnaire pour qui il convient de changer les valeurs et les institutions mais en refusant cette dichotomie qui laisserait

croire que les valeurs n'ont rien d'humain et que les institutions existaient avant l'homme. L'environnement social n'a rien de naturel – même s'il se dissimule sous cette apparence : il est informé, forgé, modelé, créé, utilisé par l'homme qui y est intégré, s'y moule ou s'y débat mais se trouve toujours dans le tissu serré des rapports sociaux, des rapports avec d'autres hommes médiatisés par des institutions fondées sur des valeurs... dissimulées sous l'apparence humaine. Modifier ces valeurs pour modifier ces institutions, tel est l'objectif auquel Laborit veut activement participer : l'élaboration d'un schéma de substitution de la société informationnelle à la société thermodynamique répond à cette exigence.

B. VERS LA SOCIÉTÉ INFORMATIONNELLE

On doit certainement à Laborit d'avoir grandement contribué à faire passer dans l'analyse sociologique la notion d'information. « La société informationnelle » qu'il publie en 1973 précède de quelques années le discours sociologique qui intègre l'information dans l'analyse des phénomènes sociaux. Avouée ou dissimulée, la dimension informationnelle de la réalité sociale est empruntée par de nombreux auteurs, soit directement à Laborit, soit indirectement à ceux qui l'ont intégrée. On verra tout d'abord qu'avec le concept de société informationnelle on est encore dans l'utopie mais que celle-ci, déjà, prend forme et permet d'imaginer d'autres modalités de relations sociales, de prise de décision, d'action. Le chemin vers la société informationnelle, pour être technologiquement tracé, dépend avant tout de l'action de l'homme, des valeurs et des choix qu'à temps ou tardivement il exprimera.

1. LES PRÉMICES DE LA SOCIÉTÉ INFORMATIONNELLE

a. LE CODE INFORMATIONNEL DE L'UTOPIE

« Je crois que nous sortons d'un univers contrôlé par l'énergie pour entrer dans l'univers de l'information » avance J. Attali, ancien membre, avec Laborit et Morin notamment, du « Groupe des 10 » fondé en 1968 par Robert Buron, groupe de réflexion pluridisciplinaire.

Tous les ouvrages de Laborit cherchent à illustrer cette évolution et à « faire passer » la notion d'information. Pour lui sa « nouvelle grille » pour interpréter nos comportements est la plus contemporaine des grilles d'interprétation. C'est aussi l'opinion de J. Attali qui « essaie de montrer qu'il y a des codes successifs : le code religieux, le code policier, le code thermodynamique et aujourd'hui le code informationnel et ce qu'on appelle la socio-biologie » (1). Pour Laborit il n'y a là aucun positivisme sous-jacent, aucun développementalisme progressiste, car cette évolution ne nous permet pas d'atteindre un nouveau stade de développement, elle nous oblige à rompre cette logique qui ne peut – et ne doit – pas être poursuivie plus longtemps. Sa société informationnelle est une société de rupture, et pour cette raison précise, difficile à prévoir. Aussi n'y a-t-il guère de prédictions chez lui mais plutôt des propositions, des hypothèses de changement (2). Société en rupture, la société informationnelle est nécessairement utopique ; « l'adjectif « utopique », précise justement Marcuse, ne désigne plus ce qui n'a « pas de place », mais ne peut pas avoir de place, dans l'univers historique, mais plutôt ce à quoi la puissance des sociétés établies interdit de voir ce jour » (3).

(1) ATTALI J., in *L'avenir de la vie op.* Cité p.270.

(2) À la critique qu'on peut lui adresser de ne pas présenter un catalogue précis et détaillé, articulé, des réformes à mettre en œuvre, Laborit réagit comme Marcuse qui faisait face à la même attitude : « On nous demandera encore de définir « l'alternative concrète ». Si on s'attend à une description précise des institutions spécifiques et des relations qui seront celles de la société nouvelle, c'est là une absurdité : il est impossible de les déterminer a priori ; elles se constitueront suivant la méthode des essais et

des erreurs, au cours même du développement de la nouvelle société ».
MARCUSE H., Vers la libération, op. Cité 159-160. (3) MARCUSE H, op. Cité 14.

On retrouve ici la distinction de K. Mannheim que, par commodité, nous retiendrons, entre idéologie (production d'idées confortant l'ordre établi) et utopie (production d'idées antagonistes de cet ordre). Une telle caractéristique utopique de la société informationnelle, en opposition radicale avec le développement historique et la croissance exponentielle, s'amplifie avec la conscience de l'impasse historique dans laquelle la civilisation industrielle s'est engagée. Aujourd'hui penser le devenir ne peut être que penser utopie, Attali note ainsi que « l'avenir est nécessairement une utopie et c'est très important de comprendre qu'elle n'est pas dangereuse puisque parler utopie signifie accepter l'idée que l'avenir n'a rien à voir avec les prolongations de tendances actuelles. Je dirai même : tous les futurs sont possibles sauf un qui serait la prolongation de la situation actuelle » (1). Morin relève que nous sommes si proches du seuil de rupture, si proches « d'entrer dans le chaos », que s'intensifient à la fois la dimension utopique du futur et la nécessité impérieuse de sa conception : « Le paradoxe d'une politique d'autant plus nécessaire qu'elle devient plus utopique, d'autant plus utopique qu'elle devient plus nécessaire, se fait encore plus éclatant » (2).

Pour Laborit la situation actuelle étant caractérisée par le cycle infernal de la production / consommation à tous prix, la rupture devra véhiculer d'autres valeurs telles la connaissance et l'existence. Au développement économique / sous-développement de l'homme il faut substituer la stagnation de la consommation en vue de l'épanouissement de l'homme, substituer encore l'homo-sapiens à l'homo faber / mercantilis (3).

(1) *ATTALI J., op. Cité 271.*

(2) *MORIN E., Introduction à une politique... op. Cit. 122.*

(3) *Déplorant la disparition définitive d'espèces animales et végétales, J. DORST écrit aussi : « Souhaitons que ces extinctions soient compensées par celle de « l'homo faber » et « l'homo technocraticus », bourgeonnement récent et déjà archaïque du phylum hominien. Il est temps*

que domine à nouveau l’Homo sapiens, celui qui sait que seul un juste équilibre avec la nature toute entière peut lui assurer sa légitime subsistance, et en définitive le bonheur spirituel et matériel auquel il aspire ». J.DORST, op. Cit. 187.

« La question serait alors clairement posée de savoir si la finalité de l’espèce humaine sur la planète est de faire toujours plus de marchandises, ou de mieux connaître le monde inanimé et le monde vivant, y compris le monde humain » (S.I 25). Une telle finalité n’est donc pas limitée à un État, à un ensemble régional quelconque, elle est celle de l’espèce humaine dans son unité ; elle lui est commune. La société informationnelle que discerne Laborit sera l’enjeu d’une révolution permanente et culturelle, celle de l’émergence de l’Homme. Morin converge avec cette analyse pour qui « cette radicalité nous entraîne à concevoir le devenir moderne comme révolution permanente, à en extirper tout messianisme – notamment le fol espoir de la classe-messie et l’État-messie – mais à y révéler la profonde aspiration révolutionnaire de l’humanité » (1).

Nul nostalgisme chez Laborit, aucun désir de retour à l’Eden perdu, mais au contraire appropriation collective de la technologie pour instaurer une société conviviale. La communauté de pensée, sur la plupart des thèses, entre Laborit et Marcuse, Laborit et Illich est frappante (2). Plusieurs fois relevée on la retrouve encore ici dans la possibilité d’une nouvelle connaissance de l’homme et de la nature, transformatrice de leurs rapports, exigeant à cet effet l’élaboration d’une nouvelle finalité. « Nous pouvons aujourd’hui comprendre la nature de façon nouvelle, le tout est de savoir à quelles fins » écrit Illich (3). Et si « la productivité se conjugue en termes d’avoir, la convivialité en termes d’être » (4), la société informationnelle est bien, nous le vérifierons une société conviviale.

Son nouveau but devrait être « enfin de former des hommes, c’est-à-dire des êtres imaginant, plutôt que des mécanismes participant plus ou moins directement, mais participant toujours à la production des marchandises ». (S.I. 42).

(1) MORIN E., *Introduction... op. Cit. 31.*

(2) Laborit ne semble pas avoir lu Marcuse, en tout cas ne le cite jamais. Quant à Illich il lui consacre une note en bas de page en lui reprochant de se situer parfaitement dans le modèle de la société industrielle pour avoir proposé d'envoyer très tôt les gens faire un tour à l'usine.

(3) ILLICH I., *La convivialité* op. Cit. 62.

(4) ILLICH I., *id.* 43.

Ces « mécanismes » décrits par tous les auteurs s'interrogeant sur l'aliénation, à commencer par Marx, sont dépourvus de toute culture à laquelle ils participeraient, à laquelle ils ne seraient pas – une fois de plus – aliénés. Combattre « l'inespérance de culture » (Rostand) ou « le vide intellectuel » (Marx) des hommes contemporains est le premier objectif de la société informationnelle et « ce que la classe actuellement ouvrière doit désirer, ce n'est point prendre à un autre des biens de consommation qui plongeraient l'ensemble des classes dans une médiocrité digestive sans issue, mais lui ravir la possibilité d'acquérir une culture relativiste... » (B.S. 94).

Cette option normative ne se réalisera pas spontanément ; elle exige un apprentissage, une conception différente de la vie en société et du sens de la vie en général. Elle exige notamment qu'au règne de la compétition soit substitué celui de la coopération, que le phénomène de pouvoir soit envisagé sous un jour nouveau, que les systèmes fermés s'ouvrent à la diversité complexe, que l'hétérorégulation enfin fasse place à l'autorégulation.

b. LA RECHERCHE DE LA DÉCISION ORGANIQUE

L'option de la coopération et le rejet de la compétition comme force évolutive traduisent un choix normatif issu de l'analyse de l'inéluctabilité du changement. Nombre d'auteurs font le choix inverse pour qui l'agressivité compétitive est la condition du progrès et de la croissance. Le mythe de l'homme faustien cher à Spengler (1) est encore vivace et l'esprit de conquête souffle de l'Occident sur l'Orient. Laborit y décèle les causes

de l'impasse écologique actuelle et son scientisme ne va pas jusqu'à investir dans la technologie future le salut de l'humanité.

(1) SPENGLER O., *L'homme et la technique*.1931, Gallimard 1969.

On est ici dans le domaine de la croyance et des grilles interprétatives. Le clivage est net entre ceux qui, comme Laborit, sont sensibilisés aux problèmes écologiques, souvent de formation scientifique, partageant globalement l'analyse rendue célèbre par les rapports au Club de Rome, et ceux qui, d'autre part, sont de formation plus technique ou technocratique, et qui auraient plutôt tendance à valoriser les solutions techniciennes en dénigrant toute projection à long ou moyen terme qui fait l'impasse sur l'innovation technique dont les hommes – les technocrates en l'occurrence – savent faire preuve. Or les solutions à court, moyen ou même long terme apparaissent dérisoires à qui regarde l'homme sous l'angle de l'évolution du vivant, compare l'histoire de la société industrielle exprimée en peu de siècles à l'histoire de l'homme exprimée en centaines de milliers d'années. Les points de vue, pour tout dire, sont incompatibles. Voilà aussi la raison pour laquelle si Laborit admet la valeur sélective et évolutive de l'agressivité à un moment donné de l'évolution, elle lui paraît aujourd'hui faire partie de ces adaptations phylogénétiques archaïques, périmées, voire nocives (1). Si l'homme de Néanderthal n'a pas évolué dans sa constitution physique, son environnement a changé et l'homme aujourd'hui maître de la nature doit désormais maîtriser sa nature. La conscience de l'espèce et de la finitude terrestre bouleverse l'étroitesse des cadres traditionnels de l'action. Elle révèle par l'unité de l'homme les limites du choix qui ne peut être qu'entre la vie et la mort de l'homme. Laborit a choisi la vie en réfléchissant sur la sienne, en en prenant l'infinitésimale dimension, il a compris qu'elle est la seule valeur certaine. Et comme le dit Morin la vie n'est « pas seulement le développement de l'individualité mais celui de la dialectique des rapports individu-société-espèce »(2).

(1) *Conception partagée, on le reverra, par des auteurs aussi divers que DELGADO, CHAUCHARD, EIBL-EIBESFELDT ou même WILSON qu'on a, sur certains points, lu parfois rapidement.*

(2) MORIN E., *Introduction... op. Cit.* 60.

En conséquence, il a opté pour la déstructuration des cadres clos et enfermants de la domination thermodynamique et pour la coopération par inclusion, par niveaux successifs de complexité et de complémentarité, dans l'espèce humaine. Il s'agit désormais d'élaborer les fondements d'une « solidarité biologique » (Marcuse) de l'homme à l'homme, mais aussi à l'espèce et à la nature ; d'imaginer les termes d'une philosophie inclusive et additive et non plus exclusive et alternative.

Cette solidarité biologique qui inspire les écrits de Laborit devra s'appliquer dans un premier temps aux structures sociales et, sur la base de la prise de conscience de l'indispensabilité sociale par la diffusion de l'information, devra renouveler profondément les notions de pouvoir et de décision.

La société informationnelle diffère avant tout de la société thermodynamique par la conception du rôle et du contenu de l'information. On a vu que les sociétés industrielles tendaient à établir leurs hiérarchies professionnelles sur la base du rapport travail mécanique / information abstraite, celle-ci étant conçue comme une information spécialisée, ensemble de méthodes et de techniques, de connaissances utilitaires. Il ne s'agit pas ici de l'information que Laborit souhaite voir diffuser. En effet, écrit-il, « quand nous parlons de sociétés informationnelles il ne s'agit pas de l'information spécialisée permettant à l'individu de transformer efficacement la matière inanimée, il ne s'agit pas de l'information fournie par l'apprentissage manuel ou conceptuel mais bien d'une information beaucoup plus vaste, concernant sa signification en tant qu'individu au sein de la collectivité humaine. La première ne peut lui fournir qu'un pouvoir spécialisé au sein d'une hiérarchie mais lui interdit de participer au pouvoir « politique ». La seconde au contraire lui permet de s'inscrire dans une classe fonctionnelle et de prendre part aux décisions de l'ensemble organique car « pouvoir c'est savoir » (S.I 32). Cependant Laborit sait parfaitement que la structuration hiérarchique consacrant la détention de l'information la plus abstraite et la plus spécialisée investit le pouvoir politique, et que technocratie et politique tendent à s'interpénétrer de façon asymétrique. L'invasion des instances politiques traditionnelles (représentatives et exécutives) par les membres des grands corps techniques

ou administratifs (1) ne lui paraît nullement garantir l'ouverture d'esprit et la compréhension de l'ensemble des structures et de leurs interrelations.

(1) Cf entre autres SULEIMAN E. *Les hauts fonctionnaires et la politique*. Seuil BIRNBAUM P., *Les sommets de l'État*, Seuil.

Elle survalorise au contraire le discours de l'expertise. La « culture générale » ne correspond ni au contenu ni au rôle qu'il accorde à l'information généralisée. Celle-là ne correspond d'ailleurs qu'à une spécialisation, déjà fort bien relevée par M. Weber, dans la détention d'une information plus globale qui, pour légitimer le pouvoir politique, consacre la division sociale du savoir politique. Dans la mesure où chaque membre d'une collectivité participe à son fonctionnement, l'information politique devrait être généralisée, mise à la libre disposition de chacun, disposition non pas formelle mais réelle. Tout homme pourrait alors accéder à la compréhension de son rôle, de celui de sa classe, de leur intégration à des niveaux de complexité plus vastes et enfin de sa finalité et des moyens d'action des ensembles nationaux et internationaux. La quantité d'information spécialisée ne justifie nullement la discrimination dans la participation au pouvoir de décision politique. Généraliser l'information politique permettrait de généraliser le pouvoir en ne réservant plus la décision à quelques-uns, qui n'y sont aujourd'hui habilités que parce qu'ils monopolisent cette information. La décision devrait être – selon les modalités envisagées plus loin, une décision organique résultant de la discussion de tous les participants à une classe fonctionnelle dont l'indispensabilité sociale doit permettre qu'elle participe à égalité avec toutes les autres classes fonctionnelles aux décisions politiques concernant la collectivité dans son ensemble. Décision organique car elle dégagerait la finalité commune et fonctionnelle des sous-ensembles intégrés. Le pouvoir personnel devrait aussi pouvoir être évité par dissociation du rôle et du statut, par une refonte de la notion de représentation et par le refus d'une professionnalisation de l'activité politique conçue jusqu'ici comme monopolisation des ressources informationnelles du discours et de la décision. La recherche de la décision organique ne peut s'appréhender que liée à l'ouverture par servomécanismes des multiples sous-systèmes sociaux. Cette ouverture doit pouvoir être conçue verticalement et

horizontalement : verticalement par articulation d'une structure à une autre et détermination d'une finalité commune dans un espace territorial déterminé (producteurs et consommateurs, enseignants et enseignés...), horizontalement par fusion ou association des différentes classes fonctionnelles appartenant à des cadres territoriaux distincts (organisation transnationale du syndicalisme patronal et ouvrier, des consommateurs, des locataires, des enseignants, des sportifs etc...). Une telle ouverture simultanée sur des ensembles plus grands, dont on connaît d'ailleurs quelques ébauches, permet de faire obstacle au corporatisme, à l'esprit de chapelle, à l'enkystement structurel de groupes d'intérêt étroitement spécifiques et antagonistes. Elle implique que les traditionnelles grilles de valeurs assurant le maintien de structures fermées soient remplacées par une nouvelle grille qui mettrait l'accent sur la dépendance / interdépendance de toutes les structures socio-économiques et dégagerait une finalité commune à l'ensemble de l'espèce humaine. Ce nouvel apprentissage, cette nouvelle sensibilité, dont on mesure l'ambition, Laborit les regroupe sous le vocable « d'esthétique », « comprise comme une recherche des structures, c'est-à-dire de l'ensemble des relations existant entre les éléments de l'ensemble de nos connaissances (qui) est la seule façon (...) qu'ait l'homme de s'harmoniser avec la nature, de s'y fondre, tout en restant lui-même, c'est-à-dire conscient de cette harmonie (...). En fait, sa fonction essentielle est la généralisation : généraliser consiste pour nous à créer de nouveaux ensembles de relations, c'est-à-dire de nouvelles structures qui englobent les ensembles préexistants, dont les caractéristiques essentielles sont déjà connues. Enfin, alors que les morales enferment l'action dans un dogme, un règlement de manœuvre, sans évolution possible, faisant le plus souvent appel à des réflexes conditionnés puisqu'au départ elles renferment des lois qu'il suffit de respecter, l'esthétique, envisagée comme science des structures, est un système ouvert, en perpétuelle évolution et qui repose entièrement entre nos mains, puisque nous sommes seuls responsables de l'enrichissement de nos structures. Avec elle, l'homme possède non seulement une méthode pour agir mais aussi un système de recherche et de perfectionnement, un but jamais atteint à offrir à son comportement. Les morales sont des aide-mémoire à base de préjugés utilitaires. L'esthétique est une création néocorticale débouchant sur l'infini des structures universelles » (B.S. 9,

10. 11). Le biologiste Laborit rejoint à nouveau le philosophe Marcuse pour qui la société matérialiste a étouffé la sensibilité et la liberté imaginatives de l'homme. « Dans un univers où les rapports humains ne seraient plus médiatisés par des relations marchandes, ne seraient plus fondés sur l'exploitation, la compétition ou la terreur, il faudrait que la sensibilité soit libérée de toutes les satisfactions répressives des sociétés asservies et qu'elle puisse accéder à des formes et à des aspects de la réalité qui n'ont été jusqu'à présent l'objet que de l'imagination esthétique » (1). À la recherche de la « moralité esthétique » nos deux auteurs tiennent ainsi à affirmer qu'elle n'a rien de contemplatif mais que cette nouvelle sensibilité est bien une praxis surgissant avec l'angoisse existentielle de l'humanité, revendicatrice de nouvelles formes de vie, de nouvelles relations humaines.

Tels sont les grands objectifs de la société informationnelle : substituer, sous la pression de la nécessité, « l'être » au « produire », la coopération à la compétition, l'intégration fonctionnelle des ensembles humains au repli sur des structures fermées. Tous sont dépendants des modalités de circulation de l'information et de la nature de cette information. C'est pourquoi la promotion d'une telle société nécessite une déstructuration /restructuration des modèles de sociétés occidentales.

(1) *MARCUSE H, , op, cité 56-57.*

2. LES STRUCTURES SYSTÉMIQUES DE LA SOCIÉTÉ INFORMATIONNELLE

La nouvelle société ne sera pas le produit d'un renversement brutal des structures existantes mais émergera du renouvellement généralisé des valeurs, de l'élaboration d'autres règles de comportement. Dans la mesure précisément où les automatismes socio-culturels sont intégrés à la personnalité dès le plus jeune âge, leur suppression exige tout d'abord que soit différemment conçu l'enseignement (1).

(1) *Telle est la solution retenue par DELGADO « afin de civiliser notre psyché et d'organiser consciemment nos efforts pour développer une société psychocivilisée future » (op. Cité 337). « De nos jours on répète à*

l'envie l'antique inscription du temple « connais-toi toi-même » mais peut être est-elle inadéquate. On devrait y lire également « Construis-toi toi-même, forme ton esprit, exerce tes facultés de raisonnement et dirige tes émotions de façon plus rationnelle ; libère ton comportement du fardeau ancestral que t'ont légué les reptiles et les singes, sois un homme et utilise ton intelligence pour orienter les réactions de ton esprit » (324).

a. L'INFORMATION SYSTÉMIQUE

Informer sans éduquer : telle est pour Laborit la première règle d'un nouvel apprentissage socio-culturel. Celui-ci devra recourir à de nouvelles méthodes mais surtout favoriser la critique de toute autorité, le refus de tout conformisme, de la normalité ; insister sur la diversité, l'originalité créatrice, l'imagination. C'est là une condition essentielle d'une sublimation de l'agressivité qui valoriserait la tolérance et la coopération substituées au conflit et à la compétition (2).

(2) Dans le même sens les ouvrages de : MILGRAM, MARCUSE, MORIN, LORENZ, EIBL-EIBESFELDT, LEPRINCE-RINGUET, ROSNAY, TAYLOR, SZENT, DELGADO, MITSCHERLICH, RUFFIE, WILSON.

Bien évidemment ces idées sont d'abord développées par les auteurs qui retiennent l'origine exclusivement environnementale de l'agressivité mais aussi par ceux qui considèrent que, pour être innée, l'agressivité se coule dans le moule imposé par l'éducation et les modèles de comportement.

Pour parvenir à ce but, l'angoisse existentielle exprimant le déficit informationnel de tout individu à l'égard de lui-même, des autres et de son milieu devra être utilisée comme possibilité d'ouverture et de compréhension d'un monde multidimensionnel, riche et complexe, conflictuel. La tâche est ardue comparée à la facilité qui consiste pour l'enseignant à fournir des grilles sécurisantes et pour l'élève à les rechercher et s'en satisfaire. Le nouvel apprentissage sera fonction des méthodes éducatives qui devront diversifier le plus possible les sources d'information et ne jamais « imposer une connaissance parce que reconnue

comme une vérité à une certaine époque de l'évolution des sciences et des techniques sous peine de stériliser l'imagination et la créativité des enseignants » (S.I. 33). Actuellement l'éducation « mot affreux qui rappelle le dressage d'un cheval » « fait appel aux aires cérébrales les moins spécifiques de l'espèce humaine, celles qui gouvernent l'apprentissage, manuel ou conceptuel » (S.I. 34). Elle y parvient par le biais du langage, chargé de valeurs cristallisant des rapports sociaux souvent révolus, le plus souvent dissimulés, valables à certains niveaux d'organisation mais non à d'autres. L'éducation enferme et il faut transformer le langage utilisé et les méthodes employées pour changer les mentalités. Marcuse attache la même importance à cette transformation du langage et parle même de thérapie linguistique « c'est-à-dire l'effort pour débarrasser les mots (et par là les concepts) de la signification adultérée dont les a chargés l'ordre public, (qui) impose que les critères moraux ne soient plus fondés (ni sanctionnés) par l'ordre établi, mais par la révolte. De même, le vocabulaire sociologique doit subir une refonte radicale, il faut le dépouiller de sa prétendue neutralité, il faut systématiquement, délibérément, le « moraliser » dans l'optique du Refus » (1). Pour Laborit le fossé des générations, disposant chacune de leur langage et de leurs valeurs, suffit à montrer l'inadaptation de l'enseignement aux changements permanents des structures. Or « une génération n'a pas le droit de penser que l'évolution des sciences et des techniques s'arrêtera avec elle et elle doit avant tout insister sur leur relativité » (S.I. 33).

(1) MARCUSE H., *op. Cit.* p.23. *En modifiant ainsi les valeurs on peut espérer changer la nature des besoins et par là construire « les fondements biologiques, instinctuels, du socialisme ».* (p.21-26)

En conséquence, la nouvelle éducation sera relativiste et ne devra pas se satisfaire de dispenser des certitudes, des dates et des formules mathématiques ; elle devra s'efforcer de structurer la multiplicité des informations éparpillées. À l'abondance dispersée des connaissances, la nouvelle éducation devra substituer un processus de structuration des connaissances qui ne fasse pas appel à la seule mémoire mais aux méthodes d'établissement de relations, de liens multiples de dépendance / interdépendance (1).

(1) Nombre d'auteurs soutiennent que l'accumulation quantitative des connaissances en vue de satisfaire à la course d'obstacles scolaires (« the rat-race ») étouffe l'imagination et interdit de penser. Les tests d'intelligence n'en sortent pas valorisés. Quand, ainsi que nombreux le souhaitent, l'abondance culturelle aura remplacé l'inespérance de culture, alors les différences « naturelles » révéleront leur dimension sociale (ROSTAND, LABORIT, TORT, MARX, DOBZHANSKY...) « Que parlez-vous de talent, argumente PROUDHON (...) Développez ces intelligences, façonnez ces organes, émancipez ces âmes, et bientôt, mortels desséchés d'égoïsme, nous verrons à quoi se réduit votre prétendue supériorité » (cité in A. POSE. Philosophie du pouvoir, op. Cit. 28). Telle est aussi l'argumentation avancée par BOURDIEU et PASSERON dans « Les héritiers » Ed, de Minuit 1964. Selon eux « la cécité aux inégalités sociales condamne et autorise à expliquer toutes les inégalités particulièrement en matière de réussite scolaire, comme inégalité naturelle, inégalité de dons. (note en bas de page) : « il n'est pas dans notre intention en soulignant la fonction idéologique que remplit dans certaines conditions, le recours à l'idée de l'inégalité de dons, de contester l'inégalité naturelle des aptitudes humaines, étant entendu qu'on ne voit pas de raison pour que les hasards de la génétique ne distribuent pas également ces dons inégaux entre les différentes classes sociales. Mais cette évidence est abstraite et la recherche sociologique se doit de suspecter et de déceler méthodiquement l'inégalité culturelle socialement conditionnée sous les inégalités naturelles apparentes puisqu'elle ne doit conclure à la « nature » qu'en désespoir de cause » (op. cité 303). L'ennui est que face aux déterminismes sociaux on suppose l'existence d'un hasard génétique qui présente des régularités telles que le recours au hasard ne devrait s'effectuer, lui aussi, qu'en désespoir de cause. Les déterminismes sociaux génèrent et entretiennent les déterminismes génétiques. On a déjà relevé ce point.

« Il ne s'agit pas, précise Laborit, d'apprendre le plus de choses possible si l'on ne sait comment elles sont reliées entre elles, dans l'espace et dans le temps, de la géographie à l'histoire, des mathématiques à Victor Hugo. Chaque chose apprise n'a aucun intérêt si elle ne s'inscrit pas dans un cadre

plus vaste, par niveaux d'organisation et régulations intermédiaires, aussi bien dans le sens horizontal du présent que vertical du passé et de l'avenir » (B.S 100). Théorie des ensembles et analyse structurale et systémique sont autant de méthodes heuristiques pour « apprendre à penser », à questionner les faits. En privilégiant les liaisons, les servomécanismes, elles font éclater les systèmes fermés. Une telle démarche « ébranle toutes les valeurs, des plus évidentes aux plus discutables. Elle remet tout en cause inlassablement. Elle pousse à la révolte contre les préjugés, les concepts éculés, les vérités premières, les « essences », les certitudes admirables, les morales, les éthiques... » (N.G. 283).

L'informatique pourra devenir un instrument précieux de mise en œuvre de telles méthodes. Mais elle ne remplacera pas l'enseignant qui devra recevoir une autre formation et établir de nouveaux rapports avec ses élèves. « L'approche interdisciplinaire des méthodes et des concepts devra leur être familière et doubler leur acquis spécialisé d'une information généralisée, « polystructuralistes » et « synthéticiens » devront être « capables de s'informer sur plusieurs disciplines, de faire fructifier la leur des intersections possibles avec celle des autres et, finalement, de se situer eux-mêmes plus aisément dans l'ensemble humain, plutôt que dans un sous-ensemble technique. Chercher, pour chacun de nous, les recoupements pouvant exister entre notre connaissance et celle des autres, conduit à mieux considérer ces autres, du fait qu'on participe conceptuellement à leurs connaissances et à leur langage, donc que l'on devient capable d'échanger avec eux des informations » (H.V.150).

Paré de nouvelles méthodes, l'enseignant devra ensuite établir de nouveaux rapports avec les enseignés. Rapports dépouillés de tout paternalisme qui conforte le maître en sécurisant l'enfant sur-infantilisé. Susciter l'imagination, l'association d'information, de structures, d'idées, la recombinaison et la symbiose permanentes des multiples éléments de connaissance, surtout ne pas user et abuser de l'argument d'autorité et de l'imposition de certitudes.

« Alors, précise Marcuse, au lieu d'être conditionnée et imprégnée par la rationalité de la domination, la sensibilité serait guidée par l'imagination... » (1) (2) (3).

(1) *MARCUSE H, , op. Cit. 62,*

(2) *LEPRINCE-RINQUET* (op.cité p.87 à 145) et *ROSNEY* (J. de) (op. Cité p.243 à 275) cherchent à promouvoir une nouvelle démarche très proche de celle de Laborit.

(3) Peut être une telle formation permettrait-elle d'atteindre « l'Uomo di Cultura », le Tiers-instruit qu'appelle M. *SERRES* en réaction, contre les instruits-incultes (les scientifiques) et les cultivés-ignorants (les hommes de lettres).

b. POUR L'ANARCHIE CONCEPTUELLE ET L'ORDRE STRUCTUREL

L'objectif et le moyen de parvenir à une perception systémique du monde se résument en une formule chère à Laborit : « L'anarchie conceptuelle » (qu'on appelle parfois brain-storming) dont les éléments constitutifs sont au nombre de trois : la conscience, la connaissance et l'imagination. Anarchie définie comme négation de l'autorité cognitive et affective du mot qui, une fois imposée, s'impose d'elle-même, qui fait que le sujet est parlé plus qu'il ne parle comme le remarque P. Bourdieu. Anarchie enrichie de la multiplicité des échanges d'informations en vue du développement permanent des communications, obstacle au conformisme magique du verbe (4) (5).

(4) *Sur le conformisme, l'obéissance rituelle et les incantations magiques en politique on pourra se référer par exemple à G.BURDEAU ; La politique au pays des merveilles P.U.F. 1979.*

(5) *De même pour BOURDIEU, le rôle d'une nouvelle culture devrait être de fournir des instruments de contestation de la domination culturelle, il affirme ainsi que « la possession des armes nécessaires pour se défendre contre la domination culturelle, contre la domination qui s'exerce par la culture et en son nom, devrait faire partie de la culture. Il s'agirait d'une culture capable de mettre à distance la culture, de l'analyser et non de l'inverser ou plus exactement d'en imposer une forme inversée (...) il s'agit d'assurer la dissémination des armes de défense contre la domination symbolique... » in Questions de sociologie op. Cité p.13.*

Anarchie constructive enfin puisque créatrice de nouvelles structures, d'une compréhension élargie du monde. « L'imagination, développe Marcuse, en unifiant la sensibilité et la raison, devient « productive » en même temps qu'elle devient pratique : elle devient une force motrice dans la reconstruction de la Lebenswelt – reconstruction assurée par une *gaya scienza*, par une science et une technologie qui, ne servant plus la cause de l'exploitation et de la destruction, se trouveraient disponibles pour les exigences libératrices de l'imagination » (1). Et c'est bien en effet sur ces bases qu'apparaît possible à Laborit l'appropriation collective des moyens de production. En effet, quand l'imagination sera devenue la nouvelle motivation de l'action, récompensée par la reconnaissance collective, quand l'épanouissement individuel par la création aura remplacé l'activité de consommation, quand le pouvoir imaginant aura destitué le pouvoir possédant, l'appropriation privée des moyens de production, c'est-à-dire le moyen capitaliste de s'assurer le pouvoir sur les hommes, pourra à son tour disparaître. Mais ce ne serait là encore que rupture partielle du continuum de domination tant que non accompagnée de la désinstitutionnalisation d'un pouvoir fondé sur la possession, la monopolisation et la rétention de l'information spécialisée et généralisée. D. Schweitzer pouvait ainsi trouver « étonnante » l'affirmation de Schaff (2) selon laquelle l'abolition de la propriété privée en U.R.S.S. n'avait pas supprimé l'aliénation des travailleurs. Or, Laborit insiste sur le fait que la propriété privée établissant un lien de dépendance n'est pas seulement celle des moyens de production mais aussi – et surtout – celle de l'information, du savoir qui procure le pouvoir. Car l'aliénation ne réfère pas seulement à la possession ou à la non possession mais encore au pouvoir d'orientation et de décision. L'ouvrier peut être propriétaire collectif d'une usine, il n'en est pas moins aliéné tant que les décisions ne requièrent nullement sa participation, tant qu'il ignore la finalité et la destination de son travail, etc...

(1) *MARCUSE H*, , *op. Cité* 63,

(2) *SCHWEITZER D.*, *Théories et recherches sur l'aliénation*. R.I.S.S. 1981.

Or, la généralisation du savoir devrait permettre la généralisation du pouvoir et ne plus justifier que, par défaut de savoir, l'incapacité des travailleurs à comprendre légitime la greffe d'un pouvoir détenteur du savoir.

Ceci implique que, contrairement à la société thermodynamique, la société informationnelle soit structurée non pas hiérarchiquement mais par articulation des multiples niveaux de complexité, qu'elle soit donc, et Laborit n'emploie pas l'expression, une société communicationnelle.

Le biologiste revient ici au premier plan car les niveaux de complexité encatenés sont caractéristiques de l'organisation du vivant. Et si on a pu parler de décision organique c'est précisément parce que Laborit développe l'analogie entre organisme vivant et société humaine pour élaborer son schéma de société informationnelle. De fonctionnelle dans la partie descriptive de ses écrits, l'analogie se fait structurelle dans la dimension normative de sa pensée sociologique. Pour lui l'organisme vivant ne connaît pas de hiérarchie de valeur, ses divers éléments constitutifs participent au maintien de la structure d'ensemble et aucun d'entre eux ne commande, chacun recevant et transmettant de l'information et de l'énergie. La structure d'ensemble assure en retour la finalité de chacune des structures sous-jacentes : le maintien homéostatique restreint. On constate cependant une intégration des divers composants par niveaux d'organisation ou de complexité, chacun étant ouvert sur le niveau englobant par servomécanisme (les « holons » de A. Koestler ou « intégrons » de F. Jacob). Ces différents niveaux sont également indispensables au fonctionnement normal de l'organisme lui-même, indispensable au bon fonctionnement de chacun des niveaux intégrés.

La société humaine s'est aussi organisée par niveaux de complexité mais en les hiérarchisant – valorisant sur le fondement du rapport travail mécanique / information abstraite. De plus la complexification des structures sociales ne s'est généralement pas faite de la base au sommet, selon un processus de symbiose et coopération mais par le centre au moyen de la force, du déracinement, de la destruction des solidarités existantes. Or, pour Laborit, de la même manière qu'un centre géographique ne peut se concevoir sans périphérie, qu'un territoire est constitué d'entités géographiques contribuant à l'existence de ce territoire, les classes sociales

sont chacune indispensables au fonctionnement social. Chaque individu, quelle que soit sa classe d'appartenance, participe à l'accomplissement d'une fonction indispensable et la reconnaissance de ce fait devrait permettre une structuration sociale autre que hiérarchique. L'indispensabilité des consommateurs par exemple devrait leur permettre de disposer d'un pouvoir de décision et non pas seulement de contestation, De même l'indispensabilité des enseignants, des demandeurs de soins médicaux, des locataires... On voit déjà que la structuration fonctionnelle est verticale puisqu'elle met en contact deux niveaux d'organisation de l'action, mais aussi horizontale puisque chacun est à la fois producteur et consommateur et que les classes fonctionnelles peuvent toujours être spatialement étendues. Pour la démonstration de son analyse, Laborit se réfère aux écrits de G. Mendel concernant les classes fonctionnelles constituées par les enseignants et les enseignés. Il évoque aussi la classe des consommateurs.

En rappelant l'exigence préalable d'une information généralisée délivrée à chacun et d'un apprentissage systémique du fonctionnement des systèmes sociaux, on peut envisager l'hypothèse d'une dissociation du rôle et du statut qui évacuerait le jugement de valeur portant sur la fonction. Le rôle d'un manoeuvre étant tout aussi indispensable que celui d'un commerçant ou d'un fonctionnaire, chacun possédant une formation généralisée équivalente, la valorisation sociale fondée sur la possession d'un diplôme spécialisé n'aurait plus lieu d'être. De plus l'accès généralisé à l'information, joint à l'accès égal à la décision, favoriseraient cette évolution dans le cadre d'une société dont on rappelle que la consommation et la propriété ne seraient plus les objectifs principaux.

L'articulation des intérêts s'effectuerait alors horizontalement, à l'intérieur d'abord puis ensuite par-delà les frontières nationales (le syndicalisme en offre aujourd'hui quelques ébauches de même que les organisations patronales non gouvernementales réunies à l'échelon international sur le critère de l'analogie de fonction mais aussi verticalement sur le critère de l'indispensabilité sociale. L'organisation verticale serait ouverte par servomécanismes, telle entreprise recevant du niveau qui l'englobe et des classes fonctionnelles l'information nécessaire sur la demande de production ou les choix de consommation (préférentielle,

anticipée etc...). Ceci dans le cadre d'une économie planifiée, à l'échelon interne comme international, planification concertée entre classes fonctionnelles.

La structuration d'une société sur le critère de l'indispensabilité sociale exige la réalisation de plusieurs conditions dont aucune ne saurait faire défaut : l'information doit être généralisée et d'accès libre, chacun doit pouvoir librement choisir sa fonction, celle-ci ne saurait procurer aucun avantage hiérarchique, le rôle ne devrait donc pas conférer un statut, le pouvoir ne devrait pas être personnel mais collectif, c'est-à-dire celui d'une classe fonctionnelle dans son ensemble, le pouvoir serait représentatif et exécutif et non pas directif, transitoire et non permanent ; ceci suppose, à notre avis, l'égalisation générale des conditions économiques et sociales, point que n'envisage pas Laborit mais sans laquelle on a quelque peine à envisager le schéma théorique de la société informationnelle. Il ne pourrait en être autrement sans que s'institutionnalisent et se reproduisent éventuellement des hiérarchies fondées non plus sur la propriété des objets mais sur celle des idées, de l'imagination ou bien encore de l'esthétique. En supposant par ailleurs qu'existe une inégalité de conditions dans un système de culture généralisée, valorisant par exemple la création, on ne pourrait qu'évoluer vers des hiérarchies naturelles explicables par référence aux seuls talents natifs ou inégalité génétique. Un tel système est souhaité par J. Salk par exemple où « dans une hiérarchie basée sur les dons et les talents natifs » les individus ne chercheraient plus le pouvoir par les autres et sur les autres mais leur plein épanouissement en harmonie avec la sagesse de la nature (1).

(1) *SALK J. Qui Survivra ? op. Cit. 109 et s.*

Pour Laborit, comme pour V. Pekelis, la valeur créatrice serait récompensée par l'approbation collective, la reconnaissance collective du « talent » (1). Cependant dans cet « état diablement idéal » qu'évoque Diderot surgit un problème de fond que Laborit n'a pas saisi. Quel serait le ressort de la création ? De quelle névrose ou psychose souffrirait un créateur libre de sa fonction, devant lequel les hiérarchies ne dresseraient plus d'obstacles insurmontables, dont le talent serait approuvé par ses contemporains ?

L'angoisse d'un monde à découvrir en permanence mais qui serait offert à la découverte débridée, libérée des hiérarchies étouffantes serait-elle une motivation suffisante ? Ou bien alors la science, perpétuelle fuite de l'homme névrosé, serait-elle, avec les hiérarchies, le pouvoir, la frustration condamnée à disparaître simultanément ? L'esthétique deviendrait-elle, tendanciellement, contemplative ? La « nouvelle grille » ne peut répondre à ces interrogations... parce qu'elle ne peut décrypter le futur et ne le veut. Elle nous indique cependant que dans une telle société le rôle d'un pouvoir politique serait d'harmoniser par niveaux d'articulation les finalités fonctionnelles des différentes classes et de diffuser l'information à l'ensemble des éléments du système sans procéder à aucune rétention. Sous le contrôle permanent des différentes classes, le pouvoir politique devrait alors fournir toutes les informations nécessaires permettant à chacun de contester son action.

(1) PEKELIS V., *Les possibilités de l'homme 1973*. Ed de Moscou, 1977, p.210.

On aura reconnu quelques-uns des thèmes de l'anarchisme théorique, tel que formulé par Proudhon dans son « système fédératif », où l'articulation successive des niveaux d'organisation sociale évolue vers le plus grand ordre sans le pouvoir. On aura aussi reconnu quelques-unes des thèses de D. Mitrany concernant l'intégration fonctionnelle des ensembles internationaux par coopération et complémentarité. On aura enfin compris que la société informationnelle est une société autogérée où chaque sous-ensemble participe volontairement à la vie du plus grand ensemble et à l'élaboration d'une finalité commune, non sans désordre, non sans bruit mais sans fureur ; cette société évolue ainsi de l'hétérorégulation centrale à l'autorégulation décentralisée ; elle est enfin une société conviviale (1).

(1) Selon la définition donnée par ILLICH : « J'appelle conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil » . op Cit 13

c. DE L'HÉTÉROREGULATION CENTRALE À L'AUTORÉGULATION DÉCENTRALISÉE

L'autogestion n'est concevable qu'à plusieurs conditions : la conscience de classe doit être fonctionnelle et non hiérarchique, la généralisation de l'information doit permettre à tous d'accéder à la connaissance des mécanismes économiques assurant l'ouverture verticale et horizontale de la fonction exercée, le pouvoir doit être réparti entre les classes fonctionnelles et non pas monopolisé par des représentants de l'inculture.

L'autogestion permet la restitution à l'homme d'un pouvoir de décision, de participation active à la décision dont, par concentration monopolisatrice, il est aujourd'hui dépourvu. Elle implique la suppression de tout monopole décisionnel et informationnel, rendue possible aujourd'hui par l'état de développement des technologies de communication. Pourtant, Laborit n'évoque pas ces technologies dans ses écrits (sauf en réponse à une question de M. Salomon dans l'avenir de la vie) ; or, il a été impressionné par des conférences faites au Canada où il était en relation télévisée par câbles avec des étudiants d'universités situées à plusieurs centaines de kilomètres. On peut supposer que l'intégration des nouvelles technologies dans son schéma théorique ne lui poserait aucun problème spécifique et l'inciterait peut-être à envisager l'usage de l'expression de société communicationnelle complémentaire de celle de société informationnelle.

Par analogie avec la fonction du système nerveux central, analogie fonctionnelle s'entend, Laborit avance qu'en matière socio-politique « aucune centralisation de la décision n'est acceptable. Les organismes centraux dans un tel système ne pourraient avoir d'autre rôle que d'informer l'ensemble national du contexte intérieur et extérieur et d'exprimer l'avis de l'ensemble national dans l'action entreprise. Un rôle d'intermédiaire sans plus. Toute occultation de l'information au profit des leaders, tout défaut de diffusion à l'ensemble national de cette information, toute insuffisance de généralisation culturelle exigée pour pouvoir exprimer un avis individuel ou par classes fonctionnelles et surtout toute information dirigée de haut en bas, d'instance de décision vers la base, ne peuvent

aboutir à l'autogestion de l'ensemble national mais à une pseudo-démocratie ou à un système bureaucratique » (N.G. 225-226). « La division et la dispersion du pouvoir, la suppression du caractère d'institutions qu'ont pris la politique et l'économique souhaitées par Huxley (1), se doubleraient d'un système de démocratie directe d'où seraient exclues professionnalisation et personnalisation du pouvoir politique, monopolisation du savoir politique. Cela ne présuppose en rien la disparition de l'État en tant que lieu de régulation des conflits d'intérêts fonctionnels mais cela implique que l'État ne serait plus le lieu du politique, où se déterminent et s'imposent, parfois même fictivement, les orientations économiques et sociales qui réinvestiraient la société civile pour monter ensuite au niveau de l'État (2) ;

(1) HUXLEY. A, *La science, la paix, la liberté*, 1946. Ed, du Rocher 1979, p.62.

(2) GORZ écrit que « la finalité essentielle du politique n'est (...) pas l'exercice du pouvoir. Sa fonction est, au contraire, de délimiter d'orienter et de codifier les actions du pouvoir de lui assigner ses moyens et ses buts et de veiller à ce qu'il ne sorte pas du cadre de sa mission. La confusion entre le politique et le pouvoir, ou entre la lutte politique et la lutte pour le pouvoir (c'est-à-dire pour le droit de gérer l'État) signifie la mort du politique. Car au lieu d'être médiation entre le mouvement qui travaille la société civile et la gestion de la société en tant que système, le politique devient alors le lieu d'une médiation à sens unique, transmettant à la société civile les exigences techniques de la gestion étatique et canalisant toute amorce ou velléité de mouvement dans les sentiers frayés par l'État » in *Adieux au prolétariat op. Cit.*167. Pour une traduction juridique du phénomène cf. *Constitution algérienne de 1976*.

celui-ci devenant selon les expressions de A. Gorz, la sphère de la nécessité, la sphère de l'hétéronomie « où les exigences matérielles du fonctionnement social sont traduites en règles objectives universellement applicables et connues de tous » (1). Reconnaître à l'État une fonction de captation et de transmission des informations, d'élaboration formelle des règles déterminées après confrontation directe et multiple et non médiatisée des intérêts en présence paraît envisageable à Laborit et de fait, les progrès

de la télématique, des moyens audiovisuels de communication facilitent les échanges d'information au plan vertical comme horizontal. Cela suppose une très large diffusion de ces moyens techniques et une multiplication des connexions sociales informationnelles, des réseaux interactifs. En conséquence l'informatique ne présente, en soi, aucun danger. Comme le marteau qui servit à L. de Vinci pour sculpter La Pieta et quelques siècles plus tard pour la détruire, l'informatique sera ce que son usage humain en fera : « L'informatique est un instrument (...) L'informatique entre les mains d'un pouvoir totalitaire et coercitif peut effrayer. Mais ce qui est en cause n'est pas l'informatique qui est un simple instrument, mais le pouvoir, toutes les formes de pouvoir. Jusqu'à présent l'évolution technologique à permis de maintenir et renforcer les pouvoirs. Mais aujourd'hui je conçois qu'elle puisse parvenir à une destruction progressive et lente de tout pouvoir. Le succès dépendra de la capacité à briser le monopole actuel d'exploitation des réseaux informatiques » (A.V.V. 257-258). La possibilité d'instaurer une société conviviale dépend ainsi de la capacité sociale de réappropriation de la technologie et de la réorientation de ses usages. Elle dépend aussi de l'émergence de nouvelles technologies adaptées aux nouvelles exigences sociales formulées par les utilisateurs et répondant à des besoins spécifiques (2).

(1) GORZA A., *idem*. 160.

(2) « Technologies d'émergence » ainsi que nous les avons nous-même qualifié ailleurs par opposition à des technologies de substitution définies comme des technologies déterminées extérieurement à une collectivité et substituées à des technologies existantes qu'elles sont censées améliorer ou à un manque de technologie interprété puis imposé comme un besoin. MARCUSE envisage une économie des besoins où un nouveau rapport dialectique serait instauré entre les besoins individuels et sociaux, les seconds étant subordonnés aux premiers. Cf. sur ce point : ASSOUN P.L. et ROULET G. *Marxisme et théorie critique*. P.B.P. 1978 p.132 et s.

« C'est seulement alors, précise Marcuse, que l'on pourrait parler d'une technologie de la libération, fruit d'une imagination scientifique libre désormais de concevoir et de réaliser les formes d'un univers humain d'où seraient exclus le labeur et l'exploitation. Mais cette *gaya scienza*, pour

autant qu'elle répondrait aux besoins d'un homme nouveau, est inconcevable sans une rupture historique dans le continuum de la domination » (1). La recherche de technologies alternatives, souvent interactives, est prônée de toutes parts malgré les distances idéologiques séparant sur bien des points les auteurs : elle structure par exemple les discours de Marcuse, Illich, Commoner, Castoriadis, Gorz, Rosnay, Schumacher, ou Rosanvallon...

(1) La technologie instrument de la libération : telle est l'idée que dépend fermement MARCUSE : cf, Vers la libération op. Cité p.30.

L'exigence de réappropriation sociale des technologies permet aussi de saisir pourquoi les progrès de l'automation peuvent entraîner aussi bien une dépendance croissante du travailleur à la machine hypercomplexe et hypercontrôlée que dégager du temps et des capacités pour la réflexion, la création, en réduisant la pénibilité physique du travail. « Le travail de l'homme est en train sous nos yeux de passer à la machine et l'on peut imaginer le temps où le travail de l'homme se réduira à concevoir les machines que d'autres machines construiront. L'homme se « démanuëllise » et se « céphalise » (...). De même qu'aux temps lointains la station debout a libéré les mains et que le développement cérébral est devenu nécessaire à l'utilisation coordonnée des membres qui d'antérieurs devinrent supérieurs et qui jusqu'alors avaient surtout servi à marcher, aujourd'hui les mains devenues moins utiles, car remplacées par des machines, vont libérer le cerveau pour des fonctions plus spéculatives » (B.S. 115 et 120) (1). L'importance croissante de l'information incorporée dans les machines et de l'information circulante permet d'envisager la diminution du temps consacré au travail et l'augmentation du temps consacré à la connaissance. Pour Laborit on peut même dire que « le socialisme sera fonction du temps accordé à chacun pour s'informer » (N.G 177). Si chaque homme disposait de deux heures par jour tout au long de sa vie pour s'informer, la situation serait déjà appelée à changer. Voilà aussi pourquoi il envisage la possibilité d'une année sabbatique tous les deux ou trois ans ainsi que la refonte des modalités de la mise à la retraite qui exclut brutalement les travailleurs du monde de la vie et les contraint à l'inutilité... d'où d'ailleurs l'inhibition de l'action qui s'ensuit et que connaissent bien

les services de gériatrie. On voit donc que Laborit fait primer l'exigence de « s'informer deux heures par jour » sur celle de « travailler deux heures par jour » (Adret).

(1) De même pour CHAUCHARD « C'est l'automatisation du travail et même de la partie mécanique de la pensée qui va libérer totalement non seulement la main mais l'esprit pour les tâches de recherche et de culture » (Sociétés animales, société humaine op.cit. 107). Dès lors l'utilisation du néocortex permettra l'évolution vers la société de complémentarité, société égalitaire où chacun pourra se réaliser. Cf. Psychisme humain et psychisme animal, p.186.

Lorsque sont combinées les conditions préalables à l'apparition de la société informationnelle et les modalités de sa réalisation on comprend que, par les ouvertures qui la caractérisent, elle est difficilement concevable dans un cadre national étriqué. Ce qui rapproche les hommes n'est pas nécessairement leur appartenance à une même nation mais peut être plus l'analogie de leur fonction, de leur rôle. Ce que notait un scientifique qui se sentait plus proche de tous les scientifiques de sa discipline au plan international que de son laitier. Ce que Marx hier cherchait à impulser par sa formule « Prolétaires de tous les pays unissez-vous », ouverture horizontale à laquelle fait échec l'ouverture verticale du type union sacrée, union nationale et consensus, la conscience de classe tient avant tout pour Laborit à la fonction exercée et la distance fonctionnelle entre un mineur polonais et son homologue américain, par-delà les frontières, est moins importante que la distance sociale qui les différencie de leurs employeurs respectifs. L'ouverture horizontale par une conscience accrue de classe fonctionnelle lui paraît donc possible et souhaitable ; nécessaire en tout cas car son schéma de société informationnelle ne peut qu'être internationalisé dès lors qu'il ne reposera plus sur l'exploitation thermodynamique d'ensembles informationnellement moins organisés, exploitation qui conduit au seuil de la crise planétaire et ne sera résolue que par l'internationalisation des ressources, de l'énergie et de l'information, patrimoines communs de l'humanité (1). L'évolution est, déjà mais à peine, amorcée avec le droit de la mer et dans une moindre mesure le droit de l'espace où le Tiers Monde prend, par l'intermédiaire des organisations

interétatiques, une part croissante. Le nouvel ordre économique international devrait s'organiser sur de nouvelles formes d'échange : certains ont proposé la mise en œuvre de la théorie des équivalents énergétiques, toujours quantifiables, qu'il faudrait aussi pouvoir combiner avec une théorie, beaucoup plus complexe, des équivalents informationnels. En tout état de cause l'évolution semble devoir s'effectuer dans cette direction si on en juge par les discussions dans le cadre des Nations-Unies et par l'audience croissante des projets élaborés par le Club de Rome.

(1) Nombreux sont - aujourd'hui comme autrefois mais le monde a changé - les auteurs s'interrogeant sur les modalités d'une organisation mondiale sous la forme d'une communauté unique. Généralement les scientifiques se contentent plutôt d'une mondialisation de la science qui leur paraît devoir échapper aux ambitions toujours suspectes des États. Cette institution est généralement dénommée Conseil des Sages, sorte d'éphorat Fichtien au plan mondial.

Ainsi schématisée à grands traits, la société informationnelle ne prédit pas tant l'avenir tel qu'il devra ou devrait être, mais plutôt l'avenir tel qu'il ne pourra se perpétuer dans les lignes de force du présent (1). J. Ruffié, comme Laborit, relève d'ailleurs l'impossibilité pratique mais aussi théorique de décrire une société mondiale intégrée : « Que sera cette société ? Il est difficile de l'imaginer à partir de notre niveau actuel de conscience : un palier ignore, à priori, quelles sont les qualités nouvelles qui apparaîtront au palier suivant. Comment prévoir l'organisation d'un mammifère ou d'une société humaine à partir de la bactérie ou du protiste ? » (2).

(1) LABORIT ne désapprouverait certainement pas cette formulation de MARCUSE : « Il ne s'agit pas tant d'une nouvelle voie vers le socialisme que de l'apparition de valeurs et de buts nouveaux chez des hommes et des femmes qui, résistant au pouvoir d'exploitation massive du capitalisme des monopoles, rejettent ses réalisations, si agréables et libérales qu'elles puissent être » op. Cit. 8.

(2) RUFFIE J., De la biologie à la culture. Op. Cit. 568.

Toujours est-il que l'inéluctabilité d'un changement dans la conception d'un monde, qui ne pourra plus être de production effrénée, émerge à la conscience et questionne l'homme contemporain, ses besoins, ses angoisses, ses potentialités. Elle l'aspire vers l'utopie d'autant plus utopique qu'elle est nécessaire et rêve-évolutionnaire. Mobilisation générale de la conscience par la connaissance et pour l'imagination, la société informationnelle ne serait pas le fruit d'une dictature évolutive où les nouvelles lumières de ce siècle baliseraient les voies de l'avenir. Elle serait création par/de l'imagina-humaine, de cet homme « fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » (Sartre), Socialisme scientifique (Monod) ou humanisme scientifique (Laborit), la société informationnelle est d'abord une société de connaissance, connaissance des comportements, de la signification biologique de l'homme et de son unité, au sein de la biosphère, en vue d'une recherche de l'harmonie entre l'homme et les niveaux de complexité l'englobant. Société harmonieuse qui n'est pas sans rappeler les écrits de Teilhard de Chardin mais aussi société de refus, refus de toute autorité, de toute domination, de toute exploitation dont les modalités d'organisation pratique convergent avec l'anarchisme théorique et les finalités avec le communisme ébauché par Marx, défini comme l'abolition de l'auto-aliénation de l'homme et la réintégration de l'homme dans la nature : « Il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre existence et essence, entre objectivation et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre » (1).

Et Laborit ne recherche pas autre chose que la fusion existentielle de l'individu de la société et de l'espèce. À cette fin, la solution que prône Laborit est aussi partagée par Morin qui relève qu'il y a « nécessité d'une conscience révolutionnaire qui puisse domestiquer la science. Mais réciproquement elle doit se mettre à l'école de la science, non seulement utiliser ses méthodes d'investigation et de vérification, non seulement dominer le problème multiforme de la technique mais aussi chercher dans la science l'appoint qui pourrait être décisif pour la révolution » (2).

Ayant défini l'utopie comme un ensemble d'idées dont le système interdit la réalisation et avant par ailleurs constaté que l'utopie laboricienne,

pour avoir été tôt exprimée et ne pas manquer d'originalité, converge avec un courant de pensée qui se développe depuis les années 1970, on peut se demander si les thèses des Laborit présentent véritablement le caractère d'utopie, consacrant une rupture fondamentale avec le mode contemporain de domination dans les sociétés occidentales, si donc il s'agit d'un changement profond d'idéologie, ou si plutôt il ne s'agirait pas d'une idéologie de rechange, c'est-à-dire adaptée à l'état de crise mondiale que subissent les cadres étatiques de la domination dans une économie et une politique aux frontières désormais planétaires où la compétition exige l'utilisation rationnelle de l'ensemble des ressources aussi bien « naturelles », qu'humaines. C'est à cette interrogation qu'il nous faut maintenant nous livrer.

(1) MARX K., *Manuscrits* cité par FROMM E., *op.cit.* 119.

(2) MORIN E., *Introduction à une politique... op. Cit.* 41.

C. CHANGEMENT D'IDÉOLOGIE OU IDÉOLOGIE DE RECHANGE

« Ce fut le plus grand bouleversement progressiste que l'humanité eût jamais connu, une époque qui avait besoin de géants et qui engendra des géants : géants de la pensée, de la passion et du caractère, géants d'universalité et d'érudition. Les hommes qui fondèrent la domination moderne de la bourgeoisie furent tout, sauf prisonniers de l'étroitesse bourgeoise ». F. ENGELS

La rupture que la société informationnelle entend consacrer avec la société thermodynamique est, avant tout, une rupture idéologique dont l'ampleur lui confère le caractère d'utopie. Les arguments utilisés par Laborit, les propositions avancées sont de nature idéologique, en ce sens qu'ils rejoignent un discours pour partie partagé par le monde scientifique et pour partie par certaines formations sociales.

On essaiera de tracer la ligne de clivage entre l'aspect idéologique des écrits de Laborit et les aspects proprement utopiques, c'est-à-dire irréductibles à l'idéologie et irrécupérables par le discours dominant.

1. L'IDÉOLOGIE DE LA FIN ET LA FIN DES IDÉOLOGIES

L'argument fondateur du discours normatif porté par Laborit est le catastrophisme. Défini comme le discours sur la fin, l'annonce de l'apocalypse, l'argument est à la fois démobilisateur et mobilisateur. Démobilisateur, il appelle à la fin du discours, à la rupture du continuum idéologique de la croissance économique et, mobilisateur, il se présente comme détenteur de l'unique et urgente solution salvatrice. Les arguments discursifs varient (explosion démographique, épuisement des ressources, désastre écologique, apocalypse nucléaire...) pour converger finalement vers le diagnostic du désastre imminent. Banal chez les scientifiques, le discours catastrophiste est repris par Laborit. La formation scientifique contribue certainement à façonner une perception du temps, de l'évolution et de l'univers différente de celle étroitement circonscrite en sciences sociales. L'homme vu par un biologiste s'inscrit sur une échelle de temps et dans un espace autrement plus vastes que l'homme historique. Les sciences naturelles, en réintégrant l'homme dans la nature, modifient le regard sur l'homme. L'accélération de l'histoire ne souffre guère de discussion vue du promontoire de l'évolution des espèces. Ce ne sont pas quarante siècles qui contemplent l'homme mais plus de trois millions d'années qui jalonnent sa montée évolutive depuis les australanthropes du pliocène. De l'accélération indiscutable et récente de l'Histoire surgit l'idéologie de la fin : regard sur le monde, elle est inévitablement conception du monde, philosophie naturelle (Monod), constat d'un sens de l'évolution, dépouillé de tout finalisme, connaissance des erreurs et des impasses évolutives. L'idéologie de la fin est avant tout conception de l'histoire de l'évolution dont l'histoire humaine n'est – dans le meilleur des cas – qu'un moment tragique, dans le pire des cas – qu'une erreur. Élaborée sur la connaissance – même imparfaite – du passé évolutionnaire, elle est discours sur le futur et contre le futur. Discours sur le futur, l'idéologie de la fin ne manque pas

d'arguments d'autorité : l'homme est une espèce parmi des millions d'autres, dont des milliers se sont éteintes, et qui pourrait bien n'être qu'une voie transitoire ou une espèce condamnée à disparaître. Ce qui ne saurait justifier qu'il persiste à saccager la biosphère dont toutes les espèces et tous les éléments, au même titre que lui, font partie. Discours relativiste sur le futur, l'argument catastrophiste est production d'un discours contre le futur, défini comme prolongation du présent. La voie technologique empruntée par l'espèce humaine est une impasse écologique. Elle ne peut conduire qu'à la disparition de l'espèce et – peut-être – de toutes les espèces. Chez certains même ce discours contre le futur est – implicitement – un discours contre l'homme prométhéen qui n'aura même pas l'ultime satisfaction d'entraîner avec lui la disparition de toute forme de vie puisque résisteront certains végétaux et certaines espèces animales... voire même quelques tribus primitives. Changer ou disparaître : ainsi fonctionne l'idéologie de la fin ; sur l'argument d'autorité et l'accumulation des faits scientifiques. Le choix pour la survie n'est plus que choix des moyens de survivre. Discours pour cette raison explicitement normatif, l'idéologie de la fin propose ses solutions toujours impératives et urgentes : limitation des naissances, abandon du nucléaire, élimination du « fardeau génétique » ou panmixisme généralisé, préservation de la faune et de la flore, fin de la croissance et des pollutions... Tenant alors son caractère idéologique de son contenu (conception organisée du passé, du présent, de l'avenir du monde, qualification et désignation des problèmes, propositions de solutions impératives), le discours catastrophiste révèle sa dimension en consacrant l'émergence du monde scientifique sur la scène idéologico-politique. Nouveaux experts de la prospective évolutionnaire, les scientifiques dévoilent un nouvel et sinistre horizon, dressant l'étiologie de la crise et formulant sa thérapeutique. Celle-ci, établie sur la base d'un diagnostic scientifique, ne peut alors relever que de la science qui, pour avoir mis à jour les causes et les effets, propose les remèdes. Diagnostiquant le malaise de, et dans la civilisation, les scientifiques proposent pour la civilisation. Ignorante des patries et des idéologies, la Science ignore les barrières du Verbe ; elle s'adresse à l'Espèce, en qui elle investit quelque espoir, et non aux hommes qu'elle accuse de s'être rendus, par leurs productions idéologiques, responsables du désastre actuel. Par-delà le bien et le mal, l'évolution demeure entre les mains de la Science. Elle l'a accouchée à la

conscience du monde et elle en est garante. Elle peut, éventuellement, la recréer. Les jeux de l'homme et ses discours apparaissent dérisoires face à l'infinie complexité du monde. De la capacité des hommes à faire taire leurs querelles pour se mettre à l'écoute de la Science, de l'aveu du caractère infantile des fontes idéologiques face à la destinée du monde, dépendent la survie de tous et de chacun. L'idéologie de la fin s'alimente de la fin des idéologies auxquelles elle confère le caractère puéril de querelles de famille.

2. SCIENCE DE LA CRISE OU CRISE DE LA SCIENCE

Idéologique, parce que dissimulant ce caractère derrière l'argument d'autorité et le regard scientifique universellement neutre, le discours de la fin mobilise pour la fin du discours. Il invalide le présent afin de préserver l'avenir, mobilise en recourant à l'angoisse existentielle de la mort de l'Homme qu'il entretient et amplifie pour mieux s'y ressourcer. Discours contre le futur probable, le discours scientifique dominant est hors de ce monde futur. Il décline toute responsabilité dans le bilan qu'il dresse et le désastre qu'il annonce. La science accusatrice de ce monde – humain, trop humain – se veut extérieure à ce monde cauchemardesque. Elle révèle les lois immuables de l'univers, dévoile les mécanismes, œuvre pour le progrès des connaissances et de la sagesse, que les hommes pervertissent à des fins belliqueuses. Discours catastrophiste, le discours scientifique dominant relève du messianisme salvateur que véhicule tout discours de classe.

Jouet de toutes les idéologies et de tous les pouvoirs, la Science à l'horizon universel souffre d'être exploitée et de voir dénaturer ses efforts. Toujours grand humaniste, le scientifique, en qui, avec l'âge, s'incarne les vertus intrinsèques de la Science, s'efforce pour l'Humanité : pas pour les hommes ni même pour l'Homme ; non : pour l'Humanité. Doux et distrait, sorte de Cosinus ou de Tournesol, austère et concentré, volontiers artiste ou ouvert à la philosophie orientale, le scientifique joue savamment de cette image qu'il contribue à créer et que diffusent complaisamment les médias. Quand on se prend à l'écouter, attentif aux mises en garde qu'il profère avec la dignité qui lui sied, on l'entend dénoncer ses exploités et en

appeler à l'union par-delà les frontières, à l'internationale scientifique que connaît bien la Science. Plus prolétaire que le dernier des prolétaires, le scientifique est l'objet innocent de l'exploitation la plus éhontée, la plus intensive et la plus aliénante : non seulement sa production intellectuelle sera démultipliée à l'infini et transmise par-delà les générations en technologies de toutes sortes, force de travail et source de plus-value inquantifiable, mais encore il ne sera jamais maître des processus déclenchés ne pouvant ni les orienter, ni les arrêter. Il y a du vrai dans l'image déformée de l'apprenti-sorcier et la lecture des ouvrages scientifiques laisse percer cette angoisse d'autant plus profonde que les conséquences des découvertes sont aujourd'hui directes et quasi-immédiates. Beaucoup de physiciens se sont tournés après Hiroshima vers la biologie dont ils savaient qu'elle était la science de la vie. Szilard, Einstein, Oppenheimer... ont maudit leurs découvertes. Szent-Gyorgyi, deux fois Prix Nobel, affirmait avoir plusieurs millions de morts sur la conscience pour avoir inventé la vitamine C (qu'on pensait être une des rares médailles sans revers) et avoir ainsi permis aux soldats allemands de tenir sur le front russe. De jeunes scientifiques apprenant incidemment que leurs recherches sont financées ou utilisées à des fins militaires quittent les laboratoires. Des mouvements de scientifiques dénoncent les centres de recherche travaillant pour l'armée ou le nucléaire... Autant de faits qui témoignent de ce clivage profond entre la réalité sociale de la production de la science et l'image que les scientifiques se font de leur rôle. Marx notait déjà qu'ils occupaient une « situation ambiguë » dans les rapports sociaux de production. Il semble que l'influence croissante de la science sur la société, par les implications technologiques qui en découlent, soit perçue avec d'autant plus d'acuité que se rétrécit la distance temporelle séparant la découverte scientifique de son usage technologique (1). Il semble aussi que l'emprise croissante de l'État sur la science, la croissance exponentielle du nombre de scientifiques (90 % du nombre total des scientifiques sont actuellement vivants), la démocratisation du recrutement, contrebalancent l'image stéréotypée et vivace de la figure « noble » du chercheur solitaire, détaché des contingences matérielles – qu'il subit – incarnée par Pasteur, Pierre et Marie Curie, Einstein, Broglie Rostand, Cl. Bernard... L'image des grands pionniers, des grands découvreurs se brise sur la paille des laboratoires au fonctionnement parcellarisé et hiérarchisé.

(1) À titre d'exemple quelques données, déjà anciennes, illustrent le rétrécissement de l'écart entre la découverte d'un principe scientifique et ses applications technologiques :

Invention	Principe	Application	Écart (années)
Photographie	1727	1839	112
Moteur électrique	1821	1886	65
Téléphone	1820	1876	56
Radio	1867	1902	35
Lampe électronique	1884	1915	31
Tube Rayon X	1895	1913	18
Radar	1925	1940	15
TV	1922	1934	12
Réacteur nucléaire	1932	1942	10
Transistor	1948	1951	3
Batteries solaires	1953	1955	2

Extrait de FEDOSEEV P.N. Signification sociale de la révolution scientifique et technologique. R.I.S.S. 1975 n°1.

Malgré la crise interne qui affecte le milieu scientifique, les chercheurs demeurent imprégnés de ces figures mythiques et l'individualisme de la découverte, accaparée par le « patron », y est ancrée. Maini et Nordbeck notent que les jeunes scientifiques sont avant tout préoccupés de leur apport original à la science et finalement fort peu soucieux des conséquences sociales de leurs découvertes (1) (2).

(1) MAINI SM, NORDBECK B., *Les moments critiques, la pensée créatrice et la motivation de la recherche. R.I.S.S. 1973 n°1/2. Cf. aussi STORER*

N.W., Le caractère international de p.207-223, la science et l'appartenance des savants à une nation. R.I.S.86., 1970, p.89 à 104.

(2) On peut se demander si les mouvements critiques de la science n'accroissent pas la dimension sociale de la science en partie par dépit de ne pouvoir surmonter la division du travail scientifique, obstacle à la découverte, qu'ils critiquent vigoureusement.

Devenue la première force productive, ayant intégré le monde du travail, la science produit ses idéologues, ses utopistes et ses contestataires. Pourtant l'accord, globalement se réalise pour dénoncer la manipulation de la science par le pouvoir et la dégager de toute responsabilité dans l'état actuel de crise. Neutralité de la science : tel est le leitmotiv. Ni bénéfique ni maléfique en soi elle est utilisée par ceux qui ont le pouvoir. D'où la nécessité, non pas d'arrêter la recherche, la progression sur la voie de la connaissance, mais de lutter pour la réappropriation de la science, des conditions de sa production, de ses orientations et de ses utilisations. Réappropriation scientifique de la science pour ceux qui veulent la soustraire à la mainmise politique et en confier la direction aux seuls scientifiques – au plan international plutôt qu'interne d'ailleurs ; ou bien alors réappropriation sociale de la science pour d'autres qui veulent la délivrer du pouvoir politique mais y introduire aussi le débat social portant sur les choix des valeurs.

Ainsi, la conscience de la crise écologique révélée par des scientifiques s'accompagne d'une interrogation collective, d'une crise de conscience ; non pas tant sur la science elle-même que sur ses modalités socio-politiques de production (1).

(1) Ainsi que le note J. MEYNAUD, la période qui va de 1945 à 1962 « montre que les savants ont été mieux écoutés des gouvernants quand ils leur suggéraient d'augmenter le potentiel militaire que quand ils leur proposaient de placer l'énergie nucléaire sous contrôle international ou de désarmer ». in « À propos des spéculations sur l'avenir » R.F.S.P. 1965, p.721.

3. CONSCIENCE DE LA CRISE ET CRISE DE CONSCIENCE

Le milieu scientifique, à en croire les auteurs qui publient à l'adresse de l'opinion, est pris de doutes sur la conception, le rôle, le fonctionnement de la science. Le discours accusateur du pouvoir est un discours de classe, parcouru de clivages, résultant d'un triple phénomène de croissance quantitative des personnels de recherche, de maîtrise grandissante de l'État et des firmes privées sur l'activité scientifique et enfin de prise de conscience de l'influence grandissante et déterminante de la science dans le développement socio-économique. Par ailleurs les scientifiques ne sont plus dupes de la distinction science fondamentale / science appliquée, qui pouvait se justifier quand étaient importants les écarts temporels entre la découverte du principe général, de la loi scientifique et son application technologique. Sans doute certains chercheurs sont-ils plus fondamentalistes que d'autres, selon leur domaine d'étude, mais la rapidité des applications concerne chacun d'eux en les responsabilisant. Conséquemment le mythe scientifique, entamé dans sa crédibilité, se ressourcement, se renouvelle, à la recherche d'un néo-scientisme diffusé dans l'opinion publique par les ouvrages et relayé par les médias ; mais sur la défensive face aux critiques internes et externes, il accuse le pouvoir à qui il reproche de pervertir la science, valeur suprême de l'homme.

Laborit mêle sa voix au discours catastrophiste, à cette idéologie de la fin. Il prend à partie les productions idéologiques des hommes, qui pour aussi diverses qu'elles soient et grâce à cette diversité, communient dans la supra-idéologie occidentale de la croissance. La société de masse ne partage pas un consensus a-idéologique. Comme si un consensus pouvait traduire autre chose qu'un accord global sur les objectifs à atteindre, sur les conditions à préserver ou à améliorer, comme s'il n'était pas translation d'un défi intérieur à un défi externe, définition d'un nouvel « adversaire ». La société de masse n'atteint pas à la fin des idéologies comme le soutenait D. Bell, elle est au contraire pan-idéologique. La contestation idéologique dans le système s'articule autour de l'efficacité respective des différentes politiques d'augmentation de la croissance (marché intérieur ou extérieur, relance par la production ou la consommation, etc...). Cette contestation dans le système participe au système, elle le légitime, en valorise les

enjeux. C'est pourquoi Laborit s'élève contre les idéologies partielles, dissimulant et justifiant en leurs antagonismes l'idéologie globale de la croissance exponentielle. Les mouvements structurés de formulation et d'expression des valeurs et enjeux demeurent trop étroitement enserrés dans le cadre national, les « révolutions minuscules » n'y trouvent pas de support, voire s'y heurtent, et, en raison du monopole de communication réservé aux leaders des mouvements et partis nationaux, ne bénéficient que d'une audience très marginale. Le débat politique, loin de permettre l'affrontement des idées nouvelles, des contre-valeurs dans lesquelles puiseraient l'organisation de la complexité se cantonne dans une pratique magique et incantatoire d'affrontements structurels sollicitant seulement les passions. À ces pratiques idéologiques ritualisées en des institutions, Laborit oppose une démarche axée sur la connaissance par l'information et l'échange par la communication. Il se refuse à « supposer les hommes méchants », la population ignorante et les gens condamnés à le demeurer. À l'appel à l'affectivité il substitue l'appel à la raison et la lutte sociale lui paraît devoir s'engager autour de la détention et de la circulation de l'information, selon des modalités garantissant le plus large pluralisme et l'accès direct à la connaissance des structures sociales. Le débat porte sur des valeurs qu'il considère comme fondamentales et aujourd'hui occultées : les rapports Nord-Sud dans leur dimension humaine autre que de croissance et de marchés à conquérir, les finalités du travail et plus encore de la vie, concevoir sa finitude et sa richesse potentielle, repenser les rapports de l'individu à l'espèce, à l'Homme, réactiver le débat sur l'État, la recherche du pouvoir, la définition des besoins... L'élargissement social du débat, la diversification des termes du débat, la définition véritablement démocratique des finalités collectives par ceux qui n'y ont jamais participé, lui paraissent envisageables étant donné le progrès des techniques de communication. Et c'est bien en effet autour de l'axe informationnel que s'articule aujourd'hui le débat politique : autour du problème des flux transfrontières de données, des communications audiovisuelles par satellites ou par câbles, des banques de données. On imagine aisément la différence en termes de possibilités du débat socio-politique entre une « démocratie câblée » où se multiplieraient les réseaux de communication interactive innervant les sociétés et une « démocratie par satellites » permettant un contrôle élargi par le pouvoir central. La démocratie, dont on

ne peut que s'étonner de la perdurance du moule dix-huitiémiste dans lequel elle se coule et se pétrifie, se situe aujourd'hui à l'interface de la science et de la technologie ; quand peuvent de la base s'exprimer les besoins et que sont formulées les possibilités technologiques envisageables à partir d'un principe scientifique. Elle prend place ensuite entre diverses technologies socialement valorisées.

De même que le schéma de la démocratie représentative paraît, en l'état des techniques contemporaines de communication, obsolète, de même la notion de pouvoir est-elle aujourd'hui sujette à une reformulation critique. Les cadres traditionnels de l'action politique éclatent sous la pression des nouvelles exigences politiques et de toutes parts convergent les critiques de l'État, en tant qu'instance privilégiée de régulation des conflits et d'allocation des valeurs politiques. Laborit participe au mouvement de critique de l'État, qu'il considère comme une structure en crise. Le tout est de savoir si la crise de gestion étatique ne génère pas ses solutions de gestion de la crise, solutions que, pour sa part, pourrait bien avancer Laborit.

4. CRISE DE GESTION OU GESTION DE LA CRISE : LE STATUT DU POLITIQUE CHEZ H. LABORIT

Le statut du politique chez Laborit renouvelle la notion de pouvoir en suggérant de prendre en compte des critères que l'auteur n'évoque pas mais qui ne peuvent manquer, à la lecture de ses ouvrages, de susciter la réflexion. C'est ainsi que la notion de distance au pouvoir, d'écart au pouvoir, mérite quelques développements. On pourrait ainsi distinguer trois catégories de distances au pouvoir, trois « types-idéels » : la distance naturelle, la distance physique et la distance informationnelle au pouvoir. Sera définie comme naturelle la distance qui, par nature, détermine le rapport au pouvoir d'un individu : le système des castes, des ordres héréditaires, les népotismes fonctionnent sur une telle distance situant dès la naissance l'individu sur l'échelle du pouvoir et assurant la stabilité organisationnelle d'un système. La distance physique au pouvoir génère et sanctionne les inégalités de pouvoir sur le critère de la distance au centre de

décision. On se situe ici dans le cadre de l'analyse en termes de réseaux relationnels, d'accès privilégié ou défavorisé au centre. Enfin la distance informationnelle réfère aux ressources de la décision qui permettent à ses détenteurs de monopoliser, bloquer ou exercer indirectement un pouvoir décisionnel. Ces trois critères d'appréciation de l'écart au pouvoir constituent des « types-idéels » et sont en conséquence souvent combinés ou cumulés. La distance naturelle entre un seigneur et un serf se double le plus souvent d'une distance informationnelle et d'une distance physique à son entourage. Mais non nécessairement. Ainsi la distance naturelle entre les technocrates et les parlementaires fait de ces derniers les canaux légitimes d'expression du pouvoir politique et, malgré une faible distance physique entre les fonctionnaires et les parlementaires, ces derniers perdent de leur suprématie par l'écart informationnel au pouvoir qui les place sous la dépendance des administrations centrales. Le processus de centralisation politico-administrative réalise un accroissement des distances naturelle, physique et informationnelle au pouvoir, de la périphérie au centre. Mais une décentralisation supprimant la distance physique au centre du pouvoir, remettant en cause l'écart naturel au pouvoir, ne suffit pas à faire échec à la perdurance des distances informationnelles et ne confère pas ipso facto le pouvoir. C'est pourquoi, pour Laborit, la décentralisation comme plus généralement l'autogestion ne transfèrent nullement le pouvoir tant que demeure le monopole de l'information et dès lors l'impossibilité d'une décision autonome.

Le schéma politique novateur proposé par Laborit est très proche du système fédératif proposé par Proudhon ou encore de la polyarchie telle que normativement décrite par R. Dahl ; mais s'y intègrent deux données radicalement absentes chez l'auteur américain : l'information et la motivation.

L'information, car pour participer pleinement – même négativement – à un processus de décision il est nécessaire de posséder l'ensemble des éléments d'information concernant le problème en question ; la motivation car celle-ci dépend précisément de l'information disponible et de la perception subjective de la participation individuelle à la décision. Si, comme dans l'étude de R. Dahl, les citoyens de New-Haven s'excluent eux-mêmes parce que non motivés, s'ils donnent l'impression de n'être pas

concernés, c'est parce qu'ils ne se sentent pas concernés ne disposant ni de l'information ni du poids nécessaire pour influencer sensiblement sur la décision. Dahl l'admet implicitement en constatant que ce sont les catégories sociales les plus défavorisées qui s'excluent très tôt du processus de décision.

Pourtant le schéma idéal de centres imbriqués et articulés de pouvoir que R. Dahl élabore comme un tableau descriptif du fonctionnement de la démocratie américaine correspond au modèle idéal de la démocratie qu'ébauche Laborit : systèmes de décision articulés par niveaux d'organisation et de complexité. Mais chez le biologiste l'articulation s'effectue au plan non seulement vertical, perspective retenue par R. Dahl, mais aussi horizontale, entre classes fonctionnelles. De plus, l'opposition au système représentatif, tel qu'actuellement mis en œuvre est farouche. Aucune délégation de pouvoir ne saurait être admise qui ne puisse être aussitôt retirée ; aucune délégation de pouvoir qui, à la reconnaissance d'un rôle fonctionnel, ajouterait un statut, premier pas vers l'inamovibilité ; enfin aucune délégation de pouvoir qui se traduirait à terme par une spécialisation dans le maniement de l'information généralisée. Très proche donc de la démocratie directe dans laquelle chacun serait également informé, la démocratie communicationnelle de Laborit est en opposition absolue avec la pratique de la souveraineté nationale qui dépouille les gouvernés de tout moyen véritable de formulation d'intérêts et opinions autonomes en les privant de l'information nécessaire.

L'opposition farouche à la démocratie centralisée résulte de la combinaison de plusieurs facteurs : une donnée d'ordre personnel d'abord puisque Laborit d'origine vendéenne, s'avoue marqué par le massacre des Vendéens à l'époque révolutionnaire, un facteur d'ordre intellectuel constitué par l'option de Laborit en la confiance en la raison humaine et la capacité de l'homme à gérer ses propres affaires, enfin un facteur résultant de son analyse au terme de laquelle la centralisation croissante de l'information lui paraît aboutir à l'engorgement, au blocage par l'impossibilité de circulation de l'information. Par là, la crise du modèle démocratique classique relèverait d'une crise de gestion de la démocratie. Et de même que les excès de la concentration administrative avaient conduit à la déconcentration, de même les excès de la centralisation

politique mènent à la décentralisation. Crise de gestion politico-administrative qui appelle de nouvelles politiques de gestion de la crise, la décentralisation que prône Laborit pourrait être condamnée à demeurer un avatar de la crise de l'État aussi longtemps que n'auront pas été transférés aux collectivités locales les moyens d'une information généralisée et, dans le système de Laborit, le pouvoir d'auto-détermination concertée des objectifs et des modalités d'organisation politico-administrative. J. Attali, ancien membre du « groupe de dix », trouvait, en 1979, « quelque chose de suspect dans ces idées qui tourne autour de la décentralisation. Lorsque l'on regarde la crise actuelle de l'économie internationale, on se rend compte que la décentralisation apparaît comme une nécessité et que cette nécessité renvoie, en réalité, à tout autre chose que la décentralisation : à une sorte d'après crise capitaliste très particulière. La décentralisation est une nécessité pour deux raisons : la première c'est qu'il est certainement préférable à tout système social qui gère une crise de faire partager au maximum la responsabilité de la crise à un grand nombre d'acteurs du débat social plutôt que d'apparaître comme le point central. (...) Deuxième type de nécessité beaucoup plus structurelle : (...) le système de marché dans lequel nous sommes est un système extrêmement déstabilisant et (...) pour fonctionner mieux ou mieux gérer son équilibre, il a besoin de multiplier les sources d'information et plus exactement de raccourcir le chemin qui sépare l'information de la décision. Sans faire référence aux théories économiques les plus formelles, je dirai que les théories économiques les plus modernes disent, entre autres, que la crise peut beaucoup mieux être gérée lorsque les lieux de décision sont plus nombreux et lorsque chaque problème est géré plus localement, plus proche du déséquilibre » (1). Et de fait, la restructuration politico-administrative proposée par Laborit converge en sa philosophie avec le discours dominant de la société bloquée et les revendications induites d'une gestion plus souple, moins engorgée, plus efficace. Adaptation locale aux exigences d'une société industrielle bloquée, autogestion en réponse à la crise de l'hétérogestion : telle pourrait être la lecture hâtive des écrits de Laborit.

(1) ATTALI J, *Décentralisation et autogestion in Décision et pouvoir dans la société française. Colloque dirigé par L. Sfez 10/18 1979, p.137 à 145, p.139 et 140.*

Mais sauf à lui appliquer systématiquement les critiques de réformisme adaptatif qui étouffèrent, par exemple, la pensée proudhonienne, on doit remarquer que l'ancrage social, politique et économique dans les collectivités de base ne lui paraît pas devoir être issu d'un simple transfert de compétences mais d'une construction par les populations concernées de leurs objectifs, de leurs besoins et des modalités de leur organisation. De plus, une décentralisation qui réaliserait un repli structurel et non une possibilité d'ouverture par intégration serait sans doute interprétée comme une régression, une localisation internalisée de la domination. Enfin ce n'est nullement la recherche de l'efficacité économique qui motive Laborit, même si le monde cellulaire est un marché spécifiquement économique, mais la réappropriation du pouvoir par ceux sur lesquels il s'exerce et qui n'y participent, actuellement, que de manière épisodique et symbolique. Sous cet aspect le changement d'idéologie prôné par Laborit ne peut qu'improprement être perçu comme une idéologie de rechange.

Par ailleurs, si l'état de crise reflète bien une crise de l'État, structure archaïque, dépassée car trop étroite, inefficace car bloquée, si la réalité économique est à l'internationalisation du capital, on peut se demander si l'ouverture horizontale et verticale transfrontalière recherchée par Laborit ne révèle pas l'existence à la base d'un capital d'internationalisation des besoins qui, par la diffusion des inégalités économiques, ne serait pas en mesure de susciter par diffusion de l'image de l'opulence, une compétition axée sur la consommation et donc l'émergence d'une demande économique nouvelle et généralisée car non plus limitée à l'élite des pays pauvres mais diffusée à l'ensemble de la population. En effet, de même que la conscience de l'existence du prolétariat en tant que marché avait ouvert le marché intérieur des économies-État, la conscience de l'existence du marché tiers-mondiste ouvre le marché de l'économie-monde. De sorte qu'à la saturation relative du marché intérieur répondrait l'appétit de consommation des marchés extérieurs nouvellement ouverts.

Il est certain que la société informationnelle planétisée passe par une élévation générale et imposante du niveau de vie des populations du Tiers-Monde. Et l'on ne peut qu'être frappé de la convergence profonde entre les thèses de Laborit et celles du Club de Rome qui insistent à la fois sur

l'archaïsme des structures étatiques et l'exigence du développement des régions démunies, développement non plus chaotique mais « organique ». La démarche, de plus, est identique qui joue de l'argument catastrophiste et cherche une méthode scientifique pour comprendre et maîtriser la problématique mondiale. Laborit ne soutient pas autre chose que A. Peccei, président du Club de Rome, qui affirmait qu'« il nous incombe une responsabilité entièrement nouvelle, la responsabilité globale de l'humanité. L'humanité dans son ensemble doit devenir le véritable cybernète, le capitaine et le pilote du « vaisseau spatial Terre », le régulateur de toute chose à son bord » (1). Si, ainsi que cherche à le démontrer P. Braillard, l'idéologie du Club de Rome, derrière l'argument catastrophiste, derrière le discours de la solidarité mondiale, derrière celui de la primauté de l'élévation culturelle de l'humanité apte à s'autogérer, se dissimule la nouvelle forme de l'idéologie technocratique sophistiquée ; si l'archaïsme de l'État est dénoncé par référence à l'efficacité de gestion des multinationales, si la croissance organique tend à l'intégration du Sud dans le système économique dominant, si la communauté d'analyse entre Laborit et les membres au Club de Rome, illustre le cheminement idéologique vers la société post-industrielle libérée des clivages politiques traditionnels, on peut soutenir que tous les écrits du biologiste tendent à l'amélioration du fonctionnement du système capitaliste au plan mondial.

(1) Cité in BRAILLARD Ph, *L'imposture du Club de Rome*, P.U.F. 1982, p.68.

Pourtant chez Laborit le processus de développement organique devrait s'effectuer non pas par l'imposition / acceptation de modèles culturels et économiques occidentaux par des élites périphériques mais par la confrontation des intérêts, des besoins, des valeurs socioculturelles exprimées par les classes fonctionnelles des populations concernées.

Sans doute l'absence de propositions concrètes, de mesures pratiques, revient-elle à livrer l'utopie aux manipulations de l'idéologie dominante et par là néglige la nature même de la domination et sa capacité à intégrer les idées de ceux qui sont « tout sauf prisonniers de l'étroitesse bourgeoise ».

Laborit ne l'ignore pas. Dans la tradition des philosophes révélant à l'humanité qu'elle a la charge de son destin, que, grâce à la raison humaine, à la connaissance et à la réflexion, elle peut s'engager sur la voie de la libération, Laborit appartient entièrement à son siècle : celui des nouvelles « lumières » qui portent le discours d'une nouvelle liberté. Émettant un doute, dans un de ses ouvrages, sur la disparition des hiérarchies, Laborit est conscient que, proposant de nouveaux instruments de connaissance et d'action, ceux-ci peuvent être utilisés, seront préférentiellement utilisés, par les structures dominantes. Si la croyance au paradis céleste a pu justifier la domination temporelle, la croyance au paradis terrestre peut aujourd'hui prendre le relai et participer à une nouvelle formule de domination politique. De fait il est certain que tout le discours portant sur le développement des potentialités créatrices individuelles converge allègrement avec l'idéologie actuellement dominante. Il semble qu'effectivement l'exploitation thermodynamique de l'individu laisse place aujourd'hui à la prise de conscience du gaspillage informationnel qui l'accompagne. Le travail régresse au profit de l'innovation, de l'imagination, de l'initiative personnelle, bref de la mise en valeur d'un capital individuel qu'il conviendrait de faire fructifier. Le « patrimoine » individuel n'est plus énergétique (la force de travail) il est informationnel (l'imagination créatrice). À l'exploitation du travail mécanique s'ajouterait l'exploitation du travail imaginaire individuel. À l'exogestion (gestion du milieu) se substituerait l'endogestion (gestion du capital personnel) que ne saurait négliger une économie de mobilisation générale des ressources, Le potentiel humain, les ressources personnelles, le « capital » génétique, sont autant de nouveaux moyens d'évaluation et d'échanges sur le marché socio-économique. C'est aussi pourquoi il convient d'envisager l'adaptation au milieu non plus par un changement de milieu mais par une modification de l'homme (sélection génétique pour l'embauche, éducation adaptée aux « potentialités » intellectuelles inégalement réparties, détournement de l'agressivité vers l'innovation, la création...).

Une fois de plus les écrits de Laborit congruent avec le discours de l'idéologie dominante. Mais là encore le plein épanouissement des capacités humaines n'est pas envisagé comme développement d'un capital inégalement réparti mais comme entière appropriation de soi-même pour soi-même. La société informationnelle n'est pas une société sociométrique

où chacun serait situé à la place qui lui revient dans des structures sociales de compétences préétablies pour lesquelles s'imposerait la mobilisation de ressources diverses. Elle est structure d'autodétermination d'où la compétition hiérarchique économiquement gratifiante seraient évacuée. Les ressources créatrices, valorisées car spécifiquement humaines, ne seraient nullement des instruments de pouvoir social mais seraient très égoïstement développées, ce qui ne nuirait en rien à la société. L'individualisme prôné par Laborit rejoint l'individualisme consubstantiel aux écrits anarchistes (1).

(1) Cf. GUERIN D. : « On ne peut concevoir un libertaire qui ne soit pas individualiste ». Sur ce point et les controverses entre STIRNER, PROUDHON et BAKOUNINE cf, GUERIN D., *L'anarchisme. Idées NRF*, 1970, p.31 et s.

L'utopie de Laborit est donc irréductible à la seule promotion d'une nouvelle idéologie technocratique sophistiquée. Elle est inacceptable rationnellement et c'est par là qu'elle acquiert son caractère utopique. Par certains de ses caractères, concevables, possibles ou probables, elle relève effectivement de l'idéologie et peut contribuer à conforter un nouveau discours gestionnaire.

Entre l'utopie et l'idéologie il n'y a que la distance de la domination... qui produit ses effets.

Laborit, qui est né et va « mourir sans qu'une seule s feuille d'arbre à l'automne n'en soit influencée », le sait.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- ACHARD P, et al., Discours biologique et ordre social. Seuil. 1977.
- ALTHUSSER L., Philosophie et philosophie spontanée des savants. 1977, Maspéro, 1974,
- ANDRESKI S., Les sciences sociales sorcellerie des temps modernes 1972, P.U.F., 1975,
- ASSOUN P, , RAULET G., Marxisme et théorie critique. Payot, 1978.
- ATLAN H, , Entre le cristal et la fumée : essai sur l'organisation du vivant. Seuil, 1979,
- BARTHELEMY-MADAULE M., L'idéologie du hasard et de la nécessité Seuil, 1972.
- BARUK H., La psychiatrie sociale. Que Sais-je ? P.U.r. 1969.
- BAUD F., La science des caractères dans ses relations avec le progrès social. Hermann 1940, BENOIST A, (de), Vu de droite : anthologie critique des idées contemporaines. Copernic 1977,
- BERNARD J., Grandeur et tentations de la médecine. 1973, J'ai lu. 1975.
- BERNARD J., L'homme changé par l'homme. Buchet-Chastel 1976.
- BERTAUX D., Destins personnels et structure de classe. P.U, r, 1977.
- BINDER E., La génétique des populations. Que Sais-je ? P.U.F. 1978
- BONNOT G., La vie c'est autre chose. Les hommes malades de la science. Denoël 1977.
- BOUANCHAUD D.H., Charles Darwin et le transformisme., Payot 1976.
- BOURDIEU P., Questions de sociologie, Ed. De Minuit 1981.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.C., PASSERON J.C., Le métier de sociologue, Mouton, 3ed. 1980.

BOUTHOUL G., Biologie sociale, Que Sais-Je ? P.U.F. 1957, éd. 1976.

BURDEAU G., La politique au pays des merveilles, P. .U.F. 1979.

CAILLOIS R., Instincts et société, Denoël 1976, CARLES J.,

CASSAGNES P., L'origine des espèces. Que Sais-je ? P.U.F. 1972.

CARREL A., L'homme cet inconnu. 1935. Presses Pocket 1979.

CASTEL R., Le psychanalisme : l'ordre psychanalytique et le pouvoir, 1973, Champs Flammarion 1981.

CASTELLAN Y., Initiation à la psychologie sociale. A. Colin 1970.

CECCATY M. (de), La vie de la cellule à l'homme. Points 1978.

CHANTEBOUT B., De l'État : une tentative de démythification. C.L.E., 1975.

CHAPEVILLE F., et al., Le darwinisme aujourd'hui, Points 1979,

CHAPEVILLE F., Biochimie de l'hérédité., Q0.S.J. 1970. P.U.F. éd. 1978.

CHAPPAZ G. et al., Intelligence et hérédité. Nouvelles éd. Rationalistes 1980.

CHAUCHARD P., Sociétés animales, société humaine, O.S.J., P.U.F., 1956.

CHAUCHARD P., Psychisme humain et psychisme animal. P.U.F. 1970.

CHAUVIN R., Le comportement social chez les animaux P.U.F. 1973,

CHAUVIN R., Les surdoués. Marabout 1979.

CHRISTEN Y., L'heure de la sociobiologie. Albin Michel 1979. n

CLAVAL P., Espace et pouvoir. P.U.F, 1978

COLIN L.,

LEMAITRE J.M., Le potentiel humain. Ed. Universitaires. Psychothèque 1975.

COMBALUZIER Ch., Dieu demain, Seuil 1972

COMBALUZIER Ch., Le vertébré vertical, Edisud 1979,

CROZIER M., FRIEDBERG E., L'acteur et le système. Seuil 1977.

DAGOGNET F., Philosophie biologique. P.U.F., . 1955.

DAJOUX R., Insémination : l'espoir. Médiprint 1979.

DEBRAY-RITZEN P., La scolastique freudienne. Fayard 1976

DELEULE D., La psychologie mythe scientifique, Laffont 1969.

DELGADO J.M.R., Le conditionnement du cerveau et La liberté de l'esprit. Psychologie et sciences humaines. 1972.

DELPECH L.J. , La cybernétique et ses théoriciens, Castermann 1972.

DEMICHEL F. , La psychanalyse en politique P.U.F. 1974.

DESANTI J.T., La philosophie silencieuse. Ou critique des philosophies de la science. Seuil 1975.

DOBZHANSKY Th., L'homme en évolution. Flammarion 1966.

DOBZHANSKY Th. , L'hérédité et la nature humaine Flammarion 1969,

DOBZHANSKY Th., Le droit à l'intelligence : génétique et égalité Ed. Complexe 1978. DORST J. , La nature dénaturée. Points 1970.

DRUET P.P. , KEMP P., THILL G., Technologies et sociétés. Ed. Galilée 1980.

EIBL-EIBESFELDT I., Éthologie : biologie du comportement. Ed. Scientifiques 1972.

EIBL-EIBESFELDT I., Contre l'agression. Contribution à l'histoire naturelle des comportements élémentaires. Stock 1972.

EIBL-EIBESFELDT I., L'homme programmé. L'inné facteur déterminant du comportement humain 1973, Flammarion 1976.

EIBL-EIBESFELDT I., Guerre ou paix dans l'homme Stock 1976.

FOUCAULT M., Histoire de la sexualité. 1. La volonté de savoir. Gallimard 1977.

FOURASTIE J., La civilisation de 1995. Que Sais-je ? 1974.

FOX R., Anthropologie biosociale. Ed. Complexe 1978.

FRAGNIERE G., L'homme et la vie : biologie contemporaine et éthique. Le Centurion 1974.

FROMM E., La conception de l'homme chez Marx. Payot 1977.

FULLER W. et al., Responsabilité biologique 1970. Hermann 1974,
GALLIEN L., La sélection animale, Que Sais-je ? P, U, F. 1967,
GASCAR P., L'homme et l'animal, Albin Michel 1974.
GOLDSMITH E. et al., Changer ou disparaître. Un plan pour la survie.
Favard 1972.
GORZ A., Écologie et politique. Points 1978
GORZ A., Adieux au prolétariat. Galilée 1980.
GOUDOT-PERROT À, , Cybernétique et biologie, Q0.S.J.7 P.U.F. 1972,
GRANGER M., CARLES J, , Des sous-dieux au surhomme. Albin Michel
1977.
GRASSE P.P., Toi ce petit Dieu. Essai sur l'histoire naturelle de l'homme,
A. Michel 1971,
GRASSE P.P., L'évolution du vivant. Matériaux pour une nouvelle théorie
transformiste, A. Michel 1974,
GRASSE P.P., L'homme en accusation. De la biologie à la politique.
A.Michel 1980.
GROS F., JACOB F, , ROYER P., Sciences de la vie et société. Points
1979,
HABERMAS J., La technique et la science comme idéologie, 1968, Denoël
1978.
HALL E.T, ., La dimension cachée, Points 1978
HAMBURGER J., La puissance et la fragilité. J'ai lu 1973,
HAMBURGER J., L'homme et les hommes, Essai sur l'originalité
biologique de l'individu. Flammarion 1976.
HEBERT J.P. (pseud.), Race et intelligence. Copernic 1977.
HEUCQUEVILLE G. (d'), Plus d'enfants dégénérés, Hachette 1943.
HUXLEY A., La science, la liberté, la paix. 1946 Ed, du Rocher, 1979.
HUXLEY J., La revanche du darwinisme. Université de Paris 1948,
ILLICH I., La convivialité 1973, Points 1975,

JACOB F., La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité. Gallimard 1975,

JACOB F., Le jeu des possibles. Essai sur la diversité du vivant. Fayard 1982.

JACQUARD A., Éloge de la différence. La génétique et les hommes. Seuil 1978.

JAUBERT A., LEVY-LEBLOND J.M. (Auto) critique de la science. Points 1975.

KOLAKOWSKI L., La philosophie positiviste 1966. Denoël 1976.

LABORIT H., Du soleil à l'homme : l'organisation énergétique des structures vivantes. Masson 1963.

LABORIT H., Biologie et structure. 1968, Gallimard 1980.

LABORIT H., L'agressivité détournée. 10/18, 1970.

LABORIT H., L'homme et la ville. Flammarion 1971.

LABORIT H., Société informationnelle. Idées pour l'autogestion Ed. Du Cerf. 1973.

LABORIT H., La nouvelle grille. Pour décoder le message humain. 1974, Laffont 1976.

LABORIT H., Éloge de la fuite 1974. Laffont 1976.

LABORIT H., L'homme imaginant. 10/18, 1978.

LABORIT H., L'inhibition de l'action. 1979, Masson 1981,

LABORIT H., Copernic n'y a pas changé grand-chose, Laffont 1980.

LABORIT H, MORAND P., Les destins de la vie et de l'homme. Masson 1959.

LABORIT H., JEANSON F., Discours sans méthode. Stock 1978.

LAPIERRE J.W., Essai sur le fondement du pouvoir politique. Ophrys 1968,

LAPTERRE J.W., Vivre sans État ? Essai sur le pouvoir politique et l'innovation sociale. Esprit Seuil 1977.

LARMAT J, , La génétique de l'intelligence. P.U.F. , 1973,

LAVIGNE P, , Climats et sociétés. Dalloz 1966.

LAWLER J., Intelligence, génétique, racisme. Le Q.I. est-il héréditaire ?
Ed. Sociales 1978

LECOMTE DU NOÛY, L'homme devant la science. Flammarion 1969.

LEPIGEON J.L., WOLTON D., L'information demain. La documentation
française 1979,

LEPRINCE-RINGUET L., Science et bonheur des hommes 1973.
Flammarion 1977.

LESQUEN H. (de), Club de l'horloge : la politique du vivant. A.Michel
1979.

LORENZ K., Les huit pêchés capitaux de notre civilisation. Flammarion
1973.

LORENZ K., Trois essais sur le comportement animal et humain Points
1974.

LORENZ K., Évolution et modification du comportement. L'inné et
l'acquis PBP 1979.

LURIA S.E, ., La vie expérience inachevée, 1973, A.Colin 1975.

LWOFF A., L'ordre biologique 1962, Laffont 1969,

MACKENZIE W.J.M., Pouvoir, violence, décision. P.U.F. 1979.

MAISONNEUVE J., Introduction à la psychosociologie. P.U.F. 1980.

MAILLET M., Des bébés éprouvettes... à la biologie du futur. Hachette
1979. 5

MAILLET M., Nous sommes tous des cobayes. Ed. J.A. 1981.

MALINOWSKI B., Vers une théorie scientifique de la culture. 1944, Points
1970.

MARCUSE H., Vers la libération. Au delà de l'homme unidimensionnel
1969. Denoël Gonthier, 1977.

MARQUISET J., Les droits naturels. QO.S.J. P.U.F. 1961.

MARTIN R., RENUCCI F., Voyage aux confins de la science, Marabout 1980.

MARX K., Le Manifeste du Parti communiste 1847. 10/18, 1973.

MARX K., ENGELS F., L'idéologie allemande, 1846, Ed, Sociales, 1972.

MARX K., ENGELS F., Lettres sur les sciences de la nature, 1851-1895, Ed. Sociales, 1974,

METZGER J., Pour la science. Ed. Sociales, 1974,

MILGRAM S., Soumission à l'autorité 1974. Calman-Levy,

MILLS C.W., L'imagination sociologique, 1967, Maspéro 1977.

MITSCHERLICH A., L'idée de paix et l'agressivité humaine 1969. Gallimard, 1970.

MONOD J., Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne 1971. Points 1973.

MORIN E., Introduction à une politique de l'homme. Seuil 1969.

MORIN E., Le paradigme perdu : la nature humaine 1973, Points, 1979,

MORIN E., PIATTELLI-PALMARINI M. et al., L'unité de l'homme. 2. Le cerveau humain 3, Vers une anthropologie fondamentale 1974, Points 1978.

MORIN E., La méthode, Tome 1, La nature de la nature. Seuil 1977.

MORIN E., La méthode. Tome 2. La vie de la vie. Seuil 1980.

MORRIS D., Le singe nu 1967. Livre de Poche 1977.

MOSCOVICI S., Essai sur l'histoire humaine de la nature 1967 Flammarion 1977,

MOSCOVICI S., La société contre nature, 10/18, 1972.

MUELLER F.L., L'irrationalisme contemporain. Payot, 1970..

OLIVIER G., L'évolution et l'homme. Payot 1965.

OPPENHEIMER J.R., La Science et le bon sens. Gallimard, 1955,

PARAIN-VIAL J., La liberté et les sciences de l'homme. Privat, 1973.

PEKELIS V., Les possibilités de l'homme, 1973. Ed, de Moscou 1977,

PERRIER E., La philosophie zoologique avant Darwin. F. Alcan, 1884.

PETER L.J., HULL R., Le principe de Peter. L.d.P. 1978

PIAGET J., L'épistémologie génétique. O.S, 1. P.U.F 1972.

PIAGET J., Biologie et connaissance. Gallimard 1973.

PIAGET J., Le comportement moteur de l'évolution, Gallimard 1976.

POLIAKOV L. et al., Hommes et bêtes : entretiens sur le racisme. Mouton 1975,

POSE A., Philosophie du pouvoir. P.U.F. 1948.

QUENTIN-DEBRAY, Génétique et psychiatrie, Fayard 1972,

RICHTA KR. Et al., La civilisation au carrefour, 1968, Seuil 1974,

RIFKIN J., HOWARD T., Les apprentis sorciers, Demain la biologie. Ramsay 1979,

RORVIK D., Miracles de la biologie. J'ai lu 1974.

ROSE H, et S. et al., L'idéologie de / dans la science. Seuil, 1977.

ROSNAY J. (de), Le microscope. Vers une vision globale, 1975, Points 1977.

ROSTAND J., Pensées d'un biologiste. 1939. Stock 1978.

ROSTAND J., Inquiétudes d'un biologiste. Stock 1967.

ROSTAND J., Aux frontières du surhumain., . 1962, 10/18, 1973.

ROULEAU F., LABORIT H., L'alchimie de la découverte. Grasset 1982,

ROUSSEAU J.J., Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité par les hommes. 1754. Gallimard 1973,

RUFFIE J., De la biologie à la culture. Flammarion 1976.

RUSSEL B., Science et religion. Gallimard 1971.

SAHLINS M., Critique de la sociobiologie. Aspects anthropologiques. 1976. Gallimard 1980

SALOMON M., L'avenir de la vie. Seghers 1981.

SALK J, ., Métaphores biologiques 1973 Calmann-Levy, 1975.

SALK J., Qui survivra ? Fayard 1978.

SALVAT H., L'intelligence : mythes et réalité 1971, Ed. Sociales de éd. 1976.

SKRZYPCZAK J.P., L'inné et l'acquis. Inégalités « naturelles » inégalités sociales. Ed. Chronique sociale, 1981,

SPENGLER O., L'homme et la technique, 1931. Gallimard 1969.

STENT G., L'avènement de l'âge d'or. L'humanité au carrefour de son évolution 19689. Fayard 1973.

STOETZEL J., La psychologie sociale. Flammarion 1978.

SZENT-GYÖRGYI A., Le singe fou : un biologiste s'adresse à la jeunesse. Stock 1971.

TAYLOR G.R., La révolution biologique. Laffont 1969.

TERRO F., L'information Q.S.J., P.U.F. 1979,

THOMAS L., , La méduse et l'escargot. Réflexions d'un biologiste. Belfond 1980,

TINBERGEN N., La vie sociale des animaux. Payot 1979.

TINBERGEN N., Étude de l'instinct 1969. Payot 1980.

TORRIS G., Essai sur l'hominisation. Ed, Universitaires psychotèque, 1973,

TORT M., Le quotient intellectuel Maspéro, 1975,

VAN CANEGHEM D., Agressivité et combativité. P.U.F., 1978.

VERNIER J., La bataille de l'environnement. Laffont 1971,

VILAR E., Le Sexe polygame. Le droit de l'homme à plusieurs femmes. Ld.P., 1978.

VORILHON Cl., La génocratie. Ed. Du Message. 1978 WEBER M., Le savant et le politique. 10/18.

WILSON E.O., L'humaine nature, Essai de sociobiologie. Stock 1979.

ARTICLES

R.I.S.S. : Revue internationale des Sciences sociales

R.F.S.P. : Revue française de Science politique

ACCOCE P., Médecine : les kamikazes de la recherche. L'Express 17.11.1979.

ADLER M.A. (d'), Éprouvettes : les enfants de la science. Science et avenir n°379, septembre 1978 p.11-15.

ADLER M.A. (d'), Clonage : les enfants de la fiction. Science et avenir n°379, septembre 1978, p.16 à 21.

ADLER M.A. (d'), Une clé pour la dépression. Science et avenir juin 1981, p.75 à 78.

ADLER M.A. (d') et al., Des êtres créés par l'homme. Dossier Science et avenir n°410, avril 1981,

AGOSTINI M. (de), Hommes et femmes ont-ils la même organisation cérébrale ? La Recherche n°96, janvier 1979, p.77 à 79.

ALBERT M., Schizophrénie : biochimie et hérédité. Science et avenir n°360, février 1977 p.175 à 180.

ALTA J. , Le grand vertige des biologistes. Le Nouvel Observateur 24 sept. 1979.

ALLAIN-REGNAULT M., Nos deux cerveaux. Science et avenir déc. 1981, p.28 à 33.

ALLAIN-REGNAULT M. et al., Comment naît le cerveau. Science et avenir juin 1982, p.46 à 61.

ALLAIS C., Bébé-éprouvette : feu vert mais prudence. La Recherche n°102, juillet-août 1979, p.782 à 784.

ARON J.P., La tolérance et l'intégration. Le Monde 05 déc. 1980.

ATTALI J., Vers une médecine sans médecins ? Entretien au Nouvel Observateur 10 sept, 1979.

ATTALI J., Les enjeux des généticiens. Le Nouvel Observateur. 1er oct. 1979, p.55.

ATTIE E., Le cancer : des cellules « retombées en enfance », Science et vie n°728 mai 1978. P.39 à 41 et 160.

BALIBAR F., MAURY J.P., La vulgarisation scientifique pour enfants. La Recherche février 1980, p.223 à 225.

BANCAUD J., TALAIRACH J., La psychochirurgie : le danger de la simplification. La Recherche n°96, janvier 1979.

BATTLE A., BLONDEAU J.F., , Santé : les insécurités sociales. Le Monde dimanche 12 octobre 1980.

BAUDELAIN Ch., GARRIC D., Biologie : les bactéries à l'usine. Le Point, 12.11.1979,

BECQUART-LECLERC J., Réseau relationnel, pouvoir relationnel. R.F.S.P. 1979, p.102 à 128.

BEKERIAN D.A, , La dépression chez les femmes. La Recherche avril 1980, p.471-472, .

BEN-DAVID J., Introduction à la sociologie de la science. R.I.S.S., 1970, p.7 à 29.

BENETON Ph., Discours sur la genèse des inégalités dans les sociétés occidentales contemporaines. R.F.S.P. 1975, p.106 à 123. (de),

BENOIST A. Contre tous les racismes. Éléments, novembre 1974, février 1975. (de), Pour un gramscisme de droite, Éléments février avril 1977.

BENOIST A MONNEROT : celui qu'on pille depuis trente ans. Le Figaro Magazine, 24 mars 1979. (de),

BENOIST A Vivre et mourir au XXIe siècle, Le Fig. Mag. 13.10.1979 (de),

BENOIST A POPPER : celui qui ne croit pas au monde idéal. Le Fig. Mag. 13.04.1979.

BENOIST A L'État n'est pas si méchant que ça. Le Fig. Mag. 19.01.1980.

BENQUET P La cocaïne drogue des riches. Le Monde dimanche 24.01.1982.

BENSAID Génétique : l'écumeur de têtes. Le Nouvel Observateur 13.11.1978, Folies

BENSAID la part du diable. Le Nouvel Observateur 21.05.1979. Biologie : suivez vos rythmes. Le nouvel Observateur 1.607.1979. Génétique : les éprouvettes surprises. Le Nouvel Observateur 06, 08, 1979. Psychiatrie : la montée de la biologie. Tonus. 23.11.1981.

BERNARD Ph. J., Valeurs socioculturelles et modèles de la société globale. R.F.S.P. 1972, p.108-127.

BIGELOW R., Éthologie et agressivité humaine. R.I.S.S. 1971.

BIRNBAUM P., Sur les origines de la domination politique. R.F.S.P. 1977, p.5 à 21.

BIRNBAUM P., État, idéologies et action collective en Europe occidentale. R.I.S.S. 1980, p.721 à 736.

BLANC M., Le vrai visage des manipulations génétiques. La Recherche n° 97, février 1979, p.188-191.

BLANC M., Quand des laboratoires manipulent des microbes, La Recherche n° 99 avril 1979, p.388 à 390.

BLANC M. et al., Les fraudes scientifiques, La Recherche n°113, juillet août 1980, p.858 à 868. BLANC M., H. Laborit : un sociobiologiste qui s'ignore ? La Recherche n°118, janvier 1981, p.86-87. BLANC M., Clonage des mammifères : le meilleur des mondes » est-il pour demain ? La Recherche Avril 1981, p.482-484,

BOIS P., Les animaux malades de la science. Le Figaro 4.12.1979.

BOISSIER J.R. et al., Les médicaments psychotropes, La Recherche n°116, nov. 1980, p.1235 à 1244.

BON F., BOY D., Les français et la science. La Recherche mars 1981, p.344 à 352.

BON F., SCHEMEIL Y, , La rationalisation de l'inconduite. R.F.S.P., 1980, p.1198 à 1224.

BONNOT G, Les dictateurs de nos cellules. Le Nouvel Observateur, 23 avril 1979.

BONNOT G., Les hommes-rats de B.F. Skinner. Le Nouvel Observateur 03. sept. 1979.

BONNOT G., Le salut par le sexe. Le Nouvel Observateur. 01. Octobre 1979,

BONNOT G., « Intelligence que de crimes... » Le Nouvel Observateur 10 mars 1980.

BONNOT G., Quand la science doute d'elle-même le Nouvel Observateur. 26 mai 1980.

BONNOT G. , Évolution : comment l'homme a gagné. Le Nouvel Observateur, 9 avril 1982.

BONNOT G., Embauche : vers un racisme scientifique. Le Nouvel Observateur 28 août 1982.

BONNOT G., Ce qui s'est passé il y a 38000 ans. Nouvel Obs. 16, 10.82, p.60 à 62 et 67.

BORRELY M., Le Parlement et la science. La Recherche n°102 oct. 1979.

BOTT F., L'amour de la servitude. Le Monde 17 oct. 1980.

BOULDING E., Les femmes et la violence sociale, R.I.S, S, 1978, n°4.

BOURDIEU P. , Les modes de domination. Actes de la Recherche en Sciences sociales, juin 1976. p.122 à 132,

BOURDIEU P., La sociologie est-elle une science ? Entretien à La Recherche n°112, juin 1980, p.738 743.

BOURGEOIS J. et al., Le nouveau né dysmature par hypotrophie foetale. Revue de Pédiatrie 27.05, 1977 p.249 à 262.

BRISSET Ci., ; L'échec scolaire est souvent un signe pathologique. Le Monde 4 octobre 1980.

BRUCAN S., L'État et le système mondial. R.I.S.S. 1980, n°4 p.806 à 826.

BURGUIERE A., Big men made in Australia. Le Nouvel Observateur 24.07, 1982.

BUSSEREAU D., Nouvelle droite : le grand frisson. Entretien au Point 16.07.1979.

CAMBRESIS F, (de), Intelligence et exigence. Le Monde 25.11.1980

CAMBRONNE L, . (de), Que faire si on drogue votre enfant à l'école. Paris Match 04.01.1980.

CARDO B., L'hippocampe et la mémoire. La Recherche, Septembre 1976.

CARO J.Y., La sociologie de P. BOURDIEU. Éléments pour une théorie du champ politique. R.F.S.P. 1980, p.1171 à 1197.

CASTELLO M., Neurone connexion Science Digest, avril 1982, p.38 à 41 et 87-88.

CAZENEUVE J., Les chemins de la nécessité. Le Figaro 06.02, 1980.

CHAMBON P., Ce ne sont pas les généticiens qui jouent avec le feu. Le Nouvel Observateur 08.10.1979.

CHANGEUX J.P., L'inné et l'acquis dans la structure du cerveau. La Recherche juillet-août 1970.

CHARON J.E., Mort : voici ta défaite. Le Fig.Mag. 22.12.1979.

HAZEL F, ., La mobilisation politique : problèmes et dimensions R.F.S.P., 1975, p.502 à 515.

CHERKAOUI M., Système social et savoir scolaire. R.F.S, P. 1978 p.313 à 349.

CHEVERNY J., A. De Benoist : la gauche et la droite à contrepied. Le Fig. Mag. 22.09.1979.

CHILAND C., Les facteurs de l'échec scolaire. La Revue de Pédiatrie, juillet août 1981, p.410 à 413,

CHRISTEN Y., Manipulations génétiques : aucune raison d'avoir peur. Le Fig. Mag. 28.04.1979.

CHRISTEN Y., Le pouvoir biologique.Le Figaro 16.09.1979,

CHRISTEN Y., Génétique : les enfants rêvent. Le Fig. Mag. 22.09.1979.

CHRISTEN Y., La guerre des singes bouscule nos idées. Le Fig. Mag, 16.09, 1979,

CHRISTEN Y., FABRE : père Ge l'éthologie. Le Figaro. 30.09.1979.

CHRISTEN Y., Cancer : la grande inégalité. Le Fig. Mag. 13.10.1979,
CHRISTEN Y., Les cannibales n'existent pas ! Le Figarc 14.10.1979
CHRISTEN Y., Encore les savants fous. Le Figaro 04.11.1978.
CHRISTEN Y., La révolution biologique. Le Fig. Mag. 17.11.1979.
CHRISTEN Y., Vers la maîtrise du stress. Le Figaro 18.11.1979.
CHRISTEN Y., Génétique : un grand espoir pour les nains. Le Fig. Mag.
24.11.1979.
CHRISTEN Y., Du sang artificiel. Le Figaro, 02.12.1979.
CHRISTEN Y., Le petit de l'homme, Le Figaro 02.12, 1979.
CHRISTEN Y., Une nouvelle chance : le sang artificiel. Le Fig. Mag.
08.12.1979.
CHRISTEN Y., Les schizophrènes victimes du dopage. Le Figaro
16.12.1979.
CHRISTEN Y., Darwin et le mystérieux M.X. Le Figaro 23.12.1979.
CHRISTEN Y., Comment construire une souris ? Le Figaro 30.12.1979.
CHRISTEN Y., L'industrie du génie génétique. Le Figaro 30.12.1979.
CHRISTEN Y., ., Quoi de neuf ? L'âge de pierre ! Le Fig. Mag. 12.01.1980.
CHRISTEN Y., Darwin toujours actuel ? Science digest avril 1982 p.42 à
45 et 91.
CLASTRES P., Le retour des lumières R.F.S.P, 1977, p.22 à 28.
CLEMENT P., Mon oncle d'Amérique ou mon frère le rat : un scientisme
de gauche, Raison Présente '1 n°57, 1981, p.111 à 33,
CLINE M., À un moment donné il faut décider que l'expérience peut être
transposée à l'homme, Le Monde 15 oct. 1980.
CLOSETS F. (de), La science et ses mensonges. Science et Avenir n°364,
juin 1977, p.598-603.
COGIEN E., La vieillesse est-elle programmée ? Tonus 15 mai 1978, p.111
à 13.

COLLOMB H., VALANTIN \$., Modalités de maternage : organisation de la personnalité et changements sociaux rapides. R.I.S.S. 1968, p.473 à 489.

COLONNA L., Le besoin des sciences humaines. Le Figaro 29.11.1979

CONCOURS MEDICAL (LE), Numéro supplémentaire 11 juillet 1981, Perspectives nouvelles dans le traitement des états d'inhibition. Symposium minaprine (Cantor).

CROSSMAN S, Les manipulations génétiques sur deux jeunes femmes provoquent une vive controverse aux États-Unis, Le Monde 15 oct, 1980.

CROZIER M, , La sociologie est-elle une science ? La Recherche n°118, janvier 1981, p.105. D. J.F., La nouvelle droite à l'écoute de ses idéologues. Le Matin 9.05.1978.

DANCHIN A., L'origine du code génétique : la nécessité l'emporte-t-elle sur le hasard ? La Recherche n°97, février 1979, p.186-188.

DANCHIN A., L'inné et l'acquis : une théorie sélective de l'apprentissage. La Recherche février 1974.

DANTZER R., LE MOAL M., Plaidoyer pro-Laborit, La Recherche n°121, avril 1981, p.471.

DARMON P., Le malheur d'être surdoué (XVIIe – XVIIIe siècles) s L'Histoire n°16 octobre 1979, p.89 à 91.

DARMON P, , L'Europe et ses sauvages : naissance du racisme : le noir entre l'homme et le singe. L'Histoire n°23 mai 1980. p.102 à 104.

DAUSSET J., Le salut par la différence. Le Nouvel Observateur 28.08.82, p.44-45,

DEGARDIN I., L'interaction constante du biologique et du culturel, Tonus 26.07.1982, p.5 et 6.

DELGADO J.M.R., Le fondement neurobiologique de la violence. R.I.S.S. 1971,

DENIKER P., Quel est celui qu'on disait fou ? Le Figaro 29.11.1979.

DESCHAMPS S., Mais, au fait, la vie c'est quoi ? Autrement n°30, mars 1981, p.233-235.

DEUTSCH J., Manipulations génétiques : quérir le vertige des biologistes. La Recherche avril 1980, p.484-485, .

DEUTSCH J., Génétique de l'intelligence, intelligence de la génétique. Autrement n°30, mars 1981 p.97-98,

DEVILLERS Ch. BLANC M., La crise du darwinisme. La Recherche oct. 1981, p.1154-1156.

DIDIER M., Psychiatrie sociale : le « fou » dans la cité. Tonus 05.07.1982 ; p.5-6.

DOROZINSKI À., L'hypothèse de l'environnement : la mesure de notre ignorance. Science et Vie mars 1978, n°726, p.29 et 30.

DOROZINSKI A., L'hypothèse raciale : des pistes introuvables. Science et Vie mars 1978, n°726, p.19-31, et 156.

DOROZINSKI AÀ., Faut-il brûler les sociobiologistes ? Science et Vie, mai 1978, n°728 p.64 à 67 et 158 159,

DOROZINSKI À., Ce qu'une grenouille savante dirait d'un homme. Science et Vie n°730, juillet 1978 p.36 à 38 et 146,

DREYFUS 8., Biologie et géologie : des progrès et des reculs. Le Figaro 04.12.1979,

DUEZ D., La prosodie du discours politique. Science et Vie février 1980,

DUMEZ Ph., Bientôt des veaux éprouvettes. Science et Avenir n°375 mai 1978 p.7 à 9.

EISENSTADT S.N., Analyse comparée de la formation de l'État selon le contexte historique. R.I.S.S. 1980, n°4, p.672 à 703.

EKMAN P., L'expression des émotions. La Recherche n°117, déc. 1980, p.1408 à 1415.

ERIBON D., La biologie dans tous ses états. Libération 05.10.1981, p.26.

ESCOFFIER-LAMBIOTTE, L'immunologie ou la définition biologique du moi. Le Monde 11.10, 1980.

ESCOFFIER-LAMBIOTTE, La vie a-t-elle un prix ? Le Monde 21.01.81.

ESCOFFIER-LAMBIOTTE, Le sexe et le cerveau : la dominance et l'équilibre : le rôle des hormones. Le Monde 03.11.1982, p.11 et 12.

EVIN K., Nouvelle droite : les rendez-vous des stratèges. Le Nouvel Observateur 02.07.1979.

FABRE-LUCE A., À l'heure de la biologie : qui est scientifique ? Le Figaro 20.11.1979.

FABRE P. , Nécessaire mais non suffisante : la sociologie des effets pervers de R. Boudon. R.F.S. ,P, 1980, p.1229 à 1271.

FEDOSEEV P.N., Signification sociale de la révolution scientifique et technologique.R.I.5.S., 1975 n°1.

FEÉIERABEND R.L., Le rôle des gouvernements dans les recherches sur la violence, R, 1, S, S. 1978, n°4. FERAY P.R., Naissance du racisme : attention péril jaune. L'Histoire n°23, mai 1980, p.108-110.

FERRARA J., Les Français les plus grands sont aussi les plus intelligents. Science et Vie, oct. 1978, n°733 p, 40 et 41,

FERRARA J., Tempête autour d'un clone qui n'existe pas. Science et Vie, juillet 1978, n°730, p.32 à 35,

FERRARA J., Inégalité de l'intelligence en milieu égalitaire Science et Vie. Octobre 1978, n°733 p.40 et 41.

FERRARA J, , SEROUSSI S., La conception en « éprouvette » : expérience ou méthode. Science et Vie sept. 1978 n°732 p.24 à 28 et 154.

FLANDRIN J.L., L'avortement dans l'ancienne France (XVIe, XVIIIe siècles). L'Histoire n°16, oct. 1979, p.33-34.

FRANCK M., Le marché du stress. Le Point 19.11.1979.

FREMINVILLE B., (de), La guérison aux étincelles, Le Nouvel Observateur 17.09.1979,

FREZAL J., Problèmes pathologiques particuliers aux jumeaux. Le concours médical. 04.04.1981, p.2203 à 2914.

FREZAL J., Où va la génétique médicale ? Le Concours Médical.11.04.1981, p.2467-2473.

FRITSCH A., Manipulations génétiques : le contrôle industriel. Le Monde 07.01.1981,

GALLOIS M., Intelligence : du nouveau. Le Fig. Mag, 13.10, 1979.

GARRIC D., L'intelligence est-elle héréditaire ? Le Point 20.08.1979.

GEORGE F., Gérard Mendel élargit la lutte contre le père. Le Monde dimanche 26 octobre 1980.

GEORGES M., C.I.A. : les laveurs de neurones. L'Express 17.11.1979,

GEORGES G., C'est la faute à Voltaire. Le Monde 25, 11.1980.

GODELIER M., Anthropologie et biologie : vers une coopération nouvelle. R.I.S.S. 1974, p.666 à 691.

GODELIER M, , L'État : les processus de sa formation, la diversité de ses formes et de ses bases, R.I.S.S, , 1980 n°4, p.657 à 672.

GOLDSTEIN D.J., La neurobiologie et les sciences sociales : quelques questions-:techniques et politiques. R.I.S.S., 1974, p.694 à 707.

GORCE P.M. (de la), La guerre, de la réalité à la fiction. Le Figaro 05.10.1979,

GOUJON M., Psychiatrie : plaidoyer pour un asile. Le Monde 03.02.1981.

GREEN A, , Psychiatrie : le triple verrou. Le Monde 03.02.1980.

RUHIER F., L'énergie explique la vie. Science et Avenir n°359, janvier 1977, p.76 à 82.

GUENET J.L., Des souris « mongoliennes ». La Recherche n°98, mars 1979, p.288-290, .

GUILLEMIN R., Les molécules de nos angoisses. Le Nouvel Observateur 19.11.1979.

HAMBURG D.A., Recherches récentes sur les facteurs hormonaux influençant l'agressivité chez l'homme. R.I.S.S., 1971.

HAMBURGER J., L'enfant, la vie et l'aventure humaine. Le Figaro 04.12.1979.

HENNEQUET A., L'inné et l'acquis. Échec et adaptation scolaire. La Revue de Pédiatrie juillet-août 1981, p.405-407, .

HINDE R.A., Nature et domination du comportement agressif. R.I.S.S. 1971.

HINDE R.A., STEVENSON J.G., Les motivations animales et humaines. La Recherche mai 1971.

HÔKFELT T., Les messagers chimiques du cerveau, La Recherche mai 1981, p.558 à 570.

HOLSTI O.R., Crise, tension et décision. R.I.S.S., 1971.

HOPKINS P.O., Le meurtre des nourrissons. La Recherche n°96 janvier 1979, p.79 à 81.

HOPKINS P.O., L'altruisme a-t-il des bases génétiques ? La Recherche n°99, avril 1979, p.393 à 395.

HOPKINS P.O., Les animaux en quête de nourriture. La Recherche n°101, juin 1979 p.680-681.

HUBLIN J.J. , Au commencement, le verbe... Le Figaro 28.10.1979,

JACCARD R., Michel Schneider psychanalyste de la psychanalyse. Le Monde Dimanche 30.11.1980.

JACCARD K., Psychiatrie : qu'en faire ? Le Monde 03.02.1981.

JACOB A., L'élitisme est-il favorable au développement ? Le Monde 06.12.1980.

JACOB F, Faire de l'avenir. Le Nouvel Observateur 24.10.1981, p.126 et s.

JACOB F., Biologie : le jeu des possibles. Entretien à Science et Avenir décembre 1981, p.94 à 98.

JACOB F., « Ecce homo ». Le Nouvel Observateur, 16 oct.1982, p.62.

JACQUARD A., La génétique contre les idées reçues. Entretien à l'Express 02.02.1980,

JEAN R., L'enfant : évolution de son développement somatique et psychointellectuel et les problèmes de scolarité. La médecine infantile mai à juillet 1980, p.595 à 600.

JOURDAN F., La neurobiologie et ses acteurs : fantasmes, pouvoirs, et principes de réalité. Raison Présente n°57, 1981, p.33 à 57.

JOURNES Ch., Les idées politiques du mouvement écologique. R.F, S.P., 1979, p.230 à 254.

JOUVET M, , Rêves : 10.000 siècles dans nos têtes. Le Nouvel Observateur, 28.10.1979.

JULLIAN M., Quand le pouvoir s'interroge sur l'espèce. Le Figaro 11.11.1979.

JULLIARD J., Le vrai visage de la majorité. Le Nouvel Observateur 02, 07, 1979.

KADT E.J, (de), Conflit et pouvoir dans la société, R.I.S.8, 1965 n°3, p.487 à 505.

KARLI, Les conduites agressives. La Recherche, décembre 1971.

KARLINSKI B, ., La science dirigée : le cas soviétique. La Recherche n°102, juillet-août 1979, p.782 à 784.

KATES R.W., Comment l'homme perçoit son environnement. R.I.S.S., 1970, p.707 à 719.

KLOTZ H., P., Délinquance sexuelle : pouvoir et limites de l'acétate de cyprotérone. Tonus n°688 27 sept. 1982, p.10-11.

KOVALSKY N.A., Aspects sociaux de l'agression internationale. R.I.S.S., 1971.

KOUPERNIK C., Premières chaînes ? Le concours médical. 20.03.82, p.1811-1812.

KOURILSKY P., Manipulations génétiques : une ignorance coupable, . Le Monde 07.01.1981.

LA BORDERIE R., Échec ou refus scolaire. Le Monde 25.11.1980.

LABORIE F., La molécule, le corps et le biologiste. Autrement n°30, mars 1981, p.212-222.

LABORIT H., Les mécanismes biologiques et sociologiques de l'agressivité. R.I.S.S. 1978, p.768 à 789.

LAMAROSSE L., Attention : biologistes au travail, Autrement n°30, mars 1981, p.223 à 232.

LAMBO T.A., Influence des facteurs socio-culturels sur l'agressivité de l'homme aux divers stades de sa vie. R.I.S.S. , 1971.

LANGANEY A., L'aventure du sexe. Le Point 26.11.1979.

LANGLEY-DANYSZ P., Mesurer la maladie mentale. Science et avenir décembre 1980.

LANTERI R.X., Uppsala : une source de la nouvelle droite. L'Express, 29, 09, 1979.

LARMAT J, , L'intelligence est-elle héréditaire ? Raison Présente n°29, janvier-mars 1974, p.3 à 28.

LAURENS G., Une société sans émotions est-elle cancérogène ? Autrement n°30, mars 81, p.127 à 129,

LAVAU GC., À propos de trois livres sur l'État. R.F.S.P. 1980 p.396 à 413.

LAWICK-GOODALL J. VAN, Exemples de comportement agressif dans un groupe de chimpanzés vivant en liberté. R.I.S.S. 1971. LE BRAS H., L'avenir de la population mondiale. La Recherche sept. 1979, n°103, p.844 à 853.

LECA J.. JOBERT B., Le dépérissement de l'État. R.F.S.P. 1980 p.1125 à 1197.

LECHAT F., Sommes nous faits comme des rats ? Autrement n°30 mars 1981, p.130 à 132.

LECONTE P, , La superstition chez les animaux. La Recherche Sept. 1981, p.1026 à 1028.

LE GALLOU J.Y., L'égalitarisme contre l'égalité. Le Monde 25.11.1980,

LAISS W., Utopie et technologie : réflexions sur la conquête de la nature. R.I.S.S. n°4, 1970, p.627 à 640.

LELORD G. et al, , Les thérapeutiques d'échange et de développement dans l'autisme grave chez l'enfant., . Le Concours Médical 15.07.1978, p.4659 à 4662,

LEPOUTRE R., Malnutrition et développement cérébral. Le concours médical 17.12.1977, p.7438 à 7442.

LE RIDER J, , J. Habermas défenseur de la modernité éclairée. Le Monde dimanche 30.06.1982.

LERIDON H., Vers une baisse de la fécondité dans le monde. La Recherche avril 1982» p.521 à 523.

LE ROY-LADURIE E., Les références nazies de R. de Herte. Le Nouvel Observateur. 16.07.1979,

LESTAGE F, . et al., Un marasme bien parisien ! La Revue de Pédiatrie juin juillet août 1981, p.373 à 378.

LEVY-LEBLOND J.M., Le changement, au tour de la science. La recherche sept. 1981, p, 1026 -1028.

LEVI-STRAUSS CL, , Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines. R.I.S.S. 1968, p.579 à 597,

LEVI-STRAUSS Cl., La querelle de l'inné et de l'acquis Le Figaro 16.10.1979,

LEVI-STRAUSS Cl., La biologie science exemplaire, Le Nouvel Observateur 19.12.1981, p.74 et 75.

LOHSE M., Tout est politique même la sexualité, Le Figaro Mag, 24.11.1979.

LOREL D., Les rats de société. Science et Avenir n°372, février 1978, p.60 à 65.

LWOFF À, , Le Chercheur, la liberté, le refus. Science et Avenir n°375, mai 1978, p.86 à 91, M. J., Manipulations génétiques : ces êtres qui travailleront pour nous. Tonus 21.09.1979 p.23 à 25.

MAINT S.M., NORDBECK B., Les moments critiques, la pensée créatrice et la motivation de la recherche. R, I.S.S, 1973, n°1 et 2, p.207 – 223.

MALDONADO H., La théorie moléculaire de la mémoire et l'avenir de l'homme en matière d'éducation. R.I.8.S., 1974, p.720 – 734.

MANNONI O., Les mouvements antipsychiatriques. R.I.S.S. 1973, p.538 à 551.

MARTIN Ch. N., L'avenir de la biologie. Le Figaro 12.11.1979,

MARTINEAU J., Le marché de l'angoisse. Le Figaro 14.09.1979. =

MASSON M., Les animaux vont aussi à l'école. Science et Avenir janvier 1977, n°359 p.58 à 64.

MASSON M., La sexualité des bébés, Science et Avenir n°374, avril 1978, p.68 à 73.

MAYNARD-SMITH J., Mythe et science. La Recherche mai 1982, p.672 à 679.

MESSADIE G., Le cannibalisme à été une nécessité. Science et Vie février 1980.

MEUNIER J., Un ethnologue qui savait observer : P. Clastres. Le Monde 17 oct. 1980.

MEYNAUD J., À propos des spéculations sur l'avenir. R.F.S, P. 1965, p.705 à 730.

MILLET S., Vieillesse cérébrale : les théories ne s'opposent pas, elles se complètent. Tonus 08.01.1982 n°627.

MISES R., Étude psychopathologique des déficiences intellectuelles de l'enfant. La Revue de Pédiatrie n°4, avril 1980.

MITRA S.K., Agressivité collective et recherches sur la violence., R.I.S.S. 1971.

MOLINERO A., Biologie : une volonté. Politique. Le Figaro 13.11.1979,

MOLINERO A., La génétique française dans l'arène internationale, Le Figaro 12.02.1980.

MONOD J, , La science, valeur suprême de l'homme. Raison Présente n°5, 1968 p.11 à 19.

MORICE G., L'innovation étouffée par les mandarins. Science et Vie sept. 1978, n°732, p.84 à 87 et 164.

MORIN E., La complexité. R.I.S.S. 1974, p.607 à 635.

MORIN E, , Il faut miser sur l'improbable, . Le Nouvel Observateur 12.11.1979.

MORRIS D., L'homme révélé par ses gestes, Le Figaro Dimanche.

MSHVENIERADZE V., Aspects épistémologiques des sciences sociales et biologiques. R.I.S.S. 1974, p.635 – 651.

NAU J, Y., Manipulation génétiques : un avenir commercial et thérapeutique encore incertain. Le Monde 07.01.1981,

NEAUPORT-SAUTES C, , BLANC M., Quand les lymphocytes vont à l'école. La Recherche n°101, juin 1979 p.678-679.

NETCHINE G. et S., Hérité/milieu : les termes du débat. Raison Présente n°29 Janvier mars 1974 p.29 à 53.

S NEWCOMBE P, ., Apports des sciences du comportement à l'étude de la violence. R.I.6.5. 1978, n°4.

NOUGARET M, .P, , Le génie génétique et celui des affaires. Autrement n°30, mars 1981, p.184 à 193.

O'DONNELL G., Formation historique comparée de l'appareil étatique dans le Tiers-Monde et changement socio-économique, R.I.S.S. 1980 n°4 p.769 à 783,

OZOUF M., Le pire des impérialismes. Le Nouvel Observateur 06.08.1978,

OZOUF M., ENTHOVEN J.P., Quand la droite pense. Le Nouvel Observateur 02.07.1979. PANGE M, .F. (de)., 300 ans de recherches sur le spermatozoïde Science et avenir n°362, avril 1977, p.394-402.

PAUGAM J., Jouvenel : un chêne visionnaire. Le Fig. Mag. 17.11.1979.

PERCHERON A., La conception de l'autorité chez les enfants français. R.F.S.P., 1971, p.103 à 129.

PERCHERON A., SUBILEAU F., Mode de transmission des valeurs politiques et sociales. R.F.S.P., 1974, p.33 à 51 et 189 à 213.

PERRINEAU P., Sur la notion de culture en anthropologie. 1975 R.F.S.P, , p.946 à 969.

PESSIS-PASTERNAK G., Paul Feverabend, anarchiste de la connaissance. Le Monde Dimanche 28.02.1982, p-II.

PETITJEAN G., Des têtes grosses comme ça, Le Nouvel Observateur 08.05.1978.

PETITJEAN G., Pédagogie : le bain à trois ans ? Le Nouvel observateur 05.06.1982,

PFISTER Th., L'été de la nouvelle droite. Le Nouvel Observateur 01, 10, 1979, .

PLENEL E., Éducation : en arrière toute ! Le Monde 17.12.1980.

PONS G., Nouvelle gauche : Nietzsche enterres Marcuse. Le Fig. Mag. 22.09.1979.

POULANTZAS N., Note de recherche sur l'État et la société, R.I.S, S., 1980, n°4, p.647 à 656,

PRIBAM K.H., Le cerveau frontal des primates. La Recherche n°96, janvier 1979, p.31 à 39.

RENAUD J., Ce que nous savons de la folie. Science et Vie Janvier 1978, n°724 p.8 à 15 et 132,

RENAUD J., Les tests de Q.I. : utiles mais pas universels. Science et Vie mars 1978, n°726, p.22 à 25,

RENAUD J., L'analyse du cerveau et l'importance de l'apprentissage. Science et Vie, mars 1978, n°726 p.26 et 27

RENAUD J., José Delgado, ce savant qui « entre dans le cerveau.. » Science et Vie Juin 1978, n°729, p.24 à 33,

RENAUD J., La chimie du sommeil et la mécanique du rêve. Science et Vie, Août 1978, n°731, p.22 à 32.

RENAUD J., La manipulation psychologique clandestine. Science et Vie. Février 1980.

RENAUD J., DOROZINSKY A., 4 milliards de races humaines, un seul racisme. Science et Vie, n°726 mars 1978.

RENOUX G., Biologie : des cobayes et des hommes. Le Figaro 08.11.1979,

RESNAIS À., ., Dans le jardin de mon oncle. Autrement n°30 mars 1981, p.133 à 141].

ROBIN J., Manipulations génétiques : fantasmes et réflexions Le Monde 07, 01, 1981.

ROHDE E., L'information-marchandise enjeu de stratégies mondiales. Le Monde Dimanche 11 avril 1982, p.VIII.

ROLLAT A., Un leader pour les surdoués. Le Monde 13.11.1980.

ROPARTZ Ph., Comportement agressif et comportement social Chez les animaux, R.I1.S.S. 1971,

ROSSION P., Des médicaments fabriqués par des cultures de cellules. Science et Vie, mars 1978, n°726 p.47 à 50 et 156.

ROSSION P., La protéine instantanée. Science et Vie mai 1978 n°728, p.47 à 50 et 160,

ROSSION P., Le vieillissement de la cellule : hasard ou nécessité ? Science et Vie, juillet 1978, p.39 à 41 et 146.

ROSSION P., Comment serait né le premier homme ? Science et Vie, sept. 1978, n°732 p.29 à 33,

RUFFIE J., Darwin cent ans après, Le concours médical. 09.10.1982 p.5295-5296.

SAINDERICHIN P, , Que faut-il penser de la nouvelle droite ? Entretiens de A. de Benoist, Y. Blot, L. Fabius, Cl. Vincent, B. Henri-Levy, J. Lecanuet, J.E. Hallier. France-soir, 20.07.1979,

SAINT-BLANQUAT H. (de), Au commencement était le meurtre. Science et Avenir n°379 sept, 1978, p.23 à 27.

SALACHAS G., Comment le cinéma d'aujourd'hui voit-il la science ? La Recherche janvier 1980, p.87 à 89.

SAMOILOVICH F, , idéologie et contestation dans la science. R.T.S.S. 1975, n°4, p.752 à 769.

SAMUEL L., Les galaxies du « bio ». Autrement n°30, mars 1981 p.197 à 202,

SATGE P., L'allaitement au sein. Les dossiers de l'obstétrique. Nov. déc. 1974, p.24 à 29.

SCHATZMAN A., Idéologie et vérité, La Recherche mai 1982, p.679 à 681,

SCHROEDER-GUDEHUS B., La science au pouvoir. La Recherche n°112 juin 1980, p.732 à 734,

SEROUSSTI S., La baisse de la natalité : des raisons biologiques Science et Vie, août 1978, n°731, p.18 à 21.

SERRES M., La culture seul avenir de la science , entretien à Science et avenir septembre 1981.

SHIVJI I.G., L'État dans les formations sociales dominées d'Afrique : quelques problèmes théoriques, R.I.S.S., 1980, n°4, p.784 à 796,

SIMONNET D., Impossible n'est pas biologique. L'Express 10.11.1979.

SIMONS E.L., L'origine des hominidés, La Recherche n°98, mars 1979, p.260 à 267.

SLADE P., DOROZINSKY AA., Le laboratoire où l'on fabrique des êtres inconnus. Science et Vie n°728, mai 1978, p.32 à 37 et 159.

STABELFORD B. , La valeur sociale de la science-fiction. Science et Vie, avril 1978, n°727 p.30, et 31.

STAMBAK M., Peut-on prévenir l'inadaptation scolaire ? La Revue de Pédiatrie. Juillet-août 1981, n°7 p.420 à 423,

STEINMETZ M., Mais qui a besoin des manipulations génétiques ? = Autrement n°30, mars 1981, p.176 à 183.

STERNHELL Z., Les origines intellectuelles du racisme en France. L'Histoire n°17, novembre 1979 p.106 à 114.

STORER N.W., Le caractère international de, la science et l'appartenance des savants à une nation. R.I.S, S., 1970, p.89 à 104.

SZOMBATI A., L. Szondi et le destin héréditaire. Le Monde dimanche 18 avril 1982, p.XXI. T. P.A., L'héritage nazi des Nouvelles droites intellectuelles. Non ! Repères pour le socialisme. Février 1981.

TAILLE R. (de la), La matière garde la mémoire de son passé. Science et Vie, n°728 mai 1978, p.42 à 46,

TATON R., Naissance et développement de quelques communautés scientifiques nationales au XIXe siècle, R.1.S5.S. 1970, p.105 à 122.

THAPAR R., Formation de l'État dans l'Inde ancienne. R.I, .S.S. 1980, n°4, p.704 à 720.

THEOLLEYRE J.M., Facettes françaises du néo-nazisme. Le Monde 06, 07, 08, 09, 10 novembre 1980.

THUILLIER P., Les biologistes vont-ils prendre le pouvoir ? La Recherche n°98 mars 1979, p.302 à 306,

THUILLIER P., Les ruses de Darwin. La Recherche n°102, juillet août 1979, p.794 à 798.

THUILLIER P., Science, antiscience, aristoscience, La Recherche n°106, déc. 1979, p.1280-1284.

THUILLIER P., La génétique et le pouvoir. La Recherche, février 1981.

THUILLIER P., sociobiologie : la tyrannie des savants « neutres » Autrement n°30, mars 1981, p.203 à 211, TIGER L., Introduction aux problèmes de l'agressivité humaine. R.I.S, S, numéro spécial 1971.

TOBIAS Ph., Le cerveau humain. La Recherche mars 1980, p.282 à 293.

TONDL L., Les situations de conflit dans les communautés scientifiques. R.I.S.S, 1970, p.123 à 139.

TONNELAT J., Qu'est-ce qu'un être vivant ? La Recherche n°101 Juin 1979, p.614 à 622.

TOWARNICKL F., (de), Vers quel type d'homme allons-nous ? Le Figaro, 24.09.1979.

TRICOT J., L'intelligence artificielle, Science et Vie, février 1978, n°725, p.18 à 31.

VALADIER P., Un nouveau totémisme : la sociobiologie. Études août-sept. 1980, p.231 à 241.

VALADIER P., Entre le mythe et la science, la morale. La recherche mai 1982, P.677 à 679.

VALCLERIEUX F., Éducation : la valse des idées fausses. Le Fig-Mag. 19.01.1980.

VEUILLE M., Une théorie de l'inné qui n'est pas acquise. Raison Présente n°57, 1981, p.67 à 91.

VEYNE P., L'avortement à Rome. P, 30 à 33, L'Histoire n°16, P octobre 1979.

VIGY M., Quand la biologie nourrit la thérapeutique. Le Figaro 12.11.1979.

VLOEBERGH A., Intelligence, hérédité, milieu : la quadrature du cercle des psychologues. La Recherche n°97, février 1979, p.191 à 193,

WALLERSTEIN I., Les États dans le vortex institutionnel de l'économie monde capitaliste. R.I.S, S. 1980, n°4, p.797 à 805.

WEEGER X., Une première en génétique : des doubles de mammifères. Le Monde 06.01.1981.

WILSON E.O, , La sociobiologie n'est pas raciste. Le Monde dimanche 24.02.1980, p.

X, Mort d'un dictateur de la biologie, Science et avenir n°359, janvier 1977, p.90 à 95,

X, Les progrès du génie génétique. Science et avenir n°377, juillet 1978, p.5 et 6. X, La nouvelle droite s'explique. Le Figaro 19.09.1979.

X, Prendre l'avenir en main Le Figaro 26.10.1979.

X, Biologie : la vraie révolution de l'an 2000. Le Méridional 11.11, 1979.

X, Super-bébés : les folles ambitions d'un riche californien. Le Méridional 05.03.1980

X, Un traitement original de l'inhibition : le Cantor., Le concours médical 21.02.1981]

X, Suède : première greffe sur le cerveau réussie. Le Matin 26.07.1982.

ZARIFIAN E, ., La psychiatrie de demain sera aussi biologique. Le Figaro 29.11.1979,

ZIMMER P., Greffes et dons d'organes. Le Monde dimanche 24.10.1980

ZOLBERG A.R., Interactions stratégiques et formation des États modernes en France et en Angleterre. R.I.S. 1980, n°4, p.737 à 768.

ZWANG G., Le mâle français. Paris Match, 14.12.1979

Table des matières

INTRODUCTION.....	3
PREMIÈRE PARTIE - LE CODE BIOSOCIOLOGIQUE POUR ANALYSER LE COMPORTEMENT HUMAIN OU L'IMPÉRATIF DE SOUDURE ÉPISTÉMOLOGIQUE.....	23
A – LA CRITIQUE DE LA NATURE DES SCIENCES SOCIALES	29
1. LA CRITIQUE DES FONDEMENTS DES SCIENCES SOCIALES.....	32
a. LA PROBLÉMATIQUE DE LA SCIENTIFICITÉ.....	33
b. LE DÉTERMINISME DE SECOND STADE.....	35
2. LA CRITIQUE DES MÉTHODES DES SCIENCES SOCIALES.....	40
a. L'EXIGENCE D'EXPÉRIMENTATION ET DE REPRODUCTIBILITÉ. .40	
b. L'EXIGENCE DE FALSIFIABILITÉ.....	42
c. INCAPACITÉ PRÉDICTIVE ET DÉFAUT DE MÉTHODES SPÉCIFIQUES EN SCIENCES SOCIALES.....	43
3. LA CRITIQUE DES FONCTIONS DES SCIENCES SOCIALES.....	46
a. DISCIPLINES SCIENTIFIQUES OU SCIENCES DE LA DISCIPLINE. .46	
b. PSYCHOLOGIE ET PSYCHANALYSE AU CARREFOUR DU POUVOIR	49
B – LES SCIENCES DE LA NATURE DE L'HOMME.....	54
1. NÉCESSITÉS DE L'ÉTUDE DE L'HOMME.....	55
a. LA NÉCESSITÉ ÉPISTÉMOLOGIQUE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME...56	
b. LA NÉCESSITÉ PRATIQUE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME.....	63
c. LA NÉCESSITÉ ÉTHIQUE ET VITALE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME. .68	
2. LA MÉTHODOLOGIE DE L'ÉTUDE DE L'HOMME.....	70
a. RE-NATURER L'HOMME.....	70
b. L'ANIMALITÉ DE L'HOMME.....	73
c. L'EXPÉRIMENTATION DANS LE DÉBAT DE L'INNÉ ET DE L'ACQUIS.....	76
3. LES NOUVEAUX APPORTS DES SCIENCES DU COMPORTEMENT	78
a. UNE SCIENCE RÉVOLUTIONNAIRE.....	79
b. LES SCIENCES DE L'HOMME ET LE DESSAISSEMENT DU DISCOURS PHILOSOPHIQUE.....	81
c. LES RACINES BIOLOGIQUES DES NORMES MORALES.....	83
d. LES APPORTS THÉRAPEUTIQUES.....	89
C – LE NOUVEL ESPRIT SCIENTIFIQUE.....	92
1. LES NOUVEAUX INSTRUMENTS SCIENTIFIQUES.....	93
a. VERS UNE NOUVELLE DÉMARCHE SYSTÉMIQUE.....	93
b. LA COMPLEXIFICATION STRUCTURELLE ET L'ÉVOLUTION.....	99
c. LE CONCEPT D'INFORMATION.....	104
2. NIVEAUX DE COMPLEXITÉ, ORGANICISME ET RAISONNEMENT PAR ANALOGIE.....	108
a. ANALOGISME, ORGANICISME ET ORGANISATIONNISME.....	109
b. LA CRITIQUE DE L'ORGANICISME NORMATIF.....	113
c. L'ARTICULATION DES NIVEAUX DE COMPLEXITÉ.....	115
d. LA QUERELLE DU RÉDUCTIONNISME.....	120
3. LA PHILOSOPHIE SPONTANÉE DES SAVANTS.....	127
a. CONNAISSANCE ET LIBERTÉ.....	128

b. SCIENCE ET CONNAISSANCE.....	130
c. CONNAISSANCE ET SAGESSE.....	134
d. LA SCIENCE DÉMYTHIFIÉE.....	139
DEUXIÈME PARTIE - LA DOMINANCE INTERACTIONNELLE.....	152
A – LES POTENTIALITÉS DE L’HOMME.....	152
1. LES POTENTIALITÉS GÉNÉTIQUES.....	153
a. GENÈSE ET GÉNÉTISME.....	153
b. « EMPIRE DES GÈNES ET EMPIRE DU MILIEU » (MORIN).....	155
c. ÉTHOLOGIE HUMAINE ET COMPORTEMENTS HUMAINS INVARIANTS.....	161
2. LES POTENTIALITÉS DU CERVEAU TRIUNIQUE.....	163
a. LA COMPLEXIFICATION STRUCTURELLE DU CERVEAU TRIUNIQUE.....	164
b. LE LANGAGE ET LE CERVEAU.....	170
c. UNE STRUCTURE IMMATURE.....	173
3. LES POTENTIALITÉS DU GROUPE SOCIAL.....	181
a. CULTURALISATION DE LA NATURE, NATURALISATION DE LA CULTURE.....	182
b. LA SPÉCIFICITÉ HUMAINE DE LA CULTURE.....	185
B – LES MOTIVATIONS DE L’ACTION.....	187
1. LA CONSERVATION DE LA VIE.....	187
a. LA CONSERVATION D’UN ORDRE DYNAMIQUE.....	188
b. BESOINS, PULSIONS ET MOTIVATIONS.....	192
2. L’AFFIRMATION DE L’EXISTENCE.....	196
a. ANGOISSE, INHIBITION ET ACTION.....	196
b. ANGOISSE ET SOLITUDE EXISTENTIELLE.....	199
3. LA RECHERCHE DE LA GRATIFICATION.....	201
a. PRINCIPE DE PLAISIR ET PRINCIPE DE RÉALITÉ.....	202
b. OBJETS GRATIFIANTS ET MÉMORISATION.....	204
C – PRAXÉOLOGIE DE LA DOMINANCE.....	210
1. VIOLENCE, DOMINANCE ET CONCURRENCE DANS LE MONDE ANIMAL ET HUMAIN.....	210
a. LUTTE POUR LA VIE ET SOCIÉTÉ HUMAINE.....	211
b. LUTTE POUR LA VIE ET DOMINANTE INTERACTIONNELLE.....	214
c. LE SYNDROME DE CAÏN.....	217
2. LES AGRESSIVITÉS HUMAINES.....	219
a. LES FORMES D’AGRESSIVITÉ.....	220
b. AGRESSIVITÉ NATURELLE, AGRESSIVITÉ CULTURELLE.....	224
c. QUOTIENT DE DOMINANCE, QUOTIENT DE SOUMISSION.....	228
d. L’AGRESSIVITÉ TRANSPOSÉE.....	231
TROISIÈME PARTIE - LA DOMINATION STRUCTURELLE.....	238
A – LA SOCIALISATION HIÉRARCHIQUE.....	242
1. L’EMPREINTE.....	243
a. L’EMPREINTE IN UTERO.....	246
b. L’EMPREINTE EN BAS ÂGE.....	249
c. L’EMPREINTE ET LE LANGAGE.....	251
d. EMPREINTE ET MOTIVATION.....	257
2. L’APPRENTISSAGE HIÉRARCHIQUE.....	261
a. ÉDUCATION ET AUTOMATISMES.....	262

b. INTELLIGENCE ET LOYAUTÉ : LA MESURE DE L'APTITUDE CONCURRENTIELLE.....	264
B – LA CRISTALLISATION INSTITUTIONNELLE DE LA DOMINANCE.....	269
1. L'ORIGINE DES INSTITUTIONS.....	269
a. LES DEUX ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE L'HOMME.....	269
b. DIVISION DU TRAVAIL ET INÉGALITÉ.....	272
2. PROPRIÉTÉ ET RESSOURCES DU POUVOIR.....	279
a. LES DÉTENTEURS DU POUVOIR.....	282
b. STRUCTURES ET INSTITUTIONS DU POUVOIR.....	292
3. L'AUTONOMISATION INSTITUTIONNELLE.....	302
a. POUVOIR HIÉRARCHIQUE ET POUVOIR POLITIQUE.....	302
b. L'ÉTAT AGENTIQUE.....	306
c. LE POUVOIR INTROUVABLE.....	311
C – LA REPRODUCTION DE LA DOMINATION.....	314
1. LA NATURE DE LA REPRODUCTION.....	314
a. DÉFICIT INFORMATIONNEL ET INCONSCIENT SYSTÉMIQUE.....	314
b. L'ALIÉNATION ET LE COMMUNISME GROSSIER.....	317
2. MODALITÉS ET MOYENS DE LA REPRODUCTION.....	327
a. LA PRÉSERVATION DES PRIVILÈGES NETS.....	327
b. L'HERITABILITÉ DES POSITIONS DOMINANTES (1).....	330
c. ENFERMEMENT CULTUREL ET REPLIS STRUCTURELS.....	332
3. LES EFFETS INDIVIDUELS DE LA DOMINATION.....	352
a. ADAPTATION ET SOUMISSION.....	354
b. L'INHIBITION COMPORTEMENTALE.....	358
c. LA SOCIÉTÉ ANXIOLYTIQUE.....	365
QUATRIÈME PARTIE - VERS LA LIBÉRATION : LA SOCIÉTÉ EUPSYCHIQUE	373
A. LES CONDITIONS PRÉALABLES À LA LIBÉRATION.....	374
1. NÉCESSITÉ OU INÉLUCTABILITÉ DU CHANGEMENT.....	374
a. L'ESPÉ-SÉISME OÙ L'ARGUMENT CATASTROPHISTE.....	375
b. REFUSER LE MONDE QUI EST EN NOUS ET TROUVER EN NOUS UNE NOUVELLE FINALITÉ.....	379
c. D'UNE PHILOSOPHIE ALTERNATIVE À UNE PHILOSOPHIE INCLUSIVE.....	382
2. LES ACTEURS DU CHANGEMENT.....	385
a. L'INCAPACITÉ DU PROLÉTARIAT À ASSUMER SON DESTIN.....	386
b. LE CHANGEMENT MINORITAIRE.....	390
c. LA POLITIQUE DU REFUS.....	403
3. LES MOYENS DU CHANGEMENT.....	404
a. LA FIN DU MYTHE RÉVOLUTIONNAIRE.....	404
b. CHANGER LE MILIEU OU CHANGER L'HOMME.....	409
c. INFORMER POUR POLITISER.....	420
B. VERS LA SOCIÉTÉ INFORMATIONNELLE.....	422
1. LES PRÉMICES DE LA SOCIÉTÉ INFORMATIONNELLE.....	423
a. LE CODE INFORMATIONNEL DE L'UTOPIE.....	423
b. LA RECHERCHE DE LA DÉCISION ORGANIQUE.....	426
2. LES STRUCTURES SYSTÉMIQUES DE LA SOCIÉTÉ INFORMATIONNELLE.....	431
a. L'INFORMATION SYSTÉMIQUE.....	432

b. POUR L'ANARCHIE CONCEPTUELLE ET L'ORDRE STRUCTUREL	436
c. DE L'HÉTÉRORÉGULATION CENTRALE À L'AUTORÉGULATION DÉCENTRALISÉE	442
C. CHANGEMENT D'IDÉOLOGIE OU IDÉOLOGIE DE RECHANGE	449
1. L'IDÉOLOGIE DE LA FIN ET LA FIN DES IDÉOLOGIES	450
2. SCIENCE DE LA CRISE OU CRISE DE LA SCIENCE	452
3. CONSCIENCE DE LA CRISE ET CRISE DE CONSCIENCE	456
4. CRISE DE GESTION OU GESTION DE LA CRISE : LE STATUT DU POLITIQUE CHEZ H. LABORIT	458
BIBLIOGRAPHIE	466
OUVRAGES	466
ARTICLES	475
Table des matières	497